
SE TAIRE
E FAIRE

LES GÈTES

LES GÈTES

OU

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES

ET

DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES

DÉMONTRÉE

sur l'histoire des migrations de ces Peuples et sur la continuité organique des phénomènes de leur état social, moral, intellectuel et religieux

PAR

FRÉDÉRIC-GUILLAUME BERGMANN

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG.

Durch dunkle Nacht bricht helles Morgenroth.

STRASBOURG

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES, GRAND'RUE, 126

PARIS

CHEZ F. JUNG-TREUTTEL, RUE DE LILLE, 19

1859

STRASBOUBG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

DEM MEISTER ALLER GERMANISTEN

DEM HEROS DER NEUEN PHILOLOGIE

HERRN IAKOB LUDWIG GRIMM

WIDMET HOCHACHTUNGSVOLL

DIESE SKIZZE DER URGESCHICHTE UNSERER VÆTER

SEIN LEHRLING UND SEIN MITARBEITER

FRIEDRICH WILHELM BERGMANN

AUS STRASZBURG.

Vigoraud
3-4-27

PLAN, DIVISIONS ET TABLE DES MATIÈRES.

EXPOSITION.

I. PREMIÈRE PARTIE DE L'OUVRAGE.

La filiation des Scythes aux Gètes et des Gètes aux Germains et aux Scandinaves, démontrée sur la succession historique de ces peuples.

CHAPITRE Ier.

NOTIONS ETHNO-GÉNÉALOGIQUES.

CHAPITRE II.

ORIGINE, MIGRATIONS ET BRANCHES DE LA RACE SCYTHE.

A. *Les Scythes orientaux.*

a) *La Branche Sake.*

b) *La Branche Parthe.*

B. *Les Scythes occidentaux.*

a) *La Branche Skolote des Scythes d'Europe.*

b) *La Branche Sarmate des Scythes d'Europe.*

CHAPITRE III.

ORIGINE, ÉTABLISSEMENTS ET MIGRATIONS DES PEUPLES DE LA BRANCHE GÈTE.

CHAPITRE IV.

A. ORIGINE, MIGRATIONS ET ÉTABLISSEMENTS DES PEUPLES SCANDINAVES.

CHAPITRE V.

B. ORIGINE, MIGRATIONS ET ÉTABLISSEMENTS DES PEUPLES GERMANIQUES.

II. DEUXIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE.

CHAPITRE VI.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES, ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, PROUVÉE PAR LA CONTINUITÉ ORGANIQUE DES PHÉNOMÈNES DE L'ÉTAT SOCIAL DE CES PEUPLES.

III. TROISIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE.

CHAPITRE VII.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES, ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, PROUVÉE PAR LA CONTINUITÉ ORGANIQUE DES PHÉNOMÈNES DE L'ÉTAT MORAL DE CES PEUPLES.

b) *L'Honneur.*

c) *Le Droit.*

IV. QUATRIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE.

CHAPITRE VIII.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES, ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, PROUVÉE PAR LA CONTINUITÉ ORGANIQUE DES PHÉNOMÈNES DE L'ÉTAT INTELLECTUEL DE CES PEUPLES.

a) *Le Commerce et l'Industrie.*

b) *Beaux-Arts et Poésie.*

c) *La Tradition.*

A. MOYENS DE TRADITION.

1) *Langage parlé.*

2) *L'écriture.*

B. FORME DE LA TRADITION.

C. FOND DE LA TRADITION.

V. CINQUIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES, ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, PROUVÉE PAR LA CONTINUITÉ ORGANIQUE DES PHÉNOMÈNES DE LEUR ÉTAT RELIGIEUX.

I. DIVINITÉS ADORÉES.

Pages.

CHAPITRE IX.

LE CIEL. — TIVUS.

a) *Conception et attributions de Tivus chez les Scythes.*

b) *Tivus, ses dédoublements et ses héritiers dans la religion des Peuples gètes.*

c) *Tius, ses dédoublements et ses héritiers dans la religion des Germains et des Scandinaves.*

CHAPITRE X.

B. LA TERRE. — APIA.

a. *Conception et attributions d'Apia chez les Scythes.*

b. *Apia, ses dédoublements et ses héritières dans la religion des Peuples de la branche gète.*

c. *Les Héritières d'Apia dans la religion des Germains et des Scandinaves.*

CHAPITRE XI.

C. LE SOLEIL. — VAITOSKURUS ; TARGITAVUS.

a. *Conception et attributions du dieu Soleil chez les Scythes.*

CHAPITRE XIII.

E. LE FEU. — TAVITI.

a. *Conception de la déesse Taviti chez les Scythes.*

b. *La Déesse du feu et ses Héritières dans la religion des Peuples de la branche gète.*

c. *La Déesse du feu et ses Héritières dans la religion des Germains et des Scandinaves.*

CHAPITRE XIV.

F. L'EAU. — VRINDUS.

a. *Idée et attributions du Dieu et de la Déesse de l'eau chez les Scythes.*

b. *Dédoublements et Divinités héritières du Dieu et de la Déesse des Eaux dans la religion des Peuples de la branche gète.*

c. *Les Divinités, Dédoublements et Héritières du Dieu et de la Déesse des Eaux, dans la religion des Germains et des Scandinaves.*

CHAPITRE XV.

G. L'OCÉAN. — THAMI-MASADAS.

a. *Le Dieu de l'Océan chez les Scythes.*

b. *Le Dieu de l'Océan dans la religion des Peuples de la branche gète.*

CHAPITRE XXI.

D. LA DIVINATION.

a. *La Divination chez les Scythes.*

CONCLUSION.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE

DES

SCYTHES AUX GÈTES

ET DES

GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES.

Exposition.

§ 1er. Sujet, but, méthode et division de cet ouvrage. — L'histoire des peuples de l'Antiquité ressemble encore, à l'heure qu'il est, à un corps sans tête; c'est une histoire tronquée quant à son commencement. Aussi présente-t-elle des phénomènes généralement incompréhensibles pour la Science; car sans la connaissance des origines ou des causes premières, l'état social, moral, intellectuel et religieux d'un peuple n'est qu'une énigme propre plutôt à tourmenter qu'à satisfaire l'intelligence. L'histoire de l'Antiquité, et par suite celle du Moyen âge et des temps modernes, ne devient scientifiquement intelligible que quand on sera arrivé, par des études faites sur les temps primitifs des nations, à distinguer nettement les origines, les migrations, le mélange et les caractères particuliers des différentes races. Le moment semble venu où les études philologiques, linguistiques et psychologiques, s'appuyant sur la science moderne, sont appelées à résoudre le problème en question. Faut-il se contenter de l'histoire ancienne telle qu'elle nous a été présentée jusqu'à présent? Ce serait se résigner à ne voir en elle que des *faits*, c'est-à-dire des matières de *connaissance historique* plus ou moins étendue; ce serait renoncer à la *Science* ou à la *Philosophie* qui, prenant la connaissance historique des faits pour point de départ, cherche encore à les *comprendre*, c'est-à-dire à en connaître la signification et la raison.

Mais est-il possible de jamais arriver à cette *Science historique?*

L'état actuel des études non-seulement en prouve la possibilité, mais il nous en fait prévoir encore la réalisation assez prochaine. Ce n'est pas se faire illusion que de croire que, d'ici à la fin de notre siècle, ces études auront complété et renouvelé la science contemporaine. Nous nous proposons de contribuer à ce but dans les limites de nos forces. Nous exposerons les résultats de nos études ethnologiques en commençant par les peuples *germains*, *scandinaves* et *slaves*, qui sont les plus jeunes dans l'histoire ancienne, comme ils sont les plus jeunes des peuples de la race de *Iafète*. Leur histoire, comme celle de tous les peuples de l'Antiquité, s'ouvrant en quelque sorte *ex abrupto*, n'a pas de commencement *primitif*. Il s'agit donc de découvrir quels ont été les ancêtres et les pères de ces peuples; quels sont les faits primitifs qui ont déterminé leur état social, moral, intellectuel et religieux; comment ils sont venus s'établir dans la Germanie, la Scandinavie et la Sarmatie; par quels degrés de développement leurs pères ont dû passer pour pouvoir transmettre à leurs descendants cet état de demi-civilisation que nous remarquons chez eux au moment où commençait jusqu'ici leur histoire.

La linguistique a découvert de nos jours que les idiomes des Germains, des Scandinaves et des Slaves[1] ont non-seulement des analogies *générales*, mais des rapports tellement spéciaux et *intimes* avec la langue de quelques nations de l'Asie, les Hindoux par exemple, qu'il faut nécessairement en conclure que les ancêtres de ces peuples *européens* et de ces nations *asiatiques* ont formé dans l'origine une seule et même *famille ethnique* et qu'ils sont sortis d'un seul et même *berceau primitif*. Où était ce berceau primitif? Quels noms portaient les ancêtres des Germains, des Scandinaves et des Slaves? Au Moyen âge on a identifié ces ancêtres avec les *Troyens* et dans les temps modernes on a cru les retrouver dans les *Perses* et dans les *Mèdes*. La *Critique* ne saurait admettre ces opinions. Nous croyons être dans la vérité en disant que les *Scythes* ont été les pères des *Gètes* et des *Sarmates* et que les *Gètes* ont donné naissance aux tribus *germaines* et *scandinaves*, tandis que les *Sar-*

[1] Voir les ouvrages linguistiques de MM. Bopp, Grimm, Pott, Schleicher et Rapp.

mates ont été la souche des peuples *slaves*. Cette thèse, pour être mise en évidence et hors de doute, avait besoin d'être *démontrée*. Dans un premier Mémoire intitulé *Les Peuples primitifs de la race de Iafète*, nous avons fait connaître les peuples primitifs qui se rattachent à la souche *iafétique*, et parmi eux nous avons signalé les *Scythes* comme les cadets de cette race. Ensuite, dans un second Mémoire, intitulé *Les Scythes*, nous avons démontré que cette nation n'est pas, comme quelques savants le prétendent, de race *tatare*, mais qu'elle appartient réellement, comme nous l'avons dit, à la souche *iafétique;* nous y avons également et préalablement énoncé la thèse (nous réservant d'en fournir plus tard la preuve), que les *Scythes*, par l'intermédiaire de la branche *sarmate* et de la branche *gète*, sont les ancêtres d'un côté des *Slaves* et des *Lithuas*, de l'autre des *Germains* et des *Scandinaves*. Dans ce troisième ouvrage que nous soumettons maintenant au jugement des hommes compétents, nous nous proposons de traiter plus particulièrement des Peuples de la *branche gète* et de prouver que les *Peuples gètes et gotes sont issus des Scythes et qu'ils sont la souche des Peuples germains et scandinaves*. Dans un dernier travail qui fera suite à celui-ci, nous traiterons des Peuples de la *branche sarmate* et nous prouverons que ces peuples sont également les fils des *Scythes* et qu'ils sont les pères des *Slaves*, des *Vendes* et des *Lithuas*.

Si c'était une vérité généralement reconnue que les *Gètes* sont les fils des *Scythes* et les pères des *Germains* et des *Scandinaves*, nous n'aurions pas à la démontrer ici, nous n'aurions qu'à esquisser le tableau de l'histoire des Gètes, en commençant par leur origine scythe et en le terminant par l'histoire de leurs descendants immédiats les Germains et les Scandinaves. Mais l'origine *scythe* des Gètes et des Gotes et l'origine *gète* et *gote* des Germains et des Scandinaves ne sont aujourd'hui ni généralement connues ni universellement reconnues; bien plus, elles ont été positivement niées et fortement contestées. Cette négation prouve au moins que la vérité en question n'est ni évidente par elle-même ni basée sur des preuves directes et en quelque sorte palpables. Nous aurons donc à démontrer scientifiquement cette vérité en fournissant les témoignages capables de la mettre hors de doute. Cet ouvrage-ci ne saurait donc se borner à retracer le tableau d'un frag-

ment d'histoire; il devra être la *démonstration scientifique* d'une vérité historique encore contestée. Or, pour établir scientifiquement que les *Gètes* sont les fils des *Scythes* et les pères des *Germains* et des *Scandinaves*, il n'y a, à défaut de témoignages directs et positifs, que deux espèces de preuves qui soient à la fois possibles et péremptoires, savoir: 1° les preuves de *déduction* tirées de témoignages historiques plus ou moins incomplets, et 2° les preuves d'*induction* tirées de tous les phénomènes qui énoncent que, sous le rapport généalogique comme pères et comme fils, aussi bien que sous le rapport social, moral, intellectuel et religieux, les *Gètes* sont les continuateurs des *Scythes*, et que les *Germains* et les *Scandinaves* sont les continuateurs des *Gètes*[1]. Nous avons, par conséquent, à montrer d'abord comment ces peuples sont sortis les uns des autres et à démontrer ensuite que l'état social, moral, intellectuel et religieux des *Scythes* se continue organiquement dans l'état social, moral, intellectuel et religieux des *Gètes*, lequel, à son tour, se continue organiquement dans celui des *Germains* et des *Scandinaves*. Ce travail se divisera donc en cinq parties. Dans la première, nous traiterons de la filiation ethnique ou de l'*ethno-généalogie* des *Scythes*, des *Gètes*, des *Germains* et des *Scandinaves*. Dans les quatre parties suivantes, nous montrerons comment dans l'état social, moral, intellectuel et religieux de ces peuples, tous les phénomènes portent d'abord des caractères primitifs chez les *Scythes*, qui sont la souche de la race, se développent ensuite davantage chez leurs fils les *Gètes* et se complètent enfin de plus en plus chez leurs petits-fils les *Germains* et les *Scandinaves*.

[1] Voir *Les Scythes*, Avant-propos.

I. PREMIÈRE PARTIE DE L'OUVRAGE.

LA FILIATION DES SCYTHES AUX GÈTES ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, DÉMONTRÉE SUR LA SUCCESSION HISTORIQUE DE CES PEUPLES.

CHAPITRE PREMIER.

NOTIONS ETHNO-GÉNÉALOGIQUES.

§ 2. Migrations des races iafétiques d'Asie en Europe. — Une vérité incontestable trouvée par un examen sérieux, en dehors de toute préoccupation religieuse ou dogmatique, et qui résulte des études linguistiques, ethnologiques et archéologiques, du moins au point où elles sont arrivées aujourd'hui, c'est que l'Europe, de même qu'elle n'est géographiquement parlant qu'un appendice de l'Asie, n'est aussi qu'un appendice de cette partie du monde par rapport à l'origine de sa population. L'Europe, tout porte à le croire, n'a jamais eu d'*autochthones*, c'est-à-dire d'hommes nés *originairement* sur son sol; tous ses habitants *primitifs*, même les ancêtres des *Escaldunac*, doivent leur origine à des peuplades qui sont venues soit du nord-ouest, soit du sud-ouest de l'Asie. *L'Asie est la terre natale et le berceau primitif de tous les Aborigènes de l'Europe.*

Une autre vérité, conséquence de la première, et qui est confirmée par les études archéologiques, c'est que l'Europe s'est peuplée peu à peu d'une manière très-clair-semée et à des époques comparativement très-peu anciennes. Les premiers habitants de l'Europe, les peuplades *finno-altaïques*, paraissent avoir occupé le nord-ouest de l'Asie avant d'avoir passé dans le nord-est de l'Europe, et elles ne se sont fixées dans ces dernières contrées qu'environ 2500 ans avant notre ère. Les peuplades *iafétiques* sont venues en Europe après les peuplades *finno-altaïques* et se sont répandues également et successivement à l'est, au sud, au nord et à l'ouest de cette partie du monde. Parmi les peuplades *iafétiques* les premiers arrivants furent les tribus de la branche *kimmérie*, et elles se sont établies en Europe tout au plus dans l'intervalle entre l'an 2200 et 1500 avant notre ère. Les derniers venus de la race *iafétique*, les peuplades

de la *branche scythe*, n'y ont pénétré que depuis le neuvième siècle avant Jésus-Christ. On peut donc affirmer, sans risquer de se tromper beaucoup, que, il y a quarante-cinq siècles environ, l'Europe était encore sans habitants, une terre sauvage couverte de marais et de forêts immenses.

Les peuplades de race *iafétique*, lorsqu'elles ont quitté l'Asie pour venir en Europe, étaient toutes encore dans leur état social *primitif*, et c'est seulement en Europe qu'elles sont arrivées aux premiers degrés de la civilisation. En général, aucun rameau de la souche *iafétique* n'a été, dans le berceau même de la race, un peuple historiquement connu ou remarquable; les peuples de cette famille ne sont devenus célèbres que dans des contrées situées en dehors des limites de leur berceau primitif; de sorte que l'émigration et le déplacement paraissent avoir été les moyens et les conditions de leur développement social et par suite de leur importance historique. Les cadets de la race *iafétique*, savoir les peuples issus du *rameau scythe*, se sont éloignés le plus de ce berceau primitif, et ce sont leurs descendants qui ont acquis une grande importance historique de nos jours, importance qui peut-être ira encore en augmentant dans l'avenir.

§ **3. Migrations des races iafétiques dirigées de l'Est à l'Ouest.** — Dans les temps primitifs, les migrations d'un pays dans un autre ne se sont pas opérées subitement, en un court espace de temps, mais d'une manière lente et progressive. Ce n'étaient pas non plus de grandes masses d'hommes qui se sont ainsi déplacées, c'étaient ordinairement des familles, des tribus peu nombreuses qui cherchaient, en s'avançant petit à petit, d'autres établissements. C'est seulement plus tard, dans des temps déjà historiques, qu'ont eu lieu ces émigrations en masse faites par tout un peuple, toute une nation.

Les causes qui ont déterminé les migrations des peuplades primitives, ont été multiples; dans beaucoup de cas, on peut bien en deviner à peu près la nature, mais non les connaître toujours d'une manière exacte. Ce qui est surtout intéressant à observer, c'est la direction que prirent les migrations dans la haute Antiquité. Les peuples primitifs de la *race de Sem* suivent généralement la direction du nord au sud et du sud au nord. Les peuples primitifs de la *race de Iafète*, au contraire, se dirigent dans leurs migrations

d'abord de l'Ouest à l'Est et plus tard continuellement de l'Orient à l'Occident. Il importe d'indiquer la cause qui a fait tenir constamment aux peuplades *iafétiques* la direction de l'*est* à l'*ouest*. Cette cause résidait dans la croyance religieuse de ces temps. Les peuples primitifs, les *Iafétiques* plus que les *Sémitiques*, adoraient le *Soleil* comme dieu de la fécondité, de la richesse et du bonheur. Le soleil étant devenu une divinité *anthropomorphe*, l'Orient, d'où il sortait chaque jour, fut considéré comme sa *demeure* et par conséquent comme le Séjour de la richesse et du bonheur, comme le Séjour des dieux et des hommes heureux. En adorant les dieux, on se tournait par conséquent vers le lieu de leur demeure, vers l'*Orient*, qui devint ainsi l'*En-face* (*cf. ar. qibla*) ou le *Point-Cardinal* par excellence. En quittant leur berceau primitif, les peuplades émigrantes cherchaient naturellement des contrées où elles espéraient trouver le bonheur au plus haut degré. Elles se dirigaient par conséquent vers l'*Orient* comme vers la contrée de la Demeure du Soleil, du Séjour des dieux et de l'Habitation des peuples heureux. C'est ainsi que les ancêtres des Bactries et des Hindoux, en quittant leur berceau primitif, se sont dirigés vers l'Orient[1]. Plus tard, surtout chez les peuples qui avaient déjà quitté l'état nomade, l'idée de *domicile* impliquait encore plus particulièrement celle du *repos* qu'on vient goûter après une journée de labeur[2]. Dès lors, la véritable Demeure du soleil ne fut plus comme auparavant l'*Orient*, d'où il sortait le matin, ce fut l'*Occident*, où il se couchait après sa course diurne, qu'on envisageait comme un voyage fatiguant ou comme une journée de travail après laquelle le dieu rentrait avec plaisir dans ses foyers pour s'y *reposer*[3]. L'*Occident*, la demeure du soleil, devint également le lieu de la demeure des dieux en général, et par conséquent les hommes vivant dans l'Occident, dans le voisinage et sous la protection des dieux, passèrent pour les plus justes et les plus heureux de la terre. C'est ainsi que l'*Occident* devint une espèce de *Paradis terrestre*. Or, dans les temps primitifs, on ne distinguait que deux points cardinaux, l'*Orient* d'où sortait le soleil et l'*Occident* où il entrait pour se reposer. Aussi rattachait-on le *midi* au matin ou à l'*Orient* et *minuit*

[1] Voy. *Les Peuples primitifs de la race de Iafète*, p. 10-12.

[2] Cf. all. *hei-m*, coucher, repos, domicile ; cf. gr. *kei-*μαι, se coucher.

[3] Voy. *Les Chants de Sôl*, p. 128.

au soir ou à l'*Occident*. Cet usage se maintint encore bien longtemps après, jusqu'aux temps des descendants des Gètes. Ainsi les Goths et les Germains admettaient bien les noms de *Ostrogotes* (Gotes *orientaux* et méridionaux), de *Ost-fâles* (Falahs *orientaux* et méridionaux) et par opposition à ces noms ceux de *Visi-Gotes* (Gotes *occidentaux* et septentrionaux) et de *Vest-fâles* (Falahs *occidentaux* et septentrionaux); mais ils ne connaissaient pas encore des noms comme ceux de *Nord*-Gotes ou de *Sud*-Gotes. Ce n'est que beaucoup plus tard que les Normands et la Norvége tirèrent de la contrée septentrionale leur nom de *Nord-menn* (Hommes du nord) et de *Nord*-vegr (Chemin du nord) [1]; que la mythologie norraine distingua entre les Dvergs *Austri* (Oriental) et *Sudri* (Méridional), *Nordri* (Septentrional) et *Vestri* (Occidental); que les Anglo-Saxons parlèrent de *Sud-dene* (Danes du sud), de *Nordfolk* et de *Nordvealhas*, et que les Alemans établirent la distinction entre le *Nordgau* (District du nord) et le *Sundgau* (District du sud).

§ 4. Mythes iafétiques sur l'Occident et sur le Nord de la terre. — Le Nord ayant été rapproché de l'Ouest se confondit en partie avec lui, et c'est pourquoi il fut considéré, ainsi que l'Occident, comme le lieu du Domicile du Soleil, du Séjour des dieux et de la demeure des hommes heureux. De là cette particularité, que chez quelques peuples anciens de la race de *Iafète*, le *Nord* fut substitué à l'*Orient* comme l'*En-face* vers lequel on se tournait quand on adorait les dieux. De là, l'habitude des Hindoux de placer le séjour de leurs dieux sur le mont *Mérou*, situé au *nord-ouest* du Pays-des-Brahmanes; de là, le mythe indien sur les *Outtara-Kourous*, peuple juste et heureux par excellence, vivant au pied du mont *Mérou;* de là encore, les mythes grecs sur l'*Olympe*, placé au *nord* de la Hellade et sur la piété et le bonheur des *Hyperborées* (Septentrionaux), placés au nord de la Thrace; de là ensuite le mythe sur l'*Elysée* (v. *Chants de Sôl*, p. 128), placé à l'*Occident* de la terre, le mythe sur les *Hespérides* (*Occidentales*) et les *Iles-fortunées* placées à l'Occident (gr. *Hesperia*) du monde; de là enfin le dernier écho et la dernière transformation de ces mythes antiques dans la légende moderne du *Paradis terrestre*, tel que *Dante* se le figure placé au sommet de la Montagne du Purgatoire, la-

[1] Le nom kelte de *Nerigon* donné dans l'Antiquité à un pays scandinave, n'a rien à faire avec *Norge*, qui est le nom moderne norvégien de la Norvége.

quelle est située au milieu de l'Océan Atlantique, c'est-à-dire dans l'hémisphère *occidental* de la terre, au delà des *Iles fortunées* des Anciens. Ces croyances expliquent suffisamment pourquoi les peuples primitifs, dans une certaine période de l'histoire ancienne, ont suivi constamment le cours du soleil et se sont dirigés, dans leurs migrations, de l'Est et du Sud vers l'*Ouest* et le *Nord*. Ils allaient à la recherche, comme le font tous les émigrants, d'une contrée où ils pussent trouver le bonheur sur cette terre de misères, et ils espéraient le trouver à l'endroit où se *reposaient* le Soleil et les autres dieux. Plus tard, ces peuples ne pouvant atteindre le pays où se couchait le soleil et se voyant trompés dans leur espoir de trouver jamais le bonheur qu'ils poursuivaient, se sont rappelé le pays de leurs pères qu'ils avaient quitté à l'*Orient*. Désirant revoir leur mère-patrie, beaucoup de ces peuples ont repris leurs migrations qui, cette fois-ci, s'opérèrent naturellement dans la direction opposée à celle qu'ils avaient prise antérieurement[1]. Dès lors, la contrée où se lève le soleil exerça de nouveau son ancien charme sur l'imagination et le sentiment des peuples, et comme du reste l'*Orient*, dans la tradition et dans l'histoire, était le pays des richesses et des merveilles, les anciennes traditions sur le *Paradis terrestre* placé dans l'Asie furent reprises en sous-œuvre et se reproduisirent dans les légendes chrétiennes sur le Paradis recherché et trouvé par saint Macaire et par les trois moines *Théophile*, *Serge* et *Hygin*; dans les légendes sur la Royauté sacerdotale du *Prêtre-Jean* dans l'Inde[2], sur le *Champ de l'Immortel* (norr. *Odâins-akr*) des Normands, et sur le *Pré du Fils de Dieu* (anglos. *Neorg-suna-vong*) des Anglo-Saxons; enfin, dans les légendes islamites sur le prophète *Verdoyant* (arab. *Khidh'r*) et la *Source de la Vie*, etc. Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à Fernand Cortès, plus d'une migration a été faite et maintes colonies ont été fondées à la suite d'un voyage ou d'une expédition entreprise par des hommes avides de bonheur et qui étaient uniquement poussés dans leurs courses par les promesses imaginaires renfermées dans quelque mythe, ou légende ou tradition populaire. Ce que nous venons de rapporter au sujet de la direction qu'ont prise les migrations des peuples primitifs, nous explique, *en général*, pourquoi les

[1] Voy. *Les Peuples primitifs*, p. 53.
[2] Voy. *Sur l'origine et la signification des romans du Saint-Graal*, p. 25.

Scythes et leurs descendants se sont portés du Sud-est au Nord-ouest, avant de prendre ensuite la direction opposée; cela ne doit préjudicier à rien de ce que nous pourrons encore dire, pour expliquer par d'autres motifs plus ou moins historiques le but et la direction de telle ou telle migration en particulier. Il est inutile de faire remarquer que les peuplades en migration, tout en s'efforçant de suivre toujours une direction déterminée, ont été souvent détournées de leur chemin par des obstacles physiques. C'est ainsi, par exemple, que les *Aries* primitifs se sont portés vers l'Est, mais arrivés au pied de l'Himalaya, ils ont pris forcément à droite et se sont établis dans la Pentapotamie. Le cours des fleuves détourne aussi les émigrants de la direction généralement suivie. C'est ainsi que les tribus sarmates et gètes se sont portées au Nord en suivant le cours des principaux fleuves de la Russie et de l'Allemagne.

§ **5. Les peuples de l'Antiquité se croient autochthones dans leur pays.** — Comme chez les peuples primitifs les migrations ont eu *généralement* pour cause non la passion de faire des conquêtes, mais le besoin naturel de s'étendre, elles se sont opérées par des marches successives et lentes; la même masse d'hommes n'a probablement jamais été plus longtemps en route que la durée d'une saison, et après chaque voyage le point d'arrivée n'a pas été à une très-grande distance du point de départ. Ces points d'arrivée formaient des stations où se fixait chaque fois une partie de l'émigration. L'autre partie, ordinairement composée d'hommes plus jeunes, après quelques années d'établissement, prenant la dernière station pour point de départ, se remettait de nouveau en route, et mettant ensuite fin à son voyage, s'arrêtait à son tour à une nouvelle station. C'est ainsi que les migrations des races, continuées pendant plusieurs siècles et embrassant dans leur ensemble de grands espaces d'Orient en Occident, ont laissé sur leur route, de temps à autre et de distance en distance dans les différentes stations, des peuplades plus ou moins nombreuses qui sont quelquefois devenues la souche de peuples marquants dans l'histoire, et qui, par leur succession dans l'espace, représentent le plus souvent les générations de la race qui se sont succédé dans le temps. La propagation des races dans le temps et leurs établissements dans l'espace peuvent être comparés à la croissance du figuier de l'Inde dont la souche produit des branches horizontales,

desquelles descendent à terre des jets radicants qui s'enracinent dans le sol et finissent par former une infinité de troncs semblables à la tige originaire. Aussi arrive-t-il que les peuples, ne connaissant plus leur souche primitive et voyant seulement les plus proches rameaux qui se sont enracinés dans le sol, se croient *autochthones* sur ce sol et se figurent que leurs ancêtres aussi ont habité de tout temps leur pays natal. C'est ainsi que les *Hellènes* se rappellent parfaitement bien les dernières branches de leur race et leurs différentes migrations dans les îles et sur les continents de la Hellade, mais ils n'ont plus le plus léger souvenir de leur origine asiatique. C'est ainsi encore que les *Germains* du temps de Tacite savaient bien que leurs différentes tribus s'étaient bien souvent déplacées entre le Rhin, le Danube et l'Oder, mais ils se figuraient que leurs ancêtres avaient de tout temps habité la Germanie et que leur race était *autochthone* dans ce pays.

§ **6. De l'extraction par rapport aux individus et par rapport aux peuples.** — Une observation importante à faire sur la filiation des peuples, c'est qu'il y a une différence essentielle entre la manière dont un peuple dérive d'un autre et la manière dont s'établit pour l'individu le rapport du père au fils. L'individu, par cela même qu'il est individu, ne peut pas se dédoubler physiquement, il peut seulement se propager, et l'individu engendré n'est pas le résultat du dédoublement de l'individualité du père, mais c'est un produit sorti du père. Un peuple, au contraire, n'est pas un individu physique pouvant engendrer un autre individu physique ou un autre peuple. Un peuple ou une individualité ethnique, étant une réunion d'individus, ne peut pas se propager en tant que peuple, mais seulement en tant que réunion d'individus. Une individualité ethnique ne résulte donc pas d'une autre individualité ethnique par voie de génération unique, mais elle en résulte par le moyen du fractionnement ou du dédoublement. En un mot, la descendance généalogique des peuples, par exemple des Scythes, des Gètes et des Germains, ne repose pas tant sur la génération ou l'extraction des uns par rapport aux autres que sur le fractionnement ou le dédoublement de la souche, dont une partie restera souche et dont l'autre partie, quant à son origine tout aussi ancienne que la souche, formera le rameau ou le rejeton. Voilà pourquoi les noms qui expriment les rapports généa-

logiques entre les individus, ne conservent pas la même exactitude quand on les applique à la descendance généalogique des peuples. En effet, s'il s'agit d'individus, le *fils* ne saurait jamais être appelé également le *frère* ou le *cousin* de son père. Mais quand il s'agit d'individualités ethniques qui dérivent les unes des autres par dédoublement, on comprend que l'on peut considérer un peuple, qui est issu d'un autre, comme étant à la fois et son fils et son frère et son cousin. Ainsi les Normands de la France, issus des Norvégiens, sont les *fils* de ceux-ci. Mais comme ils ont eu la même origine que les Norvégiens, on peut les appeler également leurs *frères;* et enfin les Normands français de nos jours qui sont issus des compagnons de *Rôlf*, qui étaient les frères des Norvégiens d'alors, peuvent également être appelés les *cousins* des descendants actuels de ces Norvégiens.

§ 7. **Formation des noms propres ethniques.** — Des noms propres ethniques se sont formés au fur et à mesure que la race s'est fractionnée ou dédoublée. Dans l'origine, des noms propres n'ont été donnés qu'à des individus et ensuite à des corps d'hommes pouvant être considérés comme des individualités. Or, le premier corps d'hommes qui se soit formé naturellement et qui pût être pris pour une unité ou une individualité, c'était la *famille* (scythe *taviti*, foyer, famille). Aussi les noms propres les plus anciens après ceux qui ont été donnés aux individus, ce sont les *noms de famille*, empruntés au nom du *chef de la famille.* La famille, en s'élargissant et en se dédoublant, se fractionna en plusieurs familles qui formèrent ensemble une *tribu*, laquelle reposait sur la commune origine de ces familles et se rattachait à la famille originaire et par suite au chef de cette famille originaire. C'est pourquoi les noms propres choisis pour désigner les tribus étaient des noms patronymiques ou éponymiques empruntés au nom du chef de la famille la plus ancienne. C'est ainsi, par exemple, que les douze tribus de la Judée se nommaient d'après les douze patriarches. La *tribu* n'étant en quelque sorte que la famille originaire plus étendue, pouvait être désignée comme telle par le même nom commun par lequel on avait désigné jusqu'alors la famille (gét. *teuti*, famille, tribu), et c'est pourquoi les noms propres des familles devinrent dans la suite les noms propres des tribus. Lorsque les différentes tribus sorties de plusieurs souches appartenant

toutes à la même race, devinrent sédentaires et se fixèrent dans un même pays, elles y formèrent une *nation* ou agglomération d'hommes ayant une même *origine* (lat. *natio*, naissance), et la nation n'étant que la réunion des différentes tribus d'une même race pouvait être désignée par le même nom commun par lequel on avait jusqu'alors désigné la tribu (norr. *thiod*, tribu, nation). Aussi la nation eut-elle ordinairement pour nom propre ethnique le nom qui jusque-là avait désigné la tribu *prédominante*. Enfin, des nations de même souche ou différentes d'origine s'étant établies sur le même territoire, ont formé un seul corps *politique*, c'est-à-dire un *peuple*, et ce peuple prenait généralement le nom de la nation qui était prépondérante au point de vue géographique ou au point de vue politique.

Si dans les temps modernes les noms des nations et des tribus s'effacent de plus en plus dans l'histoire en se perdant dans les noms des *peuples* ou des grands corps *politiques*, il n'en a pas été de même ni au Moyen âge ni dans l'Antiquité. Dans l'Antiquité surtout, les noms de familles et de tribus sont excessivement nombreux en géographie et en histoire, et ces différents noms ont été la cause principale pourquoi on n'a pas toujours reconnu l'unité de race des nations qui les portaient. La linguistique, en groupant d'après les idiomes ces noms si nombreux, nous fait d'abord connaître les grandes divisions ethniques ; ensuite l'ethnologue, sachant que les différentes générations d'une seule et même race, en se dédoublant, ont pris différents noms de tribus et de nations, parvient à reconnaître, malgré cette diversité dans les noms, l'unité de race qu'ils cachent; et en suivant les traces que les générations issues d'une même souche ont laissées sur la route qu'elles ont suivie dans leurs migrations, il parvient à reconnaître la série des générations et par suite à déterminer leur filiation généalogique et l'unité de leur race.

§ **8. Mélange de peuples de races différentes.** — Dans l'Antiquité, le mélange de peuples de races différentes a été plus fréquent qu'on ne le croit communément. Parmi les peuples de race *iafétique*, les *Scythes* surtout et leurs descendants se sont mêlés avec des nations étrangères, soit que, ayant, comme cadets de la race, l'esprit et le cœur plus larges et moins d'orgueil national, ils aient eu aussi moins de préjugés et d'antipathies contre

l'étranger, soit qu'étant plus jeunes et moins avancés que d'autres peuples quant à leur état social, moral, intellectuel et religieux, ils sentissent un plus grand besoin de se relever moralement et de se fortifier politiquement par des alliances ou par leur mélange avec ces peuples. Cependant certaines tribus et certaines nations d'origine *scythe* ont conservé, mieux que d'autres, la pureté de leur sang. C'est ainsi que les *Skolotes* sont restés plus purs sous ce rapport que les *Sakes,* les *Gotes* plus que les *Gètes*, les *Saxons* plus que les *Francs* et les *Svèves*, les Germains *du Nord* plus que ceux *du Midi*, les *Scandinaves* plus que les *Germains*. Aussi le génie individuel de la race *scythe*, ses caractères distinctifs, ses qualités et ses défauts se montrent-ils dans l'Antiquité d'une manière plus nette et plus pure dans la langue, dans les mœurs, dans la religion et dans l'histoire des *Saxons*, des *Germains* du Nord et des *Scandinaves*, que dans la langue, dans les mœurs, dans la religion et dans l'histoire des *Francs*, des *Svèves*, des *Alemans* et des Germains *méridionaux*, nations en quelque sorte abâtardies par leur mélange avec des peuples keltiques ou avec des peuples slaves (voy. §§ 21-23).

Plus certaines tribus et nations d'origine scythe se sont mêlées à d'autres races, plus elles ont perdu leur individualité, leurs traditions, leurs mœurs, leur religion et jusqu'à leur langue. Mais en perdant leur individualité, leur importance politique ne put être que passagère et leur signification historique dut s'effacer complétement dans la suite. Tels furent les *Indo-Scythes*, les *Sakes*, les *Parthes* dans l'Asie, qui furent absorbés par les races avec lesquelles ils s'étaient mêlées. Pour les peuples anciens du moins, on peut donc dire que la pureté de race était une condition de jeunesse, de vigueur, et par conséquent de succès et de durée *politique*. Dans les temps modernes où les conditions physiques des peuples le cèdent aux conditions morales et historiques et où, par suite de circonstances purement politiques, les individualités ethniques des peuples sont moins nettement prononcées qu'elles ne l'étaient au Moyen âge et dans l'Antiquité, le mélange des races semble être pour certains États plutôt un moyen de force que d'affaiblissement ; on dirait que la parole de Napoléon : *Ce qui s'oppose à la fusion, s'expose à la destruction*, se réalise dans certains pays ; du moins est-il difficile de dire dans l'état actuel des choses si les

peuples tendent plutôt à une unité *politique* indépendante des races ou à un fractionnement indéfini selon les divisions et les subdivisions des races.

§ **9. La souche, les branches et les rameaux ethniques.** — Dans l'Antiquité, la vie et la durée des races rappellent jusqu'à un certain point la croissance des palmiers ou des conifères; à mesure que la race se propage dans le temps et que la cime de l'arbre s'élève plus haut, les anciennes générations, tribus et nations, ou les branches inférieures, dépérissent sur la tige et tombent, c'est-à-dire disparaissent de l'histoire; et de même que la fleur et le fruit se montrent non au commencement de la croissance mais à la fin, sur les branches et non sur la racine, de même l'énergie et l'individualité des races se produisent plus fortement et plus souvent dans les cadets que dans les aînés de ces races. Le point culminant, la fleur de la *Race de Iafète*, se montre le mieux, avec ses qualités et ses défauts, dans les descendants des Scythes, dans les anciens Germains et dans les Scandinaves; et si vous voulez savoir ce dont est capable cette race, pour ne parler que des temps du paganisme, voyez non pas les compagnons d'Arminius, ni ceux de Wittekind, ni même l'Empire de Théodorik, voyez les Normands cherchant la liberté sur le rocher volcanique de l'Islande et sachant créer, *presque avec rien*, par l'instinct seul et la puissance native de leur race, leur état social, moral, intellectuel et religieux.

L'ethno-généalogie, ou la succession, la lignée et la filiation des peuples, forme une série continue qui se perd dans la nuit des temps. Mais l'historien scrutateur, en remontant cette lignée, ne s'arrêtera dans son investigation à un point quelconque de cette série ascendante, que lorsqu'il lui sera impossible de remonter plus haut faute de données positives, soit traditionnelles, soit historiques. La table ethno-généalogique commencera avec les indications les plus anciennes fournies par le hasard de la tradition et par l'état fragmentaire des documents. Ce sont là pour l'historien les commencements ou les premiers âges des peuples primitifs. Au delà de ces commencements, il y a cependant encore les *origines* proprement dites; il y a l'origine de l'espèce humaine, il y a les racines ou les souches des races humaines. Mais, on le conçoit, de même que dans un arbre les racines enfouies dans le sol sont ca-

chées à notre vue et n'existent en quelque sorte pour notre entendement que par une supposition qui, pour être pleine de certitude, n'en est pas moins une hypothèse, de même aussi les racines de l'arbre ethno-généalogique ou les origines des peuples primitifs et de notre espèce en général sont inconnues à l'histoire positive, par cela même qu'elles sont antérieures à toute tradition humaine. Ces origines ne sauraient donc être entrevues que par la *Métaphysique* et par l'*Anthropologie*, c'est-à-dire par des sciences moitié physiques, moitié philosophiques, lesquelles ne demandent pas, comme l'Histoire, des *détails*, des témoignages et des documents positifs, mais des *généralités* s'appuyant sur des inductions tirées de la nature physiologique et psychologique de l'Homme. Il y a plus : non-seulement l'histoire ne remonte pas jusqu'aux origines de l'espèce humaine, elle ignore même comment, *quant aux détails*, s'est effectuée la séparation de notre espèce en différentes souches primitives et comment de ces souches sont sorties les différentes races primitives. C'est que, dans les plus anciennes traditions nationales, les peuples primitifs sont déjà différenciés les uns des autres, et que par la pensée inductive nous rattachons ces peuples à certaines souches premières ; mais les traditions ne remontent pas à ces souches elles-mêmes, elles n'en savent rien ; elles ne savent rien non plus de la racine unique de ces souches ou de l'unité de notre espèce. Semblables à ces arbres dont le tronc est tellement raccourci que les branches semblent naître sur la racine même, les peuples primitifs forment déjà différents rameaux dont la souche confondue avec la racine échappe comme celle-ci à notre regard, et comme elle, ne peut être entrevue qu'à l'aide d'une hypothèse ou d'une induction. Ce que nous appelons *souche primitive*, c'est une race d'hommes *antéhistorique* et *homogène*, c'est-à-dire des hommes issus du même sang et vivant tous dans le même état social, moral, intellectuel et religieux. Ces souches primitives, d'abord stationnaires pendant des siècles, se sont cependant quelque peu développées avec le temps. Ce développement a effacé l'unité et l'homogénéité primitives et a produit en elles certaines variétés ; car se *développer*, c'est se *différencier* et se *spécialiser*, c'est sortir de l'indétermination et de l'identité originaires, c'est produire d'autres *espèces* dans l'*espèce première* devenue *genre* par rapport aux nouvelles espèces produites. Or, toutes les espèces se produisent *his-*

toriquement par le *dédoublement* de l'*espèce première.* Les souches primitives en se développant, d'unités homogènes qu'elles étaient dans l'origine, sont devenues chacune un ensemble de *variétés* plus ou moins nombreuses et plus ou moins prononcées. Ces variétés sont ce que nous appelons les *branches* ou les rameaux sortis de la souche primitive, ce sont les peuples primitifs sortis de la *souche* première par dédoublement.

§ **10. La Souche iafétique et ses Branches.** — Environ vingt-cinq siècles avant notre ère, les plateaux de l'Asie occidentale bornés par le lac Aral et le Djihoun au nord, par l'Euphrate et le Tigre à l'ouest, par le golfe Persique et la mer des Indes au sud et par le Sindhus et le Belur-tagh à l'est, étaient habités par une race d'hommes issue d'une même souche, qu'à défaut d'un nom plus convenable nous avons appelée la *Souche iafétique*[1]. A

[1] Les termes précis exprimant des rapports *généalogiques* sont indispensables non-seulement dans la science généalogique proprement dite, mais aussi dans la Généalogie des *Peuples* et dans celle des *Langues.* Pour ne pas augmenter inutilement le nombre de ces termes, il faut autant que possible se servir de la même terminologie dans les trois sciences. Or, nous prétendons qu'à défaut d'un nom plus convenable, le terme de *iafétique* est préférable à celui de *indo-germanique* ou *indo-européen.* Que si l'on objecte que *Iafète* n'est pas un personnage *historique* et qu'il ne saurait être le *représentant* des peuples primitifs qu'on a en vue, puisque ces peuples ne sont pas *tous* énumérés dans la Genèse comme *fils de Iafète*, nous répondrons que *Iafète* est pour nous un nom provisoire, employé *conventionnellement* pour désigner la Souche d'une certaine famille historiquement déterminée de peuples primitifs; mais ce nom est préférable à d'autres termes qu'on lui substitue ordinairement; et voici pourquoi il mérite la préférence. D'abord il importe dans la Science de distinguer nettement entre la *souche*, les dérivés *primitifs* sortis immédiatement de cette souche et les dérivés *postérieurs* sortis des dérivés primitifs. Ces trois degrés ne sauraient, sans confusion, être désignés par un seul et même terme. Or, dans toute espèce de généalogie, le dérivé (Ex. Iafétique) est nommé d'après la souche (Iafète), et la souche ne saurait convenablement tirer son nom propre de celui de son dérivé. C'est pourquoi les expressions de *souche indo-germanique*, *Peuples primitifs indo-germaniques*, sont au moins impropres, puisque d'un côté la Souche est *antérieure* aux Hindoux et aux Germains qui en sont sortis, et que de l'autre les *Germains* ne sauraient compter parmi les peuples *primitifs* sortis directement de ce que nous appelons *souche iafétique.* Il serait, au moins, plus juste de dire souche *indo-scythe.* Mais outre le double sens historique que présenterait ce dernier terme, il y aurait toujours encore un grand inconvénient à désigner une famille de peuples, non d'après son *origine*, mais d'après deux de ses *membres*, le *Hindou* et le *Scythe.* Pourquoi ensuite nommer les Hindoux, les Scythes ou les Germains plutôt que les Grecs et les Keltes? il n'y a pas, pour cela, de raison géographique ni de raison chronologique ni de raison historique quelconque. C'est donc là une désignation choisie arbitrairement et employée

l'époque indiquée, cette *race de Iafète* continait : 1° au sud-ouest, avec la *race sémique* (*sémitique*) qui habitait à l'occident du Tigre; 2° au nord-ouest, avec la *race altaïque* qui se divisa plus tard en deux branches, l'une qu'on peut appeler la *branche tongouse*, l'autre la *branche sabméenne* (voy. § 30); 3° au sud-est, avec la *souche malaie* qui, établie originairement dans la presqu'île de l'Inde, en fut plus tard presque entièrement expulsée. Dans le cours de plusieurs siècles, et en commençant à l'époque indiquée, les peuplades *homogènes* dont se composait originairement la *race iafétique* se sont différenciées les unes des autres et, en se dédoublant, ont formé des peuples qui, s'éloignant du berceau primitif et se plaçant par conséquent dans des circonstances physiques et historiques

conventionnellement. Si l'on objecte que le terme de *iafétique* est également choisi arbitrairement et employé conventionnellement, nous dirons que c'est du moins un terme plus explicite, plus commode et mieux approprié au langage scientifique. *Iafétique* est un terme plus *explicite*, puisqu'il ne désigne pas, comme celui de *indo-germanique*, à la fois la *souche*, le dérivé *primitif* et le dérivé *postérieur*. C'est un terme plus *commode*, puisqu'il n'est pas composé comme celui de *indo-germanique*, mais qu'il est simple et bref; et dans la terminologie scientifique les termes les plus simples et les plus brefs sont les meilleurs. Dans la terminologie que nous préférons il y a moyen d'employer d'abord le nom propre (Iafète) pour désigner la souche, ensuite des noms propres dérivés (Iafétites, Iafétides) pour désigner les membres primitifs sortis de la souche; enfin on peut former du nom propre un adjectif (iafétique) pour exprimer les rapports généalogiques. Le terme de *indo-germanique* au contraire ne permet ni d'en tirer un nom propre (Indo-Germains ? Indo-Européens ?) pour désigner les peuples appartenant à cette famille, ni un adjectif pour marquer explicitement la dérivation au second degré. Toutes les raisons que nous venons d'indiquer militent également en faveur du terme de *sémitique* qu'il faudra conserver, du moins provisoirement, faute d'expression plus commode et plus convenable. (Voy. RENAN, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques;* 2e édit., p. 42.) Pour que le nom de *Aryas* pût remplacer celui de *Iafétiques*, comme le voudrait un savant distingué, M. A. PICTET (*Paléontol. linguist.*, p. 31), il faudrait prouver que ce nom a été porté par toute la Souche iafétique et non pas seulement par une ou par deux branches de cette Souche. Or, d'abord les tribus primitives de la Souche iafétique n'avaient pas encore de nom commun ethnique (voy. p. 12), mais seulement des noms particuliers de tribu. Ensuite, ce qui me semble prouver que le nom de *Eri* (Ires) est un nom comparativement *postérieur*, comme les noms de *Hellènes*, de *Germains*, de *Dânes*, etc., et que, comme tel, il n'est pas identique avec celui de *Aryas*, c'est qu'aucune des tribus anciennes de la branche *kamare-chaldique* (kimméro-keltique) n'a porté ce nom de *Eri* dans les temps anciens, lorsqu'elles séjournaient encore dans l'Asie et dans l'Europe orientale, mais que ce nom a seulement été pris par une subdivision de cette branche dans l'Europe occidentale et seulement depuis le quatrième siècle avant notre ère.

différentes, se sont encore davantage différenciés entre eux. Parmi ces peuples primitifs, les uns, tout en s'étendant et en se déplaçant quelque peu, sont cependant restés continuellement dans les limites entre lesquelles, dès l'origine, leur souche s'était trouvée renfermée. Les autres, au contraire, poussés par des motifs physiques, moraux ou sociaux, qu'on ne saurait plus déterminer aujourd'hui, sortirent des limites originaires et passèrent dans des contrées plus ou moins éloignées du berceau primitif de leur race. Les branches qui les premières se sont spécialisées et séparées de la souche pour vivre d'une vie particulière et individuelle, sont celles des *Athurs*, des *Haïgans*, des *Ibers* et des *Kamars*. Ce sont les *aînés* de la famille iafétique. Ensuite se sont dédoublés de la souche et spécialisés: les *Iavans* et les *Aries* (de la Perse, de la Baktrie et de l'Inde), qui sont les *puînés* de la famille. Enfin, il n'est resté de la souche primitive iafétique que les *Scythes* qui ont été, pendant quelque temps encore, les *continuateurs directs* et les représentants de cette souche et qui, par rapport aux autres peuples primitifs de la famille *iafétique*, peuvent aussi être considérés comme les *cadets* de cette famille.

Comme, malgré leurs fréquents déplacements, la plupart des peuples primitifs de la famille de *Iafète*, ont gardé généralement les uns par rapport aux autres leur ancienne position géographique de l'est à l'ouest, on peut les ranger en trois groupes, savoir: 1° le groupe oriental; 2° le groupe sud-occidental ou intermédiaire, et 3° le groupe nord-occidental. Le groupe oriental comprend: 1° Les Aries de l'Inde; 2° les Aries de la Bactrie; 3° les Aries de la Médie et 4° les Aries de la Perse. Les peuples primitifs dont se compose le groupe intermédiaire, sont: 1° Les *Athurs*, les ancêtres des Assurs; 2° les *Haïgans*, les ancêtres des Arménies et 3° les *Ibers*, les ancêtres des *Liguses* de la Gaule et des Ibères de l'Espagne. Le groupe occidental comprend les *Kamars*, les ancêtres des peuples kimméro-keltiques, les *Iavans*, les ancêtres des peuples helléniques, et les *Scythes* qui, comme nous avons à le démontrer ici, sont, par l'intermédiaire des *Gètes* et des *Gotes*, les ancêtres des *Germains* et des *Scandinaves*.

CHAPITRE II.

ORIGINE, MIGRATIONS ET BRANCHES DE LA RACE SCYTHE.

§ **11. Origine et migrations de la race scythe.** — La race scythe est restée confondue avec la souche originaire et en est devenue sinon le plus illustre, du moins le plus fidèle *représentant direct*. Selon Hérodote, les traditions nationales des Scythes remontaient à environ 1500 ans avant notre ère. Cette nation croyait même pouvoir rivaliser d'ancienneté avec les Égyptiens. Elle le pouvait comme *race*, mais non comme *nation*. Car si l'on considère que ces peuplades, semblables en cela aux Arabes ismaélites, sont restées pendant plusieurs siècles depuis leur origine à l'état primitif, à l'état nomade, sans arriver, comme les autres membres de la famille *iafétique*, à fonder des états politiques et à acquérir quelque importance dans l'histoire, on concevra qu'il est juste de regarder les *Scythes* comme les cadets de la famille non-seulement sous le rapport *généalogique*, mais aussi sous le rapport *historique*.

Dès l'origine, ou du moins à l'époque où les Scythes sortent pour la première fois de leur obscurité primitive, ils sont les plus *septentrionaux* de tous les membres de la famille *iafétique*. Ils habitent les contrées formant aujourd'hui le Turkestan, au sud du Djihoun, depuis la mer Caspienne jusqu'au Belur-tagh. Au nord et à l'est, les Scythes touchent aux peuplades tatares, nomades comme eux; au sud, ils confinent avec les Mèdes, avec les Baktries, et, par l'intermédiaire de ceux-ci, ils ont été mis en rapport avec les Hindoux. Les contrées septentrionales où les *Scythes* apparurent pour la première fois dans l'histoire, ont été sans doute le berceau de leur race. En effet, c'est là et dans le voisinage qu'ils séjournèrent le plus longtemps; c'est de là qu'ils se répandirent les uns vers le Sud et vers l'Est, les autres vers le Nord et vers l'Ouest. Dans l'origine, ils formèrent un grand nombre de peuplades plus ou moins nombreuses, qui se distinguaient entre elles par des noms de *tribu* ou quelquefois par des noms de *nation*; mais probablement elles ne portaient pas encore toutes ensemble le nom générique de *Scythes*. Les peuplades scythes qui sont res-

tées dans le berceau primitif de leur race, sont également restées inconnues et leurs noms n'ont pas eu le moindre retentissement dans l'histoire; celles, au contraire, qui sont sorties des limites de leur berceau, ont acquis une certaine importance au point de vue historique. Parmi ces peuplades, il faut surtout distinguer entre celles qui se sont répandues, soit vers le Sud, soit vers l'Est, et celles qui se sont portées vers le Nord et vers l'Ouest. Les dernières n'ont acquis de l'importance que plus tard et par leurs descendants; les premières, au contraire, ont marqué dans l'histoire et par elles-mêmes et à une époque plus ancienne. Celles-ci forment deux groupes: le groupe sud-oriental et le groupe sud-occidental. Le groupe sud-oriental se compose de peuplades qu'à défaut de nom générique qui n'existait pas encore, nous appellerons la *Branche Sake*, d'après les *Sakes* qui étaient la tribu la plus importante de ce groupe. Quant aux peuplades qui composaient le groupe sud-occidental, nous les désignerons par le nom générique de *Branche Parthe*, d'après les *Parthes* qui étaient la tribu la plus puissante dans ce second groupe.

A. *Les Scythes orientaux.*

a) *La Branche Sake.*

§ **12. Les Sakes proprement dits.** — Les Sakes étaient la peuplade scythe la plus voisine des Aries (voy. *Pline*, 6, 19, 1), et, par conséquent, la mieux connue des peuples de cette branche iafétique formée par les *Mèdes*, les *Baktries* et les *Hindoux.* Dans la langue scythe, le mot *haka-s* signifiait *capable* (norr. *hag-r*) et correspondait par son origine et par sa signification au mot sanscrit *çaka-s* (cf. *çaknômi*, être capable, pouvoir). Les *Çakas* sont mentionnés dans les plus anciens livres sanscrits, tels que les *Lois de Manou* (X, 44), au moins dès le huitième siècle avant notre ère[1]. Les Perses connaissaient également les *Hakas* qu'ils nommaient *Saka.* Dans les inscriptions cunéiformes les *Sakas* sont énumérés parmi

[1] Il est évident que les *Lois de Manou* ont été rédigées deux fois; la seconde rédaction ne remonte guère au delà du cinquième siècle avant notre ère; mais les plus anciennes parties du Code peuvent bien appartenir au dixième siècle avant J. Ch. En prenant la moyenne entre le dixième et le cinquième siècle, on peut affirmer que les *Çakas* étaient connus des Hindoux au moins dès le huitième siècle avant notre ère.

les peuples soumis aux Perses. Plus tard encore, les Persans, par une allusion maligne au mot de *sak* (p. *sbak*, aboyeur, voy. § 79, note), qui, dans leur langue, signifiait *chien*, ont donné aux *Sakes* le sobriquet de *Sâk-sâr* (Têtes de chien). A partir du quatrième siècle à peu près avant notre ère, les *Hakes* se répandirent davantage vers le sud et s'établirent sur les bords de l'Indus. Ils essayèrent même de pénétrer dans l'Inde, mais ils furent repoussés par *Vikrâmâdityas*, roi d'Oudjayâni, qui, en mémoire de cette victoire remportée sur eux, prit le surnom honorifique de *Çakâri* (ennemi des Hakes) et institua *l'ère des Hakes* (sansc. *Çakâbdha*), qui date de l'année 56 avant Jésus-Christ, dans laquelle il avait vaincu ces nomades guerriers. A la fin du premier siècle après Jésus-Christ, les *Çakas*, nommés *Indo-Scythes* par les Grecs, occupèrent toute la partie nord-ouest de l'Inde. Ils étaient à cette époque sous la domination de leurs frères les *Parthes* (voy. Le Peripl. d'*Arrh.*). Lorsque les Chinois furent entrés en rapport plus direct avec les Hindoux par la religion de Bouddha et qu'ils eurent appris d'eux le nom de *Çakâs*, ils l'exprimèrent dans leur langue sous la forme de *Ha-ka*. Au sixième siècle de notre ère, les *Çakes* orientaux ou *Indo-Scythes* passèrent sous la domination des *Huns*, qui étaient de race tatare-mongghole, et ils disparurent ensuite complétement de l'histoire. Quant aux Sakes occidentaux, ils furent vaincus et subjugués par Cyrus-le-Grand qui, en l'honneur de cette victoire, institua les *Fêtes Sakes* (gr. *Sakaia*, voy. § 182). Il paraît même que Cyrus, d'après l'usage adopté par les anciens conquérants, après avoir vaincu les *Sakes*, transporta plusieurs de leurs tribus dans différentes parties de son empire, et que, par suite de cette mesure politique, des tribus sakes s'établirent, comme colonies militaires, en Arménie et en Carie et entrèrent dès lors en contact direct avec les Grecs asiatiques.

Il ne paraît pas que les *Hellènes* aient connu les *Sakes* sous ce nom antérieurement au cinquième siècle avant Jésus-Christ. *Hérodote* a sans doute le premier énoncé positivement l'identité de race des *Sakes*, ainsi nommés par les Perses, et du peuple que, de son temps, les Grecs appelaient *Skutes* ou *Skuthes*. Cependant, suivant l'érudit *Tzètzès*, les Grecs auraient emprunté le mot *sakos* (bouclier) qui figure déjà dans *Homère* (*Iliad.* 5, 126. Euru-sakès), au nom même des *Sakes*, lesquels, selon lui, seraient les inventeurs

de cette arme défensive. Mais le nom scythe de *Hakes* (sansc. *Çakâs*, perse *Saka*) signifiait *Capables* et le mot grec *sakos* signifiait *Protégeant* et dérivait du même thème que les mots *săkos* (enceinte sacrée) et les mots norrains correspondants *hagi* (haie, enceinte) et *högull* (protégeant, cuirasse). Il n'y a donc pas de rapport entre le mot grec *sakos* et le nom des *Sakes*, à moins qu'on ne trouve probable, ce qui ne nous paraît pas admissible, que le mot grec *sakos* signifiait proprement et originairement l'arme *sake*.

§ **13. Les Sakes Zamoravies, les Sakes Arménies et les Sakes Kares.** — Il y avait entre l'*Arie* proprement dite et la Baktriane, une contrée arrosée par le *Margus* (sansc. *Marus*), à laquelle les Grecs, depuis les temps d'Alexandre, donnaient le nom de *Margiane*, qui correspondait sans doute à un nom scythe *Marhava* (cf. slave *Morava*). A l'est de cette Margiane ou Moravie, habitaient des Sakes que leurs frères, les Scythes de la mer Caspienne, appelaient les d'*au delà de la Moravie* (*Za-moravias*; cf. vieux russe *Za-porog*, d'au delà des brisants; boh. *Za-morj*, d'au delà des mers). Les Grecs changèrent dans leur prononciation ce nom de *Zamoravies*, tantôt en *Hamurgies* (*Hérod.*, VII, 64), tantôt en *Amorrhaïes*. C'est ainsi que le roi de la tribu scythe des *Dervîkes*, lequel fut vaincu par Cyrus-le-Grand, est nommé *Amorrhaïos* (le Zamoravie), sans doute parce qu'il était du pays des Zamoravies, et que ses sujets les *Dervîkes* lui avaient donné ce nom national, suivant l'usage, assez ordinaire chez les peuples d'origine scythe, de désigner ainsi leurs princes choisis dans une tribu étrangère.

Il y avait en Arménie un district particulier appelé par les Grecs *Sakasène* (voy. *Strabon*, l. XI) et qui s'étendait jusqu'à la mer Kappadoke (mer Noire). Ce canton était ainsi nommé probablement d'après une colonie militaire (cf. sansc. *çaka-séna*, troupe, garnison çake) formée de Sakes qui y avaient été transportés après la victoire remportée sur eux par Cyrus. Du temps de la retraite des dix mille Grecs, il y avait en Carie, sur les bords de l'Harpasus, près du bourg de Knos, des *Sakes* établis déjà en assez grand nombre pour que Xénophon pût les remarquer. C'étaient probablement aussi des Sakes transplantés dans ce pays par Cyrus-le-Grand. Les Sakes Zamoravies, Arménies et Kares, après avoir abandonné les mœurs, la religion et la langue de leur race, se sont perdus au

milieu des peuples de l'Asie mineure parmi lesquels ils s'étaient trouvés établis.

b) *La Branche Parthe.*

§ **14. Les Parthes proprement dits.** — Les tribus de cette branche sont tout aussi anciennes dans l'histoire que celles de la branche *sake*. En effet, le nom des *Parthes* figure dans les livres sanscrits (*Manou*, X, 44) à côté de celui dês *Çakas*. En sanscrit, la forme de ce nom est *Pâradas*. Selon *Justin*, le nom des *Parthes*, dans la langue scythe, signifiait *Exilés*, et *Arrhien* (*Photii* Bibl.) rapporte que, du temps de Sésostris, 1400 avant Jésus-Christ, et du roi scythe *Ihandussos* (p. *Ithan-dussos;* norr. *Iötunthurs*), les Parthes sont *partis*, c'est-à-dire se sont exilés ou se sont séparés de leurs frères du Nord, pour aller s'établir plus au Sud-Ouest[1]. Les Parthes, à l'époque de leur apparition dans l'histoire, étaient soumis aux Mèdes. Ils se révoltèrent contre le roi mède Astibaras et se mirent sous la protection de leurs frères les *Sakes*. Mais la reine des Sakes, qui, à en juger par son nom de *Zarina* (sansc. *harinâ;* pers. *zerineh*, dorée) était originaire d'un pays arie, et avait succédé, comme *Tomyris*, la reine-veuve des Massa-Gètes, à son mari défunt, n'eut ni assez d'énergie ni assez de puissance pour protéger et défendre les Parthes, et elle fut obligée de les abandonner de nouveau à l'autorité souveraine des Mèdes. Les Parthes passèrent dans la suite, avec les Mèdes leurs maîtres, sous la domination des *Perses*. Aussi figurent-ils dans les inscriptions cunéiformes parmi les peuples soumis aux Grands-Rois, et ils y sont désignés sous le nom de *Parthava* (plur. de *Parthu*), dont les Grecs ont fait *Parthuoi* et les Arménies *Barthierk*. A la chute de l'empire perse, les Parthes passèrent sous la domination des Makedones ou des Seleukides. L'an 156 avant notre ère, les Parthes se rendirent indépendants et fondèrent la dynastie des *Arshakides* (suc-

[1] Le nom de *Parthes* désignait donc, chez les Scythes, des tribus qui se sont exilées ou sont parties volontairement du pays de leurs pères. Ce nom était tiré de la langue scythe et correspondait au mot de *partis* (cf. lat. *part-s*, division, séparation; cf. héb. *parad*, séparer). Sans doute il se rattache à un thème dont dérive aussi le verbe goth *vraton* (voy. GRIMM, *Gramm.*, II, 51). Le mot scythe *partus* semble être une autre forme dialectique pour *parkus* (sansc. *vrkas*, norr. *vargr*), comme *dvairgs* est une autre forme de *Kvarkus* et *Thalès* une autre forme de *Kvalis* (voy. § 168). Les deux peuples scythes, les *Parthes* et les *Varkes*, auraient donc au fond un seul et même nom.

cesseurs d'*Arshak;* cf. gr. *Arsakès*) ou *Ashkanes*, laquelle régna pendant quelque temps depuis la Perse jusqu'à l'Indus, et comprit aussi sous sa domination les frères des Parthes, les *Sakes* orientaux ou les *Indo-Scythes*. Cette dynastie tomba l'an 226 de notre ère et les Parthes d'alors, qui étaient moitié d'origine *scythe*, moitié d'origine *persane*, furent soumis au nouvel empire des Persans fondé par les descendants des anciens Perses. Dans la suite, les Parthes-Scythes se sont confondus entièrement avec les Persans. Mais c'est probablement encore de quelques tribus parthes établies sur la Mæotide que sont issus les *Parathanes* (Tenant des Parthes; cf. *Hurkanes*, Tenant des Varkes) qui, quelques siècles plus tard, sous le nom de *Bardes*, étaient établis dans le *Bardan-gawi* (District des Bardes) en Germanie.

Comme les Parthes appartenaient originairement à une branche qui habitait à l'occident des Sakes, et comme ils étaient la nation principale parmi les Scythes occidentaux dans l'Asie, il est permis, à défaut de nom générique plus convenable, de donner par extension le nom de *Parthes* à tous les peuples scythes de l'Asie occidentale qui étaient soumis à leur domination. Les principaux de ces peuples scythes sont les *Daves*, les *Massa-Gètes* et les *Varkes*.

§ **15. Les Daves.** — Dans l'Antiquité, il était d'usage que les familles, qui avaient institué le culte d'un dieu, passassent pour les descendants de ce dieu et prissent le nom de ce dieu[1]. Les ancêtres primitifs des *Daves* adoraient sans doute le Soleil, nommé le *Brillant* (scythe *tavus*[2]), et qui portait aussi le nom de *Brillant par la targe* (scythe *Targi-tavus*). Ils se nommaient *Taves* d'après le dieu *Tavus*. Ce nom se changea plus tard en celui de *Daves* que les Grecs ont rendu par *Daoï* ou *Daaï*, et que les Latins, d'après les Grecs, ont exprimé par *Davi* ou *Dahae*.

Les *Daves* étaient un des principaux peuples scythes (*Strabon*, II, 508, 511; *Plin.*, H. N. 6, 19, 37, 33). Lorsqu'ils parurent pour la première fois dans l'histoire, ils étaient établis dans la contrée qui aujourd'hui porte fortuitement le nom homonyme tatare-perse de

[1] Voy. *Les Amazones dans l'Histoire et dans la Fable*, p. 10.

[2] Ce mot *tavus*, qui s'est changé plus tard en *davus*, dérive d'un thème TAVA, qui a la signification *active* de *briller*, tandis que le thème TIVA a la signification *neutre* de *être brillant* (sansc. *div.*). Le mot scythe *tavus* correspond au lat. *tavus* brillant, paon, et au grec *taôs* (p. *tavos*, paon).

Daghestan (Pays de Montagnes; cf. tat. *tagh;* chinois *Da-hia*) qui n'a aucun rapport étymologique ni historique avec le nom des *Dahes*. Au sixième siècle avant notre ère, les Daves étaient sous la domination des Perses (voy. *Iescht Favardin*). A cette époque, des tribus daves émigrèrent pour s'établir dans le voisinage de l'Arménie (cf. les Sakes Arménies), dans ce que les Grecs appelaient les *Campagnes des Daas* et dans les Champs amazoniens où Xénophon trouva établi le peuple qu'il nommait les *Tahes* et que plus tard les Arménies ont appelé *Daïkh*.

Une autre partie du peuple *dave* émigra et s'établit en Samarie (*Esra* 4, 9); ce qui arriva sans doute après que leurs frères, les *Scythes* ou *Skolotes*, qui étaient venus de la mer Noire, eurent fait une invasion en Babylonie, en Syrie et en Palestine. C'est à la suite de cette invasion que des Scythes allèrent occuper en Palestine la ville de *Beth-Séan* que les Grecs asiatiques ont depuis appelée *Skuthopolis* (Ville scythe).

Une troisième partie du peuple *dave* émigra vers le Nord et s'établit sur la Mæotide. C'est de là que, déjà au cinquième siècle avant notre ère, les Athéniens tiraient les esclaves *daves* dont ils faisaient ordinairement des *païdagôgoï*, comme le prouve le nom de *Daos* dans les comédies grecques, et par imitation celui de *Davus* dans les comédies latines, lequel est le nom classique généralement adopté pour désigner, au théâtre, le personnage faisant le rôle de Pédagogue. C'est sans doute principalement de la Mæotide qu'émigrèrent successivement les tribus *daves* qui se sont établies au nord-ouest de la Thrace et y ont donné naissance au peuple *dâke* (p. davîke, Tenant du Dave). Du temps d'Alexandre, il y avait encore des *Daves* sur les bords de l'Oxus (*Just.*, XII, 6). C'est des *Daves* de la Mæotide que se sont séparés les *Aparnes* ou *Parnes*, peuple pasteur qui, vers l'an 250 avant Jésus-Christ, sous la conduite d'*Arsakès*, s'empara de la *Parthyie* (*Strabon*, XI, 10). Les descendants des *Daves*, qui sont restés dans la Perse, y prirent probablement dans la suite le nom persan de *Tazy* et celui de *Tadjik*. Ces deux noms, les Persans les employèrent plus tard comme les Perses avaient employé antérieurement ceux de *Turan* (Hors d'Iran) et de *Sak-Sar* (Têtes de chiens), pour désigner les peuples étrangers, par leur origine et leur religion, à la Perse orthodoxe, c'est-à-dire les *Barbares* en général.

§ **16. Les Massa-Gètes.** — Le dieu *Soleil* chez les Scythes paraît avoir porté le nom épithétique de *Intelligent* (scyth. *Geta*[1]) et ce nom de *Geta*, comme celui de *Davus*, fut adopté par la famille qui la première institua le culte du *Soleil-Intelligent*. De nom de *famille* qu'il avait été dans l'origine, *Geta* devint dans la suite un nom de *tribu* et plus tard encore un nom de *nation* (v. p. 12). La nation des Gètes se composa de plusieurs tribus et, parmi elles, il y en eut une qui reçut le nom de *Massa-Gètes*, soit parce qu'elle était établie sur une rivière nommée la *Grande* (*Massa*[2]; cf. *Tyra-Gètes*, Gètes du Tyras; *Thyssa-Gètes*, Gètes de la Thiess), soit parce qu'elle se considérait comme la *grande Division* des Gètes. Les *Massa-Gètes* étaient, comme leurs frères les *Daves*, de bonne race scythique (*Hérod.*, I, 201, 215; *Just.*, I, 8; *Strabon*, lib. XI). Du temps de Cyrus-le-Grand, ils étaient établis sur les bords de l'Araxe et ils paraissent ne s'être jamais beaucoup éloignés de ces contrées du nord de la Sogdiane. Cyrus qui avait remporté une victoire tellement signalée sur les *Sakes* qu'elle fut célébrée annuellement dans tout l'empire perse par les *Fêtes Sakes* (voy. § 182), trouva la mort dans l'expédition contre les *Massa-Gètes* qui étaient les frères des Sakes et devinrent ainsi leurs vengeurs. En contact continuel avec des peuplades voisines d'origine *mède* et d'origine tatare, et qui, nomades comme eux, les entouraient à l'est et au nord, les *Massa-Gètes* se mêlèrent avec ces peuplades et adoptèrent d'elles beaucoup d'éléments étrangers à leur sang, à leurs mœurs et à leur langage scythes, de sorte que l'influence du sang, des mœurs et

[1] Ce nom dérive d'un thème KATA qui ainsi que TAKA exprime l'idée de *prendre, saisir, comprendre.* De là le verbe grec *ktaô*, le sansc. *tchit*, le goth. *gitan*. De là les substantifs : sansc. *tchit* (l'intelligent, l'esprit), norr. *gedh* (l'intelligent, l'esprit) et les adjectifs : lat. *catus*, scyth. *geta*, sansc. *tchitra*, lith. *kytras*, pol. *chytry*. — Au même thème se rattache le mot germanique *Got* (Intelligent, Dieu) et le norrain *Gautr* (Précautionné), à moins que *gautr* ne corresponde au latin *cautus* et ne dérive par conséquent d'un thème KAVA qui exprime l'idée de *couvrir, cacher* (cf. lat. *caveo*).

[2] La forme primitive de ce mot paraît avoir été *mahta* (agrandi), espèce de participe passif comme le latin *mactus* dans *macte*. *Mahta* se serait changé ensuite en *matta* et *massa* (cf. gr. praktô, prattô, prassô), sans doute sous l'influence de l'idiome *mede*, dans lequel ce mot se trouvait sous la forme de *maza*. Les Scythes avaient aussi la forme *masa*, comme le prouve le nom du dieu *Thamimasa-das*. Peut-être *Masa* ou *Maza* est-il contracté de *Maiza* (goth. *maiza*, lat. *major*), lequel semble être lui-même une contraction de *magiza* (voy. GRIMM, *Gramm.*, III, p. 608).

du langage des Mèdes et des Tatares a dû s'exerçer depuis cette époque sur quelques tribus scythes du Nord, principalement sur les peuples *sarmates*. Par suite de ce mélange des *Massa-Gètes* avec des peuples d'une autre race, les *Alanes* qui, suivant *Cassius* et *Julien*, étaient issus des *Massa-Gètes*, se trouvèrent apparentés et alliés à la fois à des peuples d'origine *scythe*, tels que les *Goths*, et à des tribus d'origine *tatare*, tels que les *Kuni* ou les *Huns*. L'élément *tatare* subsistait également dans les *Rhox-Alanes*, lesquels, comme l'indique leur nom, étaient des *Alanes* qui s'étaient mêlés avec des *Rhôses*, peuple d'origine altaïque établi sur le *Rhôs* ou le Wolga.

§ **17. Les Varkes.** — Les *Varkes*, dont le nom signifie *Chassés, Exilés, Loups*[1], étaient ainsi nommés ou bien à cause de leur férocité (cf. pers. *Gourk-sâr*, Tête de loup; cf. p. 22) ou bien parce qu'ils passaient, comme les *Nèvres* (voy. § 19), pour des *Loups-garous*, ou bien enfin ce nom qui était synonyme de celui de *Parthes* (voy. p. 24), de *Pélasges*, de *Bruttiens*, ils le portaient parce qu'ils avaient été *exilés* du pays de leurs pères. De même que du nom de *Parthes* dérive celui de *Parathans* (voy. p. 25) employé pour désigner les descendants des *Parthes*, de même aussi de *Varkes* ou *Vurkes* s'est formé le nom de *Varkans* ou *Vurkans* que les Grecs ont rendu tantôt par *Barkans*, tantôt par *Hurkans*. Le pays des *Varkes* ou *Varkans*, qui était situé au nord-est de la mer Caspienne, fut appelé par les Grecs *Hurkania* ou *Barkania*, et encore aujourd'hui en persan il est nommé *Gourkan* (Celui des Loups). Parmi les *Varkans* on distinguait principalement la grande tribu des *Dervinkes* (Issus de Dervo), ainsi appelée sans doute d'après la famille qui lui avait donné l'origine et qui s'était donné ce nom parce qu'elle se disait issue d'un personnage mythologique nommé *Dervo* (Arbre[2]), qui très-probablement était identique avec le personnage

[1] Le thème V-RAKA ou V-LAKA exprime l'idée de *expulser*. De là le mot sanscrit *vrkas* chassé, *loup*; le scythe *varka-s* (chassé, exilé, loup); le norrain *vargr*; le vieux-all. *wrekko*; all. *Reke*; le sarmate *Volos*; le kimro-pélasge *Pelasgos* (voy. *Les Peuples primitifs de la race de Iafète*, p. 42). La forme scythe primitive *Parkus* a pu se changer en *Partus* (voy. *Parthes*, p. 24), comme *Kvarkus* s'est changé en *Dvargus*.

[2] Le mot scythe *tervo*, prononcé plus tard *dervo* (arbre), correspond au sansc. *taru*, *dru*, gr. *drus*, goth. *triu*, norr. *tré*, slav. *drevo*, all. *-der* dans hol*der* et *Dur*, nom donné aux *Duringes* ou *Thuringes* ou *Tyrks* (p. Turinkes; cf. *Dürkheim* p. Durink-heim) germaniques. La terminaison *ink* dans *Dervinkes* exprime dans

mythologique *Askr* (Frêne) dont, selon les traditions scandinaves, provenait la race humaine. La tribu des *Dervinkes* paraît avoir été établie pendant quelque temps plus près de l'Inde parmi les *Indo-Scythes*, puisqu'elle a conservé, dans l'Hyrkanie, l'usage d'entretenir des éléphants et qu'elle a continué ses rapports avec les Hindoux par l'intermédiaire de ses frères les *Sakes*, établis plus à l'est. C'est parmi les *Sakes Zamoravies* (voy. p. 23), que les *Dervinkes* ont choisi un de leurs rois connu des Grecs sous le nom national de *Amorrhaïos* (Le Zamoravie). C'est sous ce même roi que les *Dervinkes* devinrent tributaires de l'empire des Perses; mais ils paraissent s'être révoltés et avoir fait cause commune avec leurs frères les *Massa-Gètes.* En effet, ce qui prouve l'alliance contractée entre les *Dervinkes* et les *Massa-Gètes* dans la dernière lutte que Cyrus soutint contre les Scythes, c'est qu'il est dit que ce roi trouva la mort dans cette expédition qui était dirigée, selon *Hérodote*, contre les *Massa-Gètes* et, d'après *Ktesias* (Pers. § 6, 7), contre les *Dervinkes.* Il paraît qu'une famille illustre de la tribu des *Dervinkes* s'est établie parmi les *Gètes* ou les *Gotes*, puisque les *Goths* comptaient parmi leurs familles nobles les *Thervingai*, dont le nom est identique avec celui des *Dervinkes* (Tervinkes). Ensuite les *Dervinkes* scythes ou les *Thervings* gotes ont sans doute été en quelque rapport généalogique avec la grande tribu germanique des *Thuringes* qui portent le même nom qu'eux.

Nous venons d'énumérer les principaux peuples asiatiques d'origine *scythe* dont les noms figurent dans l'histoire. Ces peuples appartenaient soit au rameau oriental ou *sake*, soit au rameau méridional ou *parthe.* La plupart d'entre eux sont restés en Asie et, par suite des nombreuses révolutions politiques qui ont eu lieu dans ces contrées, ils se sont mêlés avec leurs vainqueurs et avec leurs sujets, et ont perdu les caractères distinctifs de leur race ainsi

toutes les langues germaniques la dérivation, l'extraction. Cette terminaison s'est formée de la particule *in* qui, dans toutes les langues *iafétiques*, exprime un rapport d'espèce (ex. lat. *equinus*, chevalin) et à laquelle s'est jointe la particule *ik* qui, dans ces mêmes langues, exprime un rapport de dérivation (lat. *civicus*, civique). *Dervink* est donc pour *derv-in-ik*, et le mot allemand *jüng-l-in-g* a une terminaison composée de trois particules : 1° la particule *-l* indiquant la dérivation et la diminution; 2° la particule *in*, et 3° la particule *ig*. Le nom scythe *Dervinkai* a été rendu en grec tantôt par *Derbiggai*, tantôt par *Derbikkai*. De *Derbikkai*, PLINE a fait *Dervicæ*, comme les Allemands ont fait *Durik* de *During*.

que les traits individuels de leur religion, de leurs mœurs et de leur idiome. Mais tandis que les Scythes, établis en Asie, n'ont joué en histoire qu'un rôle passager et insignifiant pour nous, les fractions de ce peuple, qui ont passé en Europe, ont développé dans cette partie du monde les qualités essentielles et le génie propre à leur race, et y ont donné naissance à des nations qui comptent parmi les plus remarquables dans l'histoire du monde. Tandis que les peuplades scythes, qui ont formé la branche *sake* et la branche *parthe*, après avoir quitté leur berceau primitif, se sont dirigées les unes vers le Sud-Est, les autres vers le Sud-Ouest, il y avait d'autres peuplades de la même race qui passèrent d'Asie en Europe, à des époques qu'on ne peut plus préciser, mais qui certainement sont antérieures au septième siècle avant notre ère. Ces peuplades se sont répandues, les unes, dans les plaines de la Russie actuelle, les autres, sur les bords septentrionaux de la mer Noire. Les premières ont formé ce que nous appelons la *branche sarmate* des Scythes *occidentaux*, dont nous traiterons spécialement dans un ouvrage à part; les secondes ont formé la *branche gète*, dont nous aurons à nous occuper ici plus particulièrement.

B. *Les Scythes occidentaux.*

§ **18. Les Scythes passent en Europe.** — L'Histoire n'a pas gardé le souvenir des nombreuses migrations des *Scythes* qui ont passé d'Asie en Europe, antérieurement au septième siècle avant notre ère, mais elle fait mention de la migration qui eut lieu au milieu de ce siècle et qui fut peut-être la dernière et la plus grande de toutes. Elle ne s'est pas opérée d'une manière paisible (voy. p. 66), mais elle a eu le caractère hostile d'une véritable irruption. En effet, des tribus scythes établies au nord de la mer Caspienne et dont quelques-unes étaient soumises aux Mèdes, furent poussées vers l'ouest par les *Issédones*, peuple nomade d'origine *tatare*. Ces tribus scythes, parmi lesquelles il y avait certainement des *Gètes*, des *Daves* et des *Dervinkes*, passèrent le Tanaïs et allèrent s'établir sur les bords septentrionaux de la mer Noire, d'où elles expulsèrent les *Kimméries* qui étaient de race *kamare* [1]

[1] Voy. *Les Peuples primitifs*, etc., p. 37.

et qui avaient occupé ce littoral au moins depuis le dixième siècle avant notre ère. Une fois en mouvement, quelques-unes de ces tribus scythes, laissant leurs frères s'établir sur la mer Noire, poursuivirent les *Kimméries* fuyant à travers le Caucase, et ainsi entrèrent dans la partie nord-est de l'Asie mineure. Là, après avoir vaincu leurs anciens dominateurs les *Mèdes* et entraîné avec elles des tribus mèdes et chaldes, elles pénétrèrent vers 620 avant Jésus-Christ, et sous la conduite de *Maduas*[1], fils de *Prototuas*, d'abord dans la Mésopotamie et la Babylonie, puis dans la Syrie, la Palestine et jusqu'en Égypte. Ces Scythes, presque partout vainqueurs, maintinrent leur domination sur une partie de l'Asie occidentale pendant vingt-huit ans, de 624 à 594. C'est par suite de cette invasion et de cette domination des Scythes venus du Caucase et de la mer Noire, que les *Iônes* ou Grecs asiatiques sont entrés pour la première fois en rapport avec ce peuple et ont appris à le connaître. Les Babyloniens et d'après eux les Hébreux donnaient à ces Scythes le nom de *Mâ-Gôg* et de *Gôg*[2]. C'est aussi sans doute pendant la durée de cette domination scythe que des tribus *daves* se sont établies en Samarie, et qu'une autre tribu sœur est allée occuper en Palestine la ville de *Beth-Séan* que, depuis, les Grecs asiatiques ont appelée *Skuthopolis* (voy. p. 26).

a) *La Branche Skolote des Scythes d'Europe.*

§ **19. Les Skutes et les Skolotes.** — Les peuples auxquels les Babyloniens donnaient le nom de *Mâ-Gôg*, se donnaient à eux-mêmes, devant les Grecs asiatiques, le nom de *Skutai.* Si ce nom, qui dans leur langue signifiait *Boucliers*[3], a été dès l'origine un nom commun à tous les Scythes occidentaux, il n'a pu être qu'un nom *honorifique* et a dû avoir la signification *métaphorique* de *Défenseurs* et de *Protecteurs* par excellence. Si, au contraire, *Skutai* a d'abord été le nom d'une tribu avant d'avoir été celui de

[1] Ce nom n'a sans doute rien de commun avec celui de *Matoas* qui signifiait *Incessant* (gr. *asinès*) et qui était l'ancien nom du *Danube*. *Maduas* semble être la transcription grecque d'un mot scythe *matava-s* (ivre), dérivé de *matu* (hydromel; cf. sansc. *madhu*, lith. *medus*). *Prototuas* (p. Prototavas) semble signifier *Fils du Prudent* (cf. norr. *fróduthr*, doué de prudence).

[2] Voy. *Les Scythes*, p. 10.

[3] Cf. lith. *skyda*, bouclier; vieux slav. *schtchyt.*

la nation, il doit avoir eu la signification *propre* de *Boucliers* et il a été adopté, selon l'usage assez ordinaire chez les anciens de se nommer d'après certaines armes, soit défensives, soit offensives[1]. Si, enfin, *Skutai* a été dans l'origine un nom de famille avant de devenir un nom de tribu, c'est un nom *patronymique* qui énonce que les *Skutai* primitifs se disaient fils et adorateurs de *Skuta* (Bouclier), c'est-à-dire du *Soleil* qu'on se figurait comme un dieu armé d'un bouclier brillant (cf. *Targi-tavus*, Brillant par la targe); dans ce cas, *Skuta* (Bouclier) serait le prototype du dieu-héros *Skiöldr* (Bouclier) des Scandinaves, et ce nom de *Skutai* se serait reproduit plus tard dans celui de *Skiöldungar* (Fils de Skiöldr) que prenaient les anciens rois des *Danes*.

Les Iônes ou Grecs asiatiques, pour s'expliquer le nom de *Skutai*, le rapprochèrent naturellement et avec raison du nom commun grec *skutos* (bouclier[2]). Aussi *Hellanikus* de Lesbos, le contemporain d'Hérodote et de Thucydide, conserva-t-il au nom sa forme véritable de *Skutai*, comme le prouve le titre de *Skutika* (Choses Scytiques) que portait son livre dont la perte est pour nous si regrettable. Mais les Ioniens oublièrent bientôt que *Skutai* signifiait *Boucliers*, et, comme ils préféraient la dentale aspirée, ils changèrent *Skutai* en *Skuthai*. Dès lors il ne fut plus facile de retrouver dans *Skuthai* la signification du mot grec *skutos*. *Hérodote* ne connaît ni la forme de *Skutai* ni sa signification de *Boucliers*. Aussi l'érudit *Tzètzès*, bien qu'il ait fait le rapprochement spécieux entre le nom des *Sakes* (voy. p. 22) et le mot grec de *sakos*, ne s'est cependant pas avisé de rendre ce rapprochement plus plausible encore par l'explication du nom des *Skutes* comme synonyme du mot grec *skutos*.

Herodote, bien qu'il ne vît aucun rapport entre la signification des noms propres *Sakes* et *Skuthes* et les noms communs grecs *sakos* et *skutos*, a cependant reconnu l'identité de race des *Sakes* et des *Scythes*. Il fut aussi le premier qui énonça que le peuple appelé *Sakes* par les Perses et *Skuthes* par les Grecs, se donnait à lui-même le nom de *Skolotes*. Ce dernier nom n'était pas connu dans

[1] Voy. *Les Scythes*, 2e édit., p. 11.

[2] Le mot grec *skutos* ainsi que le latin *scutum*, le scythe *skuta*, le lith. *skyda* se rattachent à un thème S-KATA qui exprime l'idée de *couvrir, protéger* (sansc. *tchad*).

l'Asie mineure; *Hérodote* ne l'apprit que lors de son voyage chez les Scythes de la mer Noire, et c'est pourquoi le témoignage de cet historien énonce seulement que les Scythes *établis sur les bords septentrionaux de la mer Noire* se donnaient de préférence le nom de *Skolotes*. Ce nom scythe n'était que le diminutif de *Skutai*. En effet, le diminutif de *skuta* (bouclier) était *skutulo* (petit bouclier) et, comme nom propre, *Skutulo* était exactement le prototype du nom propre *Skudilo* usité en vieux haut-allemand. Les peuples de race scythe aimaient beaucoup les noms propres *diminutifs*[1]. Les Scythes de la mer Noire préféraient donc se donner le nom de *Skutules*, qui était le diminutif de celui de *Skutai* qu'avaient pris les Scythes qui avaient fait irruption dans l'Asie mineure. Ce nom de *Skutules* se changea, dans la prononciation des Grecs, en *Skolotes*[2]. Mais il paraît que la forme transposée *Skulutes* a été adoptée plus tard par les Scythes eux-mêmes, puisque, dans la langue de leurs descendants, on trouve le mot *skildus* (goth. *skildus*, norr. *skiöldr*, all. *schild*) qui signifie *bouclier* et qui est dérivé de *skulutus*[3]. Que le nom de *Skolotes* ait signifié, dans le sens propre, *Boucliers*, ou qu'il ait signifié, dans le sens métaphorique, *Protecteurs*, toujours est-il que, chez les Scythes comme chez leurs descendants (les Slaves, les Germains et les Scandinaves), le bouclier (scyth. *skuta*, *skutulus*) ou la targe (scyth. *targi*) était le symbole de la protection, et par suite de la royauté et du commandement. Aussi *Hérodote* dit-il que *Skolotes* était un nom *royal*, et que les Scythes, qui se le donnaient, se nommaient aussi *Scythes royaux*.

Les *Skolotes* habitaient principalement les bords septentrionaux de la mer Noire et la presqu'île qu'on appelle aujourd'hui la Crimée. Les villes grecques du littoral de la mer, entre autres *Olbiopolis*, étaient leurs tributaires. Lorsque plus tard les Bosporans eurent fondé une dynastie de rois, dans l'année 297 avant Jésus-Christ, les *Skolotes*, avec leurs alliés, infestèrent si souvent le nou-

[1] Nous rappelons seulement les noms de *Gothilas* (le petit Goth), *Ulphilas* (le petit Loup), *Hanilas* (le petit Coq), *Ansilas* (le petit Soutien), etc.

[2] Une transposition opposée à celle de *Skutules*, changé en *Skulutes*, s'est faite dans le nom de *Gadheles* qui dérive de celui de *Galates* (voy. *Les Peuples primitifs*, p. 52).

[3] Le mot transposé *skildus* ne dérive pas du verbe *skula* (protéger, danois *skyle*), mais ce verbe dérive du substantif *Skål* contracté de *Skadal*: le verbe norrain *skyla* est dérivé du substantif *skúli*.

veau royaume que le roi *Pairisadès*[1], dans l'impossibilité de le défendre, fut obligé de le céder à Mitradatès, roi du Pont, lequel chassa de la presqu'île les Scythes-Skolotes et leurs alliés les *Rhox-Alanes*.

§ 20. Les Kimméro-Scythes et les Scythes-Hellènes. — Vivant au milieu et dans le voisinage de colonies grecques et de peuplades kimméries, les *Skolotes* se mêlèrent peu à peu avec elles. De là l'origine des *Scythes-Hellènes* et des *Grecs mélangés* (gr. *Mix-Hellènès*). Tels étaient les *Forains* (gr. *Alazones*), ainsi nommés, probablement, parce qu'ils faisaient les marchands *forains* dans le pays. Tels étaient encore les *Kallipides*[2] ou *Descendants des Serfs de labour* (*Kallpes*, pol. *chllop*), ainsi nommés, sans doute, parce qu'ils descendaient de colons grecs qui étaient devenus les serfs des Scythes (cf. les *Sindies*, p. 35). Les *Kallipides* habitaient sur les bords de l'Hypanis, au sud des *Alazones*, et ils ne doivent pas être confondus avec les *Karpides* ou Descendants des *Karpes* (Montagnards; slav. *Krb.;* cf. kimmér. *Alp.*) qui vivaient dans les montagnes traversées par l'Ister. Les *Gelones* (Railleurs) étaient également des Scythes-Hellènes parlant, comme les *Sarmates*, la langue scythe (*Hérod.*, IV, 108), et ils habitaient un bourg composé de maisons en bois, ou de baraques ou boutiques (norr. *budir*). C'est pourquoi les Grecs désignaient les habitants de ce bourg indistinctement par le nom de *Budines* (Boutiquiers) et par celui de *Gelones* (*Hérod.*, IV, 17). Dans le voisinage des Budines vivaient les *Nèvres* ou *Narfes*, peuple scythe pur sang qui était établi antérieurement près des sources du Borysthènes (*Plin.*, IV, 26), d'où il fut chassé, selon la tradition, par des serpents qui s'y étaient prodigieusement multipliés. Le nom de *Nèvres* ou *Nerves* signifiait *Crépusculaires* (norr. *narfi* crépusculaire, loup, renard), c'est-à-dire *Loups*, et il leur fut donné sans doute parce que, une fois par an, au dire des Grecs, ils prenaient la forme de loups, ou devenaient *loups-*

[1] Pairisadès I porta le titre de *Dominateur du Bospore et de Théodosie et Roi des Sindes et de* TOUS LES MAÏTES.

[2] J'ai cru d'abord que le nom de *Kallipides* était un mot hybride formé de *kallp* (serf) et de la terminaison patronymique *grecque -ides;* mais j'ai reconnu depuis que cette terminaison *-ida* était aussi propre aux idiomes *scythes*. Ainsi Jornandès parle d'un roi nommé *Kniva* et d'un autre nommé *Knivida*. Les Gètes disaient *Thivutidai* (Nationaux, géto-gr. *Zibuth*IDES, v. § 144) au lieu de *Thivutiskai* (Tudesques). *Karp*IDES signifie donc Descendants des *Karpes* (Montagnards) et *Kallipides* Descendants des *Kallpes* (Serfs de labour).

garous qui couraient le pays dans le crépuscule du soir. D'après une tradition répandue chez les Scythes-Hellènes, *Héraklès* (scyth. *Targitavus*) et *Echi-dna* (Femme-Serpent; all. *Schlangen-Weib*; scyth. *Apia*) avaient trois fils: *Agathursos, Gelonos* et *Skuthès*. Cette tradition indique que les *Agathurses*, qui étaient d'origine kimmérienne ou thrako-keltique, s'étaient aussi mêlés avec des Scythes. Ils avaient des mœurs moitié thrakes, moitié scythes; ils vivaient dans le luxe et les richesses, et ils avaient des lois qui attiraient sur eux l'attention des étrangers. Un de leurs rois, *Spargapisès*, portait le même nom que le fils de Tamyris, la reine-veuve des *Massa-Gètes*. Plus tard les Agathurses se sont confondus avec les *Trauses*, qui n'étaient sans doute pas différents du peuple scythe issu de *Kolaxaïs*, et que *Hérodote* appelle les *Traspies* (p. *Trasvies*).

b) *La Branche Sarmate des Scythes d'Europe.*

§ **21. Peuples skoloto-sarmates.** — Nous avons énuméré les principales peuplades des *Scythes occidentaux*, formant ce qu'on peut appeler la branche *méridionale* ou *skolote* des Scythes d'Europe. Plus au nord étaient répandues les nombreuses peuplades scythes appartenant à la branche *septentrionale* ou *sarmate*, dont nous aurons à traiter dans un ouvrage faisant suite à celui-ci. Parmi les tribus moitié *skolotes*, moitié *sarmates*, il suffit de citer les *Ixomates* et les *Sindes* ou *Sindies*. Du temps d'Hérodote les Sindies étaient établis sur le Bosphore kimmérien. On les disait issus du commerce adultère que les femmes skolotes et sarmates avaient eu avec leurs esclaves (*Plin.*, H. N., IV, 12), pendant l'absence de leurs maris, lors de la grande expédition des Scythes dans l'Asie occidentale. Cette extraction de pères esclaves était sans doute indiquée par le nom même de *Sindies* qui signifiait probablement *Esclaves* (hommes de la suite, serviteurs; norr. *sinni* p. *sindi;* goth. *gasindhia;* all. *Gesinde*).

Les peuples scythes de la branche *skolote* avaient pour limites, au sud, la mer Noire et, à l'est, le Tanaïs, au delà duquel habitaient des peuples *tatares;* ils confinaient, au nord, avec leurs frères les peuples de la branche *sarmate* et, à l'ouest, avec leurs frères et descendants les peuples *gètes*, *dâkes* et *gotes* que nous comprendrons sous le nom général de *Peuples de la branche gète*.

CHAPITRE III.

ORIGINE, ÉTABLISSEMENTS ET MIGRATIONS DES PEUPLES DE LA BRANCHE GÈTE.

§ **22. Origine des peuples de la branche gète.** — Les peuples de la *branche gète* étaient de race *scythe;* leurs ancêtres étaient sortis de l'Asie avant les peuples scythes de la branche *skolote*, et à mesure que ceux-ci s'étaient avancés et étendus sur les bords de la mer Noire, les peuples de la *branche gète* s'étaient également portés de plus en plus vers les contrées occidentales. Aussi voyons-nous les peuples de la *branche gète* établis toujours à l'ouest des Scythes de la branche skolote. Si l'on envisage d'abord seulement les ancêtres des peuples de la branche *gète*, on doit dire que ces peuples, issus des Scythes d'Asie, sont les *frères* des peuples de la branche *skolote;* mais si, ensuite, on considère que, dans l'origine, la différence entre les Scythes Skolotes et les Scythes Gètes n'était pas aussi prononcée qu'elle le fut plus tard, et que beaucoup de tribus de la branche skolote, en se portant vers l'ouest, ont continuellement alimenté et renforcé la branche gète, on peut aussi dire que le rameau gète est sorti de la branche skolote, ou que les peuples gètes sont les *fils* des tribus skolotes. Les peuples du rameau gète ayant tous une origine *scythe*, soit par leurs ancêtres *asiatiques*, soit par leurs pères *skolotes*, on comprend qu'on ait pu quelquefois donner à ces peuples le nom patronymique ou archaïque de *Scythes*. Ainsi *Justin* (12, 2) raconte que Zopyrion a fait une expédition malheureuse contre les *Scythes; Koïnus*, en adressant son rapport à Alexandre, dit que cette expédition fut dirigée contre les *Gètes. Philostorge* dit que les *Gètes* étaient des *Scythes* venus d'au delà de l'Ister. *Dion Cassius* appelle les *Dâkes* des *Scythes en quelque sorte*. D'un autre côté, le nom de *Gètes* fut substitué quelquefois à celui de *Scythes*. Ainsi, du temps de Strabon, on appelait *Steppes des Gètes* la contrée qu'anciennement on avait nommée *Steppes des Scythes*.

a) *Les Gètes proprement dits.*

§ **23. Différence entre les Thrâkes et les Gètes.** — Au septième siècle avant notre ère, à l'époque où des tribus

scythes s'établirent au nord de la mer Noire, d'autres tribus de la même race, parmi lesquelles il y avait surtout des *Gètes* de la famille des *Massa-Gètes* (v. p. 27), et des *Daves* de la famille des *Varkes* (v. p. 28), franchirent le *Tyras* (Dniester; cf. les *Tyra-Gètes*) et, après avoir fait plusieurs étapes, finirent par s'établir dans les pays occupés déjà par les *Thrâkes*. Ces peuples thrâkes étaient de souche *kamare*. Longtemps avant Homère et les Homérides, des tribus *kamares* ou *kimméries*, dont descendaient les *Kikones* (Cigognes), les *Gerones* (Grues), les *Krestoniates* (Habitants de *Krestone*, Bourg des Hirondelles), les *Kat-tuzes* (Chats incubes, v. *Steph.* de Byz. s. v. *Kattuze*), les *Myg-dones* (Habitants du Bourg de la Truie), les *Abies* (Habitants de l'*Abia* ou Pays), etc., avaient pénétré dans les contrées situées entre la Propontide et l'Ister. Ces peuplades kamares se donnaient le nom général de *Hardis* (gaël. *Treorach*, gr. *Trères;* v. *Pline*, IV, 10) que les anciens Hellènes ont rendu dans leur langue par *Thraseis* ou *Thrasikes* (cf. sansc. *dharschitas*, *dhrischtas*, endurci, hardi; vieux haut-all. *drâti;* all. dreist; thrâke *threittès*, dur, pierre) dont on a fait ensuite *Thraïkes* ou *Thrâkes*. D'après les habitants, les Thrâkes, le pays où ils s'établirent prit, dès la plus haute antiquité, le nom de *Thrâkè* (p. *Thrasikè*, *Thraïke*, Pays des Thrasies ou la Thrace). Les *Thrâkes* étaient les frères des *Kimméries* de la mer Noire, à l'ouest desquels ils étaient d'abord établis. Aussi, dans la Genèse, *Tîrâs* (p. Thrâs), le représentant ethnique des Thrâkes, est-il considéré comme le frère de *Gomer*, qui est le père ou le représentant ethnique des *Kamars* ou *Kimméries*[1]. C'est au milieu de cette population d'origine kimmérie que vinrent s'établir les *Gètes* qui étaient d'origine *scythe*. Les anciens habitants du pays, les *Thrâkes*, et les nouveaux venus, les *Gètes*, bien que différant entre eux par leur extraction, appartenaient cependant, les uns et les autres, à la race *iafétique*, et à cette époque ils étaient encore plus rapprochés les uns des autres, quant à la langue, aux mœurs et à la religion, que ne le furent leurs descendants respectifs quelques siècles plus tard. L'histoire ne dit pas si les *Gètes*, pour s'établir dans le pays des *Thrâkes*, ont refoulé ce peuple par la force, comme leurs frères les *Skolotes* avaient expulsé violemment des bords septentrionaux de la mer Noire les Kim-

[1] Voy. *Les Peuples primitifs*, etc., p. 38 suiv.

mériès qui étaient les frères des Thrâkes. Mais tout porte à croire que l'établissement des *Gètes* au milieu et dans le voisinage des peuples *thrâkes*, s'est opéré sans violence d'un côté comme de l'autre. C'est sans doute par insinuation, en traitant les Thrâkes de *Frères* ou de *Nationaux* (gèt. *Thiuthidai*, v. p. 34, note), que les *Gètes* sont arrivés à se faire une place parmi eux. Ce qui nous porte à croire à une prise de possession pacifique, c'est que les choses se sont ainsi passées plus tard lors de l'établissement des *Germains* issus des *Gètes* au milieu des peuplades *keltiques* parentes des Thrâkes; et ce qui confirme encore cette supposition, c'est qu'entre les *Thrâkes* et les *Gètes* il n'y a jamais eu d'antipathie, mais une amitié constante qui a favorisé dans plusieurs cas la fusion des deux peuples. C'est en partie à cause de cette fusion, mais principalement parce que les *Gètes* s'étaient établis dans la *Thrace*, que les auteurs anciens ont donné souvent aux *Gètes* le nom de *Thrâkes*[1]. C'est ainsi que *Hérodote* dit que les *Gètes* sont les plus valeureux et les plus justes des *Thrâkes*. Bien que *Kothilas* (Gothilas) fût un roi *gète* (v. *Steph.* de Byz. s. v. *Getia*), *Satyrus*, le biographe de Philippe de Macédoine (v. *Athenœus*), l'appelle un roi *thrâke*. *Platon* (Charmid.) parlant d'un médecin *gète* qui guérissait sous l'inspiration du dieu *Zalmoxis*, l'appelle un médecin *thrâke*. *Dromichaïtès*, qui était roi des *Gètes*, et que *Pausanias*, *Plutarque* et *Strabon* nous donnent comme tel, est appelé roi des *Thrâkes* par *Diodore* de Sicile (22, 18). On a donc fait, par rapport aux *Gètes*, ce qui est arrivé si souvent aux peuples dans l'Antiquité; on leur a donné le nom *géographique* (v. *Les Scythes*, p. 17) du pays qu'ils habitaient, au lieu du nom *ethnique* de la race à laquelle ils appartenaient. Pour nous, bien que nous sachions qu'il y a eu fusion, dans quelques contrées, entre les *Thrâkes* et les *Gètes*, nous devons cependant toujours nous rappeler que les *Gètes* n'étaient pas des Thrâkes *d'origine*, mais seulement les compatriotes des *Thrâkes*.

§ **24. Résumé de l'histoire ethnologique des Gètes.** — Les *Gètes* tiraient leur nom de *Geta* (Intelligent) qui était le nom épithétique du dieu *Soleil* dont ils se disaient issus (v. p. 27). Ils appartenaient à la famille dont faisaient aussi

[1] Voy. l'article *Gètes* de KARL MÜLLENHOFF dans l'*Encyclopédie de Halle*. Dans cet article, d'ailleurs fait avec beaucoup de soin, le savant auteur considère les Gètes comme étant des Thrâkes *d'origine*.

partie les *Massa-Gètes* qui se disaient également *Fils du Soleil*. Leurs ancêtres ont dû habiter, en Asie, dans le voisinage des *Massa-Gètes*. L'histoire ne nous fait pas connaître les différentes étapes par lesquelles les *Gètes* ont marqué leurs migrations depuis la mer Caspienne jusqu'aux pieds de l'Hémus. Nous les voyons seulement établis sur le *Tyras*, à moitié chemin entre le point de départ et le point d'arrivée. Au sixième siècle avant notre ère, nous les trouvons déjà fixés en *Thrace* (v. *Hérod.*, IV, 93). Les *Gètes* touchaient, au nord, à des peuples sarmates, tels que les *Krobyzes* (que *Hekatœus* de Milet, vers 500 avant Jésus-Christ, connaît au sud de l'Ister), les *Oitensies*, les *Oboulensies*, les *Demensies*, les *Priarenzies* et les *Trizes*. Vers 516, les *Gètes* résistèrent courageusement au roi Darius. Alexandre-le-Grand, vers 335, combattit les *Gètes* qui s'enfuirent devant lui dans les steppes situées entre l'Ister et le Dniester, comme leurs parents les *Scythes* autrefois s'étaient retirés devant Darius. En 292 avant Jésus-Christ, Lysimaque, roi de Thrace, fut défait et pris par le roi des *Gètes Dromi-chaitès*[1]. Les Gètes battirent le consul Antoine, le collègue de Cicéron; ils renfermèrent les enseignes ou les aigles, qu'ils avaient prises aux Romains, dans un fort nommé *Genukla*[2], d'où Crassus parvint de nouveau à les enlever. Du temps d'Auguste, cinquante mille *Gètes* indépendants, renforcés par des *Moises* d'origine *kimméro-thrâke*, qui étaient venus de la *Mysie* asiatique, s'établirent, ensemble, dans la partie libre de la Thrace, qui dès lors prit le nom de *Mœsie*. Depuis cette réunion avec les *Myses*, les Gètes furent aussi compris, par les historiens, sous le nom de *Myses* (v. *Appien* Illyr., c. 50.; *Florus*, II, 26). Dans l'année 13 de notre

[1] Suivant une association d'idées assez ordinaire dans l'Antiquité, la guerre ou le combat, à cause du tumulte et de la fureur qui l'accompagnent, était assimilé à un *orage* (cf. gr. *polemos*, p. *ptolemos*, guerre; goth. *dvalms*, fureur). Le combat était aussi appelé le *tumulte* (get. *thrumus*, norr. *thrymr*, gr. *thorubos*). En langue gète, *haitia* signifiait *instigation*, et ce mot servait à désigner le *chef courageux* qui *excite* ses compagnons au combat (norr. *hetia*, all. *hetze*). *Thrumi-haitia*, dont les Grecs ont fait *Dromi-chaitès*, signifie donc *Excitateur au combat*. Le mot *thrym-hetia* est une expression poétique usitée dans les chants des Skaldes pour désigner tout chef héroïque (cf. *Asa-hetia* = Thôr).

[2] Ce nom, pour sa signification, correspond au français *Ferté* (Fermeté, Fort); c'est le féminin de *nukils* ou *lukils* (la clef; norr. *lykill*, suéd. *nykel*) précédé de la particule *ga* (cf. goth. *ga-lukan*, fermer). Ce fort était sans doute aussi un *sanctuaire* (*alhs*, fort, sanctuaire, cf. § 171).

ère, *Vologaisus*[1] leva l'étendard de la révolte contre le gouvernement établi par les armes romaines. Le jeune roi *Rhaskuporis*[2] fut tué, et L. Pison parvint à appaiser le soulèvement. Quelque temps après, *Boirebistès*[3], qui était *Gète* d'origine, réunit sous sa domination, non-seulement les *Gètes*, ses compatriotes, mais aussi leurs frères les *Dâkes*, et quelques autres peuples voisins de différentes origines. Dès lors les *Gètes* et les *Dâkes* formèrent, pendant un certain temps, un seul et même peuple politique que les Grecs désignaient de préférence sous le nom de *Gètes*, tandis que les Romains lui donnaient plus volontiers le nom de *Daces*. Aussi, du temps de l'empire romain, le nom de *Dacia* prévalut sur l'ancien nom grec de *Getia*. Sous le règne de Domitien, *Dekeballus*[4], qui avait été conseiller ou *Divin* (norr. *godi*) du roi *Douras*, s'éleva au pouvoir chez les *Dâko-Gètes*. Il devint même redoutable aux Romains, qui lui payèrent, ainsi qu'aux *Iazyges*, un tribut annuel sous le nom de *gratification* (goth. *anno*[5]). Mais Trajan, après avoir deux fois triomphé des Dâko-Gètes, réduisit la Dacie en province romaine (a. 106). Dès lors les émigrations des Dâko-Gètes devinrent plus

[1] Le nom de *Volo-gaisus* est composé de *gaisus* qui, dans la langue scythe, signifie *épée* (voy. *Les Scythes*, p. 33), et de *Hvala* (p. kvala) qui désigne *le tourment, la mort* (cf. Halia). *Vologaisus* signifie donc *Épée de la mort*.

[2] Les princes *parthes* portaient le titre de *Paku-purai* (Fils de *Bacchus* ou du *Soleil* ou de *Dieu*), et ce titre devint même le nom propre de plusieurs rois arsacides (cf. *Pacôrus*, voy. *Les Scythes*, p. 39). *Pakus* est identique au mot slave *bog* (dieu) et *purus* correspond au mot norrain *burr* et signifie *fils*. Beaucoup de princes gètes portent un nom terminé en *porus* (Ex. *Pie-porus*, *Nato-porus*, *Peto-porus*). *Rhasku-poris* signifie Fils de l'*Alerte* (norr. *Röskva*). Alerte est le nom épithétique de *Sól*, la déesse du Soleil (cf. norr. *Rösku-burr*).

[3] Dans les langues aries et scythes, *vistas*, participe passif de *vid* (cf. norr. *vinna*), signifie *gagné* ou *acquis*. Ex. pers. *Vist-asp* (gr. Hystaspès, *Acquis au Cheval* céleste); germ. *Ario-vistus* (Acquis à la gloire). Le gète *Vairi-vistas*, dont les Grecs ont fait *Boiri-bistès*, signifie *Acquis au Héros*, c'est-à-dire au Soleil.

[4] *Dekeballus* me semble être la transcription grecque du mot gète *Daki-valhus* (*Faucon Diurne;* norr. *Dag-valr;* cf. *Dökk-valr* et *dag-hrefn*).

[5] Chez les peuples de race scythique, les jeunes gens entreprenants et sans ressource se mettaient au service des princes étrangers comme soldats mercenaires (cf. les *Varègues* à Constantinople, les *Suisses* au service des rois de France, des rois de Naples et du pape). Même les *princes* gètes *Tiris* et *Dromichaitès* servirent dans l'armée du roi Antiochus qui, en 260, assiégea la ville de Kupsela en Thrace. Les mercenaires recevaient, outre la nourriture et l'habillement, une paie qu'on désignait sous le nom de *gratification* (goth. *anno* p. ando; cf. *ansts*, faveur).

fréquentes et plus nombreuses. Les noms de *Gètes* et de *Gétie*, auxquels avaient été substitués, comme plus généralement usités, ceux de *Daces* et de *Dacie*, s'effacèrent de plus en plus comme noms de peuple et de pays, vers le commencement du troisième siècle. Néanmoins le nom de *Gètes* continua à être employé par les historiens grecs et latins (*Jornandès*, *Procope*, *Julien*, *Claudien*, etc.) des siècles suivants, comme nom archaïque et patronymique, pour désigner la tribu des *Goths* qui étaient devenus le peuple principal parmi leurs frères les *Dâko-Gètes*. Aussi, de même que le nom patronymique de *Scythes* fut souvent employé pour désigner les *Gètes*, de même le nom de *Gètes* devint le nom *archaïque* servant à désigner les *Goths* qui étaient à la fois les fils, les frères et les cousins des *Gètes* (v. p. 12).

b) *Les Dâkes.*

§ **25. Résumé de l'histoire ethnologique des Dâkes.** — Les ancêtres des *Dâkes* étaient les *Daves*, un des principaux peuples scythes et qui, dans l'origine, étaient établis dans le voisinage de leurs frères les *Massa-Gètes*, près de la mer Caspienne. Les *Daves* ont passé d'Asie en Europe, avec leurs parents les *Gètes;* ils ont même pris les devants sur ceux-ci, puisque, arrivés en Thrace, ils s'y sont établis à *l'ouest* des Gètes, comme anciennement les *Daves*, dans l'Asie, étaient établis au sud-ouest des *Massa-Gètes*. L'histoire ne rappelle pas les différentes étapes qui ont marqué les migrations des *Daves*, depuis les bords de la mer Caspienne jusqu'aux pieds de l'Hémus. On les voit seulement établis pendant quelque temps dans un canton près de la Mæotide, d'où, au cinquième siècle avant notre ère, les Athéniens tiraient les esclaves *daves* dont ils faisaient ordinairement des *Païdagôgoï*. Les descendants des *Daves*, qui étaient établis à l'ouest des *Gètes*, se nommaient d'abord *Davîkes* (Tenant des Daves), et ce nom a dû longtemps se conserver sous cette forme, au moins jusqu'au quatrième siècle avant notre ère, puisque des tribus sorties des *Davîkes* de la Thrace se sont établies, à cette époque, sur la mer Baltique, sous le nom de *Davîkiônes* (v. § 38). Plus tard, le nom de *Davîkes* s'est contracté en celui de *Dâkes* (gr. *Dâkoi*; lat. *Dâci*)[1]. *Strabon* savait que les

[1] Le nom de *Dâkus* est formé de la même manière que le mot goth *dags* (jour, all. *dag*). En effet, le mot *dags* est contracté de *davigs*, peut-être même de *davings*.

Dâkes, les *Gètes*, les *Karpo-Dâkes* (*Dakes Montagnards;* cf. les *Karpides*, p. 34), etc., appartenaient à la même race; car il dit que tous ces peuples parlaient une seule et même langue, qu'il appelle *thrâke*, suivant l'usage qu'avaient les Grecs de comprendre les Gètes sous le nom de Thrâkes (v. p. 38).

Boirebistès le Gète et son *Divin* (godi) *Decenæus*[1], vers l'an 50, réveillèrent le sentiment national des *Dâkes* et en firent une nation unie politiquement avec leurs frères les *Gètes*. A cette époque les *Dako-Gètes*, suivant *Strabon*, purent mettre en campagne 200,000 combattants. L'empire fondé par Boirebistès fut renversé par des insurgés, et se fractionna en quatre parties. Les *Dâkes* ayant été pendant quelque temps unis politiquement avec leurs frères les *Gètes*, les Romains s'habituèrent à comprendre également les *Gètes* sous le nom de *Daces*. Déjà du temps de Tacite, le nom de *Daces* désignait aussi les *Gètes*. Les Grecs, de leur côté, comprenaient sous le nom de *Gètes* aussi les *Dâkes*, de sorte que les deux noms s'employaient communément l'un pour l'autre. Aussi *Dion Cassius* dit-il (67, 6): « Je les nomme *Dâkes* comme *eux-mêmes* se nomment, « et comme les *Romains* les appellent, sachant bien que, par quel- « ques Hellènes, ils (les Dâkes) sont tant bien que mal appelés *Gètes*. « Car je sais que les *Gètes* (proprement dits) sont ceux qui ha- « bitent au nord de l'Hæmus, à côté de l'Ister. » Les *Gètes* ayant été compris, pendant quelque temps, sous le nom de *Myses* (v. p. 39), les Romains donnèrent aussi ce nom de *Myses* à des *Dâkes* auxquels ils avaient assigné des établissements au sud du Danube. Lorsque la Dacie fut réduite en province romaine (l'an 106), la population *dako-gète* était tellement affaiblie et par les guerres qu'avait soutenues Dekeballus et par les émigrations qui suivirent immédiatement le triomphe des Romains, que l'empereur Trajan fut obligé de repeupler la Dacie par des colons tirés de toutes les parties de l'empire. La Dacie reprit quelques forces, et même en partie son indépen-

et signifie *tenant* ou *issu du Brillant*, c'est-à-dire du *Soleil* (cf. norr. *Erikr*, *Rigr* et *Iringr*, all. *Tyrk* et *Turink*). Le mot latin *dies* est autrement formé; c'est le féminin de *divus* (brillant), qui diffère de *divus* (céleste). *Divâs* ou *divês* ou *dies* signifie *la brillante*.

[1] *Deceneus* est la transcription latine du grec *Dikenaïos*, qui lui-même est la transcription grecque du nom dako-gète *diki-hnaivs* (bas de corps ou de taille). Le nom de *Diurpaneus* (Diurpa-hnaivs), qui est sans doute un sobriquet de *Dekeballus*, est également composé avec *hnaivs* (bas, humble).

dance vers l'an 240. Mais plus tard les *Dako-Gètes* tombèrent sous la domination de leurs parents les *Goths-Gépides* qui, vers l'an 270, fondèrent un empire dans la Dacie. Dès lors presque tout le pays, qui d'abord avait été appelé la *Gétie*, et ensuite la *Dacie*, prit le nom de *Gépidie*.

c) *Les Gotes.*

§ **26. Signification du nom de Gotes.** — Les familles, les tribus et les nations d'origine *scythe* aimaient surtout à se donner des noms qui rappelassent leur prétendue extraction du dieu *Soleil* (v. p. 38)[1]. Or, un des noms épithétiques du dieu Soleil, chez les peuples *gètes*, paraît avoir été le nom formé de l'adjectif *ga-vôds*[2] qui signifiait, sans doute, *beau*, *bon*, *agréable*. De l'adjectif *gavôds* dérive probablement par contraction la forme *gôds* (bon, goth. *gôds*, norr. *gôdr*, v. h. all. *guot*). C'est par cet adjectif, employé comme épithète, qu'on aura désigné dans l'origine le dieu *Soleil* en particulier, et dans la suite la *divinité* en général (goth. *guth*; angl. *god*; all. gott). De ce nom épithétique du Soleil provient aussi le nom de la famille ou de la tribu des *Gotes* qui avait institué le culte du dieu *Gut*, et plus tard ce nom de tribu devint le nom du peuple entier. Dans le dialecte mœsogothique le nom de ce peuple était *gut-thiuda* (peuple de Gut) ou *Gutôs* (les Gutes ou Gotes), que les Grecs ont rendu par *Gothoi* ou *Gotthoi*, et les Latins par *Gothi*[3]. De la forme *Gut* a pu provenir, par dérivation grammaticale, l'adjectif *gauts* (précautionné; norr. *gautr*, v. p. 27, note 1) qui devint le nom épithétique du dieu *Tius* (norr. Tyr), et dans la suite celui du dieu *Odinn* qui fut substitué à *Tius*. De là le nom du peuple des *Gautes* (*Procop.*, De bello gothico, II, 15) qui était un peuple d'origine *gothique* établi en Scandinavie. De même que le peuple des *Gautes* était une tribu de la nation des *Gotes*, de même les *Gutes* ou Gotes étaient, dans l'origine, une tribu de la nation des *Gètes*. Mais le nom de *Gètes* différait probablement, et par

[1] Cf. TACIT., *Germ.*, 2 : Quidam autem, licentia vetustatis, *plures deo ortos pluresque gentis appellationes, Marsos, Gambrivios, Suevos, Vandalios* affirmant.

[2] L'adjectif *vôds* (bon) existe dans le mœso-gothique. A côté de *vôds* a pu exister la forme *ga-vôds*, comme à côté de *hails*, *leiks*, etc., existaient les composés *ga-hails*, *ga-leiks*, etc.

[3] Voy. *Grammatik der gothischen Sprache*, von Dr H. C. v. d. GABELENTZ und Dr J. LOEBE, p. 1.

son origine et par sa signification, de celui de *Gotes*. Le nom de *Gète* n'aura pas pu se prononcer *Gote* par suite d'une différence *dialectique*, ni se changer en *Gote* par *dérivation* grammaticale. (Voy. cependant p. 27, note 1 et ci-dessous note 3.)

Le nom ethnique de *Gotes* ne s'est formé que lorsque la tribu *gète*, qui prit ce nom, eut acquis quelque importance parmi les autres tribus *gètes;* ce qui arriva probablement au quatrième siècle avant notre ère. Les ancêtres des *Gotes* ne portaient pas encore ce nom lorsqu'ils étaient établis en Asie. A cette époque ils ne formaient que quelques familles, parmi lesquelles on distinguait les *Tervings* (Tervingai) et les *Griotungs* (Griotungai) Les *Tervings* (Issus de *Tervo*, Arbre) étaient évidemment les parents des *Dervings* (v. p. 29), appelés anciennement *Tervinks*, comme les *Daves* s'appelaient anciennement *Taves* (v. p. 25); et les *Griotungs* (Issus de *Griot* Rocher) paraissent s'être donné ce nom par opposition à celui des *Dervings* (Issus de l'Arbre)[1]. Les descendants de ces deux familles, devenues dans la suite des tribus, appartenaient, dans la Gétie, à celles des tribus gètes qui formèrent la branche *gote*. Les *Tervings* devinrent la tribu *gote* des *Tervingi* ou *Thervingi* dont parlent *Eutrope* et *Ammien Marcellin*, et qui, sans doute, ont eu quelque rapport de parenté avec le peuple germanique des *Thurings* ou des *Tyrks* (v. p. 29). Les *Griotungs* (Griotungai) restèrent une des familles les plus anciennes et des plus puissantes des *Austro-Gotes*.

§ 27. Résumé de l'histoire ethnologique des Gotes. — Les *Gotes* existaient déjà sous ce nom parmi les *Gètes*, au quatrième siècle, avant notre ère, et ils avaient acquis déjà, à cette époque, une certaine importance, puisque les *Gètes* choisirent dans cette tribu un de leurs rois auquel ils donnèrent le nom *national* de *Kothilas* ou *Gothilas* (le petit Gote, v. p. 33, note; cf. *Zamoravias*, le Zamoravie, p. 23). Philippe de Macédoine épousa la fille de *Kothilas* nommée *Medopa*[2]. Au commencement de notre ère, un jeune *Gote* (lat. *Gothon*, v. *Tacit.*, Annal., II, 62) *Catualda*[3]

[1] D'après la mythologie scandinave, les Êtres *iotniques* sortirent d'un *rocher* de glace; les Êtres *humains*, au contraire, eurent pour souche le *Frène* (Askr).

[2] Ce nom de *Medopa* est la transcription grecque de *Madavâ*, qui est le féminin de *Madavas* (HÉROD., *Maduas*, voy. p. 31), nom que portait le chef des Scythes lors de leur expédition dans l'Assyrie. Cf. *Mat-owe* (pré à faucher), angl. *meadow*.

[3] *Catualda* est la prononciation romaine de *Katu-valda* (Puissant au Combat). De *katu* (combat) pourrait venir le nom de *Gote* (cf. Catalan=Gote-Alain).

se trouva impliqué dans les démêlés des Romains avec les Markomannes (Hommes de la Marche). Vers l'an 240, les *Gotes* avaient déjà pris un tel accroissement de puissance qu'ils forcèrent *Tacitus Menophilus*, le duc de la Mœsie, à leur payer une *gratification* annuelle (goth. *anno*). Ayant osé attaquer directement les Romains, les *Gotes* furent défaits d'abord par l'empereur *Decius* (249), et plus tard encore par l'empereur Aurélius. Mais en 270 les Romains furent obligés de leur abandonner la *Dacie*. Les *Gépides*, alors la branche la plus puissante du peuple *gote*, s'établirent dans le pays nouvellement conquis, qui dès lors prit le nom de *Gépidie* (v. p. 43). Depuis ce temps les *Gotes-Gépides* se mêlèrent de plus en plus avec leurs frères les *Dako-Gètes*, de sorte que les historiens, en considération de l'unité de ces peuples au point de vue politique autant qu'au point de vue de la race, employèrent, comme équivalents ou synonymes, les noms de *Gètes* et de *Gotes*. Cependant le nom de *Gotes* prévalut de plus en plus sur celui de *Gètes*, à mesure que les *Gètes* furent absorbés politiquement par les *Gotes*. Mais, d'un autre côté, le nom de *Gètes* fut aussi donné aux *Gotes*, principalement comme nom patronymique et archaïque, puisque les *Gotes* étaient sortis des *Gètes*. Voilà pourquoi *Orose*, *Jérôme* et *Augustin*, en parlant des *Gotes*, les appellent *Gètes*; *Cassiodore*, *Jornandès* et *Procope* emploient indifféremment les noms de *Gètes* et de *Gotes*, et *Philostorge*, au cinquième siècle, dit avec raison, dans son Histoire ecclésiastique, que ceux d'entre les *Scythes* qui anciennement avaient été appelés *Gètes*, portaient, de son temps, le nom de *Góthes*.

Au commencement du quatrième siècle de notre ère, une partie des *Gotes* de la Gépidie s'établit dans la *Mœsie*, habitée déjà par les *Gètes Mysiens* (v. p. 42), et prit dès lors le nom de *Mœso-Gotes* (Gotes de la Mœsie). Le *peuple gote* (*gut*-thioda) atteignit l'apogée de sa puissance politique vers 380, sous son roi *Ermanarik* (got. *Airmana-reiks*), dont l'empire s'étendit sur des peuples gotes, slaves et finnes, depuis le Don jusqu'au Danube et à la Vistule. Mais déjà en 367, cet empire, affaibli par des dissensions intérieures, se divisa en deux États, celui des *Austro-Gotes*, sur la mer Noire depuis le Don jusqu'au Dniépr, et celui des *Visi Gotes*, qui s'étendit depuis le Dniépr jusqu'au Danube, et comprit les pays des *Gotes-Gépides* et des *Mœso-Gotes*. Les *Austro-Gotes*, refoulés vers l'ouest

par les *Huns*, les *Alanes* et les *Rhox-Alanes*, allèrent s'établir, vers 453, en Pannonie et en Esclavonie, au milieu de peuples d'origine *sarmatique*. Après la chute de l'empire romain d'Occident, les *Austro-Gotes* passèrent en grande partie en Italie, et y fondèrent le nouvel État *austro-gote* qui subsista seulement jusqu'en 554. Les *Visi-Gotes*, après avoir été également chassés de leur pays par les Huns et leurs alliés, se jetèrent d'abord sur la Grèce et l'Italie. Dans l'Italie *Alarik* fonda le nouvel empire *visigote* vers 403. Enfin, les *Visi-Gotes* fondèrent encore un troisième empire dans la Gaule méridionale (la Septimanie). Mais cet État nouveau, dont Toulouse devint la capitale, fut renversé par les Arabes en 711. Partout où les *Gotes* ont passé, ils y ont laissé une partie de leur population; et cette population *gote*, suivant l'habitude des peuples d'origine scythe, s'est fondue assez rapidement avec les nations au milieu desquelles elle s'était établie. Mais par leur mélange avec d'autres peuples, les *Gotes*, disséminés dans presque tous les pays du midi de l'Europe, y ont perdu leur individualité ou les caractères distinctifs de la race scythe. En embrassant encore le christianisme, ils abandonnèrent complétement jusqu'à leurs traditions religieuses, et, avec elles, les souvenirs historiques de leurs pères.

d) *Les Gépides.*

§ **28. Signification du nom de Gépides.** — Les peuples d'origine *scythe*, ainsi que la plupart des peuples de souche *iafétique*, avaient, dans l'Antiquité, l'habitude de faire des *consécrations*. Ils consacraient ou *dévouaient* à telle ou telle divinité certains individus, dans des circonstances particulières[1]. Ces *dévotions* étaient de véritables *sacrifices*, toutes les fois que les individus, ainsi *dévoués*, étaient mis à mort, afin qu'ils pussent se rendre dans l'autre monde auprès de la divinité, à laquelle on les avait ainsi consacrés, soit pour la servir dans le ciel, soit pour lui apporter, de la part des compatriotes, quelque message ou quelque vœu. Le plus souvent ces dévotions consistaient seulement à promettre à la divinité qu'on lui ferait, dans une certaine circonstance et dans un espace de temps déterminé, le sacrifice de sa propre per-

[1] Voy. *Les Scythes*, p. 67 et ci-dessous § 181.

sonne ou de telle autre victime désignée. Ainsi *Eirik*, pour obtenir d'*Odinn* la victoire sur l'ennemi, se *dévoua* à ce dieu, c'est-à-dire lui promit de se sacrifier à lui dans *dix* ans. Mais chaque fois, après les périodes de dix ans, Eirik sacrifia à *Odinn*, à sa place, un de ses fils[1]. Quelquefois la *dévotion* ne consistait qu'à mettre sous la protection spéciale de telle ou telle divinité les individus possédant des qualités qu'on supposait être principalement agréables à cette divinité. Telle était chez les *Dâko-Gètes* la consécration des *Bénis* (Hérod. *Pleistoi*, gète *Plêthtai*) qui étaient *dévoués* au dieu Soleil, appelé pour cette raison *Garde-les-Bénis* (Hérod. *Pleistôros*, gète *Plêtht-varas*), ou simplement la *Bénédiction* (Hérod. *Gebeleizis*, gète *Ge-blêthtis*). Quelquefois la consécration était aussi faite avec l'intention de livrer comme *esclave* à la divinité un individu qu'elle haïssait; et alors la dévotion, au lieu d'être, pour le consacré, une *bénédiction*, était une *malédiction*. Telle était, chez les Scythes, la *dévotion* des *Vên-Vares* (Uniques-hommes) qui étaient consacrés à la déesse *Artimpasa* qui les haïssait[2]. C'est ainsi que, dans le Nord, *Gissur*, le chef des *Reidgotes*, pour obtenir la victoire sur ses ennemis, les *dévoua* à *Odinn*[3]. Or, comme la *malédiction* ou la consécration à une divinité malveillante à la victime ne différait de la *bénédiction* ou de la consécration à une divinité bienveillante à cette victime que par *l'intention* ou le but de la consécration, le mot de *dévoué* ou de *sacré* (goth. *vaihts*) prit aussi, dans la plupart des langues anciennes et modernes, et principalement dans les idiomes gotes, la signification de *maudit* (goth. *vaihts*; norr. *vættur*; all. *wicht*). Dans la langue hébraïque, le verbe *bérék* (bénir) avait aussi la signification de *maudire*, et, dans les jurements populaires, le mot *sacré*, dans toutes les langues modernes, est synonyme de *maudit*.

Il y avait chez les *Géto-Gotes* une génération de jeunes gens nés dans la même année (cf. *ver sacrum*), ou peut-être même une tribu entière qui, pour une raison qui nous est inconnue, avait été *dévouée* à quelque divinité. Aussi prit-elle le nom de *Ga-vaihtai* (Dévoués, Sacrés; all. *Geweihte*). Ces *Sacrés* s'expatrièrent, sans doute par suite de cette *dévotion* même; ils allèrent s'établir, les

[1] *Fornmanna Sögur*, t. V, p. 249 suiv.
[2] Voy. *Les Scythes*, p. 43 et ci-dessous § 187.
[3] *Fornmanna Sögur*, t. V, p. 249 suiv.

uns dans une île située dans la Vistule et appelée *Prés des Sacrés* (*Gavaiht-avias ;* Jornandès, *Gepît-oios*), les autres dans une île située dans la mer Baltique. Longtemps après, à la troisième ou quatrième génération, ces *Sacrés* voulurent revoir le pays d'où étaient sortis leurs ancêtres; aussi lorsque des émigrés *gotes*, venant de la Scandinavie pour retourner dans la *Gothie* sur le continent, abordèrent dans l'île des *Sacrés*, quelques-uns d'entre eux s'embarquèrent également pour naviguer de conserve avec ces *Gotes* leurs frères. A cette époque le mot de *gavaihtai* avait déjà pris la signification défavorable de *maudits*, et désignait plus particulièrement les idiots et les paralytiques. Aussi lorsque, sur mer, le navire des *Sacrés* resta pendant quelque temps en arrière, les *Gotes* impatientés et raillant les *Gavaihtai* sur leur nom, les appelèrent *Paralytiques* ou *Sacrés Traînards*. Les Grecs qui ne connaissaient la signification du nom de *Gavaihtai*, ni dans le sens favorable de *Sacrés*, ni dans le sens défavorable de *Maudits*, rendaient ce nom par *Gapaithai* ou *Gapaidai*, et pour y trouver au moins quelque sens plausible, ils allèrent jusqu'à le changer en celui de *Gè-paides* (Fils de la Terre). Les Latins changèrent le grec *Gapeidai* en *Gepîdæ*, et les clercs anglo-saxons, ignorant également que *Gepîdæ* dérivât de *Gavaihtai*, mais sachant que ce nom avait la signification de *Dévoués*, rendirent le latin *Gepîdæ* par l'anglo-saxon *Gifdas* (Donnés, Dévoués)[1]. *Jornandès*, bien qu'il fût *alano-gote*, ne connaissait pas le nom gote *Gavaihtai;* du moins il ne le connaissait que sous la forme grecque de *Gepeidai*, dont naturellement il ne savait pas s'expliquer la signification; mais ayant appris la tradition populaire dans laquelle on donnait au nom de

[1] Les verbes de *première* formation ont, dans les idiomes gétiques, leur participe passif en *n* et non en *t*. Ex. goth. *gibans*, anglos. *gifen*, all. *gegeben*. Les verbes de *seconde* formation, au contraire, c'est-à-dire ceux qui sont dérivés de substantifs ou d'adjectifs, forment leur participe passif en *t* et non en *n*. *Gifdas* (p. *gifôdas*, gifedas) est le participe passif de *gifian*, dérivé de *gifu* (don). En allemand *gibte* pour *gab* serait monstrueux ; il faudrait au moins dire *gabte ;* car, en allemand, il n'y a pas de substantif *gibe* (don), mais un substantif *gabe* (don), dont on pourrait, à la rigueur, former un verbe dérivé. L'anglo-saxon *Gifdas* ne saurait donc, en aucune façon, être la forme saxonne identique du goth *Gavaihtai;* et le latin *Gepîdæ* ne saurait non plus dériver du verbe *gifa*. *Gifdas* est donc la transcription de *Gepidæ*, et ce nom propre a été introduit dans la langue anglo-saxonne par *l'érudition*, comme tant d'autres noms propres historiques et mythologiques (cf. *Nemrod*, anglos. *Ne-frôd*, Im-prudens) qu'on rencontre dans cette langue.

Gépides la signification de *paresseux*, il crut, sur le témoignage de quelque auteur *grec*, que les Gépîdes tiraient leur nom de leur embarcation *lente*. Or, dans la langue gote, le mot signifiant *lente* était *gavânita* (attendue, se faisant attendre; cf. v. h. all. *gewânit*, attendu), dont la transcription grecque était *gepanta;* et voilà pourquoi *Jornandès*, ou son original *Cassiodore*, prétend que le nom de *Gepeidæ* est dérivé de *gepanta* (lat. *pigra* sc. navis) [1].

§ **29. Résumé de l'histoire ethnologique des Gépides.** — Dans l'origine, les Gépides étaient une fraction des *Gotes*, comme les *Gotes* étaient originairement une fraction des *Gètes*. Revenus du Nord dans le pays qu'avaient quitté leurs ancêtres, les *Gépides* s'y accrurent au point qu'ils parvinrent à la domination sur leurs frères les *Gètes* et les *Gotes* (v. p. 43). Vers 145, ce furent principalement les *Gépides* qui forcèrent les *Burgondes* à s'expatrier et à aller s'établir dans la Gaule. Vers le milieu du cinquième siècle, *Ardarik*, chef des *Gépides*, se trouvait à la tête des peuples qui brisèrent le joug des *Huns*. Après leur délivrance, les *Gépides* eurent à lutter contre leurs cousins les *Langobardes*. A la fin, les Langobardes, aidés des *Avares*, d'origine tatare, démembrèrent le royaume puissant des *Gépides*. Une partie des Gépides accompagnèrent leurs vainqueurs les Langobardes dans leur expédition qu'ils entreprirent contre l'Italie. Une autre partie émigra sur le territoire romain, et le reste se soumit à la domination des Avares et se confondit peu à peu avec ce peuple tatare.

C'est ainsi que les peuples de la *branche gète*, les *Gètes*, les *Dâkes*, les *Gotes* et les *Gépides*, après avoir joué, successivement pendant près de dix siècles, des rôles assez importants dans l'his-

[1] JORNANDÈS, *Histoire des Goths*, chap. 17 (collection *Nisard*) : « Les Gépides, « voyant les *Gètes* possesseurs tout à coup d'un grand butin et partout vainqueurs, « se laissèrent entraîner par leur jalousie et prirent les armes contre eux, malgré « leur parenté. Or, comment les *Gètes* et les *Gépides* sont-ils parents ? Si vous « désirez le savoir, je vous le dirai en peu de mots. J'ai dit, en commençant, « vous devez vous le rappeler, que les Goths étaient sortis de l'île Scanzia avec « leur roi Bérich, et que sur trois vaisseaux seulement ils avaient abordé aux « rivages en deçà de l'Océan. Un de ces trois vaisseaux allant plus lentement que « les autres, comme il arrive, fit donner, assure-t-on, le nom de *Gépides* à ceux « qui le montaient ; car, dans la langue des Goths, *paresseuse* se dit *gepanta*..... « De là vint qu'avec le temps et par corruption, les *Gépides* tirèrent leur nom d'un « terme de reproche. Il est, du reste, hors de doute que les *Gépides* ont la même « origine que les *Goths;* mais, comme je l'ai dit, *gepanta* signifiant ce qui est *pares-* « *seux, lent*, ce terme de reproche, donné sans intention, est devenu leur nom. »

toire ancienne, s'effacèrent, l'un après l'autre, dans la Thrace et dans les cantons limitrophes, où ils avaient originairement dominé. Les uns quittèrent leurs établissements primitifs, et s'affaiblirent en se disséminant et en s'éparpillant dans les différents pays du midi de l'Europe. Les autres, tout en restant dans le pays de leurs pères, furent vaincus et obligés de se fondre avec la population des vainqueurs. Tous enfin perdirent, avec leur indépendance et leur nom national, leur langue, leur religion et les caractères distinctifs de leur race. Il est donc arrivé au puiné de la race *scythe*, c'est-à-dire à la *branche gète*, ce qui a eu lieu antérieurement pour l'aîné de cette race ou pour la branche *asiatique;* l'un et l'autre, en perdant leurs caractères propres, ne contribuèrent plus, dans l'histoire, à la gloire et à l'accroissement de leur race; semblables aux rameaux inférieurs des conifères (v. p. 15), ils se desséchèrent et se détachèrent du tronc qui néanmoins poussa sa pointe plus haut, dans le Nord. L'histoire des peuples de *la branche gète* serait donc complétement terminée avec la disparition du nom des *Gètes*, des *Gotes*, des *Dâkes* et des *Gépides* dans le sud-est de l'Europe, et la race scythe ne se serait continuée que dans la *branche sarmate*, si de nombreuses tribus, sorties successivement de la *branche gète*, dès le cinquième siècle avant notre ère, n'avaient pas passé en *Germanie* et en *Scandinavie*, et n'avaient pas conservé et continué, dans ces pays du centre et du nord de l'Europe, le sang, les mœurs, les idiomes et les traditions de la race *scythe*. Et, en effet, ce fut principalement de la *branche gète*, et non de la *branche sarmate*, que sortirent les tribus qui ont peuplé successivement la Scandinavie et la Germanie. La *branche sarmate*, placée en dehors du courant des migrations et des accidents de l'histoire, après avoir quitté l'Asie, se fixa définitivement dans les vastes plaines de la Russie d'Europe, où elle trouva assez d'espace pour se mettre au large. La *branche gète*, au contraire, resserrée, dès l'origine, entre les Sarmates au nord-est, les Keltes à l'ouest, les Grecs et les Romains au sud, se trouvait non-seulement placée sur le chemin que prirent presque tous les peuples qui émigrèrent d'Asie en Europe, mais elle fut aussi impliquée dans les révolutions des peuples principaux de l'Antiquité, et, ne pouvant plus s'étendre sur place, elle fut portée naturellement à suivre l'entraînement des migrations vers le *Nord* et vers l'*Ouest*

(v. p. 9), et à se décharger ainsi peu à peu, sur la Germanie et sur la Scandinavie, de la surabondance de sa population. Ces émigrations sorties de la *branche gète* commencèrent au sixième siècle avant notre ère, et durèrent jusqu'au deuxième siècle après Jésus-Christ. Elles s'opérèrent principalement dans trois directions: 1° de l'est à l'ouest, en remontant les bords du Danube jusqu'au Rhin; 2° du sud-est au nord-ouest, en suivant le cours de l'Elbe et de l'Oder, et 3° du sud au nord, en suivant la Vistule jusqu'à la mer Baltique. Les migrations les plus anciennes sorties de la *branche gète* sont généralement celles qui, après avoir traversé l'ancienne Keltique (Germanie), se sont successivement portées le plus loin de leur point de départ, et ont fini par se fixer en *Scandinavie*, entre le quatrième et le premier siècle avant notre ère. Les émigrations qui ont donné naissance à la population *germanique* sont généralement moins anciennes ; c'est pourquoi nous croyons devoir parler d'abord des Scandinaves, et ensuite des Germains.

CHAPITRE IV.

A. *Origine, migrations et établissements des peuples scandinaves.*

a) *Races primitives en Scandinavie.*

§ **30. La race sabméenne.** — Les peuplades *primitives* qui, dans l'origine, étaient disséminées dans les vallées, dans les montagnes et les plaines boisées et sauvages des pays septentrionaux appelés plus tard la *Scandinavie*, appartenaient à une race d'hommes qu'à défaut de nom générique plus convenable, nous appellerons le rameau *sabméen* ou *lappo-finne*. Ces peuplades étaient venues s'établir dans ces contrées de l'Europe septentrionale, après avoir quitté les plaines de l'Oural et de l'Altaï, où elles avaient fait partie de la branche *tongouse* qui, avec la branche *tatare*, formait ce que nous appellerons la souche ou race *tourane*[1]. Ces peuplades se donnaient le nom de *Hommes de la terre* ou *Fils de la terre* (finn. *ma-innemen*), et comme elles vivaient d'abord sur les bords de la mer, principalement de la mer Baltique, elles se nommaient aussi *Gens de l'eau* (finn. *Souma-lassed;* esthon. *Soma-lassed;* lapon. *Sabme-*

[1] Cf. A. Maury, *Les Peuples de race finnoise*, dans la *Revue germanique*.

lads). Ce sont sans doute les mêmes peuplades que celles dont *Hérodote* connaissait au moins une tribu qu'il a appelée *Mantes-Noires* (Mélanchlaines), d'après le costume usité chez elles. Ce qui prouve que les *Fils de la terre* ont habité les pays scandinaves, même avant l'arrivée des *Keltes*, et par conséquent longtemps avant les peuples issus de la *branche gote* ou *gète*, ce sont d'abord les crânes, les armes et les ustensiles qu'on découvre de temps à autre en Scandinavie dans les plus anciens tombeaux, et qui appartenaient à des hommes d'origine *sabméenne*. Ce qui le prouve encore davantage, c'est que des hommes de cette race existaient déjà dans les îles et les presqu'îles de la Scandinavie, lorsqu'arrivèrent dans ces régions d'abord des peuples *keltes*, et ensuite des peuples *gotes*. Ces peuplades *sabméennes* occupaient même toute la zone austro-septentrionale du pays appelé dans la suite la *Keltique*, et nommé plus tard encore la *Germanie*. Par suite de l'arrivée des *Keltes* au centre et au nord de l'Europe, les peuplades *sabméennes* furent rejetées du sud au nord, c'est-à-dire des bords méridionaux de la Baltique dans les îles et sur la presqu'île de la Scandinavie. Les *Keltes* pénétrèrent même dans ces îles, comme le prouvent d'abord les tombeaux et les armes keltiques qu'on a trouvés jusque dans la Scanie, et ensuite ce fait que, encore au premier siècle de notre ère, il existait en Suède un peuple, les *Sitones*, et en Norvége le peuple des *Burgondes*, qui l'un et l'autre, selon toute probabilité, étaient d'origine *géto-keltique*[1]. Ce sont aussi les *Keltes* qui ont donné aux *Fils de la terre* le nom de *Finnes;* car ce nom est entièrement inconnu aux peuples de race *sabméenne*, et ne saurait appartenir à leur idiome qui n'admet pas la consonne aspirée *F*. En langue keltique *Fion* signifiait *Blanc*, et les Keltes ont désigné par ce nom les *Sabméens*, soit parce qu'ils avaient la chevelure d'un teint clair, soit, plutôt, parce qu'ils habitaient la contrée *blanche*[2], c'est-à-dire *orientale* par opposition à la contrée *noire* (kelt. *dubh*) ou occidentale par rapport aux Keltes. Le mot de FINNES signifierait donc *Orientaux*, et ce nom donné par les *Keltes* fut ensuite adopté aussi par les *Germains* (cf. *Fenni*, dans *Tacite*, Germ.) et par les *Goths* scandinaves, pour désigner les peuples *sabméens* (norr. *Finnar*).

[1] Voy. *Les Peuples primitifs*, p. 48.

[2] C'est ainsi que les Hindoux et les Perses assignaient la couleur *blanche* à l'Orient et la couleur *noire* à l'Occident.

Déjà avant l'arrivée des peuples de la *branche gète* dans la Scandinavie, les *Finnes* primitifs, qui avaient été chassés des bords septentrionaux de la mer Baltique par les *Keltes*, avaient encore été poussés davantage vers le nord par leurs propres frères les *Finnes de la branche cadette*. Dès lors les peuplades *sabméennes* de la branche *aînée* furent confinées dans les régions septentrionales de la presqu'île scandinave. C'est là qu'elles sont tombées en décrépitude, et ont eu pour descendants les tribus *laponnes* qui y vivent encore aujourd'hui.

§ **31. Les marchands phéniciens, grecs, scythes et keltes dans la Baltique.** — Au sixième siècle avant notre ère, les pays compris plus tard sous le nom de *Scandinavie* étaient pour les *Grecs* encore entièrement couverts, comme on disait, des *ténèbres kimméries et hyperborées*. Mais ils étaient déjà plus ou moins bien connus, d'abord des marchands *phéniciens*, qui entraient avec leurs navires dans la mer Baltique pour y chercher le succin, ensuite des marchands *scythes* qui allaient, par le chemin de terre, de la mer Noire à la mer Baltique également pour y recueillir l'*ambre* (scyth. *sakiru*, v. *Les Scythes*, p. 27), et enfin des *Keltes* qui étaient appelés *Hyperborées* par les Grecs [1], et qui, avant l'arrivée des peuples de la *branche gète* dans la Germanie, étaient répandus dans les pays situés entre la Thrace au sud et la mer Baltique au nord. Au cinquième siècle, *Hékatæus*, de Milet, apprit, probablement par des marchands *scythes*, l'existence de la mer Baltique qu'il nomma, comme eux, la *Mer au petit-lait* (scythe *malki*, all. *molke; gr. amalki*), parce qu'elle avait été ainsi appelée par les Scythes, sans doute à cause de la couleur verdâtre des eaux marines qui ressemblait à celle du petit-lait de leurs cavales. *Hékatæus* apprit également l'existence, dans cette mer, d'une île grande, à ce qu'on disait, comme la Sicile (cf. *Diod.* de Sicile, II, c. 47). Dès lors leur horizon géographique s'étant étendu, les *Grecs* se figurèrent placés dans cette île lointaine les *Hyperborées*, qu'ils avaient toujours considérés comme occupant *l'extrémité septentrionale* de la terre. Le nom de Mer *amalke*, selon la prononciation des Grecs, fut appliqué, dans l'origine, plus particulièrement aux deux baies qui formaient le golfe de *Mentonomos* (aujourd'hui le *Curisch-Haff* et le *Frisch-Haff*), et qui étaient mieux

[1] Voy. *Les Peuples primitifs*, p. 46.

connues que le reste, parce qu'elles étaient visitées par les marchands phéniciens et scythes pour le commerce de l'ambre. Aussi les Grecs donnaient-ils le nom de *Ile amalke* (scyth. *apia malkia*, Ile du malki) à la presqu'île appelée plus tard le *Sam-Land*, situé entre ce qu'on nomme aujourd'hui les deux *Dunes* (*Nêrung*, Niederung). Au quatrième siècle, *Pythéas*, de Massilia, connaissait l'*Ile amalke* sous le nom de *Abalkia* (scyth. *apia-malkia*), et les *Keltes* l'appelaient *Balthia* ou *Balzia* (Basilia), nom homonyme du scythe *malki*, mais qui signifiait dans la langue keltique *Ceinture*, *Limite* (gaël. *balt*, *belt;* lat. *balteus*; cf. le grand et le petit *Belt*), et dont dérive sans doute le nom de la mer *Baltique* (la mer-Ceinture). C'est cette île de *Baltia* que désignait *Timæus*, de Sicile (280), quand il disait qu'il y avait, devant le pays de la *Scythie* (Sarmatique) appelé par les Finnes *Banno-ma* (finn. *Vannaya-ma*, terre des Vanes) une île où, au printemps, les flots rejetaient le succin (*Plin.*, IV, c. 13, § 94). *Xénophon*, de Lampsacus, savait que l'île de *Baltia* était à trois journées de distance du rivage de la *Scythie* (Banno-ma), et *Pline* l'Ancien (37, c. 2, § 11), désignant l'*Ile amalke* sous le nom d'*Abalus* (p. Abalhios), dit qu'on y trouvait l'ambre, et qu'elle était située sur les côtes de l'ancienne *Keltique* (Germanie). Enfin *Solin*, au troisième siècle après Jésus-Christ, donnait encore à cette *Ile amalke* le nom d'*Abalcia*. Cette île, c'est-à-dire les deux *Nêrungs*, portait sans doute chez les Grecs aussi le nom de *Elektrides* (Iles à l'ambre). On savait que ces îles étaient situées à l'extrémité nord de la route commerciale qui menait, par terre, de la mer *Adriatique*, où étaient établis les *Vénètes* (Vénitiens), à la mer *Baltique* où habitaient les *Vénètes* (Wendes); et voilà pourquoi il se fit qu'on plaçait quelquefois par erreur les *Elektrides* dans le voisinage de Venise (*Plin.*, 3, 26, 30), c'est-à-dire à l'extrémité sud de cette même route commerciale.

Si la partie orientale de la mer *Baltique* fut dévoilée aux Grecs principalement par des marchands *scythes* et *phéniciens*, sa partie occidentale le fut surtout par les *Keltes*, et plus particulièrement par les *Cimbres* keltiques du Jutland. *Pythéas*, de Massilia, avait vu lui-même le golfe de *Mentonomos;* mais ce furent les *Keltes-Bretons* qui lui parlèrent d'une île ou d'un pays maritime qu'ils nommaient *Thule*[1], où l'on pouvait aller, selon eux, en six jours, en

[1] En 278 avant notre ère, des *Gaulois*, sous la conduite de Komontorius, fon-

partant du nord de la Bretagne, c'est-à-dire des Orkades. Ce pays de *Thule*, compris plus tard aussi sous le nom de *Loch-lin* (Pays de *fiörds* et de lacs), était ce que nous appelons la *Norvége* (v. *Procope*). *Philémon* apprit des *Cimbres* que la *mer amalke* portait, dans leur langue, le nom de *Mori maruse* (*mer Morte*, cf. bas bret. *more mariosis*), et que, plus au nord, elle prenait celui de *mer cronienne* (*mer coagulée, congelée;* cf. irl. *muir chroinn;* norr. *mar grôinn*).

§ **32. Origine et signification du nom de Scandinavie.** — Antérieurement au premier siècle avant notre ère, aucun voyageur, ni périégète, ni géographe, ni même aucun auteur ancien quelconque ne connaît le nom de *Scandinavie*. Cependant ce nom a dû exister au moins dès le quatrième siècle avant notre ère. En effet, c'est au quatrième ou cinquième siècle avant Jésus-Christ que des marchands scythes-sarmates, accompagnés sans doute d'émigrés de la *branche gète*, et guidés par d'autres marchands, soit phéniciens, soit keltes, soit finnes, ont passé probablement des bords méridionaux de la mer Baltique dans l'île appelée *Borgundarholm* (Ile des Burgondes), aujourd'hui *Bornholm*, et, partant de là, ont abordé dans la partie la plus méridionale de la presqu'île appelée plus tard *Scandinavie*. Frappés d'admiration à la vue d'épaisses forêts de hêtres, ces Scythes ou ces émigrés gètes ont donné au pays, où ils avaient débarqué, le nom de *Pays d'ombrage* ou *Ile ombreuse* (scythe *Skadvein-apia*, gète *Skadvinavia*[1], germ. *Schatten-aue*). Ce nom prouve que ceux qui l'ont donné à ce pays n'y sont venus, ni du côté du sud-ouest par le Séeland, ni du côté du nord-est par la Suède. Car, s'ils avaient passé par le Séeland, ils auraient trouvé d'abord dans cette île de superbes forêts de hêtres qui y ont existé de tout temps[2]; ils n'auraient pas été tant frappés d'admiration en voyant ensuite les forêts de la *Skadvein-apia*, et par conséquent ils n'auraient pas donné à

dèrent en Thrace un empire avec la capitale *Tyle*, au pied de l'Hémus (Polyb., 4, 46). Y a-t-il quelque rapport entre le nom de cette ville et le nom du pays de *Thule?*

[1] Sur le mot scythe *apia* et sa signification de *île* et de *pays*, voy. *Les Scythes*, p. 34. Le mot scythe *skadveinis* (goth. *skadveins*) se rattache à la racine *skada* (couvrir), dont est dérivé aussi le nom de *skuta* (bouclier, voy. p. 32). En langue gote, *skadus* signifie *ombre*, et de *skadus* dérive la forme *skadveins* (cf. *galaubeins, anastodeins*), qui signifie *ombrage*.

[2] *Sælund* (*Forêt* maritime) est l'ancien nom de l'île de *Sæland* (Pays maritime).

ce pays, plutôt qu'au Séeland, ce nom particulier d'*Ile ombreuse*. Et si ce nom avait été donné par des hommes venus du nord-est, ils l'auraient donné à tout le pays parcouru par eux, et non pas exclusivement à la pointe méridionale de la presqu'île scandinave où ils ont abordé. Le nom de *Skadvein-apia* est resté à cette contrée méridionale; il s'est changé, dans la suite, en *Skân-ey* (p. *Skâdn-ey;* cf. *Svênskr*, p. Svedniskr), dont on a formé le nom latin de *Scania* (Scanie).

Dans le Nord, le nom de *Skadvinapia* ou de *Skaney* n'a jamais signifié autre chose que la *Scanie*, et n'a jamais été appliqué à toute la presqu'île scandinave. Mais les Grecs et les Latins ont pris ce nom dans sa signification la plus étendue, pour désigner les pays du nord de la mer Baltique, dont ils n'avaient qu'une connaissance très-vague. Les Latins changèrent *Skadvinavia* en *Scandinavia*, et les Grecs en *Skandiaïa*, d'où s'est formé le nom de *Skandia*, non-seulement par abbréviation, mais encore par analogie avec le nom des îles *Skandies* de la Grèce. *Pline l'Ancien* est le premier auteur de l'Antiquité, de ceux du moins qui nous restent, qui ait prononcé le nom de *Scandinavia*. Il se figurait ce pays hyperborée, à la manière d'*Hékatæus*, comme une grande île (lib. c. 4, 27, 6) située dans le golfe *codan* (aujourd'hui *Kattegat*), et traversée par les monts *Sevo* (aujourd'hui *Seve-Ryggen*). Il connaissait aussi, mais seulement de nom, une île de *Scandia* (liv. 4, 30, 3), et il ne se doutait pas que ce nom n'était que la forme abrégée grecque de *Scandinavia*. Chose singulière! *Tacite* ne semble pas connaître le nom de Scandinavia; il aurait eu cependant occasion de le citer en parlant du district des *Sviônes*, qu'il se figurait toutefois assez rapproché du nord-est de la *Germanie*, et même comme faisant partie de ce grand pays. *Ptolémée* parle de plusieurs îles *Scandies*, et veut désigner sans doute, par ce nom générique, les grandes îles de la mer Baltique et du golfe *Codan*, telles que, par exemple, *Codanonia* (Séeland), *Bergi*, *Dumna*, *Eningia*, etc. *Jornandès*, *Paul* fils de *Warnfrid*, et, en général, tous les écrivains des premiers siècles de notre ère, en se servant du nom latin de *Scandinavia*, ou du nom grec *Scandia*, changé en *Scantia* et *Skanza*, n'ont fait que copier les auteurs de l'Antiquité grecque et latine, et ils n'avaient pas, des contrées septentrionales qu'ils désignaient par ce nom, une idée plus précise et plus juste que n'en avaient

eu, avant eux, *Pline*, *Strabon*, *Tacite* et *Ptolémée*. Le nom de *Scandinavia* fut oublié au Moyen âge avec les auteurs anciens qui en faisaient mention. Même le nom de *Scanza* fut abandonné, à mesure que la Norvége, la Suède et le Danemark furent mieux connus. *Adam*, de Brème, écrivant en latin, donne aux pays scandinaves les noms plus précis de *Nortmannia*, de *Svionia* et de *Dania*. C'est seulement de nos jours que la science historique, géographique, ethnographique et archéologique a de nouveau employé le nom de *Scandinavie*, pour désigner conventionnellement l'ensemble des trois pays du Nord. Quant au nom de *Scandinaves*, qui était inconnu et aux écrivains de l'Antiquité et à ceux du Moyen âge, nous l'emploierons ici, également par convention, pour désigner seulement les peuples anciens, issus de la *branche gète*, qui se sont établis dans ces trois pays et les ont habités pendant l'espace de douze siècles, à commencer des premières immigrations.

§ **33. Les tribus de la branche gète en Scandinavie.** — Dès le sixième siècle avant notre ère, des tribus de la *branche gète*, accompagnées de quelques peuplades du nord de la Germanie, allèrent successivement s'établir dans les contrées septentrionales qui plus tard ont été nommées la *Suède*, la *Norvége* et le *Danemark*. A mesure que ces immigrations devinrent plus nombreuses et plus fréquentes, les habitants primitifs de ces contrées, d'abord les *Finnes*, et ensuite les *Keltes*, furent obligés de faire place aux nouveaux venus. Les *Finnes* se retirèrent au nord et à l'est; les *Keltes*, à l'exception de la grande tribu des *Sitones* (v. p. 52) qui resta en Scandinavie, se replièrent vers le sud et vers l'ouest. Cependant, malgré cette retraite générale, quelques peuplades *finnes* se maintinrent dans les contrées peu accessibles de la presqu'île, c'est-à-dire dans les montagnes de la Suède et de la Norvége, et dans ce qu'on appelait encore plus tard *la Marche finne* (Finn-mörk) et *la Forêt finne* (Finn-skog), ainsi que dans les îles qui entourent la Suède et la Norvége. On peut considérer comme des restes des anciens *Finnes* refoulés par les nouveaux venus, les peuplades qui sont mentionnées par *Ptolémée* et *Jornandès*, telles que les *Adogit*, les *Bergio*, les *Hallin*, les *Vinoviloth*, les *Virvir*, les *Liothida*, les *Theusthes*, les habitants de la *Lande finne* (norr. *Finn-heidi*), les *Finnes aux patins* (norr. *Skrid-Finnar*), et les habitants primitifs de *Sams-ey* (Ile de *Samr*

ou de l'Océan). Les peuplades finnes ainsi refoulées et disséminées ne purent jamais, dans la suite, reprendre le dessus sur leurs vainqueurs les peuples issus de la *branche gète*, et après quelques siècles elles finirent par se confondre en partie avec eux, ou par s'éteindre complétement à côté d'eux. Dès lors la race dominante en Scandinavie, ce furent les peuples d'origine *goto-gète;* et parmi ceux-ci on distinguait principalement les *Svîes*, les *Gautes*, les *Dânes* et les *Norskes* ou *Normands*.

b) *Les Svîes.*

§ **34. Origine des Svîes.** — La peuplade des Svîes a été, sans doute, une des premières de la *branche gète* qui vinrent s'établir dans la Scandinavie; car, déjà au commencement de notre ère, elle formait la nation la plus puissante dans ces contrées septentrionales (cf. *Tacit.*, Germ., 43). Ses premiers établissements doivent donc remonter au moins au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Comme le nom de *Svîes* ne figure ni parmi les noms des tribus *scythes*, ni parmi ceux des tribus *gètes*, il est à présumer que la peuplade des *Svîes* n'a pris ce nom qu'après s'être séparée de la *branche gète*, et lorsqu'elle se fut établie sur les bords de la mer Baltique, dans la Germanie orientale, avant de se fixer définitivement en Scandinavie. Ce qui nous porte à croire que les pères des *Svîes*, avant leur séparation de la *branche gète*, étaient établis sur les bords de la mer Noire, dans le voisinage des *Kamares* du Pont Euxin, c'est qu'ensuite, dans leurs établissements sur les bords méridionaux de la Baltique, et plus tard en Scandinavie, ils ont conservé pour leurs navires la forme particulière des navires *kamares* (*Tacit.*, Hist., 3, 47), ainsi nommés d'après leurs inventeurs les peuples kamares (v. p. 37). Ce qui prouve que les *Svîes*, avant de passer dans la Scandinavie, ont habité pendant quelque temps le nord-est de la Germanie, à l'ouest du *Pays des Vanes* (norr. *Van-land*, finnois *Banno-ma*) qui confinait au pays des *Finnes*, c'est qu'ils ont emprunté à la religion des *Vanes* (Slaves), d'abord le culte de *Pravy* et de *Pravaïa* (norr. *Freyr* et *Freyia*), ensuite le nom de la Magicienne mythologique *Vala* (slave *Volchova*, norr. *Völva*), et enfin quelques pratiques religieuses, notamment les *opérations magiques* que les *Slaves* eux-mêmes avaient apprises de leurs voisins les *Finnes*[1].

[1] Encore aujourd'hui les *Russes*, pour désigner les *Finnois*, emploient, comme

Après avoir quitté leurs premiers établissements au nord-est de la Keltique, appelée plus tard la Germanie, les *Svîes* ont pénétré dans la Scandinavie, non du côté du sud en passant par l'île de *Fionie*, mais du côté de l'est en passant par l'île de *Gothland* (Pays des Goths). Ce qui prouve qu'ils y sont arrivés par ce chemin, c'est que, d'abord, comme peuple essentiellement *marin*, possédant des flottes[1], ils ont dû choisir de préférence ce chemin direct à travers la mer Baltique; ce qui le prouve ensuite, c'est qu'ils ne se sont pas établis au *sud* de la presqu'île scandinave, mais à *l'est*, où se sont élevés leurs premiers bourgs *Sigtûne* et *Uppsalir*. Enfin ce ne sont pas les *Svîes* qui ont donné le nom de *Skadvein-avia* à la pointe méridionale de la presqu'île; ce nom n'a pu lui être donné que par un peuple qui est venu du sud, et qui s'est arrêté dans cette partie méridionale sans pousser plus loin au nord ou à l'est; car autrement le nom de *Skadvein-avia* aurait aussi été appliqué au nord et à l'est de la presqu'île. Or, comme ce nom n'a jamais désigné que la *Skanie* (v. p. 56), il n'a pu être donné par les *Svîes*, et, par conséquent, il est probable que ce peuple est arrivé dans la Scandinavie, non du sud par la *Skanie*, mais du côté de l'est par l'île de Gothland.

§ **35. Signification du nom de Svîes.** — Les *Svîes*, avant de recevoir des *Vanes* (Slaves) le culte de *Pravys* (Freyr), étaient

dénomination sérieuse, le sobriquet de *Tchoudes*, *Tchoukhontsi* (Merveilleux, Sorciers). Le peuple *suome* avait la réputation dont jouissent encore les *Lapons*, de commander aux éléments et de hanter les mauvais esprits. SCHNITZLER, *Encyclop.*, art. *Finnois.*

[1] Les embarcations des *Sviônes* (TACIT., *Germ.*, 44) avaient, comme les navires appelées *kamares* (TACIT., *Hist.*, 3, 47), exactement la même forme aux deux bouts, de sorte que l'un ou l'autre bout (norr. *stafn*) était, selon le besoin, alternativement *proue* (norr. *fram-stafn*) ou *poupe*. Les rames n'étaient pas attachées au bord, mais s'appuyaient librement sur une fourche entaillée des deux côtés, de sorte qu'on pouvait pousser le navire en avant et en arrière sans virer de bord. Il n'y avait pas non plus de gouvernail fixé à l'arrière; il n'y avait qu'un aviron attaché au *côté droit* du navire, qui, pour cette raison, était appelé *bord d'aviron* (norr. *styr-bord*, fr. *tribord*), par opposition au côté *gauche* appelé *bord d'arrière* (norr. *bak-bord*, fr. *ba-bord*). Un tel mode de construction de navire n'est usité que chez un peuple qui, ou bien navigue dans des rivières étroites où il est impossible de virer de bord, avec une nacelle de quelque longueur, ou bien qui a l'habitude d'attacher les bateaux côte à côte, pour former ainsi une flotte qui marche en avant et en arrière sans faire demi-tour ou sans virer de bord. Les *Sviônes* attachaient les bateaux côte à côte, et par conséquent ils avaient des flottes.

surtout adorateurs de *Vodins* (Odinn), le dieu de l'orage et de la guerre, et qui, en cette qualité, prit le dessus sur le dieu de l'orage *Firgunis* (Aime-pluie; norr. *Fiörgynn*), dont il s'était formé par dédoublement, comme *Firgunis*, le dieu de l'orage, s'était formé antérieurement de *Tius* (Ciel; norr. *Tyr*), considéré comme dieu de l'orage et de la pluie (v. § 94). Lorsque les *Svîes* eurent appris de leurs voisins les Vanes et les Finnes la magie (v. p. 58), ils considéraient aussi *Odinn*, leur dieu suprême, comme le dieu de la magie, et c'est pourquoi ils lui donnèrent le nom épithétique de *Sviha* (Fascination), nom formé d'un thème primitif signifiant *lier, fasciner, tromper*. Or, les peuples de l'Antiquité, mais surtout les peuples *scytho-gètes*, avaient l'habitude de se désigner eux-mêmes par le nom du dieu dont ils avaient institué le culte, et dont ils se disaient les prêtres et les fils (v. p. 25). Aussi, de même que les *Gètes*, les *Daves*, les *Gotes*, s'étaient nommés d'après leurs dieux, considérés comme leurs éponymes et leurs ancêtres, de même les *Svîes* se sont aussi donné, d'après leur dieu et leur ancêtre *Odinn-Svîa*, le nom de *Svîas* (norr. *Svîar*, goth. *Sveans*, anglos. *Sveon*). Ensuite, de même que les *Gotes* s'appelaient le *Peuple de Got* (goth. *gut-thiutha*, v. p. 43), de même les *Svîes* se sont aussi appelés le *Peuple de Svî* (norr. *Svî-thiod*), ou les *Compagnons de Svî* (norr. *Svî-vanir*, lat. *Sviônes*; voy. Germ., 43[1]). Plus tard, du verbe *svîa* (fasciner) s'est formé le participe présent *svîands* (norr. *svinnr* ou *svidr;* cf. *sannr* ou *sadr* de *esands*), signifiant *fascinant*, *trompant*. Dès lors *Odinn*, au lieu d'être appelé *Svîa*, eut les épithètes de *Svinnr* (*Trompeur*, Rusé) et de *Svidrir* (*Fascinateur*, *Magicien*), et, par conséquent, le nom de *Sviônes* (Compa-

[1] Dans les auteurs latins on rencontre un grand nombre de noms de peuples goto-germaniques se terminant en *ônes : Gothônes*, *Deukiônes*, *Irminônes*, etc. Cette terminaison ne saurait être une désinence *latine* provenant de ce que ces auteurs auraient exprimé par *ô* la terminaison des noms germaniques en *a* ou *o* et auraient décliné ces noms comme des mots latins en *ô* (on). Cela ne s'est pas fait ainsi, car, par exemple, le nom propre transcrit en latin sous la forme de *Fricco* (génit. Fricconis) ne dérive pas d'un nom germanique *Frikko* ou *Frikka*, mais d'une forme *Frikkun* qu'on a rendu en latin par *Fricco*. La terminaison *ônes* n'est donc pas simplement une désinence grammaticale latine, mais elle dérive d'un mot germanique. Elle représente sans doute le pluriel de *van* (norr. *vanr*, habitué, compagnon), terme par lequel on désignait les parents, les fils qui accompagnaient le chef de la famille et combattaient à ses côtés. *Irminônes* signifie donc *Fils d'Irmin*, et *Sviônes*, *Fils de Svî*.

gnons de *Svî*) put aussi se changer en *Svithônes* (Compagnons de *Svid*), et le nom de *Svî-thiod* en celui de *Svith-thiod*. Ces *Svithônes* ne doivent pas être confondus avec un peuple d'origine keltique qui est resté en Scandinavie, et que *Tacite* appelle les *Sitônes*, et *Pline* les *Sithônii* (v. p. 57). Le nom de *Svithônes* était connu, au sixième siècle, de *Jornandès* (chap. 3) et de *Venantius Fortunatus* (Poëm., X, 7, 50). Enfin, comme un grand nombre de noms ethniques des peuples germaniques avaient la terminaison en *iskes* qui exprimait la descendance (ex. *Cheru-skes*, Descendants de *Cheru*[1]), au lieu de *Svith-thiod* (Peuple de Svith), ou de *Svithônes* (Compagnons de Svith), on disait aussi *Svidiskes* (vieux franç. *Suediskes*) ou *Svinniskes* (Descendants de Svid), et c'est de là que dérive le nom de *Svenskar* que se donnent encore aujourd'hui les Suédois.

c) *Les Gautes.*

§ **36. Origine des Gautes.** — Pendant que des tribus gètes ou gotes, sorties de la *branche gète*, allaient sous le nom de *Svîes* s'établir d'abord sur les bords septentrionaux de la mer Baltique, et ensuite en Scandinavie, d'autres tribus, sœurs de celles-là ou sorties de la même branche, se dirigèrent également, et au moins dès le quatrième siècle avant notre ère, vers le Nord ou vers la

[1] Le thème SE (ce, être), combiné avec le thème KE (là, mouvement; sansc. *ga*, gr. *kiô*) a formé le thème S-KE (aller-être, *devenir*); Ex. gr. *kuiskô* (devenir enceinte), *gêraskô* (devenir vieux), lat. *senesco* (devenir vieux). La forme *êka* (p. èska), le parfait de *esko*, se retrouve en grec dans le parfait de beaucoup de verbes. Ex. *dedôka* (ayant donné-je suis devenu). *Esco* changé en *esio* a formé en latin le subjonctif présent *siêm* (p. *esiêm*). Ex. possîm (p. *pot-siêm*; voy. *Théorie de la quantité prosodique*, p. 46). En grec, *-sk* (qui devient, futur) est une terminaison exprimant l'état d'enfance, de petitesse. Ex. *asteriskos* (astre-enfant), *néaniskos* (jouvenceau-enfant). La même terminaison exprimant l'état d'*enfant*, au point de vue de la *petitesse*, peut aussi exprimer l'état d'enfance au point de vue de *l'extraction*. En vieux allemand, *Tiuiskus* (Issu du Ciel ou de *Tiu*) désigne le Soleil, et *Tiuiscon* (p. Tiuisk-van) signifie *Compagnon* ou *Fils* du Soleil (voy. p. 60); cf. *Cheru-skes* (Fils de Cheru), *Svinn-skes* (Fils de Svinn), etc. La terminaison *sk*, *sy*, exprimant le rapport de descendance ou de *génération*, pouvait aussi exprimer le rapport grammatical du *génitif*. Ex. sansc. *vrikasya* (provenant du loup), grec *lukou* (p. lukosio, lukoio), lat. *lupî* (p. lupeiei). Ces génitifs sont des adjectifs *indéclinables*, correspondant exactement aux adjectifs *déclinables* si fréquents dans les langues germaniques et slaves et qui désignent une relation avec l'idée exprimée par le substantif dont ils sont dérivés; Ex. all. *wölfisch* (tenant du loup), vieux all. *walahisk* (all. *welsch*, tenant de l'étranger, fr. *welche*), etc.. etc.

mer Baltique. Quelques-unes d'entre elles s'arrêtèrent à moitié chemin et s'établirent au milieu des tribus *keltiques*, avec lesquelles elles se mêlèrent au point qu'elles purent passer également pour des *Keltes*. Ce sont là les peuplades que *Tacite* (Germ., 45) connut sous le nom de *Gothini* (Tenant des Gotes; cf. *Dio Cassius*, *Kotinoï*, gr. *Getènoï*). Les autres tribus poussèrent plus loin jusqu'à la mer Baltique, sur les bords méridionaux de laquelle elles s'arrêtèrent, et où le voyageur massilien *Pythéas* les trouva déjà établies vers 325 avant Jésus-Christ. Ce voyageur les a désignées sous le nom de *Guttónes* (p. Gut-vanes, *Compagnons* ou *Fils de Gut*, v. p. 60), lesquels sont le même peuple que les *Gutónes* de Pline, les *Gottônes* de Tacite et les *Guthônes* de Ptolémée. Du temps de Tacite, les *Guthônes* n'habitaient déjà plus uniquement sur les bords méridionaux de la mer Baltique, mais des tribus, issues de ce peuple, avaient déjà passé dans la Scandinavie, et s'étaient établies à l'ouest des *Svîes*, dans les cantons appelés plus tard, d'après elles, le *Pays Gote* (Gothland). D'autres tribus du même peuple, sorties du *Pays Gote*, s'établirent dans les îles voisines, principalement dans l'île que, d'après la mère patrie, elles appelèrent également *Pays Gote* (Gothland).

§ **37. Signification du nom de Gautes.** — Les *Gotes* de la mer Baltique et de la Scandinavie adoraient, ainsi que leurs frères les *Svîes*, le dieu *Odinn* auquel ils donnaient le nom épithétique de *Gautr* (Précautionné, Intelligent; v. p. 27); et comme ils se disaient issus de *Gautr*, ils se donnèrent également le nom ethnique de *Gautes* (norr. *Gautar*, anglos. *Geatas*). Ensuite, de même que leurs ancêtres s'étaient nommés *Gut-thiod* (Peuple de Gut, v. p. 43), et que leurs frères les *Svîes* avaient pris le nom de *Svî-thiod* (Peuple de Svî) ou de *Svid-vanes* (Compagnons de Svid), de même aussi les *Gautes* se sont nommés *Gauti-gotes* (Gotes issus de *Gaut*; v. *Jornandès*, c. 3). Les *Gautes* figurent déjà dans l'*Histoire* de *Pline* sous le nom de *Gaudœ* (Hist. nat., 4, 11); ce sont les mêmes que les *Gautoï* de Ptolémée et les *Gautœ* de Procope (De bello goth., 2, 15). Ensuite, de même que les *Gotes* de la Thrace et de la mer Noire se sont divisés en *Austro-gotes*, et en *Visi-gotes* (v. p. 46), de même aussi, dès les premiers siècles de notre ère, les *Gautes* scandinaves se sont divisés en *Gautes orientaux* (norr. *Eystra-gautar*) et en *Gautes occidentaux* (norr. *Vestra-Gautar*). Depuis le sep-

tième siècle de notre ère, on distingua encore les *Gautes de mer* (norr. *Sæ-Gautar*, anglos. *Sæ-Geatas*), qui habitaient les îles à l'est de la Suède, notamment l'île de Gothland, et les *Gotes de bourrasque* (norr. *Vedur-Gautar;* anglos. *Veder-Geatas*), ainsi appelés parce qu'ils habitaient la terre ferme du côté de l'*ouest*, qu'on considérait comme le côté d'où venait le gros temps (cf. all. *schauer*, bourrasque, et russe *siewer*, le nord). Les *Gautes* (Guthônes) de la Suède, dont déjà *Tacite* fait remarquer les rapports qu'ils avaient avec les *Sviônes*, finirent par se confondre de plus en plus avec ceux-ci, de manière à former dans la suite une partie intégrante du peuple svède.

Les Gautes qui n'avaient pas passé dans la Scandinavie, mais qui étaient restés établis sur les bords méridionaux de la mer Baltique, ont conservé le nom plus primitif de *Gotes* (goth. *Gutos*, norr. *Gotar*) ou *Gotnes* (norr. *Gotnar*, anglos. *Gotan*). Ils se sont rapprochés de plus en plus du Jutland, et se sont divisés en *Gotes-à-char* (norr. *Reid-Gotar*, anglos. *Hrêd-Gotan*), qui habitaient les plaines entre l'Oder et l'Elbe, et en *Gotes insulaires* (norr. *Ey-Gotar*), qui habitaient les îles du Danemark et la Skanie. Dans la suite, de même que leurs ancêtres les *Gètes* se sont confondus avec les *Dâkes* dans la Thrace, et que leurs frères les *Gautes* de la Suède se sont confondus avec les *Svèdes*, de même aussi les *Gotes* ou *Gotnes* de la Baltique se sont confondus avec les *Dânes* issus des *Dâkes*.

d) *Les Dânes.*

§ **38. Origine du nom de Dânes.** — Au cinquième siècle avant notre ère, à une époque où les *Dâkes* portaient encore le nom de *Davikes* (v. p. 41), des tribus davikes suivirent l'exemple de leurs sœurs les tribus *gètes* et *gotes* qui émigrèrent de leur patrie, et elles se dirigèrent, comme celles-ci, vers les bords de la mer Baltique. C'est là qu'au quatrième siècle le Massilien *Pythéas* trouva établies, à l'ouest des *Guttônes* (voy. p. 62), des tribus davikes qui se donnaient le nom de *Compagnons des Davikes* (*Davikivanes*, gr. *Deukiônes*). Ces *Deukiônes* de Pythéas, s'étant sans doute mêlés en grande partie avec la tribu kelte ou germanique des *Teutones* (cf. les Habitants de *Thiodi*, v. *Vilcina-saga*, c. 21), on a pu, dans la suite, mettre les *Teutones* à la place des *Deukiônes*.

Néanmoins les *Deukiônes*, comme descendants des Davikes ou *Dâkes*, ont pu se donner aussi le nom de leurs pères, et ce nom de *Dâkes* paraît avoir été connu de bonne heure même des *Finnes* de la Norvége, puisque encore aujourd'hui les Lapons, les descendants de ces Finnes, désignent les Danois de nos jours sous le nom de *Dazh*, qui correspond à celui de *Dakes*[1]. Bientôt après, de même qu'on avait appelé *Gètines* (v. p. 62) ou *Gothines* (norr. *Gotnar*), les descendants des Gètes et des Gotes, de même on a appelé *Dâkines* les descendants des *Dâkes*. Du nom de *Dâkines* (lat. *Dacini, Dachini*) s'est formé par contraction le nom de *Dânes* (norr. *Dânir*, p. Dâhnir, Dâknir). Le nom de *Dânes* a dû être usité au moins dès le sixième siècle; car *Grégoire* de Tours, vers 560, emploie déjà le nom de *Dânia* (Pays Dâne). Il se sert également de la forme de *Danônia* (Pays Danône; cf. russe *Datchanine*), ce qui fait supposer avec raison que, par analogie avec les noms de *Gothônes, Davikiônes*, etc., on a aussi employé, au lieu du nom de *Dânes*, la forme latine, sinon germanique, de *Danônes* (p. Dân-vanir, cf. p. 60). *Venantius Fortunatus*, vers 590, nomme, dans un de ses Distiques, le *Dâne* (Danus) à côté du *Svèthon* (Svetho) et du *Gète* (Geta). *Anastase*, moine de Sina, † 606, connaît aussi les *Dânes;* car, dans son *Guide* (Hodègos) *vers les Aképhales*, il dit que les Anciens appelaient *Scythie* le Nord où habitaient, de son temps, les *Dânes* (gr. Daneis) et les *Gothes* (gr. Gothoï). De même que les *Daves* (v. p. 25) se disaient issus de *Davus* (Brillant, Ciel ou Soleil), et que les descendants des Daves, c'est-à-dire les Davikes ou *Dâkes*, rattachaient leur origine à *Dâkus* (norr. *Dagr*, le Jour) qui était le Fils du Ciel ou du Soleil, de même les *Dânes* se disaient issus de *Dânr* (p. Dâgnr, descendant de Dâgr), le petit-fils de *Dâgr*.

§ **39. Résumé de l'histoire ethnologique des Dânes**. — Dans les premiers siècles de notre ère, les *Dânes*, établis au nord-ouest de la Germanie, pénétrèrent dans le *Sæland*, puis dans la Skânie et le Halland, et se mêlèrent, dans ces pays, avec les *Gotes Insulaires* et les *Gotes-à-char* (v. p. 63). Les Gotes semblent même avoir eu longtemps la prééminence sur eux, car jusqu'au huitième siècle le *Pays des Dânes* s'appelait *Gothland* (Pays des Gotes). Au quatrième siècle, les *Angles*, peuple germanique, occupaient encore la presqu'île de Jutland et l'île de *Fionie* (Ile

[1] Voy. Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache*, I, p. 193.

blanche ou orientale), qui, l'une et l'autre, étaient occupées antérieurement par des peuples *keltiques*, comme le prouve le nom même de *Fionie* (v. p. 52). Lorsque les *Angles*, pour la plupart, passèrent en Angleterre, les *Dânes*, sous la conduite de *Hêlgi* et de son fils *Hrôlf*, surnommé *Kragi* (norr. *Kraki*, le Nain), s'emparèrent du Jutland, et s'y maintinrent depuis cette époque. Ils s'y mêlèrent avec ceux d'entre les *Angles* qui y étaient restés; de sorte que *Saxon* le Savant (Grammaticus) pouvait dire, avec raison, que, de son temps, les *Danois* (du Jutland) avaient pour ancêtres *Dan* (le Dâne) et *Angul* (l'Angle). Au sixième siècle les *Dânes* occupaient déjà, outre le Jutland, les îles voisines dans la mer Baltique; et au septième siècle, sous le règne de *Ivar*, surnommé *Large-sein* (norr. *Vîd-fadmi*), ils possédaient, outre le Jutland et les îles voisines, encore la Saxe à l'est de l'ancienne Anglie, et de plus la Skânie et une partie de la Suède. Les *Dânes* se divisaient alors en deux branches : 1° les *Dânes méridionaux* (anglos. *Sud-Dene*), et 2° les *Dânes orientaux* (anglos. *East-Dene*). Les Dânes méridionaux étaient aussi appelés *Dânes occidentaux* (anglos. *Vest-Dene*), parce qu'ils habitaient le Jutland et le nord de la Germanie situés au sud-*ouest* par rapport aux *Dânes orientaux;* et les *Dânes orientaux* étaient également appelés *Dânes maritimes* (anglos. *Sæ-Dene*), parce qu'ils habitaient les îles de la mer Baltique situées au nord-*est* par rapport aux *Dânes occidentaux*. Dans l'origine, le nom de *Danemark* (norr. *Dan-mörk*, Marche dane) désignait les établissements des Dânes dans la *Skânie;* et c'est le skalde *Bragi l'Ancien*, de Fiördefylke en Norvége, lequel vivait du temps de *Ragnar* Braie-velue, au commencement du huitième siècle, qui emploie, pour la première fois, le nom de *Dan-mörk* pour désigner l'ensemble des pays composant à peu près le Danemark actuel. Dans les anciennes chroniques latines d'*Esrom* en Sæland et de *Rykloster*, le Danemark porte le nom archaïque de *Dacia*. Vers le onzième siècle, les *Dânes* prirent plus généralement le nom de *Dànskes* (p. Dâniskir), comme les *Suèdes* prirent celui de *Svediskes* ou *Svenskes* (v. p. 61). Les Normands ayant importé en France le nom de *Danskes*, il s'en est formé le nom français de *Danois* (p. Daneisc). Avec *Biörn*, Flanc-de-Fer, fils de Ragnar, commence la série des rois *suédois;* et avec *Sigurd*, Œil-de-Serp, commence celle des rois *danois*.

e) *Les Normands.*

§ **40. Origine du nom de Normands.** — Avant l'arrivée des peuplades de la *branche gète*, le pays, appelé plus tard la *Norvége*, était occupé par des tribus *finnes*, qui avaient été refoulées dans ces contrées montagneuses et sauvages, en partie par leurs propres frères (v. p. 53), en partie par des peuplades d'origine *keltique* (v. p. 52). Du temps de *Pythéas*, les Bretons de la Grande-Bretagne désignaient déjà ce pays sous le nom de *Thule* (Pays de *haute mer;* cf. gaël. *tuile*, déluge), et plus tard sous celui de *Loch-lin* (Pays de mer). Ils appelaient *Fion Lochlannach* (Lochlinois *blancs* ou orientaux, v. p. 52) les *Norvégiens*, pour les distinguer des Dânes nommés *Dubh Lochlannach* (Lochlinois *noirs* ou occidentaux). Les tribus de la *branche gète* qui se sont établies dans la Norvége, sont venues du sud, savoir : de l'île de Sæland, de Fionie, du Jutland, etc. Ce qui le prouve, c'est le nom même de *Norvége* (norr. *Norvegr* p. Nordvegr, Chemin du Nord), le seul que ce pays ait porté de tout temps en Scandinavie. Dans l'origine, ce nom désignait, *d'une manière vague*, la région ou les contrées du Nord, comme plus tard les Scandinaves ont désigné indistinctement les pays situés à l'orient de la Suède par le nom vague de *Austr-vegr* (Chemin d'Orient). Il est d'ailleurs évident que le nom de *Norvegr* n'a pas été d'abord donné à ce pays par les habitants de la *Suède*, mais par les *Gotes* Insulaires et les *Dânes* qui habitaient au sud de la Norvége, et du sein desquels sont sortis les colons qui sont allés s'établir dans cette *Contrée du Nord.* Ce furent aussi les *Gotes Insulaires* et les *Dânes* qui donnèrent aux Norvégiens le nom de *Nordmenn* (Hommes du Nord). Les Norvégiens eux-mêmes ont adopté ce nom, et l'ont toujours affectionné. Plus tard ils se sont également nommés *Norskes* ou *Norrœnir* (Ceux du Nord), par opposition aux *Dânes* appelés *Sudrœnir* (Ceux du Sud). Les principales peuplades de la *branche gète* qui se sont établies dans l'ancienne Norvége, étaient les *Ruges*, les *Hérules*, les *Raumes* et les *Burgundes*.

§ **41. Les principales tribus norskes.** — Les *Ruges* (norr. *Rygir;* anglos. *Rugas*), dont le nom signifie *Coutelas* (v. *Les Chants de Sól*, p. 119), étaient une tribu des *Gotes* (*Procop.*, de bello goth., 3, 2); ils se divisaient en *Ruges propriétaires-terriens*

(norr. *Adal-Bygir;* Jornandès *Ethel-Rugi*), qui, sur le continent, possédaient des manoirs et des terres héréditaires dans les familles, et en *Ruges Insulaires* (norr. *Holm-Rygir;* Jornandès *Ulm-Rugi*), qui, établis sur les îles voisines du *Roga-land* (Pays des Ruges), vivaient principalement de la pêche et de la piraterie.

Les *Hérules*, dont le nom signifie, sans doute, *Petites-épées* (cf. scythe *gaisus;* goth. *hairus;* norr. *hiörr;* sax. *Cheru* et *Heru*, cf. *Cheru*-skes), étaient probablement une tribu voisine et alliée des *Ruges;* car *Eudes l'Alerte* (lat. *Odo-acer;* v. h. all. *Oto-wakar*), le fameux chef des Hérules, était *Ruge* d'origine (*Jorn.*, c. 12). C'est des *Hérules* que descéndait, sans doute, la tribu ou la famille des *Herlinges* (Issus des Herles) qui existait encore au neuvième siècle (v. *Vîd-sîd*, 218). Une partie des *Hirles* (Hilles, *Hirres*) s'était probablement unie, de très-bonne heure, avec une tribu des *Aviônes* (*Gavi-vanes*, Compagnons de *Gavi* ou *Gôi*), et de ce mélange est sortie, à ce qu'il paraît, la peuplade des *Hill-eviônes* (p. Herul-gaviônes; *Ptolém. Hailu-aiônes*) qui, d'après *Pline* (4, 13), habitaient, dans la presqu'île scandinave, un canton (gavi) renfermant cinq cents villages. Parmi ces tribus il faut peut-être aussi compter les *Evagères* (Habitant *l'Ey-akr*, Champ de l'île; cf. *Brunn-akr*) qui étaient alliés aux *Othinges*, dont le nom signifie *Descendants d'Oth* (norr. *Odr*, l'époux de Freyia, v. § 95).

Les *Raumes* (norr. *Raumar;* anglos. *Reamas*), dont le nom signifie *Amples* ou *Géants*, étaient établis sur les deux rives du *Raum-elf* (rivière des Raumes) dans le *Rauma-rik* (Contrée des Raumes). Ceux qui s'étendaient jusqu'au *Hadaland* portaient le nom de *Hada-Raumes* (anglos. *Heado-Reamas*).

Les *Burgondes* (anglos. *Burgendas*) étaient, dans l'origine, une peuplade *keltique* qui se confondit plus tard, dans la Scandinavie, avec des tribus *gotes*. Ce qui prouve leur origine *keltique*, c'est le nom de *Burgundes* qui signifie Ceux du district appelé *Burgunth* (kimmérogrec *Berekun-thos*, v. § 94), c'est-à-dire appartenant au dieu de la foudre (*Burgun;* kelt. *Vercunus;* pélasg. *Herkunes*, *Herkules;* scyth. *Pirkunis;* sansc. *Pardjanyas*). Les *Burgondes* ont conservé dans leur nom la forme *keltique*, et ne l'ont jamais échangée contre la forme *germanique* de Vergundes ou *Fiörgundes*. En Scandinavie, ils étaient établis dans les deux îles de la Norvége nommées *Burgund* et *Born-holm* (p. *Burgundar-holm*). C'est de là que les *Burgondes* sont plus

tard descendus dans la Germanie, et c'est ensuite de la Germanie que, poussés par les Gépides, leurs descendants ont passé le Rhin et se sont établis dans le pays qui fut appelé, d'après eux, la *Bourgogne* (Burgundia).

§ **42. Nombre de la population scandinave; émigrations sorties de la Scandinavie.** — Nous avons énuméré les principaux peuples primitifs qui, sortis de la *branche gète*, sont allés s'établir dans les pays *scandinaves*. Tous ces peuples ont conservé longtemps le souvenir de leur immigration, et leurs traditions, encore vivantes au treizième siècle, rapportaient que leurs ancêtres avaient autrefois habité les pays méridionaux voisins de la Thrace et de la mer Noire[1]. D'après un calcul approximatif, on peut admettre que les émigrations sorties de la *branche gète*, pendant les cinq premiers siècles avant notre ère, ont versé successivement dans la Scandinavie à peu près 180,000 âmes qui ont porté le total de la population des pays scandinaves, au commencement de notre ère, à environ 650,000 âmes. Cette population exiguë par rapport à ce qu'elle est aujourd'hui, était cependant, à cette époque, déjà trop forte, eu égard au peu de moyens d'existence que présentaient les pays scandinaves encore sauvages, couverts de forêts et très-peu cultivés. Aussi dans les premiers siècles de notre ère, la population des pays scandinaves, bien que clair-semée sur ce sol, n'y trouva plus une subsistance suffisante. Dès lors commencèrent ces émigrations du Nord qui s'opérèrent dans une direction opposée (v. p. 9) à celles qu'avaient suivies antérieurement les émigrations du Sud. Plusieurs tribus du Nord revinrent vers la Thrace d'où leurs ancêtres étaient autrefois partis. Telles furent les tribus *gotes*, *gépides*, *hérules* et *burgondes* qui, de la Scandinavie, retournèrent aux Karpathes. Telles furent encore les peuplades qui, pendant la période de la migration des peuples goto-germaniques, ne cessèrent de refluer du Nord au Sud. Aussi les historiens de l'époque, entre autres *Jornandès*, ignorant ou ne se rappelant pas que toutes ces peuplades venues du Nord étaient les descendants d'ancêtres qui autrefois, partis du Sud, étaient allés s'établir dans la presqu'île scandinave, considéraient la Scandinavie comme la mère-patrie de ces peuples et l'appelaient, par conséquent, la *Matrice des Nations* (Vagina

[1] Voir la préface et l'épilogue de l'*Edda de Snorri*.

gentium). Les émigrations des tribus du Nord, amenées par différentes causes, ne discontinuèrent plus jusqu'au dixième siècle. C'est ainsi qu'à différentes époques, des *Svèdes* allèrent s'établir dans *l'Austerveg* (v. p. 66), et principalement, en Russie, dans le *Royaume des bourgs* (*Garda-riki*), ainsi appelé parce qu'il y avait plusieurs bourgs (slav. *gorod*, norr. *gardr*), fondés par des Svèdes, entre autres *Novo-gorod* (Bourg-neuf). Les Slaves de *Novogorod* appelèrent, pour les gouverner, le Suède *Rurik* (norr. *Hródrikr*), qui fixa sa résidence dans ce bourg, et attira sur la Néva, l'Oka et le Dniépr, beaucoup de ses compatriotes suèdes et norskes. D'autres aventuriers scandinaves allèrent chercher de nouveaux établissements au midi de l'Europe[1]. Suivant des traditions qui sont en partie fabuleuses, mais vraisemblables quant au fond, les fils de *Ragnar* Braie-velue pénétrèrent jusqu'à *Avenche* (norr. *Viflisburg*), dans le canton de Vaud en Suisse. D'autres émigrés scandinaves, partis, comme on le prétend, de *Hasli* en Suède, sous la conduite de *Resti*, passèrent la Baltique, traversèrent la Frise, remontèrent le Rhin jusqu'en Suisse, et s'établirent dans la vallée de Hasli et sur les bords du lac de Brientz, où l'on voit aujourd'hui les ruines d'un château que la tradition locale dit avoir été celui de *Resti*. Des colons scandinaves s'établirent aussi dans les pays bas (angl. *low-lands*) de l'Écosse, en Angleterre et en Irlande. Vers la fin du neuvième siècle, des nobles et des manants norvégiens, ne voulant pas vivre sous la domination absolue de *Haraldr aux beaux cheveux*, quittèrent la Norvége; les uns, sous la conduite de *Rólf* (norr. *Hródólfr*, lat. *Rolvo*, fr. *Rollon*) vinrent en France où ils fondèrent le duché de Normandie; les autres s'établirent en Islande et y fondèrent une république qui a subsisté et fleuri pendant trois siècles. De tous les Normands émigrés de la Scandinavie, les Islandais seuls ont conservé et continué les mœurs et les traditions de leur race; les autres, c'est-à-dire ceux qui se sont fixés dans les îles britanniques, en France, en Sicile et en Russie, se sont confondus avec les peuples au milieu desquels ils sont venus s'établir, et ils ont abandonné, dès la troisième génération, la langue, la religion et les traditions de leurs pères.

Nous avons montré comment de la *branche gète* est sorti le *ra-*

[1] Cf. P. A. Munch, *Det norske folks Historie*, etc., p. 1 et 2.

meau scandinave; il nous reste à faire voir que cette même *branche gète* a produit également le *rameau germanique.*

CHAPITRE V.

B. *Origine, migrations et établissements des peuples germaniques.*

a) *Races primitives en Germanie.*

§ 43. La race sabméenne en Germanie. — Les peuplades qui se sont établies dans la zone *septentrionale* de la contrée appelée plus tard la *Keltique* et la *Germanie*, et qui ont été les habitants primitifs de ce pays, ont, sans doute, été de souche *sabméenne* (v. p. 51). En effet, il n'y a d'abord que cette race qui soit connue pour avoir habité anciennement le nord-est de l'Europe. Ensuite il est prouvé qu'avant l'arrivée des *Keltes* sur les bords de la mer Baltique, ces contrées étaient déjà habitées. Car les restes archéologiques (armes, ustensiles, tombeaux) qu'on a découverts dans ces pays, appartiennent à un ancien peuple pêcheur et chasseur qui n'était pas *kelte,* mais qui très-probablement était de race *sabméenne.* Des Sabméens doivent avoir occupé, au moins dès le neuvième siècle avant notre ère, les bords orientaux et méridionaux de la Baltique. Ils n'ont guère été connus des Grecs, mais ils ont pu être compris très-vaguement, dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, sous la dénomination générale de *Hyperborées*. Les *Mélanchlaines* (v. p. 52), dont parle *Hérodote*, sans cependant savoir à quelle race ils appartenaient, semblent avoir été une peuplade *sabméenne.* A peu près vers le neuvième siècle avant notre ère, des émigrations commencèrent à rayonner des bords de la mer Noire vers l'ouest et vers le nord de l'Europe. Ces émigrations étaient composées de peuplades *kimméries* et *khaldes* qui appartenaient aux deux branches de la souche *kamare* originaire de l'Asie[1]. Des peuplades de la branche *kimmérie* et de la branche *khalde* se fixèrent successivement dans les pays appelés plus tard la Germanie et la Gaule. Celles qui s'établirent dans la Germanie se fixèrent principalement sur les rives du Danube et du Rhin, dans les Karpathes et sur les bords de la Baltique. Par l'arrivée des peuplades *keltes*

[1] Voy. *Les Peuples primitifs*, etc., p. 37-54.

et *kimméries* dans ces contrées, les peuplades *sabméennes* qui les occupaient furent rejetées, les unes au nord-est par les *Kimméries*, les autres au sud-ouest par les *Keltes*. Celles qui ont été rejetées au sud-ouest ont été successivement, et à mesure que les Keltes se sont avancés dans cette direction, poussées jusqu'aux pieds des Pyrénées, où leurs descendants prirent dans la suite le nom de *Vaskes*[1].

§ 44. Les Hyperborées et les Keltes en Germanie. — Les peuplades *kamares* qui vinrent se fixer au nord du pays

[1] Les *Vaskes* ou *Escaldunacs* ne sont pas d'origine *ibère;* car les *Ibères* de l'Espagne appartenaient à la race *iafétique*, et l'*Escuara* ou la langue basque ne saurait, en aucune façon, se rattacher aux langues de cette famille. D'ailleurs, en appelant l'*Escuara* un idiome *ibère*, on n'en est pas, pour cela, plus avancé. D'où vient cet idiome prétendu *ibère?* En passant de l'étude du Basque à celle du *Grönlandais* et du *Lapon*, c'est, semble-t-il, comme si l'on étudiait des idiomes qui seraient de la même famille au point de vue *grammatical;* il n'y a, dirait-on, que le *lexique* qui diffère d'un de ces idiomes à l'autre. Mais ces différences lexicographiques s'expliqueraient par celles de *l'âge* et des circonstances *géographiques* où se sont trouvés l'un par rapport à l'autre ces trois idiomes. Aussi j'ai essayé dans mes études du Basque de rattacher cette langue à la famille *sabméenne*, à laquelle se rattachent aussi, mais à des degrés différents, le *lapon* et le *grönlandais*. Les résultats de cette étude feront voir bientôt, je l'espère, si je me suis fait illusion ou non dans mes prévisions. Mais ce que je puis affirmer dès aujourd'hui, c'est que les formes *grammaticales* de l'*Escuara*, qui paraissent si *énigmatiques* aux grammairiens, n'ont absolument rien d'*inexplicable* pour le linguiste, de sorte que si l'on savait aussi bien expliquer *l'étymologie* des mots basques que leurs formes *grammaticales*, cette langue n'aurait plus rien d'extraordinaire. Je crois devoir encore affirmer que la manière dont les grammairiens nationaux nous présentent le verbe basque avec ses formes *innombrables*, n'est pas franche de tout charlatanisme. Il est vrai que le verbe basque est riche de formes, et même beaucoup plus riche, sous ce rapport, que celui des langues iafétiques et sémitiques ; mais il n'est pas beaucoup plus riche que dans les idiomes finnois. Cette richesse provient de ce que, en *Escuara*, le verbe est encore ce que, dans l'origine, il a été dans toute famille de langues et ce qu'il est resté jusqu'aujourd'hui dans beaucoup de langues américaines, savoir : un *adjectif verbal* qui, comme tel, est susceptible d'être *composé* et d'être non-seulement *conjugué*, mais encore *décliné*. De là, dans le verbe basque, ces formes grammaticales innombrables qui sont *possibles*, je l'avoue, au point de vue de la grammaire; mais ces formes *possibles* sont loin d'être toutes des formes *usitées*. C'est comme si l'on voulait faire passer pour des formes du verbe latin toutes les combinaisons possibles résultant, par exemple, des participes du verbe *amo*, combinés avec les verbes auxiliaires, et conjugués et déclinés par tous les temps, modes, voix et cas, au singulier, au pluriel et au duel, et dans tous les genres, masculin, féminin, neutre. Ces formes, seraient, sans doute, très-nombreuses, elles seraient même conformes à la grammaire et, comme telles, intelligibles à tous ceux qui savent le latin ; mais les deux tiers de ces formes possibles ne seraient jamais employés par quelqu'un parlant et écrivant cette langue d'après l'usage.

appelé plus tard la Germanie, furent désignées anciennement, par les Grecs sous le nom vague et indéterminé de *Hyperborées* (d'au delà de Borée). Ce nom connu des Homérides et d'Hésiode s'appliquait, dans l'origine, seulement aux *Thrâkes* septentrionaux, établis au delà des montagnes sur lesquelles on plaçait le séjour de Borée qui était la personnification du Vent du Nord. Mais plus tard, à mesure que les *Kimméro-Thrâkes* se répandirent davantage plus vers le nord et vers l'ouest de l'Europe, et que les connaissances géographiques des Grecs s'étendirent dans ces deux directions, le nom de *Hyperborées* comprit spécialement les habitants des pays appelés dans la suite la *Germanie* et la *Scandinavie*. Ce nom, il est vrai, fut aussi appliqué aux habitants de tout le nord de l'Europe et de l'Asie, et même à des peuples qui n'existaient que dans l'imagination des poëtes et dans les récits mensongers des voyageurs et marchands grecs ou phéniciens. Mais du temps des Logographes, lorsque les Grecs attachèrent une idée plus précise à la dénomination de *Hyperborées*, ce nom désignait les *Kimméries* de la *Keltique* qui fut appelée plus tard la Germanie[1]. Dans la suite, les Grecs, ayant appris à mieux connaître les Kimméries qu'ils appelaient *Hyperborées*, leur donnèrent le nom indigène de *Keltes*, et ne se servirent plus du nom de *Hyperborées* que pour désigner des peuples inconnus et fabuleux habitant au nord de l'Europe et de l'Asie.

C'est au sixième siècle de notre ère que les Hellènes substituèrent au nom vague et indéterminé de *Hyperborées* celui de *Keltes*, plus précis et plus explicite, lequel n'était qu'une autre forme du nom des *Khaldes*, et prouve qu'à cette époque les descendants des deux branches de la race *kamare*, les *Khaldes* et les *Kimméries*, s'étaient déjà établis entre le Danube, les Karpathes et la Vistule. De même que, dans l'Asie, les *Khaldes* étaient placés au sud-ouest des *Kimméries*, de même aussi, en Europe, les Keltes, autrement appelés les *Galates*, s'établirent au sud-ouest des Kimméries, autrement appelés les *Cimbres* (*Strabon*, V, 32). Comme les *Keltes* étaient plus rapprochés des Grecs, et par conséquent mieux connus d'eux, ce fut aussi leur nom qui servit à désigner à la fois les deux branches de la race *kamare*, et qui prévalut au point que tout le pays appelé plus tard la *Germanie* fut désigné dès lors par les Grecs sous le nom de *Keltique*.

[1] Voy. *Les Peuples primitifs*, etc., p. 46.

§ **45. Les immigrés de la branche gète.** — A commencer du septième siècle avant notre ère, des tribus de la *branche gète* (v. p. 36) émigrèrent des pays de la Thrace, pour chercher d'autres établissements plus au nord et à l'ouest de l'Europe. Quelques-unes de ces tribus remontèrent le cours du Danube, d'autres suivirent le cours de l'Oder et de l'Elbe, et arrivèrent sur les bords de la mer Baltique, d'où quelques-unes d'entre elles se portèrent en Scandinavie (v. p. 55). La plupart s'arrêtèrent dans les limites de l'ancienne *Keltique*, bornée au nord par la mer Baltique, à l'est par les Karpathes, au sud par le Danube et à l'ouest par le Rhin. Partout dans la *Keltique* les émigrés de la *branche gète* rencontrèrent des établissements formés par des peuples *keltes;* mais comme cette population était clair-semée sur ce sol, les nouveaux venus purent, sans la gêner, s'établir à côté d'elle. L'établissement des émigrés de la *branche gète* au milieu des *Keltes* s'effectua donc d'une manière paisible. Aussi l'histoire ne fait-elle mention d'aucune lutte qui aurait eu lieu entre les anciens habitants et les nouveaux venus. Cette habitation paisible, côte à côte, des Keltes avec des Gètes amena la plupart du temps le mélange et la fusion des deux races, de sorte qu'il se forma des tribus mélangées qu'on pourrait désigner sous le nom de *Géto-Keltes* ou de *Kelto-Gètes*. Cette fusion était bien plus fréquente chez les tribus de l'est, du sud et de l'ouest que chez celles du nord de la Keltique. Aussi les Germains du nord se sont-ils conservés plus purs que les autres de tout mélange keltique, non-seulement quant au sang, mais aussi quant à la langue, aux mœurs et à la religion[1]. Les Germains de la zone septentrionale se rapprochaient sous ce rapport beaucoup des Scandinaves, au point qu'il est vrai de dire que, dans l'Antiquité, la différence entre les Scandinaves et les Germains du nord était moins grande qu'entre ceux-ci et les Germains de la zone méridionale. La

[1] Il faut maintenir dans l'histoire une différence primitive de race entre les *Keltes* et les *Germains;* mais la fréquente fusion de ces deux races est également un fait incontestable, et, par conséquent, ceux qui, dans les antiquités germaniques et surtout dans l'idiome de la haute Allemagne, croient retrouver beaucoup d'éléments *keltiques*, ne sont certainement pas dans l'erreur. Le moment approche où il sera possible de dire quels sont, par exemple, parmi les anciens noms de montagnes, de fleuves, de bourgs, etc., de la Germanie, ceux qui sont d'origine *keltique* et ceux qui ont une origine *germanique*. Beaucoup de mots allemands, comme *glas*, *frank*, *blank*, etc., sont évidemment empruntés aux idiomes keltiques.

fusion des deux races *kelte* et *gète* s'est opérée déjà dans les premiers siècles avant notre ère, de sorte que, déjà du temps de César, il était impossible de décider si telle ou telle tribu était plutôt *keltique* ou *germanique*. C'est ainsi, par exemple, qu'à l'orient de la Germanie, les *Gothines*, qui certainement étaient d'origine gote ou germanique (v. p. 62), se sont confondus de bonne heure avec une tribu chalde des Karpathes, au point qu'ils parlaient un idiome chaldique ou *gallique* (*Tacit.*, Germ., ch. 43). A l'ouest de la Germanie, sur le Rhin, habitaient, au premier siècle avant notre ère, les *Trévirs* (cf. les Trevings, p. 29) et les *Nervies* (cf. *Nèvres*, p. 28), qui étaient d'origine *germanique;* et cependant *saint Jérôme*, qui savait le gallique, affirme positivement que les *Trévirs* parlaient un idiome *kelte*. Il résulte de là que les *Trévirs* et les *Nervies* étaient du nombre de ces tribus germaniques qui, de bonne heure, s'étaient mêlées à des tribus keltes, au point d'adopter leur langue, bien que, dans certaines circonstances, elles aient rappelé avec orgueil, et même avec passion, leur origine *germanique* (*Tacit.*, Germ., 28). Chose curieuse! ce mélange des tribus germaines, et particulièrement des *Trévirs* et des *Nervies*, avec des tribus keltes, fut indirectement la cause qui détermina le choix du nom de *Germains* pour désigner l'ensemble des tribus de la *branche gète* qui s'étaient établies, après les Keltes, dans les contrées de l'ancienne *Keltique*.

§ **46. Le nom ethnique de Teutiskes.** — Les émigrés qui, après s'être séparés de la *branche gète*, sont allés s'établir dans la *Keltique* (Germanie), ne formaient plus seulement des familles distinctes, mais s'étaient déjà groupés en tribus et en nations. Chacune de ces tribus portait un nom particulier qui, le plus souvent, comme chez les Scandinaves (v. p. 60), était emprunté au nom du dieu dont cette tribu se disait issue (v. *Tacit.*, Germ., ch. 2). Ces tribus ou ces nations n'étaient pas encore unies entre elles par un lien *politique*, et, par conséquent, ne formaient pas encore un *peuple* (v. p. 13). Aussi n'y avait-il pas non plus de nom de *peuple* ou de nom général désignant toutes les tribus, toutes les nations unies ensemble. Mais bien que ces tribus et ces nations ne fussent pas encore constituées comme *peuple*, politiquement parlant, elles sentaient cependant qu'elles appartenaient à une même *souche*, par suite de la communauté de leur langage, de leurs mœurs, de leurs

traditions et de leur religion. Toutes se disaient, par conséquent, issues de la même *nation* (*teut*), et c'est pourquoi, de même que leurs ancêtres les *Gètes* s'étaient donné le nom national de *Thivutides* (v. p. 34), de même aussi les descendants de ceux-ci se donnaient le nom national de *Teutiskes* (Nationaux, Fils de la Nation; cf. *Svediskes*, p. 61) que plus tard les Allemands ont changé en *Deutsche* ou *Teutsche*[1], et les Français en *Tudesques*. C'est par ce nom que les Allemands d'aujourd'hui se désignent à la fois comme *peuple* et comme *race*. Dans l'Antiquité, le nom national de *Teutiskes* n'était connu que des Nationaux, et employé seulement pour désigner la nation ou la race. Dans ses rapports avec d'autres tribus, soit nationales, soit étrangères, chaque tribu se désignait par son nom de *tribu*. Les peuples étrangers, voisins des *Teutiskes*, n'ayant jamais affaire au peuple tout entier, mais seulement à quelques tribus *tudesques*, n'avaient pas besoin de connaître et d'employer le nom *national;* ils pouvaient se contenter de désigner celles-ci, comme ils le faisaient, par leur nom de tribu. Les noms des tribus les plus voisines servaient également, dans certains cas, à désigner les tribus plus éloignées, et même à désigner la race entière. C'est ainsi que le nom de la grande tribu kelto-germaine des *Alemans*, la plus voisine des Franks et des Burgondes, fut employé

[1] La question de savoir si aujourd'hui, en allemand, il faut dire *deutsch* ou *teutsch*, n'a aucune valeur au point de vue de la philologie. Les deux formes *dütsch* et *tütsch* ont été employées successivement dans les pays de la haute Allemagne et dans ceux de la basse Allemagne. Le vieux haut-allemand, tel, du moins, qu'il s'est constitué historiquement, est un idiome grossier dont les consonnes n'ont pas eu une prononciation nette et invariable, de sorte que la forme *thiotisk* appartient tout aussi bien au vieux haut-allemand que la forme *diotisc;* les dialectes du bas-allemand admettent également la forme *dhiotisk* et *dutch*. D'ailleurs la forme *deutsch* fût-elle, ce qui n'est pas, une forme essentiellement *haut-allemande*, que cela ne prouverait pas que *deutsch* doive être aujourd'hui préféré à *teutsch*. Car il n'y a pas de raison pour désigner le *peuple* allemand, qui se compose aussi bien de *Bas-Allemands* que de *Haut-Allemands*, par un nom *haut-allemand* plutôt que par un nom *bas-allemand*. Mais une chose est certaine, c'est que les formes les plus anciennes (scyth. *taviti;* gète *thivud;* goth. *thiuda;* norr. *thiod*) se rapprochent plus de *teutsch* que de *deutsch*. Dans le patois allemand de Strasbourg, qui, comme la plupart des patois populaires, prononce les consonnes *initiales* tantôt comme consonnes dures, tantôt comme consonnes molles, selon que celui qui parle les accentue avec plus ou moins d'énergie et de passion, on dit, par exemple, dans le parler ordinaire *er kann didsch* (il sait l'allemand) et dans le langage passionné : *i happ's em titsch ksaït* (je le lui ai dit rondement).

dans la suite pour désigner toutes les nations germaines de la rive droite du Rhin supérieur. La même chose eut lieu déjà au premier siècle avant notre ère, par rapport au nom de *Germains* qui, avant de désigner la race ou la nation, désignait simplement une *tribu*.

§ **47. Origine du nom de Germains.** — A peu près quatre-vingt-dix ans avant notre ère, les *Trévirs* et les *Nervies*, tribus germaines qui s'étaient mêlées avec des tribus keltes (v. p. 74), s'établirent dans la Gaule sur la rive gauche du bas Rhin dans la contrée où se trouve aujourd'hui la ville de Trèves. Les Gaulois et les Belges avaient intérêt à ce que les *Teutiskes* ne vinssent pas faire irruption chez eux sur la rive gauche du Rhin, mais restassent sur la rive droite où ils avaient déjà formé des établissements. Les Romains, qui avaient des camps retranchés et des colons sur le Rhin, faisaient cause commune avec les *Gaulois* pour empêcher les *Teutiskes* de passer ce fleuve. Telles étaient les dispositions de la population gauloise et romaine du Rhin inférieur, lorsqu'une tribu tudesque, nommée les *Tongres*, se présenta sur le Rhin avec l'intention de le passer et de s'établir sur la rive gauche. Cette tribu éprouva de la résistance de la part des Gaulois et des Romains. Mais les *Teutiskes*, comme en général les peuples demi-barbares et énergiques de l'Antiquité, n'avaient pas l'habitude de s'arrêter devant les premiers obstacles ou les premières résistances; ils passaient outre toutes les fois qu'ils pensaient pouvoir vaincre par la force. Toutes les fois donc qu'ils n'essayaient pas de renverser les obstacles, c'est qu'alors la crainte les retenait. Voilà pourquoi *Tacite* avait raison de dire (Germ., ch. 1) que les Germains, les Sarmates et les Dâkes n'étaient séparés les uns des autres que par une *crainte réciproque* (mutuo metu). Les Gaulois de la rive gauche, qui refusèrent le passage aux *Tongres*, étaient puissants par eux-mêmes (Validiores olim Gallorum res fuisse summus auctorum D. Julius tradit. *Tacit.*, Germ., 28). Ils étaient d'ailleurs soutenus par la population romaine qui était encore moins favorable aux *Teutiskes* que les Gaulois dont quelques-uns étaient à moitié de leur sang, tels que les *Trévirs* et les *Nervies*. En présence de cette résistance gallo-romaine, les *Tongres* n'osèrent pas recourir à la force. Les Teutiskes, bien qu'ils ne fussent pas une race astucieuse (Gens *non astuta nec callida*. Germ., 22) procédaient

cependant, dans les cas difficiles, selon l'usage des barbares, non seulement avec prudence, mais encore avec ruse. Ne pouvant pas forcer le passage du Rhin, les *Tongres* imaginèrent de se faire admettre paisiblement sur la rive gauche, en invoquant à cet effet les liens et les droits de parenté qui les unissaient aux Gaulois. Ils rappelèrent que les *Teutiskes* s'étaient mêlés de tout temps avec des tribus keltes, et que notamment les *Trévirs* et les *Nervies*, par suite de cette alliance, étaient leurs *frères*. Or, dans l'Antiquité, et principalement chez les peuples d'origine scythe, la qualité de *frère* impliquait moins des *sentiments d'affection* que des *devoirs* de protection (v. § 70). Le nom de *frère* (sansc. *bhratr;* lat. *frater;* goth. *brothar*) signifiait proprement *souteneur*, et indiquait que le frère avait l'obligation de *soutenir*, de défendre et de protéger celui qui avait la même mère, ou qui était sorti du même *germe*[1] que lui. Aussi les *Tongres*, s'appuyant plutôt sur leurs prétendus droits de frères que sur leurs sentiments fraternels, disaient-ils aux Romains, pour briser leur résistance, non pas qu'ils étaient les *fratres*, mais qu'ils étaient les *Germani* des Gaulois. Cet appel fait à la parenté, à la communauté du sang, paraît avoir touché les Gaulois, de telle sorte qu'ils permirent aux *Tongres*, malgré l'opposition des Romains, de passer le Rhin et de s'établir sur la rive gauche, là où cette tribu habitait encore du temps de Tacite. Mais ces *Tongres* vinrent en si grand nombre, que, semblables au hérisson de la fable qui expulsa du terrier le mulot qui l'y avait reçu, ils éconduisirent tout paisiblement du canton la population romaine et gauloise. Aussi les Romains, refoulés de la sorte, donnèrent-ils d'abord ironiquement le nom de *Germani* (Frères) à toutes les tribus *teutiskes* qui, comme les *Tongres*, se présentèrent sur la rive droite du Rhin ; dans la suite, ce nom de *Germani* ayant été appliqué aux *Teutiskes*, sans qu'on en connût toujours la signification, les Romains substituèrent aussi le nom de *Germania* (Pays des Germains) à l'ancien nom grec de *Keltikè*.

Comparé aux *noms de tribus*, tels que ceux de *Marsi*, de *Gambri-*

[1] Le mot latin *germen* se rattache sans doute au même thème dont dérivent le mot sanscrit *garbhas* (receptacle, matrice), le grec *karpos* (receptacle de noyau, fruit) et le grec *delphus* (matrice). Le latin *germânus* (issu du même germe, de la même matrice) correspond au sanscrit *sa-garbhas* (ayant la même matrice ou mère) et au grec *a-delphos* (ayant la même mère).

vii, de *Svevi*, de *Vandilii*, etc., qui étaient à la fois *anciens* et *réellement* usités chez les Germains eux-mêmes (*vera* et *antiqua* nomina, Germ., 2), le *nom ethnique* de *Germani* était un nom tout *moderne* (vocabulum *recens*), et *depuis peu ajouté* (et nuper additum), comme nom de peuple, aux anciens noms de tribu. Ce nom était tout *moderne* et ajouté *depuis peu* par rapport au temps où les Romains entendirent, pour la première fois, parler des Germains, c'est-à-dire peu de temps avant la guerre faite par César sur le Rhin inférieur. Et, en effet, le nom de *Germani* ne fut connu des Romains que tout au plus vingt ans avant cette guerre, et il fut donné d'abord aux *Tongres* qui, les premiers d'entre les Teutiskes, passèrent le Rhin et expulsèrent les Gaulois de la rive gauche (qui primi Rhenum transgressi Gallos expulerint), non par la force, mais à la faveur du nom de *Germani* qu'ils s'étaient donné, et qui leur fut maintenu par les Romains (tunc Germani vocati sint). Ensuite le nom de *Germani*, que les Romains avaient d'abord donné ironiquement aux *Tongres* seuls, comme *nom de tribu ou de nation* (nationis nomen), prit peu à peu, selon *Tacite*, une extension telle qu'il devint un *nom de peuple* (in nomen *gentis* evaluisse paulatim), c'est-à-dire le nom de la race germaine ou du peuple germain tout entier, de sorte que dès lors *tous* furent appelés *Germani* (ut omnes Germani vocarentur) par les *Romains*. Ce nom, dans l'origine, a été imaginé (invento nomine) par *crainte* (ob metum) par les *Tongres*, qui par ce moyen sont devenus *vainqueurs* (primum a victore); et dans la suite les Germains *eux-mêmes*, du moins comme le croit *Tacite*, se sont donné ce nom ethnique (mox a se ipsis Germani *vocarentur*), sans doute d'abord et principalement dans leurs rapports ultérieurs avec les Romains.

§ **48. Germani n'est pas un nom kelte.** — Les Romains ayant formé de *Germani* le nom de *Germania* (Pays des Germains), comme ils avaient fait de Hispani *Hispania*, ou de Lusitani *Lusitania*, ce nom géographique contribua beaucoup à faire oublier la signification primitive de *Germani* (Frères). Cependant la signification véritable de *Frères* était encore parfaitement et généralement connue des Romains dans tout le premier siècle de notre ère. En effet, au commencement de ce siècle, *Strabon*, qui, dans sa géographie, parlait des Germains d'après les renseignements que lui avaient fournis des Romains, dit expressément que le nom de

Germani est synonyme du grec *gnèsioï* (genuini, germani)[1]. *Vellejus Paterculus* parle d'une chanson où le nom propre de *Germani* est rapporté, pour le sens, au nom commun latin *germani*. *Plutarque* (Marius, ch. 24) donne au nom de *Germani* la signification du grec *adelfoï* (Frères). Si, à la fin du siècle, *Tacite* n'a pas dit d'une manière *explicite* que le nom *Germani* était identique avec le nom commun latin *germani*, c'est qu'il croyait avec raison que cela s'entendait de soi-même. En effet, s'il n'avait pas jugé que la signification du nom propre de *Germani* fût généralement connue de ses lecteurs, il aurait senti la nécessité d'en donner l'explication. Car il savait que *Germani* n'était pas un ancien nom de *tribu* qui, comme d'autres noms de tribu dont il ignorait la signification, serait devenu un nom de *peuple;* il dit que c'était un nom tout nouveau, *inventé* dans une circonstance déterminée, et motivé par la *crainte* (ob metum), de sorte que ce nom, quant à sa signification, était choisi naturellement de manière à être en rapport avec cette circonstance et avec cette crainte. Si donc *Tacite* n'avait pas cru que l'énoncé seul du nom de *Germani* en indiquât la signification, il lui aurait fallu montrer comment ce nom, *inventé* par les Tongres, était par sa signification en rapport avec la circonstance dans laquelle ils se trouvaient, et avec la crainte qu'ils éprouvaient. Or, comme *Tacite* ne donne pas d'explication de ce nom propre, cela prouve bien qu'il juge superflu de le faire; et il le juge superflu, parce que, s'adressant à des lecteurs qui savaient le latin, il devait naturellement supposer qu'ils connaissaient aussi la signification du mot *germani*. Si, par impossible, *Tacite* avait cru que *Germani* fût un nom *germain* ou un nom *kelte*, il aurait fallu tout d'abord qu'il avertît ses lecteurs de ne pas se laisser induire en erreur par la signification du nom latin homonyme; et ensuite, comme ces lecteurs ne savaient ni le *germain*, ni le *kelte*, il aurait fallu énoncer qu'elle était la signification de ce nom kelte ou germain. Mais il ne donne aucun avertissement, ni aucune explication de ce genre; ce qui prouve évidemment qu'il ne considère le nom de *Germani*, ni comme un nom *germain*, ni comme un nom *kelte*, mais qu'il le donne, purement et simplement, pour ce

[1] Il est à remarquer que le sens du nom de *Thivutides* qui, chez les *Gètes*, était usité au lieu de *Thivutiskes* (voy. p. 34), est également rendu en grec par le mot *Gnèsioï* (voy. HÉSYCH., I, 1585).

qu'il est effectivement, pour le mot latin *germani*, ayant sa signification ordinaire de *Frères*[1].

§ **49. Les traditions généalogiques des Germains.** — Dans l'Antiquité, les tribus, les nations et les peuples ont rattaché généralement leur origine au dieu dont ils avaient institué chez eux le culte, ou dont le culte leur avait été transmis par leurs ancêtres. Le but principal de ces généalogies mythologiques est de montrer comment, par l'intermédiaire du premier chef, roi ou héros de la tribu ou de la nation, cette tribu ou nation descend *directement* et *immédiatement* de la divinité; aussi ne se contente-t-on pas, dans ces traditions généalogiques, d'établir que cette tribu ou nation se rattache *indirectement* au dieu par l'*intermédiaire* des chefs de la *tribu-mère* dont elle s'est détachée. Voilà pourquoi, bien que les différentes tribus soient issues les unes des autres, et qu'elles dussent, par conséquent, dans la série généalogique, tenir compte des tribus *anciennes* dont elles étaient issues, les généalogies mythologiques remontent rarement à la *tribu-mère,* mais elles représentent chaque tribu comme étant une tribu *primitive* et se rattachant *immédiatement*, par ses héros, à la divinité. Aussi les traditions généalogiques, renfermées dans les généalogies *mythologiques* des peuples de l'Antiquité, ne nous apprennent presque rien sur leur généalogie réelle ou *historique*. Cependant elles ont une certaine importance pour l'histoire, en ce sens qu'elles fournissent à la critique le moyen de déterminer l'âge relatif des

[1] Notre maître à tous, M. JACOB GRIMM, ayant pris l'expression de TACITE *ob metum* (par crainte) comme signifiant *pour inspirer la crainte,* en a induit que le nom de *Germani* avait été inventé, parce que, par sa *signification*, il devait inspirer de la terreur à l'ennemi. Mais, sentant bien qu'un peuple ne se rend pas redoutable à ses ennemis rien qu'en se donnant un nom, quelque terrible qu'en puisse être la signification, et que les Germains eussent été des rodomonts ridicules, s'ils s'étaient donné *eux-mêmes* ce nom prétendu terrible, l'illustre savant suppose que ce nom leur a été donné par les Gaulois *terrifiés.* Il suppose donc que c'est là un nom *keltique*, ayant une signification à peu près semblable à celle du mot français *brailleurs* ou du mot hollandais *krakeelers.* Mais comme TACITE, tout au contraire, dit que le nom de *Germani* a été inventé par le *vainqueur* (victore), c'est-à-dire par les *Germains*, M. GRIMM *n'hésite* pas à *changer*, dans le texte vulgaire, le mot *victore* en *victo.* Ainsi que M. GRIMM, M. ZEUSS croit que *Germani* est un mot *kelte;* il suppose qu'il signifie *voisins.* Du moins cette explication présente un sens qui n'est pas en contradiction avec la circonstance dans laquelle le nom est censé s'être formé; mais, sous tous les autres rapports, elle est tout aussi inadmissible que la précédente.

tribus, d'après l'âge relatif du culte des dieux. Ainsi sachant, par exemple, que les *Svîes* (v. p. 60), en se détachant de leur tribu-mère, ont établi chez eux, comme le prouve leur nom, le culte du dieu *Svîa*, qui est identique avec *Vodins;* sachant, d'un autre côté, que *Vodins* est le dédoublement d'une divinité plus ancienne, savoir de *Tius* (Ciel; norr. *Tyr*), et qu'il n'a eu cette importance religieuse dans le culte que chez les tribus de la *branche gète*, on peut en conclure, d'abord que les *Svîes*, les adorateurs d'*Odinn* (*Vodins*), proviennent des tribus de cette *branche gète*, et ensuite qu'ils sont postérieurs à ces tribus, ou tout au plus leurs contemporains; mais qu'ils ne sauraient avoir existé *antérieurement* à elles.

La réciproque est également vraie. Connaissant l'âge, c'est-à-dire la date de l'origine de la tribu, on peut en déduire l'âge du culte de la divinité qu'elle adorait. Sachant, par exemple, que les *Gotes* sont sortis de la *branche gète*, à peu près au cinquième siècle avant notre ère, on peut en conclure que le nom et le culte du dieu *Got* adoré par les *Gotes*, ne sauraient avoir existé antérieurement à la *branche gète*, et qu'on chercherait vainement le nom de ce peuple et de ce dieu chez les *Scythes-Skolotes*, les ancêtres des *Gètes*. Cette méthode employée par une critique à la fois sage et sagace, peut porter la lumière dans le dédale chronologique et historique du culte des dieux, et éclaircir l'origine et la filiation des tribus dans l'histoire des peuples primitifs.

§ **50. Traditions sur la parenté des tribus.** — Outre les traditions généalogiques qui rapportent *l'origine* mythologique de telle ou telle tribu, il y en a d'autres qui énoncent, non l'origine d'une *seule* tribu, mais la parenté de plusieurs tribus entre elles, ou leur commune origine. Cette dernière espèce de traditions est généralement moins ancienne que la précédente, par la raison que ces traditions reposent sur la connaissance, plus ou moins réelle ou imaginaire, des rapports de *parenté* qu'on croyait exister entre certaines tribus, et que cette connaissance est naturellement postérieure à l'établissement même de ces rapports de parenté, lesquels ont eu besoin d'un certain laps de temps pour se former. Comme expression de la science ethnologique chez ces peuples anciens, ces traditions généalogiques ne valent que ce que peut valoir en général la science ethnologique des anciens. Or, cette science, aux yeux de la critique, se réduit à presque rien, si l'on

considère que les rapports de parenté ont été établis dans ces traditions, non d'après la réalité, mais sous l'influence de certaines préoccupations et prédilections, et par suite de certains préjugés et intérêts nationaux. C'est ainsi, par exemple, que les peuples anciens aiment à faire passer pour leurs *frères* les peuples qui sont à la fois leurs voisins et leurs alliés, bien que ceux-ci appartiennent quelquefois à une tout autre race. Les traditions exprimant ce prétendu rapport de parenté n'ont pu se former qu'à l'époque où les deux peuples étaient voisins et alliés l'un de l'autre. C'est pourquoi, connaissant l'époque dans l'histoire où ces peuples étaient voisins et alliés l'un de l'autre, on peut déterminer l'âge de ces traditions généalogiques; et réciproquement, sachant l'âge de ces traditions, on peut déterminer l'époque à laquelle ces peuples vivaient dans le voisinage et dans l'alliance l'un de l'autre. Quelquefois c'est l'orgueil national qui fait établir, contrairement à la vérité, des rapports de parenté entre deux peuples. C'est ainsi que les peuples keltiques et germaniques, ayant été vaincus par les Romains, tenaient à honneur de se faire passer pour les parents de leurs vainqueurs héroïques, qui, à leurs yeux, surpassaient toutes les nations par leur puissance et leur bravoure. Voilà pourquoi les chroniques du Moyen âge représentent les peuples keltiques et germaniques soit comme *fils* des Romains, soit comme issus des *Troyens*, les ancêtres des Romains. D'autres fois l'orgueil national ou la rivalité s'attribue la place d'honneur dans la généalogie, c'est-à-dire le rang *d'aîné* dans la famille. C'est ainsi que les *Aïoles* rapportèrent une tradition d'après laquelle *Hellèn* le père aurait eu trois fils : l'aîné *Aïolos*, la souche des Aïoles, le puiné *Dôros*, la souche des Dôres, et le cadet ou le moins distingué des trois, nommé *Xouthos* (p. *Ex-outhos l'Éliminé*), le père d'*Achaïos* et d'*Iôn*. Quelquefois la place d'honneur est réservée au *plus jeune* des frères. C'est ainsi que les Scythes agriculteurs, qui étaient quelquefois opprimés par les Scythes nomades et guerriers, prirent en quelque sorte leur revanche, en établissant une tradition d'après laquelle, parmi les trois fils de *Targitavus*, le plus jeune *Kola-skaïs*, le père des Scythes agriculteurs, fut favorisé du Ciel de préférence à ses deux frères aînés *Hleipo-skaïs* et *Arpo-skaïs*, les pères des Scythes nomades et guerriers[1]. Dans une autre tradition généalo-

[1] Voy. *Les Scythes*, p. 13, et ci-dessous p. 92.

gique répandue parmi les Scytho-Grecs, la place d'honneur est aussi assignée au *cadet*, comme au plus illustre à cause de la pureté de son sang. Il est dit dans cette tradition, que *Héraklès* (scyth. *Targitavus*) et *Echidna* (scyth. *Apia*) eurent trois fils : l'aîné *Agathursos*, le père des Thrâko-Scythes ; le puiné *Gelonos*, le père des Kelto-Scythes; et le cadet *Skuthès*, le père des Scythes pur sang. Les Germains, du temps de Tacite, avaient aussi une tradition sur la parenté des différentes nations tudesques entre elles, et qui semble donner la place d'honneur, ni à l'aîné, ni au cadet, mais au *puiné*. Cette tradition porte que *Mannus* (l'Homme), le fils de *Tiuisko* (Descendant du Ciel; le Soleil) et de la *Terre* (Avia, Irda), avait trois fils : 1° *Ingvi* (le *Servant; cf.* lat. *ancus;* gr. *angelos;* all. *enkel*), le père des tribus comprises sous le nom de *Ingvivanes* (Compagnons du Servant); 2° *Irmin* (le Vénérable, le Soleil, sansc. *aryaman*), le père des tribus comprises sous le nom de *Irminvanes* (Compagnons du Vénérable), et 3° *Iskvi* (Tenant du Frène; Fils du Frène, v. p. 29), le père des tribus comprises sous le nom de *Iskvivanes* (Compagnons du Fils du Frène). D'abord il est évident que *Tacite* tenait cette tradition d'un *Grec;* car les noms, tels que les donne l'auteur de la Germanie, *Ingævones*, *Herminones*, *Istævones*, *Tuisto*, sont la transcription latine des formes grecques *Iggaiônes*, *Herminônes*, *Istaïónes*, *Touistôn*. Ensuite il est très-probable que la tradition se soit formée chez les *Irminones*, c'est-à-dire chez les tribus qui occupaient la zone moyenne de la Germanie, avec lesquelles, depuis la bataille de Teutoburg, les Romains étaient en rapport, et qui, par suite de leur position mitoyenne entre les *Iskvivanes* du Sud et les *Ingvivanes* du Nord, étaient le mieux en état de fournir des renseignements sur toutes les tribus de la Germanie. Cette tradition a donc dû se former chez les *Irminvanes*, à une époque où ces tribus occupaient la zone moyenne de la Germanie, et ne s'étaient pas encore mêlées avec des tribus du Nord et des tribus du Sud; ce qui n'a eu lieu qu'au premier siècle avant notre ère. Si donc la division *ternaire* de toute la population germanique, telle que la donne la tradition généalogique, a jamais eu quelque base réelle dans l'histoire et dans la géographie de la race germaine, elle ne peut avoir existé que dans le siècle indiqué. Elle n'aurait pas pu se former plus tard ; car, pendant les cinq premiers siècles de notre ère, les tribus et les

nations germaines ont été continuellement en mouvement, se sont déplacées sans cesse, et se sont portées du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest; au point que la division primitive rapportée par la tradition, pour être conforme à la réalité, aurait dû souvent s'effacer, ou du moins se serait fréquemment modifiée. Et effectivement elle s'est modifiée avec le temps; car cette tradition généalogique, rapportée par *Tacite*, subsiste bien encore au septième siècle (voy. *Cod. Saint-Gall.*, 782); mais les tribus et les nations germaines comptées parmi les *Irminônes*, les *Ingviones* et les *Iskviones*, y diffèrent complétement de celles qui, dans l'origine, étaient comprises sous ces noms. Cette tradition généalogique du septième siècle pourrait bien s'être formée chez les Goths de la Gaule. Car il y est dit que *Mannus* avait trois fils : 1° L'aîné, *Hirmin*, père des *Goths*, des *Gépides* et des *Saxons*, qui sont les peuples germaniques par excellence; 2° le puiné *Ingo* ou *Angul*, le père des *Burgondes*, des *Thuringes*, des *Langobardes* et des *Baiovares*, race germaine plus jeune et moins pure quant au sang; 3° le cadet *Iskaivus*, père des *Romanes*, des *Britones*, des *Frankes* et des *Alemanes*, que la tradition considère évidemment comme une race germaine *abâtardie*, sans doute parce qu'elle s'est mêlée, soit avec le sang *romain* (comme, par exemple, les Germains, dans/ quelques cantons du Rhin, et les Goths, dans l'ouest [de la Gaule ou de l'ancienne Bretagne, qui se sont romanisés), soit avec le sang *keltique*, comme les *Franks* et les *Alemans*[1].

[1] Le sang mélangé ou *bâtard*, qui est une tache au jugement de la tradition, semble être dans les vœux à la fois de la nature et de l'histoire. En Europe, les races qui ont conservé le mieux leur pureté originelle, dépérissent intellectuellement et moralement parlant. Les races dominatrices dans l'histoire moderne, ce sont les races mélangées. De même que celui qui sait deux langues vaut, intellectuellement parlant, *deux* hommes, de même aussi celui qui porte dans ses veines le sang de deux races, a double chance de réunir en lui le génie de ces *deux* races. Ainsi DANTE, le plus grand poëte du Moyen âge, est issu, du côté de son père, du sang *latin*, et du côté de sa mère, de la famille lombarde ou *germanique* des *Adalgers* (Aldighieri, Alighieri). Je dois ajouter que les résultats de mes études me portent à croire que les *Franks* et les *Alemans* sont effectivement, comme l'indique le *Codex* de Saint-Gall, des Germains *bâtards*, c'est-à-dire des Germains dont le sang n'est pas resté aussi pur de mélange que celui, par exemple, des *Saxes*, des *Vestfâles*, des *Hesses*, des *Frises*, etc., mais s'est abâtardi par le mélange avec le sang *keltique*. Le mélange des *Franks* avec des *Keltes*, et même avec des *Slaves* ou des *Svèves*, s'est opéré dans la Germanie (Keltique) orientale, longtemps avant leur établissement sur les bords du Rhin. J'aurai occasion de prouver cette thèse dans un travail que je prépare sur les *Glosses*

§ 51. Souvenirs de la mère-patrie chez les Germains. — Plus un peuple s'est éloigné de sa mère-patrie par des migrations longues, c'est-à-dire étendues dans l'espace, plus la différence entre la nouvelle et l'ancienne patrie doit être sensible aux émigrés, et par conséquent le souvenir du passage de l'une dans l'autre se gravera d'autant plus fortement dans leur mémoire, et se conservera dans leurs traditions. On comprend, d'après cela, pourquoi les souvenirs des *petites* migrations, faites d'un pays dans un autre tout voisin, ou d'une partie du territoire dans une autre toute proche, se sont presque tous effacés de la mémoire des tribus *scythes* et *gètes*, tandis que les *grandes* et longues migrations ont laissé longtemps des souvenirs dans les traditions de leurs descendants. En effet, les tribus de la *branche gète* qui ont quitté les bords de la mer Noire et des cantons de la Thrace, pour aller successivement s'établir dans la Presqu'île scandinave, ont conservé, jusqu'au douzième siècle, le souvenir du pays de leurs ancêtres (v. p. 68), tandis que les tribus de la *branche gète* qui, après avoir quitté leur patrie respective, n'ont fait que se porter successivement un peu plus au nord et à l'ouest, n'ont gardé aucun souvenir de leur séjour antérieur au pied de l'Hémus et sur les bords du Danube inférieur. C'est aussi la raison pourquoi les *Germains* se croyaient autochthones, c'est-à-dire nés primitivement sur le sol de la Germanie. *Tacite*, en rapportant cette opinion, l'appuie encore sur des raisons qui lui sont particulières (Germ., c. 2), mais qui sont sans valeur pour la critique moderne. Cette croyance à leur autochthonie se forma et se maintint chez les *Germains* d'autant plus facilement, que les migrations, par lesquelles ils passèrent du pays de leurs pères, situé au pied de l'Hémus, dans leur nouvelle patrie, la *Germanie*, n'étaient réellement pas plus longues, et n'avaient rien de plus extraordinaire que les nombreuses migrations qui, pendant plus de sept siècles, ne cessèrent de s'opérer dans les limites de la Germanie même, où nous

malbergiennes. Je crois même que l'auteur de la tradition précitée a pris le nom de *Iskævus* comme ayant la signification de *Bâtard* (lat. *scævus*; gr. *skaïos*; isl. *skeifr*; all. *schief*, gauche) et qu'il l'a mis en rapport avec la tradition kelto-germaine sur le héros *Skéaf* (Beowulf 92), ce bâtard qui, étant enfant, a été exposé dans une nacelle sur les flots de la mer, et qui, jeune homme, arrive à la royauté, mais dont la puissance s'évanouit au moment où l'on s'enquiert de son *origine*. Cf. CONRAD, *Schwanritter* et *Le Chevalier au Cygne*.

voyons les différentes tribus et nations se déplacer continuellement d'un canton à l'autre. Aussi de même que, malgré ces déplacements continuels entre les limites de leur pays, les Germains pouvaient cependant dire avec raison qu'ils avaient toujours habité les différents cantons de la Germanie, de même aussi, considérant la patrie de leurs pères au pied de l'Hémus comme un canton de la Germanie méridionale, ils pouvaient croire qu'ils avaient de tout temps été autochthones dans ce vaste pays.

§ 52. **Possibilité physico-numérique de l'origine gète des Germains.** — Nous avons démontré que les *Germains* et les *Scandinaves* ne sont pas *autochthones* dans leurs pays, mais que les uns et les autres sont issus de la *branche gète.* Pour le prouver, il a fallu établir la possibilité *physique* de cette origine, en montrant comment les *Germains* et les *Scandinaves*, séparés de leur souche *gète*, dans le temps et dans l'espace, s'y rattachent néanmoins, sous l'un et l'autre rapport, par les peuplades *émigrées.* Il nous reste encore, en dernier lieu, à prouver la possibilité *physique* de cette origine, au point de vue *numérique* de la population, en répondant à cette question : est-il possible que les émigrés de la *branche gète*, qui étaient cependant en petit nombre, aient pu avoir pour descendants la population si nombreuse des Germains? En admettant, d'un côté, comme hypothèse probable, que pendant les cinq siècles durant lesquels les émigrations ont eu lieu, le nombre total des émigrés se soit monté, en moyenne, dans chaque *siècle*, à 90,000 âmes; que, d'un autre côté, la population des émigrés dans chaque siècle n'ait fait, en moyenne, que *doubler* dans l'espace de cent ans, nous arrivons à ce résultat qu'au commencement de notre ère, la population germaine se montait à peu près à 900,000 âmes; et certes du temps de César cette population n'a pas dépassé ce nombre. Si nous ajoutons les 600,000 âmes de la population des *pays scandinaves* issues des 180,000 émigrés de la *branche gète*, nous arrivons à un total de 1,500,000 âmes provenant de 630,000 émigrés qui, dans l'espace de cinq siècles, ont quitté successivement les cantons de la *Gétie* et de la *Dacie*, pays dont la population moyenne, et ajoutée ensemble, doit avoir été au moins de 1,100,000 âmes.

Comme tous ces chiffres n'ont rien d'exagéré, mais restent probablement au-dessous de la réalité, il y a donc possibilité physique,

au point de vue *numérique*, que les Germains, avec les Scandinaves, soient sortis de la *branche gète*.

Nous venons de prouver, dans cette première Partie, la filiation généalogique des Scythes aux Gètes, et des Gètes aux Germains et aux Scandinaves, en montrant le lien *physique* ou la parenté qui, moyennant les émigrations, relie ensemble ces peuples extérieurement séparés l'un de l'autre dans le temps et dans l'espace. Or, si ces peuples sont réellement issus les uns des autres, s'il y a une parenté *physique* entre eux, il est naturel de présumer qu'il existait aussi entre eux une *parenté morale* et une généalogie ou *continuité spirituelle*. En effet, de même qu'il y a entre le père et son fils, non-seulement une ressemblance *physique*, mais aussi une transmission de ressemblances intellectuelles et *morales*, de même entre deux peuples dont l'un est issu de l'autre, il doit y avoir nécessairement des analogies frappantes quant à l'esprit, aux mœurs et au caractère, ou quant à l'héritage intellectuel et moral transmis de l'un à l'autre. Or, si nous arrivons à montrer qu'il y a eu réellement entre les Scythes, les Gètes et les Germains-Scandinaves une parenté morale et une continuité spirituelle, nous ajouterons, par cela même, à la première espèce de preuve, que nous venons de tirer du rapport physique ou généalogique entre ces peuples, une seconde série de preuves basées sur les analogies qui se manifestent dans les phénomènes de leur état *social*, *moral*, *intellectuel* et *religieux*. Les preuves de cette seconde espèce formeront successivement le sujet des quatre parties suivantes de cet ouvrage.

II. DEUXIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE.

CHAPITRE VI.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES, ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, PROUVÉE PAR LA CONTINUITÉ ORGANIQUE DES PHÉNOMÈNES DE L'ÉTAT SOCIAL DE CES PEUPLES.

§ **53. Idée de ce chapitre.** — S'il est vrai, comme nous l'avons montré dans la première Partie de cet ouvrage, que les Scythes sont les pères des Gètes, et que ceux-ci sont les pères des Germains et des Scandinaves, il s'ensuit que les Scythes, les Gètes et les Germains-Scandinaves forment une seule et même *lignée*, de sorte que ces derniers, par l'intermédiaire des *Gètes*, se rattachent aux premiers, et qu'à proprement parler, *Scythes, Gètes* et *Germains-Scandinaves* ne forment *qu'une seule nation*, dont les générations successives, se continuant les unes par les autres, ont porté ces différents noms de peuple, aux différentes époques de leur existence historique. Mais si ces peuples n'ont formé qu'une seule lignée, qu'une seule nation, il n'y a eu, également, en eux qu'une seule *vie* physique, morale et intellectuelle, qui a fait de cette race une *unité*, une *individualité*, et a produit successivement les phénomènes historiques qui sont les expressions de cette vie individuelle. Or, les phénomènes de la vie sociale, morale, intellectuelle et religieuse d'une race reproduisent tous les caractères distinctifs de son individualité, et doivent par conséquent représenter l'*unité* de cette individualité, malgré les *diverses* modifications qu'ils subissent avec le temps par suite des lois du développement et du progrès. Si donc les Scythes, les Gètes et les Germains-Scandinaves ne forment qu'une seule race, une seule individualité, il faut que les phénomènes de leur état social, moral, intellectuel et religieux prouvent cette individualité et en reproduisent l'unité depuis le commencement jusqu'à la fin, au milieu même des modifications que cet état a dû subir, en passant des pères aux fils, et des fils aux petits-fils. Dans les chapitres suivants nous aurons donc à montrer que réellement cette condition a été remplie, et qu'effectivement dans leur état social, moral, intellectuel et religieux, les

Germains et les Scandinaves succèdent à leurs pères les *Gètes*, comme les *Gètes* continuent leurs pères les *Scythes*.

Nous commençons par l'état *social*, parce qu'il est le premier mode d'évolution de l'esprit humain. En effet, avant de mériter le titre d'être *moral* et *intellectuel*, l'homme n'est encore, au commencement de son existence terrestre, qu'un être *social* (gr. *zôon politikon*)[1]. La société, dit Aristotélès, existe avant l'homme. L'individu, guidé d'abord uniquement par la nature, accepte tel quel l'état social qui lui est donné par sa naissance; plus tard seulement il peut le modifier plus ou moins par sa volonté propre, c'est-à-dire par sa moralité et son intelligence. L'état *social* comprend trois séries de phénomènes : 1° le *genre de vie* et les moyens de satisfaire les besoins de la vie physique, tels que la nourriture, le vêtement et le logement; 2° les *rapports sociaux* donnés par la naissance, tels que: la famille, la tribu et la nation; 3° *les conditions sociales,* établies en partie par la naissance, en partie par la volonté, et faisant, par conséquent, la transition de l'état *social* à l'état *moral* des peuples. L'état *moral* d'un peuple est une manifestation plus relevée de son esprit que son état *social*, parce qu'il n'est pas déterminé, au même degré que celui-ci, par la nature, la naissance et les circonstances extérieures; d'un côté, il est vrai, il tient encore de l'état social, mais de l'autre il touche déjà à l'état intellectuel. Enfin, l'état *intellectuel* prime à la fois l'état *social* et l'état *moral*, parce qu'il détermine l'un et l'autre, et n'est déterminé lui-même que par l'intelligence et la liberté ou la justice. L'état *intellectuel* des peuples se manifeste : 1° par le commerce et l'industrie; 2° par les beaux-arts, la poésie et le langage; 3° par la *tradition* qui, dans l'origine, est à la fois *croyance* et *science*.

§ **54. But de ce chapitre.** — Le but de ce chapitre est de démontrer que les *Scythes*, les *Gètes* et les *Germains-Scandinaves* se continuent les uns les autres dans leur état *social*. Or, par cela même qu'il s'agit ici, non d'une continuité physique ou généalo-

[1] Le mot *social* a ici le sens relatif ou historique de *né dans la société primitive.* S'il avait la signification absolue et philosophique de *appartenant à la société* en général, il faudrait dire que l'homme ne doit être autre chose qu'un *être social.* En effet, l'individu n'a de valeur *réelle* que par rapport à la société. Les plus belles prérogatives de l'homme : la raison, le langage, la moralité, appartiennent à *l'espèce* plutôt qu'à *l'individu*, et elles n'ont de sens que relativement à la société.

gique, où les individus, en se succédant les uns aux autres, restent continuellement à peu près les mêmes quant au corps, mais d'une continuité *spirituelle*, c'est-à-dire d'un *développement* progressif, nous avons à faire voir que les peuples en question suivent, sous le rapport indiqué, les lois du développement et du progrès. Le développement, dans l'état social, s'opère en passant par trois degrés qui sont : 1° la *sauvagerie*, 2° la *barbarie* et 3° la *civilisation*. Le *sauvage* ne vit pas encore d'une vie moralement *individuelle;* il est tout au plus membre physique de sa famille. Le *barbare*, au contraire, vit déjà de la vie morale de sa tribu ou de sa horde; mais il n'a encore d'individuel que ce qu'il emprunte à cette vie, qui, bien qu'elle soit quelque peu générale, n'en est pas moins exclusive, pauvre et mesquine. L'homme *civilisé* seul vit de la vie *individuelle*, mais par rapport à la vie *générale;* il est d'autant plus civilisé que l'une et l'autre vies sont plus riches et plus compréhensives, et harmonisent mieux l'une avec l'autre. Ces trois degrés de l'état *social* et leurs noms respectifs s'appliquent aussi à l'état *moral*, à l'état *intellectuel* et à l'état *religieux*. Il devra donc résulter, des quatre Parties qui vont suivre, la démonstration que les *Scythes*, les *Gètes* et les *Germains-Scandinaves* ont passé dans leur vie *sociale*, *morale*, *intellectuelle* et *religieuse*, d'abord par l'état *sauvage*, puis par l'état *barbare*, et qu'enfin ils sont arrivés au commencement de l'état *civilisé*. Le tableau que nous retracerons n'aura pas pour but direct d'indiquer *quel* degré de développement ces peuples ont atteint; il ne s'agit ici, ni de faire leur éloge, ni de les critiquer; il s'agit seulement de constater qu'il y a eu *continuité* et progrès social, moral, intellectuel et religieux des Scythes aux Gètes et des Gètes aux Germains-Scandinaves, et de confirmer ainsi, par de nouvelles preuves, la preuve déjà donnée de la *réalité* de leur *généalogie physique*. Si cependant on voulait apprécier la valeur intellectuelle et morale des progrès faits aux différentes époques, il faudrait, pour que l'appréciation fût juste, se rappeler qu'à toutes les époques de l'histoire, les individus éminents d'un peuple, c'est-à-dire la grande minorité, se placent toujours à un degré *au-dessus* de l'état social, moral, intellectuel et religieux de leur nation, tandis que la majorité est toujours placée à un degré *au-dessous* de ce qu'on serait en droit d'attendre d'eux d'après l'état de leur société, de leurs mœurs et de leur religion. Cela veut dire, en

d'autres termes, que, dans tous les temps et dans tous les lieux, les hommes supérieurs sont meilleurs, par leur intelligence et leur moralité, que les lois, les institutions politiques et religieuses de leur pays, tandis que le vulgaire, s'il se trouve à l'état *barbare*, retombe souvent à l'état *sauvage*, et s'il est arrivé à l'état de civilisation, reste néanmoins encore *barbare* dans beaucoup de points de son état social, moral, intellectuel et religieux.

a) *Le genre de vie.*

§ **55. L'état nomade des Scythes.** — A leur arrivée en Europe, au septième siècle avant notre ère, les Scythes étaient encore généralement adonnés à la vie *nomade*. Leurs troupeaux consistaient principalement en chevaux, en bestiaux et en chèvres. Toujours armés, comme l'étaient en général les nomades dans l'Antiquité, pour leur défense personnelle et pour la guerre, ils ne se bornaient pas uniquement à faire paître, ou, comme ils disaient, à *pousser* (scythe *vaita*) devant eux leurs troupeaux; ils chassaient aussi la bête fauve et le gibier dans les montagnes et dans les plaines. Aussi l'action de faire *paître* et de *chasser* était-elle désignée par le même mot dans les langues scythiques (v. *Les Scythes*, p. 18). Le voisinage de la mer Caspienne, et plus tard de la mer Noire, engagea quelques peuplades, entre autres les *Massa-Gètes*, à se livrer également à la pêche (*Hérod.*, I, 215; IV, 59). La pêche dans l'eau douce et dans la mer (*Hérod.*, IV, 59), étant une espèce de *chasse*, portait aussi le même nom que celle-ci. Ce fut la pêche, ainsi que la nécessité de passer les grands fleuves de leur pays qui, chez les Scythes, provoquèrent la navigation. Arrivés dans les contrées au nord de la mer Noire, où la fertilité du sol et l'exemple des colonies grecques les invitaient à la culture de la terre, les *Scythes* et les *Gètes* se livrèrent aussi aux travaux agricoles. Ils connaissaient alors déjà le soc (lith. *zoch;* vha. *suoha* sanglier) et le coutre (lat. *culter;* lith. *zagre*, *zagarai;* cf. gr. *sagaris*) qu'ils appelaient le *déchireur* (goth. *hôha;* sansc. *kôkas* le loup; cf. *vrikas*, loup, soc.). Plus tard les Slaves paraissent avoir inventé la charrue d'après le modèle des chars et des traîneaux (v. § 59); ils l'appelèrent également du nom de *déchireur* (lith. *plugas;* cf. slav. *wluk*, loup), et sous ce nom elle fut aussi adoptée des Germains (cf. *pflug*) et des Scandi-

naves (*plôgr*). Cependant la culture de la terre ne put devenir plus générale chez les Scythes que lorsque ces peuples abandonnèrent de plus en plus la vie nomade. Comme l'agriculture était toute nouvelle chez eux, les laboureurs se considéraient naturellement comme les plus *jeunes* de la race scythe, et se disaient, par conséquent, les descendants du plus jeune des trois fils de *Targitavus* (v. p. 82) que la tradition, qui sans doute avait en vue cette descendance même, désignait sous le nom de *Prince au char*, ou *Prince à la charrue* (*Kola-skaïs; Hérod., Kola-ksaïs;* sansc. *Hala kchayas*, norr. *Hiul-skae*). La tradition rapportait également avec une intention marquée, que *Kola-ksais* seul savait manier le soc d'or ardent (cf. le couteau d'or de *Djem-chîd*) qui était tombé du ciel, tandis que ses frères, l'aîné nommé le *Prince au bouclier* (*Hérod., Hleipo-ksaïs*, norr. *Hlifar-skae* ou *Hlifar-skati;* cf. lat. *clypeus*), et le puiné nommé le *Prince aux flèches* (*Hérod., Arpo-ksaïs;* sansc. *arva-kchayas;* gr.- pers. *Arba-kès;* norr. *örvar-skae*), lorsqu'ils voulurent toucher au soc ardent, se brûlèrent les mains; ce qui devait énoncer que les Scythes guerriers, représentés par *Hleipo-skaïs*, et les Scythes nomades, représentés par *Arpo-skaïs*, ne réussirent guère dans l'agriculture, et préférèrent au maniement du soc le maniement des armes, par lesquelles ils devinrent les maîtres des Scythes laboureurs représentés par *Kola-skaïs*.

C'est principalement par l'agriculture, et par le genre de vie qui en fut la conséquence, que les Scythes de la branche *skolote* se différencièrent des Scythes de la branche *sarmate*, et que s'opéra chez ceux-là plus facilement la transition de l'état barbare à l'état plus civilisé. Les Scythes-*Sarmates*, toujours à cheval comme chasseurs nomades et comme guerriers, conservèrent, il est vrai, plus longtemps que leurs frères, les *Skolotes*, le caractère indépendant et chevaleresque de leur race; mais les Scythes de la branche *skolote*, s'accoutumant peu à peu, par l'agriculture, à l'ordre, à la persévérance et au travail, arrivèrent plus tôt que les Scythes sarmates à l'état civilisé, et par là acquirent, longtemps avant eux, quelque importance dans l'histoire du Monde ancien.

§ **56. L'agriculture et la propriété immobilière.** — Les Scythes, et même encore leurs descendants les peuples *gètes*, par suite de leurs mœurs nomades, ne connurent longtemps pas la propriété *immobilière*. Ils cultivaient la terre sans

s'approprier le sol. Chaque année ils se partageaient entre eux le terrain labourable, et après la récolte ils l'abandonnaient comme terrain libre (*Horace*, Carm., 3, 24). Cette culture de la terre séparée de la propriété du terrain était un reste de la vie nomade, et se maintint encore quelque temps, même chez les tribus germaines et scandinaves issues de la *branche gète*. Mais bientôt ces peuplades, arrivées, après de longues migrations, à des établissements fixes dans leurs pays respectifs, ne se contentèrent plus, comme leurs ancêtres, de recueillir seulement les produits annuels du sol; au lieu de simples usufruitiers qu'ils étaient, ils se firent propriétaires terriens. Dans l'origine, aussi longtemps que l'individu ne comptait pas encore, comme tel, dans le droit social (v. § 60), cette appropriation ne se faisait pas individuellement, par l'individu ou à titre privé; elle se faisait collectivement par le peuple, au nom de la marche ou de la tribu, puis au nom du village; elle s'effectua ensuite par la distribution du terrain communal entre les domiciliés ou les *manants*, et dès lors la *famille* fut substituée ou subrogée à la *tribu* ou au village, comme propriétaire du sol. La propriété foncière, de *communale* qu'elle était dans l'origine, devint dès lors propriété *familiale* (norr. *ódal;* v. all. *uodil*). Mais comme chez ces peuples la famille était représentée d'abord par le *foyer* mobile, et ensuite par le domicile *fixe* (v. § 125), la propriété foncière se rattachait à la possession d'un domicile. Le domicile fixe étant antérieur à l'acquisition de la propriété foncière, celle-ci était considérée comme l'appendice ou comme le corollaire de celui-là. Comme le domicile fixe, le menil ou le manoir (norr. *bû*) entraînait l'appropriation du sol, et donnait même, chaque fois, droit à une part dans la distribution du terrain communal nouvellement acquis, la possession d'un manoir devint la condition ou, comme on disait, *la mère* de la possession terrienne, et le nom de *manants* (norr. *buandar*) ou hommes *domiciliés* devint synonyme de propriétaires terriens, et dans la suite, par extension, synonyme de *laboureurs*. Mais, de même que le manoir, cette première propriété immobilière, était considéré comme la propriété, non de l'individu qui ne comptait pas encore dans le droit social, mais de la famille représentée par son chef, de même aussi la propriété foncière, *fille* du manoir, ne devint pas une propriété *individuelle* (norr. *lausa-fê*, bien détaché), mais resta encore une propriété

familiale (norr. *adals-fê* ou *ôdal*). Tous les chefs de famille domiciliés dans le district ou dans le village eurent en partage, chacun comme représentant de sa famille, une section du terrain communal, laquelle, d'après la règle adoptée, était attenante et correspondante à ce domicile familial, et déterminée, quant à sa grandeur et à sa position, par la grandeur et la position du manoir. Or, comme les différents manoirs formaient un carré oblong (v. § 57), et étaient *orientés* (norr. *sôlskipt*, cf. p. 8), c'est-à-dire considérés quant à leur position par rapport au soleil levant ou couchant, le terrain correspondant à chaque manoir était également orienté d'après ce manoir, et formait ainsi un quadrilatère dont les côtés lui étaient proportionnels et parallèles. A chaque nouvelle acquisition de terrain faite par le district (goth. *gavi;* all. *gau*), il se faisait aussi un partage proportionnel entre les pères de famille. Comme, de cette manière, les propriétaires de manoirs étaient aussi les propriétaires du sol, et comme la plupart des familles pouvaient cultiver elles-mêmes tous leurs champs, l'agriculture devint l'occupation *principale* des peuples scandinaves. Cependant les familles riches, ne voulant ni ne pouvant cultiver elles-mêmes leurs terres étendues, qui appartenaient à leurs nombreux manoirs, les firent cultiver par ceux qui, n'ayant pas de manoir, n'avaient pas non plus de terrain. Ensuite, les produits de la terre dans le Nord ne suffisant pas à l'entretien de la population, les Scandinaves se livrèrent encore à l'élève du bétail, à la chasse et à la pêche fluviale et maritime. Enfin, l'amour de l'indépendance et d'une vie aventureuse se joignant aux habitudes guerrières de la race fut cause que beaucoup de jeunes Scandinaves se firent soldats mercenaires à l'étranger, ou bien cherchèrent fortune, soit dans le brigandage, soit dans la piraterie. Tel était le genre de vie de ces peuples du Nord qui, on le voit, n'étaient plus à l'état *sauvage*, comme les Scythes primitifs, ni à l'état *barbare* comme les *Gètes*, mais touchaient déjà aux premiers degrés de l'état civilisé.

b) *Les aliments et les vêtements.*

§ **57. Le manger et le boire.** — La nature des aliments de l'homme, qui sont sa première propriété mobilière et individuelle (norr. *lausa-fé*), est toujours en rapport avec son genre de

vie. Aussi les Scythes qui étaient chasseurs et pêcheurs vivaient-ils du produit de la chasse et de la pêche (*Hérod.*, IV, 53 ; 59); et tandis que les Scythes *arotères* ou agriculteurs avaient une nourriture végétale et du miel sauvage (*Just.*, II, 2), les Scythes *nomades* vivaient de la chair et du lait de leurs troupeaux. Ils préféraient la chair et le lait de cheval à tout autre aliment (*Hérod.*, IV, 2, 46; cf. les *Hippomolgues*). L'habitude de manger du cheval, qui se rattachait en partie au culte du Soleil (v. § 107), s'est conservée aussi parmi les descendants des Scythes, les Scandinaves, les Germains et les Slaves, jusqu'à l'époque de leur conversion au christianisme, et c'est seulement alors qu'elle devint chez eux un usage défendu comme tenant du paganisme. Cependant comme les chevaux étaient plus rares dans le Nord, les Scandinaves réservaient ce mets pour les grands jours de *fêtes* ou pour des repas de sacrifice (v. § 186).

Tandis que les Scythes nomades et guerriers préféraient, ainsi que les Perses, le cheval au bœuf, les Scythes agriculteurs, ainsi que les Hindous, estimaient davantage le bœuf et la vache. Chez les peuples gotes et scandinaves, la vache et la chèvre étaient élevées à cause de leur lait, et dans la mythologie scandinave la vache *Audhumbla* et la chèvre *Heidrûn* figurent comme fournissant une nourriture merveilleusement abondante. Le lait, sous forme de lait *aigre* (norr. syra), de lait caillé et de fromage, servait à la fois de boisson (cf. sansc. *payas*, boisson, *lait;* all.-suisse *sûfi*, boisson, *lait;* fr. norm. boisson = *cidre*), et de manger (cf. all.-suisse, *spîse* manger, *fromage*). Comme tous les barbares, les Scythes et leurs descendants aimaient surtout les boissons capiteuses (sansc. *madhus;* lith. *medus;* gr. *methu*), et ils en avaient de différentes espèces. Ils préparaient avec du miel (lat. *mel;* gr. *meli;* sansc. *madhu*) le *miödh*, et avec du lait aigre, le *syra* (cf. sansc. *suras*). Les Slaves buvaient du *kvas* (effervescent). La seule contrée vitifère chez les Scythes, en Asie, était la Margiane (*Plin.*, VI, 18, 2), et, en Europe, la ban-lieue de *Chersonèsos* (*Boeckh*, Corpus Inscript., n° 2097).

Les Gètes de la Thrace donnaient au vin ou à une boisson fermentée qui en tenait lieu, le nom de *Zeila* (*Phot.*, Lex., p. 51) ou *Zîlai* (*Hesych.*, I, 1585), sans doute à cause de sa nature *effervescente* (cf. sansc. *hila;* gr. *zelos;* all. *geil*). Ils en faisaient un usage tellement immodéré qu'un de leurs rois, *Boirebistès* (v. p. 40),

jugea nécessaire de la leur interdire (v. § 188). Dans les climats du Nord qui n'étaient pas favorables à la culture de la vigne, le vin était une boisson tellement rare et chère que les Scandinaves le considéraient comme la boisson du dieu suprême *Odinn* (v. § 117), et ils lui substituaient, pour leur usage journalier, *l'hydromel* (norr. *miödur*) et la *bière* (norr. bior). Les peuples de race *scythe* ont eu, de tout temps, la réputation d'être de grands buveurs. Les Grecs, pour dire *boire beaucoup*, se servaient de la locution de *boire comme un Scythe* (*Arist.*, Probl. III, 7; *Hérod.*, VI, 84; *Anakr.*, Ode 55), ou de *skuthiser*, et encore aujourd'hui, en France, on dit dans le même sens, *boire comme un Allemand,* comme *un Polonais*. Les festins ou repas de sacrifice portaient le nom de *compotations* (norr. *dryckior*). Les Normands disaient *boire la noce* (*drëcka* brûdhlaup) pour *célébrer la noce*. Comme pour célébrer dignement les dieux et les hommes, il fallait boire beaucoup en leur honneur, aux compotations assez nombreuses dans l'année, ces peuples prirent l'habitude de boire outre mesure (v. § 188). D'ailleurs tous les jeux et amusements étaient chez eux un moyen d'éprouver ce qu'on estimait le plus dans l'homme, savoir la force physique. Aussi, dans les compotations jugeait-t-on de la force corporelle d'un individu d'après sa plus ou moins grande aptitude à boire vite et beaucoup. Ainsi le roi slave *Vasily* n'admettait parmi ses compagnons d'armes que les individus qui étaient les plus capables de sabler les cornes à boire (norr. *drinkhorn*). Il y avait chez les Normands un jeu ou une joûte qui consistait à vider, d'un trait et le plus vite possible, un vase à boire d'une grande contenance, et cette joûte subsiste encore en partie dans les *compotations* ou *commerces* des étudiants allemands (v. *Les Aventures de Thôr*, p. 24).

§ **58. L'habillement et les armes**. — Les Scythes, les Gètes et les Scandinaves portaient une espèce de culotte (*Ovid.*, Trist., V, 7, 49), qu'ils appelaient *la Fourchue* (scythe *bruka;* cf. gr. *braka;* lat. *bracca;* v. h. all. *brôcha;* anglos. *bræk;* norr. *brôk*) ou la *Fourchue des cuisses* (scyth. *tuh-bruka;* cf. *tûbrûkas*, *Isidor.*, Etym., XIX, 22; anglos. *deoh-brek;* angl. *thigh- breeches; tuh* = all. *dick*-bein), ou la *Couvre-jambe* (scyth. *skalu-vara;* cf. slav. *schalvary;* pol. *schar-vari;* pers. *schal-vara;* arab. *sir-vâl;* b. lat., *sarabara;* esp. *cer-oulas;* gr. *skelos*, cuisse). Cette culotte, qui était aussi usitée chez les Mèdes, et qui se voit encore aujourd'hui chez les

paysans du Nord, était en bourre, et plus généralement en peau. Le roi danois *Ragnar* (v. p. 69), qui mettait sa braie de manière à avoir le poil de la peau à l'extérieur, reçut, à cause de cela, le surnom de *Lôd-brôk* (Braie velue). La partie supérieure du corps était couverte d'une tunique sans manches, en peau de renne (*tarandus;* v. *Hesychius*), ou plus communément en peau de bouc (v. *Jul. Pollux,* 7, 70); aussi les Scytho-Grecs, pour cette raison, donnaient-ils à cette tunique le nom de *sisurna* (p. *sisurina*, de *sisuros* ou *siluros*, ou *satyros*, bouc). Cette tunique était serrée au milieu du corps par une *ceinture* (v. *Grimm*, Gesch. d. d. Spr., p. 152), à laquelle étaient suspendus une gourde (*Hérod.*, IV, 9, 10) et un coutelas. Par-dessus cette tunique les Scythes mettaient quelquefois un petit manteau fait de plusieurs cuirs chevelus ou *scalps* arrachés aux têtes de leurs ennemis vaincus (*Hérod.*, IV, 64). Sur la tête, qui était garnie d'une épaisse chevelure qu'on ne coupait jamais (v. p. 104), les Scythes portaient une espèce de calotte en cuir (gr. *kurbasia; Hérod.*, VII, 64), comme en ont encore aujourd'hui les paysans islandais; ils portaient au menton une barbe mince et courte (*Luc. Anacharsis*, 6, 34).

Comme les Scythes et leurs descendants étaient des peuples essentiellement guerriers, l'armement faisait aussi partie de leur habillement ordinaire. L'on peut, jusqu'à un certain point, se faire une idée de cet armement, soit d'après le costume guerrier que les artistes grecs ont donné aux *Amazones*, qu'ils représentaient comme des guerrières *scythes* (v. *Les Amazones*, p. 25), soit d'après le costume des guerriers *gètes*, tel qu'on le voit représenté sur la colonne *Trajane.* La coutume qu'avaient les Scythes de porter toujours à la ceinture un coutelas (gr. *sangaris*; sansc. *khangaras ;* arab. *handjar;* lith. *zagaraï*) se transmit aussi aux Germains (cf. *sax;* v. p. 32) et aux Scandinaves, et se maintint jusqu'à nos jours chez quelques paysans de la Suède (cf. *Knifs-herrar*). L'arme principale des Scythes, des Gètes et des Scandinaves était l'arc avec les flèches. L'arc scythique avait une forme particulière que nous ont fait connaître les auteurs anciens (*Am. Marcel.*, 22, 8; *Strabon*, 2, 125; *Plin.*, H. N., 4, 24; *Théocrit.*, Idyll., 13, 25). Leurs carquois étaient ordinairement recouverts de la peau arrachée au bras droit d'un ennemi vaincu et tué (*Hérod.*, IV, 64). Les Scythes étaient d'habiles archers, et renommés surtout comme excellents *hippotoxotes* ou

archers à cheval (*Ælian.*, De Mil. ord. inst., p. 3). Ils passaient même, dans l'Antiquité, pour les inventeurs de l'arc et de cette espèce de bouclier que les Grecs nommaient *sakos* (v. p. 22). Chez les Scythes, comme encore plus tard chez les Scandinaves, le *bouclier* (scyth. *targi;* slav. *terk;* bas. lat. *targia;* fr. *targe*) était l'arme distinctive des Nobles et des Rois (v. p. 33).

c) *Les Habitations et les Véhicules.*

§ **59. Les maisons-véhicules ; les navires et les blokhaus.** — Les Scythes *nomades*, ne pouvant avoir des demeures fixes, avaient des habitations mobiles, espèce de cabanes de bergers, c'est-à-dire des chars à quatre roues surmontés d'une tente, en berceau ou en forme de tonne, et recouverte d'écorce ou de peaux (*Just.*, Hist., 2, 2). Ces chars, semblables aux *Petorita* (Quatre-Roues) des Keltes, aux *Hamaxas* (Deux-Essieus) des Grecs, aux *Harmamaxas* des Perses, aux *Koli-mahas* (maisons sur roues; *maha, mâ;* cf. all. ge-*mach*) des Slaves, avaient chez les *Gètes* de la Thrace (*Hésych.*, II, 146) le nom de *Kar-arnes* (Chars-Tonnes) ou de *Kara-mâs* (Chars-Maisons). Ces tonnes ou berceaux étaient assez spacieux pour qu'une *famille* ou quatre personnes adultes pussent s'y coucher. En cas d'attaque et dans le combat, on plaçait ces chars de manière à en faire une enceinte ou un rempart (cf. norr. *vagna-borg*, Fort de chars). Chez les Scythes septentrionaux, où il y avait de grandes neiges en hiver, les berceaux ou tentes étaient placées sur des radeaux ou traîneaux (*Pompon. Mela* ad Virg. Géorg., 1, 164) qu'ils appelaient *glissants* (scyth. *sangi* p. *snaki*; lith. *sahnus;* polon. *sanki;* cf. all. *snecho,* limaçon; norr. *slêdi* p. slẹhdi). C'est ainsi que ces Scythes passaient, en hiver, chez leurs parents les *Sindies* (v. p. 35), en faisant *glisser* leurs chars-traîneaux sur la glace du Bosphore cimmérien (*Hérod.*, IV, 28). Ces radeaux servaient tour à tour de traîneaux sur les neiges, et de bacs sur les rivières et les fleuves; et voilà pourquoi une certaine espèce de navire porta encore plus tard chez les Scandinaves le nom de *Glissant* (sneckia). La tradition a gardé le souvenir d'un navire *Ellidi* (Navire unique) que *Beitir*, fils de *Gor*, aurait placé sur un *traîneau* (norr. *skipslêdi*), et dans lequel il aurait parcouru une partie de la Norvége. Les Scythes, qui dans l'origine n'avaient pour bateaux

que des radeaux et des *troncs* d'arbres (norr. *holkr*, *askr*) apprirent des Kimméries-*Kamares* du Pont-Euxin à construire des navires. Aussi leurs descendants, les *Svîes* (v. p. 58), conservèrent-ils dans le Nord la forme particulière de ces navires qui étaient nommés *kamares* (*Tacit.*, Hist., 3, 47), du nom de leurs inventeurs, comme les *liburnes* étaient ainsi nommées par les Latins d'après les habitants de la Liburnie. Les vaisseaux des *Sviones* (*Tacit.*, Germ., 44) avaient, comme les *kamares*, la même forme aux deux *bouts* (norr. *stefn*), de sorte que l'un et l'autre bout servaient, selon le besoin, alternativement de proue (*from-stefn*) ou de poupe (v. p. 59, note).

Les Scythes *laboureurs* et les Gètes, étant devenus sédentaires en s'adonnant à l'agriculture, échangèrent leurs chars contre des maisons (*maha*) qui avaient la forme de blockhaus construits avec des fûts d'arbres superposés les uns aux autres, formant un carré oblong, et couverts d'un toit de chaume ou, comme les chars-tonnes, d'un toit de peaux. Ces cabanes, assez semblables à celles que construisent encore aujourd'hui les paysans russes, suédois, norvégiens et islandais, et les *Backwoodmen* (colons ou émigrés) dans les *bois d'arrière* (backwoods) de l'Amérique septentrionale, avaient, dans le Nord, le nom de *budir* (cf. *Budines*, p. 34). Un village composé d'une réunion de ces maisons, et entouré d'une enceinte construite en bois et garnie de tours, était appelé *borg* (bourg), ou *tûn* (angl. *town*), ou *gorod* (norr. *gardr;* cf. lat. *hortus*). Le nom de *borg* était aussi donné aux demeures des Nobles ou des Princes, parce qu'elles étaient également *fortifiées* ou entourées d'une enceinte renfermant plusieurs maisons. Quelquefois ces manoirs (*hûs*), comme les maisons ordinaires, étaient couverts d'un toit de peaux. De là provenait, sans doute, le nom de *skalmi-thakit-hus* (géto-gr. *zarmi-tzeket-hûsa*, manoir couvert de peaux) qu'on donnait à la résidence (gr. *basileion*) du prince des Gètes *Dekeballus* (v. p. 40).

L'entrée des maisons, qui toutes étaient orientées (v. p. 94), se trouvait au bas du pignon oriental; en face de cette entrée était le siége d'honneur, adossé contre le pignon occidental, et placé entre deux mâts (norr. *öndvegis-sûlur*, v. § 126) qui sortaient au-dessus du toit etétaient les symboles de la demeure (v. § 111). Un tel manoir, auquel appartenait, dans la banlieue, une pièce de

terre qui était orientée de la même manière que lui, était la condition (la *mère*, v. p. 93) de toute propriété *foncière* (v. p. 92) et le foyer commun ou paternel de la *famille.*

d) *La Famille, la Tribu et la Nation.*

§ **60. Idée et constitution de la Famille.** — L'idée de *famille* se déduit, dans l'Antiquité, de trois notions : de celle de *génération*, de celle de *propriété* et de celle de *domicile.* Bien que la *famille*, en tant qu'elle a pour base, dans l'origine, la naissance ou la génération, soit la même chez tous les peuples, elle a pris cependant, selon les climats, et selon les races et leur genre de vie, des caractères différents. De même que les Romains, les Scythes et leurs descendants considéraient la Famille d'abord au point de vue du *domicile* ou de la participation au même *foyer* (scyth. *taviti*, foyer, famille, v. § 142 ; lat. *familia*, tenant du foyer; cf. gr. *thumelè*, foyer), et ensuite comme une association naturelle d'hommes unis par la *communauté du sang* et comme un chaînon dans la continuité directe des générations. Elle se composait donc, proprement, du *générateur* ou du père et des *engendrés* ou enfants. A ce point de vue, la femme-mère, étant seulement l'instrument de la génération, n'appartenait pas, proprement, à la *famille* de son *mari;* elle était naturellement de la famille de son *père*, et devenait, par *adoption* seulement la fille (all. *Schwieger*-Tochter, fille d'adoption) de son *beau-père*, et par *achat* la propriété de son époux. La famille étant ainsi considérée, et la femme-mère étant placée en dehors de la race, la conséquence en fut que d'abord la *promiscuité*, qui ne portait directement aucune atteinte à la race, fut permise chez les Scythes (*Hérod.*, 1, 216); que, par suite, la *polygamie* fut usitée chez leurs descendants, surtout dans la classe des Nobles qui pouvaient entretenir plusieurs femmes, et que les droits de la femme à la *propriété* et à *l'héritage* (lesquelles l'une et l'autre se rattachaient intimement à la *famille*) furent excessivement restreints dans la législation, la coutume ou le droit coutumier de ces peuples. Le mariage, en devenant monogame, surtout chez les tribus *agricoles*, contribua à étendre les droits et à améliorer la position *sociale* des femmes. Le mariage, reposant sur les droits réciproques des conjoints (norr. *hiôn*, cf. *hei-mr*, domicile; all. *hei*-rad, mariage), se règla de plus en plus, non par suite de l'émer-

gence de *l'idée* plus pure de la *famille*, mais par *l'intérêt* qu'avait le père de la femme à assurer à sa fille des avantages plus réels. Aussi ce fut dans les familles *nobles* et riches, qui formaient, en quelque sorte, les pôles de la société, que le mariage se régularisa d'abord dans l'intérêt de l'épouse.

Les enfants, quelle que fût leur mère, faisaient partie de la *famille*, du moment que leur père les avait reconnus comme *siens*. Le père pouvait faire tuer ou exposer le nouveau-né; mais dès qu'il l'avait reconnu comme lui appartenant, il se devait *à lui-même* de le protéger comme son héritier et son successeur. Aussi le nom de *père* (goth. *fadar*, sansc. *pitr*) signifiait-il proprement, non pas générateur, mais *protecteur*. En sa qualité de *protecteur*, le père était naturellement aussi le *maître* de ses enfants, et ceux-ci étaient ses *serviteurs* nés, mais des serviteurs *libres* (cf. lat. *liberi*), des *domestiques*, et non des esclaves. Comme les rapports de *maître* et de *serviteur* se confondaient avec ceux de la *famille*, les mêmes noms servaient, dans les langues d'origine scythe, à exprimer ces deux rapports (cf. v. all. *encho*, suivant, serviteur, fils; cf. lat. *ancus;* v. all. *enchil*, petit-fils, petit-serviteur, messager; cf. gr. *angelos*, etc.).

Le père étant considéré comme le *supérieur* de ses fils, ceux-ci devaient se glorifier d'avoir un tel père, et ajoutaient par conséquent à leur nom l'épithète de *fils d'un tel* (cf. *Maduas*, fils de *Protothuas; Snorri*, fils de *Sturla*). Mais le père ne pouvait tirer aucune gloire de l'illustration de ses fils, ou se dire *Père d'un tel*, comme le faisaient certains peuples, entre autres les Arabes (cf. *Abou-Bekr*, Père de la Vierge). Les fils n'ajoutaient jamais à leur nom celui de leur *mère*, comme c'était l'usage chez quelques peuples kimméro-keltiques, à moins que la mère ne fût une femme illustre (Ex. Ingiald, fils de *Thora*). Parmi les fils de la famille, *l'aîné* jouissait de plusieurs avantages sur ses frères plus jeunes. En l'absence du père, il le remplaçait comme protecteur et tuteur naturel de sa mère, ainsi que de ses frères, dont il était, en tout état de cause, le *souteneur* (*brodur*, v. p. 77); il était le représentant de la famille, et sa race, étant la race *directe*, était aussi la race par excellence (norr. *adal*), la race *véritable* (norr. *œtt;* cf. all. *echt*).

§ **61**. **Idée de la Tribu et de la Nation.** — La *Tribu* (goth. *thiod*, *kuni;* lat. *gens*) était l'extension de la famille ou l'ensemble des familles sorties d'une seule et même famille *primitive*.

Les membres d'une tribu étaient donc originairement unis entre eux par les liens de la parenté, laquelle se perdait naturellement de plus en plus, à mesure que la tribu s'agrandissait. L'ensemble des tribus formait la *Nation* (scyth. *taviti;* germ. *teut*), dont les membres, appelés *Tivuthides* ou *Teutiskes* (v. p. 75), avaient pour preuves de leur commune origine, des mœurs, une religion, des traditions et un langage communs à tous.

Les différences sociales qu'on remarqua plus tard dans la nation, provenaient de celles qui s'étaient déjà manifestées dans les tribus. C'est ainsi, par exemple, que la différence qui s'établit entre les Nobles et les Hommes libres, ne provenait, dans l'origine, ni de la convention, ni de la violence, ni de la ruse, ni de la supériorité morale et intellectuelle des premiers sur les seconds; mais elle était le résultat, sinon rationnel, du moins naturel, de l'extension et de la continuation de l'ordre hiérarchique tel qu'il était établi et observé dans la *famille.* En effet, de même que le père était le *maître* des enfants, et que les frères *aînés* étaient les supérieurs de leurs frères plus jeunes, de même aussi les familles les plus anciennes de la tribu, issues des frères *aînés* (cf. lat. *majores gentes*), jouissaient d'une plus grande autorité que les familles plus jeunes ou issues des frères cadets (lat. *minores gentes*). Le rapport des Nobles ou patriciens aux Hommes libres ou plébéiens, était donc, dans l'origine, un rapport d'autorité, de tutelle et de protection, comme celui qui existait entre le père et les fils. Mais ce rapport purement moral mit peu à peu entre les mains de la Noblesse les distinctions, les richesses, et par conséquent tous les moyens d'exercer le pouvoir, et par suite l'oppression. Car d'abord, quant aux distinctions, les chefs des plus anciennes familles nobles devinrent également *chefs de tribus* (*Hérod.*, IV, 66; gr. *nomarchoi*; *skeptouchoi;* norr. *höfdingiar*), et comme tels ils devinrent aussi quelquefois *chefs de bande* ou de troupe (norr. *fylkir*), et chefs dans la guerre (sl. *wojevoda*); enfin, comme ils rattachaient leur famille à quelque souche *divine* (v. p. 80), ils devinrent, comme descendants des dieux, encore chefs des affaires religieuses (*Dîar,* divins) et *juges* (v. *Jornandès : judices* = reges) dans les affaires judiciaires. Quant aux richesses, les Nobles avaient toujours l'avantage de leur côté, car la propriété *terrienne* étant en proportion avec le nombre des *manoirs* (v. p. 94), les anciennes familles nobles, qui avaient de

grands et de nombreux manoirs, reçurent, dans les partages qui se firent, un bien plus grand nombre de lots que les petites familles plébéiennes. Il s'établit donc une différence sociale, de plus en plus tranchée, entre les Nobles et les Hommes libres; et à ces deux classes qui formaient la société, vint se subordonner une troisième classe qui était celle des *serfs*.

e) *Les Serfs, les Hommes libres et les Nobles.*

§ **62. Origine et condition des serfs.** — Chez les Scythes et leurs descendants, les *serfs*, ne faisant point partie de la famille, n'appartenaient par conséquent non plus à la tribu, ni à la nation; c'étaient des *étrangers* qu'on avait achetés ou enlevés, ou des prisonniers de guerre qu'on n'avait pas voulu sacrifier ou *dévouer* (v. § 18), mais qu'on avait épargnés ou *réservés* (cf. lat. *servus*, sauf, épargné; sansc. *sarvas*, sauf, entier; lat. *salvus*; gr. *holos*), pour le service (lat. *servire*, dérivé de *servus*) des Hommes libres et des Nobles. Les serfs, n'étant pas des Hommes *libres* ou *domiciliés* (manants), n'étaient pas non plus *propriétaires;* ils étaient, au contraire, *propriété*, et comme telle à la discrétion des maîtres. Les Scythes nomades avaient l'habitude cruelle d'aveugler leurs serfs (*Hérod.*, IV, 2), afin, disaient-ils, qu'ils ne fussent pas distraits dans leurs travaux, pour lesquels, d'ailleurs, à ce qu'on prétendait, ils n'avaient pas besoin de la vue. Mais le véritable motif de cette mutilation barbare était d'empêcher la fuite ou la révolte de ces esclaves. Cet usage atroce cessa complétement, ou du moins fut fort restreint chez les Scythes agriculteurs, dont les serfs, employés aux travaux des champs, n'auraient pu s'y livrer s'ils avaient été privés de la vue. Cependant *asservir* et *aveugler* étaient deux choses si étroitement liées dans des idées des Scythes que, dans leur langue, *fils d'aveugle* était synonyme *d'esclave* (*Hérod.*, IV, 20); et chez les peuples de l'Asie occidentale, qui peut-être, en cela, ont été les imitateurs des Scythes, les rois vainqueurs faisaient aveugler les princes vaincus, afin d'indiquer par là, d'une manière *symbolique*, qu'ils entendaient faire d'eux leurs *esclaves*. Ainsi, Nébukadnézar, le roi des Chaldéens, fit crever les yeux au roi Zédékiah après l'avoir fait charger de chaînes (*Jérém.*, 5, 2, 11). L'histoire des Perses et des Persans présente surtout de nombreux exemples

de cette cruauté. Les exemples ne manquent pas non plus chez les Goths et chez les Franks.

Une autre manière d'estropier les esclaves, usitée chez les Scythes et leurs descendants, consistait à leur couper les tendons des pieds ou des bras (*Jornandès*, Getic., III; cf. les *Énervés* de Jumiège). Dans la tradition mythologique des Scandinaves, il est dit que le roi *Nidudr* fit couper les tendons des pieds à *Völund*, et le fit enfermer dans une tour construite sur un îlot (*holm*) de la mer (v. *Völundarkv.*). Les Scandinaves pratiquaient d'autres mutilations sur leurs esclaves, surtout pour les punir de quelque méfait. On appelait *Stufa* (Écourté) l'esclave auquel on avait coupé les oreilles, et *Nufa* (Écorné) celui auquel on avait coupé le nez. Avoir la tête *rasée* était le signe extérieur de l'esclavage chez les Scythes. C'est que la plupart des peuples iafétiques (v. p. 17) regardaient la chevelure non-seulement comme une chose sacrée, par laquelle les femmes surtout juraient, et qu'on sacrifiait aux dieux et aux mânes (v. *Homère*, Il., 23, 144), mais encore comme l'ornement de l'homme (cf. les *Franks Chevelus;* norr. *Haddingiar*), et comme l'indice de sa condition *libre*. Aussi, lorsque le roi indien *Sagaras* eut vaincu les *Yavanâs* et les *Kambodjâs* (v. *Peuples primitifs*, p. 54), il leur imposa l'obligation de se couper la chevelure; quant aux *Scythes* ou *Sakas* qu'il avait également vaincus, il leur accorda la faveur d'avoir seulement la moitié de la tête rasée (cf. *Stobæus*, chap. 145, p. 432). Les archers scythes qui étaient chargés de la police à Athènes, et qui se considéraient comme *serfs*, avaient la tête rasée; aussi les Athéniens disaient-ils *scythiser* (skuthizeïn) pour se raser la tête à la manière des archers scythes, les esclaves de la ville.

§ 63. Les Hommes libres; les Octopodes; les Manants. — Les Hommes libres, qui étaient la classe la plus nombreuse, constituaient le *peuple* (scyth. *taviti;* gét. *teut;* norr. *thiod*) proprement dit. Ils étaient *propriétaires* comme les Nobles, mais ils n'étaient pas aussi riches qu'eux. Chez les Scythes encore nomades, la propriété, qui était seulement *mobilière*, n'était cependant pas mesurée d'après les troupeaux, mais d'après le nombre des *chars* qu'on possédait. C'est que la grandeur des troupeaux était elle-même en proportion de la grandeur de la *famille*, et la grandeur de la famille, de même que le nombre des serfs, déterminait le *nombre* nécessaire *des chars*, qui formaient ainsi la mesure de

la richesse. Le Scythe qui était simplement chef d'une petite famille n'avait qu'un char (v. p. 98) attelé de deux bœufs, et un troupeau proportionné, correspondant à son petit ménage. Ce petit propriétaire, chef de famille, était appelé *Octopode* (scyth. *akto-pâtus?*) d'après les *huit jambes* de ses deux bœufs. Plus le propriétaire avait une famille nombreuse, de nombreux esclaves et de grands troupeaux, plus aussi le nombre de ses chars était considérable. Il y avait des Scythes qui possédaient jusqu'à *quatre-vingts* chars. Lorsque plus tard les Scythes, devenus agriculteurs, se partagèrent annuellement les terres, ce partage se faisait sans doute par lots dont la grandeur était proportionnelle au nombre des *chars;* et lorsque enfin, chez les *Gètes* et chez les Scandinaves, les chars furent remplacés par des *maisons* ou *manoirs* (hû), la distribution était toujours faite en proportion du nombre et de la grandeur des *manoirs* (v. p. 93). L'Homme libre, propriétaire d'un manoir et cultivateur de ses terres, prit dès lors le nom de *Manant* (domicilié; norr. *buandi;* cf. all. nach-*bûr*). Quant aux chefs de famille qui étaient nouvellement survenus, ils ne pouvaient entrer en partage avec les autres que pour les terres nouvellement acquises, et ils restaient par conséquent toujours inférieurs, quant à la richesse, aux familles plus anciennes et plus puissantes.

Si le terrain appartenant au manoir ne suffisait pas pour nourrir la famille, l'Homme libre ou le Manant cherchait un supplément de subsistance dans la chasse, dans la pêche, et même dans le commerce. Si, malgré cela, les ressources du Manant restaient insuffisantes, surtout en temps de disette, alors il se voyait obligé d'envoyer ses fils hors du pays, ou, comme on disait, de leur *montrer le dehors* (norr. *ut visa*), leur signifiant ainsi qu'ils eussent à chercher fortune sur mer comme pirates, ou sur le continent comme mercenaires (v. p. 40, note; cf. *Duchesne*, Script. norm., p. 62, 217). De même que les Gètes et les Goths, sous le nom de *Fédérés* (lat. *fœderati*), avaient servi, comme auxiliaires des Romains, pour une paie annuelle, ou *gratification* (goth. *anno*, p. 40), de même plus tard les jeunes Manants scandinaves expatriés allèrent dans la *Grand'-Ville* (norr. *Miklagard*) c'est-à-dire à Constantinople, pour y servir dans les gardes de l'Empereur, sous le nom de *Contractants* (norr. *varingiar*, de *vara*, contrat; gr. *barangoi*; fr. *Varègues*). D'autres aventuriers, sous la conduite d'un jeune Noble entreprenant, se firent

écumeurs de mer (*vîkingr*, occupant les baies), et infestèrent les côtes maritimes et les fleuves des pays du nord et du midi de l'Europe. Quant aux Manants riches qui restèrent en Scandinavie, ils exerçaient dans ces pays une grande influence sur les affaires publiques; ils pouvaient même espérer d'entrer, grâce à leurs richesses et à leur puissance, dans la classe des Nobles inférieurs. En général, les Hommes libres ou les *Manants*, par cela même qu'ils formaient la majorité des habitants, et constituaient le peuple proprement dit, faisaient les lois, choisissaient leurs chefs, et même leurs rois; et comme ils étaient toujours armés, ils défendaient leurs droits avec courage et persévérance contre les envahissements des Nobles et des Princes. Ce furent principalement des *Manants* qui, ne voulant pas sacrifier leurs libertés au pouvoir monarchique de *Haralld*, préférèrent plutôt s'expatrier, et allèrent s'établir les uns en France, et les autres en Islande (v. p. 69).

§ **64. Les Nobles, les Princes et les Rois.** — Chez les Scythes nomades, la *richesse*, qui donnait la puissance, établissait presque seule, comme nous l'avons dit, une distinction entre les Nobles et les Hommes libres; néanmoins on faisait aussi découler, dans la suite, cette différence sociale d'une différence dans la *pureté du sang* des races. Il est vrai que, plus tard, la Mythologie scandinave énonça, d'une manière explicite (cf. *Rîgsmâl*), que le Noble, le Manant, et même le Serf, quoique nés de *pères différents*, avaient été cependant, tous les trois, procréés sous la coopération mystérieuse et par la prélibation du dieu *Rîg* (v. § 124), et avaient par conséquent tous une même origine *divine*. Cependant, lorsque chez les *Gètes* les familles nobles eurent pris de plus en plus un caractère *sacerdotal* (v. § 174), la distinction entre les familles nobles et les familles roturières s'établit dès lors aussi d'une manière de plus en plus tranchée. Ensuite, de même que les familles nobles s'étaient séparées des familles plébéiennes, les familles princières se séparèrent à leur tour des familles nobles. Quelques chefs nobles, devenus Nomarques, s'élevèrent à la royauté. Ce qui prouve que, dans l'origine, les rois devaient leur élévation au pouvoir, non pas à la puissance de leur épée, ni à l'usurpation, ni à leurs talents de capitaine, ou à leurs qualités morales et intellectuelles, mais principalement à l'ancienneté, à l'illustration et à l'ascendant de leur *famille*, c'est que, dans les langues de la *branche gète*, le nom de

roi signifiait proprement *National* (goth. *thiudans;* lat. *gentilis*) ou *Issu de généreux* (norr. *konungr;* all. *könig;* angl. *king*), parce qu'il tenait à la famille la plus ancienne et la plus illustre de la nation, ou parce qu'il était le fils d'un *Noble* (norr. *konr*) ou d'un *Généreux* (adalungr). Dans la guerre on choisissait pour chef (sl. *woiewoda*), non pas toujours le *roi*, mais le plus courageux (v. *Tacite*, Germ., c. 7). La royauté fut établie de bonne heure chez les Scythes, qui l'honoraient au point qu'ils appelaient *royaux* les pays et les peuples qui avaient plus de distinction et de puissance que les autres (*Hérod.*, IV, 20). Elle se continua sans difficulté chez les *Gètes*, les *Slaves* et les *Goths;* mais elle rencontra beaucoup plus d'obstacles chez les *Germains* et chez les *Scandinaves.* Dans l'origine, le roi était le protecteur, le *pasteur* (sansc. *gôpa;* gr. *poïmen*) du peuple. Aussi son attribut distinctif était le *bouclier* (v. p. 98), qui devint le symbole de la protection; c'est pourquoi *élever sur le pavois* était synonyme *d'élire roi.* Le nom de *Skolotes* (v. p. 33), que les Scythes de la branche méridionale se donnaient à eux-mêmes, et qu'*Hérodote* (IV, 6) appelle un nom *royal*, signifiait *Boucliers* ou *Protecteurs*, et indiquait que les *Skolotes*, par l'intermédiaire de leurs Rois, descendaient du dieu-héros *Targitavus* (v. p. 32) ou *Skulutus* (norr. *Skiöldr*), le protecteur par excellence (*Tavit-varus;* géto-gr. *Teutaros*, Protecteur du peuple). La royauté fondée sur l'illustration de la race était, sinon *héréditaire* dans la famille, du moins attachée à la famille la plus illustre.

Chez lez Scythes, par suite du caractère énergique des femmes (cf. p. 97), et afin de maintenir le pouvoir royal autant que possible dans la même *famille*, celles-ci n'étaient pas exclues de la royauté, mais elles n'y arrivaient que comme veuves; le pouvoir, à la mort du roi, passait d'abord à la reine-veuve, et plus tard seulement au fils ou prince royal (v. *Hérod.*, I, 211). On remarque dans l'histoire des Scythes quelques reines-veuves célèbres, telles que *Tomyris* (*Thamuris*, Océanide, v. § 160), Reine des Massa-Gètes; *Spar-êthra* (Feu du Ciel, de *Svar* et de *aithra*; norr. *eitar;* cf. *Syr-îtha*, v. Saxon Grammat.), et *Zarina* (Dorée), toutes deux Reines des Sakes; *Amage*, Veuve de *Medo-sakkas* (cf. norr. *Miödsognir*) et Reine des Sarmates, qui porta secours aux habitants de la Tauride, lorsqu'ils furent attaqués par les barbares leurs voisins (*Polyæn*, 8, 56). Certaines peuplades *scythes* ou *sakes*, surtout celles

qui adoraient particulièrement la déesse *Artimpasa* (v. § 127), et chez lesquelles par conséquent, comme chez les tribus keltes, les femmes jouissaient d'une certaine prépondérance sur les hommes (cf. *Hérod.*, IV, 16), se faisaient gouverner, de préférence, par des reines (*Arrhian.*, Indic., 8). Les Grecs appelaient ces peuples, non sans quelque mépris, *gunaiko-kratoumenoï* (dominés par des femmes), et les Hindous les nommaient *strî-râdjâs* (ayant une femme-roi). La royauté, exercée par des femmes, se maintint seulement chez les Scythes de la branche *sarmate* ou *slave*, chez lesquels le principe de soumission au pouvoir avait pris une plus grande étendue. Elle était inconnue aux peuples de la *branche gète*, chez lesquels le pouvoir royal conserva son caractère patriarcal, et fut quelquefois électif, mais rarement absolu. Les rois goths, précisément parce qu'ils étaient choisis généralement dans les mêmes familles, illustres *par le sang*, tenaient beaucoup à la *pureté* de leur race. Aussi *Théodorik*, de la famille des *Amales* (Issus du Soleil surnommé *Amal*, l'Infatigable), ne voulant pas mêler sa race avec un sang moins illustre que le sien, fit venir exprès d'Espagne son parent *Euthanarik*, pour lui faire épouser sa fille *Amala-Svintha*.

Chez les Scythes, les Goths et les Scandinaves, les rois étaient aussi, comme nous l'avons dit (p. 102), les *Juges* suprêmes (norr. *domendr*). En Suède, le tribunal royal, c'est-à-dire le lieu de *l'assemblée publique* (*thing*) était à *Mora*, où l'on voyait une grosse pierre entourée de douze autres qui servaient de siéges au roi et aux douze assesseurs, membres du jury (norr. *nemndir*). Comme les fonctions de juge étaient les attributions principales du roi, élever sur la pierre de *Mora* était synonyme en Suède d'élever sur le pavois (v. p. 107), ou élire roi. Les rois étaient également les *Grands-Pontifes* de leur nation. C'est seulement en qualité de Chefs du culte (norr. *drôttnar*) que les princes scandinaves pouvaient lever sur les Hommes libres une contribution personnelle pour l'entretien du culte. Bien que dans le Nord la monarchie absolue éprouvât de la part des Nobles et des Manants une vive résistance, elle parvint cependant, vers le huitième siècle, à comprimer d'abord et à anéantir ensuite la puissance des petits Princes de district (norr. *fylkiar*, *fylkingiar*). Les Rois, en s'élevant ensuite au-dessus des Princes tributaires (*skatt-konungar*), devinrent d'abord *Rois de nations* (*Thiod-konungar*), et puis *Chefs-Monarques* (*Einvallds-höfdingiar*). Les petits

Chefs et les Princes tributaires ne furent dès lors plus que les Vassaux du Monarque; aussi ceux d'entre eux qui ne voulaient pas servir sous les ordres de ce prince, s'expatrièrent avec les Manants qui n'avaient pas de fortune (v. p. 105), et devinrent, sous le nom de *Rois de troupes* (Her-konungar), une espèce de *Condottieri* qui se mettaient au service de quiconque leur payait la *gratification* (v. p. 40). Plus tard, lorsque sous le roi *Knût*, vers 1010, il y eut une armée *permanente*, ces princes médiatisés par la Monarchie absolue et leurs fils devinrent les Officiers supérieurs du roi. Il y en eut cependant un grand nombre qui, préférant leur indépendance à tous les honneurs militaires que leur offrait le monarque, se mirent à la tête d'une troupes d'*écumeurs de baies* (vîkingiar, v. p. 106), et prenant le nom de *Rois de mer* (*Sæ-konungar*), cherchèrent à conquérir, au sud et à l'est de l'Europe, de nouvelles principautés où ils pussent régner en princes *indépendants*.

III. TROISIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE.

CHAPITRE VII.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES, ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, PROUVÉE PAR LA CONTINUITÉ ORGANIQUE DES PHÉNOMÈNES DE L'ÉTAT MORAL DE CES PEUPLES.

§ **65. Idée et divisions de ce chapitre.** — *L'état moral* de l'homme ou d'un peuple, en d'autres termes, la nature de ses actions *habituelles* (gr. *ethos*, habitude, mœurs) est déterminé, d'un côté, par son état *social*, lequel, sans lui en laisser le choix, lui impose certaines *habitudes* qui sont en rapport avec cet état social; d'un autre côté, il est déterminé par son état *intellectuel*, ou le degré de développement de son intelligence. L'état moral tient donc le milieu entre l'état social et l'état intellectuel, entre l'instinct et le choix, entre la nécessité et la liberté. Si l'état moral dépendait uniquement de l'intelligence, il faudrait en parler ici immédiatement après le chapitre traitant de l'état intellectuel, car alors il serait la suite ou la conséquence nécessaire de celui-ci. Toutefois, les mœurs, en tant qu'elles dépendent de l'homme, découlent de ce qu'on peut appeler son *idéal* moral, c'est-à-dire de ce qu'il croit être, pour lui et les autres, soit *agréable*, soit *honorable*, soit *juste*. Les mœurs d'un homme ou d'un peuple se manifestent donc d'abord dans ses *amusements*, dans ses réjouissances et dans ses fêtes privées ou publiques; ensuite dans les objets de son *ambition*, et dans l'idée qu'il se fait de ce qui constitue son honneur; enfin dans ce qu'il croit être son *droit*, et dans la manière dont il pratique envers les autres la *justice*. Les trois paragraphes de ce chapitre traiteront par conséquent : 1° des *jeux;* 2° de *l'honneur*, et 3° du *droit*, chez les Scythes, les Gètes et les Germains-Scandinaves. En parlant de l'état moral de ces peuples, notre but n'est, nous le répétons, ni de les louer, ni de les blâmer, à cause des objets de leurs plaisirs et de leur ambition, ou au sujet de la manière dont ils ont conçu et pratiqué la justice; nous ne voulons pas apprécier le degré de *moralité* de leurs mœurs, ni examiner jusqu'à quel point celles-ci tiennent de la sauvagerie, de la barbarie, ou

de la civilisation; notre intention est seulement de faire voir que dans leur *état moral*, aussi bien que dans leur *état social*, les *Germains* et les Scandinaves continuent, d'une manière organique, les peuples de la branche gète, comme ceux-ci continuent organiquement les *Scythes*, leurs pères.

a) *Les Jeux.*

§ **66. Caractère guerrier et violent des jeux.** — Par suite de l'état *social* des Scythes, des Gètes et des Germains-Scandinaves, la force et l'agilité du corps, étant estimées à un très-grand prix chez ces peuples, et le métier des armes primant toujours les autres occupations de la vie nomade et agricole, les jeux devaient nécessairement avoir un caractère plus ou moins guerrier, et consister en des exercices plus ou moins violents. Les courses à cheval comptaient parmi les plus nobles amusements. Le Scythe et le Sarmate, semblables en cela au *bédavi* (campagnard, paysan, bédouin) arabe, estimaient beaucoup le cheval, et se racontaient mainte anecdote sur ce compagnon de leurs courses et de leurs expéditions guerrières (*Plin.*, H. N., 8, 64). Le roi des Scythes *Athéas* assurait qu'il éprouvait plus de plaisir aux hennissements de son cheval qu'aux sons les plus harmonieux de la flûte (*Plutarque,* Apophth., 6). Les courses à cheval donnèrent lieu aux évolutions militaires, et furent imitées dans des courses à pied (v. *Les Aventures de Thôr*, p. 23). Les évolutions à cheval eurent leur pendant dans les exercices du *saut* (goth. *laiks*); et le saut réglé et cadencé engendra la *danse* qui, pour cette raison, fut désignée par le même mot (*laiks*) que le *saut*. La danse des peuples d'origine scythe avait ordinairement un caractère guerrier et, semblable au *Kalabrismos* des Thrâkes, elle simulait le combat. Les *Fédérés* goths (Varègues) introduisirent leur danse guerrière (gr. *to gothikon*) à Constantinople, où, jusqu'aux derniers temps du Bas-Empire, elle fut exécutée annuellement, aux fêtes de la cour, par deux bandes d'hommes représentant, par leur costume, deux peuples slaves, les *Prasines* et les *Venètes*, et ayant à leur tête des chefs *goths* revêtus de leur *sisurine* (v. p. 97). Les luttes corps à corps (v. *Aventures de Thôr*, p. 26) étaient une *joûte* ou un jeu pour lequel les peuples d'origine scythe étaient aussi pas-

sionnés que les Grecs. L'empereur *Maximin*, qui était *Gote* d'origine, ne croyait pas déroger à la dignité impériale en se mesurant avec de simples soldats à la *lutte* et à la *course à pied et à cheval* (*Jornandès*, ch. 15). Les *combats singuliers*, comme simulacre de la guerre, passaient pour des jeux tellement amusants et dignes d'un héros, que, selon la Mythologie scandinave, les Guerriers bienheureux de la *Halle des occis* (norr. *Valhöll*) n'avaient pas de plus grande jouissance que de se battre l'un contre l'autre les armes à la main.

Chez les Scythes, les Goths et les Germains-Scandinaves, les *festins* étaient, comme chez quelques autres peuples de l'Antiquité, des *compotations* (gr. *sumposia;* héb. *mischkèh;* norr. *drykkr*), où le *boire* l'emportait sur le *manger*, et qui, comme amusement, portaient également un caractère plus ou moins guerrier. En effet, ces festins étaient donnés, chez les Scythes, par les Nomarques (v. *Hérod.*, IV, 66), et chez les Goths et les Scandinaves par les *Iarles* (Comtes) et les *Herses* (Seigneurs), qui tous ne connaissaient d'autre occupation honorable que celle de la guerre. Nul Nomarque ne pouvait prendre part à ces *compotations*, s'il n'avait tué, dans l'année, un ennemi, et s'il n'en pouvait montrer la chevelure arrachée ou le scalp (*Hérod.*, IV, 64). A ces festins, les Nobles trouvaient l'occasion de raconter ou de chanter leurs propres exploits (v. Poëmes. isl., p. 323) et de faire vœu d'accomplir tel ou tel haut fait. Comme tous les jeux devaient être, aux yeux de ces peuples guerriers, un moyen d'éprouver la force *physique* (v. p. 111), on jugeait aussi de la constitution robuste des convives d'après la plus ou moins grande facilité qu'ils avaient de vider leur coupe d'un seul trait. Enfin, pour que tout dans ces festins rappelât les combats, on ne buvait pas toujours dans des coupes ou tasses ordinaires (norr. *skala*, *bordker*), ou dans des cornes *pointues* (goth. *stickls;* v. saxon. *stikil*), on préférait boire dans la tasse faite du crâne (all. *Hirnschale*) de l'ennemi qu'on avait vaincu et tué (*Snorra Edda*, p. 142; *Paul Warnef.*, I, chap. 27; *Hérod.*, IV, 66; *Plin.*, H. N., VII, 2; *Strabo*, VII, p. 206; *Tit. Liv.*, lib. 28; *Amm. Marcel.*, lib. 27; *Völundarkvida*).

b) *L'Honneur.*

§ **67. La force physique base de l'honneur.** — Les Scythes, les Gètes et les Germains-Scandinaves, de même que la plupart des peuples de l'Antiquité, plaçaient leur honneur principalement dans la *force physique.* Ce qu'ils admiraient le plus dans l'individu, c'était une grande taille et la vigueur du corps. C'était une honte d'avoir une complexion faible et chétive. Aussi, comme les pères, en tant que propriétaires et maîtres des membres de leur famille, pouvaient faire tuer ou exposer leurs enfants nouveau-nés (v. p. 101), ce malheureux sort frappait surtout les enfants chétifs (cf. *Paul Diac.*, I, 15), quoique légitimes. Les femmes étaient d'autant plus respectées qu'elles pouvaient rivaliser avec les hommes par leur constitution robuste (v. *Chants de Sôl.*, p. 150). Les vieillards tâchaient d'échapper à l'ignominie attachée à leur faiblesse par une mort *volontaire* ou par la *consécration* (v. § 187). L'honneur et la gloire consistaient à faire preuve de forces physiques supérieures, en remportant la victoire sur son adversaire; et comme la force physique donne à l'homme cette assurance qui ressemble au courage, et souvent en tient lieu, le courage et la bravoure étaient honorés bien plus comme indices de la force physique que comme témoignages de l'énergie du caractère moral. La lâcheté constituait l'ignominie par excellence. Le maniement des armes ou la lutte étant pour l'homme le meilleur moyen de déployer sa force et sa bravoure, la guerre était non-seulement l'occupation principale, mais encore la plus *honorable;* de sorte que tout homme libre, qu'il fût nomade, ou laboureur, noble ou manant, regardait comme son plus grand honneur d'être toujours armé (v. p. 97) et prêt à se battre. Les mots de *destructeur* (sanst. *kchayas;* scyth. *skaïs*), de *tueur* (norr. *skati*), étaient synonymes de *héros,* de *prince;* et les expressions poétiques, juridiques et généalogiques servant à désigner l'homme étaient empruntées au nom de *l'épée* (cf. all. *Schwerdt-mage*, parent de *l'épée,* c'est-à-dire parent du côté du *mari*). Les Nobles, bien que leurs priviléges fussent la conséquence de la distinction de leurs *familles*, ou de la pureté de leur *sang*, plutôt que de leur courage *personnel* (v. p. 107), sentaient instinctivement qu'ils ne pouvaient maintenir leur rang qu'en surpassant les Manants en

force et en bravoure. Dans le Nord, il y avait parmi les Manants des hommes qui poussaient l'ambition guerrière et la bravoure jusqu'au fanatisme et à la rage. Ils portaient le nom distinctif, et même quelquefois distingué, de *Pures-Serges* (norr. *Ber-serkir;* v. *Les Chants de Sôl*, p. 50), parce que, dépouillés de toute cuirasse et arme défensive, ils se précipitaient au combat n'ayant que leur épée et revêtus seulement de leur blouse ou *serge*. Semblables aux Thugs de l'Inde, ils luttaient avec fureur, et rien ne pouvait leur résister lorsqu'ils étaient dans leur *accès de rage* (norr. *berserks-gangr*). La religion et la poésie exaltaient encore l'honneur qui se rattachait à la force physique et à la valeur guerrière. Chez les Scythes le dieu *suprême* était le dieu de la guerre, et portait le nom de *Glaive* (*Gaizus*, v. § 92). Les Scandinaves assignaient le premier rang parmi leurs divinités à *Odinn*, le dieu des *combats;* et la plupart de leurs dieux passaient pour des héros-guerriers ou des *destructeurs*. La religion et la poésie enseignaient que seulement les hommes forts et vaillants entreraient dans le Séjour divin de la *Halle-des-Occis* (Valhöll), tandis que les hommes faibles, lâches ou morts de maladie et de vieillesse passeraient dans le Séjour triste de l'empire de *Hel* (v. § 131).

§ **68. La bravoure et la loyauté.** — La bravoure étant considérée comme la vertu par excellence dans l'homme (cf. lat. *virtus* et *vir*), les autres qualités morales n'étaient guère estimées chez ces peuples, à l'exception de la *loyauté*, c'est-à-dire de la bonne foi et de la fidélité à respecter ce qui constituait, selon eux, le *droit* (norr. *rêttr*). Toute leur morale consistait donc à être *brave* pour soi, et *loyal* pour les autres. On regardait comme une action honteuse plutôt que coupable, de manquer aux obligations, soit naturelles, soit contractées; et la *loyauté* n'avait pas seulement une sanction *religieuse* dans la foi promise ou jurée, mais aussi une sanction purement *morale* dans l'honneur personnel. Le caractère loyal des Scythes, des Goths, des Germains et des Scandinaves se manifestait surtout dans leurs rapports avec leurs supérieurs ou leurs maîtres. C'est à cause de leur fidélité, même envers des étrangers, que les esclaves *scythes* (v. p. 104) et les pédagogues *gètes* ou *daves* (v. p. 26) étaient estimés en Grèce et surtout à Athènes. Les Nobles de la Gaule aimaient également à s'entourer de serviteurs *germains* (lat. *ambacti;* goth. *andbahts;*

cf. fr. *ambassade*). Les *Slaves* poussaient cette fidélité et ce dévouement à l'égard du maître jusqu'à la servilité, au point qu'au Moyen âge on employait comme synonymes les noms de *Serbe* et de *serf*, et ceux de *Slave* et *d'esclave*. A Rome, les papes appelaient l'Allemagne une terre *d'obédience*, à cause de la soumission docile des Allemands. Si la loyauté était tenue en honneur chez les Scythes et leurs descendants, il y avait cependant beaucoup de cas où ces peuples ne croyaient pas déroger à l'honneur en substituant la *ruse* à la droiture (v. p. 76). Une obligation contractée envers un étranger n'était jugée valable que lorsqu'elle était stipulée selon les formes juridiques et sanctionnée par certaines cérémonies *symboliques* (cf. lat. *actus legitimi*). Mais, de même que ces peuples, comme tous les barbares, dans tous les temps, avaient la superstition de croire qu'une formule ou un acte *symbolique* possédait, comme tel, un pouvoir *magique* et *liant*, de même ils supposaient aussi, d'après leurs idées superstitieuses, et par suite matérialistes, que ce pouvoir magique était anéanti du moment que, dans un intérêt de famille, de tribu ou de nation, on pouvait se soustraire à ses obligations, en interprétant les conditions au pied de la lettre, et non dans le sens et selon l'intention des contractants (cf. *Gylfaginning*, 1). C'est ainsi que, dans les rapports internationaux des peuples dans l'Antiquité, et même au Moyen âge et dans les temps modernes, la ruse et la mauvaise *foi* qui, la plupart du temps, ne sont autre chose que l'intelligence mise au service de la lâcheté et de l'égoïsme, passaient non-seulement pour excusables, mais encore pour légitimes.

c) *Le Droit.*

§ **69. L'idée du droit.** — De même que l'idée de ce qui était *honorable* se confondait souvent avec l'idée de ce qui était *agréable*, de même aussi l'idée du *droit* se confondait le plus souvent, chez les Scythes et leurs descendants, avec celle de *l'honneur;* on croyait que ce qu'on jugeait *honorable* pour l'individu était aussi juste; et c'est pourquoi la force physique, qui constituait *l'honneur*, passait aussi pour constituer le *droit*. Le droit que s'arrogeait le plus fort sur la personne et la propriété de l'adversaire plus faible, était un droit généralement admis et reconnu comme légitime. Fils de la Nature bien plus que de l'Esprit, les peuples barbares agissent

comme leur mère qui, elle aussi, ne semble tenir aucun compte des existences, et, ne connaissant que les forces brutales, livre sans cesse et sans pitié ce qui est faible en proie à ce qui est fort. Le droit du plus fort, autrement dit, le *droit de la guerre*, était le seul droit international de l'Antiquité; comme tel il a été proclamé d'une part et reconnu de l'autre dans les rapports entre le monde kelto-germanique et le monde romain. Quand les Cimbres et les Teutons envoyèrent des ambassadeurs à Papirius, ceux-ci lui dirent : « que c'était une loi reçue parmi toutes les nations, que tout « appartînt au vainqueur; que les Romains eux-mêmes n'avaient « point d'autres droits sur la plupart des pays qu'ils possédaient « que celui qu'on acquiert l'épée à la main. » Le droit du plus fort étant reconnu, non-seulement la guerre ouverte, mais aussi le pillage, le brigandage et la piraterie, ces guerres au petit pied, passaient chez les peuples d'origine scythe, comme chez les barbares de nos jours, pour légitimes, et nullement déshonorants. Par une conséquence logique, les *Pures-Serges* (norr. *Berserkir*, v. p. 114), partant du principe que la supériorité de la force donne des droits sur la vie et sur la propriété du faible, provoquaient au combat les manants propriétaires (*bondar*) et les tenanciers (*höll-dar*), afin de trouver occasion de les vaincre et de s'emparer de leurs biens. La valeur passant pour un don céleste, et l'issue d'un combat pour une décision du destin, la force qui décidait de la victoire était comme une sanction donnée par la *Providence*. Dieu, disait un guerrier germain, se range du côté du plus fort; et quand le Gaulois Brennus jeta son épée dans la balance, au Capitole, et s'écria : *Malheur aux vaincus !* il confirma la maxime des barbares de son temps, que la victoire donne des droits absolus, et que le vainqueur ne doit pas avoir pitié de ceux contre lesquels la Providence elle-même s'est déclarée.

§ **70. Le droit à la protection.** — Le droit de la force avait cependant ses limites naturelles; il était limité par le *droit à la protection;* par conséquent il ne devait s'exercer que sur l'étranger ou sur l'ennemi; il ne devait pas s'exercer sur ceux qu'on avait le devoir de protéger, ou qui avaient droit à la protection. Ce droit à la protection n'était pas une conséquence du principe général de l'amour du prochain ou de la charité humaine, qu'on ne connaissait pas encore, mais une conséquence de cet autre principe

plus exclusif, qu'on devait défendre les *siens*, ou protéger ceux de *son sang*. Le droit de la force avait donc sa limite dans le *droit du sang*. Dans l'origine, l'homme ne considérait comme *siens* ou comme *son sang* que les membres de sa famille. Les membres de la famille, s'appartenant l'un à l'autre, se devaient aussi réciproquement aide et protection. Aussi le nom de *père* (pater) signifiait-il *protecteur* (v. p. 101), et celui de *frère* (frater), *souteneur* (v. *ibid.*). Lorsque dans la suite les familles formèrent des tribus, et que les tribus constituèrent la Nation (v. p. 13), la protection était due non-seulement aux membres de la même famille, mais aussi à ceux de la même tribu et de la même nation. Mais toujours cette protection, dans la tribu et dans la nation, était due en vertu de la communauté du *sang*, et comme conséquence de l'extension du droit de protection qui était né dans la *famille*. C'est que l'affection ou l'amour du prochain se manifestant tout d'abord dans la *famille*, et y trouvant sa raison d'être et sa sanction, on assimilait tous les autres rapports d'affection qui existaient entre hommes aux rapports de famille, de sorte que l'on expliqua et justifia les droits attachés à ceux-là par les droits attachés à ceux-ci. Ainsi l'amitié n'était pas considérée comme une affection mutuelle entre deux hommes, quelle que fût leur famille ou leur race; mais les amis passaient, au moins conventionnellement, pour des hommes de la même famille, pour des *frères*, ayant par conséquent entre eux des droits et des devoirs de *frères*, c'est-à-dire de *souteneurs* (v. p. 101). Chez les peuples *guerriers*, les amis étaient surtout considérés comme des *frères d'armes* et des *alliés*. Aussi, pour contracter alliance, on pratiquait des cérémonies symboliques qui signifiaient que les alliés devenaient entre eux *frères*, ou homme du *même sang*. Pour indiquer cette communauté de sang en contractant alliance, les *Scythes* buvaient ensemble du vin mêlé au sang qu'ils s'étaient tiré de leur corps en se faisant une légère blessure (*Hérod.*, IV, 70).

L'assistance, ne pouvant, selon les idées de ces peuples, être exigée que des parents, auxquels seuls incombait le devoir de la protection, toutes les fois qu'on la demandait à quelqu'un d'autre qui n'était pas un parent, il fallait d'abord se faire admettre, par une cérémonie symbolique, parmi les parents de celui-ci. Or, comme la parenté se manifestait principalement par le droit de *prendre part* aux *sacrifices* faits par le chef de la famille (v. § 178), l'homme qui

invoquait l'assistance devait devenir préalablement, d'une manière symbolique, le parent de son futur protecteur, ce qu'il faisait en prenant d'abord part au *sacrifice* fait par celui-ci, et en plaçant ensuite le pied sur la peau du bœuf sacrifié, comme le faisaient tous les parents et alliés présents à cet acte religieux, indiquant par là qu'ils faisaient tous partie de la même famille (*Lucien*, Toxaris). Plus tard, chez les Germains, la peau de bœuf fut remplacée par un *soulier* fabriqué avec cette peau; et ce soulier devint, dans la suite, le symbole de la parenté, et par conséquent de l'adoption, de l'alliance (cf. all. *Bundschuh*) et de la succession, de sorte que *chausser le soulier* de quelqu'un signifiait symboliquement lui succéder comme parent, comme fils adoptif, comme héritier (cf. *Grimm*, Rechtsalterth., p. 155, 463). Chez les *Slaves* et chez les *Scandinaves*, lorsque deux hommes voulaient devenir *frères d'armes* ou *amis*, ils pratiquaient une cérémonie symbolique qui signifiait qu'ils mouraient pour renaître *frères utérins* l'un de l'autre (v. p. 77 note). Voici en quoi consistait cette cérémonie : On pratiquait une ouverture dans la terre, considérée comme la *mère* ou la *matrice* par excellence (v. § 102), en soulevant une large bande de gazon qu'on étayait en dessous avec une lance. Les deux hommes y descendaient comme dans une *tombe* (v. § 183), et s'y tenant accroupis, s'entrelaçaient de leurs bras comme des jumeaux dans le sein maternel. Ils suçaient ensuite quelques gouttes de sang l'un de l'autre, pour indiquer par là l'identité ou la communauté de leur sang comme frères. Enfin, ils sortaient de cette *matrice symbolique* comme par une nouvelle naissance au moyen de laquelle ils étaient devenus *frères* utérins (slav. *pobratimi*); et comme frères ils étaient dorénavant les *protecteurs* nés et obligés (v. p. 117) ou les *souteneurs* l'un de l'autre (*Hérod.*, IV, 70).

Le devoir de l'hospitalité était, ainsi que celui de l'amitié, rapporté au droit du sang ou de la famille; aussi le passant jouissait-il de l'hospitalité, non en sa qualité d'étranger ou d'homme ayant besoin d'assistance, mais parce qu'il était considéré, momentanément du moins, comme un membre de la famille. Le *foyer* étant inviolable (v. § 142), le voyageur qui était entré dans une demeure y jouissait des droits du foyer; on lui devait, comme aux autres membres de la famille, nourriture, aide, assistance et protection.

§ **71. L'exercice de la justice.** — La justice telle qu'elle

était pratiquée chez les peuples anciens, et particulièrement chez les Scythes et leurs descendants, était également la conséquence du droit du sang ou de la protection qu'on devait aux *siens*. Comme les membres de la famille, de la tribu et de la nation étaient censés s'appartenir les uns aux autres par le sang, ils devaient aussi venger les injures faites à quelqu'un des leurs par quelqu'un de leur nation. Aussi n'y avait-il que les hommes du même sang qui fussent justiciables ou soumis à ce jugement; l'étranger qui, en usant de son droit, du droit du plus fort, avait commis quelque violence contre un membre de la famille, de la tribu ou de la nation, était repoussé ou contenu, et puni, non par voie de *justice*, mais par la *force;* on lui faisait la guerre, on ne le jugeait pas; c'était un ennemi auquel on courrait sus, et non un coupable qu'on condamnait. La justice, comme revendication des droits du sang, était une *vengeance* (lat. *vindicatio*) exercée au nom de la famille et de la tribu, pour demander réparation de l'injure ou du préjudice fait à un membre de la famille ou de la tribu par un de ses frères, parent ou compatriote. Cette justice ou cette vengeance, bien qu'elle ne fût pas une guerre réelle, en avait cependant les apparences. C'était en quelque sorte un duel qui avait lieu, en Conseil de famille, entre les juges et le coupable; et comme ce coupable était un homme du même sang que les juges, on lui devait certains égards; le duel devait être loyal, et, comme tel, s'entourer de toutes les garanties de la justice. La procédure, l'appareil et la forme judiciaire étaient par conséquent les mêmes que les formes d'un duel régulier. Le jugement avait lieu en champ clos (cf. norr. *vêbönd*), en plein air, à la face du Soleil (v. § 123), sur la place publique (norr. *thing*) ou sur la butte de l'assemblée (norr. *mâl-biörg*), en présence de l'Épée (*Gaizus*), le symbole de la divinité (*Hérod.*, IV, 62). Les juges vengeurs de la famille ou de la société étaient douze hommes libres, représentants de la famille ou de la tribu. Appelés pour défendre la tribu ou la famille attaquée par le coupable, ils étaient convoqués de la même manière qu'on convoquait les hommes pour la défense du territoire menacé par l'ennemi (v. *Grimm*, Rechtsalterth., p. 839). Ils venaient et siégeaient *en armes*, sous la présidence de leur chef, le Nomarque ou le Roi, dont le bouclier, symbole de la royauté et du Soleil clairvoyant, était suspendu à l'arbre (v. § 123) au pied duquel il siégeait. Ils prononçaient le

jugement au nom du peuple, et c'est encore au nom du peuple que l'un d'entre eux mettait à exécution la sentence prononcée (cf. *Michelet*, Orig. du droit fr., p. 287, suiv.). Par suite du principe reconnu que Dieu et le droit étaient toujours du côté du vainqueur ou du plus fort (v. p. 116), on établit pour l'accusé, comme moyen de justification, le *combat judiciaire* et l'ordalie (v. all. *urdeili;* anglos. *ordâl*, jugement primordial), ou le *jugement du Destin* (*urlagi*, *disposition primordiale*). Ces moyens de justification conformes aux idées des barbares étaient, plus ou moins, en usage chez les *Scythes*, les *Goths*, les *Germains* et les *Scandinaves*, aussi bien que chez la plupart des peuples de l'Antiquité, et se maintinrent même encore longtemps après, au Moyen âge, chez les différents peuples chrétiens de l'Europe.

IV. QUATRIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE.

CHAPITRE VIII.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES, ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, PROUVÉE PAR LA CONTINUITÉ ORGANIQUE DES PHÉNOMÈNES DE L'ÉTAT INTELLECTUEL DE CES PEUPLES.

§ **72. Les dispositions intellectuelles de la race scythe.** — Bien que les Scythes et leurs descendants soient arrivés plus tard que leurs frères, les autres peuples de la race *iafétique*, à marquer dans l'Histoire (v. p. 6), ils ont prouvé cependant par l'empire qu'ils ont exercé sur les autres peuples depuis le second siècle de notre ère, que, pour être les *cadets* de la famille, ils n'en étaient pas les moins doués d'intelligence et d'énergie morale. Déjà les Scythes nomades ont prouvé leurs bonnes dispositions intellectuelles par le besoin qu'ils sentaient de s'instruire auprès des peuples plus civilisés. *Anacharsis*, fils du roi scythe *Gnourus*, surnommé *Deuketas* (p. *Davi-ketas*, Esprit brillant, v. § 79; cf. *Daves* et *Gètes*), vint à Athènes pour s'y instruire, et il parvint, par son intelligence, à la gloire de compter parmi les sept sages de la Grèce. Le roi *Skulès* aimait à jouir tous les ans, à Olbie, des avantages et des plaisirs de la civilisation grecque, et exposa, pour satisfaire ce goût, son trône, et jusqu'à sa vie (*Hérod.*, IV, 80). Les Athéniens préféraient les pédagogues *gètes* et *daves* à ceux des autres peuples, non-seulement pour leur *fidélité* (v. p. 114), mais aussi pour leur *intelligence*. Le désir de s'instruire, qui se manifesta, chez les Scythes, par celui de voyager et même de servir à l'étranger (cf. les archers scythes à Athènes), passa aussi à leurs descendants les *Germains* et les *Scandinaves*, dont un grand nombre suivirent l'exemple de leurs ancêtres, et prirent service à l'étranger (cf. les *ambacti* en Gaule; les *Varègues* à Constantinople, p. 105). Bien que ces voyages et ces engagements ne fussent pas toujours volontaires, mais qu'ils fussent entrepris et subis souvent par nécessité (v. *ibid.*), cependant, quelle qu'en fût la cause ou le motif, ils contribuaient toujours au développement *intellectuel* de ces peuples, en les mettant en contact avec les hommes et les choses

de l'étranger. Aussi les *Scandinaves* savaient-ils si bien apprécier l'influence bienfaisante des voyages sur l'esprit, qu'ils méprisaient, non pas seulement comme des *lâches* (v. p. 113), mais aussi comme des *ignorants*, ceux qui restaient toujours chez eux ; et, dans leur langue, l'épithète de *casanier* (norr. *heimskr*) était synonyme de *stupide* et un terme injurieux. Le goût des *Scandinaves* pour les courses et les voyages contribua aussi à étendre leurs connaissances géographiques, et à agrandir leur horizon intellectuel. Il y avait parmi eux beaucoup de marchands navigateurs, tels que le Norvégien *Othar* qui explora les côtes septentrionales de l'Europe, depuis le cap Nord jusqu'en Permie (norr. *Biarma-land*), et l'Anglo-Saxon *Vulfstân* qui, ainsi qu'*Othar*, a laissé une relation succincte des voyages qu'il avait faits dans les différents pays du Nord. L'une et l'autre relation ont été insérées par le roi *Alfred* le Grand dans sa traduction d'*Orose* (v. *Dahlmann*, Forschungen, etc., I, p. 422). Longtemps avant *Christophe Colomb*, déjà au dixième siècle, des navigateurs *islandais* avaient découvert l'Amérique septentrionale, et y avaient formé de grands et de nombreux établissements (v. *Rafn*, Antiquitates americanæ). Telle était cette race *scythe*, si entreprenante sur terre et sur mer, dont nous avons à faire connaître maintenant l'état *intellectuel*, en montrant comment l'intelligence de ces peuples s'est manifestée d'abord par leur *commerce* et leur *industrie*, ensuite par leurs essais dans les *beaux-arts* et par la *poésie*, enfin par leur *langue*, par leurs *traditions* et par leurs connaissances ou leur *science*.

a) *Le Commerce et l'Industrie.*

§ **73. L'ambre jaune et les objets d'échange.** — Comme *échange* des produits *naturels* contre d'autres produits de la même espèce, le commerce est antérieur à l'industrie, laquelle, à son tour, en tant que production *artificielle* de valeurs, est antérieure au commerce qui consiste dans l'échange et la vente de ces valeurs. Les principaux articles du commerce des Scythes européens étaient la pelleterie et l'ambre jaune. Dès le sixième siècle avant notre ère, les Scythes de la mer Noire faisaient concurrence aux Phéniciens, en cherchant sur les bords de la mer *hyperboréenne* (Baltique, v. p. 54), surtout à *Abalie*, le succin (lat. *succi-*

num, tenant du suc) qu'ils nommaient *sakiru* (le suint; lat, *sacrium*, v. *Plin.*, H. N.; sansc. *kchîram*, p. *çatchîram*, sérosité; lith. *sakkai*, résine; russ. *sok*, succus; cf. gr. *dakru;* all. *zähre;* lat. *lacryma*). Si les Scythes ont pris le nom de *sakiru* dans le sens propre de *suint*, cela prouverait qu'ils considéraient le succin comme l'exsudation de quelque *arbre;* si de plus ils l'ont pris dans le sens *figuré* de *larme*, cela serait encore une preuve qu'ils ont connu le mythe sur les *Héliades* (*Ovid.*, Métamorph., 2, 340), qui, à la mort de leur frère *Phaëton*, furent changées en *aulnes*, et versèrent des *larmes* d'où provenait l'ambre jaune.

Les descendants des Scythes, les *Vénètes* de la mer Adriatique, s'ouvrirent pour le commerce du succin une route directe, en s'associant avec leurs frères les *Ventes* de la mer Baltique (v. p. 54). Vers le commencement de notre ère, ce commerce, dont l'importance avait alors déjà beaucoup diminué, était entièrement entre les mains des peuples keltiques, qui donnaient au succin le nom de *glæs* (lat. *vitrum*; cf. *Plin.*, 22, 2; *Pomp. Mela*, 3, 6; cf. germ. *glas*), et tiraient ce fossile principalement de l'île d'*Ameland*, appelée alors *Austravia* (Ile orientale) par les Bataves germaniques, et *Ile au succin* (lat. *Glessaria*) par les Belges keltiques. Les Scythes nomades, qui troquaient simplement leurs marchandises contre d'autres produits naturels, n'avaient pas besoin de *monnaie*. Mais les Scythes de la mer Noire, qui étaient en rapport avec les Grecs, faisaient usage de la monnaie qui était frappée à Olbie. Les *Slaves* employaient quelquefois, en guise de monnaie, les têtes de peaux d'écureuils (v. *Karamsine*, tom. I), usage qu'ils tenaient, sans doute, des Finnois (cf. finnois *rahi*); et plus tard les *Scandinaves* employèrent, comme moyen d'échange, des fils d'argent roulés en spirale en forme de bracelet, et dont on coupait un ou plusieurs *ronds* (norr. *baugr*, bague), selon le prix à payer pour la marchandise. Les monnaies du Bas-Empire, surtout les *Bractéates*, étaient aussi employées en Scandinavie; mais on en faisait, dans ces pays, principalement des objets d'ornement, soit pour les hommes, soit pour les femmes.

§ 74. Les objets de fabrication et la métallurgie. — L'industrie des Scythes n'était pas assez avancée pour fournir au commerce beaucoup d'articles confectionnés : elle était exercée seulement pour les besoins personnels, et elle ne fournissait

que des objets de première nécessité, tels que des effets d'habillement (v. p. 96), d'armement (v. p. 97), des blockhaus (v. p. 98), des chars, des charrues, des traîneaux, des radeaux, des bateaux (*askes*, *drakes*, *snakes*, *kamarcs*, p. 59 note), et des ustensiles de cuisine et de sacrifice (v. § 178). En fait de métaux, les Scythes ne connaissaient que l'or et l'airain (*Hérod.*, I, 215). Comme généralement l'airain (sansc. *ayas;* goth. *ais;* lat. *aes*) était plus anciennement connu et en usage que le fer (cf. *Thubal-kaïn*, qui forge l'airain; pers. *tûpal-kaïn*), les Scythes aussi suppléaient par ce métal au fer qui leur manquait. L'art de façonner et de fondre l'airain a été inventé, selon les Scythes par un de leurs compatriotes (*Plin.*, 7, 57, 6) qu'ils nommaient *Lydus* (Artificieux; cf. goth. *liuds*), le type et le prédécesseur de *Völundr* (all. *Wieland*), le Forgeron de la poésie épique scandinave, et qui était sans doute, dans la tradition mythologique des Scythes, ce que *Ilmarinen* était dans celle des Finnes. Mis en rapport, dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, avec les Keltes-Kimméries ou *Kimméro-Thrâkes*, tels que les *Chalybes*, les *Tibarènes*, qui excellaient déjà alors dans la métallurgie, les Scythes apprirent d'eux à connaître le fer qu'ils appelèrent *ais-arn* (espèce d'airain, v. § 128, note), parce qu'ils pouvaient s'en servir comme de l'airain. Plus tard les *Gètes*, qui sous le nom de *Gothines* (v. p. 62) vivaient dans les Karpathes, au milieu de populations *keltiques*, apprirent d'elles la manière d'exploiter les mines de fer (cf. *Tacit.*, Germ., 43). Enfin, ce fut principalement en Scandinavie que les descendants des *Gètes* furent complétement initiés à l'art de la métallurgie par les populations *finnes* (v. p. 52). Car les peuples de race *sabméenne* (v. p. 51) surpassaient tous les peuples de l'Antiquité dans l'exploitation des mines. L'art de fondre et de façonner les métaux était en grand honneur chez eux, au point que, dans leur Mythologie, le dieu suprême *Ilmarinen* était représenté comme un forgeron tellement habile qu'il avait fabriqué d'or sa propre femme. Dans les langues finnoises le mot de *forgeron* (*seppä*) était synonyme d'*artiste* (cf. gr. *daidallos;* malai, *pandei*, forgeron, habile), et servait à exprimer toute espèce d'industrie ou d'art, même l'art de la poésie (*runo-seppä,* forgeron de chants; cf. norr. *liôda-smidr*, v. p. 128). Chez les peuples *altaïques* le nom de *durchan* (forgeron) devint également le titre honorifique d'un haut dignitaire de l'État, comme chez les Perses le tablier du for-

geron *Kâve* devint l'étendard royal. Les *Scandinaves* estimaient surtout les épées (*vaski; cf. basque;* v. p. 71) finnoises, dont la trempe était si excellente que ces armes passaient pour *fées*.

b) *Beaux-Arts et Poésie.*

§ 75. Les beaux-arts dans l'enfance chez les Scythes et leurs descendants. — Chez les Scythes, les Gètes et les Germains-Scandinaves, les beaux-arts sont restés dans l'enfance, et ne se sont guère élevés au-dessus des arts utiles et manuels. Aussi longtemps que les Scythes nomades n'eurent pas d'habitations fixes, *l'architecture* ne pouvait pas même naître; et même lorsque les peuples gètes, sarmates et scandinaves furent arrivés à construire des maisons de bois (v. p. 99), et par suite des temples aux dieux (v. § 170), leur goût artistique n'était pas assez développé pour donner à ces constructions de l'élégance et de la beauté. Les Scythes n'ayant pas de statues de leurs divinités, et le glaive (v. § 92), le signe *symbolique* du dieu *Gaizus*, et le chaudron, le signe symbolique du dieu *Targitavus* (v. § 191), tenant seuls lieu d'une figure anthropomorphe plastique de ces divinités, la *sculpture* et la *statuaire* ne pouvaient pas non plus se former, ni se perfectionner. Encore plus tard, chez les Scandinaves, les images des dieux étaient plutôt reconnaissables par leurs attributs symboliques que par la vérité, la beauté et l'exactitude de la représentation plastique. Des trois statues qu'on voyait dans le temple d'*Upsalir*, la première, au milieu, représentait *Thôr* assis près d'un *offertoire* (norr. *biod.;* v. § 170); la seconde, à droite, représentait *Odinn*, qui était armé comme Mars, et la troisième, à gauche, représentait *Fiörgynn* (*Fricco*, v. § 97) avec l'attribut symbolique du phallus. Les objets sculptés étaient estimés, comme chez tous les barbares, plutôt pour l'éclat et le prix de la matière que pour l'exactitude et la beauté des formes. Quant à la *peinture*, elle n'existait pas chez les Scythes, ni chez leurs descendants, à moins qu'on ne veuille appeler de ce nom l'emploi des couleurs que les Scandinaves appliquaient, soit aux têtes de cheval sculptées en bois, dédiées au Soleil et surmontant les toits de leurs maisons (v. § 111), soit aux grossières sculptures en bois représentant des scènes mythologiques, et semblables à celles dont l'Islandais

Olaf surnommé le *Paon* (norr. *Pâ*) avait orné les parois en planches (*veggthiliar*) de son habitation.

La musique, dans sa forme primitive, comme musique *instrumentale*, ne semble pas encore avoir existé chez les Scythes; du moins *Athéas*, roi des Scythes, après avoir entendu le Grec *Isménias*, célèbre joueur de flûte, et pour lors son prisonnier, jouer de cet instrument, assura par serment qu'il éprouvait plus de plaisir aux hennissements de son cheval qu'aux sons harmonieux de la flûte (*Plutarch.*, Apopth.). La musique instrumentale naquit sans doute chez les *Gètes* par l'exemple et sous l'influence des *Keltes-Kimméries* qui, ainsi que les *Kimro-thrâkes*, préféraient l'instrument à corde appelé *l'Hirondelle* (Kruzda, *chrotta*), ou la lyre (cf. Orphée, Apollon) à la flûte des anciens Grecs asiatiques. Aussi les *Gètes* adoptèrent-ils de préférence la *cithare* (*brunchos*, *Hésych.*, I, 775; norr. *harpa;* slav. *guzla*), qui resta également le principal instrument de musique chez les *Scandinaves* et chez les *Germains*. Le jeu de la cithare servait surtout d'accompagnement au *chant* (goth. *sangus*); et le chant était une modulation *déclamatoire* (cf. *singgvan*, déclamer, lire, chanter), qui n'avait pas autant pour but de flatter l'oreille sous le rapport *musical*, que de servir de rhythme à la poésie sous le rapport *oratoire*. C'est pourquoi on appelait *Chanteurs* (goth. *liuthareis*) ceux qui savaient déclamer ou chanter les poésies religieuses ou héroïques avec accompagnement de la cithare. Tels étaient, déjà au quatrième siècle avant notre ère, les prêtres citharistes chez les *Gètes* (*Athen.*, XIV, 24; *Steph. de Byz.*, s. v. *Getia*); tels étaient, selon la tradition, le prince goth *Gelimer* (vers 533), et le roi danois *Ragnar* Braie-velue, qui, avant de mourir, chantèrent leurs propres exploits, en s'accompagnant de la cithare. La musique *instrumentale* ne servait qu'indirectement d'accompagnement à la *danse*. Car les danses guerrières (goth. *laiks*, v. p. 111) et, plus tard, les autres espèces de danses s'exécutaient, comme cela se pratique encore aujourd'hui en Suède et en Norvége, avec accompagnement de chants rhythmiques ou de *ballades* (lat. *ballistea; Vopisc.*, *Aurel.*, 6; prov. *ballata*, chant de bal), lesquelles, en tant que *poésies*, étaient quelquefois encore accompagnées de musique *instrumentale* (norr. *leikr*).

§ **76. Origine de la poésie; le chant de guerre.** — La forme la plus ancienne de la poésie chez les peuples scythes

était le *chant de guerre*, déclamé en chœur par les guerriers avant le combat. Tel était, chez les Germains, encore du temps de *Tacite* (Germ., chap. 3), le *barditus* (chant du bouclier), ainsi appelé parce qu'on le chantait à la guerre en tenant le bouclier (norr. *bardi*) devant la bouche. Après le *chant de guerre* vint le *chant guerrier*, qui portait par excellence le nom de *chant* (goth. *sangus;* norr. *lioth*), parce qu'on y célébrait, surtout aux festins des Grands (v. p. 112), les exploits des héros et des guerriers, qui étaient le sujet principal et le plus honorable de la poésie. Aussi la poésie *épique,* toujours intimement unie, à cette époque, à la poésie *lyrique* et à la musique *instrumentale*, portait-elle également le nom de *chant* (v. *Les Chants de Sôl*, p. 27). Aux fêtes nationales (v. § 178) et dans les cérémonies religieuses, on chantait les actions des dieux, des demi-dieux et des anciens héros. Ces poésies, qui avaient pour sujet la tradition mythologique et épique, portaient le nom de *Chants de la tradition* (norr. *sögu-liôth*, *mâl*). La poésie des peuples gètes était donc, comme en général toute poésie primitive, une espèce de poésie *lyrico-épique;* elle était essentiellement *épique* ou narrative, parce qu'elle racontait les actions *traditionnelles* des dieux ou les hauts faits des guerriers; elle était en même temps essentiellement *lyrique*, parce qu'elle *chantait* ce qu'elle racontait, avec la passion et l'enthousiasme du sentiment lyrique. Quelquefois cette poésie se rapprochait du genre *dramatique*, toutes les fois qu'elle était accompagnée d'une *danse* guerrière et d'une représentation *mimique* (cf. *to gothikon*, p. 111)[1]. Dans l'origine, la poésie était *improvisée* sur un sujet fourni par la *tradition* ou par l'événement *réel*, et elle se servait de formes rhythmiques et d'expressions lyrico-épiques, consacrées par l'usage, et pour ainsi dire stéréotypes. L'individualité,

[1] En Espagne, la *danse mimique* paraît avoir été introduite par les *Goths* chrétiens dans les cérémonies du culte. « Pendant l'octave qui précède l'anni- « versaire de la conception de Notre-Dame, du 1er au 8 décembre, le service du « soir dans la cathédrale de *Séville* est suivi d'une singulière cérémonie. Six en- « fants habillés très-richement, avec les costumes des seigneurs du dix-septième « siècle, viennent chanter devant le grand-autel dans le chœur de l'église et « finissent par une *danse grave*, en s'accompagnant des castagnettes. Cette figure « chorégraphique, qui s'est transmise jusqu'à nos jours, remonte, dit-on, au « quatrième ou cinquième siècle, et se célèbre, *selon l'usage antique des Goths*, « telle qu'elle fut réglée par eux. L'archevêque assiste à cette cérémonie, qui se « fait le soir. » (*L'Illustration*, numéro du 11 décembre 1858.)

l'originalité ou l'art du poëte ne pouvait donc guère se produire, soit par l'invention du fond, soit par celle de la forme poétique. Ensuite ces chants, nés de l'improvisation du poëte, étant répétés par d'autres cithariste, le nom du premier inventeur ou chanteur se perdit dans la foule des reproducteurs postérieurs. Enfin, par suite de l'influence que les peuples thrâko-keltes exercèrent sur les peuples d'origine *gète* (v. p. 38), les citharistes formaient, chez les *Gètes*, une corporation presque sacerdotale; et bien que cette corporation et son caractère sacerdotal se soient effacés de plus en plus dans le Nord, le nom abstrait du *Skald* (sonnerie) qu'on donnait aux poëtes scandinaves, prouve encore qu'anciennement les poëtes formaient un *corps* (cf. *Viropata*, la Tuerie d'hommes, v. § 177), qu'ils étaient généralement au service d'un prince, et faisaient partie de ce qu'on appellerait aujourd'hui une chapelle-musique. La spontanéité et l'originalité du poëte durent s'effacer pour toutes ces raisons, et c'est pourquoi les poésies se transmettaient sans nom d'auteur, comme étant des œuvres non *individuelles*. Cependant, plus tard, chez les *Scandinaves*, le poëte passait pour un *artiste;* mais le nom d'artiste était emprunté au nom du *forgeron* (*smidr;* cf. v. all. *scuop*), et rappelait moins l'art sublime que l'industrie grossière. Chez tous les peuples d'origine *gète*, le poëte, parce qu'il maniait habilement la parole, était aussi considéré comme un *orateur;* et c'est comme orateurs, aussi bien qu'à cause de leur caractère sacerdotal, que les citharistes ou poëtes *gètes*, comme les brahmanes au service des rois indiens, étaient souvent employés en qualité d'*ambassadeurs* (v. *Athen.*, 14, 24). Encore plus tard la tradition épique des Goths, des Germains et des Scandinaves nous montre des héros, tels que *Volker*, *Horand*, *Verbil*, *Svemlin*, etc., qui maniaient aussi bien l'instrument de musique que l'épée, et qui en qualité de *musiciens* (*fidlari*) ou de *poëtes-orateurs* remplissaient les fonctions de messagers et d'ambassadeurs (cf. les *Troubadours* messagers, et *Petrarcha* poëte et ambassadeur). Comme dans l'enfance des sociétés et chez les peuples primitifs la poésie est l'organe et le résumé de tous les actes intellectuels, le poëte passait aussi, aux yeux des peuples *gètes*, pour le représentant de la *tradition*, et pour l'organe des *sciences* divines et humaines.

c) *La Tradition.*

§ **77. Idée et caractères de la tradition.** — La tradition comprend l'ensemble des résultats de l'expérience, des procédés pratiques, des règles de conduite, des notions et des idées scientifiques qu'une génération reçoit de ses pères et qu'elle transmet à son tour à ses enfants. Si l'homme vivait seulement de la vie *physique*, cette vie, par cela même qu'elle s'anéantit complétement par la mort, ne profiterait nullement à *l'espèce;* et comme, dans ce cas, les individus ne seraient jamais plus avancés les uns que les autres, mais éternellement équivalents les uns aux autres, comme dans les espèces animales, il n'y aurait pas agrandissement du fond de la tradition, puisqu'il n'y aurait pas de tradition du tout, et partant il n'y aurait point possibilité de *progrès*. Mais moyennant la *raison* et l'intelligence qui, par leur caractère général, appartiennent, non à *l'individu*, mais à *l'espèce*, l'homme, supérieur à l'animal, est mis en rapport intime avec ses semblables, avec l'humanité; et bien que sa vie physique, sa partie mortelle périsse dans le temps et dans un lieu, sa vie morale et intellectuelle, ou sa partie immortelle, se propage à travers les âges et à travers les espaces. Plus l'individu vit intellectuellement, plus cette vie profite à l'humanité. Déjà par cela même que l'homme vit en *société*, il participe continuellement à une *tradition* générale et vivante qui, parlant à ses sens et à toutes ses facultés par toutes les manifestations de la vie sociale, morale et intellectuelle (v. p. 89), ainsi que par les jugements, les mœurs, les maximes, et par la religion de ses semblables, lui transmet, presque à son insu, le trésor de l'expérience, de la sagesse et des idées de son époque. Ici cependant nous devons donner au mot de *tradition* un sens plus restreint, comme signifiant le fond de sagesse et de science transmis d'une génération à l'autre sous la forme particulière de *l'enseignement* et de la *doctrine*. Nous distinguerons d'abord les *moyens* par lesquels s'opère cette tradition, savoir le *langage parlé* et *l'écriture;* ensuite nous parlerons du *fond* de la tradition ou de *l'objet* de l'enseignement; et enfin nous traiterons de la *forme* de la tradition ou de la manière dont l'enseignement et la doctrine se propagent et se transmettent.

Le langage parlé est à la fois la manifestation, l'expression et le moyen de transmission de l'intelligence. C'est le moyen de tradition le plus parfait, et même quelquefois l'unique moyen de tradition. En effet, l'écriture qui, à la vérité, est un autre moyen de tradition, dépend cependant de la langue, puisqu'elle n'est que la fixation et la conservation durable des sons passagers du langage parlé; de sorte que, s'il n'y avait pas de langage *parlé*, l'écriture proprement dite n'existerait pas non plus. Le langage étant la manifestation et l'expression de l'intelligence, et le principal moyen de tradition, il importe de faire connaître ici les caractères principaux de la langue des Scythes, des Gètes, des Germains et des Scandinaves, afin de compléter ce que nous savons sur l'état *intellectuel* de ces peuples. Mais il s'agit seulement de faire connaître l'histoire, la nature et les qualités extérieures de cette langue qui a servi d'instrument intellectuel à ces peuples, et de faire voir qu'il y a eu *continuité* et développement progressif de la langue des *Scythes* à celle des *Gètes*, et de la langue des *Gètes* à celle des *Germains* et des *Scandinaves*.

A. MOYENS DE TRADITION.

1) *Langage parlé.*

§ **78. La langue-souche des idiomes iafétiques.** — Comme les Scythes, ces cadets de la race *iafétique*, (v. p. 19), sont le plus longtemps restés confondus avec la souche primitive et, en la continuant, en ont été les derniers *représentants directs* (v. p. 20), *l'idiome scythe* est aussi resté le plus longtemps confondu avec la *langue-mère*, et en a été, plus que les autres langues *iafétiques*, la continuation directe. Il suit de là que les autres langues primitives *iafétiques*, en se détachant de la langue-mère, s'en sont éloignées sensiblement, et sont devenues des *dialectes* par rapport à elle; l'idiome *scythe*, au contraire, a dû conserver, le mieux et le plus longtemps, les traits primitifs et caractéristiques de la langue-souche, de sorte qu'il diffère des autres idiomes primitifs de la famille *iafétique*, surtout en ce qu'il a conservé, mieux et plus longtemps qu'eux, les formes *anciennes* ou primitives de la langue-mère. Pour prouver l'ancienneté des formes de l'idiome

scythe, il importe de faire connaître en quoi consiste en général le caractère distinctif des formes *anciennes* dans le langage; et, à cet effet, il faudra préalablement rappeler deux principes que nous avons établis, il y a vingt ans [1], et que nous maintenons encore aujourd'hui comme des principes ayant présidé à la formation des mots primitifs. D'après le *premier* de ces deux principes, la signification première d'un mot primitif n'est ni *conventionnelle* ni *fortuite*, mais résulte naturellement de la signification de ses éléments constitutifs, à savoir des *consonnes* qui entrent dans la composition du *thème*. Le *thème* est une forme *idéelle*, *abstraite*, *supposée*, d'où sortent, comme d'un germe, logiquement et grammaticalement encore indéterminé, les mots *réels* du langage primitif, lesquels, dès leur origine, ont naturellement une signification *logique* et une forme *grammaticale* plus ou moins nettement *déterminées*. Ainsi, par exemple, la notion, ou plutôt le *sentiment* ou l'aperception de l'action de *donner* (tendre vers, présenter) s'est exprimée naturellement et nécessairement, dans le langage primitif, par un mot, dont on ne peut plus aujourd'hui indiquer exactement la forme *grammaticale réelle* ou historique, mais dont la signification logique de *tendre vers*, a trouvé son expression *naturelle* et *nécessaire* dans cette forme grammaticale quelle qu'elle ait été; et ce mot nous le rattachons, par la pensée, à une forme idéelle ou à un *thème* composé d'éléments-consonnes, savoir des consonnes *Te* (ici) + *Ne* (là), qui par leurs significations combinées expriment naturellement et nécessairement l'idée de *tendre vers* [2], et forment par conséquent le *germe* d'où sont sortis les autres mots de cette famille, exprimant tous logiquement la même idée, quelle qu'ait été d'ailleurs grammaticalement leur forme particulière comme substantif, comme adjectif, comme verbe, etc. [3] Nous admettons donc, comme premier principe, que ce sont les *consonnes*, et les consonnes seules, qui ont constitué originairement la signification des mots.

[1] Voy. *Poëmes islandais*, p. 393.

[2] Le mouvement d'*ici-là* est synonyme de *tendre* (TANA, gr. TeiNo, héb. TANah; de TaNa avec Ne (là, vers là) comme préfixe s'est formé en hébreu le thème NaTaN (lat. iNTeNdere, tendre vers), *donner*.

[3] Le moment est venu d'élever cette théorie au rang d'une vérité scientifiquement acquise. Nous en donnerons la démonstration dans une publication que nous ferons sous le titre de : *Thèmes* des langues primitives et *approximation* des formes grammaticales primitives.

Le *second* principe nous intéresse ici plus particulièrement; il consiste en ce que la différence de signification entre les consonnes repose, dans l'origine, sur la différence des organes de la bouche par le concours desquels elles sont prononcées. Ainsi les *labiales* (P, V, B), les *gutturales* (K, CH, G) et les *dentales* (T, TH, D) diffèrent, entre elles, par leur *signification*, parce qu'il y a différence entre les lèvres, le gosier et les dents, ou entre les organes qui les produisent. Mais les *consonnes homorganiques* ou prononcées par les *mêmes* organes, soit les *labiales*, soit les *gutturales*, soit les *dentales*, ont eu originairement, comme *homorganiques*, la *même* signification. Car la différence qui existe entre les consonnes *homorganiques*, par exemple entre la dure T, l'aspirée TH, et la molle D, est purement *eustomique* ou *euphonique*, c'est-à-dire qu'elle repose, non sur la signification, mais sur la prononciation, soit dure, soit aspirée, soit molle, selon la convenance de la bouche (eustomie) ou la commodité de l'organe vocal (euphonie). La *langue-souche* a dû avoir une prédilection pour l'une ou pour l'autre de ces consonnes homorganiques. Or, quelle est celle des trois consonnes qui est la *primitive*, et dont les autres homorganiques ne sont, en quelque sorte, que les variétés *euphoniques*? En comparant, quant aux consonnes, les mots qui se correspondent dans les langues primitives de la famille *iafétique*, on reconnaît que les consonnes *dures* (p, t, k) sont antérieures à leurs homorganiques *aspirées* (f, th, ch), et à leurs homorganiques *molles* (b, d, g). Ainsi, la dentale *dure* t usitée dans la *langue souche* s'est maintenue dans le sanscrit t*an* (étendu), le grec t*einô*, le latin t*enuis;* elle est devenue *aspirée* dans le norrain th*unnr*, et *molle* dans l'allemand d*ünn*. La forme primitive p*a*t*ar* (protecteur, père) a maintenu ses consonnes *primitives dures* en sanscrit, en grec, en latin, etc.; mais la labiale dure s'est changée en *aspirée* dans l'allemand v*a*t*er;* et l'anglais f*a*th*er* a changé en aspirées et la labiale et la dentale. La forme *primitive*, du mot désignant le pied était p*a*t*as*, du thème *pata* (frapper, fouler, tomber). La labiale *dure* primitive s'est *aspirée* dans le gothique f*o*t*us*, et la dentale dure *primitive* s'est changée en une *molle* dans le sanscrit *pada-s*, dans le grec *pod-s*, et dans le latin *ped-s*. La gutturale *dure k* est plus primitive que les gutturales *aspirées* et chuintantes *dj, tch, ch, sh*, et que les gutturales *molles g, j*. Le gothique a conservé la consonne *dure primitive* dans k*niu* (plié,

brisé, genou, de k*nika*); le sanscrit l'a changée en *dj* dans dj*ânou*. La consonne initiale *dure* dans le gothique k*enna* est plus *primitive* que les consonnes correspondantes dans le sanscrit dj*an*, dans le slave z*nati*, et dans le grec g*noskô*. Les consonnes *dures* primitives se sont conservées dans le grec k*artos* (dur, fort); elles se sont *aspirées* et *amollies* dans le sanscrit h*rd* (coeur), dans le lithuanien sz*irdis*, dans le grec k*ardia*, dans le latin *cordis*, dans l'allemand h*erz*, etc.

On doit donc conclure de là que dans la langue-mère ou souche des idiomes primitifs de la famille *iafétique*, les consonnes *dures* ont été les consonnes *primitives*, qu'elles ont prédominé par le nombre, et que dans les langues qui s'en sont séparées et différenciées (v. p. 17), la *plupart* des consonnes *aspirées* et *molles* se sont substituées comme *variétés euphoniques* aux consonnes dures primitives. Ce fait non-seulement se constate *historiquement*, mais s'explique et se justifie aussi *philosophiquement*. En effet, la nature de la consonne, comme telle, se manifeste mieux dans *l'explosion* de la consonne *dure*, que dans *l'aspiration* des aspirées et dans *l'adoucissement* des molles. La consonne *dure* est donc la consonne par excellence, celle qui, par sa prononciation énergique, est plus propre que les aspirées et les molles à exprimer la signification particulière à chaque classe de consonnes. D'ailleurs, les hommes primitifs, ayant l'organe vocal plutôt fort que souple, et visant à une prononciation plutôt énergique que douce et harmonieuse, ont dû préférer, dans l'origine, les consonnes *dures* aux aspirées et aux molles : et voilà pourquoi, dans la langue-mère des idiomes *iafétiques*, les consonnes *dures* ont été prédominantes par le nombre. Plus tard, lorsque les idiomes de la famille iafétique se furent détachés de leur langue-souche, les principes qui présidaient au développement des langues, y devinrent plus actifs. Or, parmi ces principes, un des plus constants, c'est la tendance *eustomique* et *euphonique* par laquelle les articulations sont rendues plus faciles ou plus commodes à prononcer; et voilà pourquoi les idiomes iafétiques, à mesure qu'ils se sont développés et perfectionnés, ont aussi remplacé de plus en plus les consonnes *dures* par des consonnes homorganiques *aspirées* ou *molles*.

§ 79. Caractères de l'idiome scythe primitif. —

L'idiome scythe étant resté le plus longtemps confondu avec la langue-souche, a aussi conservé plus longtemps que les autres idiomes *iafétiques* l'énergie et la rudesse de la prononciation de cette langue primitive. C'est pourquoi l'idiome scythe a maintenu, dans le plus grand nombre de cas, les consonnes *dures* primitives que les autres idiomes iafétiques ont adoucies ou changées en *aspirées* et en *molles* : Exemples : scythe P*a*kus (vénérable), sansc. *Bhag*as (vénérable), gr. *Bakkh*os (vénérable)[1]; scythe viro-*pata* (tuerie d'hommes), sansc. *v*adh (frapper, tuer), gr. *ô*thein (frapper); scythe a*p*ia (terre), gr. aia (p. a*f*ia, terre); scythe *k*onus (gentil), sansc. *dj*ana (gens), gr. *g*enos (génération); scythe Davi*k*etas (intelligence brillante), sansc. *tch*it (intelligence); scythe sa*k*iru (succin), sansc. *kch*îra (p. *çatchira*, sérosité); scythe *k*aramaha (maison sur char), sansc. *tch*ar (voiturer); scythe *K*ola-skaïs (prince à la charrue), sansc. *h*ala (soc); scythe Sku*t*ai (Protecteurs), sansc. tcha*d* (protéger), gr. Sku*th*ai (Scythes); scythe pa*t*a (frapper), sansc. va*dh* (frapper), gr. ô*th*ein (frapper), etc.

A commencer du huitième siècle avant notre ère, les tribus scythes se différencièrent plus fortement entre elles dans les contrées appelées aujourd'hui le Turkestan. Les unes se portèrent au nord-ouest, et formèrent la *branche sarmate* dont nous examinerons l'idiome dans un Mémoire qui fera suite à celui-ci. Les autres se portèrent au sud-est, et formèrent la *branche sake*, dont l'idiome s'est mêlé bientôt avec celui des peuples avec lesquels les Sakes se sont confondus. Enfin, une troisième partie du peuple scythe s'est portée au sud-ouest, et a formé la *branche skolote*, dont l'idiome doit fixer ici particulièrement notre attention, puisque c'est de lui qu'est sorti l'idiome *gète*.

A mesure que les *Skolotes* de la mer Noire sont entrés en contact plus intime avec les *Kimméries* et les *Hellènes*, et qu'ils ont

[1] Le thème *PaKa* (regarder, respecter), qui est *mimique* (voy. art. *Langue*, *Encycl. des Gens du Monde*), diffère complétement du thème *onomatopoétique* *S-Paka* ou *PaKa* (sonner, aboyer; cf. angl. *bell*, sonner, aboyer). Au thème *SPaKa* se rattachent le mot sanscrit *çvan* (p. *çvakn*, aboyeur), le grec *kuôn*, le latin *cânis*, le perse *spakô* (chienne), le grec *kuknos* (aboyeur, cygne), le russe *sobaka* (chienne) et les noms propres épiques *Sbesas*, *Sifka* et *Sibich*. Au thème *PaKa* se rattachent le scythe *pagaia* (chienne; HÉSYCH., II, 834), le slave *pesъ* (chien), l'anglo-saxon *bikke*, l'anglais *bitch*, le français *biche* et le nom propre épique norrain *Bikki*, identique avec *Sifka* (p. *Sibeka*).

subi l'influence de la civilisation plus avancée de ces peuples, leur idiome a aussi dû s'adoucir en proportion, subir quelques changements, et s'éloigner par conséquent davantage des formes anciennes de la langue-souche. Voilà pourquoi, à côté des formes *primitives*, se produisent aussi des formes déjà *modifiées*. Ainsi, par exemple, à côté de l'ancienne forme de *Ketas* (dans *Davi-Ketas*) on rencontre déjà la forme plus moderne de *Geta* (dans *Massa-Getai*); à côté de la forme primitive de *Tavus* (dans *Targi-Tavus*) se trouve la forme plus récente de *Davus* (v. p. 25); à côté de l'ancienne forme de *Pleistai* (Bénis, v. p. 47) se produit la forme *gète* de *Ge*-bleïztis (v. § 118); à côté de la forme primitive de *tom* (redoutable) dans *Tom-bagos*, se produit la forme aspirée plus moderne de *Thami*, dans *Thami-masadas* (v. § 160); à côté de l'ancienne forme dure de Pak*us* (v. § 111) se rencontre plus tard la forme adoucie de B*agos* (dans *Tom*-b*agos*), etc. Cependant, bien qu'il y ait eu, déjà dans l'idiome *scythe*, un commencement de tendance *d'adoucir* les consonnes *dures*, ce changement n'y a cependant pas encore pris cette extension comme dans les autres idiomes *iafétiques*, de sorte qu'il est vrai de dire, en *thèse générale*, que l'idiome scythe ou *skolote*, *au moment où le dialecte* gète *s'en est détaché*, avait encore une prédilection pour les consonnes *dures* et les a maintenues dans la plupart des cas, tandis que les autres idiomes *iafétiques*, notamment le *sanscrit* et le *grec*, avaient depuis longtemps adouci ces consonnes, en les changeant, soit en *aspirées*, soit en *molles*. Mais plus tard le dialecte *gète*, sorti de la langue *scythe*, a également subi de plus en plus des changements *euphoniques*, et il s'est détaché peu à peu de l'idiome *skolote*, précisément parce que, par suite de ces changements, la différence entre lui et cet idiome était devenue tellement prononcée, qu'il ne pouvait plus former dorénavant avec lui une seule et même langue. Nous avons donc à signaler les différences principales qui se sont produites entre l'ancien idiome *skolote* et l'idiome des peuples de la *branche gète*, à savoir des *Gètes*, des *Dâkes*, des *Gotes* et des *Gépides* (v. p. 36).

§ **80. Caractères de l'idiome gète.** — Comme les auteurs anciens comprenaient les *Gètes* sous le nom de *Thrâkes* (v. p. 37), ils ont souvent donné pour *gètes* des mots qui appartenaient à la langue *thrâke*, et dont quelques-uns, il est vrai, avaient passé

effectivement de la langue *thrâke* dans les idiomes *gètes*[1]. Il importe donc d'abord de bien distinguer entre les mots *thrâkes* faussement appelés *gètes*, et qui n'ont jamais fait partie de l'idiome *gète*, et les mots *thrâkes* qui ont passé de la langue *thrâke* dans celle des peuples *gètes*. Ensuite il faut surtout distinguer entre ces deux classes de mots, qui sont toutes deux d'origine *thrâke*, c'est-à-dire *kamare* (v. p. 37), et les mots qui appartiennent par leur origine à l'idiome *gète* ou *scythe*. Comme l'idiome *gète* est sorti de la langue *scythe*, on conçoit que, dans l'origine, les mots *gètes*, quant aux consonnes, se soient trouvés sur la même ligne que les mots de la langue *scythe* elle même. C'est aussi pourquoi, dans l'un comme dans l'autre idiome, les consonnes *dures* ont prédominé de beaucoup. Cependant dans quelques cas, ainsi que cela s'était déjà fait dans la langue *scythe*, les consonnes *dures* ont été remplacées, du moins dans certains *dialectes* gètes, par des consonnes *aspirées* ou *molles*. Ainsi dans les auteurs plus anciens on trouve encore, par exemple, les formes plus anciennes de K*othèlas* (Petit-Goth), de *Metopa* (Prairie; cf. angl. *medow*, all. *mat-aue*, v. p. 44), tandis que dans les

[1] Il faut considérer comme appartenant à la langue *thrâke*, par exemple les noms propres de villes se terminant en *bria* (p. *briha*, briga), tels que le nom grécisé de *Mesembria* et les noms terminés en *dava*. Le mot *sanapa* (ivrogne; HÉSYCH., II, 1148) est sans doute un mot *thrâke* qui a passé dans l'idiome *gète* (cf. vieux h. all. *canipa*, cave au vin; all. *kneipe*, et vieux h. all. *hanap*; all. *humpen*, v. fr. *hanap*). Un scholiaste grec (APOLL. RHOD., 2, 946) dit que les ivrognes (buveurs de vin; HÉSYCH., *oïnopotaï*) sont nommés *sanapai* dans l'idiome *thrâke*, dont se servent, selon lui, aussi les *Amazones*, et que la ville de *Sinope* en a tiré son nom. Le mot de *Saraparai* (coupeurs de tête; STRABON, XI, 14, 14) paraît aussi être d'origine *thrâke* et avoir été adopté par les *Gètes*. Ce mot dérive d'un thème auquel appartiennent le latin *scalpere* et l'allemand *scharf;* il correspond, par conséquent, par sa forme et, en partie, par sa signification, au mot anglais *sharpers*. Il va sans dire que les *Gètes*, vivant au milieu des *Thrâkes* plus civilisés qu'eux, ont dû emprunter à la langue de ceux-ci beaucoup de noms communs, et, entre autres, des noms propres pour désigner les plantes officinales. C'est ainsi que presque tous les noms que DIOSKORIDÈS, dans sa *Matière médicale* (voy. GRIMM, *Gesch. d. d. Sp.*), nous donne pour des noms *dâkes*, sont proprement des mots *thrâkes*. Tels sont, par exemple, les noms de *Dun*, *Rathivida*, *Bou-dalla* (Langue de bœuf), *Propè-doula* (Cinq-Feuilles) et *Kroustanè* (gr. Chelidonion). Ce dernier nom est à la fois *thrâke*, *pélasge* et *keltique*, et ne se trouve que par emprunt dans le *lithuanien*. Parmi les noms énumérés par DIOSKORIDÈS, je ne puis reconnaître comme appartenant réellement à la langue *dâke* que le nom de *Toul-bèla*, qui semble signifier *Plaisir* (vîla), de *l'assoupissement* (tvâl) et avoir désigné originairement une plante qui avait une vertu narcotique et enivrante.

auteurs postérieurs ces noms *gètes* sont écrits Gothilas, *Medopa*. A mesure que les peuples de la *branche gète* se sont de plus en plus mêlés avec des *Thrâkes* et des *Keltes*, leur idiome a aussi subi, d'une manière de plus en plus marquée, l'influence de ces langues d'origine *kamare*. Or, ce qui distingue surtout ces langues d'origine *kamare* des autres idiomes de la famille *iafétique*, c'est la grande importance ou extension qu'elles ont donnée au principe de *l'euphonie*, au point que, dans ces langues, les formes des mots y subissent, selon le rapprochement de telles ou de telles consonnes, les modifications les plus variées. Cette euphonie consiste principalement dans *l'aspiration* des consonnes *dures* et dans *l'expiration* (sansc. *visarga*) ou effacement complet des consonnes *aspirées*. C'est ainsi, par exemple, que *patair* (le père) s'est changé par aspiration en *phathair*, et qu'ensuite *phathair* s'est changé par expiration en *hathair* (gaël. *athair*)[1]. Or, à l'époque où les idiomes *gètes* ont été en contact avec les langues *thrâkes* et *keltiques*, ces langues-ci n'observaient pas encore le principe euphonique de *l'expiration*, mais seulement celui de *l'aspiration* et de l'amollissement des consonnes *dures*. Aussi l'idiome *gète*, après avoir subi l'influence euphonique des idiomes *thrâkes* et *keltiques*, donna-t-il dès lors, comme eux, une grande extension au principe de *l'aspiration* et à celui de *l'amollissement* des consonnes. Voilà pourquoi un grand nombre de *dures* initiales, et notamment toutes les labiales *dures*, se changèrent en *aspirées* ou en *molles*. Cependant beaucoup de consonnes *dures* parvinrent encore à se maintenir intactes, ainsi que les *molles* qui s'étaient formées déjà dans la langue *scythe*. C'est ainsi, par exemple, que l'ancien mot *gète* ou scythe p*atar* (gr. *patèr*), s'est changé en f*adar* (goth. fadar), et que pr*atar* (gr. frater) s'est changé en br*othar* (goth. *brothar*); mais l'ancienne forme k*inu* (goth. *kniu*, sansc. *djânou*, gr. *gonu*, lat. *genu*) s'est maintenue. L'ancienne forme de T*apiti* (v. § 142) s'est changée en th*eud* (p. *thevid*); *Katu-vares* s'est changé en *CHatu-ares*, et *Pleistai* s'est changé en *Bleistai* (angl. *Blessed*). Tous les changements qui se sont opérés dans les dialectes *gètes* consistaient donc à remplacer un grand nombre de consonnes *dures* par des aspirées et des molles; *mais jamais les* aspirées, *ni les* molles, *ne s'y sont*

[1] Voy. Ad. Pictet, *De l'Affinité des langues celtiques avec le sanscrit.*

changées en dures. Aussi, si l'on compare l'idiome *gète* à l'idiome *scythe* dont il est sorti, on remarque : 1° que toutes les labiales *dures* initiales se sont changées en *aspirées;* 2° que beaucoup de gutturales et dentales *dures* se sont changées en *aspirées;* 3° que beaucoup d'anciennes consonnes *dures*, à l'exception des labiales, se sont maintenues, ainsi que les *molles* qui s'étaient déjà formées antérieurement dans l'idiome *scythe*. Comparé au sanscrit, au grec et au latin, l'idiome *gète*, après avoir subi l'influence des langues *thrâkes* et *keltiques*, s'est éloigné généralement, quant aux consonnes, des formes *primitives*, plus que ne l'ont fait le *sanscrit*, le *grec* et le *latin;* mais il s'en est éloigné moins que les langues *keltiques*, et que quelques-unes des langues slaves[1].

[1] M. JACOB GRIMM a, le premier, montré quelles sont les consonnes *homorganiques* qui se correspondent dans les mots correspondants en grec, en gothique et en vieux haut-allemand. Il a montré que la consonne *dure* en grec correspond généralement à une *aspirée* en gothique, et à une *molle* dans le vieux haut-allemand; que l'*aspirée* en grec correspond à une *molle* en gothique, et à une *dure* dans le vieux haut-allemand; que la *molle* en grec correspond à une *dure* en gothique, et à une *aspirée* en vieux haut-allemand. Ces correspondances sont suffisamment démontrées, et il n'y a pas à *douter de la vérité* du fait ainsi constaté. Mais il ne suffit pas de constater les phénomènes, il faut encore les représenter sous leur véritable jour en les expliquant; et la manière dont M. GRIMM représente le fait en question nous semble en rendre toute explication historique et philosophique impossible. Sa théorie diffère complétement de la nôtre, et cette différence repose sur les points suivants : 1° Nous croyons que la différence entre les consonnes qui se correspondent dans les différentes langues *iafétiques* n'existait pas *dans l'origine*, lorsque ces langues étaient encore confondues dans la *langue-mère*, mais qu'elle s'est établie *postérieurement* par suite des changements qui ont modifié les consonnes *primitives*. M. GRIMM, en donnant aux correspondances en question le nom de *Lautverschiebung* (déplacement des consonnes), indique par là qu'il s'agit, selon lui, d'un changement général, d'une *mutation* systématique, qui s'est opérée dans l'*ensemble* des consonnes du grec par rapport à l'ensemble des consonnes du gothique ou du vieux haut-allemand. Selon cet illustre savant, il y a donc *changement*, mais changement des langues *sœurs* les unes par rapport aux autres, et non changement des langues *sœurs* par rapport à leur *langue-mère*. 2° Nous croyons que, dans la langue-souche, les consonnes *dures* ont prédominé par le nombre et que les langues *iafétiques* dérivées ont modifié les consonnes primitives d'après la loi ou la tendance des langues d'*adoucir* de plus en plus les consonnes dures en les remplaçant par des aspirées ou des molles. M. GRIMM, concevant les correspondances comme étant le résultat des échanges *réciproques* et en quelque sorte *circulatoires* (voy. *Geschichte d. d. Sp.*, p. 393) qui ont eu lieu entre les langues iafétiques, ne saurait rattacher le *Lautverschiebung* à aucune loi ou tendance *euphonique* quelconque; car nulle de ces langues ne tend, d'après cette théorie, soit à renforcer, soit à aspirer, soit à adoucir les consonnes, puisque toutes *abandonnent* également leurs consonnes *dures*, *aspirées* et *molles* pour les *reprendre* dans un *autre*

Une forme de mots qui semble n'avoir pas encore existé dans l'idiome *scythe*, mais qui a pris naissance seulement dans l'idiome *gète*, ce sont les substantifs et les participes composés avec la particule prépositive *ga* (*ka*, *gi*). Ex. *Ge-nukla* (v. p. 39); *ga-vaihtus* (v. p. 47); *ge-bleïthtis* (v. § 118). Cependant cette composition n'a pas été usitée dans tous les dialectes *gètes*, et la preuve, c'est que d'abord, dans l'idiome *gète*, à côté de la forme composée (ex. *ge-bleithtis*), s'est maintenue la forme primitive *simple* (ex. *pleistai*); ensuite dans les idiomes *germaniques* et *scandinaves*, qui sont sortis de l'idiome *gète*, il y a des dialectes qui ne font jamais usage de la composition avec *ga*, du moins dans le participe passé (ex. angl. *broken*, all. *ge-brochen*)[1].

L'idiome *gète*, au moment où les idiomes *germaniques* et *scandinaves* en sont sortis, avait déjà des *dialectes*, parmi lesquels le *gothique* est le mieux connu de tous. Le *gothique* et le *gépide* paraissent avoir conservé, mieux que le *gète* et le *dâke*, l'ancienne prononciation *skolote;* aussi n'y trouve-t-on que peu de consonnes *chuintantes*. Le *gète* et le *dâke*, qui étaient plus exposés que le *gothique* et le *gépide* à l'influence des langues *thrâkes* et *sarmates*, où les consonnes chuintantes étaient plus nombreuses, possédaient aussi un plus grand nombre de consonnes de cette espèce. Il est cependant à remarquer qu'on aurait tort d'attribuer aux idiomes *gètes* toutes les consonnes *chuintantes* qui figurent dans les mots que les *Grecs* nous ont transmis comme appartenant

ordre. Si, comme je l'espère, l'explication naturelle que je donne des correspondances est la véritable, le *Lautverschiebung* n'est plus un phénomène inexplicable et singulièrement mystérieux, mais un changement qui rentre dans les lois ordinaires du développement des langues.

[1] La particule prépositive *ga* (ka), qui correspond au latin *co-n*, au grec *su-n*, au sansc. *sa-ma*, exprime l'idée de *ensemble*, de *réunion*. *Ge-nukla* signifie l'ensemble des clôtures qui constituent la *ferté* ou la forteresse. *Ge-bleistis* signifie l'ensemble des bénédictions dont *Skalmoskis* (Zalmoxis) est l'auteur. *Ga-vaihtus* signifie *co-dévoué*, c'est-à-dire faisant partie du nombre des dévoués. En allemand *ge-thier* signifie l'ensemble des animaux, *ge-sang* l'ensemble du chant. Ensuite, comme pour faire *partie* du nombre des personnes ou des choses ayant telle ou telle qualité, il faut que l'action qui produit cette qualité commune soit *achevée* ou *parfaite*, la particule *ga* sert aussi à renforcer l'idée du participe *passé* ou *passif*. Ex. *ge-brochen* (faisant partie des choses *brisées*). C'est ainsi qu'en sanscrit la particule *sma* (p. *smâ*, instrumental de *sama*), placé avec un verbe au *présent*, donne à ce verbe la signification du *passé*. (Voy. BENFEY, *Kurze sanscrit Grammatik*, p. 35.)

à ces idiomes; le plus grand nombre de ces consonnes proviennent évidemment de la transcription ou de la prononciation *grecque* des mots *gètes* cités par ces auteurs grecs. En effet, la gutturale sifflante *sk* des Scythes et des Gètes, les Grecs l'exprimaient tantôt par *sk* (ex. Sk*olotes*), tantôt par *s* (p. *sk*, ex. *Oitosuros* p. *Oito*sk*u-ros*, v. § 108; cf. lat. s*irpus* p. sc*irpus*), tantôt par *z* (ex. *Zal-moksis* p. Sk*almo-skis*, v. § 115). Les dentales sifflantes *th* et *tht* des Scythes et des Gètes furent également exprimées en *grec* par *z* (ex. géto-gr. *Zarmi-zegethe* p. *skalmi*-th*ekete*, couvert de peaux, v. p. 99; géto-gr. *gebeleïzis* p. gebleï*th*t*is*; cf. goth. *ansts* p. *ant-tis*). Une sifflante particulière *z* s'est maintenue dans le *gothique* d'Ulphilas, et s'est changée plus tard en un rhotacisme aspiré (ex. goth. *huzd;* germ. *hort*). Le *mœso-gothique*, n'ayant été qu'un des quatre dialectes de l'idiome *gète*, n'a pas pu donner naissance, à lui tout seul, comme quelques savants semblent le croire, soit aux idiomes *germaniques*, soit aux idiomes *scandinaves*, mais il a seulement contribué, pour une part, avec les autres dialectes *gètes*, à la formation de ces idiomes.

§ 81. Formation des idiomes germaniques. — Comme les *Germains* et les *Scandinaves* sont sortis des peuplades de la *branche gète* (v. §§ 33, 45), les langues qu'ils parlaient étaient aussi, dans l'origine, identiques avec l'idiome *gète*, et se sont tenues, quant aux consonnes, sur la même ligne que cet idiome. Aussi toutes les tribus *germaniques* et *scandinaves* qui ont conservé la pureté de leur sang, et qui ne se sont pas mêlées avec des races étrangères, ont-elles conservé les consonnes de leur langue telles qu'elles leur avaient été transmises par leurs pères, les peuples de la *branche gète;* et tous les changements qui se sont opérés depuis dans leur langue, ont eu lieu, non dans les *consonnes*, mais dans les *voyelles*. Cependant les tribus germaniques qui se sont mêlées plus ou moins avec des peuples *keltiques* (v. p. 76), ont aussi continué à subir l'influence de l'idiome de ces peuples, de sorte que la cause qui a produit le changement des consonnes déjà dans l'idiome *gète*, subsistant toujours encore, a aussi continué à produire les mêmes effets en donnant de plus à ce changement une extension qu'il n'avait pas encore prise dans l'idiome *gète*. Voilà pourquoi la tendance de changer les consonnes *dures* en *aspirées* et en *molles* a continué dans les dialectes des *Germains mélangés*, qui, dans l'ori-

gine, ont habité principalement la zone méridionale de la Germanie, tandis que ces changements ne se font pas beaucoup sentir dans les dialectes des Germains *pur sang*, tels que, par exemple, les *Saxes*, les *Vestfâles* et les *Hesses*, qui ont habité originairement la zone septentrionale. C'est ainsi que, dans les dialectes *mélangés* de la zone méridionale, beaucoup de consonnes *dures* (p, k et t) qui s'étaient encore conservées dans l'idiome *gète*, et sont restées telles dans les dialectes *germaniques* de la zone septentrionale et dans les dialectes *scandinaves*, se sont changées en *aspirées*; de plus, quelques *aspirées* se sont changées en *douces*. Exemples : goth. *paida* (mante), vieux haut-allemand *feit;* gète *kô* (vache), v. h. all. *chuo;* goth. *Tius* (norr. *Tyr*), v. h. all. *Zio;* goth. *thaursus*, v. h. all. *durri*, etc. [1]. Par suite de ce nouveau changement il est arrivé que, dès le sixième siècle de notre ère, il y a eu, quant aux consonnes, une différence bien plus marquée entre l'allemand *septen-*

[1] M. Grimm a désigné le changement des consonnes dans le germain méridional sous le nom de *second déplacement des consonnes* (*zweite Lautverschiebung*) ; il le rattache, avec raison, au *premier* changement; mais parce qu'il le considère comme un *échange* entre le grec, le gothique et le vieux haut-allemand, ce second *déplacement*, ajouté au premier, devient un phénomène de plus en plus merveilleux dont on ne saurait se faire une idée, à moins de supposer, ce qui est impossible d'admettre, que ces changements se soient faits par un *échange*, dont le grec, le gothique et le vieux haut-allemand auraient eu *conscience*. M. Grimm, qui s'est abstenu d'expliquer la première permutation, a essayé d'expliquer la seconde ; il croit que l'*énergie* physique et morale et l'enthousiasme guerrier qui, selon lui, se sont emparés des peuples germaniques dans les premiers siècles de notre ère, ont donné aussi à leur idiome une prononciation plus *énergique*. Mais pourquoi cette prononciation *énergique* se serait-elle produite seulement chez les Germains *keltisés* et non aussi chez les Germains *pur sang*? Ensuite cette explication aurait quelque chose de spécieux, si les consonnes *molles* et *aspirées*, c'est-à-dire *adoucies* dans l'idiome *gète*, étaient remplacées dans l'idiome *germanique* par des consonnes *dures*, c'est-à-dire prononcées avec plus *d'énergie*. Mais c'est précisément le changement contraire qui a lieu dans l'idiome germanique : la consonne *dure* devient *aspirée*, c'est-à-dire qu'elle est *adoucie*. Il est vrai que M. Grimm cite des exemples de consonnes *molles* en gothique qui, en vieux haut-allemand, sont devenues *dures*. Mais d'abord les exemples cités ne prouvent pas beaucoup dans la question dont il s'agit, parce que ce ne sont pas des consonnes *initiales*, mais des consonnes *internes* et *finales*. Ensuite les exemples cités qui présentent des consonnes *initiales*, appartiennent à ce que M. Grimm appelle le *strict vieux haut-allemand* (*streng alt-hoch-deutsch*), c'est-à-dire à une langue qui n'est plus la langue *réelle*, la langue de Notker, d'Otfried, de Tatian, mais qui est arrangée, quant aux consonnes, d'une manière *systématique*, selon les exigences de la prétendue loi qui doit avoir présidé à la seconde *Lautverschiebung*.

trional et l'allemand *méridional* qu'entre l'allemand *septentrional* et les langues *scandinaves*.

§ **82. Formation des langues scandinaves.** — Dans l'origine, les *Svies*, les *Gotes* et les *Dânes*, issus des tribus de la *branche gète* (v. § 33), parlaient en Scandinavie à peu près une seule et même langue. Lorsque, dans la suite, les *Dânes* devinrent le peuple dominant et que leur supériorité politique fut reconnue dans le Nord, l'idiome commun à tous les Scandinaves prit le nom de *langue danoise* (norr. *dönsk tunga*). Cette prépondérance des Danois établit une différence de mœurs plus marquée entre eux et leurs voisins les Norvégiens (ou *Nordmenn*) et les *Svidiskes;* et cette différence entre les Danois et les Normands se fit aussi sentir dans leur langage respectif. La langue *danoise* fut la première à se séparer de l'ancien idiome *scandinave*. Dès lors le nom de *dönsk tunga*, ne pouvant plus désigner l'ancien idiome scandinave, désigna seulement le dialecte particulier aux Danois. L'ancien idiome prit alors le nom de langue *norraine* ou *septentrionale* (norr. *norrœna tunga*, *norrœnt mâl*), parce que, dans les pays situés au nord par rapport aux Danois, savoir en Norvége et en Suède, cet idiome, dont la langue *danoise* venait de se détacher, n'avait subi que très-peu de changements. Mais de même que le nom de *Nordmenn* s'appliquait plus particulièrement aux Norvégiens seuls, avec lesquels les Danois avaient des rapports plus fréquents et plus intimes qu'avec les Suédiskes, de même le nom de *norrœna tunga* désignait aussi plus spécialement la langue parlée en Norvége. Dans la seconde moitié du neuvième siècle, des colons norvégiens allèrent s'établir en Islande (v. p. 69). Comme l'idiome transplanté par ces colons dans cette île était le *norvégien* (norræna tunga), les Islandais continuèrent naturellement, pendant plusieurs siècles, à désigner leur dialecte sous le nom de *norrœna tunga*. Ce n'est que vers le quinzième siècle que la langue des Islandais, qui différa alors sensiblement du *norvégien*, lequel s'était rapproché du *danois*, reçut le nom particulier de *langue islandaise* (*islendska tunga*).

Nous venons de faire voir la série ou la filiation des idiomes qui, par l'intermédiaire de l'idiome *gète*, se rattachent à la langue *scythe*. Non-seulement on remarque entre eux cette filiation, mais on peut aussi observer une marche progressive dans le développement et le perfectionnement de ces idiomes. Il est vrai que, si l'on

faisait consister la *perfection* d'une langue dans ses qualités purement *physiques*, telles que l'emploi et la richesse des formes grammaticales, et dans la longueur et l'ampleur des mots (*sesquipedalia verba*), alors on trouverait que le développement en question, loin d'être, comme on s'y attendait, un perfectionnement, ressemblerait plutôt à une dégénérescence. En effet, les mots islandais, par exemple, sont plus maigres, plus ramassés que les mots de la langue *gote*, et ceux-ci, à plus forte raison, plus maigres que les mots *scythes*. Cependant c'est un progrès dans les langues si elles raccourcissent et amaigrissent de plus en plus les formes de leurs mots. Car dans les langues, comme dans les choses humaines en général, les qualités physiques doivent céder et être sacrifiées, de plus en plus, aux qualités intellectuelles ou plus essentielles. Or, les mots, semblables aux monnaies, seront des symboles d'un usage d'autant plus commode que leur forme *physique* sera plus condensée et plus compendieuse. Les langues scythes, gètes, scandinaves et germaines, loin donc d'avoir de plus en plus dégénéré, en se succédant les unes aux autres, ont suivi, comme les autres familles de langues, la marche *progressive* du perfectionnement; et comme, dans cette succession, il y a eu continuité des unes aux autres d'après les lois du développement *interne*, c'est là aussi une preuve péremptoire que les langues *germaniques* et *scandinaves* dérivent réellement des idiomes *gètes*, comme ceux-ci dérivent de l'idiome *scythique*.

2) *L'écriture.*

§ **83. Origine et usage de l'écriture runique.** — Bien que les *Sakes* ou *Scythes* asiatiques dussent avoir vu souvent l'écriture des Baktries, des Hindous et des Mèdes, avec lesquels ils ont été en relation, ils ne l'adoptèrent cependant pas, parce que, dans leur état social, moral et intellectuel, ils n'en avaient nul besoin. Plus tard, lorsque les *Skolotes* furent établis sur les bords de la mer Noire, ils apprirent à connaître l'écriture grecque qui était en usage chez leurs voisins les habitants d'Olbie, et qui avait aussi été adoptée par les *Keltes-Kimméries*. Cette écriture, dérivée de l'alphabet phénicien, et qui n'avait pas encore été complétée par *Epicharmos* et *Simonidès*, était encore à son état primitif. Les traits des caractères étaient heurtés et angulaires, et ils

ne pouvaient guère s'arrondir, surtout à cause des matières dures, telles que la pierre, le bois (cf. gr. *sanides*) et le plomb, sur lesquelles on les *gravait* (gr. *grafô*, graver, écrire) avec un poinçon. Les *Scytho-Gètes* adoptèrent ces caractères phénico-grecs, non pour s'en servir comme d'une écriture cursive, mais pour les employer comme des signes stéganographiques dans la *divination*, la *rhabdomancie* et la *magie* (v. *Chants de Sôl*, p. 187). Les *Gètes* ayant l'habitude de graver (goth. *vritan*, graver, écrire) ou de peindre (goth. *mêlian*, peindre, écrire) les caractères sur l'écorce blanche du bouleau (cf. *Venant. Fortunat.*, VII, 18; *Ibn Ali Iakoub el Nedim*, sur l'écriture russe au dixième siècle), les écrits ou livres, et par suite l'écriture elle-même, eurent le même nom que le *bouleau* (goth. *boka;* v. all. *bôh;* lat. *fagus;* sansc. *bûrdjas*), de même que, chez les Latins, *liber* (le livre) signifiait proprement le liber, et que, chez les Grecs, *biblos* (livre) a désigné originairement le liber du papyrus. Dans la suite, chez les *Germains* et chez les *Scandinaves*, les caractères furent appelés *étais ou éléments d'écriture* (v. all. *bôh-stab;* norr. *bôk-stafr*); et comme on en faisait principalement un usage stéganographique et divinatoire (v. § 191), on les a aussi nommés *caractères mystérieux* (v. all. *rûn-stab;* norr. *rûna-stafr*).

L'écriture des *Gètes* se répandit chez les *Scandinaves*, les *Germains* et les *Slaves*, et produisit, chez ces peuples, un grand nombre d'alphabets *runiques*, dont l'usage, comme écriture, était cependant excessivement rare et borné. Ces peuples n'avaient pas même des inscriptions avant le huitième siècle de notre ère; car les inscriptions qui, du temps de Tacite, ont pu se trouver dans les pays limitrophes des *Germains* et des *Keltes* (v. *Tacit.*, Germania, 3), provenaient probablement de ces derniers, auxquels leurs ancêtres, les Kimméries de la mer Noire, avaient transmis l'ancienne écriture *grecque* (cf. *César*, de bello Gall., I, 29; IV, 14), et qui, par suite de leur état social plus avancé que ne l'était celui des Germains, faisaient aussi de cette écriture un usage plus fréquent. Bien que les *Mœso-Goths* eussent conservé l'ancienne écriture runique des *Gètes*, leur évêque *Ulphilas* employa cependant, pour sa traduction de la Bible, l'écriture *gréco-latine* usitée de son temps; il se garda d'employer aucun ancien caractère *runique*, pas même pour exprimer les sons particuliers à la langue *gote*. Il en agit ainsi d'abord parce que les caractères *runiques*, par leur forme

angulaire et heurtée, ne se prêtaient guère à une écriture *cursive*, telle qu'elle était en usage de son temps, et ensuite parce que l'ancien alphabet *rûnique* était trop intimement lié aux sortiléges, à la divination et à la magie du paganisme de sa nation, pour pouvoir être employé par cet évêque chrétien pour la transcription du texte sacré. Ce fut aussi l'écriture *latine* qui servit aux *Visigoths*, devenus chrétiens, lors de la rédaction de leurs lois. Il est vrai que, dès le huitième siècle, les *Scandinaves* employèrent l'écriture *rûnique* pour des inscriptions tumulaires ou des épitaphes, mais ils ne s'en servaient pas pour écrire les œuvres littéraires, les lois ou les statuts (goth. *bilageineis*; Jorn. *bellagines*). Ces lois ne furent rédigées par écrit que vers le onzième siècle; le plus ancien code danois le *Vithar-lags-ret* (Droit du compromis, ou Droit des fédérés) date du règne de Knut-le-Grand, 1025. En Islande, le Code nommé *l'Oie grise* (Grâ-gâs) fut rédigé en 1123 par *Gudmund*, fils de Thôrgeir, après quelques statuts écrits en 1118 par l'homme de loi (lag-madr), *Bergthôr*, fils de Hrafn. C'est à la même époque que *Sæmund* commença à recueillir par écrit quelques poésies mythologiques (v. *Chants de Sôl*, p. 20).

En résumé, il faut dire que les *Scythes*, les *Gètes*, les *Germains* et les *Scandinaves* avaient bien une écriture, mais que cette écriture *rûnique* était très-peu répandue, et très-rarement employée. Le besoin d'écrire se fit sentir seulement après l'introduction du christianisme, et la nouvelle foi fournit aussi le moyen de satisfaire ce besoin, en répandant l'usage de l'écriture *latine* cursive. Comme antérieurement peu de personnes savaient écrire, le seul moyen de conserver le *fond* de la tradition, et de le transmettre, était la *tradition orale*, dont nous avons d'abord à faire connaître les formes.

B. FORME DE LA TRADITION.

§ **84. Formes de la tradition orale.** — La tradition *orale* (sansc. *çravanâ; gète hrûna*) avait, chez les *Scythes* et leurs descendants, trois formes principales, la forme *didactique*, la forme *symbolique* et la forme *poétique*. Comme le but de la tradition est avant tout d'*enseigner*, la forme *didactique* et prosaïque, qui s'adresse directement à la raison et au sentiment, était la forme la plus convenable; aussi était-elle employée le plus fréquemment. Pour

transmettre les faits, ou ce qui passait pour tels, la tradition *historique* se servait du *récit* (goth. *spell;* norr. *saga*). La tradition *morale* et *juridique* qui avait à transmettre des préceptes, des règles et des maximes, prit naturellement la forme *sententieuse* et *gnomique* (cf. les Sentences d'Anacharsis)[1]. Ensuite, afin que l'on pût retenir plus facilement dans la mémoire les sentences, les lois et les formules juridiques, non-seulement on les récitait, ou déclamait (goth. *singvan*, réciter, déclamer, chanter) de temps à autre en public, comme cela se pratiquait, par exemple, chez les *Agathurses* pour les lois, mais on employait aussi *l'allitération* (v. *Poëmes isl.*, p. 126) afin de relier entre eux les mots *sacramentaux* (v. *Grimm.*, Rechtsalterth., p. 6, suiv.). Enfin pour mieux inculquer les vérités morales, et afin de frapper fortement l'imagination et le sentiment, ou pour mieux persuader ou dissuader, on employait souvent la forme *symbolique* ou *énigmatique* (goth. *frîs-ahts;* cf. v. all. *freis-acht*, épreuve d'attention). Cette forme consistait d'abord dans une *action emblématique* dont la signification ressortait d'elle-même d'une manière plus ou moins évidente. Ainsi, par exemple, pour faire savoir au roi Darius que, s'il ne s'échappe pas aussi vite qu'un oiseau dans l'air, qu'une grenouille dans l'eau, et qu'une souris sous la terre, il périra par les flèches, le roi des Scythes lui envoya simplement un oiseau, une grenouille, une souris et *cinq* flèches (cf. § 184). Le plus souvent cette *action emblématique* était accompagnée de quelques paroles qui en énonçaient la signification. C'est ainsi que pour inculquer à ses cinquante fils que *l'union fait la force*, le roi scythe *Skîlvarus* (Garde-Justice) prit un faisceau de flèches, et leur montra que ces flèches ainsi réunies en faisceau ne pouvaient être courbées, mais que chacune d'elles pouvait être brisée séparément (*Plutarch.*, Moral.).

Le roi *gète Dromichaïtès* (v. p. 39), pour faire sentir au roi de Macédoine *Lusimachos*, devenu son prisonnier, qu'il avait eu tort d'entreprendre une guerre contre un peuple *pauvre*, comme l'étaient les *Gètes*, invita ce roi à un repas de sacrifice où il y eut deux espèces de services. *Lusimachos* et ses compagnons, assis sur de beaux tapis pris aux Macédoniens vaincus, eurent des mets

[1] Voy. *Les Chants de Sól*, p. 67.

délicats et d'excellents vins servis dans des plats et dans des coupes d'or et d'argent. A une autre table, *Dromichaïtès* et les siens, assis sur de simples nattes, mangeaient des mets grossiers servis dans des plats de bois, et buvaient, dans des *cornes*, un vin ordinaire. A la fin du repas, le roi *gète* demanda au chef macédonien, quelle table était la meilleure, celle servie à la *macédonienne*, ou celle servie à la *gète*. Lorsque *Lusimachos* eut dit que la table à laquelle on l'avait servi était plus riche et meilleure, *Dromichaïtès* lui fit remarquer qu'il aurait dû s'abstenir de faire la guerre à un peuple pauvre, et vivant d'une manière bien moins agréable qu'on ne le faisait en Macédoine.

Chez les *Scandinaves* nous voyons *Randver*, le fils du roi *Iormunrek*, au moment où, par ordre de son père, il devait être pendu, arracher à son faucon les plumes et les pennes, et l'envoyer, dans cet état piteux, à son père pour lui signifier que désormais, vieux et privé de son fils, ce roi ressemblera à ce faucon, et sera, comme lui, incapable de prendre dorénavant son essor (*Snorra-Edda*, p. 143; *Volsunga-saga*, chap. 20).

Quelquefois on substituait à *l'action emblématique* un récit *allégorique*, lequel prit, ou bien la forme de la *Similitude* (goth. *gajuko*, conjointe, comparée), quand on en énonçait en même temps la signification, ou bien la forme de la *Parabole énigmatique* (goth. *frisahts*), quand la signification n'était pas énoncée explicitement. *L'allitération* et la forme *symbolique* étant usitées et dans la *poésie* et dans la *tradition*, et celle-là s'emparant peu à peu de presque tous les sujets de celle-ci, il arriva que, par le fond et par la forme, la poésie se confondit en grande partie avec la tradition. Dès lors, malgré l'antithèse qui existe entre la *poésie* et la *science* ou l'enseignement, il se forma une *poésie-science* ou une *poésie didactique* qui traitait les sujets de la tradition; et la tradition à son tour, ne se renfermant plus dans la forme *didactique* pure, prit aussi dans beaucoup de cas, les différentes formes de la *poésie*. C'est ainsi que les traditions *morales* et *historiques* se transmettaient sous la forme d'un *récit en vers* (norr. *kvida*, v. *Les Chants de Sôl*, p. 28). Pour rendre ce récit poétique plus intéressant, on lui donnait la forme *dialoguée* qui le rapprocha des *Dits* poétiques (norr. *mâl*). Ensuite, pour donner à ce récit dialogué tout l'intérêt du drame, on représentait l'action comme une *lutte* ou un combat à mort, ou comme un

assaut de science ou de savoir (v. *ibid.*, p. 156). Enfin pour augmenter l'intérêt de cette lutte par l'idée des chances que courraient les joûteurs, on présentait sous forme *d'énigmes* (norr. *getur;* v. h. all. *tunchli,* obscurité) les questions auxquelles les joûteurs avaient à répondre pour prouver leur science (v. *ibid.*, p. 157). C'est ainsi que pour augmenter l'intérêt poétique, la forme obscure, alambiquée, *énigmatique*, qui répugne à l'enseignement, fut néanmoins employée quelquefois dans la tradition, dans la poésie et dans la science. Aussi la tradition a-t-elle affectionné l'usage de ces formes mystérieuses et mystiques, d'autant plus que, par suite de son esprit jaloux, la science évitait les formes accessibles et intelligibles à tout le monde, et préférait s'envelopper de formes *énigmatiques* (v. *Chants de Sôl*, p. 159). De là, chez les Scandinaves, le mot même de *rûne*, qui, dans l'origine, signifiait simplement *tradition* (sansc. *çravanâ* audition, auscultation; norr. *hrûna*, *rûna*), mais qui prit de plus en plus la signification de *tradition secrète* ou de *mystère*, au point que ce mot de *rûnar* (runes) désigna plus tard toute la *Science traditionnelle* des *Scandinaves*.

C. FOND DE LA TRADITION.

§ **85. Le fond traditionnel de la science.** — Bien que les usages et les mœurs, dont nous avons traité ci-dessus (v. p. 88 à 128), et la religion que nous avons bientôt à faire connaître, soient aussi une *tradition vivante*, nous entendons cependant traiter ici seulement du fond *traditionnel* de la doctrine ou de l'enseignement qui constituait ce qu'on peut appeler le *savoir* ou la *science* des peuples d'origine scythe. La science étant, à vrai dire, essentiellement conception, par la pensée, de ce qui *est* ou de la *vérité*, et portant par cela même un caractère purement *théorique* sans but *pratique*, il n'y a que les esprits supérieurs qui puissent s'y intéresser à ce point de vue purement théorique. Aussi de tout temps la majorité des hommes ne se sont ils intéressés à la science que parce qu'ils y ont cherché, ou bien un moyen, un guide, pour agir, ou bien des avantages ou des résultats *pratiques*. C'est pourquoi, dans les langues d'origine *scythe*, le mot qui signifiait *savoir* est dérivé originairement d'un thème qui signifiait *pouvoir* (all. *können*, pouvoir, *kennen* savoir; cf. sansc. *djan*, pouvoir, produire, *djnâ*, savoir; lat. *gnatus,* produit, *gnotus*, connu); et même chez les Grecs la différence entre

la *science* ou la théorie, et *l'art* ou la pratique était encore si peu saisie que le même mot *technè* (art, pratique) désignait le plus souvent également la *science pure*. La science étant un *pouvoir*, on la recherchait et on l'estimait pour les mêmes raisons que la force et la puissance (v. p. 113); et elle donnait les mêmes droits sur l'ignorant que la force physique donnait sur le faible. De là les joûtes, les luttes à outrance, les combats scientifiques où celui qui succombait était *mis à mort*, comme l'était un ennemi à la guerre ou un adversaire dans un champ clos. La science, comme moyen de domination et de puissance, était à la fois objet d'ambition et de jalousie. Au lieu d'y voir un produit de l'intelligence de notre espèce, devant profiter généralement à tout individu intelligent, on la considérait comme une *propriété* exclusive et individuelle qu'on ne communiquait qu'à regret, et qu'on transmettait seulement, ainsi que toute autre propriété, dans le sein de la famille et à ceux qu'on favorisait particulièrement. Les différentes branches de la science étaient d'autant plus estimées que la puissance qu'elles procuraient était plus grande et plus absolue. Chez les peuples d'origine *scythe*, comme en général dans l'Antiquité, la tradition était de *trois* espèces; elle comprenait ce que nous appellerons la science *historique*, la science *eudæmonique*, et la science *surnaturelle*.

§ 86. La science historique et la science eudæmonique. — La *science* ou *tradition historique* (norr. *saga;* cf. sansc. *Satchî*) transmettait de père en fils, les faits jugés remarquables de la famille, de la tribu ou de la nation. Or, on ne jugeait dignes de mémoire que les hauts faits des ancêtres dont la *gloire* pouvait jeter un reflet d'illustration sur leurs descendants. Aussi la tradition *historique* ne se conservait et ne se transmettait-elle que par les membres de la famille, de la tribu et de la nation, qui avaient un intérêt direct à conserver et à propager ces souvenirs (voy. *Chants de Sôl*, p. 11).

La science ou tradition *eudæmonique* transmettait les préceptes à suivre pour arriver au bonheur et à la félicité; elle enseignait, en dehors des usages nationaux et des mœurs sociales, la science de la vie, et comprenait par conséquent trois points : d'abord les règles de la *prudence* nécessaires à suivre pour éviter les dangers et pour échapper aux embûches de ses ennemis; ensuite les règles

de la *sagesse* qu'il fallait observer dans sa conduite, afin d'acquérir de la considération, de la richesse et du pouvoir; enfin les règles de la *justice privée* et des *convenances sociales*, afin de savoir ce que, en dehors du droit public positif (v. p. 115), chaque individu devait à son prochain. La science *surnaturelle* passait pour mettre celui qui la pratiquait en possession de grands avantages, par des moyens surhumains, tels que l'*Inspiration*, la *Divination* et la *Magie*. Par le moyen de l'*Inspiration* l'homme, à ce qu'on croyait, acquérait la *connaissance* de la volonté divine et du destin; et une fois inspiré, il *prévoyait* le destin par la *vision* (norr. *spá*), et *énonçait* la volonté divine comme *prophète*. Par le moyen de la *Divination*, l'homme, sans avoir besoin d'être inspiré, arrivait, par l'observation de certaines *enseignes* ou indices précurseurs, à la connaissance du destin et de la volonté des dieux. L'*Inspiration*, qui consistait dans la transmission de la sagesse divine aux hommes, et même la *Divination* qui se pratiquait le plus souvent au nom et par l'intermédiaire de la volonté divine, se rattachaient directement, l'une et l'autre, aux dieux, et appartenaient par conséquent moins à la *science* qu'à la *religion*. Aussi devrons-nous en traiter spécialement ci-dessous au chapitre de la religion.

§ **87. Les sciences surnaturelles.** — Quant aux sciences *surnaturelles*, la seule parmi elles dont nous ayons à nous occuper ici, c'est la *Magie*. Loin de faire partie de la *religion* comme l'*Inspiration* et la *Divination*, la *Magie* était au contraire en opposition directe avec elle. Car au lieu de se contenter, comme l'*Inspiration* et la *Divination*, d'être initiée, par le secours des dieux, à la connaissance du Destin et de la volonté divine, la Magie avait la prétention de disposer par elle-même, sans les dieux, et souvent malgré les dieux, des forces de la nature, de déterminer ainsi, et de modifier, à son gré, le destin, les événements et les choses, en produisant par des moyens naturels, indiqués et choisis par la science *occulte*, les causes qui devaient entraîner nécessairement, à ce qu'on croyait, les effets qu'on voulait obtenir. La *Magie* passait donc pour le suprême degré de la science *surnaturelle;* on la supposait aussi puissante, et même plus puissante que les dieux, puisqu'elle disposait du Destin en le déterminant à volonté. Aussi la *Magie* portait-elle chez les Hindous le nom de *science* par excellence (sansc. *vidya*, science, magie), chez les Latins le nom de

grand art (Plin., *ars magna*), et chez les *Scandinaves* celui de *grand-pouvoir* (norr. *fiölkyngi*; cf. p. 148). Comme la Magie disposait directement du Destin, en disposant des causes qu'on supposait pouvoir le produire nécessairement, elle rendait les dieux et la religion entièrement *inutiles*. Aussi le reproche d'athéisme, qu'on adressait aux magiciens, était-il fondé, et la *Religion* populaire devait se trouver en lutte permanente avec la *Magie* prétendue savante. Si les magiciens avaient été réellement en possession de la science *véritable*, ils auraient inévitablement remporté à la fin la victoire sur les prêtres des religions populaires. Car il est dans les destinées de la *vraie* science de renverser à la fin les faux-dieux quels qu'ils soient, et de détruire toutes espèces de superstition et d'erreur. Mais au lieu de s'appuyer sur la connaissance réelle de la nature et du monde spirituel, la *Magie* ne fit, le plus souvent, que donner plus d'extension encore aux croyances superstitieuses, c'est-à-dire *matérialistes* des religions païennes, et attribuer des effets *surnaturels* à l'*Inspiration*, à la *Divination*, à la Parole solennellement prononcée (v. § 173), et à certaines pratiques ou cérémonies religieuses. A mesure que les connaissances, véritables ou imaginaires, se sont répandues chez les peuples païens, la Magie a pris aussi de plus en plus de l'extension et de l'empire sur les esprits, et elle est allée même jusqu'à créer, à la place des dieux et pour en tenir lieu, des *fétiches* (portug. *fetisso*, objet féé, enchanté), en communiquant à volonté à un objet quelconque, par le moyen de la magie, des pouvoirs prétendus *surnaturels* ou *divins*, dont on croyait pouvoir tirer parti aussi bien que des pouvoirs surnaturels des dieux eux-mêmes. Aussi faut-il considérer le *Fétichisme*, partout où il s'est produit dans l'histoire, non comme une forme *primitive* de la religion, mais comme le *reste* (lat. *superstes*) d'une religion polythéiste antérieurement très-développée, qui dans la suite est tombée en décrépitude.

V. CINQUIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE.

LA FILIATION GÉNÉALOGIQUE DES SCYTHES AUX GÈTES, ET DES GÈTES AUX GERMAINS ET AUX SCANDINAVES, PROUVÉE PAR LA CONTINUITÉ ORGANIQUE DES PHÉNOMÈNES DE LEUR ÉTAT RELIGIEUX.

I. DIVINITÉS ADORÉES.

§ **88. Conception et nature des divinités**. — L'homme est porté à la religion d'abord par le sentiment invincible qu'il a de son insuffisance *physique* pour se protéger lui-même contre les forces ennemies et inexorables de la Nature et contre les hasards et les accidents de la vie; ensuite par le sentiment de sa faiblesse *intellectuelle* pour comprendre la réalité, la vie et le monde, dans leur essence et leurs causes; enfin par le sentiment de son impuissance *morale* pour satisfaire à la *loi de justice* qui s'annonce impérieusement dans sa *conscience*. Il éprouve donc le besoin de s'appuyer sur quelque Être qui soit physiquement plus puissant que lui-même, qui soit la clef de voûte de son système plus ou moins scientifique, et qui soit enfin la sanction de sa conscience morale. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, ils aspireront vers *l'absolu;* et dans ce sens la religion est éternelle comme l'Absolu lui-même. Mais l'homme ne conçoit Dieu que dans la mesure de son intelligence. A mesure que l'humanité passe, dans son développement intellectuel, par les différents modes de conception *intuitive*, *rationnelle* et *intellectuelle*, c'est-à-dire à mesure que chez les peuples et les individus prédomineront l'*imagination*, la *raison* et l'*intelligence*, leur dieu ou leurs divinités prendront aussi, dans leur pensée, des caractères de plus en plus réels, essentiels et absolus. Pour les peuples primitifs ou anciens, tels que, par exemple, les *Scythes* qui ne concevaient encore rien que par *l'intuition* des sens ou par l'imagination, et dont la pensée ne s'élevait guère au-dessus de la vie matérielle, la Divinité ne pouvait être conçue autrement que comme un Être puissant, visible, physique, supposé capable de les protéger contre les forces de la Nature, et de leur procurer le bonheur sur cette terre ou dans la vie à venir. Aussi les objets de la Nature, tels que le ciel, la terre, le soleil,

la lune, le feu, l'eau et l'océan dont les effets et les phénomènes merveilleux frappaient particulièrement leur imagination, et leur inspiraient de la gratitude par leur utilité et de la terreur par leurs forces nuisibles, passaient-ils pour des puissances *surhumaines*, c'est-à-dire pour des *Divinités*. Ces objets adorés étaient considérés, dans l'origine, non comme des *choses*, mais comme des Êtres *vivants*, ou comme des *animaux* d'une puissance surhumaine. Aussi l'imagination leur donna-t-elle une forme *zoomorphe* avant de les concevoir, comme on le fit plus tard, sous la figure *humaine*. D'abord adorées chacune *séparément* dans la famille et dans la tribu, ces divinités particulières, uniques, et, en ce sens, *monothéistes*, furent dans la suite rapprochées les unes des autres, réunies en une famille divine, anthropomorphisées et adoptées par les différentes tribus comme des divinités *nationales* et *polythéistes* plus ou moins nombreuses. A mesure que ces dieux devinrent de plus en plus *anthropomorphes*, ils prirent aussi de plus en plus des caractères *anthropopathiques;* leurs qualités, d'abord spéciales et particulières à chacun, devinrent plus tard de plus en plus générales et *communes* à tous; leurs attributions augmentèrent avec leurs qualités, et leurs qualités s'accrurent avec leurs attributions. D'abord en petit nombre, ils devinrent ensuite plus nombreux en se *dédoublant* (v. p. 158), et ils subirent dans le cours des siècles des métamorphoses *d'attributs* et de *noms* tellement nombreuses et fortes, que loin de reconnaître dans la suite leur *identité* sous ces différentes formes, on ne s'est pas même douté, jusqu'ici, qu'il pût jamais y avoir eu quelque *rapport* entre ces divinités ayant des noms et des attributions si différents les uns des autres. En retraçant, à grands traits généraux, l'histoire de chacune de ces divinités chez les peuples d'origine *scythe*, nous allons faire voir les changements notables qu'elles ont subis successivement. Nous parlerons du Ciel, de la Terre, du Soleil, de la Lune, du Feu, de l'Eau et de l'Océan. Car il n'y avait que ces divinités là qui fussent adorées des *Scythes*, et qui en se spécialisant et en se *dédoublant*, aient donné naissance, dans la *branche sarmate*, aux divinités des *Slaves* et, dans la *branche gète*, aux divinités des *Gètes*, des *Germains* et des *Scandinaves*.

CHAPITRE IX.

A. LE CIEL. — TIVUS.

a) *Conception et attributions de Tivus chez les Scythes.*

§ **89. Conception du dieu Tivus.** — Lorsque les peuples primitifs, qui, en se différenciant et en se séparant de leur souche commune, ont formé plus tard les membres de la famille *iafétique*, ne s'étaient pas encore *spécialisés*, mais ne formaient encore qu'une seule et même nation de nomades et de pasteurs, ils adoraient tous le *ciel*, l'objet physique principal qui frappait sans cesse leurs regards, attirait leur attention, la nuit comme le jour, par ses phénomènes merveilleux et sublimes, et leur inspirait, par ses influences bienfaisantes, l'idée et le respect religieux d'un Être surhumain, puissant et généralement bienveillant. Dans l'origine, on ne concevait un dieu, objet de la nature physique, autrement que comme un être *vivant* (gr. *zôon*, animal), doué d'une puissance *surhumaine*, et ayant précisément la forme qu'on lui voyait dans la Nature. Comme le Ciel n'avait pas de figure *humaine*, on ne put le concevoir d'abord que comme un *animal* gigantesque, comme un dieu *zoomorphe*. Ce qui frappait surtout à la vue de ce dieu zoomorphe, c'était le soleil, la lune et les étoiles, qui en étaient les ornements brillants. Or, comme, dans *l'origine*, ces astres n'étaient pas encore considérés eux-mêmes comme des êtres vivants divins ou comme des divinités distinctes du dieu Ciel, mais seulement comme des parties intégrantes ou comme des ornements de ce dieu, l'idée *caractéristique* primitive, dans la conception du Ciel comme dieu, était naturellement l'idée de *Brillant*, et par conséquent, le mot par lequel on désignait le dieu *Ciel*, signifiait proprement *Brillant* (Tivus)[1]. Les Scythes et leurs descendants ont

[1] D'après ses éléments-consonnes, le *thème TaVa* signifie *répandre, répandre de la lumière.* Voilà pourquoi en scythe *Tavus* (cf. Targi*tavus*) signifie *répandant de la lumière, brillant;* cf. gr. *taôs* (p. *tavos*, brillant, *paon*). Comme la voyelle radicale *a* détermine la signification *active* et la voyelle radicale *i* la signification *passive* ou neutre (voy. *Poëmes isl.*, p. 377), le thème *TiVa*, déjà grammaticalement plus déterminé que *TaVa*, exprime l'idée de *être brillant. Tivus* signifie donc *qui est brillant*, et c'est là la forme *primitive* par laquelle on a désigné, dans l'origine, le *Ciel.* Plus tard les Hindous ont changé eupho-

gardé, le plus longtemps de tous les peuples iafétiques, le nom de *Tivus* sous sa forme primitive, et plus tard seulement, sans doute au troisième siècle après notre ère, les Germains méridionaux, lorsque leur idiome eut subi l'influence de celui des Keltes (v. § 81), ont changé le nom de *Tivus* en celui de *Ziu*.

§ **90. Le Ciel Pluvieux ou Orageux; Tivus Pirkunis.** — Le berceau primitif des peuples *iafétiques* se trouvait sur le plateau au sud de celui qui est appelé aujourd'hui le Turkestan. Comme l'air y est généralement chaud et sec, ces peuples comptaient parmi les principaux bienfaits du dieu Ciel, la *pluie* qui arrose et féconde la terre, le *vent* qui rafraîchit et purifie l'air, et *l'orage* qui amène à la fois la pluie et le vent. Aussi le *Ciel* était-il adoré comme Père de la pluie, du vent et de l'orage. Comme Père de l'orage qui amène la pluie fécondante, le Ciel fut surnommé *Pluvieux* ou *Orageux;* et ce qui prouve qu'il avait déjà ce nom lorsque les peuples *iafétiques* ne s'étaient pas encore différenciés les uns des autres, c'est que sortis du berceau primitif ces peuples ont conservé ce nom, chacun dans sa langue respective. En effet, chez les Hindous ce nom se retrouve dans celui de *Pardjanias* (Pluvieux, Orageux), qui plus tard est devenu l'épithète du dieu du ciel *Indra;* chez les Kiméro-Keltes, c'est le nom de *Vercunus* ou *Tarcanus* ou *Taracnus* (v. p. 161)[1]; chez le Grecs, c'est celui de *Keraunos* (p.

niquement *Tivas* en *Diaus* (p. *Divas*), les Grecs en *Zevs* (p. DiFs), les Latins en *Dius* (cf. *Diu-pater*, Ciel-Père, *Jupiter; sub diu*), et les Scythes en *Tivus*. HÉRODOTE, qui donne les noms *scythes* de toutes les divinités scythes, avec leurs équivalents grecs, ne donne cependant pas le nom de *Tivus*, mais seulement l'équivalent *Zevs*. Évidemment il connaissait le nom scythe *Tivus* et il en reconnaissait parfaitement l'identité avec *Zevs;* mais, initié qu'il était aux Mystères, il ne voulait pas énoncer le nom scythe de *Tivus*, de peur qu'on ne prît *Zevs* pour un dieu *emprunté* aux Scythes.

[1] Dans la race *kamare*, les tribus de la branche *kimrique* préféraient, dans les mots, la consonne initiale *labiale* et les tribus de la branche *gaëlique*, la consonne initiale *gutturale*. Ex. armoricain *pemp* (cinq), gaël. *cuig*. Aussi dans l'idiome de la branche *kimrique*, le nom du Ciel pluvieux ou orageux avait-il la forme de *Vercunus* ou *Berecunus*, et dans l'idiome de la branche *gaëlique* il avait les formes de *Tarcanus*, *Derkunus*, *Taracnus*, *Taránus*. Les Grecs, qui étaient en rapport avec les Kimro-Keltes, ont adopté d'eux le nom de *Vercunus* qu'ils ont changé en *Herkunos*, sans s'apercevoir que c'était le même mot que le grec *keraunos*. Les Sicanes ou Sicules, qui étaient d'origine *ligure* (voy. *Les Peuples primitifs*, p. 32), ont adopté des Kimméries Pélasges le nom de *Vercunus* qu'ils ont changé en *Hercunus*, *Virgulus* et *Herakulos*. Ce dernier nom a passé aux Latins (*Hercules*) et aux Grecs (*Héraklès*). De *Vergulus* dérive sans

Varkanos, Orage, Foudre), qui était dans l'origine l'épithète de *Zevs;* enfin chez les Scythes, c'est le nom de *Pirkunis* (Orageux); et ce qui prouve l'ancienneté du nom de *Pirkunis* dans leur religion, comme épithète de *Tivus*, c'est que les formes modifiées de ce nom se retrouvent dans la religion des descendants des Scythes de la *branche sarmate* aussi bien que dans celle de leurs descendants de la *branche gète* (v. p. 36). *Pirkunis*, comme dieu de l'orage et de la pluie, combattait les démons nommés *Thurses* (Secs) et *Itnes* (Mangeurs, v. § 166), qui étaient les démons de la *sécheresse*. Aussi les Grecs racontaient-ils, d'après les *Kimméro-Thrâkes*, que le dieu scythe *Pirkunis* (gr. *Hêraklès*) avait livré combat à ses ennemis sur les bords du Tyras où l'on montrait encore les traces de la foudre (*Hérod.*, IV, 82).

Pirkunis qui, dans l'origine, était identique avec *Tivus*, s'est, dans la suite, détaché de lui pour se constituer comme une divinité *distincte*. Comme ce sont les vents qui amènent les nuages orageux et les pluies fécondantes, le dieu scythe *Pirkunis* présidait aussi aux *vents*, et portait lui-même, en cette qualité, le nom épithétique de *Vent* (scyth. *Vâtus*, p. Vahitus, *Agité*). Ce qui prouve que ce nom de *Vâtus* a réellement existé dans la religion des Scythes, c'est qu'il se retrouve, dans la mythologie des peuples de la *branche gète*, un ancien souvenir presque effacé d'un dieu *Othr*, dont le nom se prononçait antérieurement *Vâtus*. Cependant *Vâtus* n'appartient pas au fonds *primitif* de la religion *iafétique;* c'est une divinité qui a été conçue plus tard sous ce nom par les *Scythes*, et qui appartenait spécialement à la mythologie de ce peuple[1].

doute le nom de *Virgilius* qui correspond exactement à l'adjectif *herculeus*. La forme du mot grec *keraunos* est une transposition de *Ferkanos*, comme le mot *krios* (bélier) est une transposition de *Frikos* (lat. *fircus*, *hircus*). Peut-être le nom de *Vulcânus* (p. Vulcanius) est-il également un adjectif dérivé de *Vercunus* ou *Vulcanus*.

[1] Il est vrai que le mot *vâtus* se retrouve dans d'autres langues *iafétiques primitives*, entre autres en sanscrit, où *vâtas* signifie *vent*. Mais des mots *similaires* peuvent exister dans les langues d'une même famille sans pour cela avoir appartenu au fonds *primitif* de cette famille de langues. Ils peuvent s'être formés postérieurement et indépendamment les uns des autres, d'après le type grammatical et lexicographique commun que toutes les langues d'une même famille possèdent en *puissance*, sinon en *réalité*, en vertu de leur *commune* origine. Ensuite ces mots d'une formation *similaire* auraient réellement fait partie du fonds *linguistique primitif* de cette famille de langues, que cela ne prouverait nullement que les *divinités* qu'ils désignent, dans les mythologies *particulières* et

§ **91. Le Ciel Aïeul; Tivus Pappaïus.** — *Tivus Pirkunis*, comme Ciel orageux, était le *fécondateur* de la terre, et c'est pourquoi il fut considéré comme *l'époux* de la déesse *Apia* (Terre), et ces deux conjoints, *Ciel* et *Terre*, passaient, dans la religion primitive *iafétique*, et par conséquent aussi chez les *Scythes*, pour être le *père* et la *mère* des dieux, et par suite pour les parents des hommes, comme *Ouranos* et *Gè* chez les Grecs, et comme *Tien* (Ciel) et *Ti* (Terre) chez les Chinois. Comme premier *père* des dieux et des hommes, *Tivus* eut le nom épithétique de *Aïeul* (scythe *pappaïus*, adjectif formé de pappa; gr. *pappos;* arm. *pap.;* cf. fr. *papa);* et le nom de *Tivus* P*appaïus,* qui correspondait au *Zevs pater* (*Ciel-Père*) des Hellènes, au *Zevs Pappas* des Grecs de la Phrygie, et au *Ju-piter* (p. *Diu-pater* Ciel-Père) des Latins, indiquait que les Scythes se figuraient *Tivus* comme le plus *ancien* des dieux, comme le père primitif des dieux, et, par l'intermédiaire des dieux, comme le père des héros et des rois, et enfin comme l'*aïeul* du peuple *scythe*, et par lui ensuite, comme l'aïeul des hommes en général. Chez les peuples primitifs qui vivaient dans l'état patriarchal, l'idée de *père* et d'*aïeul* impliquait celle de *chef* (cf. arabe *scheïkh*, vieillard, chef), et c'est pourquoi *Tivus*, le *père* des dieux, passait aussi pour le *chef* des dieux, et par conséquent, pour le Dieu *suprême.*

§ **92. Le Ciel dieu des combats; Tivus Kaizus.** — Chez les Scythes, dont l'occupation principale et la plus *honorée* était la guerre ou les combats (v. p. 114), *Tivus*, le *dieu suprême*, devint naturellement aussi le *dieu du combat;* et cela d'autant plus facilement que, en sa qualité de dieu *Ciel*, il était déjà le *dieu de l'orage* (*Pirkunis*), et que, suivant une association d'idées assez ordinaire dans

postérieures, aient existé déjà dans le fonds *mythologique primitif*. Ce fonds primitif a été excessivement petit au point que, dans toutes les mythologies des peuples *iafétiques*, il y a tout au plus une quinzaine de noms propres mythologiques dont on puisse affirmer qu'ils ont appartenu réellement à la religion *primitive* de ces peuples. En général, les mythologies iafétiques ont possédé un patrimoine primitif très-mince et chacune l'a agrandi et développé de son *propre fonds* avec indépendance et originalité. Si donc il y a des analogies entre elles dans les noms et dans les choses, cela vient le plus souvent de ce que les peuples issus de la même souche, travaillant sur un même fonds linguistique et mythologique primitif, ont produit des mots et des mythes *similaires*, sans que ces mots et ces mythes similaires soient dérivés d'un *type* commun qui ait existé primitivement.

l'Antiquité, la *guerre* ou le combat, à cause du tumulte et de la fureur qui l'accompagnent, était assimilé à un *orage* (goth. *dvalms*, fureur, et gr. *polemos*, p. *tpolemos* guerre; cf. norr. *thrymr*, v. p. 39, note). Cette nouvelle attribution de *Tivus* comme dieu de la guerre, bien qu'elle ne fût en aucun rapport avec sa nature *primitive* comme *Ciel*, devint cependant l'attribution principale du *Chef* des dieux chez les Scythes et chez leurs descendants, de sorte que les historiens anciens, considérant le dieu *suprême* des Scythes, des Goths, des Germains et des Slaves, principalement comme dieu de la *guerre*, le désignaient aussi sous les noms équivalents grec et latin de *Arès* et de *Mars* (*Hérod.*, IV, 59; *Tacit.*, Hist., 4, 64; *Am. Marc.*, 31, 2; *Jornandès*, 53). Parce que *Tivus*, le dieu des combats, était aussi le dieu *suprême*, il eut, le premier et le *seul* de tous les dieux scythes, l'honneur d'être représenté par un signe *symbolique* ou emblématique. Ce signe était un *dard* ou une *lance* fichée en terre sur la *butte de l'assemblée* (*Hérod.*, IV, 62) ou sur le tertre du tribunal (cf. norr. *lög-biörg*, *mâl-biörg*). D'après ce symbole, *Tivus* eut lui-même le surnom de *Dard* (scyth. *kaizus;* kimmér. *gaisus;* kelt. *hésus;* gr. *gaisos;* goth. *gaïs*), ou de *Lance* (scyth. *kaztus;* goth. *gazds;* sansc. *hastas;* mède *kast*, *kurd;* lat. *hasta;* slav. *gast*).

C'est ainsi que, chez les Scythes, *Tivus*, originairement le dieu *Ciel*, devint encore le dieu *Fécondateur* ou l'époux de *Terre* (Apia), le dieu de *l'orage* fécondateur (*Pirkunis*), le dieu des *vents* (*Vâtus*), le *Père* des dieux et des hommes (Pappaïus), le *Chef* des dieux ou le dieu *suprême*, et enfin le dieu des *combats* (Kaizus, Kaztus). Ces différentes attributions furent toutes rattachées, dans la tradition mythologique des Scythes, au seul et même dieu *Tivus*. Mais les différentes tribus firent ressortir peu à peu dans le culte de ce dieu telle ou telle de ces attributions de préférence aux autres, de sorte que *Tivus*, en se *dédoublant*, produisit plusieurs dieux représentant chacun de préférence telle ou telle attribution de l'ancien dieu primitif, et passant tous, dans la suite, pour autant de dieux *distincts*.

b) *Tivus, ses dédoublements et ses héritiers dans la religion des peuples gètes.*

§ **93. Tius.** — Déjà chez les Scythes, par suite du développement logique de leurs conceptions mythologiques, *Tivus*, de dieu *zoomorphe* qu'il avait été dans *l'origine* (v. p. 154), devint de plus en

plus dieu *anthropomorphe*. Dès lors on ne put plus sentir ni concevoir l'identité entre ce dieu anthropomorphe, et l'ancien dieu zoomorphe, puisqu'on se les figurait, l'un et l'autre, d'une manière si dissemblable. Or, comme d'un côté *Tivus* était considéré, d'après la tradition religieuse, comme le Ciel, et que de l'autre on se le représentait comme un dieu anthropomorphe, il se forma naturellement une conception intermédiaire entre la conception zoomorphe et la conception anthropomorphe. *Tivus*, au lieu de rester ce qu'il était primitivement, le *dieu Ciel* considéré comme un être gigantesque zoomorphe, devint maintenant le *dieu du ciel*, c'est-à-dire un dieu anthropomorphe, présidant au ciel envisagé simplement comme firmament. Aussi longtemps que, dans la langue scythe, le mot *Tivus* signifiait *ciel*, l'attribution de *Tivus*, comme *dieu du ciel*, était facilement reconnaissable. Mais à peine *Tivus* fut-il devenu dieu anthropomorphe, que le mot *tivus* ne fut plus employé pour désigner le *ciel* comme firmament. Pour désigner le firmament, on substitua à l'ancien mot *tivus* (brillant, ciel) le mot *sval* (cercle, voûte, ciel; sansc. *svar*, v. § 106), qui existait dans la langue *scythe*, dès son origine, ou du moins dès le huitième siècle avant notre ère; car, ce qui le prouve, c'est que les dérivés de ce mot se rencontrent également et dans les idiomes de la *branche sarmate*, et dans ceux de la *branche gète* (v. p. 35). Dès lors le mot *tivus* changé en *tius* ne se maintint plus que comme nom propre du dieu *Tius*, et l'on oublia complétement que le nom de *Tius*, l'ancien *Tivus*, avait signifié autrefois *ciel*.

Les descendants des Scythes, les peuples de la *branche gète* reçurent avec la religion de leurs pères, le culte de *Tivus* qu'ils nommèrent *Tius*. Le dieu traditionnel *Tius* était pour eux déjà un dieu *anthropomorphe*, ayant les attributions traditionnelles de *Père* des dieux et de Dieu des *combats*. On ne savait plus qu'il avait été autrefois le dieu *Ciel*, et bien que quelques mythes le représentassent encore comme *Dieu du ciel*, on ne comprenait plus l'ancienne signification *symbolique* de ces mythes auxquels on ne donnait plus qu'une signification purement *épique*. On se rappelait d'autant moins l'ancienne attribution de *Tius* comme *Dieu du ciel*, que non-seulement le mot *tius* ne signifiait plus *ciel*, mais que même le mot *sval*, qui lui avait été substitué, fut à son tour remplacé par le mot *himins* (goth. *himins*) pour désigner le ciel.

§ **94. Firgunis et Firgunia.** — *Tius* n'étant plus reconnu comme dieu du *ciel*, ne fut pas non plus adoré comme dieu de *l'orage* fécondant (scyth. *Pirkunis*), ni comme Dieu des *vents* (scyth. *Vâtus*). Mais *Pirkunis* (Orageux) et *Vâtus* (Agité), qui dans l'origine étaient de simples épithètes de *Tivus* exprimant certaines qualités attribuées à ce dieu, devinrent des noms propres servant à désigner des divinités qui n'étaient que les dédoublements de *Tivus*, c'est-à-dire les personnifications de ses attributions considérées comme autant de divinités particulières et distinctes. Ces divinités distinctes s'établirent comme telles et dans le culte et dans la tradition mythologique, et dans l'une et dans l'autre, elles furent transmises aux peuples de la *branche gète* qui leur donnèrent les noms de *Firgunis* et de *Vôthus*. Il y eut dès lors, à côté du culte de *Tius*, encore le culte de *Firgunis*, comme Dieu de l'*Orage*, et celui de *Vôthus* comme Dieu des *Vents*.

De même que, anciennement, *Pirkunis*, selon la croyance des Scythes, avait combattu les démons-géants nommés *Thurses* (Secs) et *Itnes* (Mangeurs, v. p. 156), de même aussi le dieu de l'*orage* fécondant, sous le nom de *Firgunis*, continua également, d'après la tradition des *Gètes*, à lutter contre ces démons. Les *Gètes* croyaient, comme leurs pères, les *Scythes*, et comme leurs descendants, les *Germains* et les *Scandinaves*, que les hommes religieux devaient assister les Dieux dans leur lutte contre leurs ennemis [1]. C'est pourquoi toutes les fois qu'il y avait un orage, c'est-à-dire un combat entre *Firgunis* et les *Itnes*, les *Gètes*, pour assister leur dieu, dirigeaient leurs flèches contre les démons, c'est-à-dire, vers les nuages que ces démons, à ce qu'on croyait, voulaient dévorer ou *manger* (v. § 166). *Hérodote*, auquel on avait rapporté cet usage, crut que ces flèches étaient dirigées contre le dieu de la foudre, c'est-à-dire, contre *Zevs Keraunios :* cela lui parut être une grande impiété qu'il ne put s'expliquer qu'en imaginant que les *Gètes* ne respectaient pas *Zevs* parce c'était un dieu *étranger*, et qu'ils ne voulaient adorer que leur dieu national *Zalmoskis* (*Hérod.*, IV, 94).

Comme les nuages orageux se rassemblent ordinairement auprès

[1] C'est ainsi que, d'après la croyance des *Norrains*, il fallait aider le dieu *Ullr* à allumer le feu *automnal ;* qu'il fallait contribuer à la confection du *gros soulier* de *Vidar ;* qu'il fallait empêcher la confection du navire iotnique appelé *Naglfâri* (Navire d'ongles), etc., etc.

des *montagnes*, et que les effets de la foudre se manifestent principalement dans les forêts séculaires qui en couronnent les cimes, *Firgunis*, le dieu de l'*orage*, était considéré, chez les *Gètes*, ainsi que chez les *Thrâko-Keltes*, les *Hindous* et les *Grecs*, comme ayant sa résidence sur une haute *montagne*, de même que le dieu *Parddjanias* l'avait sur le Mérou, et *Zevs Keraunios* sur l'Olympe. C'est pourquoi les montagnes élevées et couvertes de sombres forêts étaient consacrées à *Firgunis*, et appelées, d'après son nom, *fairguni* (consacré à *Firgunis;* cf. goth. *fairguni*, montagne). Telles étaient, par exemple, les forêts qui s'étendaient au sud du Danube depuis la Dacie et la Pannonie jusqu'à la Forêt-Noire, et que les Grecs, d'après les *Thrâko-Keltes*, appelaient montagnes ou forêts *herkuniennes* (gr. *herkunioi drumoi*, consacrées à *Vercunus* ou *Herkunus*). Par la même raison, la montagne sacrée des Kimméro-Thrâkes de la Phrygie était appelée *Bérékun-thus* (Domaine de *Berekun* ou de *Verkunus;* cf. sansc. *Maga-dhas*, domaine de Maga); et c'est là que fut célébré le culte de la déesse *Kubelè* (cf. fr. *Gobeline*) appelée, d'après cette montagne, la *Bérékunthienne*. L'épouse de *Firgunis* s'appelait *Firgunia* (v. p. 175), et cette déesse correspondait à la *Terre Porte-montagne* (kimméro-gr. *Herkuna;* cf. sansc. *Parvvatâdhârâ*) des Kimméro-Thrâkes, que les Grecs appelaient, d'après ceux-ci, *l'Aïeule montagneuse* (gr. *Dèmèter herkuna;* sansc. *Pârvatî*). La tribu kelto-germanique des *Burgondes* (v. p. 67) tira aussi son nom d'une contrée qui passait pour être le berceau primitif de cette tribu, et qui portait le nom de *Domaine de Berkun* (*Berkunth;* norr. *Burgund;* cf. *Virgunth-avia* ou *Virgunth-eiva*, Pays du domaine de *Virgun*, dans *Paul Diacre;* cf. l'isle de *Barchanis*, Strab., lib. 7.

§ 95. Vâthus, Vâthans et Thonars. — Dans l'action du dieu de l'orage *Firgunis*, les peuples de la *branche gète* considéraient principalement la *fécondation*, effet ou suite de l'orage; et c'est pourquoi *Firgunis* était surtout adoré des agriculteurs. Ses attributions ou ses qualités comme *fécondateur* absorbaient même ses autres qualités comme dieu de la foudre ou du *feu céleste*, et comme dieu des *pluies* d'orage ou des *eaux sacrées* (norr. *heilag* ...là pourquoi *Firgunis* se dédoubla peu à peu; le vent ...ibué à *Vâthus* qui, ainsi que *Firgunis*, n'avait été dans ...om épithétique de *Tius*. Quant aux *pluies* d'orage,

elles furent attribuées au dieu des eaux et du soleil nommé *Chaguneis* (Utile; norr. *Hoenir;* cf. sansc. *Çakunas*); et quant au *feu* céleste ou à la *foudre*, elle fut attribuée à un dieu nommé *Chlóthurs* (Ardent; norr. *Hlôdurr*) ou *Veihs* (Sacré), et qui était également né du dédoublement de *Firgunis*. De toutes ses attributions comme dieu de l'*orage*, il ne resta donc à *Firgunis*, dans le culte des peuples de la *branche gète*, que son attribution de *fécondateur;* et, dans la suite, sa fécondation ne fut pas considérée seulement par rapport à la *terre*, mais surtout par rapport aux *hommes* et aux animaux. *Firgunis* qui, dans l'origine, avait été le dieu de la pluie fécondante de l'orage, devint ainsi le dieu de l'acte fécondateur de la *génération*, et en cette qualité, il fut représenté avec les insignes symboliques du dieu *Priape*.

Le dieu *Vâthus* (Agité, Vent) qui s'était formé du dédoublement de *Tivus* (v. p. 155), et à qui furent attribués les *vents* d'orage qui avaient été d'abord dans les attributions de *Firgunis* (v. p. 160), devint par cela même le dieu des vents orageux, principalement de ceux du *printemps*. En cette qualité, il est considéré comme l'*amant* de la déesse de l'été *Skalmoskis* (géto-gr. Zalmoxis), qu'il délaisse pendant toute l'année, pour parcourir le monde, et qu'il ne revoit qu'au printemps nouveau. Aussi, regrettant son absence, verse-t-elle des larmes *d'or*, symboles des pluies *précieuses* qui font naître les moissons *dorées*. *Vâthus* était le dieu de l'orage considéré, non comme *tonnerre* ou foudre, mais comme agitation de l'*air;* et pour exprimer mieux l'impétuosité de la tempête, on donna à *Vâthus* le nom plus expressif de *Vâthans* (Impétueux, Furieux). Bientôt, ce dieu se dédoublant, il y eut deux divinités, l'ancien *Vâthus* (norr. *Odhr*) qui s'effaça de plus en plus dans la suite, et le nouveau dieu *Vâthans* (norr. *Odhinn*) qui, recueillant toutes les anciennes attributions de *Tivus*, et y joignant encore de nouvelles, devint bientôt le Dieu *suprême* dans la mythologie des peuples de la *branche gète*. En effet, comme dieu de la *tempête* ou de l'orage, *Vâthans* devint aussi le dieu des *combats* (p. 157), et effaça de plus en plus, comme tel, l'ancien dieu de la guerre *Tius* (scythe *Tivus-Kaizus*), qui se maintint cependant encore, avec quelques attributions *guerrières*, dans la mythologie des descendants des Gètes, sous le nom de *Tyr* et de *Zio*. De même qu'autrefois *Tivus*, comme dieu des *combats*, avait été représenté par le signe symbolique du *dard* (scythe

kaizus), *Vâthans*, en cette même qualité, fut aussi représenté par le *glaive* (gèt. *herus;* norr. *hiörr;* v. *Les Chants du Sôl*, p. 170), et figuré armé de la *lance* (*gêr;* norr. *geir*) nommée *Gungnir*. Ensuite, comme dieu des *combats*, *Vâthans* devint, comme l'avait été autrefois *Tivus* (p. 157), le Dieu *suprême;* et comme dieu suprême ou *chef* des dieux, il devint également le *Père* des dieux et des héros, et par l'intermédiaire de ceux-ci, le père des hommes en général. Aussi, de même que *Tivus* avait porté le surnom de *Aïeul* (*Pappaïus*), de même *Vâthans* fut-il surnommé le *Père universel* (gète *Allfadar*). Comme *Chef* des dieux, *Vâthans* forma une espèce de *Trinité* avec les deux divinités les plus importantes après lui, avec le dieu des eaux et du soleil nommé *Chaguneis* (Aimant-l'utile) ou *Vili* (Agréable), et avec le dieu de la foudre nommé *Chlôdurs* (Ardent) ou *Veihs* (Sacré). Les dieux de cette Trinité *Vâthans* (norr. *Othinn*), *Vili* et *Veihs* (norr. *Vê*), furent considérés quelquefois comme des *frères;* mais généralement *Vâthans* passait pour être le *père* de *Chlôdurs*.

Les peuples de la *branche gète*, dans leur contact avec les Thrâko-Keltes, apprirent à connaître le mot de *thonars* (kelte *tanarus* et *taranus;* cf. *Taracnus*) qui désignait le tonnerre qui *frappe*, tandis que *Chlôdurs* (Ardent) exprimait seulement l'idée des *lueurs* de l'éclair. Aussi substituèrent-ils au nom du dieu de l'orage *Chlódurs* celui de *Thonars* comme plus expressif. *Thonars* (*Hlôdurs; Veihs*), *Vâthans* et *Haguneis* (norr. *Hoenir*) ou *Vili* étaient les trois dieux principaux, et ils ont continué de l'être encore plus tard, chez les *Scandinaves*, sous les noms de *Othinn*, de *Freyr* (substitué à Hoenir), et de *Thôr* (substitué à Hlôdurr).

c) *Tius, ses dédoublements et ses héritiers dans la religion des Germains et des Scandinaves.*

§ **96. Tyr et Zio.** — Les tribus issues des peuples de la *branche gète* ont conservé, en Scandinavie et en Germanie, le souvenir du dieu traditionnel *Tius*. Les Scandinaves le nommaient *Tyr*, les Germains du Nord l'appelaient *Tiu*, et les Germains du Sud l'ont appelé plus tard *Zio*. Comme déjà chez les peuples *gètes*, *Tius*, par suite de ses dédoublements, avait perdu beaucoup de son importance primitive comme dieu *Ciel*, ses représen-

tants *Tyr*, *Tiu* ou *Zio*, ne furent plus des dieux *adorés*, ayant des temples et un culte public; mais comme ils figuraient seulement dans la *tradition* mythologique, où ils passaient pour les plus *hardis* et les plus guerriers parmi les dieux, ils ne furent plus que des dieux *invoqués*, à l'instar des *héros* chez les Grecs, et des *saints* chez les chrétiens. *Tius* n'ayant gardé dans la tradition que ses attributions de dieu *guerrier*, il n'y avait aussi que les guerriers qui eussent coutume de l'invoquer et de lui adresser leurs vœux. Il est vrai que la tradition mythologique avait encore conservé quelques mythes qui se rapportaient à l'ancien *Tivus* considéré comme le Ciel et comme le Chef et le Répondant des dieux; mais on n'était plus en état de comprendre le sens *symbolique* de ces mythes; et de même que le poëte *Ovidius* ne voyait plus dans les mythes *symboliques* les plus compréhensifs de l'Antiquité grecque et orientale que la matière pour un récit ou un *conte* d'aventures galantes, de même les Germains et les Normands ne voyaient dans les traditions symboliques sur *Tyr* ou *Zio*, que le récit épique des actions téméraires de ce dieu. Ce qui prouve que les Germains, à l'époque où ils allaient subir l'influence de la civilisation romaine, ne considéraient déjà plus dans *Tiu* et *Zio*, que sa qualité de *dieu guerrier*, c'est qu'ils ont rendu le nom de *Mardi* (*Martis* dies, Jour de *Mars*) par *Tiusdag* (angl. *Tuesday*) ou *Ziesdag* (alsac. *Zischdi*), c'est-à-dire *jour de Tiu* ou *de Zio*.

C'est ainsi que le dieu des Scythes *Tivus*, le *Ciel*, le Dieu *Suprême*, le *Père* des dieux et des hommes, et qui, par le dédoublement et la spécialisation successive de ses attributs, avait donné naissance à plusieurs divinités distinctes et *adorées* séparément, fut, dans la religion des descendants des Scythes, subordonné à ses propres enfants, et, après avoir été supplanté et dépouillé par ses propres *créatures*, finit, comme une Grandeur déchue, par n'être plus qu'un personnage secondaire et accessoire dans les traditions mythologiques des Germains et des Scandinaves. *Sic transit gloria deorum !*

§ **97. Fiörgynn et Virgun.** — Le dieu *Firgunis* qui, dans la religion des peuples de la *branche gète*, avait été le dieu *Fécondateur*, présidant à l'acte de la *génération* (v. p. 162), fut transmis, en cette qualité, et sous le nom de *Fiörgynn* ou *Virgun*, à la religion des Scandinaves et des Germains. Mais comme ses attributions

de *Fécondateur* étaient aussi celles du dieu du Soleil, *Fiörgynn* se confondit, dans le *culte* des *Svêdes*, avec le dieu adoré *Freyr*, le dieu du soleil et de la fécondité, qui, dès lors, par suite de cette confusion, fut lui-même représenté avec les insignes symboliques de *Fiörgynn*, à savoir : *ingenti priapo*. Chez les Germains, au contraire, le dieu *Frô* (norr. *Freyr*), en sa qualité de *Fécondateur*, fut absorbé par *Virgun*, et c'est pourquoi *Adam* de Brême (*Hist. ecclés.*, chap. 233), a pu donner au *Freyr* des Scandinaves le nom germanique latinisé de *Friccon* (germ. *Virgun*). La tradition mythologique, tout en représentant *Fiörgynn* comme le père de *Frigg* (Arroseuse, Pluie), qui était l'épouse d'*Odinn*, ne savait plus que cette paternité provenait de ce que, anciennement, *Fiörgynn* (Aime-Pluie) avait été le dieu de l'*orage fécondateur* qui engendrait la Pluie fécondante (*Frigg*). Or, il est arrivé, dans toutes les mythologies, que les divinités *symboliques* de la génération, ayant été changées dans la suite en dieux anthropomorphes et *épiques*, ont été considérées, dans la tradition postérieure, au point de vue *moral*, comme des dieux adultères et luxurieux. Aussi la tradition scandinave postérieure, oubliant la signification *symbolique* primitive de *Fiörgynn*, et ne voyant que sa qualité mythologique ou *épique* de *Fécondateur*, l'a-t-elle représenté, au point de vue moral, comme un dieu lascif. Voilà pourquoi le dieu *Loki*, raillant la déesse *Frigg*, l'épouse d'*Odinn*, lui reproche d'avoir une nature *lascive* comme celle de son père *Fiörgynn* (v. *Poëmes islandais*, p. 330).

Le substantif neutre *fairguni*, qui était dérivé du nom de l'ancien *Firgunis*, considéré comme dieu de l'orage, et qui servait à désigner une contrée montagneuse ou une montagne *consacrée à Firgunis* (v. p. 161), fut aussi adopté par l'idiome scandinave et par l'idiome germanique (goth. *fairguni;* anglos. *fergen*; vieux-all. *virgun;* cf. gaëlic *fireachin*). *Virgunia* ou *Fiörgyn* (Montagneuse), l'épouse de *Virgun* ou *Fiörgynn* (v. p. 160), se confondit avec *Iördh* ou *Irda* (v. p. 176), et son nom fut employé pour désigner, soit la déesse *Iördh* ou la *terre* en général (v. *Skaldskaparmâl*, p. 178), soit quelque contrée montagneuse et boisée en particulier (v. *Oddrûnar grâtr*, 10), telle que l'Erzgebirg, le Fichtelgebirg, etc.

§ **98. Othr, Othinn, Wodan.** — L'ancien dieu des Vents *Vâthus* fut transmis à la mythologie scandinave sous le nom de

Othr. Comme ses attributions principales avaient passé à *Vâthans* (Odinn, v. p. 162), *Othr*, ayant ainsi perdu de son importance, ne fut plus un dieu *adoré*, mais simplement un personnage *mythologique*, l'amant de la déesse de l'été (*Freyia;* l'ancienne *Skalmoskis*), qui versait sur son absence des larmes *dorées* (v. p. 162). L'ancienne signification symbolique d'*Othr*, comme dieu du *vent*, s'effaça d'autant plus facilement que le mot *Othr* (Vent), à l'exemple du mot grec *psuchè* (p. *spuchè*, souffle, âme; cf. all. *spuk*), du latin *spiritus* (souffle, esprit), du latin *animus* (souffle, âme; cf. grec *anemos* vent), du slave *duch* (souffle, esprit), de l'hébreu *rouach* (souffle, esprit), etc., a pris dans la langue scandinave la signification de *esprit*, *intelligence*, *enthousiasme*. Dans les idiomes germaniques, *óto* exprimait aussi tout mouvement *intellectuel* ou *moral* (cf. *Odo-vakar*, lat. *Odo-acer;* cf. Eudes).

Le dieu *Vâthans*, adoré déjà par les peuples de la *branche gète*, comme *dieu des vents orageux*, comme *dieu des combats*, comme *Père universel* et *Dieu suprême*, fut transmis à la religion des Scandinaves et des Germains, avec ces qualités et sous les noms de *Othinn* ou *Vodan*, de *Heriafödur* (Père des Combattants) et de *Allfödur* ou *Allvatar* (Père universel). Il continua à être symbolisé par le *glaive* (v. *Chants de Sôl*, p. 170; germ. *Cheru;* sax. *Ear*) et, dans les traditions germaniques, les dieux porte-glaives *Cheru, Ear, Saxnôt*, etc., devinrent fils d'*Odinn* et pères de nations (cf. *Cheru-iskes*, Cheruskes, ou fils de *Cheru*). De même que le mot *ôthr* (vent) avait pris la signification de *esprit*, de même on expliquait aussi quelquefois le nom de *ôthinn* (orageux) comme exprimant l'agitation ou l'enthousiasme intellectuel ou moral; et ce fut là, entre autres raisons encore, la cause pourquoi *Othinn*, dans la mythologie scandinave, devint dieu de la *Science*, de la *Poésie* et de la *Magie*, et fut considéré comme le père de *Bragi*, le dieu de la Poésie. Chez les *Keltes*, le Dieu suprême était aussi principalement le dieu des âmes et de l'intelligence, que les Gallo-romains comparaient au dieu *Mercurius*. Les Germains, à l'exemple des *Keltes*, comparaient donc leur *Vodan* à *Mercurius*, et c'est pourquoi plus tard le nom de *Mercredi* (*Mercurii* dies) fut rendu, dans les langues germaniques, par *Vodans-dag* (angl. *Wednesday*).

§ **99. Thôrr; Donar.** — *Thonars*, adoré comme dieu du tonnerre par les peuples de la *branche gète*, passa, en cette qua-

lité, dans la religion des Scandinaves et des Germains, sous le nom de *Thórr* et de *Donar*. Le souvenir de l'ancien nom de *Chlôdurs*, auquel avait été substitué celui de *Thonars*, se maintint dans le nom de *Lôdurr* (p. *Hlôdurr*) et en partie dans celui de *Hlôrrîdi* (p. *Hlôdrîdi*, Qui lance les *ardeurs* ou les éclairs). Comme les plus forts orages ont lieu le plus souvent au plus fort de l'été, l'activité du dieu de la foudre a aussi quelquefois été confondue, dans les mythologies, avec celle du dieu du soleil d'été. C'est ainsi, par exemple, que le cycle mythique du *Héraklès* grec se compose de mythes empruntés, d'un côté, au dieu de la *foudre* (kimméro-thrâke *Herkunos*; sicilien *Herakulos*), de l'autre au dieu du *soleil* égyptien ou phénicien (*Baal Chammon*; cf. *Jupiter Ammon*). Les mythes sur *Thôr* se composent également de deux éléments distincts. Comme dieu de la *foudre*, *Thôr* ou *Donar* a hérité de la plupart des attributions de son prédécesseur *Firgunis* (v. p. 160). Il a pour épouse la *Terre fertile* (Sif), qui représente l'ancienne déesse *Terre* (scythe *Apia*), l'épouse de *Tivus* (v. p. 172); et comme il a été subordonné à *Odinn* et considéré comme son *fils* (v. p. 163), il est devenu aussi le fils de *Iörd* (l'ancienne *Apia*), l'amante du dieu *Odinn*, qui s'est substitué à *Tivus* (Tyr). Mais *Thôr* a aussi hérité de quelques attributions de l'Hercule scythe *Targitavus*, le *dieu du soleil*. C'est ainsi, par exemple, que l'ancien mythe du *Soleil*, qui absorbe une partie de l'Océan, ayant aussi été appliqué à *Thór*, ce dieu a été représenté comme un *grand buveur* et comme l'ennemi du *Serpent de mer* (v. *Les aventures de Thôr*, p. 24). C'est aussi d'après un souvenir mythologique des voyages en Orient du dieu *Soleil*, que *Thôr* est représenté comme faisant des expéditions en *Orient* (*Austrvegr*, v. p. 66) pendant l'hiver, pour combattre les Thurses et les Iotnes (v. § 166). Voilà pourquoi la tradition gréco-scythe, sur l'expédition de *Targitavus* (gr. *Héraclès*, c'est-à-dire le *Soleil d'été*), dans les contrées orientales ou septentrionales de l'*Hylée*, se retrouve presque, avec tous ses détails, dans la tradition scandinave sur l'expédition de *Thór*, dans la Contrée austro-septentrionale (norr. *Austr-vegr*). En effet, la tradition scythe rapporte (*Hérod.*, IV, 8, 9) que *Héraklès* (le Soleil), c'est-à-dire *Targitavus* (norr. Thôr), après avoir enlevé à *Geryoneus* (Braillard; cf. norr. *Hymir* ou *Nörvi* Crépusculaire), à ce *géant* (norr. iotne) de l'*Hespérie* (*Nörva-sund*, Détroit du Crépusculaire), trois bœufs (trois mois d'hiver; cf. norr. *Himinbriotr.*),

se rendit en Orient (norr. *Austrvegr*). Là, dans l'*Hulaïa* (norr. *Myrkvidr,* Forêt-Noire), ses chevaux (norr. ses boucs) lui furent enlevés secrètement par *Echidna* (Femme-Serpent; cf. norr. *Gygur;* la Froidure) et ne lui furent rendus qu'au printemps, lorsque le Dieu eut engendré avec la Géante, comme gages de son retour, trois fils qui lui ressemblaient.

Pour les Germains *Donar* était avant tout, comme l'indiquait son nom, le dieu du *tonnerre*, c'est-à-dire de l'orage. Aussi quelques-unes des montagnes ou des contrées montagneuses qui, autrefois, avaient été consacrées au dieu de l'orage (*Fiörgynn*), et que les *Keltes* avaient appelées *Verkuniennes* (gr. hercunioi), eurent-elles le nom de *Donarisberg* (Mont-Tonnerre). *Donar*, comme dieu de l'orage, fut comparé au *Jupiter* lançant la foudre, et c'est pourquoi les *Tudesques* ont traduit le nom de *Jeudi* (Jovis dies) par *Donarsdag* (angl. *thursday*). *Thôr* ou *Donar* clôt la série des dieux issus, par dédoublement, de l'ancien dieu scythe *Tivus*.

Telle est en abrégé l'histoire du dieu *Tivus*, de ses dédoublements et de ses héritiers dans la religion des *Scythes* et dans celle de leurs descendants, les peuples de la *branche gète*.

CHAPITRE X.

B. LA TERRE. — APIA.

a. *Conception et attributions d'Apia chez les Scythes.*

§ **100. Aspect primitif de la terre.** — L'aspect de la terre s'est embelli et s'embellit de siècle en siècle avec les progrès de la civilisation. Au commencement, lorsque l'intelligence et l'industrie des hommes ne savaient pas encore dompter les éléments déchaînés, ni mettre de l'ordre dans la nature sauvage et inculte, les peuples primitifs habitaient, pour la plupart, des pays à moitié submergés par les fleuves ou par les rivières et les torrents, qui coulaient au hasard dans des lits obstrués et tortueux. La terre, c'est-à-dire la partie *sèche* (lat. *terra*, sèche; cf. gr. *tarsos*, sec; gèt. *thursus;* all. *dürr;* gr. *ksèra*, sèche, terre; héb. *iabbachâ*) dans ces forêts et landes marécageuses, ressemblait à des terrains entourés d'eau et qui, d'abord submergés, étaient ensuite *sortis de l'eau* et s'étaient peu à peu *desséchés au soleil.* Trouvant ainsi par-

tout le passage fermé par le cours des fleuves, des rivières et des torrents, les peuples primitifs se voyaient enfermés et confinés dans leur *pays* comme dans un *île*. C'est pourquoi les idées et les mots de *île* et de *pays* étaient synonymes dans les langues primitives. En sanscrit le mot *dvipa* signifiait non-seulement *île*, mais aussi *pays* (ex. *Çaka-dvipa*, Ile ou Pays des Sakes). En hébreu le mot *Iyim* (îles) avait aussi la signification de *Pays*. Encore en vieux français on disait, par exemple, *Ille de France* pour *Pays* de France, et *Ille de Persois* pour *Pays* des Perses. On se figurait les terres ou les îles, non-seulement comme *sorties des eaux*, mais aussi comme *surnageant* aux eaux; de là le mot sanscrit de *dvipa* (p. *dvipata*, deux fois abreuvé, île; cf. *dvidja*, p. dvidjata, deux fois né, oiseau), par lequel on désignait l'*Ile* (ou la terre), parce qu'elle était abreuvée, disait-on, *d'en bas*, par les eaux auxquelles elle *surnageait*, et *d'en haut*, par les eaux tombées du ciel et rassemblées dans les rivières. De là encore le mot grec de *nèsos* (p. *nachsos*, nageuse; cf. *nèssa*, p. *nechsa*, nageuse, *cane;* cf. l'isle de *Naxos*; p. Nachsos) qui signifiait *île*, c'est-à-dire *nageant* sur l'eau. De même que les anciens Chinois et les Hindous se figuraient que les montagnes avaient été, dans l'origine, *mobiles* avant d'avoir été rendues *immobiles* (sansc. *na-ga*, non-marchant, montagne), de même les peuples primitifs s'imaginaient que les îles et les terres avaient *nagé* dans l'eau avant de s'être arrêtées à la place où elles se trouvaient (cf. *Dèlos*, les *Sumplégades*, les *Kuklades*). Plus tard encore, lorsque l'homme, plus civilisé et mieux instruit, se fut formé l'idée de la *terre* par opposition au *ciel*, il lui semblait toujours que cette terre était une *île* ou un groupe d'îles, et que cette île ou ce groupe d'îles était *sorti* de la mer et nageait sur la mer. Telle est, en effet, l'idée ou l'image exprimée dans les cosmogonies les plus anciennes. Selon les Hindous, la terre, après avoir été soulevée du fond de l'Océan, *nageait* sur les eaux de la mer et formait sept grandes îles (*dvipâs*) ou les sept grandes feuilles gigantesques du lotus cosmique. Selon le Zend-avesta, *Ahuro-maz-daó* (le Soleil-Génie) créa d'abord le ciel, puis les eaux, et fit ensuite *sortir la terre de l'Océan*. D'après la tradition assyrienne (cf. *Genes.*, 1), il y avait d'abord les *eaux primitives*, d'où *sortit* ensuite la *terre*. D'après la cosmographie d'*Homère*, la terre était une grande *île* entourée des eaux de l'*Okéanos* et flanquée à l'est et à l'ouest d'un

groupe d'îles nommé *Aïaïa* (Insulaire). D'après la cosmographie *norraine*, le disque terrestre, appelé l'*Enclos-moyen* (norr. *Mid-gardr*), est entouré de l'Océan symbolisé par le *Serpent-de-mer*, qui est surnommé le *Charmeur solaire* (norr. *Iörmun-gandr*). De même que, d'après la *cosmogonie* des peuples anciens, la terre était *sortie* de l'Océan, elle devait aussi, d'après l'*eschatologie* de ces peuples, y *rentrer* à la fin des siècles et en *ressortir* de nouveau à la *renaissance* ou à l'*apokatastase* des choses. De là, dans l'Eschatologie *norraine*, l'idée que la terre brûlée par le feu du *Gâte-monde* (norr. *Mu-spell*) tombera dans l'Océan et en ressortira comme une *île verdoyante* et merveilleusement fertile. On conçoit, d'après toutes ces données, que, dans les langues anciennes, l'idée de *pays* ou de *terre* a pu être exprimée originairement par un mot signifiant *île*, et que le mot *île* a exprimé étymologiquement l'idée de *aquatique* dans le sens de *issue de l'eau* ou de *nageant sur l'eau.*

§ **101. Noms primitifs de la terre.** — Ce qui frappait surtout les hommes primitifs à la vue de l'eau, c'était sa surface *plane*, contrairement à la surface inégale et accidentée de la terre. La notion d'eau était donc logiquement renfermée dans la *notion caractéristique* de *plan ;* et comme cette notion impliquait un sens plutôt *passif* (féminin) qu'*actif* (masculin), la notion d'eau était logiquement identique à la notion de chose ou matière *plane*. Or, la notion de *plan* avait, dans les langues *iafétiques* primitives, pour expression phonique naturelle et nécessaire, la forme *idéelle* ou le thème *aPa* (v. *Poëmes islandais*, p. 408), qui, grammaticalement et euphoniquement déterminé dans les différentes langues de cette famille, s'est produit, avec la signification de *eau*, sous les formes *réelles* du sanscrit *ap* et *âp*, du zend *ach* (cf. *achtwa*, p. *aptya*, aquatique), du persan *âb*, du latin *aqva* (cf. *æquor*, niveau), du gote *ahva*, de l'allemand *ach*. Pour exprimer ensuite l'idée de *issu de l'eau*, on s'est servi de la forme de *âpia* (sansc. *âpia*-s), adjectif dérivé de *âp ;* et comme l'idée de *terre*, conçue par opposition au *ciel*, qui était masculin, impliquait le féminin, la notion de *terre* (*issue de l'eau*) fut exprimée par l'adjectif féminin *âpiâ* employé comme substantif. Ce mot *apia* (terre) appartenait, comme nom propre de la Déesse *Terre*, au fonds primitif de la langue et de la religion des peuples *iafétiques*. Ce nom a donc dû se trouver dans la langue et dans la religion primitives des Hindous ; et peut-être le

retrouvera-t-on encore dans les plus anciens chants des Védas. Cependant ce nom a été remplacé de bonne heure, dans la religion des Hindous par un autre plus conforme aux mœurs pastorales des premiers colons *aries* de l'Inde. En effet, les divinités, avant d'être considérées comme êtres *anthropomorphes*, ayant été conçues d'abord comme êtres *zoomorphes*, et les Hindous estimant beaucoup le *taureau* et la *vache*, ce peuple a adoré la terre *nourricière* surtout sous la forme et sous le nom de *la vache*. Or, dans les langues *iafétiques*, la notion de taureau ou de vache était originairement impliquée dans celle de *mugissant;* et comme l'action de *mugir* s'exprimait naturellement par l'onomatopée *bô* (gr. *bou-s;* lat. *bov-s*) ou *kô* (scythe *kû*, vache; cf. *kû-kunagus*), le sanscrit a désigné la *vache* et par suite la *terre*, par le mot *gau* (lat. *ceva*, vache; goth. *gavi* n. terre, district; all. *gau*, district). Le dialecte éolien et le latin qui en est dérivé, possédaient également le mot *gava* (vache), et ils ont dérivé de ce mot les adjectifs masculin et féminin *gavius* et *gavia* ayant la signification de *issu de vache* (ou jeune taureau), et de *issue de vache* (ou jeune vache ou génisse). Les Latins ont changé *Cavius* ou *Gavius* et *Cavia* ou *Gavia*, en *Cajus* (*Gaïus*, jeune taureau) et *Caja* (*Gaïa*, génisse), et ont désigné par ces mots particulièrement le jeune *marié* ou le *maître* de la maison et la jeune *mariée* ou la *maîtresse* de la maison (cf. sansc. *mahischi* et *mahischî*, taureau et vache, ou maître et maîtresse de la maison), comme l'indique la formule romaine prononcée et adressée par la jeune mariée à son maître au moment où elle entra dans son domicile : *Ubi tu Caius ego Caia* (où tu est le *taureau* je suis la *génisse*). Les Grecs ont conservé, dans le dialecte éolien, le mot *gaïos* avec le sens de *taureau* (v. *Hésych.*, s. v.), et ils ont employé le féminin *gaïa* (génisse) pour désigner par ce nom, ainsi que l'ont fait les Hindoux par le mot de *gau*, la *terre* nourricière (ion. *gè*; dor. *gâ*, contracté de *gaïa*). Ce mot de *gaïa* a été substitué de bonne heure à l'ancien mot *aïa* (p. *aFia*), qui correspondait au mot primitif *apia*, comme, dans l'Inde, *gau* et d'autres mots semblables furent substitués au mot primitif *âpiâ*. Cependant le nom de *Aïa* s'est maintenu dans la tradition mythologique et épique des Grecs. Ce mot a pris plus particulièrement la signification de *île*, comme le prouve d'abord le nom de la nymphe *Aïa* (personnification d'une *île* du Phasis) qui, poursuivie, selon la tradition mythologique, par le Fleuve Phasis, se métamorphosa en

une *île* (aïa). Ensuite, encore du temps d'Homère, le nom propre de *Aïaïa* (Insulaire), qui est un adjectif dérivé de *aïa*, désignait la *Terre insulaire* ou le groupe d'îles à l'extrémité orientale et occidentale de l'*Okéanos*. Cependant la forme primitive de *Apia* a aussi été importée dans l'ancienne Grèce par les Pélasges, qui n'étaient pas de race *hellénique,* mais d'origine *kimméro-thrâke* (v. *Les peuples primitifs*, p. 42). En langue pélasge, *apia* (île, pays) était le nom primitif du Péloponèse et de la Thessalie; et en Italie le nom pélasge de *Mess-apia* signifiait probablement *Pays du milieu*. Les Scythes qui, de toutes les branches de la souche *iafétique*, ont conservé le mieux et le plus longtemps les caractères primitifs de cette souche (v. p. 134), ont aussi conservé le plus longtemps l'ancienne forme du mot *apia* avec sa signification de *terre*, et ont maintenu également dans leur religion l'ancienne déesse *Apia* (Terre), considérée comme l'épouse de *Tivus* (Ciel).

§ **102. Apia dans la religion des Scythes.** — Ainsi que le dieu *Tivus* (Ciel), la déesse *Apia* (Terre) paraît aussi avoir appartenu déjà à la religion *primitive* de la souche *iafétique*, et de là avoir passé dans la religion des Scythes. Comme la terre est *fécondée* par l'orage et les pluies du Ciel, *Apia*, la personnification mythologique de la terre, passait aussi pour être l'épouse de *Tivus,* qui était la personnification du ciel (*Hérod.*, IV, 59). Les divinités ayant été d'abord *zoomorphes* avant de devenir *anthropomorphes* (v. p. 153), il est probable que dans l'origine *Tivus* et *Apia* furent conçus sous la forme d'un *taureau* et d'une *vache*. Mais la conception *anthropomorphe* de ces divinités a dû se fixer peu de temps après la différenciation de la souche primitive *iafétique* en plusieurs branches. Car, dans les mythologies *iafétiques*, dès les temps les plus anciens, le *Ciel* et la *Terre* sont représentés sous la figure humaine; et c'est seulement après avoir été d'abord *anthropomorphisés* que, chez les Scythes, *Tivus* et *Apia* ont pu être conçus comme ayant des rapports *généalogiques* avec les autres divinités, ou être considérés comme leur *père* et *mère* et comme les Divinités *Suprêmes*. Dès la plus haute Antiquité, la femme a toujours été subordonnée à l'homme; le culte d'*Apia* a donc aussi été subordonné à celui de *Tivus*. Cette déesse à été seulement le *reflet* ou, comme disaient les Hindoux, l'*énergie* (sansc. *çakti*) du dieu; aussi a-t-elle peu d'attributions appartenant à son individualité comme *Terre ;* ses attributions principales

se rapportent presque toutes à sa qualité d'épouse de *Tivus*, et c'est pourquoi elles ont été imaginées, soit par analogie, soit par antithèse avec celles de ce dieu. En effet, c'est comme épouse du *Ciel-Père* scythe (*Tivus-Pappaïus*), du Père des dieux et des hommes, du Dieu Suprême, que *Apia* devint la *Mère* des dieux et des hommes, et la Déesse *Suprême*. En sa qualité de *Mère* par excellence, de Grande-Productrice, de Mère des dieux et des hommes, *Apia* avait de l'analogie avec l'*Aïeule-Mère* (gr. *Dè-Mèter; dè* ou *odâ*, p. *dêdâ* aïeule, v. *Théok.*, VII, 39; bohême *deda*, aïeule; norr. *Edda*, p. *Deda*, aïeule; cf. illyr., *Stâra mater*, Vieille-Mère, Terre) de la mythologie grecque. Aussi Anacharsis, le scythe, après être revenu de la Grèce dans sa patrie, essaya-t-il d'introduire, dans le culte d'*Apia*, quelques cérémonies du culte de la déesse *Dèmèter*, qu'il avait vu pratiquer à Cycique, lors de son passage par cette ville.

§ **103. Echidna et Pirkunia.** — Aussi longtemps que, dans les langues *gètes*, le nom, par lequel on désignait la déesse *Terre*, rappelait encore directement l'idée de *terre*, la signification *symbolique* d'*Apia* comme déesse ne s'effaça point; c'est seulement plus tard que l'expression de *fils de Terre*, désignant l'homme ayant pour mère primitive la *Déesse Terre*, fut remplacée par celle de *fils de la terre*, qui signifiait *issu* de parents nés, comme les arbres, du sein de la *terre*[1]. Les Scythes se disaient *fils d'Apia*, et cette *Apia* était, comme dans l'origine, où le particulier était encore confondu avec le général, la *personnification* et de la terre en général, et du pays *particulier* qu'ils habitaient. C'est pourquoi les Scythes-Hellènes, établis dans l'*Hylée*, disaient que la race scythique était issue d'*Héraklès* (scythe *Targitavus*, le Soleil, le fils et le représentant de son

[1] De même que la *philosophie* n'est rien sans la *science*, de même la *science* ou la Critique n'est rien sans une *exactitude* pour ainsi dire mathématique. Il importe donc de déterminer exactement le sens de l'expression de *fils de la terre* qu'on trouve dans les diverses langues. Je crois que le mot grec *gè-genès* (né de la terre) signifie sorti du sein de la terre *matérielle*. *Auto-chthon* signifie *indigène*, c'est-à-dire né dans le pays ou issu de parents nés dans le pays, par opposition aux étrangers ou fils d'étrangers; ce terme fait ressortir le droit du premier occupant ou le droit d'une possession immémoriale. Le latin *terræ filius* désigne l'homme comme habitant, digne de pitié, de cette terre de misères, par opposition aux dieux si dignes d'envie comme habitants heureux du *ciel*. Le finnois *ma-inne-men* (homme de la terre) désigne sans doute l'homme habitant du *pays* (all. *landsmann*), par opposition à *l'étranger* qui n'est pas un compatriote. L'arabe *ibn-al-ardh* (terræ filius) désigne l'étranger *errant* sur la terre hors de sa patrie, etc., etc.

père *Tivus*) et d'*Echi-dna* (Femme-Serpent), qui avait été substituée à *Apia*, l'épouse de *Tivus*, et était devenue la personnification *spéciale* du pays nommé l'*Hylée* (gr. *hulaïa*, boisée). Cette contrée eut le nom de *Boisée* parce qu'elle était couverte de grandes forêts. Mais elle était aussi couverte de marécages provenant des débordements du *Fleuve aux bouleaux* (*Barush-tanaïs*, Borysthènes). C'est pourquoi, déjà avant l'arrivée des *Scythes* dans ce pays, les *Kimméries* qui l'habitaient, supposant que l'Hylée marécageuse était sortie des eaux de ce fleuve, l'avaient appelée l'*Aquatique* (apia) du *Borysthènes*. Ce nom fut transmis, par tradition, aux Pélasgo-grecs de la Chersonèse taurique, qui, suivant leur habitude de désigner l'eau sous le symbole de l'*hydre* (gr. *hudra*, aquatique) ou du serpent *aquatique* (sansc. *ahi*; gr. *echi; ofis* de *ap*, *ach*, eau) et la terre *nourricière* (cf. *gavi*, p. 171) sous celui d'une génisse ou *jeune femme* (*dna ;* sansc. *dhanikâ ;* cf. pélasge *Eva-dnè*, Eau-Femme), donnèrent à l'Hylée marécageuse, composée moitié d'*eau* (*echi*), moitié de *terre* (*dna*), le nom de *Echi-dna* (Serpent-Femme ; all. Schlangen-weib), qui désigna, comme celui d'*Apia*, la *déesse* de la terre, c'est-à-dire la déesse qui était la personnification du pays *particulier*, nommé l'*Hulaïa*.

Lorsque *Tivus* eut pris les attributions de *dieu de l'orage*, et qu'il eut reçu, en cette qualité, le nom épithétique de *Pirkunis* (Pluvieux, Orageux, v. p. 155), son épouse *Apia* eut aussi le nom épithétique de *Pirkunia*, et fut considérée comme la déesse qui aimait la *pluie* fécondante de l'orage. *Pirkunia* subit, dans la suite, les vicissitudes du culte de son époux, le dieu *Pirkunis*, après qu'il se fut séparé de *Tivus* (v. p. 156). Les attributions de *Pirkunia*, loin d'augmenter l'importance d'*Apia*, l'amoindrirent au contraire, en effaçant en elle ses principales attributions, qui furent reportées sur d'autres déesses nouvellement constituées dans le culte. C'est ainsi que les attributions d'*Apia*, comme Déesse *Suprême*, furent données à *Frigg*, l'épouse du dieu *Vâthans*, qui s'était substitué à *Tivus* comme dieu *Suprême*. Les attributions d'*Apia*, comme *Mère* du peuple scythe, passèrent en partie à la déesse *Tabitî* (v. § 147), la déesse du *Foyer* et de la *Famille*, en partie à *Artimpasa* (v. § 137), la déesse de la *lune* et de la *fécondité*. Enfin, ses attributions comme déesse de la *fécondité* furent réparties entre les déesses, qui, plus tard, remplacèrent *Artimpasa*. *Apia*, ayant ainsi perdu ses attributions principales, ne garda plus que celle de déesse de la *terre*,

et encore, pour se maintenir en cette qualité, lui fallut-il changer de nom et prendre le caractère plus spécial de déesse de la *terre de labour*. Ces changements s'opérèrent seulement plus tard dans la religion des peuples de la *branche gète* : mais il paraît que le culte d'*Apia* était déjà en souffrance chez les *Scythes*, du temps d'Anacharsis, puisque ce prince crut devoir le relever par quelques nouvelles cérémonies empruntées au culte de la déesse grecque *Dèmèter* (v. p. 173).

b. *Apia, ses dédoublements et ses héritières dans la religion des peuples de la branche gète.*

§ **104. Airtha, Firgunia et Rindus.** — Chez les peuples de la *branche gète*, l'agriculture fut déjà beaucoup plus répandue qu'elle ne l'avait été auparavant chez les *Scythes*, dont les peuplades les plus *jeunes* seulement avaient commencé à se livrer à la culture de la terre (v. p. 92). Dès lors la terre fut considérée plus spécialement au point de vue de la *culture* et prit, par conséquent, le nom de *ariatha* ou *airtha* (rayée, sillonnée, labourée). Aussi la déesse *Apia*, comme la terre elle-même, dut-elle prendre le nom de *Airtha*. D'un autre côté, l'ancien mot *apia* (terre) se changea, dans les langues *gètes*, en *ahvia*, ou *ava* ou *avia*, et n'eut plus la signification générale de *terre*, mais conserva seulement la signification spéciale de *terre aqueuse*, c'est-à-dire de *prairie humide* et de *île*. C'est ainsi, par exemple, que la fille du roi *Gothilas*, qu'épousa Philippe, le père d'Alexandre, portait le nom de *Med-ava* (gr. *Medopa*, v. p. 44), qui signifiait, sans doute, *Pré-à-faucher* (angl. *mead-ow*), et que les noms de *Skadvîn-avia*, de *Austr-avia*, etc., qui se formèrent dans cette période, signifiaient proprement *Ile-ombreuse* (v. p. 55), *Ile-orientale*, (v. p. 123), etc. *Apia*, comme nom de la terre et comme nom de la déesse Terre, s'effaça donc complétement dans la langue et dans la religion des peuples de la *branche gète*, et c'est pourquoi l'ancienne divinité *Apia* dut être remplacée par la déesse nommée *Airtha*. Cette divinité nouvelle hérita de la plupart des attributions de l'ancienne *Apia* ; elle hérita aussi de son nom épithétique de *Pirkunia* (v. p. 173), qui prit, dans les idiomes gètes, la forme de *Firgunia*. *Firgunia*, s'identifiant ensuite avec *Airtha*, et *Firgunis* étant remplacé comme dieu de l'orage par *Thonars* (v. p. 167), il n'y eut plus de rapport mythologique d'époux à épouse entre *Firgunia* et *Fir-*

gunis. Les attributions de *Firgunia*, comme *épouse* de *Firgunis*, passèrent dès lors à la déesse *Sif* (v. p. 167), l'épouse de *Thonars*, lequel avait été substitué à *Firgunis*. *Airtha* en succédant à *Apia*, l'ancienne Déesse *Suprême*, aurait dû obtenir également comme celle-ci le rang de Déesse *Suprême;* mais comme *Vâthans* était déjà devenu le Dieu *Suprême*, à la place de *Tius*, le rang de Déesse *suprême* revenait aussi à *Frigg* (Pluie) comme à l'épouse de *Vâthans*, plutôt qu'à *Airtha*, l'héritière d'*Apia*. Les anciens mythes représentent donc *Airtha* seulement comme la rivale de *Frigg;* elle fut, sinon l'épouse, du moins l'amante de *Vâthans*, et, comme telle, elle devint la mère de *Thonars*, le fils de *Vâthans*. Quelques attributions de l'ancienne *Apia*, comme déesse de l'*abondance*, au lieu de rester à son héritière directe *Airtha*, passèrent indirectement à la déesse *Rindus* qui, comme déesse des eaux et des sources, présidait aussi à l'*abondance* (v. p. 157).

c. *Les Héritières d'Apia dans la religion des Germains et des Scandinaves.*

§ **105. Iördh et Irda**. — La déesse *Airtha* passa, sous le nom de *Iördh*, dans la mythologie des Scandinaves, et sous celui de *Irda* dans celle des Germains. *Iördh* resta la déesse de la terre de labour, l'amante d'*Odinn*, la rivale de *Frigg* et la mère de *Thôr* et de *Tiusko* (*Tacit.*, Germ., 2). *Iördh* garda son ancien nom de *Fiörgyn* (v. p. 175), comme *Irda* celui de *Virgunia*. Quant à l'ancienne *Apia*, il n'y en eut plus de trace, *sous ce nom*, dans la mythologie des Germains et des Scandinaves; mais ce nom propre devint un nom commun dans les idiomes de ces peuples. En effet, le mot scythe *apia* (terre) se transforma, dans le germain septentrional, en *eiba* (p. eiva, evia), comme, par exemple, dans *Vurgunth-eiba* (Pays de Burgond), et *Anth-eiba* (Pays des Anthes; v. *Paul-Diacre*). Il prit en vieux haut-allemand la forme de *awi* (prairie), et en norrain celle de *ey* (île); en suédois il se réduisit même à la seule lettre *ö* (île). C'est ainsi qu'en vieillissant le culte et le nom propre de la déesse *Apia* se sont en quelque sorte contractés, amaigris et desséchés, et ont perdu de plus en plus leur importance et leur signification dans la langue et dans la religion des Germains et des Scandinaves.

CHAPITRE XI.

C. LE SOLEIL. — VAITOSKURUS; TARGITAVUS.

a. *Conception et attributions du dieu Soleil chez les Scythes.*

§ **106. Notion et nom du soleil.** — Le soleil, comme *corps céleste*, était considéré, dans l'origine, seulement comme une partie intégrante ou comme un ornement du dieu *Ciel* (Tivus). On ne songeait pas encore à l'adorer comme une divinité distincte et particulière (v. p. 154). Dans le soleil, considéré comme ornement du ciel, ce qui frappait surtout l'imagination, c'était sa forme *ronde;* et c'est pourquoi la notion qu'on se faisait du soleil se confondit logiquement avec ce qu'on remarquait de *caractéristique* en lui, à savoir sa qualité ou sa nature de *cercle.* Aussi le mot *sval*[1], qui exprimait naturellement la notion de *cercle*, devint-il, dans la langue *primitive* des peuples *iafétiques*, l'expression pour désigner le *soleil.* Plus tard ce mot servit aussi à désigner le ciel, non pas comme *divinité*, mais comme *cercle* ou *voûte* céleste. Lorsque, dans la suite, le soleil ne fut plus seulement considéré comme partie intégrante du *Brillant* (Tivus *Ciel*), il fut aussi adoré comme lui, mais adoré comme une divinité distincte du dieu *Ciel.* Comme le Soleil se mouvait sur la voûte *céleste*, on lui donna le nom de *Céleste* (scythe *Svalius*, Tenant de *Sval*). Ce nom a dû exister déjà dans la langue *primitive* des peuples *iafétiques;* car il se retrouve, et dans l'idiome *kamar* et dans l'idiome *grec*, qui se sont séparés de bonne heure de la langue primitive, et dans l'idiome *scythe*, qui, généralement, ne s'est pas

[1] Le thème *VaRa* exprime la notion de en*tourer*, en*rouler*. Ex. sansc. *vari* (*roulant*, eau). *VaRa* a été remplacé aussi par *VaLa* (en*tourer*). Ex. slav. *waliti* (rouler); sansc. *Varounas* (cercle, océan); gr. *ouranos* (voûte, ciel). Les thèmes *VaRa* et *VaLa*, par l'addition du préfixe déterminatif *Ke* ou *Se* (Çe), formèrent les thèmes *S-VaRa*, *S-VaLa*, qui expriment l'idée de *contour*, *cercle*. Ex. sansc. *svar* (*cercle* du soleil, *cercle* ou *voûte* du ciel); zend *hvare* (cercle, soleil); pers. *khor* (cercle, soleil); gr. *guros* (cercle); *choros* (tour, chœur); *kronos*, *chronos* (cercle du temps); lat. *corona* (cercle, couronne); sansc. *çrôni* (arrondie, hanche); lat. *clunis* (arrondie, fesse); scythe *koli* (cercle, roue); norr. *svalr* (arrondi ou *enflé* par le chaud ou le froid); lat. *culus* (rebondi); sansc. *çoulas* (arrondi, tige, lance); gr. *obelos* (tige, flèche); goth. *sauls* (colonne); vieux all. *sûli* (p. sveli; fr. *seuil;* all. *schwelle*); angl. *threshold* (p. *thur-shvöl;* all. *thür–schwelle*), etc.

autant éloigné de cette langue-souche[1]. De même qu'en sanscrit, à côté de la forme primitive *svarias*, existait aussi la forme quelque peu modifiée de *sourias*, de même dans l'idiome *scythe*, à côté de la forme *svalius*, existait encore la forme de *saulius*. En effet, de *svalius* dérive, p. ex., le nom des *Slaves* (p. *Svales*), et *Saulius* (Céleste) était le nom d'un roi scythe, du frère d'Anacharsis (*Hérod.*, IV, 76). Dans l'origine, *Céleste* (Saulius), le nom du Soleil, signifiait, en scythe ainsi que dans les autres langues iafétiques, non pas *Fils du Ciel*, mais simplement Dieu qui parcourt la voûte *céleste*.

§ **107. Le Soleil divinité zoomorphe.** — Dans l'origine, lorsque le soleil fut considéré comme une divinité, il fut conçu comme un être *vivant* ayant une puissance *surhumaine ;* mais comme il n'y avait rien dans sa forme *ronde* qui pût être rapporté par l'imagination à la forme humaine, ce dieu fut conçu primitivement comme étant un *animal divin* ou une *divinité zoomorphe*. A cause de la *chaleur* fécondante et de la course rapide et *frémissante* qu'on attribuait au Soleil, l'imagination des peuples primitifs *iafétiques* se figurait cette divinité *zoomorphe* comme un animal mâle, en chaleur, soit un taureau, un étalon, un bélier, un verrat, un renne, un cerf, etc., v. p. 190. Aussi donnait-on au Soleil zoomorphe, dans les religions primitives, des noms épithétiques tirés de ces animaux ; et bien que plus tard il fût devenu *anthropomorphe*, ces anciens noms d'animaux se sont cependant encore maintenus dans la tradition mythologique, et le dieu du soleil a toujours eu pour emblèmes ces animaux dont on le disait le protecteur et qui lui étaient particulièrement *consacrés*. C'est ainsi, par exemple, que, d'après le mythe hindou, le dieu *Vichnous* substitué au Soleil s'est incarné dans le *Verrat* et a soulevé, avec ses défenses (ses rayons), la terre du fond de l'Océan (cf. *apia*, p. 169). Le dieu du ciel *Indras*, qui fut aussi substitué à l'ancien dieu *Soleil* (Sourias), et considéré comme un *cheval*, portait,

[1] La forme *svarius* ou *svalius* est un adjectif dérivé de *svar* ou *sval* moyennant le dérivatif *ia* (*iu*). En sanscrit, *sourias* provient de *svarias*. Dans la langue pélasge ou kimméro-thrâke, qui appartenait à la branche *kamare*, *svalius* s'est changé en *safelios*, et ce mot s'est ensuite changé, dans le crétois-dorien, en *habelios* et dans l'ionien en *hélios* (p. *hahélios*). Dans l'étrusque, qui appartient aussi à la branche *kamare*, le nom du soleil *hafluns* est un adjectif formé de *hafl* (= *sval*) moyennant le dérivatif *un* (in). A la forme primitive dont dérive *hafluns*, les Hellènes ont emprunté le nom de *Apollôn* (p. *apoliun-s*).

comme tel, les noms épithétiques de *Ailé* (sansc. *vâdjin*) et de *Coursier* (sansc. *arvan*). Dans le chant théogonique de *Dîrghatamas* il est dit :

> « Du soleil, ô dieux brillants! vous avez fait un *cheval* —
> « Lorsque d'abord tu hennis, après ta naissance,
> « Étant sorti de l'Océan des eaux et des airs,
> « Avec des ailes de faucon et des cuisses de cerf,
> « Alors, ô *Coursier!* s'éleva à toi une grande louange. »

Les peuples *scythes* voyaient aussi primitivement dans le Soleil (Svalius) un étalon (scyth. *ihvus*), ou un bélier (scyth. *vriskus*), ou un verrat (scyth. *aiprus*), ou un renne (scyth. *tarandus*) ou un cerf (scyth. *vrindus ;* pélasge *brendos*); et l'on ne saurait douter que ce dieu zoomorphe n'ait porté anciennement les noms épithétiques de *Ihvus*, de *Vriskus*, de *Aiprus*, de *Tarandus*, de *Vrindus*, etc. Les *Scythes* guerriers aimaient surtout à considérer le Soleil comme un *Etalon* fougueux, parcourant rapidement les espaces célestes et répandant ses rayons de lumière et de chaleur par ses yeux, ses naseaux, sa crinière luisante et sa queue flamboyante. Voilà pourquoi il est dit (*Hérod.*, I, 216) que les *Massa-Gètes*, même à une époque où ils adoraient déjà le Soleil comme un dieu *anthropomorphe*, lui donnaient cependant encore l'ancien nom traditionnel de Cheval, *le plus rapide des animaux.* De tout temps les Scythes aussi bien que les Hindous, les Perses, les Rhodiens, les Lacédémoniens, etc., immolaient au *Soleil* le cheval, parce qu'il lui était particulièrement *consacré.* C'était aussi au dieu Soleil qu'étaient consacrés les chevaux *blancs* qu'on entretenait, en Scythie, pour le culte de cette divinité, dans les gras pâturages, sur les bords du lac Hypanis (*Hérod.*, IV, 52).

§ **108. Le dieu du soleil Vaitu-shurus.** — Plus tard *Svalius* (le Soleil) ne fut plus considéré comme une divinité *zoomorphe*, mais comme un dieu *anthropomorphe*, présidant à l'astre du soleil zoomorphe. Par ce changement, qui s'opéra dans la conception du dieu, il arriva qu'à la place d'un *seul* être divin, savoir le dieu Soleil zoomorphe, il y en eut *deux* distincts l'un de l'autre, savoir l'astre, le divin soleil zoomorphe, et le dieu anthropomorphe qui y présidait. *Svalius* s'étant ainsi dédoublé, le soleil *zoomorphe* resta à peu près ce qu'il avait été antérieurement; mais la divinité *anthropomorphe*, nouvellement conçue, dut revêtir un personnage *humain* particulier. Or, l'homme n'attribue à ses dieux d'autres ca-

ractères ni d'autres occupations que celles qui lui sont familières à lui-même, et qu'il juge être les plus *honorables*. C'est pourquoi les Scythes, qui étaient *nomades*, se figuraient *Svalius* comme le modèle du nomade. Or, les Scythes nomades étaient à la fois pasteurs et chasseurs; et l'excellence ou l'honneur du nomade consistait à être actif et prompt à la *chasse*. C'est pourquoi le dieu *Svalius* eut le nom épithétique de *Prompt à la chasse*. Dans la conception de ces peuples, l'idée de *prompt* était impliquée dans celle de *frémissant*, et s'exprimait, par conséquent, dans l'idiome scythe, par le mot *shurus* (frémissant, prompt; polon. *skory*, prompt; norr. *skiarr*, frémissant, prompt; cf. *skûr*, frémissement; all. *schauer;* russe *siewer;* cf. *Sauro-mâtes*). Ensuite, l'action de *paître* et de *chasser* était exprimée par le mot *vaita* (génit. *vaitu*, v. p. 91). C'est pourquoi le mot scythe employé pour dire *Prompt à la chasse*, était *Vaitu-shurus*. Les Grecs n'ayant point de V l'ont remplacé par le *digamma* ou par *G;* et n'ayant point non plus une chuintante *ch*, correspondant au *sh* scythe, ils l'ont remplacée par *sk* ou simplement par *s* (cf. *salmos*, p. *skalmos;* lat. *sc*irpus et *s*irpus, v. p. 140; *Sarmatæ*, p. *Sch*auromatæ; cf. *s*lave et es*c*lave), de la même manière que, dans la prononciation, les Italiens de nos jours remplacent par *s* le *ch* français. C'est pourquoi *Vaitu-shurus* a été transcrit en grec, tantôt par *Foito-suros*, tantôt par *Goito-suros*, tantôt par *Oito-skuros*, tantôt par *Oito-suros*. Le dieu *Vaitu-shurus*, semblable au *Krichnas* des Hindous et à l'*Apollôn nomios* des Grecs, *poussait* ou *chassait* devant lui son troupeau ou son gibier céleste. Aussi les Scythes-Hellènes et les Grecs désignaient-ils le dieu *Oitosuros* par les noms équivalents grecs de *Apollôn* et de *Héraklès*. Il est même probable qu'il y a eu quelque rapport mythologique entre *Oitosuros* et le *Hercules Oeteus* (l'Hercule de l'*Oeta* ou de la Montagne du pâturage et de la chasse), et, par suite, quelque rapport historique entre ce dieu et ceux parmi les Scythes, que Pline appelle les *Scythæ oetei* (Scythes pasteurs ou chasseurs?).

§ **109. Le dieu du soleil Targitavus.** — Chez les peuples primitifs *nomades*, l'état de *chasseur* faisait la transition de l'état de pasteur à celui de guerrier. Aussi les chasseurs illustres passaient-ils pour être également de grands guerriers ou de grands *héros* (cf. *Nimrod*). L'idée de *chasseur* impliquait celle de *destructeur*, de *tueur* (cf. norr. *Skâdi*, Nuisible, Chasseresse); et *nuisible*, *destruc-*

teur, et *tueur* était synonyme de *guerrier*, de *héros*, de *prince* (sansc. *kchayas*, destructeur, guerrier, prince; sansc. *Skandas*, *Nuisible*, le *Mars* indien). Les Scythes se figuraient donc le dieu du soleil *Oitosuros* non-seulement comme un dieu *chasseur*, mais surtout comme un jeune guerrier ou *héros* (scythe *skaïs*, destructeur; sansc. *kchayas; norr. skæ, skati*), et cela d'autant plus que ce jeune dieu passait pour être le fils (v. § 110) de *Kaizus* ou de *Tivus* (Ciel), considéré comme le dieu de la *guerre* (v. p. 157). En sa qualité de jeune guerrier et de chasseur, le Dieu du soleil, semblable à l'*Apollôn nomios* (le Soleil Pasteur et Chasseur), des Grecs, qui était toujours armé pour la chasse, avait aussi les armes distinctives de la nation scythe, savoir l'arc, les flèches et le bouclier. Les *flèches* (scyth. *arvus* ; norr. *örr*) que le jeune héros ou chasseur lançait, comme *Apollôn* ou comme *Héraklès*, sur les monstres ennemis de la lumière et de la chaleur, étaient en même temps les symboles des *rayons* du soleil (cf. russe *strela*, flèche; v. all. *strâla*, rayon). Le Dieu du soleil, qui passait ainsi pour un excellent *archer*, eut l'épithète de *Skotaris* (Tireur d'arc), que les Scytho-grecs et les Grecs ont rendue par la forme transposée de *Toxaris*. Le bouclier ou la *targe* (scyth. *targi;* norr. *targa*) était, chez les Scythes, l'arme distinctive des princes et des rois (v. p. 33); la targe du Dieu *Skotaris* symbolisait le disque brillant du soleil, et c'est d'après cette targe brillante que le dieu eut encore le nom de *Brillant par la targe* (scyth. *Targi-tavus; tavus*, v. p. 25). Le dieu *Targitavus* était, en quelque sorte, le dédoublement de *Vaitu-shurus;* l'un et l'autre étaient, au fond et dans l'origine, la même divinité, savoir le *Soleil*. *Vaitu-shurus* avait plus de ressemblance avec *Apollôn*, et *Targitavus* plus d'analogie avec le jeune héros *Héraklès*. Aussi les Scythes-Hellènes et les Hellènes donnaient-ils à *Targitavus*, comme nom équivalent grec, le nom de *Héraklès*. *Kallimachos* rapporte même que le *Héraklès* de Thèbes apprit de l'Hercule *scythe* ou du *Skotaris* (Tireur; scytho-gr. *Toxaris*) à tirer de l'arc (Schol. ad *Theokr.*, 17, 56; *Tzètzès* ad Lyk., 50); ce qui signifie que les Grecs ont donné à leur dieu *Héraklès*, pour attributs, l'arc et les flèches, en imitation du dieu scythe *Targitavus*, comme au sixième siècle avant Jésus-Christ, selon *Stésichoros* d'Himéra, l'Hercule grec a eu la peau de lion comme symbole emprunté à l'image de l'Hercule *égyptien*. L'Archer scythe ou le *Tireur* d'arc (Skotaris) n'était d'abord que dieu du *soleil;* mais dès le septième siècle,

avant Jésus-Christ, et sans doute en imitation de l'Hercule kimméro-thrâke (*Vercunus*, *Derkunus*, *Taracnus*) qui était aussi dieu de l'*orage*, il se confondit en partie avec le dieu de l'orage *Perkunis* (v. p. 155). Cette fusion des attributions de dieu du soleil et de dieu de l'orage s'opéra principalement, dans la période suivante, chez les peuples de la *branche gète* et sous l'influence du culte de l'Hercule kimméro-thrâke *Vercunus* (v. p. 167).

§ **110. Targitavus, Père des Scythes.** — De même que le Héraklès (Soleil-Orage) grec était fils de *Zeus* (Ciel), de même *Targitavus* le Soleil, le dédoublement du *Ciel* (Tivus), était aussi, selon la tradition mythologique des Scythes, le fils de *Tivus* (Ciel) et d'*Apia* (Terre). Or, *Tivus* et *Apia* étant l'*Aïeul* (Pappaïus) et l'*Aïeule* (v. p. 173) des Scythes, leur fils *Targitavus* fut aussi considéré comme le *Père* de cette nation. A l'époque où les Scythes s'étaient déjà divisés en Scythes *royaux* (guerriers), en Scythes *nomades* et en Scythes *sédentaires* (agricoles), *Targitavus* devint, dans la tradition, le père de trois fils ou de trois héros ou *destructeurs* (scyth. *skaïs*). L'aîné de ces princes ou héros était *Hleipo-skaïs* (Hérod., *Leipo-ksaïs*), dont le nom signifiait *Prince au bouclier* (scyth. *hleipa*, bouclier; norr. *hlîf*; cf. lat. *clypeus*), comme celui de son père signifiait *Brillant par la targe* (Targitavus). *Hleipo-skaïs* devint le père des *Aukhates* (norr. *aukadhir*, Agrandis; Plin., *Auchatæ*, *Euchatæ*), c'est-à-dire des Scythes royaux ou des *Nobles*. Le puîné s'appelait *Arvo-skaïs* (Hérod., *Arpo-ksaïs*), c'est-à-dire *Prince aux flèches* (scyth. *arvus*; norr. *örr*), nom qui rappelait celui de son père surnommé *Skotaris* (l'Archer). Cet *Arpo-skaïs* devint le père des *Katu-vares* (scyth. *Katu-varai*, Gardes-du-combat; norr. *hödu-varir*; Hérod., *Katiaroi*; Plin., *Cotieri*, v. p. 44, note 3) et des *Trauses* (Hardis) ou Trasvies (Hérod., *Traspies*, v. p. 35), c'est-à-dire des Scythes qui étaient restés, ce qu'ils avaient été de tout temps, des nomades guerriers et hardis au combat. Le cadet se nommait *Kola-skaïs*, c'est-à-dire *Prince à la roue* ou *au char* (sl. *koli*; norr. *hiul*) ou à la *charrue*; et il devint le père des *Paralates* (Amoindris; norr. *förladhir*), c'est-à-dire des Scythes *arotères* ou agricoles qui, ayant commencé, en Europe, vers le cinquième siècle avant notre ère, à se livrer à l'agriculture, passaient pour les *cadets* de la race et pour s'être abaissés ou *amoindris* par leurs occupations agricoles, à l'opposé des *Auchates* qui s'étaient anoblis par les armes. Par ces trois fils dont descen-

daient, par l'intermédiaire de leurs rois, les tribus les plus illustres des Scythes, *Targitavus* était, comme le dit Hérodote, la souche de toute la race scythe. Les *Scythes-Hellènes* avaient cette même tradition généalogique; seulement elle était un peu modifiée dans le sens dicté par leur amour propre *national* (v. p. 82). Ils disaient que Hèraklès (Targitavus, Skotaris), le fils de *Zeus* (Tivus), engendra avec *Echidna* (Apia, v. p. 173) trois fils: 1° *Skuthès* (scyth. *Skuta*, Bouclier) correspondant à *Hleipo-skaïs* (Prince au bouclier), le fils de *Targitavus* (Brillant par la targe); 2° *Agathursos* (Très-hardi) correspondant à *Arpo-skaïs* (Prince aux flèches), le père des *Trauses* (Hardis); 3° *Gelonos* correspondant à *Kola-skaïs* (Prince à la roue). L'aîné *Skuthès* devint la souche des Scythes de la race royale (cf. *Hérod.*, IV, 10). Il avait, entre autres, deux fils *Palos* (slave *Volos;* germ. *Vols* [1]) et *Napès* (norr. *Nefr, Nepr*), dont descendaient les *Palies* (cf. norr. *Volsungar*) et les *Napies* (cf. norr. *Niflungar*), qui périrent entièrement (*Plin.*, VI, 19). L'une et l'autre généalogie ethnique prouvent que les différentes tribus scythes rapportaient toutes leur origine au *Soleil* et par lui au *Ciel.* Aussi le roi scythe *Ithan-thursus* se disait-il *fils* (scyth. *purus;* norr. *burr;* cf. sémit., *bar*, fils) de *Tivus* (*Hérod.*, IV, 127). Les princes des *Massa-Gètes* se disaient également *fils* (purai) du Soleil, c'est-à-dire sans doute fils de *Targitavus*, par l'intermédiaire de *Hleipo-skaïs* (v. *Hérod.*, I, 212). Les princes *Parthes*-Persans prenaient le titre de *Fils du Soleil* (scyth. *Pak-purus*; pers.- ar. *fak-fur;* v. *Agathangelos*, Chron. arm.) ou de *Issu du Fils du Soleil* (scyth. *Pak-purius;* gr. *Pak-ourios*; v. *Procope* de bell. pers., I, 5), titre qui devint même le nom propre de plusieurs rois arsacides (cf. *Pacôrus*).

§ **111. Pakus; Tavit-varus; Pravus.** — En sa qualité de *Père* de la nation scythe, le Soleil était nommé *Pakus* (Vénérable; cf. sansc. *Bhagas*, Sivas, le Soleil; pers. *bag*, dieu; gr. *Bakkhos*, soleil-Bacchus; sl. *bog*, dieu), nom usité chez les *Parthes* et qui doit avoir existé dans la langue *scythe*, au moins déjà à une époque antérieure au septième siècle avant notre ère, puisqu'il se trouve dans les langues *slaves* issues de la *branche sarmate.* Un

[1] *Palos* était sans doute la forme *grecque* d'un nom scythe *Palashus* (Errant) qui était originairement un des noms épithétiques de *Vaitushurus;* il correspondait au nom kimmérie *Pelasgos* (Errant, Étranger) et désignait le Soleil Pasteur, comme errant, en nomade, sur les vastes pâturages du ciel (voy. § 122).

autre nom épithétique semblable était celui de *Honorable* (scyth. *Arimuns;* sansc. *Aryaman;* norr. *Iörmun*). Comme Père de la nation scythe, le Soleil était aussi l'*Ami* (cf. sansc. *mitras*, ami, soleil) et le *Protecteur* de cette nation, et portait par conséquent le nom épithétique de *Garde-du-peuple* (scyth. *Tavit-varus;* gréco-scyth. *Teut-aros;* v. Schol. ad Theok., 13, 36; goth. *thiod-vars;* norr. *thiod-varr*). Comme père et protecteur de la nation, il était aussi le protecteur de la *famille* ou de la tribu, et présidait par conséquent à tout ce qui constituait l'*entretien*, le bien-être et la richesse de la famille. En cette qualité il avait le nom épithétique de *Seigneur* (scyth. *Pravus;* sansc. *prabhus;* gr. *praüs*, bénin; lat. *probus*; slav. *pravy*). C'est en ce sens que le Soleil était appelé le *Seigneur* des Massa-Gètes (*Hérod.*, I, 212), c'est-à-dire leur Maître et Entreteneur (cf. angl. *Lord*, seigneur, de *hlâf-vard* qui *donne* le *pain*). Le nom de *Pravus* doit s'être trouvé dans la langue scythe au moins dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, puisqu'il se trouve dans la mythologie des peuples de la *branche sarmate*. Les *sources* du pays, étant une des richesses des Scythes nomades, le Dieu du soleil, ainsi que l'Apollon des Grecs, devint aussi le dieu des *sources* (cf. la *Sacrée du Carrefour*, scyth. *vek-samu-vaihus*, § 191); et c'est pourquoi, en sa qualité de dieu des sources et de l'abondance, *Pravy* fut rapproché, chez les *Sarmates*, du dieu des sources *Vrindus* (v. § 150) et considéré comme son *fils*. Comme protecteur de la nation et de la famille, le Dieu du soleil était aussi le Protecteur du *pays*, des *chemins*, du *sol* et du *domicile*. Aussi le pays (cf. norr. *iörmungrund*, v. § 116) les chemins (cf. anglos. *Irmin-gestrætte*), le sol et le domicile étaient-ils *consacrés* au Dieu du soleil, et pour cette raison ils étaient tous *orientés* (norr. *sôl-skipt*) d'après le soleil levant; ensuite pour indiquer qu'ils étaient sous la protection du Soleil, on y érigea les symboles[1] de ce dieu, savoir une grande perche ou deux *mâts*

[1] Les symboles ou emblèmes du dieu Soleil étaient : 1° *la flèche*, qui représentait symboliquement les *rayons* du soleil (voy. p. 181). Chez les *Kimméro-Keltes* les prêtres du Soleil portaient une *flèche*. Voilà pourquoi il est dit que le prêtre kimmérie *Abaris* vint en Grèce portant une *flèche* et même qu'il traversait l'air *sur* une flèche; 2° le *chaudron*, qui servait à la *divination* inspirée par le Dieu du soleil (voy. p. 186), et voilà pourquoi les Scythes ont érigé un chaudron gigantesque dans une place à laquelle, ainsi qu'à la source qui s'y trouvait, on a donné le nom de *la sacrée du carrefour* (voy. § 191); 3° les *perches orientées*, qui étaient le symbole du *domicile* et par suite du Dieu du soleil qui y présidait. Pour comprendre l'origine de ce dernier symbole, il faut se rappeler que les an-

orientés (norr. *ondvegis-sûlar*). Voilà pourquoi il est dit dans Hérodote (IV, 103) que chez les Kimméro-Scythes *Tauriens* on voyait des perches sortant par une ouverture qui était pratiquée dans le toit des maisons, et par laquelle s'échappait aussi la fumée. Ces perches étaient les symboles du Dieu *protecteur du domicile*, et pour cette raison les Tauriens plaçaient ordinairement au bout de ces perches la tête d'un de leurs ennemis vaincus, laquelle, comme un épouvantail (lat. terriculamentum), servait, disaient-ils, à garder et à protéger la maison contre les hommes hostiles ou les démons (cf. norr. *nîdstöng*, perche haineuse).

§ **112. Le Soleil Dieu des Spiritueux et de l'Inspiration, et Maître des Ames.** — Les Anciens considéraient le *vin* comme produit particulièrement par l'influence du soleil. Aussi le Soleil, sous le nom de *Vénérable* (gr. *Bakchus;* sansc. *Bhagas*, v. p. 183), et surnommé en grec *Sora-deïos* (cf. sansc. *sura-daivas*, Dieu du Spiritueux), devint-il le Dieu du vin. Les Scythes, lorsqu'ils furent encore établis en Asie, connaissaient déjà le vin; mais comme ils ne se livraient pas à la culture de la vigne, et que la seule contrée vitifère chez eux était la *Margiane* (*Plin.*, VI, 18, 2), ils ne pouvaient pas encore faire usage, en grande quantité, de ce spiritueux qu'ils appelaient l'*Énivrant* (*matu;* gr. *methu*). Plus tard étant entrés en rapport avec les Grecs, au nord de la mer Noire, ils purent se procurer plus facilement cette boisson, appelée en

ciens avaient l'habitude, dans leurs voyages, de marquer par un *monument*, c'est-à-dire un signe commémoratif, la place où ils avaient passé la nuit. C'était ou bien un tas de petites pierres ou une grosse pierre, ou un tronc d'arbre ou une perche, ou une lance fichée en terre, etc., signes qui devinrent les symboles du *repos*, du *gîte*, du *domicile*, de la *journée* de voyage. Ces signes grossiers, l'art des différents peuples les a transformés en *cônes*, en *obélisques*, en *stèles*, en *colonnes*, en *milliaires*, etc. De là les *obélisques* placés à l'entrée des temples égyptiens, les *colonnes* placées au portail des temples phéniciens, et, en imitation de celles-ci, les deux colonnes nommées *Iakin* (solide) et *Boas* (fort) à l'entrée du temple de Salomon. Le dieu Soleil étant censé faire chaque jour sa journée de chemin et arriver au repos, à son gîte, ou domicile, à l'occident (voy. p. 7), on imagina aussi qu'il y avait, à *l'occident*, deux *colonnes* symboles du repos, du gîte, du domicile. Ces colonnes étaient censées placées à l'extrémité du chemin du Soleil, d'orient en occident; aussi les colonnes ou les mâts étaient-ils tournés à l'orient ou *orientés*, et pour les orienter il fallait en placer au moins *deux* dans la direction du nord au sud. Voilà pourquoi il y avait *deux colonnes* d'Hercule dans le *Pays du soir* ou dans l'*Hespérie*, et que les *colonnes orientées* (*ondvegis-sûlur*) des peuples germaniques (TACIT., *Germ.*, 34) et scandinaves formaient également la *paire*.

grec *oinos* (p. Foitinos, provenant de la *Foitis*, lat. *vîtis*, ligamenteuse). Ce mot grec passa dès lors dans la langue *scythe* sous la forme *masculine*, qui cependant plus tard, dans les langues *slaves* et *germaniques* septentrionales, tourna au *neutre*, d'après le latin *vînum*, qui était plus généralement connu dans le commerce. Bien que déjà les Scythes eussent dans leur religion le dieu du soleil *Pakus* (v. p. 183), dont le nom correspondait à celui de *Bakchos*, le culte de cette divinité, comme Dieu du *vin*, ne put cependant s'établir chez eux, parce qu'il était repoussé comme une religion *étrangère*. C'est ainsi que le roi scythe *Skulès* fut chassé par son peuple, et plus tard tué par son frère *Okta-masadas*, pour avoir pris part secrètement au culte de *Bacchus*, célébré à Olbie (v. *Hérod.*, IV, 80).

Comme source de lumière et de l'enthousiasme moral et intellectuel produit par les spiritueux (v. § 151), le Dieu du soleil était aussi, chez les Scythes, le Dieu de l'intelligence (cf. *Geta*, v. p. 27), de la *vision*, de l'*inspiration* et de la *divination* (v. p. 150). Voilà pourquoi les *devins* étaient sous sa protection spéciale; et la divination se pratiquait principalement moyennant des flèches, symboles des rayons du soleil (v. p. 181), et auxquelles on substituait aussi des *baguettes* faites du bois des arbres qui étaient particulièrement consacrés au Dieu du soleil (v. § 191). La Divination se confondait souvent avec la Magie, la Conjuration et l'Incantation (v. p. 150). Or les Scythes, comme tous les peuples de l'Antiquité, croyaient que la *guérison* des maladies pouvait se faire par des *opérations magiques* et par des formules de *conjuration* et d'*incantation* qu'on appelait des *bénédictions* (*pleisteis*). C'est pourquoi le Dieu du soleil et de la divination passait aussi pour le Dieu de la *médecine;* et les *devins* de *Skotaris* (Archer) étaient renommés pour leur prétendue science médicale. Comme dans l'Antiquité les prêtres prenaient ordinairement le nom et le costume du dieu qu'ils servaient (v. *Les Amazones dans l'histoire, etc.*, p. 6), les devins de *Skotaris* (Toxaris) prenaient également le nom et le costume de ce dieu. C'est ainsi, par exemple, que du temps de Solon, un scythe, devin de *Toxaris* et portant son nom, vint à Athènes, où il fit des cures tellement merveilleuses qu'à sa mort les Athéniens, confondant dans leur reconnaissance le *devin* avec le *dieu* qui l'avait inspiré, érigèrent, près de son tombeau, une stèle avec un bas-relief représentant l'*Archer scythe* (Skotaris, Toxaris), tenant de la main gauche son arc et de

la main droite un rouleau de flèches. Les Athéniens donnaient à cet Apollon ou Hercule scythe les noms épithétiques de l'*Hôte-Médecin* (gr. *Xenos iatros*) et de *Préservateur* (gr. *Alkôn*). On lui sacrifiait annuellement un *cheval* blanc, comme les Scythes avaient coutume de le faire au Dieu du soleil (v. p. 179). *Sophoklès*, le poëte tragique, a été, à ce qu'on dit, prêtre de cette divinité scythe, dont le secours efficace fut éprouvé surtout lors de la grande peste à Athènes et dont le culte subsista encore du temps de *Lucien* de Samosate (v. *Skuthès*, 81, 3).

En sa qualité de *Père* et de *Maître* de la nation scythe, *Targitavus* passait probablement aussi pour recevoir chez lui, après leur mort, ses descendants et ses adorateurs. Il devint ainsi le *Seigneur des Trépassés* ou des *Ames*[1]. Aussi beaucoup de Scythes se *consacraient-ils* à lui (v. p. 46), c'est-à-dire qu'ils se donnaient la mort pour aller *servir*, dans le ciel, leur père, leur maître et leur dieu. C'est ainsi que *Spargavisis*, le fils de la reine *Tomyris*, se suicida (*Hérod.*, 1, 213), c'est-à-dire, sans doute, se *consacra* à *Targitavus*, le Père de la nation des *Massa-Gètes* (v. p. 184), pour échapper à l'esclavage qui l'attendait après sa défaite (v. p. 103) et pour aller servir dans le ciel son aïeul le Dieu du soleil.

b. *Le Dieu du soleil, ses dédoublements et ses héritiers dans la religion des peuples de la branche gète.*

§ 113. Le Dieu du soleil remplacé par la Déesse du soleil. — Le culte du Soleil avec les différents caractères et attributions de ce dieu passa entièrement dans la religion des peuples de la *branche gète;* mais il y subit de grandes modifications par suite de l'influence qu'exercèrent sur lui le culte, les attributions et les mythes du Soleil, tels qu'ils existaient dans la religion des peuples *Kimméro-thrâkes*, avec lesquels les Gètes, les descendants des Scythes, étaient entrés en rapport direct (v. p. 38). D'abord la séparation entre le soleil comme astre zoomorphe et le dieu anthropomorphe qui présidait à cet astre, s'établit d'une manière plus prononcée. En effet, lorsque les dieux anthropomorphes *Oitosurus* et *Targitavus* eurent pris différentes attributions mythologiques qui convenaient bien à eux en tant que *personnes*, mais qui ne con-

[1] Cf. GUIGNIAUT, *Rel. de l'Antiq.*, III, 1, p. 293.

venaient pas au soleil comme *astre*, il devint de plus en plus difficile et à la fin presque impossible de reconnaître les rapports entre ces personnages mythologiques et l'astre céleste du soleil. Dès lors le rapport entre l'astre et les dieux anthropomorphes qui en avaient été les représentants, étant rompu, la mythologie, déroutée qu'elle était d'ailleurs par les attributions réputées *épiques* de ces dieux, ne savait plus que *Oitosurus, Targitavus, Skotaris*, etc., étaient proprement des dieux du soleil, et c'est pourquoi, croyant combler une lacune, elle imagina une Divinité devant présider à cet astre. Jusque-là le soleil avait encore porté l'ancien nom *masculin* de *Saulius* (v. p. 178); ce nom masculin fut changé contre le nom féminin *Saulia* ou *Saulî*, parce que la nouvelle Divinité du soleil fut considérée non plus comme un *dieu*, mais comme une *déesse*. Voici quelle a été la cause de ce changement du genre. La Mythologie s'étant développée et une Cosmogonie s'étant formée sous l'influence de la cosmogonie *thrâke*, les *Gètes*, les descendants des Scythes, à l'exemple des Kimméro-Thrâkes, considérèrent la *Nuit* comme la *Mère* primitive des choses et l'opposèrent au *Jour*, qui passa ainsi pour le Père et la Souche des créatures. Dès lors le Soleil, ou l'astre du jour divinisé, dut être considéré comme *l'épouse* du Jour, et prendre, par conséquent, le genre *féminin*. Voilà pourquoi, dans les langues des peuples de la *branche gète*, le nom de l'ancien dieu *Saulius* fut remplacé par celui de la déesse *Saulî;* et le nom de *Saulî* se changea ensuite en *Sauïl* et plus tard en *Sól*. Cependant l'ancien nom épithétique du Soleil, le masculin *Sunna* (p. Svintha, *Rapide*, *Alerte*, v. p. 179; cf. all. *ge-schwind*; angl. *soon*, bientôt; all. *schon; ge-sund*, alerte; all. *sund*, solaire, sud, p. 8) se maintint encore, pendant quelque temps, à côté du féminin *Sunnó* qui toutefois était déjà plus généralement usité. La Déesse du soleil, comme autrefois le Dieu Soleil, passait pour être la plus *rapide* des divinités, et c'est de là que lui vint sans doute le nom épithétique de *Raskva* (norr. *Röskva*, Rapide), qu'on retrouve dans le mot composé *Raskuporis* (Fils de la Rapide; norr. *Rösku-burr*), qui était le nom propre du fils du roi gète *Kotus*.

Les Mœso-gotes, peut-être par suite de l'influence du christianisme, effacèrent dans leur idiome les traces de la personnification mythologique du soleil, et, envisageant cet astre seulement comme un objet de la nature, le désignèrent par le mot *neutre sauïl*. C'est

ainsi que le mot abstrait *halia* (l'enfer) s'est aussi formé du nom concret de la Déesse de la mort, et que le mot neutre *fairguni* (montagne) est également dérivé du nom mythologique masculin *Firgunis* (v. p. 161).

La déesse *Sôl* ou *Sunnô* ayant été imaginée pour présider au soleil qui avait pris le genre *féminin*, il devint par cela même encore plus difficile de reconnaître que des divinités *mâles*, telles que *Oitosuros* et *Targitavus*, aient jamais pu être autrefois les représentants de cet astre. Aussi ces dieux furent-ils considérés comme étrangers à tout rapport mythologique avec le soleil; et, bien que les anciens mythes, qui exprimaient ce rapport, se maintinssent dans la tradition, ces dieux prirent néanmoins un caractère tout *épique* et leur ancienne signification *symbolique* de *Soleil* ne fut plus ni reconnue ni même soupçonnée.

§ 114. Les Héritiers de Targitavus; le dieu Balthus. — Dans les religions anciennes, certaines conceptions se propagèrent et se maintinrent par la tradition, bien qu'elles fussent surannées ou peu conformes aux idées plus avancées de l'époque. Voilà pourquoi le soleil, bien qu'on vît en lui un *objet* physique ou un astre du ciel, continua cependant, dans la tradition, à être représenté comme un *étalon céleste* (*himils-ihvus*; norr. *himin-iôr*) qui était monté par la déesse *Sôl* et qui sortait, tous les matins, de l'Orient appelé la *Porte du cheval céleste* (*himils-ihvu-thur;* norr. *himin-iô-dyr*). Les autres animaux *mâles*, tels que le bélier, le verrat, le renne, le cerf, etc., sous la forme desquels le soleil *zoomorphe* avait été conçu dans l'origine (v. p. 179), continuèrent, dans la tradition, à être considérés non pas seulement comme des animaux consacrés aux dieux *solaires* (c'est-à-dire aux dieux anthropomorphes *épiques*, héritiers du dieu zoomorphe primitif, *symbole* du soleil), mais aussi comme des symboles de ces dieux épiques dont quelques-uns avaient gardé, comme noms *épithétiques*, les noms même de ces animaux. Or, tous ces animaux avaient des noms exprimant originairement l'idée générale de *mâle*, d'*impétueux*, de *chaleureux;* et c'est pourquoi ils ont pu échanger leurs noms entre eux, non-seulement dans les différentes langues *iafétiques* primitives, mais encore dans les divers idiomes *scythes*. C'est ainsi, par exemple, que le scythe *vrindus* (étalon, v. all. *vrenio*) correspond au pélasge *brendos* ou *brundus* (cerf), au sarmate

reinno, *rheno* (renne) et au lithuanien *baronas* (bélier); que le scythe *tarandus* (renne), dérivé du même thème que *vrindus*, correspond au norrain *thrândr* (sanglier); que le sanscrit *vrichas* (taureau) correspond au scythe *vriskus* (bélier), au grec *krios* (p. krifos, frikos, bélier) et au latin *fircus* (bouc); que le grec *kapros* (sanglier) correspond au gète *hafurs* (bouc) et au gote *ifurs* (verrat). Voilà pourquoi aussi le bélier (norr. *saudr*; scyth. *vriskus*), consacré anciennement au Soleil, resta encore plus tard l'animal consacré au dieu solaire *Heimdall;* que *thrândr* (verrat) et *iöfur* (verrat), qui correspondaient au scythe *tarandus* (renne) et au latin *aper*, devinrent les noms même du dieu solaire *Haguneis* (norr. *Hœnir*), auquel fut substitué plus tard *Freyr* (v. § 116); et celui-ci, adoré en Norwége sous le nom de *Thrândr* (Verrat), fut considéré sans doute comme le Père des *Thrœndir* ou des habitants du district de Thrândheim (aujourd'hui *Throndhjem*), dont il a été anciennement le Dieu éponyme.

Lorsque la déesse *Sôl* eut remplacé l'ancien Dieu du soleil, les attributions de ce dieu ainsi que les mythes se rapportant au soleil, se conservèrent dans la tradition, et furent rapportés les uns à la déesse *Sôl*, les autres aux dieux *épiques* qui étaient les héritiers et les dédoublements de l'ancien Dieu du soleil *Targitavus*. Les principaux d'entre ces héritiers étaient *Balthus*, *Skalmoskis*, *Irmuns* et *Ifurings*. L'ancien dieu-héros *Targitavus* (Brillant par la targe) avait pris le nom épithétique de *Balthus* (norr. *Baldur*, Force, Courage) ou *Balthags* (Doué de force; cf. anglos. *Bäldäg*); et ce nom épithétique finit par effacer l'ancien nom propre scythe. *Balthus* fut ainsi substitué à *Targitavus* et devint l'héritier de la plupart de ses attributions et de ses mythes. Voilà pourquoi on se figurait *Balthus* comme l'on s'était représenté *Targitavus*, savoir comme un *héros* (*skati*, *skaïs*) et comme un excellent *archer* (*skotaris;* cf. norr. *Vidarr*), que les Grecs comparaient à *Héraklès*.

Par la même raison, *Balthus*, ayant été substitué à *Targitavus*, passait aussi, comme ce dieu scythe, pour être le *fils* du Dieu *Suprême*. Or, *Vâthans* (norr. *Odinn*) ayant remplacé *Tivus* comme Dieu *Suprême* (v. p. 162), *Balthus* dut être considéré, non plus comme le fils de *Tius*, mais comme le *fils* de *Vâthans*. De n
dieu-héros *Amal* (*Le Fort;* cf. norr. *Afl*), dont le
un nom épithétique de *Targitavus*, devint le père

la famille noble des *Amales* chez les Austro-Gotes (*Jorn.*, 5, 14, 59), de même *Balthus* devint le père éponyme de la famille noble des *Balthes* chez les Visi-Gotes (*Jorn.*, 5, 29).

§ **115. Le dieu Skalmoskis.** — Un autre nom épithétique de l'ancien *Targitavus* avait été celui de *Skalmuskis*. Soit qu'il existât déjà, chez les *Scythes*, un mythe racontant que *Skotaris* (l'Archer) avait tué un ours et s'était revêtu de sa peau, mythe dont il resterait encore quelque légère trace dans une tradition norraine du treizième siècle (v. *Snorra Edda,* Formâli p. 12), soit que plus tard seulement les *Gètes* aient attribué à *Skotaris* la peau de lion, en imitation de celle du *Héraklès* grec, toujours est-il que les Gètes se sont figuré *Skotaris*, l'ancien *Targitavus*, comme revêtu d'une *peau*, et pour cette raison ils l'ont appelé le Dieu *à la peau*. Dans la langue gète, le mot *skalmus* (sansc. *tcharmas;* vieux all. *schelm* [1]), que les Grecs prononçaient *salmos* ou *zalmos* (v. *Porphyr.*, Vie de Pythag., § 14, 15), signifiait *peau*. Par l'addition de la terminaison *skis* (v. p. 61, note), comme dans les noms de *Cheru-sks*, de *Tiu-sks*, de *Svinn-sks,* les Gètes, ou déjà leurs pères les Scythes, ont formé le nom de *Skalmo-skis* (à la peau) que les Grecs ont rendu par *Zalmoksis* (p. *Zalmo-skis;* cf. *Zarmi-zegethousa*, p. 140). De même que, dans le Héraklès grec, le Dieu du *soleil* s'était confondu avec le Dieu de l'*orage* (v. p. 167), de même *Skalmuskis*, l'héritier du Dieu du *soleil Targitavus*, se confondit en partie avec le Dieu de l'orage *Firgunis* (v. p. 160). Aussi, d'après la tradition gète, c'est l'*Archer* (*Skotaris*), ou le Dieu *à la peau* (*Skalmuskis*) qui, pendant l'*orage*, lance ses flèches contre ses ennemis, les Thurses et les Itnes; et les *Gètes* lui prêtent assistance dans ce combat en tirant également des flèches contre ces monstres (v. § 166).

Skalmoskis et *Balthus*, substitués à *Targitavus*, passaient comme ce dieu pour être les *Pères* de la Nation. Voilà pourquoi presque toutes les tribus des peuples de la *branche gète* ont rapporté leur origine soit à *Davus* (v. p. 25), soit à *Geta* (v. p. 27), soit à *Svinths*

[1] Ce qui prouve que, dans le vieux haut-allemand aussi, *schelm* avait la signification de *peau*, *dépouille*, c'est que le verbe *schelmen*, qui en est dérivé, signifie encore aujourd'hui, dans les patois e la Bavière et de la Franconie, *peler*, *dé-*
mand, correspondrait au gète *skal-*
é d'une manière analogue est
ölmiskr), qui était le nom d'un

(v. p. 60), soit à *Gauts* (v. p. 43), soit à *Amal* (v. p. 190), soit à *Balthus*, etc., qui tous n'étaient que différents noms *épithétiques* des dieux *solaires*, héritiers de *Targitavus*, et dont quelques-uns comme, par exemple, *Got*, *Gautr*, *Svidur*, *Svidrir*, furent même donnés, dans la suite, au Dieu Suprême *Othinn*, le père de *Balthur* et de *Thôr*.

Comme Père du peuple, *Skalmoskis*, ainsi que son prédécesseur scythe *Targitavus*, avait le nom épithétique de *Thiod-vars* (scyth. *Tavit-varus*, Protecteur du peuple); mais comme *Skalmoskis* se confondit en partie avec le Dieu de l'orage *Firgunis* (v. p. 191), qui fut remplacé par *Thonars* (v. p. 163), l'épithète de *Protecteur du peuple* passa, de cette manière, à *Thonar* (norr. *Thôr*, surnommé *Midgards veorr*, Protecteur de l'Enclos-moyen).

En sa qualité de *Père* de la nation, *Skalmoskis* en était aussi le *Chef*, et comme tel le *Juge suprême* (v. p. 102). Il présidait à la justice, et c'est à lui qu'on rapportait les *Lois* appelées *belaginês* (Établissements, v. *Jornandès*, éd. Lind., p. 93). Comme ces lois étaient faites par et pour le *peuple* (teut), *Diodôros* de Sicile (I, 94), rapportant une tradition populaire, mais la modifiant d'après ses idées *evhéméristes*, dit que *Zalmoxis* attribuait sa législation à la déesse *Koinè Hestia* (scyth. *Taviti;* gèt. *teut*, v. § 144), qui était la protectrice et la personnification du peuple.

§ 116. Noms épithétiques des Héritiers de Targitavus. — *Pakus* (Vénérable, v. p. 183) et *Pravus* (Seigneur, Maître, v. p. 184), ces noms épithétiques de *Targitavus* passèrent aux dieux ses héritiers chez les peuples de la *branche sarmate*, mais non aux dieux de la *branche gète*. Aussi n'y avait-il pas dans la mythologie gète de dieu nommé *Fagus* ou *Fravus*. Néanmoins le dieu gète *Skalmoskis* présidait à la famille, à l'entretien, au bien-être et à la richesse, comme l'avait fait le dieu scythe *Pravus*, en sa qualité de *Maître* qu'exprimait son nom. Par suite de ces attributions, *Skalmoskis* se confondit avec *Vrindus* (norr. *Niördr*), surnommé *Haguneis* (v. § 153), le dieu de l'abondance et des richesses, et avec le fils ou l'héritier de *Haguneis*, qui, plus tard, chez les Scandinaves, eut le nom de *Freyr* (Seigneur), correspondant à l'ancien nom scythe *Pravus*. Comme dieu de l'abondance et du bonheur, *Skalmoskis* a pu être comparé par les Grecs et les Latins à *Kronos* ou à *Saturne*, le dieu de l'*âge d'or;* et c'est pourquoi *Mnaséas* de Patræ, a donné à *Zalmoxis*, comme nom équivalent, le nom correspondant grec de *Kronos*.

L'ancien nom épithétique du Soleil, *Arimuns* (Honorable, v. p. 184) ou *Irmuns*, fut maintenu également dans la religion des *Gètes*, comme nom d'un dieu-héros dont on reconnaissait encore vaguement l'origine *solaire*, comme le prouvent certaines dénominations mythologiques qui se rapportent à ce dieu-héros, en sa qualité d'héritier de l'ancien Dieu du *soleil*. C'est ainsi, par exemple, que *Irmunis-gands* (*Fascinateur d'*Irmuns ; norr. *Iörmun-gandr*) était le nom du Serpent, le symbole de l'*Océan* et l'Ennemi charmeur du *Soleil* ou de Thôr l'héritier du Soleil (v. § 126) ; que *Irmunis-grund* (*Plage du Soleil ;* norr. *iörmungrund*) signifiait la surface terrestre, éclairée et échauffée, de l'orient à l'occident, par les rayons du soleil ; et que *Irmunis-sauls* (Colonne d'Irmuns) ou *Irmunis-triu* (Arbre d'Irmuns) étaient reconnus et considérés comme les Symboles du Dieu du *soleil*. Cependant, lorsque *Sôl* fut devenue Déesse du soleil, et que l'origine *solaire* des Dieux-héros, héritiers et dédoublements de *Targitavus*, se fut de plus en plus obscurcie et effacée, la signification de *Irmuns*, comme *Soleil*, s'effaça également, et ce nom, devenant un mot abstrait comme ceux de *sauïl*, de *halia*, de *fairguni* (v. p. 189), n'exprima plus, comme préfixe, que la notion générale et abstraite de *divin*, de *grand*, de *puissant* (cf. v. all. *megan-; regin-;* anglos. *gin-*).

Dans l'origine le Verrat (*ivurs*), comme animal *fécondateur*, était le Symbole du *Soleil* fécondateur (v. p. 165) ; comme animal *impétueux* dans le combat, il devint aussi le Symbole du Soleil-*héros ;* et enfin comme animal *fouilleur*, il devint également le Symbole du dieu *Haguneis*, qui présidait à l'agriculture, et qui plus tard se confondit avec le Dieu du soleil *Skalmoskis* (v. p. 192). Le nom épithétique de *Ivurs* (norr. *iöfurr*) fut donné dans la suite au dieu solaire *Skalmoskis*, surnommé aussi *Irmuns*, comme successeur de *Targitavus Arimuns*, et c'est pourquoi le nom de *Ivuris-triu* (v. all. *Eber-dur*, Arbre du Verrat, Père d'*Orion*) devint synonyme de celui de *Irmunis-triu* (cf. germ. *Hermun-dur*, Arbre de l'Honorable), nom du dieu-héros qui passait pour être la souche de la nation des *Hermun-dures* (cf. *Derbinkes*, p. 28, note 2 ; *Eber-during* = *Orion* issu d'*Eber-dur*).

§ **117. Le dieu solaire Ivurings.** — Les peuples de la *branche gète* ont appris des *Kimméro-thrâkes* quelques notions d'astronomie mythologique. Vers le commencement de notre ère, du temps de *Diki-hnaivs* (Decenæus), ils connaissaient les noms de p[lus] de quatre cents étoiles. Déjà antérieurement ils avaient appris

l'*Étoile du matin* (gr. *Astraïos*) était le fils du *Soleil* (v. *Les Chants du Sôl*, p. 111); et c'est pourquoi, à l'époque où *Ivurs* (norr. *Iöfur*) était encore reconnu comme Dieu du *soleil*, ils donnèrent à l'Étoile du matin (gr. *Astraïos*) le nom de *Fils du Sanglier* (*Ivurings;* vieux-ger. *Iuvaring ;* saxon *Irîng;* norr. *Eirikr; Rîgr*), c'est-à-dire de Fils du Soleil. *Antonius Diogenès* (*Photii* Bibl. ed. Bekk., cod. 166, p. 110) raconte que *Astræus* (Iring), accompagné de deux Devins alla, comme messager, consulter l'oracle de son père *Zalmoxis;* qu'il resta chez lui dans le ciel et qu'il fut adoré depuis, comme lui, par les Gètes. Cette tradition rappelle le mythe norrain, d'après lequel *Heimdallr* (Rîgr), accompagné de *Bragi* et de *Loki*, alla à l'oracle auprès de *Baldur* qui était descendu dans l'Enfer. *Heimdallr*, le messager, retourna avec *Loki* chez les dieux, mais *Bragi* resta auprès de *Baldur*.

Le *Fils du Sanglier* devint dans la suite le type du jeune Prince ou du *Fils de roi;* et de même que l'on appelait *Chemin du fils du Sanglier* (*Ivuringis-vigs*) la route royale *céleste* que parcourait le Soleil ou son Fils, de l'est à l'ouest, de même on appelait aussi de ce nom la route royale *terrestre*, sur laquelle le jeune roi, qui allait succéder à son père, et voulait prendre possession de la royauté, traversait, pour la première fois, toute l'étendue de son royaume de l'est à l'ouest, ou du nord au sud (v. *Michelet*, Origines du droit français, p. 164).

Comme Astre du *matin*, le *Fils du Sanglier* (norr. *Heimdallr, Rîgr*) était le Symbole du *Commencement;* et, comme tel, il était opposé à l'Astre du *soir* (norr. *Loki*), le symbole de la *Fin*. En sa qualité de Dieu du commencement, *Ivuring* (norr. *Rîgr*) le fils du Soleil était la *souche* de la race humaine (v. *Rîgsmâl*), et c'est par son intermédiaire que les nations de la *branche gète* se rattachaient au dieu solaire *Skalmoskis*, le *Père* des nations (v. p. 191).

Le nom de *Pakus* (v. p. 183) ne s'est pas conservé dans la tradition mythologique des peuples de la *branche gète*, ni comme nom *épithétique* pour désigner quelque dieu héritier de *Targitavus*, ni comme nom *commun* pour désigner la divinité en général (cf. slave *Bog*, Dieu), ni enfin comme nom *particulier* pour désigner le Dieu du *vin* (Bacchus). Peut-être la fin tragique du roi *Skulès* (v. p. 106) a-t-elle empêché chez les Gètes la propagation du culte de *Bacchus;* cependant des auteurs grecs parlent d'un oracle de *Dionusos*, établi chez les

Thrâko-Gètes. Ensuite l'usage immodéré que les *Gètes* de la Thrace faisaient du vin, fut cause qu'un de leurs *devins*, *Dikenaios*, jugea nécessaire de leur interdire cette boisson (*Strabon*, VII, 3, 11) ; et il parvint à leur persuader de détruire chez eux les vignes, et d'extirper ainsi le culte de Bacchus. Bien qu'il n'y eût plus de Dieu du vin, dans la religion des peuples de la branche gète, cette boisson était cependant très-estimée ; elle était réservée à *Odinn*, qui en usait chaque jour pour augmenter son intelligence et son enthousiasme poétique.

§ **118. Skalmoskis Dieu de la Divination et de la Médecine.** — L'influence des *Thrâkes*, chez lesquels le sacerdoce était fortement constitué, s'est exercée sur le culte du dieu *Zalmoxis*, qui, en sa qualité de Dieu *Intelligent* (*Geta*, v. p. 27 et 186), était considéré comme présidant à la *Divination*, à la *Médecine* et à la *Poésie*. Les prêtres *thrâkes* étaient à la fois devins, médecins, musiciens et poëtes-orateurs (v. p. 29). La divination s'exerçait, chez les *Gètes*, sous l'invocation de *Zalmoxis*, comme elle s'était exercée, chez les Scythes, sous celle de *Skotaris* (v. p. 186). Les *Devins* étaient *consacrés* à Zalmoxis ; c'est pourquoi ils portaient le nom de *Pleïstai* (*Consacrés*, *Bénis*; cf. angl. *Blessed*), et leur dieu avait le nom épithétique de *Pleïst-varus* (Garde des Bénis ; gr. *Pleïstôrôs ;* v. *Hérod.*, 9, 119). Plus tard *Zalmoxis* prit le nom plus abstrait de *Gebleïstis* (*Bénédiction*, gr. Gebeleïzis), sans doute comme source de l'Inspiration, de la Bénédiction et de la Guérison. Les devins gètes, suivant l'usage adopté par les prêtres dans l'Antiquité (v. p. 186), prenaient le nom et le costume de leur dieu *Zalmoxis*. Aussi les auteurs anciens, surtout les Evhéméristes, ont-ils souvent confondu le *Dieu* avec les *Devins* qu'il inspirait. Ainsi il est probable qu'un de ces devins de *Skalmoskis* ait était esclave de Pythagore à Samos ; et c'est pourquoi les Grecs de l'Hellespont et du Pont, imbus d'idées *evhéméristes*, ont raconté que le dieu *Zalmoxis* avait été esclave de Pythagore (*Hérod.*, IV, 96). C'est probablement sur une confusion semblable que repose l'assertion de *Dionysiphanès* qui dit que *Zalmoxis* tenait sa figure toujours couverte pour cacher les *stigmates* qu'il avait reçus étant tombé entre les mains de brigands. Peut-être cet auteur voulait-il simplement énoncer par là, comme les Grecs de l'Hellespont et du Pont, que *Zalmoxis* avait été *esclave ;* car chez les *Gètes* les *esclaves* seuls étaient *stigmatisés* (*Artémid.*, Onéirokr., 1, 8).

Comme la Divination se confondait souvent avec l'Incantation (v. p. 151), les devins de *Skalmoskis* se livraient également aux pratiques de l'enchantement et de l'incantation, surtout pour guérir les maladies. Aussi *Skalmoskis* présidait-il à la *Médecine* et il avait, principalement en cette qualité, le nom de *Gebleïstis* (Bénédiction). *Platón*, dans le *Charmidès*, fait dire à Sôkratès, revenu du camp de Potidaïa, qu'il y avait rencontré un *médecin de Zalmoksis*, et avait appris de lui une *formule curative* ou une *bénédiction* (cf. all. *Heil-Segen*).

§ **119. Skalmoskis Dieu de la Poésie et Seigneur des Trépassés.** — De même que chez les Grecs le Dieu du soleil *Apollôn* était aussi le Dieu de la poésie, de même *Zalmoxis* était considéré comme présidant à l'inspiration poétique. Les peuples de la *branche gète* attribuaient à la poésie une double origine. Voyant que l'ivresse, en produisant une certaine exaltation morale et intellectuelle, rendait les hommes éloquents, ils croyaient qu'on devenait *poëte* en goûtant d'un breuvage divin, soit vin, soit hydromel. D'un autre côté ces peuples, comme en général les Anciens, attribuaient à la parole, prononcée sous forme de prière, d'invocation, de bénédiction ou de malédiction, une force *magique* qu'on appelait *énergie* (sansc. *brhas;* norr. *bragur;* v. *Chants de Sól*, p. 70). C'est cette *énergie* qu'on considérait comme la source de la poésie, et comme la poésie elle-même. Or, de même que cette *énergie* avait été personnifiée chez les Hindous dans *Brehas-pati* (Le Seigneur de l'Énergie), de même elle fut personnifiée, chez les peuples de la *branche gète*, dans *Bragus* ou *Bragi*, qui n'était qu'une spécialisation ou un dédoublement de *Skalmoskis*, le Dieu du soleil.

La Musique et la Danse étaient étroitement liées à la Poésie (v. p. 127). Aussi y avait-il un *mode* musical et poétique, et une *danse* particulière, qui, l'un et l'autre, portaient le nom de *Zalmoxis* (v. *Hésych.*, s. v.).

Le plus puissant effet *magique* ou la plus grande *Énergie* était attribuée aux incantations qui étaient prononcées pour consacrer les hommes au service des dieux (v. § 181), c'est-à-dire pour les ren dre *immortels*. Aussi les Grecs rapportaient-ils, non sans une ironie sceptique, que les devins des *Gètes* avaient la prétention de pouvoir *immortaliser* (gr. *apothanatizeïn*) les hommes. Dans l'origine cette prétention parut exagérée aux *Gètes* eux-mêmes. Comme tous les

peuples de l'Antiquité, ils admettaient bien que l'homme, après sa mort, continuerait à vivre, dans un autre Séjour, d'une vie à peu près semblable à celle qu'il venait de quitter; mais ils ne croyaient pas qu'il pourrait revenir dans cette vie terrestre, ou qu'il pourrait *renaître*. C'est pourquoi la tradition evhémériste rapporte que *Skalmoskis* prit, lui-même, la peine de prouver aux *Gètes* cette *renaissance* (*Hérod.*, 4, 94). Depuis que cette démonstration leur eut été fournie, les *Gètes* crurent à cette espèce d'*immortalité*. C'est pourquoi il est dit dans *Eustathius* (ad. *Homer.*, IX, 65) qu'instruits par *Zalmoxis*, les Gètes *sacrifiaient*, c'est-à-dire, dévouaient ou *consacraient* les morts aux dieux, et *banquetaient*, c'est-à-dire, faisaient le repas funèbre (v. § 185) en l'honneur des trépassés, dans l'idée que ces morts *renaîtraient* un jour, ou reviendraient dans cette vie.

§ **120. Skalmoskis surnommé Thalès.** — Comme *Père de la nation*, *Skalmoskis* recevait chez lui, après leur mort, ses fils et ses adorateurs (cf. p. 187). Il passait donc pour être le *Seigneur des Trépassés*, comme l'avait probablement déjà été antérieurement, chez les Scythes, son prédécesseur *Targitavus*. Aussi les *Gètes* croyaient-ils que ceux qui mouraient *allaient trouver* leur dieu *Skalmoskis* ou *Gebleistis* (*Hérod.*, IV, 94). Comme *Skalmoskis* était aussi un dieu *guerrier* (cf. p. 180), les *guerriers*, après leur mort sanglante, devinrent ses Compagnons d'armes (cf. norr. *Ein-heriar*); et, dans certaines circonstances, on croyait sans doute entendre, dans les airs, le passage de cette *Troupe bruyante*, conduite par le *Seigneur des Occis*. En sa qualité de Seigneur des Occis, *Skalmoskis* avait le nom épithétique de *Kvaleis* (sansc. *Kalyas*, v. p. 213 note), qui plus tard s'est changé en *Vali* (p. *Hvalii*). Or les langues *thrâkes* et *keltiques* aimaient le changement des gutturales en dentales et des gutturales en labiales; c'est ainsi, p. ex., que le nom *kelte* du Dieu de l'orage *Taracnus* ou *Dercunus* était identique avec le nom kimméro-thrâke *Vercunus* (v. p. 155, note). Aussi, par l'influence de la langue *thrâke*, quelques dialectes *gètes* changèrent-ils *Kvaleis*, non pas, comme d'autres, en *Valîs*, mais en *Tvaleis*, de la même manière que le nom scythe *kvarkus* (*Nain*, v. § 167) s'est changé, dans quelques dialectes gètes, en *kvairgs*, et, dans d'autres, en *dvairgs*, et que le mot *tarandus* (renne; norr. *thrândr*, verrat) a eu pour correspondant, dans le vieux-allemand, le mot *varannio* (étalon, v. p. 190). Ce nom de *Tvaleis*, les Grecs l'ont

rendu par *Thalès* (p. *TFalès*), et c'est ce nom qu'on trouve cité dans *Porphyrius* (*Vie de Pythagoras*, §§ 14 et 15), qui dit que *Skalmoskis* a aussi porté le nom de *Thalès*. Ensuite comme le nom de *Valîs*, que les *Thrâko-Gètes* rendaient par *Thalès*, a pu être confondu avec celui de *Valahis* (Étranger; cf. *Vest-falah*), on a aussi expliqué le nom de *Thalès* comme signifiant *Étranger*; et voilà pourquoi quelques auteurs anciens, confondant ensemble les noms épithétiques de *Thalès* et de *Skalmoskis*, ont prétendu que le nom de *Skalmoskis* signifiait *Étranger*.

c. *Les Héritiers de Targitavus et la Déesse du soleil dans la religion des Germains et des Scandinaves.*

§ **121. La déesse Sôl ou Sunna.** — La déesse *Sôl* ou *Sunna* passa, comme déesse présidant au soleil, de la religion des peuples de la *branche gète* dans celle des *Germains* et des *Scandinaves*. Mais cette déesse n'y put acquérir cette grande importance dans le culte qu'avaient eue anciennement les dieux solaires *Targitavus* ou *Oitosuros* chez les Scythes, ou *Skalmoskis* chez les Gètes. Elle resta une divinité secondaire, ou une divinité en quelque sorte purement *mythologique*, vivant dans la tradition, mais n'étant point *adorée* ou n'étant point un objet du culte public. Le principal résultat de la conception de cette nouvelle déité (v. p. 188), c'est que le soleil qui, dans la langue *scythe*, avait été du genre *masculin*, mais qui dans les langues *gètes* avait pris, d'après cette déesse, le genre *féminin*, garda ce genre dans les langues *germaniques* et *scandinaves*. Le *Cheval céleste*, qui dans l'origine avait été le Dieu-soleil lui-même (v. p. 179), considéré comme un Être divin zoomorphe, et qui dans la suite fut remplacé par le cheval que montait la déesse *Sôl* (v. p. 189), devint enfin, dans la mythologie norraine, le cheval *Skînfaxi* (Crinière-luisante) qui traînait le char de la déesse *Sôl*. Le *Bouclier*, qui dans l'origine avait été le symbole du disque du soleil ou la targe du dieu *Targi-tavus* (v. p. 181), devint dans la mythologie norraine le bouclier *Svalin* (Réfrigérant), qu'on se figurait placé, sur le char de *Sôl*, devant le soleil pour en intercepter les rayons qui étaient trop brûlants (v. *Grimnismâl*, strophe 38).

Lorsque la déesse *Sôl* ou *Sunna* fut devenue, chez les *Gètes*, Déesse du soleil, elle reçut en partage quelques attributions de l'ancien dieu Soleil; mais la plupart de ces attributions et les plus importantes passèrent à l'héritier de *Targitavus*, au dieu *Skalmoskis*

(v. p. 191) ou *Skotaris* (p. 181). Aussi, dans la religion des Germains et des Scandinaves, la déesse *Sôl* ou *Sunna* eut-elle toujours une moindre importance que les dieux qui étaient les héritiers directs et les dédoublements de *Skalmoskis*, tels que *Baldur*, *Hödur*, *Ullr*, *Vâli*, etc.

§ **122. Baldur; Hödur; Ullr; Vâli et Vols.** — *Baldur* (Balthus, v. p. 190), aussi appelé *Bäldäg* (Balthags, v. p. 190) chez les Saxons, fut l'héritier principal de *Skalmoskis*. Bien que son caractère *symbolique* ou *solaire* ait été obscurci et effacé par son caractère *épique* ou héroïque, on reconnaît cependant encore en lui le Jeune-*Héros* qui était le représentant du *soleil d'été*. En effet, de même que, dans l'Inde ancienne, le Soleil (*Sourias*) avait *douze* formes, selon les douze mois de l'année, et que ces douze formes devinrent douze soleils *distincts* les uns des autres et appelés *Adityâs* (Issus de l'Origine), de même les Gètes avaient imaginé *quatre* Dieux-Héros présidant, chacun séparément, au soleil, dans les quatre saisons de l'année. *Hödur* était le soleil de l'automne; et, comme tel, il fut la cause involontaire de la mort de son frère *Baldur*, le dieu du soleil *d'été*. *Ullr* (gèt. *Vulthus*, Éclat; anglos. *vuldor*; cf. lat. *vultus*, visage) était le dieu du soleil *d'hiver*; et comme Dieu-Héros hivernal il présidait à la *chasse* faite en hiver. *Vâli*, l'ancien *Thalès* des *Thrâko-Gètes*, a perdu, dans la mythologie norraine, son ancienne attribution de *Dieu des Occis* (v. p. 197), laquelle a passé à *Odinn*, le Père des Occis (v. p. 284). Cependant, comme dédoublement de l'ancien *Skalmoskis*, *Vâli* a gardé encore l'attribution de Dieu du *soleil*; mais, en se spécialisant d'avantage, il est resté seulement Dieu du soleil *printannier*. C'est en cette qualité de Dieu du soleil *printannier*, et en partie aussi comme ancien Dieu de la *mort* (Thalès), qu'il est représenté dans le mythe comme donnant la mort à son frère *Hödur* (le Dieu du soleil *d'hiver*), pour venger sur lui son autre frère *Baldur*, le Dieu du soleil *d'été*. *Vâli* ou *Thalès*, le dédoublement de *Zalmoxis* (v. p. 197), est identique avec le dieu germain *Phôl*, divinité solaire, qui est un dédoublement de *Baldur*, comme *Balthus* lui même était un dédoublement de *Skalmoskis* (v. p. 190).

Un autre dieu-héros, héritier de l'ancien Dieu du soleil *Vaitoshurus*, que sans doute déjà les Scythes surnommaient l'*Errant* (*Palashus*, v. p. 183 note), c'est le dieu slave *Volos* (p. Valashus) que des tribus *frankes* semblent avoir adopté des *Slaves*, leurs voisins dans

la Germanie orientale, et qu'elles adorèrent après qu'elles se furent établies dans la Germanie occidentale. Ces Franks, appelés, d'après leur dieu, *Fils de Vols* (all. *Volsinge*), se fixèrent sur les bords du Rhin, dans un bourg nommé *Enclos de barques* (*Asci-burg*; cf. norr. *Nôa-tûn*, Enclos de Navires). Ils considéraient probablement leur dieu éponyme *Vols* comme le fils de *Frô* (Seigneur) que les Germains surnommaient, sans doute, *Hlaiv-verts* (Donne-pain; anglos. *hlâf-ord;* all. *laib-wirth*, v. p. 184); et c'est pourquoi ils lui érigèrent un autel sur lequel fut gravé, en caractères *rûniques* qui étaient imités des caractères *grecs* (v. p. 144), l'inscription suivante: *A Voloss fils de Hlaiv-verts.* Les Romains établis sur le Rhin, ayant appris des Franks que le nom de *Voloss* signifiait *Errant*, et voyant sur son autel des caractères qui ressemblaient à l'écriture grecque, ont cru que ce héros *Voloss*, dont le nom signifiait *Errant*, ne pouvait être autre que le Symbole du Soleil errant, le héros grec *Uluss* (Ulysse), le *fils de Laïertès* (v. *Tacit.*, Germ., c. 3), qui avait longtemps *erré* sur toutes les mers avant d'être arrivé sur les bords du Rhin, où, sans doute, supposaient-ils, il sera devenu la souche des *Volsings*.

§ 123. Baldur le Dieu de la justice; son fils Forseti. — *Baldur* a hérité de son prédécesseur, le dieu gète *Skalmoskis*, l'attribution de Dieu des Lois ou de la *Justice* (v. p. 192). Le rapport mythologique qui existait anciennement entre le Dieu du soleil et la Justice, a laissé des traces dans les usages *judiciaires* des *Scandinaves* et des *Germains*. En effet, d'après ces usages, la justice ne pouvait être rendue que pendant que le *soleil* était en course dans le ciel. Le juge siégeant au tribunal devait avoir la face tournée au soleil, cette source de lumière, de pureté et de justice. Le bouclier ou la *targe* (v. all. *targa*; anglos. *targ*), ce symbole du *soleil* (v. p. 18) et de la royauté (v. p. 33), était suspendu au-dessus du siège du chef du jury; de sorte que *aller à la targe* pouvait signifier, chez les Germains et les Scandinaves, aller à l'assemblée *judiciaire*. Ensuite le tribunal siégeait aux grandes époques de l'année, c'est-à-dire aux grandes fêtes *religieuses*, et l'on profitait du grand concours d'hommes, qui avait lieu lors de ces assemblées religieuses et judiciaires, pour faire également le *commerce*, sous la protection de la justice. L'endroit, tout autour ou tout près de la place où siégeait le tribunal, se transformait donc chaque fois en un champ de foire; et de même qu'au Moyen-âge chrétien, le

nom de *la messe* ou de l'acte religieux par lequel s'ouvrait la fête religieuse, devint le nom même pour désigner la *foire* (all. *messe*, foire), de même, chez les peuples d'origine *géto-gote*, le mot de *targe* prit aussi la signification de *marché* (suéd. *torg* n. marché; espag. *trueco*). De ce nom les Goths d'Espagne ont formé le verbe *trocar*, d'où vient le verbe français *troquer*.

Dans la mythologie norraine, les attributions de *Baldur*, comme Dieu de la *justice*, se spécialisèrent dans la personne de *Forseti*, qui est le fils et le dédoublement de *Baldur*. Le nom de *Forseti* ne signifie pas *Président* (all. *Vorsitzer*), mais *Proposant* (all. *Vorsetzer*) du tribunal, c'est-à-dire *proposant* la décision judiciaire qu'avaient à prendre ses assesseurs ou les jurés.

§ **124. Le Dieu du soleil Freyr et ses noms épithétiques.** — Les attributions de *Skalmoskis*, comme Dieu de la *fécondité*, de l'abondance, du bonheur et de la bénédiction, passèrent, dans la religion des Germains et des Scandinaves, aux dieux identiques *Frô* et *Freyr*, qui n'existaient pas, sous ces *noms*, dans la religion des peuples de la *branche gète* (v. p. 192), mais dont les noms furent empruntés aux *Slaves* (v. *Les Chants de Sôl*, p. 165), par les Germains et les Scandinaves, pour être appliqués au dieu solaire qui était le dédoublement et l'héritier de *Skalmoskis*. De même que le dieu gète *Skalmoskis* avait eu le nom épithétique de *Gebleïstis* (Bénédiction), de même *Freyr* eut celui de *Blîdr* (goth. *bleiths;* anglos. *blide*, béni, gracieux). Les *Scandinaves*, en adoptant des *Slaves* le dieu *Pravys*, sous le nom de *Freyr*, adoptèrent également, comme consacré à ce dieu, le verrat *Gullin-borsti* (Soies-d'or), qui était à la fois le symbole du soleil et de la fécondité, et devint plus tard encore le symbole du *Combattant* (v. p. 193). *Freyr*, comme Dieu du soleil, avait anciennement le nom épithétique de *Verrat* (Ifur), comme le prouve le nom de *Ifr-rödull* (Rousseur du Verrat), par lequel on désignait l'astre rouge du *soleil*. *Freyr*, ainsi que *Skalmoskis*, était aussi un dieu héros, un dieu guerrier, un dieu *combattant*. C'est encore à *Freyr* que fut appliqué plus tard, avec quelques modifications, l'ancienne tradition d'après laquelle il était dit que *Skalmoskis*, se faisant passer pour mort, se tint caché, pendant trois ans, dans une loge souterraine (v. *Hérod.*, 4, 94).

De même que *Astræus* (l'*Étoile du matin*) avait été adoré par les *Gètes* avec son père *Skalmoskis* (v. p. 194), de même le jeune dieu

ou Héros, le symbole de cet astre, fut considéré, chez les Germains, comme le Fils du *Verrat* ou de *Freyr* le Dieu du soleil. Aussi eut-il le nom de *Fils du Verrat* (*Iuvaring*, *Ivrîng*, *Irîng*; v. *Grimm.*, Mythol., p. 332). Ce Dieu-Héros *Ivering* passa de la mythologie des *Germains* dans celle des *Scandinaves*; et ceux-ci ne comprenant plus la signification de son nom, le changèrent en celui de *Eirîkr* ou *Rîgr*. Le Dieu-Héros *Rîgr* qui, d'après la mythologie norraine, présidait au *Matin* et à l'Aurore, devint aussi le Symbole de l'*Origine* et du Commencement des choses, et, comme tel, il fut opposé au dieu-héros *Loki*, la personnification de l'Astre du *soir* et le Symbole du crépuscule et de la *fin* des choses (v. p. 194). *Ivering* (norr. *Rîgr*), le Fils du *Verrat* ou du Soleil, se confondit, dans la tradition des Germains, avec *Irmin* (Armin) qui, dans l'origine, avait été le dieu *Soleil* lui-même (v. p. 184), mais qui plus tard devint *Fils* du Soleil, et, comme tel, le père éponyme d'une famille de nobles[1]. Ensuite *Irmin*, en se confondant avec *Iring* (norr. *Rîgr*), transmit à ce dieu-héros ses attributions mythologiques. Or, *Irmin* était représenté symboliquement par la *Colonne du soleil* ou par l'*Arbre du soleil*, qui, l'une et l'autre, étaient les symboles de l'établissement et du *domicile* (v. p. 184, note). C'est pourquoi *Iring* (Rîgr), s'étant confondu avec *Irmin*, prit aussi, d'après celui-ci, le nom de *Arbre du domicile* (norr. *Heim-thallr*); et le dieu *Heimdallr* reçut à la fois les attributions de *Irmin* et celles de *Iring* (Rîgr), comme le prouvent ses deux noms, celui de *Heim-thallr* (cf. *Ermen-dur*) et celui de *Rîgr* (Iring). Enfin, la *Route royale* ayant été nommée *Chemin d'Irmin* (anglos. *Irmen-gestrœtte*), d'après le chemin que parcourait chaque jour le Dieu du soleil *Irmin* (gète Irmuns), de l'orient à l'occident (v. p. 194), il arriva que, *Iring* s'étant confondu avec *Irmin*, cette route sur laquelle se faisait la *Chevauchée du roi* (v. *Michelet*, Orig. du droit fr., p. 164) fut aussi appelée, en Scandinavie, *Route d'Iring* (suéd. *Eriks-gata*).

§ 125. Odinn ou Wodan héritier de Skalmoskis. — Plusieurs attributions importantes de l'ancien *Skalmoskis* passèrent aussi, dans la religion des Scandinaves et des Germains, au dieu *suprême Odinn* ou *Wodan*. En effet, étant devenu *Dieu Suprême* (v. p. 163), *Odinn* fut considéré, par cela même, comme le

[1] Le nom germanique de *Arminius* (p. *Erminius*; cf. Hermun-dures) est formé comme *Svalius* (p. 177), *Pakpurius* (p. 183), et signifie sans doute *Issu d'Ermin*, c'est-à-dire, Issu du Fils du Soleil.

Père des dieux en général et, par conséquent aussi, comme le Père des dieux qui étaient les dédoublements de *Targitavus* ou les héritiers de *Skalmoskis*. Aussi *Odinn* prit-il, dans beaucoup de cas, la place de ces dieux qui étaient considérés comme les Pères ou Chefs *éponymès* des différentes nations germaniques et scandinaves (v. p. 191). Voilà pourquoi *Odinn* eut les noms épithétiques de *Svidr*, de *Gautr*, de *Geta* (v. p. 186) qui, originairement, étaient des noms épithétiques du Dieu du *soleil* (v. p. 182), et il devint de cette manière le Père des *Gètes*, des *Gautes*, des *Svenskes*, etc. Aussi la plupart des traditions *généalogiques* des Scandinaves et des Germains rattachent-elles à *Odinn* ou *Wodan*, par l'intermédiaire de ses prétendus fils (savoir les dieux ou héros *solaires*, héritiers de *Skalmoskis*), l'origine des différentes tribus *scandinaves* et *germaniques*. C'est ainsi, par exemple, que les anciens rois de Suède, les *Ynglings*, sont dits issus de *Yngvi-Freyr* (v. p. 83), fils d'*Odinn;* c'est ainsi encore que les anciens rois dânes ou *Skioldungs*, descendent également d'*Odinn* par l'intermédiaire de son fils *Skiöldr* (Bouclier), le représentant et l'héritier de l'ancien Dieu du soleil *Targitavus* (v. p. 107), et le père de *Dagr* (Jour) ou l'aïeul de *Dân* (v. p. 64).

Odinn succéda à *Skalmoskis* ou aux dieux *solaires* les héritiers de celui-ci, non-seulement comme *Père des peuples*, mais aussi comme présidant à la *Divination* et à la *Magie*. En sa qualité de *Chef* et *Père* des dieux il passa aussi pour le plus *Sage* d'entre eux, et, par conséquent, pour le meilleur *Devin* et *Magicien*. Il prévoyait l'avenir et il savait évoquer les morts. Il savait *dévouer* ou *consacrer* les hommes (v. § 187) ; et il *consacrait* les héros *à lui-même*, c'est-à-dire à son service. Ces *Dévoués* (cf. goth. *gavaihtai*, p. 46) furent reçus parmi les *Troupiers-uniques* (norr. *Einheriar*) dans la *Halle-des-Occis* (norr. *Val-höll*). Ce qui prouve que cette *consécration*, faite par *Odinn*, était imitée de celle que pratiquaient les prêtres chez les *Kimméro-thrâkes* ou les Druides chez les *Kimméro-Keltes*, c'est le nom même de *bianak* par lequel on la désignait chez les *Norrains;* car ce nom est évidemment emprunté à une langue *keltique* (cf. gaël. *beannachd*, bénédiction). Comme on *guérissait* les maladies et les blessures par des Incantations et par des Opérations magiques, le grand magicien *Odinn*, comme autrefois *Skalmoskis* (v. p. 186), présidait aussi à la *Médecine*. C'est ainsi, par exemple, que *Vôdan*,

d'après un mythe germanique, a su guérir la jambe paralysée du cheval de *Phôl* ou de *Baldur* (v. p. 199). Enfin, comme grand Magicien, *Odinn* était aussi en possession de l'*Énergie* et de l'enthousiasme *poétique* (norr. *bragur*, v. p. 196); et c'est pourquoi *Bragi*, le Dieu de la poésie, passait pour être le fils d'*Odinn* et de la géante *Gunnhlöd* (cf. *Saga*, p. 149).

Odinn, étant devenu le Dieu *Suprême*, hérita encore des attributions de *Skalmoskis*, considéré comme *Seigneur des Trépassés* (v. p. 196). Les guerriers, surtout après une mort glorieuse, devinrent ses Compagnons sous le nom de *Troupiers-uniques* (norr. *Einheriar*). En sa qualité de Père *des Occis* (norr. *Valfödur*), *Odinn* fut mis en rapport mythologique avec *Freyia*, la *Dame des Trépassés* (v. p. 204); mais comme il était déjà devenu l'époux de *Frigg* (v. p. 176), il fut considéré seulement comme l'*Amant* de *Freyia*. Cette particularité prouve que *Vâthans* fut substitué à *Firgunis* (v. p. 162), l'ancien époux de *Frigg*, avant d'avoir été substitué à *Skalmoskis* (appelé plus tard *Freyr*), l'époux de la déesse *Skalmoskis* (nommée plus tard *Freyia*, v. p. 218). Comme *Seigneur des Mânes*, *Odinn* fut comparé par les érudits à *Hermès* le *Conducteur des Mânes* (gr. *Psuchagôgos*), et pour cette raison il fut désigné en latin par le nom de *Mercurius*. Voilà pourquoi le *Mercredi* ou le jour de *Mercure* fut désigné dans les langues germaniques par le nom de *Jour de Wodan* (angl. *Wednesday*).

§ **126. Thôr héritier du dieu Soleil.** — Quelques-unes des attributions de *Skalmoskis*, de l'héritier de *Targitavus*, comme Dieu du *soleil*, passèrent aussi à *Thôr* (*Donar*), le Dieu du *tonnerre*. C'est que *Thonars*, ayant succédé à *Firgunis*, le Dieu de l'*orage*, qui, semblable au *Héraclès* grec, avait emprunté quelques attributions au Dieu du *soleil* (v. p. 167), hérita aussi de ces attributions *solaires* et les conserva dans la tradition. Voilà pourquoi les *Colonnes orientées* (norr. *ondvegis-sûlar*, v. p. 185, note), qui étaient les symboles du *domicile* et qui se rapportaient proprement au Dieu du *soleil*, furent *consacrées*, dans la Mythologie norraine, non à *Irmin* (cf. germ. *Irmin-sûl*), mais à *Thôr*. C'est ainsi encore que *Thôr*, non en sa qualité de Dieu du *tonnerre*, mais comme héritier de certaines attributions de l'ancien Dieu du *soleil*, était supposé *boire* les eaux de la mer, et passait ainsi, dans le mythe, pour être à la fois, comme le Soleil, un grand *Buveur* et *l'Ennemi* déclaré du *Serpent*-

de-mer, qui était le symbole des débordements de l'Océan (v. *Les Aventures de Thór*, p. 25).

Telle est, en abrégé, l'histoire mythologique du dieu *Soleil* chez les *Scythes*, ainsi que de ses dédoublements et de ses héritiers chez leurs descendants, les peuples issus de la *branche gète*. Dans les religions *naturelles*, le *Soleil* est le dieu le plus généralement adoré; il a été divinisé chez tous les peuples *iafétiques*, et il l'a été principalement par les peuples de race *scythe*. C'est aussi le dieu *Soleil* qui, par dédoublement, a produit, dans la religion des peuples de cette famille, le plus grand nombre de divinités d'un rang supérieur. Conçu d'abord comme dieu *zoomorphe*, le Soleil devint dans la suite une divinité *anthropomorphe*. Il fut plus tard remplacé par la déesse *Sôl;* mais les dieux qui héritèrent des attributions de *Targitavus* et d'*Oitosuros*, restèrent les divinités principales dans la religion du peuple. Ce qui résulte pour nous de plus important de ce tableau, rapide il est vrai, mais complet, que nous venons de retracer dans ce Chapitre, c'est la preuve que, par rapport au culte du Soleil, la religion des peuples de *la branche gète* forme la transition naturelle et nécessaire de la religion des *Scythes* à celle des *Germains* et des *Scandinaves*.

CHAPITRE XII.

D. LA LUNE. — ARTÎNPAZA.

a. *Conception et attributions de la déesse Lune chez les Scythes.*

§ **127. Noms primitifs de la Lune**. — Les peuples primitifs de la race de *Iafète* adoraient la *lune* en même temps, et pour les mêmes motifs, que le *Soleil*. On la considérait à la fois comme une divinité *analogue* au Soleil, en tant que brillante et bienfaisante comme lui, et comme une divinité *opposée* à l'astre *du jour*, en tant qu'astre *de la nuit*. Étant, en quelque sorte, un soleil plus faible, la lune passait pour être une divinité *féminine*, ou un soleil féminin. Aussi, dans les langues *iafétiques* primitives, les noms, par lesquels la déesse Lune fut désignée, n'étaient-ils que les formes féminines des noms du dieu Soleil. Tels ont été, par exemple, chez les Hindous, le nom de *Svaliâ* (la Céleste) ou de *Souriâ*, qui correspondait sans doute, chez les Scythes, à un nom *Saulia*, et chez les ancêtres des Latins,

au nom de *Diâna* (p. Divâna, *la Céleste*, Tenant du Ciel *Divus*), lequel était proprement le féminin de *Jânus* (p. Dianus). Les ancêtres des Hellènes la nommaient *Sélènè* (p. *Svaliânâ*, *SFeilênê*, Tenant du *Céleste* ou de Svalios, ou de Hélios, v. p. 178, note), nom qui exprime, non pas comme celui de *Diâna* (gr. Diônè), son origine ou son séjour *céleste*; mais ses rapports, comme sœur ou comme épouse, avec le Soleil fils du *Ciel*. La lune, comme astre, n'ayant point une forme qui pût être rapportée tant soit peu, par l'imagination, à la figure *humaine*, la déesse Lune, ainsi que le Soleil, fut conçue, dans l'origine, comme une divinité *zoomorphe*. Or, le *Soleil* ayant été imaginé, chez les différentes tribus et à une certaine époque, sous la figure de certains animaux *mâles* en chaleur (v. p. 178), la *lune*, par cela même qu'elle était considérée comme un *soleil féminin*, passait aussi pour être l'animal *femelle*, correspondant à l'animal mâle sous la forme duquel on se figurait le Soleil. Plus tard, prenant en considération moins les *rapports* de la Lune avec le Soleil que ses qualités *particulières*, la Mythologie a symbolisé cette déesse par certains animaux qui avaient quelque rapport avec les qualités prolifiques ou autres qu'on lui attribuait. Tels furent particulièrement la *biche*, la *truie*, la *chatte*, etc., qui, encore plus tard, restèrent des animaux *consacrés* à la Déesse de la lune.

A l'époque où les Scythes entrèrent dans l'histoire, savoir vers le septième siècle avant notre ère, leur *divinité zoomorphe Lune* s'était déjà transformée en une *Déesse anthropomorphe de la lune*. Depuis cette transformation, cette déesse put passer directement pour la sœur ou l'épouse de *Targitavus*, qui, de dieu *zoomorphe*, qu'il avait été dans l'origine (v. p. 178), était également devenu dieu *anthropomorphe*. Comme sœur ou épouse de *Oitoskuros* ou *Targitavus*, la Déesse de la lune eut quelques attributions, et prit, par conséquent, aussi quelques noms épithétiques, qui, les unes et les autres, rappelaient les attributions et les noms du Dieu du soleil. C'est ainsi, par exemple, que, le Dieu du soleil étant représenté comme un jeune Héros *Prompt à la chasse* (scyth. *Vaitu-skurus*), on se figurait aussi la Déesse de la lune sa sœur ou son épouse, ainsi que l'Artemis chasseresse (gr. *agrotera; hékatè*) des Grecs, comme une jeune Héroïne Chasseresse, et on lui donnait par conséquent, le nom attributif de *Prompte à la chasse* (scyth. *Vaitu-shura ;* gr. *Oitoskura;* v. p. 180).

§ **128. La Déesse de la lune préside à la Production.** — Une attribution de la Déesse de la lune, qui tenait, non comme celle de Chasseresse, à sa *forme* extérieure, mais, comme on le croyait, à sa *nature* ou puissance particulière, c'est celle de Déesse de la *Production*. On considérait principalement la Lune sous le point de vue de l'influence *fécondante*, qu'on lui attribuait, ainsi qu'au Soleil, sur les plantes et sur les animaux. C'est pourquoi la Déesse de la lune devint la divinité présidant à la fécondité, à la génération et à la *naissance* (cf. lat. *Lucina*, *Lûna*). En cette qualité elle eut le nom épithétique de *Dame productive*, dans le sens de Dame favorisant la production. Or, dans la langue scythe, l'idée de *Dame* (lat. *domina*) ou Maîtresse s'exprimait par le mot *paza* (p. *patia*, puissante; cf. lat. *potis;* goth. *faths*) qui était le féminin de *patis* (puissant, seigneur ; sansc. *patis;* gr. *posis;* goth. *faths*); et l'idée de *productive* s'exprimait par l'adjectif *artîn* (sansc. *arthin;* vieux haut-all. *artîn*) dérivé du substantif *art* (produit, chose, richesse; sansc. *arthas*, production, naissance, espèce; all. *art*, façon; lat. *art-s* [1]). C'est pourquoi la Déesse de la lune eut le nom de *Artîn-paza*, que les Scytho-Grecs ont changé en *Artim-pasa*. *Hérodote* (I, 131) ne soupçonna pas que ce nom eût quelque analogie avec celui d'*Arte-mids* (dorien *Arta-mits,* formé de *artas* ou *artos*, produit, récolte, pain, et de *mits*, ou de *mitein*, *medein,* mesurer, modérer, dominer; cf. *Midas*, le Modérateur, espèce de Bacchus ou de Soleil; *Medeïa* Modératrice, Déesse de la lune [2]). Aussi ne songea-t-il pas à expliquer le nom d'*Artîn-paza* par son équivalent grec *Artémis*. Mais reconnaissant du moins, avec raison, comme caractère *distinctif* de la déesse scythe son attribution de Déesse de la *génération*, il donna comme nom grec équivalent du nom scythe d'*Artînpaza*, celui d'*Aphroditè Ourania* (Vénus céleste), et ajouta, pour prouver cette équivalence, que *Artîn-paza* avait de l'analogie avec la *Mulitta* (syr.

[1] Le thème dont dérive *art* est *aRa* (ou *aLa*), qui exprime l'idée de *progression*. Le participe passif *fort* est *ar-n* (produit, gagné, récolté; vieux h. all. *arn*). Le participe passif *faible* est *ar-t*. Comme le substantif *art* signifie production, *espèce*, l'adjectif dérivé *artîn* avait aussi la signification de *gentil*, *noble*. Voilà pourquoi, dans *Les Scythes*, p. 41, j'ai cru devoir expliquer *Artînpaza* comme signifiant *Noble Dame*. Mais je préfère aujourd'hui prendre le mot *art* dans sa signification *primitive* de *produit*, *gain*, et traduire par conséquent *Artîn-paza* par *Dame productrice* ou *productive*.

[2] Cf. GUIGNIAUT, *Rel. de l'Ant.*, III, 2, p. 423

Mauledtâ, Génératrice) des Syriens, avec l'*Al-ilahat* (la Déesse) des Arabes et avec le *Mitras* (l'Ami), ou le Soleil *fécondateur* des Perses. Tous ces rapprochements prouvent que la Déesse de la lune était considérée, chez les Scythes, encore du temps d'Hérodote, principalement comme Déesse de la *génération*. C'est sans doute à l'influence du culte d'*Artîn-paza*, lequel favorisait l'acte de la propagation, qu'il faut attribuer, en grande partie, la promiscuité qui régnait chez les Scythes nomades (*Hérod.*, I, 216). Il était naturel que les jeunes gens *nubiles*, de l'un et de l'autre sexe, ou comme on disait les *puissants* (norr. *mögr*) et les *puissantes* (norr. *mey*), passassent pour être spécialement *consacrés* (scyth. *pleistai*, v. § 187) à *Artîn-paza* ou bénis par elle. Cette déesse, aimant les jeunes gens portés à l'amour ou au mariage, détestait, par cela même, ceux qui, par impuissance, restèrent *célibataires* ou, comme on disait en langue scythe, *hommes solitaires* (scyth. *vên-varai*; *Hérod.*, *Ên-ârès*). Les Scythes considéraient l'impuissance comme un malheur, une malédiction, qui avait été infligée, à quelques-uns de leur nation, par la Déesse elle-même qui présidait à la procréation; et, d'après eux, ce malheur leur était arrivé en punition de ce qu'ils avaient osé piller le temple d'*Aphroditè ourania* (Astarté), à Askalon, lors de leur grande expédition en Syrie et en Palestine (v. p. 31), au commencement du septième siècle avant Jésus-Christ. Comme on sacrifiait ou *consacrait* aux dieux et les objets qui leur étaient *agréables* et ceux qu'ils haïssaient, les *Enares* étaient également *consacrés* à *Artîn-paza*; mais ils ne l'étaient pas à titre de *bénis* par cette déesse, ils l'étaient à titre de *maudits* par elle (v. *Gavaihtai*, § 187).

§ **129. Artîn-paza Déesse de la Destruction.** — La Déesse de la lune ou du soleil-nocturne se confondit de bonne heure avec la Déesse de la *nuit*. Or, la Nuit, du sein de laquelle toutes les créatures paraissaient naître, et au sein de laquelle toutes semblaient rentrer, était considérée à la fois comme l'*Origine* et la Mère, et comme la *Fin* et la Destruction des choses. La Déesse de la lune, identifiée en partie avec la Déesse de la nuit, eut donc aussi les attributions *contradictoires* de Déesse de la *génération* ou de la vie, et de Déesse de la *mort* ou de la destruction. Ces attributions contradictoires ont été données à la Déesse de la lune avant l'époque à laquelle la race *arie*, la race *kamare* et la race *iône* se sont détachées de la souche *iafétique*. Ce qui le prouve, c'est que ces races

emportant de la patrie primitive commune, l'idée ou le germe de cette antithèse ou contradiction, l'ont développée, chacune, dans sa mythologie respective. De là ce phénomène particulier que, dans toutes ces mythologies, la Déesse de la lune et par suite ses dédoublements et ses héritières, ainsi que son époux ou frère, le Dieu du soleil, ont un caractère en quelque sorte *double* ou contradictoire en lui-même (v. *Les Amazones*, etc., p. 9). C'est ainsi, par exemple, que, dans la Mythologie hindoue, la Déesse de la lune, devenue Déesse de la nature, présidait, sous le nom de *Bhavânî* (Naissance) à la *naissance*, et sous celui de *Kâlî* (Effrayante), à la destruction et à la *mort*. Dans la Mythologie kimméro-thrâke, la Déesse de la lune, sous le nom de *Ciça* (Mammelue), présidait à la naissance et à l'entretien, et sous celui de *Taranis* (gr. Artémis Tauropolos), à la destruction et à la mort. Dans la Mythologie grecque la Déesse de la lune, en tant qu'Artémis *Maîtresse* (gr. *Despoïna*), *Salvatrice* (gr. *Sôteïra*), *Accoucheuse* (gr. *Locheïa*), présidait à la naissance (cf. lat. *Lucina*) et à la vie; et comme Artémis *Chasseresse* (gr. *Agrotera*) *Bouvière* (gr. *Tauropolos*), *Tueuse de génisses* (gr. *Perse-phonè;* lat. *Proser-pina;* gr. *Perse-phatta*), elle présidait à la mort et à la destruction. Pour les mêmes raisons *Artinpaza*, la Déesse de la lune et de la procréation, chez les Scythes, devint aussi Déesse de la chasse et de la guerre, et, en cette qualité, Déesse de la *destruction*. Aussi était-ce autant en sa qualité de Déesse de la *destruction* qu'en celle de Déesse de la *divination* (cf. p. 195), qu'elle avait à son service des Femmes *Victimaires* qui sacrifiaient les prisonniers de guerre et formaient une espèce de corporation qu'on désignait par le nom abstrait neutre de *Tuerie d'hommes* (scyth. *vairo-pata; Hérod., oiro-pata;* v. *Les Scythes*, p. 56). Ces femmes qui avaient un caractère approchant de celui de *prêtresses* d'*Artinpaza*, imitaient dans leur extérieur et dans leurs mœurs (selon l'habitude généralement suivie par les prêtres et les prêtresses dans l'Antiquité) la divinité qu'elles servaient; elles étaient *armées* comme des guerrières et des chasseresses (cf. *Vaito-skura*); et sous ce rapport les Grecs ont pu les comparer aux *Amazones* vierges, prêtresses de l'Artémis d'Ephèse. Mais comme le culte d'*Artin-paza* était plutôt *orgiastique* qu'*ascétique*, et que les Scythes n'attribuaient à la virginité aucun caractère de *sainteté*, leur Déesse de la lune n'était pas considérée, par eux, comme *vierge*, et les Femmes de la *Tuerie*

d'hommes n'étaient par conséquent, non plus, vouées au célibat, comme le prétendaient les Grecs, trompés par une fausse analogie qu'ils supposaient exister entre ces Femmes et les Prêtresses de l'Artémis d'Ephèse.

§ **130. Virginité de la Déesse de la lune.** — L'idée de la *sainteté* attachée à la virginité n'est pas née du sentiment naturel de la *pudeur;* elle n'a pas même une origine *religieuse*, puisque dans toute l'Antiquité, chez les peuples *sémitiques* aussi bien que chez les peuples *iafétiques*, toutes les divinités sans exception, même les divinités suprêmes, et celles-ci surtout, sont représentées dans le dogme, dans le culte et dans la tradition (et cela sans aucun préjudice pour leur caractère divin et sacré), comme ayant *engendré* d'autres divinités ou des héros et des héroïnes, qui, eux-mêmes, étaient adorés ou vénérés comme leurs fils ou leurs filles. L'idée *ascétique* de la sainteté attachée à la virginité, doit son origine à un système *philosophique* qui n'a pu naître que chez les Hindous, de tous les peuples de l'Antiquité celui qui a eu le génie philosophique par excellence, et qui seul était arrivé par ses spéculations aux prémisses dont les conclusions renfermaient cette idée ascétique. En effet, d'après la *métaphysique* des Hindous, Dieu, en sa qualité d'esprit pur et *absolu*, a seul une existence *réelle;* le Monde matériel, la Création n'est qu'un reflet de Dieu, une *Illusion;* et, par conséquent, la vie en dehors de Dieu, l'existence terrestre, est, pour tous les êtres qui vivent dans ce monde, une *dégradation*, un mal et un malheur. Mourir, pour vivre en Dieu, était regardé comme la délivrance du mal, comme la félicité suprême; revenir dans ce monde et y reprendre, par la métasomatose, une existence physique ou terrestre quelconque, c'était comme encourir une punition divine, c'était subir le malheur, la conséquence du péché. Or, le *corps*, la matière ou la vie matériellement déterminée, étant considérés comme l'antithèse de l'Esprit absolu ou de Dieu, et, par suite, comme la source du mal, ou du moins comme l'empêchement du bien, la conséquence logique en était que la procréation, comme acte physique et *matériel*, dut passer aussi pour un acte *impur;* et c'est pourquoi la Continence dut être recommandée comme *sainte* et *méritoire*. Cet ascétisme, né de la *philosophie* indienne, pénétra aussi dans la *religion* populaire ou dans le Brahmanisme, malgré le dogme ancien qui servait de base au Culte des Mânes ou des *Pères*, et qui recomman-

dait à tout Hindou, même aux *prêtres* ou brahmanes, d'avoir autant de fils que possible, afin d'augmenter ainsi le nombre de ceux qui sacrifieraient aux *Pères* ou aux Ames des Trépassés. Cet ascétisme se rattacha principalement au culte de la Déesse de la lune et y trouva même son appui, parce que cette déesse, étant devenue la Déesse *Nature*, présidait à la fois à la vie et à la mort et favorisait également la procréation recommandée par la religion, et la continence ou la virginité recommandée par l'ascétisme philosophique et religieux. A commencer du huitième siècle avant notre ère, l'influence ascétique du culte de la Déesse indienne *Bhavânî-Kâlî* se fit aussi sentir dans les religions des peuples de l'Asie occidentale. Elle s'exerça d'abord sur les *Kimméro-Thrâkes* qui étaient un peuple *sacerdotal* comme les Hindous, mais moins philosophe qu'eux. De là naquit chez eux le culte de la déesse *Ciça* (v. p. 209), qui était servie par des druidesses *vierges* ou, du moins, observant le célibat pendant la durée de leur sacerdoce. Des *kimméro-thrâkes* firent pénétrer le culte ascétique d'Artémis jusque dans la religion des Hellènes, qui cependant étaient un peuple *laïque* peu porté au mysticisme. Des Druidesses, établies sur le Thermodon de la Thrace, fondèrent le sanctuaire d'Apollon et d'Artémis dans l'île de Délos (v. *Les Amazones*, etc., p. 12). Ce fut encore de la *Thrace* que sortirent les Amazones kimmériennes qui fondèrent la ville d'Ephèse, en consacrant à leur divinité Artémis-Eileithuia-Oupis un tronc de frêne, symbole de l'*établissement* (cf. *Irminsûl*, p. 193), au-dessus duquel s'éleva plus tard le temple le plus magnifique de l'Asie Mineure. C'est dans le culte de l'Artémis d'Ephèse que se manifesta, autant que le permettait le génie grec, l'ascétisme qui était originaire de l'Inde et qui avait été transmis aux Hellènes par les *Kimméro-thrâkes*. Outre les attributions contradictoires qu'avait déjà depuis longtemps la Déesse de la lune (v. p. 208), l'Artémis d'Ephèse prit encore deux caractères contradictoires nouveaux, savoir celui de *Mère* et celui de *Vierge*. Comme *Mère*, elle eut le nom de *Mamelue* (gr. *Amâzôn*) et était figurée avec de nombreuses mamelles, symboles de la maternité et de la fécondité. Comme *Vierge*, elle était servie par des prêtresses ou Amazones *vierges* et par des prêtres *eunuques* qui étaient nommés *Megabuzes*, et qui se recrutaient parmi les paysans *cariens*[1] établis autour d'Ephèse.

[1] Cf. P. MÉRIMÉE, *Gazette des Beaux-Arts*, 15 juillet 1859, p. 76.

Au milieu du septième siècle avant notre ère, les *Scythes* apprirent à connaître l'*Artémis tauropolos* des Kimméries et l'*Artémis d'Ephèse* des Grecs ; mais ni l'une ni l'autre n'exerça quelque influence sur le culte de leur déesse *Artin-paza*. Jamais les Scythes n'ont considéré leur déesse à la fois comme *mère* et comme *vierge;* elle était pour eux toujours la Déesse de la *procréation* et elle protégeait les jeunes gens, non en tant que *vierges*, mais en tant qu'aptes au mariage. Encore du temps d'*Hérodote*, les Scythes attribuaient l'impuissance à la colère ou à la *malédiction* de la Déesse de la procréation. La déesse *Artin-paza* différait donc de la déesse kimmérienne, au point que celle-ci put passer pour une divinité étrangère aux Scythes; aussi ne respectèrent-ils point, lors de leur invasion dans la Tauride, le sanctuaire de l'Artémis kimmérienne. Les Scythes ayant expulsé les Kimméries de ces régions, le culte de l'Artémis tauropolos cessa dans la Chersonèse, et ses prêtresses, les Druidesses kimmériennes, disparurent de cette contrée. Mais bien que le culte, à la fois orgiastique et ascétique de l'*Artémis Tauropolos*, avec laquelle les Grecs avaient mis en rapport l'*Artémis-Iphigénéïa* et l'*Orestès-Dionusos* de Lemnos, eût cessé dans la Tauride, les anciennes traditions sur cette déesse *kimmérienne*, ainsi que celles sur *Orestès* et sur *Iphigénéïa*, se conservèrent néanmoins parmi les Grecs. Or, comme les *Scythes* avaient pris la place des *Kimméries* dans la Chersonèse taurique, et que peu à peu ces contrées au nord de la Mer Noire furent désignées sous le nom général de *Scythie* (v. *Les Scythes*, p. 17), les Grecs substituèrent aussi le nom des *Scythes* à celui des *Kimméries* dans les traditions historiques et mythologiques de la Tauride. Voilà pourquoi l'Artémis *tauropolos* des *Kimméries* eut, dans la tradition mythologique des Grecs, le nom d'Artémis *scythique* (*Diod.*, II, 46), bien qu'il y ait eu une différence marquée entre cette déesse et l'*Artin-paza* des Scythes. Cette dénomination d'*Artémis scythique* devint de plus en plus ordinaire dans les poëtes tragiques du siècle de Périklès, d'autant plus qu'à cette époque la civilisation grecque, commençant à rougir du culte sanguinaire de l'*Artémis tauropolos* (cf. *Kallimachos*, Hym. ad Artemid.), ne voulut plus qu'on le prît pour un culte *grec* originaire de Lemnos, mais préféra en attribuer l'origine aux *Scythes*, qui alors passaient encore pour des barbares. Ayant confondu la Déesse taurique avec l'*Artin-paza* scythe, les Grecs donnèrent éga-

lement aux Femmes *Victimaires*, ou à la *Tuerie d'hommes* de celle-ci, le nom d'*Amazones*, par lequel ils désignaient les *prêtresses* de celle-là. Sans doute il y avait extérieurement quelque ressemblance entre les unes et les autres; mais les Victimaires *scythes* avaient une origine distincte de celle des Prêtresses *kimmériennes;* elles ne portaient jamais le nom d'*Amazones*, si ce n'est dans les récits fabuleux des Grecs, et leur caractère, quelque peu *sacerdotal*, ne les obligeait nullement à faire vœu de *virginité*.

§ 131. Artînpaza Déesse de la Divination et Maîtresse des Ames. — De même que le Dieu du *soleil* était également le Dieu de la *Vision*, de l'*Inspiration* et de la *Divination* (v. p. 185), de même sa sœur ou son épouse, la Déesse de la lune, paraît aussi avoir présidé à la *Divination*, à la *Magie* et à l'*Incantation*. En effet la *Tuerie d'hommes* d'*Artîn-paza* ou les Femmes *Victimaires*, qui étaient au service de cette déesse, n'avaient pas seulement l'office de *tuer* les prisonniers de guerre destinés au sacrifice, mais elles étaient aussi chargées de pronostiquer le destin et les événements futurs, en examinant les entrailles et le sang de ces victimes. Ces prédictions étaient sans doute faites sous l'invocation et d'après l'inspiration de la déesse *Artîn-paza*.

Déjà à une époque antérieure à la séparation des différentes races *iafétiques* de leur souche commune, la Déesse de la lune s'était confondue avec la *Nuit*, qui était considérée comme la *Mère*, du sein de laquelle tout était sorti et au sein de qui tout devait rentrer (v. p. 208). Il semblait donc naturel aux Scythes de supposer que les hommes, après la mort, se rendraient en partie chez leur *Père Targitavus* (v. p. 187), et en partie chez leur *Mère Artîn-paza*, qui avait pris quelques-unes des attributions de la Déesse de la nuit. Il est probable que le Dieu du soleil et la Déesse de la lune, comme divinités faisant la réception des Morts, portaient, déjà chez les Scythes, les noms de *Kvâleis* (Effrayant, Noir; norr. *Hâlr;* sansc. *Kâlyas;* gr. *Hâdès*) et de *Kvâlei* (Effrayante, Noire; norr. *Hel;* sansc. *Kâlî*[1]).

[1] Le thème *KaLa* exprime l'idée de *frapper* (cf. lat. *cellere*); de là le mot sanscrit *kalas* (frappant, coup, instant). *Frapper* est aussi synonyme de *effrayer*. De là le mot sanscrit *kâlas* (effrayant, noir). De *kâlas* dérive la forme *kâlyas* (tenant du noir), à laquelle correspond la forme grecque primitive *haliès*, qui s'est changée par transposition en *Haïlès* (cf. *Moïra* p. *Moria*), et *Haïlès* s'est changé

b. *La Déesse de la lune et ses Héritières dans la religion des peuples de la branche gète.*

§ **132. Le Dieu de la lune substitué à la Déesse de la lune.** — A mesure que, dans la religion des *Scythes*, la déesse *Artin-paza*, outre les attributions qu'elle avait comme Déesse de la lune, en prit encore d'autres plus ou moins étrangères à sa spécialité primitive, et que par là elle se rapprocha d'autres divinités analogues et se confondit avec elles, pour ensuite se dédoubler en presque autant de divinités qu'elle avait acquis d'attributions nouvelles, il arriva que le rapport direct qu'on savait exister entre *Artîn-paza* et la *lune* s'effaça de plus en plus, au point qu'à la fin *Artin-paza* et ses dédoublements ou les déesses qui lui furent substituées, ne furent plus considérées ni reconnues spécialement comme déesses *lunaires*. Dès lors la lune, comme *astre*, fut envisagée séparément ou en dehors de sa relation avec la déesse ou les déesses qui, pendant longtemps, étaient censées y présider. Ce rapport étant donc rompu, les déesses héritières de l'ancienne *Artin-paza* eurent dès lors une histoire mythologique distincte et indépendante de celle de l'astre de la nuit, lequel, de son côté, eut aussi une mythologie conforme à la nouvelle position qui lui était faite dans la religion. Puisqu'on n'était plus alors dans la période de l'*intuition mythologique*, l'astre de la lune ne fut plus, comme dans l'origine, considéré comme une divinité *zoomorphe*, mais simplement comme un objet de la nature. Cependant la lune jouissait traditionnellement d'un culte religieux; on continuait donc à la considérer comme un objet *sacré*, et l'on imagina une divinité pour présider à cet astre. Cette nouvelle divinité était naturellement *anthropomorphe*, comme l'étaient toutes les divinités conçues dans cette seconde période de la religion; et puisqu'elle n'était au fond que la personnification *allégorique* de l'astre de la lune, elle eut aussi le nom par lequel on désignait alors cet astre. Or, jusque-là la divinité qui présidait à la lune, ainsi que ses héritières, ayant toutes été des *déesses*, la lune, comme astre, avait aussi été considérée comme étant du genre

en *Haïdès* et *Hâdès* (cf. ODUSSEUS et ULUSSES). Dans les langues gètes, la forme *Kalias* s'est changée, dans les unes, en *Kvaleis* (norr. *Vali*), dans les autres, en *Tfaleis*, que les Géto-Grecs ont rendu par *Thalès* (voy. p. 198).

féminin[1]. Mais depuis que *Sôl* fut devenue l'*Épouse* du *Jour* (v. p. 188), la divinité présidant à la lune fut aussi opposée à cette déesse et dut par conséquent passer pour être l'*Époux* de la *Nuit* et le Frère de *Sôl*. Voilà pourquoi l'astre de la lune eut le nom *masculin* de *Mesuré* (sansc. *mâsas;* goth. *mêna;* gr. *mèn*) ; et dès lors étant du genre *masculin*, la lune ne put plus se confondre avec les divinités *féminines*, qui, autrefois, avaient été ses personnifications mythologiques. Cependant les attributions de l'ancienne *Artin-paza* et les mythes qui se rapportaient à la lune comme divinité *féminine*, se conservèrent encore dans la tradition ; mais les unes et les autres furent maintenant rapportés en partie au nouveau dieu *Mêna* (lat. *Lunus*) ou *Mâni*, en partie aux Déesses qui furent les dédoublements et les héritières d'*Artîn-paza*.

Bien que *Mâni* fût considéré comme un Génie *anthropomorphe*, présidant à l'astre de la lune, il y eut cependant encore quelques mythes qui, maintenant l'ancienne intuition mythologique, représentaient cet astre comme un être *zoomorphe* féminin. Tel était, par exemple, le mythe norrain qui représente la lune comme une *Biche* courant dans le ciel nocturne, pour échapper au Loup qui la poursuit. Ce loup qui, dans chaque mois, atteint sa proie et la dévore à moitié (ce qui est la cause de la diminution de la lune) porte, dans la mythologie norraine, le nom de *Hati* (Haineux), et son dédoublement c'est le loup appelé le *Hurleur* (norr. *Garmr;* cf. *jarmr;* gr. *Kerberos*) ou le *Hurleur de Mâni* (norr. *Mâna-garmr*), qui, à la fin du monde (norr. *Ragna-rökr*, Crépuscule des Grandeurs), dévorera entièrement *Mâni*, c'est-à-dire l'*astre* de la lune. Ce mythe, dont la forme prouve qu'il est très-ancien, a dû exister déjà dans

[1] Parmi ces noms *féminins* de la lune, en langue scythe, on peut citer celui de *mespla* qui, d'après HÉSYCHIUS (II, 578), est le nom de la lune chez les *Scythes*. Voici comment je m'explique ce nom. L'adjectif masculin *pils* signifiait *plein* (sansc. *purus;* gr. *polus;* goth. *filu;* lett. *pils*). Le féminin en est *pilà* (pleine). A cause de la croissance et de la décroissance de la lune, les peuples primitifs considéraient cet astre comme un Être *mesuré*, c'est-à-dire ayant une *différente mesure* ou grandeur. Or, l'idée de *mesure* s'exprimait par le mot *mâs* ou *mes* (cf. l'allemanique mesz = all. mâsz; illyr. *mes* = lune). *Mes-pila* signifiait donc *Pleine en mesure* et désignait la *Pleine-lune*. Les Grecs ont changé *Mes-pila* en *Mespla* et lui ont attribué la signification de *Lune* en général. Je ne sais s'il y a quelque rapport entre ce nom de la lune et celui de *Mespila*, qui est le nom propre de la ville de *Ninus* (XENOPH., *Anab.*, III, 4, 10), et dont les Arabes ont formé plus tard le nom de *Mossoul* (Maoussil).

les traditions des peuples de la *branche gète*, avant de passer, avec certaines modifications, dans la Mythologie norraine.

§ **133. Le Séjour des Mânes dans la lune.** — Déjà l'ancienne *Artîn-paza*, comme Déesse de la lune, recevait chez elle les Morts, et portait, comme Déesse des Morts, le nom de *Kvâlî* (v. p. 213). Le Séjour des Mânes était donc censé être placé dans la *lune*, et cette idée se retrouve dans beaucoup de traditions mythologiques de l'Antiquité. D'après les Orphiques, par exemple, les *âmes* des hommes provenaient de la *lune* et elles y retournaient comme *Mânes* après la mort des individus (cf. *Orlando furioso*, C. 34, ott. 83). De même que *aller chez Skalmoskis* (v. p. 197) signifiait mourir et aller dans le ciel, de même *aller chez Kvâlî* signifiait originairement mourir et aller *dans la lune*. La preuve que les peuples de la *branche gète* plaçaient encore le Séjour de *Hâlî* (p. *Kvâlî*) dans la *lune*, et non, comme plus tard, dans l'*Enfer* (cf. all. *Hölle*), se trouve dans une tradition qui s'est conservée dans la mythologie norraine, et d'après laquelle le *Hurleur de Mâni* (norr. *Mânagarmr*), quand à la fin du monde il se sera emparé de la lune, se gorgera de la *vie* (norr. *fiörvi;* cf. pers. ferver, mânes) des Morts qui auront passé dans cet astre (v. *Völu-spâ*, p. 200). Cependant comme les Héritières de la Déesse *Artîn-paza* considérée comme Déesse des Morts et, comme telle, surnommée *Hâlî*, ne furent plus mises en rapport avec la lune (v. p. 214), on commença aussi bientôt à ne plus placer le Séjour de *Hâlî* dans cet astre. Ensuite comme cette Déesse *Hâlî* devint une divinité distincte des autres Déesses qui, comme elle, étaient les dédoublements d'*Artîn-paza*, elle eut aussi son cycle mythique à part; et, dès lors, le Séjour de cette Déesse de la mort ne fut plus placé dans la *lune* mais dans les ténèbres et la froidure des régions septentrionales de la terre; et ce Séjour eut lui-même le nom de *Hâlia* (goth. *hâlia*, la hélienne, l'enfer), formé de l'adjectif féminin dérivé du nom de la déesse *Hâlî*[1]).

§ **134. La déesse Skalmoskis substituée à Artîn-paza.** — De même que, chez les Scythes, *Artin-paza* eut le nom

[1] On pourrait considérer *hâlia*, le nom de l'enfer, comme ayant été *primitivement* le nom de la *déesse*, lequel serait devenu celui de son *séjour*. Mais *hâlia* me semble être une forme dérivée de *Hâli*, à moins que *Hâli* ne soit une forme contractée de *hâlia* (cf. sansc. *kâli* p. *kâliâ*) et qu'il ne faille par conséquent admettre *Hâliâ*, et non comme je le fais *Hâli*, comme la forme *primitive* du nom de la *déesse*.

de *Vaitu-skura* (Prompte à la chasse), dérivé de celui de son frère le Soleil *Vaitu-skurus* (Prompt à la chasse; v. p. 180), de même, chez les *Gètes*, la déesse qui remplaça *Artîn-paza* eut le nom épithétique de *Skalmoskis* (Porte-peau, p. 191), qui était emprunté à celui de son frère le Dieu du soleil *Skalmoskis* (cf. *Suidas*, s. v.). On se figurait *Skalmoskis* comme une déesse chasseresse et guerrière, et comme la Protectrice des héros qu'elle recevait chez elle après leur mort, au même titre que d'autres héros étaient reçus chez le dieu *Skalmoskis* (v. p. 197). Mais la principale attribution de la déesse *Skalmoskis* était de présider à la Production, à la Famille, à l'Entretien, au Bien-Être et à la Richesse. En cette qualité elle eut l'épithète de *Bienfaisante* (got. *bleid;* norr. *blîd*). Elle dirigeait aussi la Destinée humaine, bonne ou mauvaise; et, pour cela, elle avait à son service les *Entreteneuses* (gèt. *Nas-vunas*, Aime-l'entretien; norr. *Nornir*), dont les *Choisi-les-Occis* (norr. *Val-kyrior*) n'étaient qu'un dédoublement ou une *spécialisation*. Comme Déesse de la Production et de la Famille, *Skalmoskis* était aussi la Déesse de l'*Amour conjugal*, et, en cette qualité, elle aimait et protégeait les jeunes filles, non pas en tant que *vierges*, mais en tant que futures *mères* de famille.

De même que *Artîn-paza* avait été, chez les *Scythes*, la Déesse de la Divination (v. p. 213), *Skalmoskis* le devint aussi chez les peuples *gètes*. *Artîn-paza* avait eu à son service la *Tuerie d'hommes* (v. p. 209); maintenant que les Gètes eurent des temples ou des *sanctuaires* (goth. *alhs;* v. § 171), les Femmes Victimaires, qui avaient composé autrefois la *Tuerie d'hommes*, prirent le nom de *Conseillères du sanctuaire* (*Alhi-rûnas*). Ces *Victimaires* exerçaient aussi la Divination et la Magie, sous l'inspiration de la Déesse *Skalmoskis*, au service de laquelle elles étaient principalement placées. Chez les *Kimméro-thrâkes*, avec lesquels les *Gètes* avaient des rapports directs, la Divination et la Magie étaient fortement pratiquées; c'est aussi chez eux que des femmes *vierges*, renfermées dans une espèce de tour (*mossun*), rendaient des oracles. Les peuples de la *branche gète*, gagnés quelque peu par l'exemple et subissant l'influence des *Kimméro-thrâkes*, paraissent aussi avoir admis que les femmes *vierges* étaient les plus propres à la divination et à la magie. Cependant la virginité n'était nullement une condition indispensable pour entrer dans le Corps des *Conseillères du sanctuaire*. Ces femmes, éta-

blies généralement au milieu des camps pour y prédire l'issue des combats et des guerres, menaient, le plus souvent, une vie fort licencieuse; telles étaient, p. ex., les devineresses qui se trouvaient dans l'armée de Filimer, fils de Gandarik, et qui, par leurs dérèglements, inspirèrent à ce roi gote un tel dégoût qu'il les expulsa de son armée (v. *Jornandès*, De reb. get., c. 24).

c. *Les Héritières d'Artin-paza dans la religion des Germains et des Scandinaves.*

§ **135. La lune considérée comme Objet et comme Personne.** — La lune (norr. *mâni; v.* sax. *mâno;* v.-fris. *môna*) ayant été personnifiée, chez les Scythes, dans *Artîn-paza*, et puis distinguée, dans la religion des Gètes, des divinités *anthropomorphes* qui autrefois y avaient présidé, fut envisagée, dans la mythologie scandinave, à la fois comme un *astre* et comme une *personne*. En effet, la nouvelle Cosmogonie ou Cosmologie mythologique, qui venait de se former dans cette période, voulant expliquer l'origine de la lune et du soleil, imagina qu'ils étaient, ainsi que les autres étoiles, des *Étincelles* gigantesques qui, lancées dans l'espace, hors du *Séjour de Muspel*, avaient d'abord erré sans règle, jusqu'à ce que les *Ases* leur eussent enfin donné pour guides deux Génies *Mâni* et *Sôl*. C'est ainsi que les noms de *Mâni* et de *Sôl* désignaient à la fois les *astres* de la lune et du soleil, et les *personnes* allégoriques ou les Génies présidant à ces astres. Comme *astres*, la lune et le soleil eurent pour origine les étincelles sorties du *Séjour de Muspel;* mais comme *Génies*, dirigeant la lune et le soleil, *Mâni* et *Sôl* eurent pour père l'*Iotne* ou le Géant, nommé *Mundilfari*, dont le nom signifiait *Allant en circuit* (norr. *mund*, cercle, tour; *möndull*, tour, axe) et qui était, dans l'origine, le symbole de la *période* ou du temps qui se meut, en quelque sorte, dans un cercle (cf. gr. *chronos*, p. 177, note).

§ **136. Freyia remplace la déesse Skalmoskis.** — *Targitavus* et *Artîn-paza* avaient eu, dans la religion *scythe*, les noms épithétiques de *Vaitu-skurus* et *Vaitu-skura*, qui, dans la mythologie des peuples *gètes*, furent remplacés par ceux de *Skalmoskis* le dieu, et de *Skalmoskis* la déesse, et, dans la mythologie *sarmate* et *slave*, par ceux de *Pravys* (Maître) et de *Pravaïa* (Maîtresse). Dans la religion des Slaves, les deux divinités, *Pravys* et *Pravaïa*, furent con-

sidérées comme le fils et la fille du dieu *Vnirdus* (v. p. 238). Lorsque les peuples de la *branche gète*, surtout les *Svîes*, furent entrés en rapport avec les *Slaves* (v. § 34), ils adoptèrent d'eux et le dieu *Vnirdus*, sous le nom de *Niördr* (Nërthus), et *Pravys et Pravaïa*, sous les noms de *Freyr* et de *Freyia*, qu'ils substituèrent dès lors aux noms de leur dieu *Skalmoskis* et de leur déesse *Skalmoskis*. Les *Slaves*, à leur tour, adoptèrent des peuples de la *branche gète* leur dieu *Hagunis*. La tradition mythologique raconte ce fait en disant que les dieux Scandinaves, nommés *Soutiens* (norr. *Æsir*, Ases), et les dieux Slaves, nommés *Seigneurs* (sl. *Pani;* norr. *Vanir*, Vanes), après s'être combattus, ont fait la paix et se sont donné des ôtages. Les *Slaves* (Vanes) ont eu pour ôtage *Hagunis* (Hoenir) *au long pied*, et les *Ases* ont pris comme ôtages des Slaves le dieu *Vnirdus* (Niördr) et ses deux enfants *Pravys* (Freyr) et *Pravaïa* (Freyia), qui tous les trois portent, dans la mythologie norraine, l'épithète de *divinités vanes*.

Pravaïa chez les Slaves et *Skalmoskis* chez les Gètes, devenues l'une et l'autre les héritières de l'ancienne déesse scythe *Artîn-paza*, étaient au fond la même divinité sous deux noms différents. En adoptant *Pravaïa* des Slaves, et en substituant le nom de *Freyia* à celui de *Skalmoskis*, les peuples issus de la *branche gète* n'ont fait que remplacer le nom de leur déesse *Skalmoskis* par celui de *Freyia*. Aussi *Freyia* fut-elle en tout identique avec *Skalmoskis* et devint-elle l'héritière de son culte et de ses attributions.

§ **137. Freyia Déesse de la Production.** — Ainsi que *Skalmoskis*, *Freyia*, son héritière, présidait à la Production, à la Fécondité, à l'Abondance et au Bien-Être. Comme Déesse de la Production et de la Fécondité, *Freyia* a échangé souvent ses attributions avec *Frigg* (Pluie), l'épouse d'*Odinn*, laquelle présidait aussi à la fécondité de la terre (v. p. 165). Ainsi dans l'ancien mythe de *Freyia*, pleurant sur l'absence de son amant ou époux *Odr* (le Vent du printemps, v. p. 162), *Freyia* a été substituée à *Frigg* (Pluie), comme Déesse de la pluie fécondante. En effet, les larmes *d'or* versées par *Freyia*, mise à la place de *Frigg*, sont les pluies qui fécondent la terre au printemps, en l'absence des orages amenés par les vents (personnifiés dans *Odr* ou *Odinn*); ce sont des pluies *d'or*, soit parce qu'elles sont aussi précieuses que l'or, soit parce qu'elles produisent des moissons *dorées*. Les Orphiques ap-

pellent également la pluie *les larmes de Zevs. Freyia*, l'Amante d'*Odr*, est encore substituée à *Frigg* (Pluie), quand elle est représentée comme la Mère de *Hnoss* (Joyau); car les riches récoltes et les moissons dorées, symbolisés dans *Hnoss*, sont la *production* ou la Fille de l'action fécondante de la *pluie* (personnifiée dans *Frigg*) et de l'orage (personnifié dans *Odr*, cf. p. 166); et elles sont gardées par *Fulla* (Abonde, Abondance), qui est considérée comme la Suivante de la déesse *Frigg* (Pluie fécondante) ou bien de la déesse *Freyia* substituée à *Frigg*.

C'est aussi en sa qualité d'*héritière* de l'ancienne Déesse de la *lune* que *Freyia* possède le collier nommé *Bijou des Fils de Brîsi* (norr. *Brîsinga-men*), lequel est, en quelque sorte, le pendant de *Hnoss* (Joyau), la fille de *Frigg*. Car si Joyau désigne symboliquement les moissons et la récolte de l'été, le *Brîsinga-men*, l'ornement de *Freyia*, désigne l'éclat de la *lune*, dont l'influence fécondante mûrit les productions de la terre et fomente dans les êtres vivants l'instinct chaleureux de la reproduction. Cet *éclat* et cette *chaleur* de la lune sont symbolisés dans les *Fils de Brisir;* et *Brisir* (Chaleureux; cf. norr. *brûsir*, bouc) était sans doute un *Alfe ténébreux* (norr. döckalfr), symbole de la Chaleur humide de la terre.

De même que le Soleil Fécondateur a été appelé le *Sanglier* (*Ifur*, v. p. 193) et que *Freyr* a eu pour symbole le *verrat* (norr. *thrândr*), de même *Freyia*, comme Déesse de la Fécondité, a eu pour symbole la *truie*, et a eu elle-même le nom de Truie (norr. *Syr*). *Freyia* préside à l'Amour, au Mariage et à la Famille; elle protège les Jeunes gens en tant que futurs *époux;* elle aime les chants d'amour; et les amants, ou ceux qui poursuivent des filles en mariage, lui adressent leurs prières et leurs vœux. Comme Déesse de l'Amour, *Freyia* a pu être rapprochée de *Vénus;* et c'est pourquoi les peuples germaniques ont traduit le nom latin *Veneris dies* (Vendredi, jour de *Vénus*) par *Freïa-dag* (jour de *Freyia*).

§ **138. Freyia Déesse des Eaux.** — Non-seulement le soleil et la lune, mais aussi les eaux et la mer passaient dans l'Antiquité pour des principes de fécondité. Aussi, chez les *Scythes*, le dieu et la déesse *Vrindus* (v. p. 237), qui présidaient aux *Eaux*, étaient-ils également le Dieu et la Déesse de la *Production*. C'est pourquoi *Pravys* (Freyr) et *Pravaïa* (Freyia), en leur qualité de Soleil et de Lune, sources de fécondité, devinrent aussi, dans la mythologie

du Nord, le fils et la fille du dieu et de la déesse *Vrindus;* et, par suite, quelques-unes des attributions du père et de la mère *Vrindus* passèrent à leurs enfants. Voilà pourquoi *Freyia* est devenue également *Déesse des Eaux.* Sans doute, déjà chez les *Scythes*, le dieu et la déesse *Vrindus* portaient, comme divinités des rivières et des lacs, le nom épithétique de *Aime-submersion* (Taupana). Ce nom a dû prendre, chez les peuples de la *branche gète*, la forme de *Daupana* (goth. *daupian*, submerger), et chez les *Germains* celle de *Taufana* ou *Tavfana,* nom propre que les Grecs et *Tacite* (*Annales*, 1, 51) ont rendu par *Tamfana.* Ce nom désignait, chez quelques tribus germaniques, la déesse *Nerthus*, qui, ainsi que *Derketo* (Atergatis) chez les Phéniciens, *Isis* chez les Égyptiens et la *Vénus maritime* chez les Grecs, était la Déesse de la mer et des eaux fécondantes. Aussi est-il probable que la déesse adorée chez les *Svêves*, et que Tacite a comparée à *Isis*, était la même que *Taufana.* Chez les Slaves, la déesse *Nerthus* avait sans doute le nom de *Topien*, qui correspondait à celui de *Taufana;* du moins ce nom paraît avoir été donné aux deux enfants du dieu slave *Nirdus*, à *Pravys* (Freyr) et à *Pravaïa* (Freyia). Lorsque les divinités *vanes* (slaves) *Pravys* et *Pravaïa* eurent passé, sous les noms de *Freyr* et de *Freyia*, dans la Mythologie scandinave, le nom slave de *Topien* fut aussi remplacé par le nom correspondant norrain de *Gefn* (anglos. *geofon*, *gebhan*; cf. *dvairgs* et *querch ; Thalès* et *Vali*). Ce nom de *Gefn* désignait, dans l'origine, une *divinité* aquatique ; mais, dans la suite, il devint simplement un nom poétique abstrait signifiant la *mer*. *Gefn* est resté dans la mythologie norraine un nom épithétique pour désigner *Freyia*, considérée comme Déesse de la mer. Dans la religion des habitants de l'île de Séeland, *Gefn*, identique avec *Freyia*, se sépara de cette déesse et se constitua comme une divinité distincte, sous le nom quelque peu modifié de *Gefion*. Mais ce qui prouve l'identité primitive de *Gefion* avec *Freyia*, c'est qu'elle était, comme cette déesse, la protectrice des *Vierges*, et qu'elle passait pour l'Épouse de *Skiöldr*, qui, ainsi que *Freyr*, était un nom épique désignant le Soleil, le frère ou l'époux de la *Lune* (Freyia). La déesse maritime *Gefn* avait pour symbole un *navire* et pouvait, par conséquent, être représentée symboliquement, ainsi que *Isis*, par une barque ou un navire (*Tacite*, Germ., 9). Aussi pouvait-on lui donner, comme nom épithétique un *nom* de navire. Or, comme les anciens Scandinave

se servaient d'arbres creux en guise de bateaux, ils donnaient aussi au navire les noms métaphoriques de *frène* (norr. askr, v. p. 99) et de *pin de mer* (norr. *mar-döll*); et de là *Pin-de-Mer* (Mar-döll) devint un des noms épithétiques de *Gefn* ou de Freyia, considérée comme déesse *maritime* (v. *Chants de Sôl*, p. 175).

§ **139. Freyia la Dame ou la Maîtresse.** — En sa qualité de Déesse de l'Amour, du Mariage et de la Famille, *Freyia*, ainsi que l'avait fait son prototype *Skalmoskis* (v. p. 217), présidait aussi à l'Entretien et au Bien-Être de la famille; et c'est précisément pour cette raison qu'elle portait le nom de *Freyia* qui signifie *Dame* (lat. domina) ou *Maîtresse* de maison. En effet, ce nom de *Freyia* (all. *frau*) ne dérive pas du verbe *frîa* (aimer) et ne signifie pas maîtresse dans le sens d'*amante;* car, dans aucune langue germanique, il ne désigne le *sexe*, la *femme*, mais il exprime toujours le *rang*, la distinction (v. p. 184), et désigne la *Maîtresse*, l'*Épouse*, ou la *Dame* de la maison. Aussi le nom de *Freyior* (all. *Frauen*), donné aux femmes de qualité, ne dérive-t-il pas de celui de la déesse *Freyia*, comme le prétend *Snorri*, fils de Sturla, dans la *Fascination de Gulfi* (Gylfaginning); mais ce nom honorifique de *Dame* est devenu le nom propre de la déesse qu'on considérait comme le type de la Dame, ou comme la Dame par excellence. Voilà pourquoi, quand la déesse *Freyia* sort, elle est assise dans un char traîné par deux *matous*. Ce n'est pas là un char de *guerre*, mais le char paisible de la déesse *Nerthus* (v. *Tacit.*, Germ., p. 40), ou une voiture telle qu'en avaient, dans ce temps, les Dames nobles (*Fornalds*. I, 360). Les deux *matous* ne sont pas ici les animaux symboliques de l'amour, pratiqué au clair de la lune; mais le chat, qui est habituellement assis auprès du *foyer* domestique, et qui s'attache au domicile plus encore qu'aux personnes, est ici l'animal *domestique* par excellence; il est le représentant du Génie du logis, et, comme tel, il est consacré spécialement à *Freyia* la Dame, la Maîtresse du *logis*. Encore aujourd'hui les Lapons considèrent le chat comme un Génie tutélaire de leur habitation; et en Allemagne la tradition populaire parle de Génies domestiques appelés *Katermann* (Bon homme Matou) et *Heinzelmann* (Bon homme Chaton). Les Keltes avaient également des Génies *domestiques* appelés *Chats-Esprits* (Kat-tuze; v. § 169).

§ **140. Freyia reçoit chez elle les Occis.** — Chez les Gètes la Déesse des morts *Halî* se trouvait encore confondue avec la

déesse *Skalmoskis* (v. p. 216); mais *Freyia*, l'héritière de *Skalmoskis*, s'est complétement différenciée et séparée de *Hel*, l'ancienne *Halî* (v. p. 213). Cependant les traditions sur l'ancienne Skalmoskis-*Halî* ne furent pas toutes appliquées à *Hel;* mais quelques-unes devinrent l'héritage de *Freyia*. C'est ainsi que le mythe rapporte que *Freyia*, semblable à l'ancienne *Halî*, reçoit les guerriers *occis* dans sa Salle nommée *Contient-les-Siéges* (norr. Sessrumnir), nom qui exprime que cette salle est assez vaste pour contenir les siéges des nombreux hôtes de *Freyia*. D'un autre côté *Freyia*, comme antérieurement *Skalmoskis* et comme son frère *Freyr* (v. p. 201), portait aussi quelquefois un caractère *héroïque* et guerrier (cf. p. 206)[1], et c'est pourquoi les mythes épiques rapportaient que cette déesse *guerrière* se mettait à la tête des *Valkyries* et, comme Déesse des Morts, invitait à venir chez elle les guerriers illustres qui étaient tombés dans l'*occision* (norr. *val*). En sa qualité de déesse *guerrière* et de Déesse des *Morts*, aussi bien qu'en sa qualité de rivale et de doublure de *Frigg* (v. p. 219), *Freyia* devint l'Amante d'*Odinn*, de ce dieu *guerrier*, qui fut substitué à *Skalmoskis* (*Freyr*, v. p. 204), le *Seigneur des Ames*, et qui fut surnommé le *Père des Occis*.

Dans les mythologies et dans les religions anciennes, les attributions des dieux leur sont maintenues le plus souvent dans la tradition, mais ces *attributions* ne sont pas toujours rapportées aux *mêmes* dieux pour les *mêmes raisons:* le plus souvent la raison première est oubliée et l'ancienne attribution, qui est donnée à telle ou telle divinité, est motivée plus tard sur les habitudes, les usages, les institutions de cette époque postérieure. C'est ainsi, p. ex., que dans la Mythologie norraine la circonstance que *Freyia* reçoit chez elle les guerriers occis n'est plus motivée, comme dans l'origine, par son caractère de déesse *guerrière* et de Déesse des *Morts*, mais par les mœurs de cette époque postérieure qui ont fait donner à cette déesse les attributions de *Dame*, de Maîtresse de *maison*. En effet, dans le Nord il était d'usage que la moitié des gens de la maison fût nourrie et entretenue par le *Maître* (cf. anglos. *hlâf-ord*, donne-miche; angl. *l-ord*) et l'autre moitié par la *Maîtresse* (anglos. *hlâf-*

[1] *Freyia* est fille de *Niördur* qui porte aussi le nom de *Högnir* ou *Hœnir* (voy. p. 240). Or, *Hilldr* (p. *Kvilldr*, Qui frappe, la Déesse du combat sanglant), la fille de *Högnir*, correspond à *Freyia* (considérée comme *Hel*), la fille de *Niördur*. *Hilldr* n'est donc que la spécialisation et le dédoublement de *Freyia* considérée comme *Déesse de la mort*.

dige, boulangère; angl. *La-dy*). C'est pourquoi il est dit dans le mythe norrain que *Freyia* choisissait, *pour sa part*, la *moitié* des Occis, et que l'autre moitié entrait chez *Odinn* pour devenir les Fils adoptifs, les domestiques (lat. *liberi*, v. p. 101), les *Troupiers-uniques* de ce *Père des Occis* (v. p. 197). En recevant chez elle des guerriers occis, *Freyia* remplissait ainsi les fonctions paisibles et domestiques de *Maîtresse* de maison; et elle se substituait encore de cette manière à la déesse *Frigg* qui, elle aussi, comme épouse d'*Odinn*, recevait dans *Corridor-de-joie* (Vin-gôlf) la moitié du nombre des Occis. Déjà les noms qu'on a donnés à la résidence et à la demeure de *Freyia*, indiquent que cette déesse y remplit envers les guerriers les devoirs de l'*hospitalité*, et qu'elle leur fait, comme *Dame*, les honneurs du logis. En effet, le nom de *Pelouses d'assemblée* (norr. *Fôlkvângur*), nom donné à l'Enclos de Freyia, a une signification analogue à celui de *Champ de mai*, de *Champ de Mars*, et indique que les guerriers d'Odinn tenaient une espèce de cour plénière dans la résidence de *Freyia*, leur Maîtresse ou leur Dame. Le nom de *Contient-les-siéges* (norr. *Sess-rumnir*) exprime que c'est une *salle* de réception où l'on assigne des siéges d'honneur aux nombreux hôtes qui y arrivent.

Nous venons de passer en revue toutes les divinités qui sont les dédoublements et les héritières de l'ancienne déesse *Artîn-paza*. Cette Déesse de la lune ainsi que ses Héritières ont subi, avec le temps, plusieurs modifications très-marquées; mais ce qui, pour nous, est la chose essentielle, c'est de voir que ces modifications tiennent à un développement *continu* des conceptions mythologiques, et que, par rapport à la déesse *Artîn-paza*, comme pour les autres divinités de la race scythe, la religion des peuples de la *branche gète* forme la transition naturelle et nécessaire de la religion des *Scythes* à celle des *Germains* et des *Scandinaves*.

CHAPITRE XIII.

E. LE FEU. — TAVITI.

a. *Conception de la déesse Taviti chez les Scythes.*

§ 141. Noms primitifs du feu dans les langues iafétiques. — Les peuples primitifs ont de bonne heure senti l'im-

portance, l'utilité et la puissance du *feu*, lequel est le seul élément dont l'usage établit, dès l'origine, une différence marquée entre le genre de vie des hommes et celui des animaux, et le seul aussi dont l'emploi valût à l'espèce humaine la conquête et la soumission de la nature. Aussi les peuples primitifs de la race de *Iafète* ont-ils considéré le feu comme une puissance *divine*, et l'ont-ils, par conséquent, adoré comme une divinité. Ce qui frappait surtout leur imagination à la vue du feu brûlant, c'est qu'il semble affecter de s'élever en pointe et de présenter comme des dards *mordants* ou piquants. C'est pourquoi ils ont donné au feu le nom de *Mordant* (sansc. *agnis* p. daknis[1]; lat. *ignis;* lith. *ugnis*). En même temps le feu leur semblait être un animal vorace, *dévorant* les objets qu'il consumait. C'est pourquoi on l'a aussi nommé le *Dévorant* (véd. *athar;* zend. *âtars;* v. all. *eit;* cf. pers. *atesh* et l'héb. *esh;* cf. sansc. *hutaaçus*, mangeur d'offrande). Enfin par son pur éclat, qui ne souffre aucune souillure, le feu semblait être à la fois l'élément *pur* et l'élément *purifiant* par excellence, et, pour cette raison, on lui a encore donné le nom épithétique de *Purifiant* (gr. *pur;* goth. *fon;* v. all. *viuri;* cf. lat. *februus*). Le ciel passait pour être le générateur primitif du feu; et le feu *céleste* se montrait surtout dans le *soleil* et dans la *foudre*. Aussi croyait-on que les objets provenant du *ciel* étaient faits de feu céleste, c'est-à-dire *d'or* ardent et brillant; et c'est pourquoi une tradition chez les *Scythes* rapportait, par exemple, que le soc, le joug, la hache et la gourde, qui passaient pour être tombés du *ciel* (*Hérod.*, 4, 5), étaient faits d'*or ardent*. Le feu *terrestre*, qui était à l'usage des hommes, était considéré comme une particule détachée et conservée du feu *céleste*, soit du soleil, soit de la foudre. Aussi, dans toutes les mythologies, le feu *terrestre*, considéré ou comme objet ou comme divinité, a-t-il toujours été mis en rapport, soit avec le Dieu du *soleil*, soit avec le Dieu de la *foudre*, soit avec l'un et l'autre à la fois. Voilà pourquoi, chez certains peuples, le feu

[1] Cf. sansc. *daç;* gr. *dak*-nô; all. *zacke; zahn;* de la même manière les mots sanscrits *ahan* (jour) et *açru* (larme) proviennent de *dahan* (cf. norr. *dagan*, point du jour) et de *daçru* (gr. *dakru;* cf. scyth. *sakiru*). A mesure que j'avance dans l'analyse des *thèmes primitifs*, j'y trouve d'avantage la confirmation de la thèse que j'ai émise il y a vingt ans (voy. p. 131), savoir que les mots commençant par une *voyelle* sont à ramener à des thèmes primitifs *antéhistoriques* commençant par une *consonne*. Même dans l'idiome *védique*, il y a déjà des formes dépouillées de leur consonne *initiale*.

sacré de l'autel, s'il venait à s'éteindre, ne pouvait être ravivé qu'au moyen des rayons du *soleil* ou par le feu provenant de la *foudre*. Dans l'Inde, le dieu *Agnis* était représenté avec *deux faces* indiquant qu'il était à la fois le feu *céleste* et le feu *terrestre;* et ce qui prouve que ce Dieu du feu n'était que le dédoublement du Dieu du *soleil*, c'est qu'on se le figurait monté sur un *bélier* qui était l'animal consacré au Dieu du *soleil* (v. p. 190). Dans l'origine le feu *terrestre* (le *Mordant*, le *Dévorant*) était adoré comme une divinité *zoomorphe*, soit comme *Serpent* (sansc. *ahis;* gr. *echis;* lat. *anguis*[1]), soit comme *Loup* (ex. le *Loup* d'Apollon), soit même comme *Bélier* (cf. *Phryxus*). Dans la suite, au lieu d'adorer le Feu lui-même on adorait le Dieu du feu, et dès lors cette divinité dut devenir *anthropomorphe*. Comme le feu *terrestre* passait pour être une Production ou une particule détachée du feu *céleste*, c'est-à-dire du soleil ou de la foudre, la divinité qui présidait au feu terrestre était aussi considérée comme la *Fille* du Soleil ou de la Foudre. C'est ainsi que, dans la Mythologie hindoue, la Déesse du feu *Tapatî* (Fomentante, Échauffante; cf. lat. *tepida*, tiède) était Fille de *Vivasmân* (le Découvert, le Soleil) et de *Tchâyâ* (Ombre, Nuage orageux).

§ 142. La déesse Taviti chez les Scythes. — Les *Scythes* donnaient à la pierre *focale* (pers. *adoscht;* gr. *eschara*), c'est-à-dire à la pierre sur laquelle on allumait le feu (*ugnis*) le nom de *brûlée* (scyth. *tapitî*, *taviti;* cf. sansc. *dhavitâ*). C'est pourquoi la Déesse du feu était aussi appelée *Taviti* (*Hérod.*, IV, 59, *Tabiti*) d'après la pierre focale qui lui servait d'*autel* (gr. hestia). On considérait sans doute cette déesse comme la fille de *Tivus* (le Ciel) ou de *Pirkunis* (v. p. 156) le Dieu de la foudre, et plus particulièrement comme

[1] Un animal anguiforme, qui, ainsi que ses congénères réels ou fictifs, tels que le crocodile, le dragon (chinois *lung*), la salamandre, etc., a été consacré au dieu du *soleil* ou à celui du *feu*, c'est le *lézard*, dont le nom germanique est *egidehsa* (all. *ei-dechse*). Ce nom se compose de *egi*, qui signifie serpent (parce que le lézard est un serpent à quatre jambes) et de *dehsa* (la taissonne), parce que le lézard est bas sur jambes et marche les pieds tournés en dehors, comme le basset et le *taisson*. Le taisson (it. tasso, de l'allemand *dachs*) est ainsi nommé parce que c'est un animal *fouilleur* (angl. *dig, ditch* fouiller), qui se creuse, pour s'y loger, un trou ou terrier. Le lézard, ainsi que le taisson, a aussi sa retraite dans un trou. Dans un ouvrage intéressant qui vient de paraître : *Essai de Paléontologie linguistique*, l'auteur, M. ADOLPHE PICTET, explique le nom de *egi-dehsa* comme s'il signifiait *ayant le corps* ou *la peau d'un serpent*, voy. p. 498.

la fille de *Targitavus*, le Dieu du soleil. Comme la production et l'emploi du feu, soit pour un sacrifice, soit pour l'usage dans la famille, passaient, chez les peuples primitifs, pour une *faveur*, ou un privilége accordé par le Ciel, ou bien pour un avantage résultant de l'industrie ou du *travail* individuel, on attachait naturellement au feu qu'on avait allumé artificiellement l'idée de *privilége*, de propriété exclusive, et on n'accordait la jouissance de *son* feu et le droit de participer à *son* sacrifice, qu'à ceux qu'on considérait comme les *siens* ou comme *sa famille* (v. p. 117). Le *feu* (ugnis), et par suite la pierre *focale* (taviti)ou le *foyer* (lat. *focus*, foyer, *feu*), ainsi particularisé et en quelque sorte approprié pour l'usage religieux et économique de la *famille*, devint donc par cela même le signe extérieur, le symbole et par suite le nom de la *famille* (scythe *taviti*, foyer, *famille*; cf. turc *odjak*, foyer, *famille*). Ensuite, comme dans l'état patriarchal, non-seulement la *tribu*, formée par l'agglomération des *familles*, mais encore la *nation* tout entière formée par l'agglomération des *tribus*, constituaient également une famille plus ou moins étendue, le nom de *foyer* (taviti) servait aussi à désigner non-seulement la *famille* mais encore la *tribu*, et par extension la *nation* ou le *peuple* (cf. *Tavit-varus*, Garde-peuple, p. 184; kelt. *Teut-atès*, Père du Peuple; goth. *thioth*, p. theuth, famille, tribu; pers. *dûd*, p. dhavid, foyer, *nation*). *Taviti*, la Déesse du feu, était donc à la fois la Déesse de la *famille*, de la tribu et de la nation, et, en cette qualité, elle avait le surnom épithétique de *Reine des Scythes* (*Hérod.*, IV, 127), comme son père *Targitavus* avait celui de *Protecteur du peuple* (scythe *Tavit-varus;* scytho-grec *Teut-aros*). Enfin comme, chez les peuples anciens, l'idée de *famille* se rattachait à celle de foyer, et que le feu ou le foyer était le représentant du *domicile*, la Déesse du *foyer* était aussi la Déesse protectrice du *domicile.* En latin *Vesta* (Fixe, cf. lat. *festa;* all. *feste*) signifiait proprement *Établie*, *Habitation* (cf. gr. *astu*, p. *vastu*, habitation, ville), et devint le nom de la Déesse du domicile représenté par le foyer. En grec *hestia* (sous-entendu *eschara*, pierre *focale*) signifiait originairement la *domicilière*, c'est-à-dire la pierre focale ou le *foyer* du domicile ou de l'habitation, et devint ensuite le nom propre de la *Déesse* du Foyer et de l'Habitation [1]. En sa qualité de Déesse du Foyer et du Domicile, *Taviti* portait,

[1] Le nom de *Hestia* est, quant à sa forme, un adjectif féminin dérivé d'un autre adjectif féminin *hesta* correspondant au latin *vesta* (festa).

chez les *Scythes-Hellènes*, le nom équivalent grec de *Hestia*, nom par lequel *Hérodote* l'a aussi désignée.

Les *Scythes* qui, dans l'origine, étaient généralement nomades et n'avaient pas de demeure *fixe* (cf. lat. *Vesta*), considéraient comme leur domicile la place où ils avaient momentanément établi leur foyer familial, c'est-à-dire leur pierre *focale* (*taviti; gr. hestia; cf.* norr. *hlôd; arin-hella; bœar-hella*) qu'ils avaient l'habitude de transporter avec eux, dans leur char, d'un endroit à l'autre. Ce foyer domestique portatif était *sacré* et inviolable, d'abord comme symbole de la *famille*, et ensuite comme servant d'*autel* dans les sacrifices *domestiques*. Cette espèce d'autel était sous la protection de *Taviti*, considérée comme Déesse protectrice de la *famille*. Le roi étant le père ou le chef de la grande famille, c'est-à-dire de la tribu ou de la nation, son foyer était aussi pris pour l'*autel public* (gr. *hestia koïnè; hestia prutannitis*) et servait, comme tel, dans les sacrifices *publics*. Cet autel national était sous la protection toute spéciale de *Taviti*, considérée alors comme Déesse de la *nation*, et c'est pourquoi *Taviti* portait elle-même, chez les *Scythes-Hellènes*, le nom de *Hestia koïnè* (Vesta publique; v. p. 192).

De même que, chez les Grecs et les Romains, jurer par *Hestia* ou *Vesta*, c'est-à-dire par la religion, le nom et la majesté du *peuple*, était un serment plus solennel que celui qu'on prêtait par *Herculès*, le Dieu du feu céleste ou de la foudre vengeresse (v. p. 167), de même jurer par le foyer du roi, c'est-à-dire par l'autel *public* ou par la déesse *Taviti*, passait pour le serment le plus sacré chez les *Scythes*. Voilà pourquoi lorsqu'un serment ainsi prêté était faux ou qu'il fut violé, cela passait pour une profanation non-seulement du foyer public, c'est-à-dire de la majesté du *peuple*, mais encore pour une violation du culte sacré de *Taviti*. Aussi cette déesse protectrice de la nation devait-elle venger cette injure; et comme le roi, en sa qualité de chef, à la fois politique et religieux, de son peuple (v. p. 108), était responsable de toute infraction à la loi (v. § 173) et de toute profanation du culte et des mœurs, c'était sur lui que la déesse outragée se vengeait en l'affligeant d'une maladie grave, jusqu'à ce qu'il eût trouvé et puni le parjure (*Hérod.*, IV, 68).

b. La Déesse du feu et ses Héritières dans la religion des Peuples de la branche gète.

§ **143. Noms du feu dans les langues gètes.** — Les peuples d'origine scythe, étant entrés, pendant cette seconde période, en contact avec les Grecs, les Thrâkes et les Keltes, ont subi l'influence des idées de ces nations qui étaient plus civilisées qu'eux; et c'est pourquoi il s'est opéré aussi, dans leur religion, un développement et quelques changements notables. L'ancien nom d'*ugnis* (mordant, v. p. 225), par lequel on désignait le feu, se changea en *ôhns* (goth. *auhns*), et prit peu à peu la signification de *foyer* et de *four* (v. all. *oven;* cf. gr. *ipnos*, p. *iknos*, feu, four), et se substitua ainsi à l'ancienne expression de *taviti*, qui prit de plus en plus la signification exclusive de *nation*. L'autre nom du feu, savoir *aiturs* (dévorant, v. p. 225), se changea en *eit* et *eitr*, et finit par prendre la signification de *venin*. Le troisième nom *furi* (purifiant) dont la forme prévalut sur celle de *fun* (cf. all. *fun-ke*, petit feu, étincelle), continua à être employé pour désigner le feu en tant qu'élément *purifiant* (cf. *neot-fyr*, v. p. 232). Un quatrième nom, qui semble s'être formé dans cette période, est celui de *eldir* qui avait, peut-être, dans l'origine la forme de *indis*, et correspondait sans doute au sanscrit *indhas* (brûlant, cf. gr. *aith-èr*), mais qui plus tard fut pris dans le sens de *vieux*. Ce sens semblait indiqué par l'étymologie dans les langues *germaniques* et répondait à l'idée qu'on avait alors sur l'origine du feu. En effet, d'après les idées cosmogoniques qui se développèrent dans cette période (cf. p. 218), le feu fut considéré comme l'être *primitif* de la création. De là, encore chez les Scandinaves, les locutions proverbiales de: *plus ancien que le feu* (*eldri eldstr*); *vieux comme le feu* (*eld gamall*). Ensuite, de même que le feu était considéré comme le *Principe* de toutes choses, on croyait aussi qu'il serait le *Destructeur* de toutes choses à la fin du monde. On imagina donc un feu souterrain qu'on personnifia dans une espèce de Vulcain nommé *Svartus* (*Noirci;* norr. *Surtur*), et dont on supposa, selon la mythologie germanique et scandinave, qu'il viendrait, à la fin des siècles, brûler le ciel et la terre, comme *Agnis* ou *Kâlas*, surnommé le *Mangeur du monde* (sansc. *Djagad-bakchakas*) dans la mythologie hindoue, ou comme *Dush-ak* (Mal-portant) dans la myth-

perse[1]. C'est à son rôle de *Destructeur* du monde que se rapporte le nom épithétique de *Mûd-spildis* (norr. *mû-spill*, Gâte-monde), donné à *Svartus*, et qui, dans la suite, devint le nom du *Séjour* de Surtur ou de la personnification du feu destructeur du monde appelé encore le *Crépusculaire des âges* (norr. *Aldur-nâri*).

§ **144. La déesse Thiuth.** — Le nom de *Taviti* se changea, dans les langues gètes, en *Theuth* (p. thevith), et Theuth se changea en *thiuth*, que les Scythes-Hellènes ont prononcé *Zivuth*. A mesure que le mot *ôhns*, prenant la signification de foyer ou four, se substituait peu à peu à *taviti*, qui prit exclusivement la signification de *nation*, le personnage mythologique *Theuth* (Nation) ne resta plus, comme l'ancienne *Taviti*, Déesse du feu, mais devint exclusivement le symbole et la protectrice de tout ce qui est *national*. Aussi les tribus de la *branche gète*, ayant la conscience et le sentiment de leur *commune* origine, se donnaient-elles toutes le nom de *Fils de Nation* (gète *Thiuthidai; Hésych.*, I, 1585, *Zibuthides;* cf. *Karpidai*, p. 34, note), c'est-à-dire de *Véritables fils* (gr. *gnèsioi*, v. p. 79) de la déesse *Nation* (Thiuth), par opposition aux *étrangers* (*walahiskai*, welches) et aux *bâtards* issus des Gréco-Scythes, des Thrâko-Scythes, et surtout des Thrâko-Gètes (cf. p. 84). Plus tard le nom mythologique de *Fils de la déesse Nation* fut remplacé par le nom ethnique plus abstrait de *Fils de la Nation* (*Thiudiskai*, Tudesques, v. p. 75). Ce qui prouve que, du moins jusque vers 320 avant notre ère, *Thiuth*, que les Grecs rendaient par *Koïnè Hestia*, v. p. 228), était encore un personnage mythologique, c'est que *Hékatœus* d'Abdère, dans ses *Égyptiaques*, dit que *Zalmoskis* attribuait sa législation (v. p. 192) à cette *Déesse* (*Diod. de Sicile*, 1, 94). Cette donnée prouve en même temps que la Déesse *Thiuth*, comme anciennement *Taviti*, était la Protectrice de la *nation* et de tout ce qui tient à la nation, telles que les mœurs, les coutumes, les lois, la religion et la *législation;* et c'est pourquoi la tradition, devenue *evhémériste* dans la bouche de *Diodôros*, rapporte que le dieu *Skalmoskis*, qui présidait à la *justice* publique, attribuait les lois et les coutumes *nationales* à la déesse *Thiuth* (gr. Koïnè hestia).

[1] Le Stoïcisme n'est pas d'origine *grecque*, mais il se rattache par l'intermédiaire des écoles phénico-syro-chaldéennes à une philosophie qui, évidemment, est originaire de l'Inde. De là l'idée de la Conflagration de l'univers dans la physique des Stoïciens; voy. DENIS, *Hist. des théor. et des idées mor. dans l'Antiq.*, I, p. 353.

C'est comme Gardienne des lois que *Thiuth* a probablement eu le nom épithétique de *Varu* (Gardienne), et, en se dédoublant, elle a produit ensuite, dans la mythologie norraine, le personnage allégorique nommé *Vör* (v. *Snorra Edda*, ed. Rask, p. 37).

§ **145. Divinités héritières des attributions de Thiuth.** — En sa qualité de Déesse du feu, *Thiuth*, ainsi que l'ancienne *Taviti*, était fille du Dieu du soleil *Skalmoskis* ou du Dieu de la foudre *Firgunis*, appelé aussi *Hlôdurs* (*Ardent*, v. p. 163) ou *Veihs* (Sacré), qui était né du dédoublement de *Firgunis*. Lorsque *Thiuth* devint exclusivement Déesse de la *nation*, ses attributions, comme Déesse du *feu* et les mythes qui se rapportèrent à elle en sa qualité de divinité présidant au feu, durent se transmettre ou revenir, du moins en partie, au Dieu du *soleil*, *Skalmoskis*, et au Dieu de la *foudre*, *Hlôdurs*, appelé plus tard *Thonars*. *Skalmoskis* ayant eu, dans l'origine, quelques attributions du Dieu de la *foudre* (v. p. 191) et ayant pris, comme tel, le nom épithétique de *Hlôdurs* (Ardent, Brasier), sa femme ou sa sœur *Skalmoskis* eut aussi le nom de *Hlódvinia* (Amie de l'Ardent), et hérita, en cette qualité, des attributions de *Thiuth*, considérée comme Déesse du *feu*. Enfin comme Protectrice de la Famille, de la Tribu et de la Nation, c'est-à-dire de la *Parenté* en général, *Thiuth* eut le nom épithétique de *Sifia* (Parenté). Ce mot s'est sans doute déjà trouvé dans les idiomes *scythes* comme nom commun, mais ce n'est probablement que dans les langues *gètes* qu'il est devenu le nom propre d'un *personnage* mythologique. Ce nom épithétique, par sa signification convenait bien à la déesse *Thiuth*, à la fois la Protectrice du Foyer et de la Parenté. La forme primitive du mot a dû être *safia* (cf. sansc. *sabhyas*, amical, associé, ayant la *même lumière*, sabhâ, ou le même *foyer*), et ce nom a dû exprimer dans l'origine la *parenté* de ceux qui, comme membres de la famille, de la tribu ou de la nation, se réunissaient autour du même foyer *domestique* ou du même autel *public* (cf. gr. *Hêphaïstos*, et le superlatif du sanscrit *sabhyas*[1]).

[1] KUHN, *Zeitschrift*, V, 214 ; MANNHARDT, *Germanische Mythen*, p. 131. Cf. ALF. MAURY, *Hist. des Religions*, etc., 103 (5).

c. La Déesse du feu et ses Héritières dans la religion des Germains et des Scandinaves.

§ 146. La déesse Thiuth disparaît de la religion. — Les mots les plus usités dans les idiomes germaniques et scandinaves pour désigner le feu étaient *eldr* et *fyr* (v.-all. *fiur*). *Eldr* signifiait le feu considéré comme l'élément *primitif* (v. p. 229): *fyr* désignait le feu comme élément *purifiant*; de là le nom du *neodfyr* qu'on allumait principalement pour pousser à travers lui les troupeaux afin de les *purifier*, ou afin d'éloigner d'eux les mauvais génies ou les maladies contagieuses[1]. Le mot *thioth* (v. all. *deut, diot*), dérivé de l'ancien *taviti* (feu), avait perdu complétement la signification de *feu;* il ne signifiait plus que *nation,* et, par catachrèse, il désignait, dans l'idiome norrain, une réunion de *trente* hommes. Ce mot n'était pas non plus employé comme nom *propre* mais seulement comme nom commun. C'est pourquoi le nom propre de *Thiuthidai* (Fils de la Déesse *Thiuth*, v. p. 230) fut remplacé par le nom commun de *Thiudiskai* (*Nationaux*, Tudesques). Le nom de la Prophétesse alamanique *Thiota*, qui figure encore au neuvième siècle, est un *petit nom*, c'est-à-dire un nom contracté d'un nom propre composé avec le mot *thiot* (peuple), tel que, par exemple, le nom allégorique et encore presque mythologique de *Thiot-varta* (Mamelle du peuple; v. *Fiolsvinnsmâl*, str. 39). Le nom et les attributions de *Thiuth*, comme Déesse du Feu et de la Nation, ayant ainsi complétement disparu de la langue et de la religion des Germains et des Scandinaves, les mythes et les attributions de cette

[1] La forme et le sens du mot en question ne sont pas encore fixés avec certitude. Le mot est évidemment *vieux-saxon*, c'est-à-dire qu'il appartient au *bas-allemand.* Il n'était plus compris par les copistes des Capitulaires de Charlemagne, qui étaient des *Franks;* et c'est pourquoi en le transcrivant ces copistes l'ont défiguré. Peut-être la forme véritable était *neotfyr* (*feu* purifiant le *bétail;* anglos. *néat*, bétail; norr. *naut;* frank. *nôz*). Les Francs du temps de Charlemagne n'avaient plus de *nôz-fiur*, dont le nom aurait pu leur expliquer la signification du mot saxon *neotfyr.* Ils crurent donc que ce mot saxon était identique à *nôtfiur* (feu de violence) et qu'il désignait un feu produit par la friction ou par un moyen *violent* (nôt). Possible aussi que le mot saxon était *nid-fyr*, et désignait un feu qui sert de *répulsif magique* (norr. *nîd*) contre les mauvais Génies auteurs des maladies contagieuses (cf. *nidstöng*, p. 185). L'explication proposée par M. J. Grimm (*Deutsche Mythol.*, p. 574) ne repose encore, comme celles que je propose ici, que sur une conjecture ou hypothèse.

Déesse se répartirent entre plusieurs divinités qui étaient ses dédoublements et qui devinrent ainsi ses héritières.

§ 147. Freyia; Frigg; Rindur; Hlôdyn; Sif et Vör. — Quelques mythes sur *Thiuth*, comme Déesse du Feu et de la Famille, furent reportés sur *Freyia* la *Dame*, considérée comme présidant à la Famille et au Foyer domestique (v. p. 222). Les attributions de *Thiuth*, comme Souche de la Nation et comme Source de prospérité, tombèrent en partage à *Frigg*, la Déesse *Suprême* et la *mère* de *Hnoss* (v. p. 220), et à *Rindur*, la Déesse de la Richesse et de l'Abondance (v. p. 240). Les attributions de *Thiuth*, comme sœur ou épouse de *Hlôdurs* (v. p. 231), se spécialisèrent dans *Hlôdyn* (vieux-all. *Hludana*, Amie de l'Ardent), qui devint la Déesse du Foyer brûlant (norr. *hlôd*). Dans la suite le nom de *foyer* (hlôd), qui avait été employé pour désigner le *domicile* (v. p. 228), servait encore à désigner la *terre*, considérée comme le *Domicile* par excellence (norr. *salr*) ou comme le *Séjour* (norr. *heimr*) des *hommes* (lat. *humani* de *humus* terre), ainsi que le ciel était le Séjour et le Domicile par excellence des *Dieux* appelés *Célestes* (§ 165). Dès lors le nom de *Hlôdyn* (Amie du Foyer) signifiait aussi *Amie de la terre*, et, par conséquent, *Hlôdyn* a pu se confondre avec *Iörd* (v. p. 176) ou *Fiörgyn*; de sorte que la Déesse de la terre eut, entre autres noms épithétiques, aussi celui de *Hlôdyn* (v. *Völu-spâ*, p. 206).

Les attributions de *Thiuth*, comme Déesse de la *Parenté*, se spécialisèrent dans *Sif*, dont le nom signifiait *Parenté* (goth. *sibia*; all. *sippe*). Comme le feu du *foyer* domestique passait pour le symbole de la *parenté* (v. p. 231), *Sif*, tout en se séparant de *Thiuth*, la Déesse du foyer, garda cependant les attributions qui se rapportaient au *feu*. Or, le feu était représenté comme une *chevelure* ardente ou *dorée*, et c'est pourquoi le mythe rapporte que *Sif* avait des *cheveux d'or*. Ensuite *Sif* fut substituée en grande partie à *Hlôdyn* ou à *Thiuth*, considérée comme sœur ou *épouse* de *Hlôdur*, le Dieu du *feu céleste* ou de la foudre. C'est pourquoi *Sif*, après avoir été substituée à *Hlôdyn*, l'épouse de *Hlôdur*, devint par cela même l'épouse de *Thôr*, qui, comme Dieu de l'orage, avait été substitué à *Hlôdur*, le Dieu du feu céleste (v. p. 167).

Une dernière héritière des attributions de *Thiuth* est la déesse presque allégorique de *Vör*, qui figure dans la Mythologie norraine. *Thiuth*, ainsi que l'ancienne *Taviti*, avait été la *Gardienne de la loi* et

veillait sur l'observation des promesses faites ou des serments prêtés (v. p. 231). La déesse *Vör* (Assurance) succéda à *Thiuth* comme divinité intervenant pour donner l'assurance et la confirmation aux promesses et aux serments que se faisaient entre eux les contractants. C'est ainsi que l'Asynie *Vör* figure, comme Déesse de l'assurance et de la confirmation, dans le chant eddique le *Thrymskvida* (st. 30), où elle sanctionne une promesse de fiançailles. *Snorri*, fils de Sturla, confondant le substantif abstrait *vör* (assurance, confirmation) avec l'adjectif féminin *vör* (réservée, vierge), auquel il donna la signification de *sage*, n'a pas bien saisi le caractère particulier de la déesse *Vör*, et il a cru devoir lui attribuer, en conséquence, comme qualité caractéristique, la *sagesse* ou la perspicacité.

§ **148. Le Feu Destructeur du Monde; Surtur et Loki.** — Le culte du feu avait perdu de son importance en Mythologie, à mesure que les attributions de la Déesse primitive du feu s'étaient réparties et partagées entre plusieurs divinités qui étaient ses dédoublements ; mais il reprit un nouvel essor dans les mythes *cosmogoniques*. Le Monde igné, appelé le *Séjour du Gâte-monde* (norr. *Mûspil-heimr*), passait pour le monde *primitif* ou le monde antérieur à tous les autres, et celui d'où, dans l'origine, étaient sortis les germes de vie qui avaient produit les différents êtres de la création. Après que la création fut achevée, le Monde igné devint principalement le Séjour du Feu destructeur, comme l'indique déjà son nom mythologique de *Séjour du Gâte-monde*. *Surtur* (p. *Svartus*, Noirci), le Chef du Monde igné, devint le représentant du Feu volcanique, destructeur de la terre et du ciel; et, comme Puissance destructrice et ennemie des dieux et des hommes, il fut considéré comme associé à la race malfaisante des *Iotnes* (v. § 166).

La Cosmogonie, en donnant un caractère plus général et plus abstrait aux divinités du culte, résuma en quelque sorte les Divinités présidant à la foudre, au soleil et au feu terrestre, dans le personnage presque allégorique de *Logi* (Flamme), qui, avec les deux Divinités, symboles abstraits de l'air et de l'eau, forma la Trinitié *Kâri* (Vent), *Logi* (Flamme) et *Hlœr* (Eau). Cette Trinité vint se placer à côté d'une autre plus ancienne, d'un caractère moins abstrait, et qui était composée de *Odinn* (Impétueux, Vent), de *Vili* (Agréable, Eau) et de *Vê* (Sacré, Feu). Celle-ci s'était substituée à une Trinité

plus ancienne encore, composée de *Odinn* (Vâthans), de *Hœnir* (Hagunis) et de *Hlôdurs* (Chlôdurs). Vers le septième ou le huitième siècle, à peu près, il s'est établi, dans quelques mythes, la confusion du démon *Logi* (Flamme, Feu Destructeur) avec le démon *Loki* (Clotureur, Génie Destructeur), parce que l'un et l'autre passaient pour contribuer à la destruction du monde. *Loki*, dans l'origine, était l'opposé de *Heimdallr* (v.p. 202); il était le Symbole de l'*Étoile du soir*, et par suite du *Crépuscule du soir* ou de l'approche de la *Nuit* et de la *Fin* des choses. Ainsi que *Lucifer* (Hesperus) il devint le *Génie du mal* et de la *Destruction* (v. *Chants de Sól*, p. 111); il fut par conséquent compté parmi les *Iotnes* (v. § 166) et se confondit, dans certaines traditions populaires, avec l'Iotne *Logi*, le Feu Destructeur du monde.

Telle est, en résumé, l'histoire *externe* du culte du Feu, telle qu'elle s'est produite comme expression du développement *interne* ou logique de l'idée religieuse source de ce culte. Ce développement progressif, continu et normal de l'histoire de *Taviti*, tel que nous venons de le faire voir, prouve que, dans le culte du Feu aussi bien que dans les autres parties de la religion, la Mythologie des Peuples de la *branche gète* forme la transition naturelle et nécessaire, de la religion des *Scythes* à celle des *Germains* et des *Scandinaves*.

CHAPITRE XIV.

F. L'EAU. — VRINDUS.

a. *Idée et attributions du Dieu et de la Déesse de l'eau chez les Scythes.*

§ 149. Nom primitif de l'eau dans les langues iafétiques. — Si le feu a été l'élément le plus utile à l'homme, au point de vue *moral* de la *civilisation*, l'eau lui a été cependant plus indispensable, puisque, ainsi que l'air, elle est même une des conditions de son existence *physique*. L'eau *méritait* donc d'être adorée aussi bien que l'air et le feu. Ce qui frappait l'homme primitif à la vue de l'eau c'était sa propriété particulière d'être toujours parfaitement *plane*. C'est pourquoi les tribus primitives de la souche *iafétique* désignaient l'eau par l'épithète *caractéristique* de *plane* (v. p. 170). C'est là le nom le plus ancien de l'eau dans les langues *iafétiques;* tous les autres noms sont postérieurs. Dans les grands

courants d'eau on remarquait surtout le mouvement *ondulé* ou l'entrelacement des ondes, et c'est pourquoi, dans la suite, on a aussi désigné l'eau par des mots dérivés d'un thème *vanda* (sansc. *und*, tourner, contourner), tels que, p. ex., le gothique *vatô*, le slave *woda*, le grec *hudôr*, le latin *unda*, le letton *udens*, etc. Le mouvement *ondulé* des eaux fut cause qu'on a souvent symbolisé, dans les mythes, les *eaux* par des *Serpents*. S'en tenant à l'observation purement extérieure et superficielle des choses, les hommes primitifs croyaient que l'eau était la *Mère* de la terre, et c'est pourquoi ils donnaient à la terre le nom de *aquatique* (v. p. 169), dans le sens de *issue de l'eau*. Voyant que les sources et les cours d'eau étaient alimentés par les pluies tombant du ciel, ils en conclurent que les eaux *terrestres* provenaient toutes du *ciel*. Aussi ces eaux passaient-elles pour un don fait aux hommes par le dieu *Ciel*. Par leur origine, les eaux étaient donc *célestes*, et par conséquent *pures* et *sacrées*. Ce n'est qu'après s'être séparées les unes des autres, que les nations primitives de la souche *iafétique*, dans leurs mythologies respectives, ont imaginé et établi des Divinités particulières pour présider aux eaux. Aussi faut-il considérer ces divinités particulières, dans les différentes mythologies, comme des dédoublements ou spécialisations du dieu *Ciel*, envisagé comme Dieu de la *pluie*, et qui, comme Source des eaux terrestres, était adoré, dans l'origine, par toutes les tribus de la souche *iafétique*.

§ **150. Vrindus Dieu des Eaux chez les Scythes.** — Aux yeux des *Scythes*, peuples pasteurs et nomades, les sources où s'abreuvaient leurs troupeaux, passaient naturellement pour une richesse, un bienfait du ciel, et, dans la suite, pour les symboles du Bien-Être et de l'Abondance. Aussi adoraient-ils une divinité, qui, selon eux, présidait aux Eaux et aux Sources du pays, ainsi qu'à l'Abondance et au Bien-Être de la Nation. De même que le *feu* sur la terre était considéré comme tirant son origine du feu *céleste* (v. p. 225), de même aussi les sources et les cours d'eaux passaient pour avoir une origine *céleste* et pour être alimentés par les nuages et les pluies du ciel. Aussi, dans l'origine, le dieu *Ciel* était-il également adoré en qualité de Dieu des Eaux (cf. gr. *Ouranos*, Ciel, et sansc. *Varounas*, Dieu des Eaux). Comme les pluies tombent du ciel, non pas quand il est brillant, mais lorsqu'il est chargé de nuages, le dieu *Ciel* devint le Dieu des Eaux, non pas en sa qualité

de *Brillant* (*Tivus*, v. p. 154), mais comme Dieu de l'orage appelé *Pluvieux* (*Pirkunis*, v. p. 155). Cependant comme les pluies et les rosées tombent souvent sans qu'il y ait des *orages*, le Dieu des Eaux se détacha de *Pirkunis*, comme *Pirkunis* s'était détaché de *Tivus* (v. p. 156). Il y eut dès lors une divinité *spéciale* présidant aux Eaux, et comme elle passait pour être la *Source céleste* des eaux *terrestres*, on la désignait aussi par un nom signifiant *Source*. Or, la source étant quelque chose de *frémissant* (cf. norr. *brinna*, p. *brinda*, pétiller, brûler, sourdre), d'*effervescent*, de *jaillissant* (norr. *hrinda*, p. *vrinda*, jaillir, lancer, éjaculer), le nom de *Vrindus* qui, en langue scythe, signifiait *Jaillissant*, devint le nom du Dieu des Eaux. Comme *Vrindus* s'est formé par le dédoublement de *Pirkunis*, à une époque où ce dieu était déjà connu comme une divinité *anthropomorphe*, *Jaillissant* fut également considéré comme un dieu anthropomorphe, résidant dans le *ciel* et présidant aux nuages pluvieux, sources des eaux terrestres.

Les peuples pasteurs, tels que les Scythes, comparaient les noirs nuages à un troupeau de bétail noir. La pluie qui tombait de ces nuages, qui alimentait les sources et abreuvait ainsi la terre, les hommes et les animaux, fut assimilée au *lait* (sansc. *payas*, boisson, lait) que donnait le bétail céleste. Ensuite comme, dans le langage symbolique des peuples de l'Antiquité, l'eau jaillissante et les rayons de lait étaient aussi l'emblème du sperme fécondateur, et que d'ailleurs l'idée de source réveillait naturellement celle d'origine et de génération, le dieu *Vrindus*, présidant aux nuages pluvieux, c'est-à-dire aux *taureaux* fécondateurs et aux *vaches* laitières du ciel, fut aussi préposé à la génération et à la fécondation tant par rapport à la terre que par rapport aux hommes et aux animaux.

Le nom de *Vrindus* (Source), en tant qu'il signifiait *Jaillissant*, était d'abord seulement du genre *masculin*, mais, en prenant encore la signification tropique d'*origine*, il devint aussi du genre *féminin*. Le nom de *Vrindus* étant dès lors à la fois masculin et féminin, on associa également, en mythologie, au dieu *Vrindus* une déesse du nom de *Vrindus* et personnifiant sa *qualité* (sansc. *çakti*, énergie). Les Grecs, en citant le nom de la déesse *Vrindus*, lui donnaient la terminaison féminine usitée dans leur langue; *Vrindus* fut donc rendu en grec par *Rhindè*, que les Latins changèrent naturellement en *Rinda* (v.

Plin, Hist. nat., 6, 7). Le dieu et la déesse *Vrindus* furent préposés non-seulement aux Eaux, mais encore à la Génération et à la Fécondité. Les nuages fécondateurs et fécondés du ciel, ayant été assimilés à des taureaux et à des vaches, les eaux, les torrents et les sources sur la terre, furent aussi symbolisées par ces animaux qui devinrent, par conséquent, les animaux *consacrés* au Dieu et à la Déesse *Vrindus*, et furent même désignés, eux-mêmes, par le nom de *vrindus* (cf. vieux-all. *rindur*, bétail), pris dans le sens de *bétail* fécondateur ou fécondé.

En leur qualité de Dieu et de Déesse de la Fécondité, les deux *Vrindus* eurent quelques attributions qui leur furent communes 1° avec le Dieu de l'Orage-Fécondateur (Scyth. *Pirkunis*, Pluvieux, v. p. 155), 2° avec l'épouse de celui-ci nommée *Pluie* (scyth. *Pirkia*; norr. *Frigg*), 3° avec le *Soleil*-Fécondateur, appelé *Targitavus*, et surnommé le *Maître* (*Pravus*, v. p. 184), et enfin 4° avec la *Lune-Mère*, appelée *Dame Productive* (scyth. *Artîn-paza*, v. p. 207), et surnommée la *Maîtresse* (*Pravaïa*). Le dieu et la déesse *Vrindus* furent principalement mis en un rapport mythologique plus intime avec le Dieu du *soleil* et avec la Déesse de la *lune*. Or, *Targitavus* et *Artîn-paza*, étant considérés comme le fils et la fille du Dieu *Ciel* (Tivus), et le Dieu *Vrindus* n'étant, dans l'origine, qu'un dédoublement ou une spécialisation du Dieu *Ciel* (v. p. 236), le Dieu et la Déesse *Vrindus* devinrent naturellement, dans la suite, le père et la mère de *Targitavus* et d'*Artîn-paza* (v. p. 219).

§ **151. L'eau, le symbole de la Clairvoyance.** — L'eau de pluie, comme élément *pur* et provenant du *ciel*, passait pour *sacrée* (norr. *heilög vötn*). Comme élément clair, transparent et pénétrant les corps par imprégnation, l'*eau* devint aussi le symbole de la clarté et de la pénétration de l'intelligence. D'un autre côté, comme on s'apercevait que les boissons, surtout les spiritueux, augmentaient, dans certains cas, la puissance et la vivacité des facultés intellectuelles (v. § 151), l'*eau*, le représentant des boissons en général, fut considérée comme la source de l'intelligence, de la sagesse et de la science. Voilà pourquoi, dans les mythologies anciennes, la Poésie, la Sagesse, la Vérité et les Représentants symboliques de la poésie, de la sagesse et de la prescience, telles que les Muses, les Néréïdes, etc., sont toujours mises en rapport avec les Divinités des *eaux* ou avec les eaux elles-mêmes. C'est ainsi,

par exemple, que, dans la mythologie hindoue, *Varounî*, l'épouse de *Varounas*, le Dieu des eaux, est aussi la Déesse des spiritueux (*Soura-dêvî*). Dans la tradition épique, le grand poëte *Valmîki* est fils de *Varounas*, le Dieu des Eaux. D'après le mythe tkrâko-grec, le poëte *Thamyras* est fils de *Neptune*, le Dieu des Eaux. Chez les Scythes, le Dieu et la Déesse *Vrindus* passaient également pour être doués de beaucoup d'intelligence et d'une grande prescience, comme le prouvent les témoignages qui, à cet égard, deviennent de plus en plus positifs dans les deux périodes suivantes. Les eaux, par suite de leur mouvement *ondulé* (v. p. 236), étaient symbolisées par le *Serpent*. Aussi le *Serpent*, comme symbole des eaux, est-il représenté, dans les mythes, comme doué d'une *intelligence* et d'une *prescience* supérieures. D'un autre côté, l'*Oiseau* qui, des hauteurs où il vole et où il se perche, semble tout voir, tout épier, passait également pour bien connaître les secrets des hommes et de la Destinée. Aussi c'est sur les oiseaux qu'on prenait l'augure (gr. *oïônos*, oiseau, augure); et c'est leur langage qu'on étudiait pour y découvrir quelque oracle. Les *Ames*, comme Génies intelligents, prenaient de préférence la forme d'*oiseaux* (v. *Chants de Sôl*, p. 95). Les oiseaux *aquatiques*, habitant l'eau, ce symbole de la sagesse et de la prescience, passaient surtout pour des oiseaux *prophétiques*. Le cygne (sansc. *hânsas*, nageur; lat. *olor*, habitant de l'herbe palustre, *ulva*) semblait jeter au vent ses oracles en monosyllabes et prophétiser en *aboyant* en quelque sorte. De là son nom de *svaknus* (*aboyeur*; norr. *svânr;* gr. *kuknos;* cf. lat. *ciconia*, v. p. 134, note). Les Scythes lui donnaient encore le nom de *aglu* (p. *agilu*; v. *Hésych.*, 1, 35) qui signifiait sans doute *Serpentin*, le cygne ayant une tête et un col de serpent (cf. armén. *anggh;* gaël. *eala*). Le cygne était l'animal consacré à *Vrindus*, considéré comme Dieu des eaux et de la prescience. Comme Dieu de la prescience et de la fortune, *Vrindus* était censé présider également à la *Destinée* des hommes.

b. ***Dédoublements et Divinités héritières du Dieu et de la Déesse des Eaux dans la religion des peuples de la branche gète.***

§ **152. Hagunis et Vili; Nirdus et Rindus.** — Le dieu et la déesse *Vrindus* passèrent dans la religion des peuples de la *branche sarmate* et dans celle des peuples de la *branche gète*. Les

peuples *sarmates* changèrent, par métathèse, le nom de *Vrindus* en *Vnirdus*, qui, plus tard chez les *Slaves*, fut changé en *Nirthus*. Le dieu et la déesse *Nirthus* restèrent le Père et la Mère de *Pravys* et de *Pravaïa* dans la mythologie des *Sarmates* et dans celle des *Slaves* (v. p. 219). Chez les peuples de la *branche gète*, *Vrindus*, le dieu des Eaux, de la Fécondité et de l'Abondance, prit le nom épithétique de *Chagunis* (*Agréable;* norr. *Hœnir*, p. Hagunis, Haunir) ou de *Vili* (Agréable); et ces deux noms, le premier surtout, prirent le dessus sur celui de *Vrindus*, qui disparut ainsi de la mythologie des *Gètes*, et ne fut pas transmis, par ceux-ci, à leurs descendants les *Germains* et les *Scandinaves*. Mais quant à la déesse *Vrindus*, elle se maintint, sous ce nom, dans la religion des peuples de la *branche gète*, et, par conséquent, elle fut aussi transmise aux *Germains* et aux *Scandinaves*, qui lui donnèrent, dans leur idiome, le nom de *Rindur* (p. *Vrindus*). De même que, dans la mythologie des *Scythes*, le Dieu et la Déesse *Vrindus* avaient été le père et la mère de *Targitavus* et d'*Artîn-paza*, ou de *Pravys* et de *Pravaïa* (v. p. 219), de même, dans celle des *Gètes*, le dieu *Hagunis* et la déesse *Vrindus* devinrent le père et la mère du dieu *Skalmoskis* ou *Thalès* (*Vali*, v. p. 197) et de la déesse *Skalmoskis*, qui, l'un et l'autre, remplacèrent, chez les Gètes, *Pravys* et *Pravaïa* (v. p. 217). Comme *Hagunis* et les deux *Vrindus* étaient les Dieux et la Déesse des Eaux, de la Pluie, de la Fécondité et de l'Abondance, et que ces attributions étaient aussi, en grande partie, celles de leur fils et de leur fille *Skalmoskis* (v. p.219), *Hagunis* et les deux *Vrindus* se confondirent aussi, en partie, avec le dieu et la déesse *Skalmoskis* (v. p. 192). Les uns et les autres eurent le nom épithétique de *Puissances bénignes* (norr. *blîd Regin*). *Hagunis* ou *Vili* confondu, en partie, avec son fils *Skalmoskis* (norr. *Freyr*), faisait partie de la Trinité composée de *Vâthans* (Odinn), de *Hagunis* (Hœnir) et de *Hlôdurs* (Hlôdurs) ou de la Trinité identique, composée de *Vâthans*, de *Vili* et de *Veihs* (ou *Vê*, v. p. 234).

§ **153. Hagunis, père de Hvildus.** — *Hagunis*, en sa qualité de père de la déesse *Skalmoskis*, devint aussi le père de la déesse *Hvildus* (v. haut-all. *Qvilt*, Combat à mort), qui était un dédoublement de *Skalmoskis*. En effet, *Skalmoskis* avait, entre autres attributions, celle de Déesse de la mort (v. p. 216). En cette qualité elle prit le nom de *Hâlî* et se détacha plus tard de *Skalmoskis*.

Hâli recevait chez elle les Morts, surtout les Occis (v. p. 223); car, comme elle avait, dans l'origine, un caractère guerrier, elle aimait aussi à voir des héros entrer dans sa demeure. Or, ces héros ne pouvaient y aller qu'après la mort, mais après une mort héroïque, c'est-à-dire par un combat mortel. C'est pourquoi *Hâli* choisit elle-même, sur le champ de bataille, ceux qui lui semblaient dignes d'entrer chez elle; et comme elle dirigeait en conséquence le combat à mort, elle eut elle-même le nom épithétique de *Hvildus* (norr. *Hilldur*, Combat à mort; v.-all. *Qvilt*). La déesse *Hvildus* n'était donc qu'une spécialisation de *Hâli*, laquelle était elle-même un dédoublement de *Skalmoskis*. Ensuite, comme les Déesses des Occis, *Skalmoskis*, *Hâli* et *Hvildus*, s'étaient substituées peu à peu, l'une à l'autre, *Hagunis* (l'ancien *Vrindus*), comme Père de *Skalmoskis* (l'ancienne *Artin-paza*), devint par cela même aussi le Père de *Hâli* (identique à *Skalmoskis*) et de *Hvildus*, qui était le dédoublement de *Hâli* (cf. p. 223). *Hagunis* passa, avec d'autant plus de raison, pour le père de la Déesse de la mort, qu'en sa qualité de Dieu du Destin (v. p. 249), il devait aussi être en rapport mythologique direct avec l'occision ou la mort, qui, aux yeux des peuples de l'Antiquité, était le Destin par excellence (cf. gr. *moira* et lat. *fatum;* norr. *orlög*, destin; holl. *oorlog*, occision, guerre).

§ **154. Mihmis une spécialisation de Hagunis.** — Le Dieu des Eaux et de la Pluie, *Hagunis*, devint l'héritier de *Vrindus*, qui lui-même n'était qu'une spécialisation du dieu *Ciel* (v. p. 237). Aussi quelques mythes anciens qui, dans l'origine, se rapportaient au *Ciel*, comme au Dieu des Eaux et de la Pluie, furent-ils appliqués par les *Gètes* à leur dieu *Hagunis*. Ces mythes rapportaient que le Dieu des Eaux se nommait aussi *Mihmis* (norr. *Mîmir*, *Pleuvant*, *Ruisselant;* cf. goth *milhma*, nuage); que *Mihmis* habitait, au ciel, un *lac céleste;* qu'il buvait de ses eaux *pures* et *sacrées*, et que, par là, son intelligence et sa prescience étaient chaque jour augmentées. Comme ces mythes pouvaient s'appliquer aussi à *Hagunis*, *Mihmis* aurait dû se confondre avec ce dieu, ou bien son nom aurait dû devenir un nom épithétique du dieu *Hagunis*. Cependant *Mihmis* fut distingué de *Hagunis*, et voici pourquoi. Dans cette seconde période se formèrent la plupart des mythes *cosmogoniques*. Par suite du système cosmogonique des *Gètes*, quelques anciens mythes sur les Dieux, ne cadrant pas avec l'ensemble, durent être modifiés en partie ou s'effacer complétement. Or, les *Gètes*, d'après leur

système cosmogonique, considéraient, comme appartenant à la race *iotnique* (v. p. 256), tous les êtres que, d'après ce système, ils durent supposer avoir existé *avant* la naissance des Dieux ou des *Ases*, ou qui passaient pour exercer une puissance ennemie ou opposée à celle de ces Ases. C'est ainsi, par exemple, que le dieu *Ciel* (Tius, v. p. 159) devint un des fils de l'*Iotne Gymir*, le représentant de l'Océan glacial primitif, et que, plus tard, *Háli*, la Déesse de la mort, fut rattachée, par son origine, à la race pernicieuse des *Iotnes*. *Mihmis* (Ciel), le dieu primitif des eaux, ayant dû exister avant *Vâthans* le chef des *Ases*, fut donc aussi rangé parmi les *Iotnes*, de même que, dans la cosmogonie grecque, tous les êtres mythologiques, qu'on supposait avoir existé avant *Zevs*, furent considérés comme des Êtres violents et *titaniques*. Et voilà pourquoi l'ancien *Mihmis* ne put se confondre avec l'*Ase Hagunis*, mais devint en quelque sorte le *Vrindus* ou le *Hagunis* des *Iotnes*.

§ **155. Les Nas-vunes (Nornes) et les Kval-kiusies (Valkyries).** — *Hagunis*, le Dieu des Eaux, le Dieu de la Prescience et du Destin, le Père de *Hvildus* (norr. *Hilldr*), eut aussi des rapports mythologiques avec les *Nornes* et les *Valkyries*, qui étaient les *Arbitres* du Destin et les *Servantes* de la Mort. Les Nornes *mythologiques* ont été conçues d'après les *Alhi-hrûnes* (Conseillères du sanctuaire) *historiques* (v. p. 217). Elles prévoient et prédisent l'avenir et sont censées déterminer le Destin. Comme Devineresses et Prophétesses mythologiques, elles se rattachent, comme les *Alhi-hrûnes*, principalement au culte du dieu et de la déesse *Skalmoskis* (v. p. 217). Les *Valkyries* ne sont proprement qu'une *spécialisation* des *Nornes*; ce sont des Nornes guerrières, les Arbitres du Destin dans les combats, et les *Conductrices d'âmes* (gr. *psucho pompoi*) des héros (cf. p. 204), c'est-à-dire les déités qui *choisissent* les héros destinés à mourir pour entrer dans les demeures célestes (v. p. 223). Par cela même que quelques-unes des attributions de *Hagunis* et de *Rindus* se sont confondues avec celles du dieu et de la déesse *Skalmoskis* (v. p. 240), les *Nornes* et les *Valkyries* ne se rattachent pas seulement au culte du dieu et de la déesse *Skalmoskis*, mais elles tiennent aussi, par quelques-uns de leurs caractères, au culte du dieu *Hagunis* et de la déesse *Rindus*. En effet, ainsi que *Hagunis*, elles affectionnent et habitent les *Eaux*. *Vurthus* (norr. *Urdur*, Passée), la principale des *Nornes*, habite

comme *Mîmir*, un *lac* céleste. *Saga* (Tradition), qui n'est qu'une spécialisation de la Norne *Vurthus* (Passée), réside sous l'Eau et boit avec *Vâthans*, considéré comme Dieu de la prescience (v. p. 203), les ondes fraîches et sacrées, pour augmenter par là son intelligence et sa science. Les *Nornes* et les *Valkyries* ont, comme *Hagunis*, la prescience et le don de la prophétie : aussi aiment-elles se revêtir d'une *dépouille de cygne* ou du plumage de cet oiseau aquatique et *prophétique* consacré à *Hagunis*. Elles sont donc aussi reconnaissables à leurs *pieds de cygne* ou à l'empreinte que leurs pattes de cygne laissent dans le sable de la rive ou du bord des lacs où elles aiment séjourner.

Le dieu *Hagunis*, doué de l'esprit de sagesse et de prophétie, avait sans doute aussi, comme attribut symbolique, des pieds de cygne, et, pour cette raison, il a pu être surnommé *Pied-plat* (goth. *braid-fôtus*, v. p. 246).

c. ***Les Divinités, Dédoublements et Héritières du Dieu et de la Déesse des Eaux, dans la religion des Germains et des Scandinaves.***

§ **156. Niörthr et Skadi.** — Le dieu scythe *Vrindus*, après avoir reçu, chez les peuples de la *branche gète*, les noms de *Hagunis* et de *Vili*, fut transmis par eux à leurs descendants les *Scandinaves;* il se retrouve, par conséquent, dans la Mythologie norraine sous les noms correspondants de *Högni* ou *Hœnir* et de *Vili;* mais il n'y figure point sous celui de *Rindur*, qu'il aurait dû prendre comme corrélatif au nom scythe de *Vrindus*. C'est que les *Scandinaves*, et principalement les *Svîes* (v. p. 58), qui avaient été longtemps en rapport avec les *Slaves*, adoptèrent de ceux-ci le dieu *slave Nirdus* (p. *Rindus,* v. p. 219) ainsi que son fils et sa fille *Pravys* et *Pravaïa*, et ils substituèrent ces Divinités à *Hagunis* et aux *Skalmoskis*, son fils et sa fille. *Nirdus*, l'ancien *Vrindus* scythe, passa ainsi dans la Mythologie norraine sous le nom de *Niörthr* au lieu de celui de *Rindur ;* et *Niörthr* fut substitué, dans le culte, au dieu *Hagunis*, dont le nom avait remplacé, chez les *Gètes,* celui de *Vrindus*. *Pravys* et *Pravaïa* passèrent également dans la Mythologie norraine sous les noms de *Freyr* et de *Freyia ;* et, depuis ce temps, ces noms, qui avaient existé dans les langues *gètes* comme noms communs signifiant *Maître* et *Maîtresse*, furent employés pour désigner le dieu et la déesse qui jusque-là avaient été nommés *Skalmoskis* (v. p. 217). Les divinités *slaves* étaient ap-

pelées les *Seigneurs* (sl. *Panie ;* norr. *Vanir*); aussi *Niörthur*, *Freyr* et *Freyia*, vu leur origine *slave*, furent-ils appelés, dans la Mythologie scandinave, les *Dieux Vanes. Hagunis* ayant été remplacé, dans le culte, par *Niörthur*, tomba au rang d'une simple divinité mythologique qui, ne vivant plus que dans la tradition, perdit de plus en plus son importance primitive. *Hagunis*, sous le nom de *Högni*, devint un personnage *épico-mythologique*, que la tradition, devenue ensuite entièrement *épique*, représenta comme le père de *Hilldr*, laquelle était le dédoublement de *Hel*, qui était elle-même le dédoublement de *Freyia* (v. p. 223). *Hagunis* figure aussi, sous le nom de *Hœnir*, dans quelques mythes anciens, qui, de bonne heure, sont devenus obscurs et inintelligibles au peuple norrain.

§ **157. La déesse Nerthus et Rindur.** — Les *Germains* qui habitaient les bords orientaux de la mer Baltique, et surtout les *Svêves* (p. Svaves, Slaves), qui étaient un peuple germanique mêlé à des *Slaves* (comme l'indique son nom même de *Svaves*, qui est dérivé de celui de *Svales* ou *Slaves*), adoptèrent de ceux-ci la déesse *Nerthus* et la substituèrent à la déesse *Rindus*, qui leur avait été transmise par leurs pères, les peuples de la *branche gète.* C'est cette déesse que *Tacite*, dans la Germanie, appelle également *Nerthus*, et qui est identique, par son origine et par ses attributions, avec la déesse *Rindur* des Scandinaves. Mais de même que les *Germains*, en adoptant des Slaves la déesse *Nerthus*, n'adoptèrent pas également, pour l'associer à cette déesse, le *dieu* slave *Nerthus*, de même les *Scandinaves*, en adoptant des Slaves le dieu *Nerthus*, n'en acceptèrent pas en même temps, pour l'associer à ce dieu, la *déesse* slave *Nerthus.* Ils ne songèrent pas même à associer de nouveau leur déesse traditionnelle *Rindur*, soit comme épouse, soit comme sœur, au dieu *Niörthur*, qu'ils avaient nouvellement introduit dans leur religion. C'est que, songeant à associer au Dieu des Eaux et de la Pêche *Niörthr*, une Déesse de la *chasse*, ils ne trouvèrent cette qualité ni dans la déesse slave *Nerthus*, ni dans la déesse *Rindur* transmise par leurs pères. C'est pourquoi ils adoptèrent des *Finnes* une Déesse de la chasse à laquelle ils donnèrent le nom de *Skadi* (Nuisible), qui était un ancien nom épithétique de *Skalmoskis* ou *Freyia* (*Vaitoskura*, v. p. 206), considérée comme déesse *chasseresse. Skadi*, à cause de son origine *finne*, fut rattachée à la race *iotnique* et passa pour être la fille de l'Iotne *Thiassi* (p. Thiarsi, Féroce, Querelleur).

Mais ce qui prouve qu'on voyait en elle principalement une espèce de *Freyia* Chasseresse ou une Déesse de la *lune*, c'est qu'il est dit, dans le Mythe, que *Skadi*, devant prendre au sort un époux parmi les Ases, désirait (sans doute comme héritière de la Déesse de la *lune*) obtenir pour époux le Dieu du *soleil Baldur* (v. *Snorra Edda*, p. 82). *Skadi*, comme Déesse de la *chasse*, ayant été associée à *Niörthur* (p. *Vrindus*) à la place de l'ancienne déesse *Rindur* (p. Vrindus), celle-ci ne figura plus dans le *culte* et tomba au rang d'une divinité émérite. Elle resta cependant encore, dans la tradition norraine, la mère de *Vali* (l'ancien *Thalès*, v. p. 199), qui était devenu le représentant du *Soleil* printanier (v. p. 199), comme *Niörthur*, autrefois le frère ou l'époux de *Rindur*, devint le père de *Freyr*, le représentant du Soleil automnal. *Rindur* garda, de plus, ses attributions de Déesse de la *Fécondité* et de l'*Abondance ;* mais ces attributions ne tardèrent pas à se confondre avec les attributions analogues de *Freyia*, laquelle, ayant un culte, fut substituée à *Rindur*, qui tomba ainsi au rang de simple déesse traditionnelle, et finit par s'effacer complétement dans la religion. *Freyia*, en devenant l'héritière de *Rindur*, acquit d'elle ses nouvelles attributions de Déesse des *Eaux*, et par suite de Déesse de la *navigation*. Comme Déesse des *Eaux*, elle se dédoubla et produisit ensuite plusieurs divinités particulières, nommées *Taufana* (Tacit. *Tamfana*), *Gefion* (cf. *Gefn*, *Mardöll*), *Huldur* et *Biört* (v. *Grimm*, Myth., p. 250), qui toutes, par conséquent, peuvent être considérées comme les dédoublements, les spécialisations et les héritières, non-seulement de *Freyia*, l'ancienne Déesse de la *lune* (Artinpaza) et la Déesse des *morts* (v. p. 223), mais aussi de *Rindur*, l'ancienne Déesse des *Eaux*.

§ **158. Le Caractère sacré attribué à l'Eau.** — Les attributions de *Niörthur* comme Dieu des Eaux, s'effacèrent en grande partie devant celles de Dieu de l'Abondance et des Richesses. Aussi *Niörthr* fut-il surnommé *le Riche* (v. *Chants de Sôl*, p. 122) et, plus tard, les érudits l'ont comparé à *Saturne*, le Dieu de l'âge d'or. De même que le septième jour de la semaine était consacré, chez les Romains, à *Saturne*, de même les peuples germaniques le consacrèrent à *Niörthr ;* mais au lieu de nommer ce jour d'après ce dieu, ils le nommèrent *Jour de Saturne* (angl. *Saturday*) ou *Jour du lavage* (norr. *laugardagr;* danois *löverdag;* suéd. *lördag*), parce qu'on y lavait ou *purifiait* les objets de la maison en l'honneur du Dieu

des Eaux. La déesse *Nerthus*, ainsi que le dieu *Niörthur*, fut considérée comme une divinité présidant à la Fécondité et à l'Abondance, plutôt qu'aux Sources et aux Eaux. De même que la déesse *Vrindus*, chez les *Scythes* (v. p. 238), elle passait aussi, chez les Germains, pour la *Mère des Dieux* (v. *Germ.*, cap. 40). Comme Déesse de la Fécondité elle était promenée en un char traîné par des vaches, ces animaux symboliques déjà consacrés à l'ancienne déesse *Vrindus* (v. p. 238). Comme Déesse des eaux et des lacs elle avait sa résidence au fond d'un lac qui se trouvait dans une île de la mer Baltique. D'après la religion des Germains et des Scandinaves, comme d'après celle de leurs aïeux les Scythes, l'eau de pluie, ainsi que l'eau de source, passait pour être *sacrée* et pour posséder des vertus *curatives*. De là le nom de *Eaux sacrées* (norr. *heilög vötn*), pour désigner l'eau de pluie qui était tombée pendant l'orage (v. *Helgakv.*, I, 1); de là le nom de *Vagues salutaires* (all. *heilawâg*), pour désigner l'eau *curative* puisée à une source sacrée; de là enfin le nom de *Pays sacré* qu'on donnait à Helgoland, parce qu'il y avait, dans cette île, une *source* sacrée. L'eau étant l'emblême de la Prescience et de la Prophétie (v. p. 238), le *Cygne*, l'oiseau aquatique par excellence, resta aussi, dans la Mythologie germanique et scandinave, l'animal consacré aux Dieux de la Divination et de la Prophétie. Les Êtres mythologiques doués de sagesse et de prévision, tels que les *Alfes*, les *Nornes*, les *Valkyries*, etc., étaient revêtus de la *peau de cygne* (norr. *alptar ham*) ou avaient des *pieds de cygne*. Aussi *Hœnir*, qui originairement était identique avec *Niörthr*, avait-il le nom de *Pied-plat* (v. p. 243). Plus tard la Tradition, ne sachant plus que *Pied-plat* était synonyme de *Pied de cygne*, rapporta que *Hœnir* avait le *pied long* (norr. *lang-fôtr*; v. *Snorra Edda*, p. 82). C'est de la même manière que, chez les Francs, la Tradition postérieure, ignorant que *Pied-d'auque* (Pes aucæ) était le nom épithétique populaire de l'ancienne déesse *Berthe* (v-all. *Berhta;* norr. *Biört,* v. p. 245), un des nombreux dédoublements de la déesse *Nerthus*, la confondit avec la Reine Berthe au *grand pied* (v. *Grimm*, Mythol., p. 258). Il est très-probable que *Baldur*, le Dieu de la vision (v. p. 199), et *Niördur*, appelé antérieurement *Hœnir*, passaient également pour avoir des *pieds de cygne*, auxquels ils étaient reconnaissables comme les Nornes et les Valkyries. La Mythologie, bien qu'elle n'ait plus eu entière connaissance de cette particularité, l'indiquait cependant encore indirectement. Car elle

rapportait (*Snorra Edda*, p. 82) que *Skadi*, ayant à choisir un époux parmi les *Ases*, dut faire son choix en voyant seulement les *pieds* de ces dieux. *Skadi* qui aurait aimé épouser *Balldur* (v. p. 245), espérait le reconnaître à ses *beaux pieds*, c'est-à-dire, sans doute, à ses *pieds de cygne*. Mais il y avait encore un autre Ase ayant de beaux pieds ou des *pieds de cygne*, savoir *Niördur*; et *Skadi*, ignorant cela, et pensant avoir découvert *Balldur*, tomba malheureusement, dans son choix, sur *Niördur* [1].

CHAPITRE XV.

G. L'OCÉAN. — THAMI-MASADAS.

a. *Le Dieu de l'Océan chez les Scythes.*

§ 159. Noms de la mer dans les langues iafétiques. — Aussi longtemps que les peuples primitifs de la race de *Iafète* habitaient ensemble leur berceau primitif sur un plateau élevé (v. *Les peuples primitifs de la race de Iafète*, p. 8), ils ne connurent point la mer. Ils ne pouvaient avoir vu que la mer Caspienne avec le lac Aral. La stupeur qui donc dut saisir ces peuples lorsqu'ils virent, pour la première fois, la grande mer agitée, fit donner à ce vaste élément le nom d'*Effrayant* (sansc. *timi;* scyth. *thami*, *tama;* cf. assyr. *Semi* ou *Zamis;* v. *Euséb.*, Chronic. arm., 1, p. 98). Ce nom se rattachait à un thème *TaMa* ou *MaTa*, qui exprimait l'idée de *frapper* (cf. lat. *metus*), *étourdir* (cf. gr. *thambos*), *effrayer* (cf. lat. *timeo*); et c'était là, sans doute, le plus ancien nom de la mer que les langues *iafétiques* eussent en commun. Les *Hindous* furent probablement les premiers qui vissent le grand Océan où se jette l'Indus. Ils considéraient cette mer comme le *confluent* des *eaux* terrestres (sansc. *sam-udra*, océan), et comme ces eaux terrestres provenaient, à ce qu'on

[1] Je ne sais s'il y a quelque rapport éloigné entre ce mode de choisir un époux et l'épreuve à laquelle on soumet le nouveau marié, aux noces dans le *Berry*. « Quand sonne l'heure du repos pour les époux, on fait ranger par terre toutes les « femmes de la noce ensemble, et sur le dos; on les déchausse de leurs bas et « de leurs souliers; on les cache toutes d'un drap, depuis la figure jusqu'aux « mollets exclusivement, qui seuls restent découverts. Dans ce pêle-mêle de « *jambes* nues, le mari doit reconnaître, sans se tromper, celles de sa femme. « S'il met la main dessus, il a le droit d'aller se coucher immédiatement; sinon, « son bonheur est renvoyé à la nuit du lendemain. » FÉLIX PYAT, *Les Français peints par eux-mêmes*, t. II, p. 329.

croyait (v. p. 236), des eaux *célestes*, et que le Dieu des eaux célestes se nommait *Varounas* (le *Cercle*, la *Sphère*, v. p. 177; gr. *Ouranos*), ce dieu devint également et le Dieu des Eaux célestes et le Dieu de la *Mer*. Dans les Védas, *Varounas* est encore presque exclusivement le Dieu des Eaux *célestes*, c'est-à-dire des Nuages; ce n'est que plus tard qu'il devint exclusivement Dieu des eaux *terrestres* et de la *mer*. Les peuples de la famille *hellénique* réservèrent le mot de *ouranos* pour désigner seulement le *ciel;* ils ne l'employèrent point comme les Hindous pour désigner également le confluent des eaux *terrestres*. Frappés d'étonnement à l'aspect de l'immense *plaine* (cf. p. 170) que présente l'Océan, ils lui donnèrent le nom de *Pontos* (Epandu; lat. *pandere*; cf. lat. *æquor*, plan; *aqua*, plane). Mais voyant que cette plaine liquide était sans cesse *agitée* par les *vagues*, ils donnèrent aussi à l'Océan le nom plus général de *Agité* (*Ogèn*, p. *Vagèn; Ogènos; Okéanos;* sansc. *aughas*, p. *vagas;* norr. *vâgr*, v. *Alvismâl*, str. 25).

§ 160. Signification du nom de Thami-masadas. — Les Scythes qui ont conservé généralement, dans leur langue, les termes *primitifs* (v. p. 134), ont désigné la *Mer* par l'ancien mot *Tamis* ou *Thami* (Redoutable). Ils croyaient, avec les autres peuples *iafétiques*, que la mer était formée par les eaux du ciel; que cette descente des eaux célestes se faisait à l'*est* de la terre (*Hérodot.*, IV, 8), et que la *terre* (*apia*, aquatique, v. p. 170) était sortie de l'océan et, par conséquent, entourée par lui comme d'un *cercle*. Les Scythes croyaient également que la mer était encore alimentée par les rivières et les fleuves qui prenaient leur source (*vrindus*, v. p. 237) dans des *lacs*, et c'est pourquoi ces lacs furent appelés non-seulement *Sources des fleuves*, mais aussi *Sources de la mer* (scyth. *Tamavrindus*; *Plin.*, H. N., *Teme-rinda*). A l'époque où les *Scythes* apprirent à connaître l'océan, ils n'étaient déjà plus dans la période de la *conception intuitive*, d'après laquelle certains objets de la nature furent considérés *directement* comme des dieux. Aussi l'Océan ne fut-il plus conçu *lui-même* comme un dieu; mais les *Scythes*, étant entrés dans la période de l'*intuition rationnelle*, conçurent un dieu *présidant* à l'océan. Ce dieu, dans l'origine, n'était non plus *zoomorphe*, mais tout d'abord *anthropomorphe;* et il eut, comme *personne* divine, le même nom de *Thami* qu'avait l'*élément* auquel il devait présider. Ce dieu anthropomorphe *Thami*, la plus jeune, par ordre

de conception, de toutes les divinités *scythes*, passait pour être plutôt terrible et *redoutable* que bienveillant et bienfaisant. Aussi les *Scythes* de la mer Caspienne et de la mer Noire mettaient-ils la pêche et la navigation maritime *heureuses*, non dans les attributions du Dieu redoutable *Thami*, mais dans celles du Dieu et de la Déesse *Vrindus* (v. p. 240). Cependant quelques tribus scythes de la mer Caspienne paraissent aussi avoir adoré *Thami*, et l'avoir considéré même comme la souche de leurs rois. En effet, les *Masa-Gètes* qui se disaient issus du Soleil (v. p. 27) avaient pour reine *Thamyris* ou *Tomiris*, dont le nom signifiait probablement *Océanide* ou *Fille de Thami* (cf. sansc. *tamara*, fleuve; gr. *Thamyros*, *Thymbros*, *Thybris;* lat. *Tiberis*, fils de *Neptune*), et qui appartenait sans doute à une famille de rois qui avait pour Aïeul le Dieu de l'océan *Thami*. Les *Scythes royaux*, établis sur les bords septentrionaux de la mer Noire, et qui mangeaient des poissons de *mer*, *sacrifiaient* au dieu *Thami*, que Hérodote (IV, 59) a désigné par le nom équivalent grec de *Poseidôn*. L'eau, cet élément clair et limpide, étant le symbole de la clarté de l'intelligence (v. p. 238), et la mer, par sa profondeur, son étendue et son ancienneté, rappelant la profondeur et les mystères de la Tradition antique (cf. *Saga*, p. 149), le Dieu de l'océan passait également pour être en possesion d'un trésor de science, d'autant plus que son nom (*Thami*, Étourdissant) était presque synonyme de celui du breuvage *étourdissant* (sansc. *madhu;* gr. *methu;* norr. *miödr*) ou *enivrant*, auquel les peuples anciens attribuaient la propriété d'exciter les facultés intellectuelles (cf. gr. *thambos*, étourdissement, ivresse) et d'inspirer la science et la prescience (v. p. 238). Aussi les *Scythes* donnaient-ils au dieu *Thami* l'épithète de *Maza-dâs* (zend. *maz-dâo*), qui signifie *Beaucoup-brillant* ou *Beaucoup-sachant*, ou ce que les Latins désignaient par le mot de *Genius* (cf. scythe *Okta-masa-dâs;* norr. *âtt-vættr*, Génie de la Contrée; zend. *Ahuro maz-dâo*, Soleil Beaucoup-sachant). Chez les Hindous et chez les Thrâkes, le Dieu de l'océan *beaucoup-sachant* était même mis en rapport avec la *poésie*. C'est ainsi que d'après la tradition hindoue, le poëte *Valmîki*, l'auteur du *Ramâyana*, était fils de *Varounas*, le Dieu de l'océan, et que, d'après la tradition thrâko-grecque, le poëte thrake *Thamuras* était fils de *Poseidôn*, le Dieu de la mer.

§ 161. Le Serpent de l'Océan. — L'*Effrayant Beaucoup-*

sachant (Thami-Masadâs) étant le Dieu de l'océan, mais non l'Océan lui-même, beaucoup d'anciens mythes, sans toucher à ce dieu, ont pu être rapportés à l'océan tout seul. D'après le symbolisme de l'Antiquité, l'*eau*, considérée par rapport à ses effets salutaires, est représentée par l'*Hydre* (gr. *hudra*, aquatique), tandis que ses effets terribles, tels que, par exemple, l'agitation des vagues salées, sont symbolisés par le Serpent *vénimeux*. C'est ainsi que, dans le mythe hindou, l'océan primitif que couve le Soleil ou qui sert de couche au dieu *Vichnous*, est représenté par le serpent *Sans-fin* (sansc. *Anantas*); et, d'après *Pline* et *Solin*, le Serpent ou Dragon du jardin des Hespérides désignait les eaux ondulées qui entouraient et protégeaient ce jardin. Les *Scythes* ont donc aussi pu imaginer que dans l'océan, qui, d'après eux, entourait la terre comme un cercle, gisait un *serpent gigantesque*. Ensuite on croyait que, si le Soleil ne faisait pas évaporer une grande partie des eaux de la mer, celle-ci finirait par envahir les continents. Le Soleil passait donc pour le *Protecteur* de la terre et pour l'Ennemi et l'Adversaire du Serpent gigantesque de l'océan. Cette lutte du Soleil (Thôr) contre le Serpent de mer diffère, non quant à la forme, mais quant au fond, de la lutte analogue que Indras (le Soleil), d'après la mythologie hindoue, soutenait contre *Vritras*, et de celle que, d'après la tradition persane, *Féridoun* entreprit contre *Ashi-dahaka*. En effet, *Vritras* (le Dévorateur; cf. lat. *voratrum;* gr. *barathron*) symbolise originairement les *nuages noirs* qui avalent le soleil; et, par conséquent, la lutte du *Tueur de Vritras* (sansc. *Vritra-hâ*) ou d'Indras contre ce monstre est une lutte de la *lumière* contre l'*obscurité*. D'un autre côté, *Ashi dahaka* (le Serpent pernicieux) est un dragon *brûlant* qui veut dévorer les nuages fécondateurs de la terre, et *Féridoun*, son adversaire, est le Dieu de l'orage qui arrose le sol; sa lutte contre le Dragon est donc une lutte de l'*humidité* contre la *sécheresse*.

b. *Le Dieu de l'Océan dans la religion des peuples de la branche gète.*

§ **162. Les Héritiers de Thami-masadas.** — Les peuples de la *branche gète* changèrent le mot *Tamis* (scytho-gr. *Thami*, Effrayant, Océan) en *Samis* (norr. cf. *Samr*, Effrayant, Océan; *samleitr*, visage effrayant) et en *Tomis* (norr. *tomr*, désert). Le bourg principal des *Gètes*, qui était situé près de la mer, portait le nom de *Tomeis* (Maritime), que les Grecs changèrent en *Tomis* et plus tard en

Tomoi, pour pouvoir y rattacher, par l'étymologie, le mythe sur *Médée* (gr. *Medeïa*, Maîtresse, la personnification de la lune, cf. p. 207). Le nom propre scythe de *Tom-bagos* (*Bœckh*, Corp. Inscr. gr., nos 2061, 2071) signifiait sans doute *Servant l'océan ou la mer* (cf. langob. *mar-pah*, Soigne-chevaux). Dans la suite le mot *tomi* (effrayant) prit de plus en plus la signification de *trouble*, *obscur*, *désert*, *vide*, et il perdit celle de *mer* ou *océan*, à mesure que les peuples *gètes*, s'étant familiarisés avec la mer, ne la considéraient plus comme *redoutable*. Dès lors, pour désigner le Dieu de l'océan redoutable, le nom propre de *Tami* fut remplacé par le nom plus expressif de *Agis* (norr. *Œgir*; sansc. *Ahis*; gr. *Echis*) qui signifiait le *Serpent* océanique, dont le vaste anneau entourait la terre. La Cosmogonie s'étant développée dans cette période (v. p. 241), l'océan, symbolisé sous le nom de *Gumis* (norr. *Gymir*, Entourant, Protégeant), fut considéré comme le Père de la Terre (cf. *Apia*, la fille de l'Eau, v. p. 169). *Gumis* (Gymir) devint même alors le Père de *Tius* (*Ciel*; norr. *Tyr*), comme dans la Cosmogonie hindoue *Indras*, sous le nom de *Aptyas* (Issu des Eaux), était fils des Eaux célestes. C'est alors que se formèrent, chez les peuples *gètes*, les mythes sur l'inimitié et la lutte entre le Serpent *Agis* et le dieu *Thonars* qui avait été substitué au Dieu du *soleil* (v. p. 204). *Gumis*, la personnification de la mer primitive, et *Agis*, le symbole de la mer *redoutable*, différaient complétement de l'Ase *Hagunis* (Hœnir), le Dieu *bienfaisant* et bienveillant des Eaux. Aussi, dans la tradition cosmogonique, assignait-on à *Gumis* et à *Agis* une origine *iotnique* (v. p. 256). Bien qu'ils fussent, déjà par leur origine, les ennemis des Dieux, *Gumis*, le père de *Tius*, et *Agis* (l'Océan) se trouvaient cependant, dans certaines circonstances, en rapport d'amitié avec eux. En effet, la Mer iotnique (Gumis) était aussi le receptacle des eaux fécondantes qui, sous forme d'exhalaisons, étaient aspirées par les *Célestes* (norr. *Tivar*, Dieux). C'est pourquoi il est dit que les Ases tenaient en hiver leurs *compotations* chez *Agis* ou *Gumis;* et comme le Soleil, dont les rayons étaient d'*or*, se couchait chaque soir dans la mer, l'Océan, ainsi enrichi, passait pour avoir toutes choses en or. Enfin, comme la mer était le symbole de la Science, de la Prescience et même de la *Poésie* (v. p. 238), l'Iotne *Agis* passait pour un *Beaucoup-sachant* ou *Magicien*, et, dans les *compotations*, il aimait à s'entretenir surtout avec l'Ase *Bragi*, le Dieu de la poésie (v. *Braga-rædur*).

c. Le Dieu de l'océan dans la religion des peuples germaniques et scandinaves.

§ **163. Œgir, Hymir, Hlær.** — Dans l'idiome scandinave le mot *Samr* (p. *Samis*) a conservé l'ancienne signification de *Océan* dans quelques noms propres composés, comme, par exemple, dans *Sams-ey* (Ile de *Samr* ou de l'Océan), *Sam-land* (Pays maritime; cf. *Samo-Gitia*, la Gétie maritime; cf. *Samo-thrakè*, la Thrace maritime). Mais la signification ordinaire de *samr* était *effrayant, sombre* (cf. norr. *sam-leitr*, visage sombre). *Œgir*, l'ancien *Agis*, substitué à *Tamis*, était le Dieu *redoutable* de l'océan, par opposition à *Niördur* (cf. p. 242) ou *Hœnir*, qui passaient pour être les Dieux *bienfaisants* et bienveillants des Eaux, c'est-à-dire des fleuves et de la navigation favorable sur mer. *Gymir* (*Hymir, Ymir*), l'ancien *Gumis*, resta, dans la Cosmogonie scandinave, le Symbole de la Mer *primitive* et devint dans la suite le Symbole du Monde *glacial* primitif. Sa femme était nommée *Orboda* (Forts-brisants) et symbolisait les brisants et les banquises qui rendent la navigation si périlleuse dans les mers arctiques. Le fils de *Gymir* et d'*Orboda* était *Beli* (Hurleur), la Personnification du bruissement des vents et des flots dans la mer hivernale. La sœur de *Beli* est *Gerdur* (Ceignant, Protégeant, Paisible); elle est la Personnification de la mer *hivernale*, devenant paisible, accessible et navigable en été.

Gymir, le Symbole de la mer de glace, prit, comme Représentant de la mer *fondue* ou liquide en été, le nom de *Hlær* (Tiède), et se confondit, avec *Œgir*, le Symbole de la mer en été et en automne. *Hlær* (Océan tiède) fut considéré comme le fils de l'*Hiver* primitif nommé *For-niótr* (Préoccupant; cf. slave *Porenut*), et passa pour le frère de *Kâri* (Vent froid) ou *Vindr* (Vent), et de *Logi* (Flamme) ou *Eldr* (Feu), Trinité qui s'est formée après celle de *Odinn, Hlôdur* et *Hœnir*.

§ **164. Noms épithétiques et Symboles de l'Océan et des Eaux.** — L'ancienne épithète honorifique de *Beaucoup-sachant* (scyth. *masa-dâs*), qu'on donnait à *Tamis* comme doué de science et de prescience, se transmit aussi à son successeur et héritier *Œgir*; mais elle prit, chez les Scandinaves, la signification défavorable de *Magicien* (norr. *fiöl-kunnigr*, beaucoup-sachant, magicien, v. p. 151). Dans la mythologie norraine, *Œgir* passe pour Magicien, d'abord parce que l'Océan exerce une certaine magie, une fascina-

tion sur l'esprit des hommes, et ensuite parce que *Œgir* appartient à la race des *Iotnes* qui sont *beaucoup-sachants* (norr. *hund-visir, sachant cent* choses) et de redoutables magiciens (cf. p. 154). Dans quelques idiomes germaniques *Fimul*, *Fimbul* ou *Fifl*, qui signifiait *Effrayant, Étourdissant*, était un nom épithétique de *Œgir* (cf. anglos. *Fifl-cynn*, Engeance de l'Effrayant, synonyme de Monstres marins; *Fifl-d'or*, Porte de l'océan, synonyme du norrain *Œgisdyr*). Plus tard ce nom garda seulement la signification générale de *Terrible*, et c'est pourquoi l'Hiver affreux, qui précédera le *Crépuscule des Grandeurs* (norr. *Ragna-rökur*) ou la Fin du monde, est désigné par le nom de *Fimbul-vetr* (l'Hiver terrible; cf. *Fimbul-fambi*, Terrible Fat ; *Fimbul-thulr*, Terrible Conteur). Enfin *fifl* (étourdissant) prit encore la signification de *ensorcelé*, *hébété*, *stupide*. *Œgir*, le Dieu de l'Océan, se différencia complétement, dans la mythologie norraine, du *Serpent* vénimeux, qui était le Symbole des eaux agitées et salées de l'Océan. Cette distinction s'établit d'autant plus facilement qu'on n'avait plus conscience de la signification primitive du nom de *Œgir* (gète *Agis*, Serpent). Ce Serpent, qui de son anneau entoure la terre appelée l'*Enclos moyen* (norr. *midgard*), eut le nom de *Serpent de l'Enclos moyen* (norr. *Midgards-orm*); et comme les dragons en général, passaient pour des animaux *fascinateurs*, et que le Serpent de l'Océan se défendait, contre le Dieu du *soleil*, moyennant la *magie*, ce serpent eut aussi le nom de *Fascinateur solaire* (norr. *Iörmun-gandr*, v. p. 193). Quelques-unes des attributions du Dieu du soleil, entre autres celle d'*Ennemi* ou d'*Adversaire* du *Fascinateur solaire*, ayant passé à *Thôr* (v. p. 204), ce dieu devint, dans la Mythologie norraine, le grand *Ennemi du Serpent de mer*. Comme fils de *Iörd* (Terre), *Thôr* est par cela même déjà le *Protecteur* de la terre ou de *l'Enclos moyen* (norr. *Midgards-veorr;* cf. scyth. *Tavit-varus*, p. 192), et il la protège surtout contre les *débordements* de l'Océan ou contre les attaques ou envahissements du Serpent nommé *Fascinateur solaire*. Dans les légendes du Moyen âge, les débordements des fleuves ou les inondations apaisés ou arrêtés par certains *Saints* qui furent substitués au *Soleil*, ont aussi été symbolisés par des Serpents ou *Dragons* représentés comme domptés ou vaincus par ces Saints. Parmi ces Dragons symboliques, on remarque, par exemple, la *Chair-salée* à Troyes, le *Dragon de Saint-Marcel* à Paris, la *Gargouille de Saint-Romain* à Rouen, lesquels sont les

Symboles des inondations de la Seine. Tels sont encore la *Kraulla* à Reims sur la Vesle, le *Dragon de Saint-Bienheuré* à Vendôme sur le Loir, la *Grande-Gueule* ou la *Bonne-Sainte-Vermine* à Poitiers, au confluent du Clain et de la Boivre, la *Grouille* (cf. Kraulla) à Metz sur la Moselle, la *Tarasque* à Tarascon sur le Rhône, etc.

Le Dieu de l'Océan *Œgir* ne fut plus *adoré*, en Scandinavie, comme les Dieux proprement dits ou comme l'avait été autrefois *Tamis* (v. p. 249), dont il était l'héritier et le successeur; il fut seulement compté parmi les Êtres mythologiques surhumains qu'on nommait *Thurses* ou *Iotnes*.

Nous avons retracé maintenant l'histoire de l'origine et des dédoublements de toutes les Divinités *scythes*, et montré comment elles se sont transformées dans la religion des peuples de la *branche gète* et dans celle des *Germains* et des *Scandinaves*. Ce tableau rapide, mais complet, prouve d'abord que toutes les Divinités des Germains et des Scandinaves sont les continuations, les métamorphoses et les dédoublements de celles des *Gètes*, comme les divinités des *Gètes* sont les continuations, les métamorphoses et les dédoublements de celles des *Scythes;* il prouve ensuite que le mythologie chez les *Scythes*, chez les *Gètes*, et chez les *Germains* et les *Scandinaves* n'est que le développement normal, dans trois périodes successives, d'une *seule et même religion ;* et que, par conséquent, les *Germains* et les *Scandinaves* sont les fils des peuples *gètes*, comme les peuples *gètes* sont les fils des *Scythes*. Cette dernière thèse, qui est ici de la plus grande importance pour nous, sera encore confirmée par la *similitude* qu'on remarque, entre la religion des Scythes, celle des Gètes, et celle des Germains et des Scandinaves, d'abord, quant aux *Êtres mythologiques non adorés* et ensuite, quant aux *phénomènes* que présentent le *culte* et les *usages religieux* de ces peuples.

II. ÊTRES MYTHOLOGIQUES NON ADORÉS.

CHAPITRE XVI.

A. LES THURSES ET LES IOTNES.

§ **165. Les Dieux adorés et leur nom générique.** — Les Dieux *adorés*, chez les *Scythes*, étaient dans l'origine les repré-

sentants des principaux objets utiles ou bienfaisants de la Nature, savoir le ciel, la terre, le soleil, la lune, le feu, l'eau et la mer; et ces objets divinisés passaient pour être les *Protecteurs* et les *Bienfaiteurs* des hommes et du monde. Aussi longtemps que ces Dieux étaient encore *zoomorphes*, ils ne pouvaient pas former un même genre, une même *famille*, et, par conséquent, ils ne pouvaient pas non plus avoir un *nom* générique. Mais plus tard, étant devenus *anthropomorphes*, ils pouvaient aussi être considérés comme appartenant à une même *famille*, comme formant une espèce distincte, et comme ayant un seul et même domicile. Dès lors on leur assigna à tous le *ciel* pour demeure; et voilà pourquoi le *nom* générique, le plus ancien, par lequel on désignait les Dieux comme une espèce distincte, et celui qui existait déjà lorsque les différentes branches de la race *iafétique* ne s'étaient pas encore séparées les unes des autres, était le nom de *Célestes*, (Habitants du ciel) par opposition à celui de *humains* (ou habitants de la terre, cf. p. 173). Ce nom de *Célestes*, les Hindous l'ont exprimé par *daivâs*, les Grecs par *théoï* (p. *deifoï*, *deihoï*), les *Scythes* par *taivas* (norr. *tîvar*, *dîar*). Plus tard, surtout chez les peuples de race scythe, le nom propre ou épithétique du Dieu qui était le plus généralement adoré, devint le nom choisi pour exprimer l'idée de *dieu* en général. C'est ainsi que les peuples de la branche *parthe* et *sarmate* vénéraient surtout le *Soleil*, auquel ils donnaient le nom épithétique de *Pakus* (Respectable, v. p. 183; sansc. *bhagas*; pers. *baga*; gr. *bakchos*; slave *bog*); et ce nom est devenu plus tard, chez leurs descendants, les *Parthes* et les *Slaves*, le nom de dieu en général. Voilà pourquoi le titre de *Paku-purus*, que se donnaient les princes *parthes*, signifiait, dans l'origine, *Fils du Respectable*, c'est-à-dire Fils du *Soleil*; mais il prit plus tard le sens plus général de *Fils de Dieu*, de sorte que les historiens persans et arabes purent employer le nom de *Fak-fur* pour traduire et exprimer le titre de *Fils du Ciel* (chinois *Tien-tseu*) que portaient les Empereurs de la Chine. Le mot slave *bog* (dieu) est dérivé du scythe *Pakus* (le Respectable), qui était le nom épithétique du Soleil (v. p. 183). Chez les peuples de la *branche gète*, un autre nom épithétique du *Soleil* devint également, plus tard, le nom commun pour désigner *Dieu* en général. En effet, ces peuples considéraient le Soleil surtout comme le dieu *intelligent* et lui donnaient, par conséquent, le nom épithétique

de *Got* (Avisé, Intelligent; scyth. *Geta;* cf. norr. *gautr;* lat. *catus*, avisé), qui, dans la suite, devint l'expression pour désigner l'Être divin en général (cf. all. *Gott*). Les peuples *scandinaves* et *germaniques*, pour désigner les Dieux (norr. *godh*) plus spécialement comme *Protecteurs* des hommes, les ont nommés *Ases* (p. *Anses*; norr. *Æsir*), c'est-à-dire *Supports* ou *Soutiens* (sansc. *ansas*, épaule; *lat. ansa*, support, épaule, anse; *âra* p. *ansa*, support, autel); les Déesses furent appelées les *Amies* ou *Amantes des Ases* (norr. *Asynior* p. *Asviniar*).

§ **166. Les Thurses et les Iotnes.** — A côté des Dieux qu'ils adoraient, les *Scythes*, ainsi que les autres branches de la race *iafétique*, conçurent des Êtres mythologiques doués d'une puissance *surhumaine*, et qui, plus ou moins anthropomorphes ou zoomorphes, représentaient les forces gigantesques, terribles et pernicieuses de la Nature. Ces Êtres *surhumains*, qui passaient plus ou moins pour les Ennemis des Dieux et des humains, n'étaient pas *adorés* mais plutôt craints ou haïs des hommes. Comme, dans l'origine, les *Scythes* habitaient, dans l'Asie, des plateaux élevés, où les pluies étaient, pour eux, un bienfait, et la *sécheresse* une calamité, ils durent considérer comme des Démons malfaisants, les Représentants ou les Personnifications mythologiques des vents secs, qui, dans ces contrées, chassaient, absorbaient, ou comme on disait, *mangeaient* les nuages *fécondateurs*, rassemblés et amenés par le dieu *Ciel* (Tivus), surnommé *Pirkunis* (Pluvieux, Orageux, v. p. 155). Aussi ces Démons avaient-ils les noms de *Turses* (Secs, Arides; gr. *tarsos;* goth. *thairs;* all. *dürr;* cf. lat. *terra*, sèche) et de *Itunes*[1] ou *Iotnes* (Mangeurs; sansc. *ad;* lat. *edere;* norr. *ëta*, manger). Le nom du roi scythe *Itun-tursus* (scytho-grec *Ithanthursos;* Justin *I-an-dyssus*; cf. norr. *Iötun-thurs*) prouve que les *Turses* et les *Iotnes* étaient déjà connus des *Scythes* sous ces noms mythologiques. Les traces de la *foudre*, ou, comme disaient les Scytho-Grecs, de *Hèraklès*, que l'on montrait, en Scythie, sur les bords du Tyras (*Hérod.*, IV, 82), étaient, sans doute, les marques du combat terrible que, d'après la tradition mythologique, le Dieu du tonnerre (Pirkunis) avait livré, en cet endroit, à ses ennemis les *Turses* et les *Itunes* (v. p. 156).

[1] Dans *Itunes* le *u* est bref et l'accent est sur la première syllabe radicale. C'est pourquoi on fait bien d'écrire et de prononcer en français *Itnes* ou *Iotnes* au lieu de *Itunes*.

Les traits que les *Gètes* tiraient avec leurs arcs contre le ciel, toutes les fois qu'il y avait un orage, étaient dirigés contre les Démons, que le Dieu du tonnerre *Skalmoskis* était supposé combattre; et cette habitude qu'*Hérodote* considérait comme une injure sacrilége faite à *Zevs*, était au fond, c'est-à-dire aux yeux des *Gètes*, un acte pieux et méritoire, ayant pour but de venir en aide au dieu *Firgunis* ou *Skalmoskis*, dans sa lutte contre les *Thurses* et les *Itunes* (v. p. 160).

Dans la mythologie des *Scandinaves*, ces Démons durent prendre un caractère quelque peu différent de celui qu'ils avaient eu dans la religion des *Scythes* et dans celle des peuples de la *branche gète*. En effet, comme dans le Nord, ce ne sont pas les vents brûlants et secs, mais les *froids* excessifs de l'hiver qui sont nuisibles ou pernicieux; les *Thurses* et les *Iotnes*, de Géants de *sécheresse* qu'ils avaient été dans l'origine, devinrent, dans la Mythologie scandinave, des Géants de *glace*. Leur nom de *Thurses* (Secs, Raides) désigna dès lors, soit la *raideur* des corps transis de froid, soit la *sécheresse* ou le manque d'eau des régions polaires, soit enfin l'*aridité* de la Nature manquant de sève en hiver [1].

CHAPITRE XVII.

B. LES GÉNIES. — KVARKES.

§ **167. Signification du nom de Kvarkes.** — Les peuples primitifs de la race de *Iafète* se figuraient l'âme comme quelque chose d'*animé* (gr. *zôon*, animal), renfermé dans le corps et lui donnant le mouvement et la vie. Dans l'origine, lorsque les hommes ne voyaient encore jusque dans leurs Divinités que des Êtres *zoomorphes*, on ne pouvait pas non plus se figurer l'*âme* autrement que comme un petit Être matériel *zoomorphe* logé dans le corps, l'animant pendant la vie et le quittant au moment de la mort. Plus tard les Dieux étant devenus *anthropomorphes*, l'âme

[1] Ce qui prouve que les idées de *froid* et de *sec* se touchaient de près dans les langues d'origine *scythique*, c'est que le mois de décembre, dans la langue lithuanienne, porte le nom de *Sausis* (Sécheresse). *Thôrkell*, fils de Thôrolf, eut le surnom de *Gelée sèche* (norr. *Thurra-frost*), parce que, toutes les fois qu'il allait à la chasse, il y avait une forte gelée ou, comme on disait, une gelée *sèche*. (Voy. WEINHOLD, *Altnordisches Leben*, p. 281.)

fut aussi conçue comme un Être matériel ayant la forme *humaine*, ou comme la Figure en miniature de l'individu dont cet Être matériel animait le corps. C'est ainsi que les Hindous croyaient que l'âme, qu'ils nommaient le *préexistant* (sansc. *pourouchas*, p. *pravasas*, préexistant; zend *fravashi*, la préexistante; pers. *fervèr*) était une petite Figure matérielle, l'image de défunt, de la grandeur du *pouce* (v. *Mahâbhârata*, Savitri). Ce petit Génie (cf. gr. *daïmonion*) qui, comme on croyait, avait été l'*âme* du corps pendant la vie, continua son existence après qu'il se fut séparé de ce corps par la mort. Les peuples *iafétiques* croyaient généralement que ces petits Génies des défunts seraient dans l'autre vie les Protecteurs des membres de leurs familles : et c'est pourquoi les *Hindous* donnaient à ces Mânes ou Ames protectrices le nom de *Protecteurs* (sansc. *pitaras*, Pères). Les *Perses* représentaient sur leurs monuments le Génie protecteur ou le *Fervèr* du roi défunt, comme la Figure en miniature de ce prince, planant au-dessus du trône du roi régnant. En général, l'Antiquité se figurait les Mânes ou les Génies Protecteurs comme des *Nains* d'une taille plus ou moins petite, parce qu'on se représentait ainsi les *âmes* renfermées dans les corps humains, et que ces Génies n'étaient, comme on croyait, que des âmes qui, par la mort, étaient sorties des corps qu'elles avaient animés pendant la vie. Tels étaient, p. ex., chez les Hindous, les Génies-nains nommés *Balakhilyas* (Issus de l'*Inculte* aux *poils; v. Les Scythes*, p. 54): tels étaient encore les *Pugmées* (Hauts comme le poing) chez les Grecs, les *Pataikes* (Libéraux) chez les Phéniciens, les *Térafim* (Nobles) chez les Hébreux, les *Kabeires* ou *Kobeires* (Protecteurs; cf. gaël. *cabhair*, *cobhair* [1]) des Kimméro-thrâkes. Tels étaient aussi, chez les *Scythes*, les *Kvarkes*, (Lucien, Toxaris, *Korakoï*), dont le nom signifiait *Nains* et se rapportait à un thème (*K-RaKa*, lat. *ex-tendere*) qui exprimait l'idée de *élancé* (cf. gr. *makros*), *mince* (lat. *macer*), *petit* (gr. *mikros*) et *chétif* (sansc. *krças*, petit; lat. *gracchus*, gracilis; fr. *grêle*). Les *Kvarkes*, comme Génies des défunts ou Ames des Pères, étaient, dans l'origine, seulement les Protecteurs des membres de leur *famille* et du foyer domestique (scyth. *taviti*). Mais déjà au septième siècle avant notre ère, ces *Kvarkes* passaient aussi pour être les *Protecteurs du pays* (cf. le nom

[1] Cf. ADOLPHE PICTET, *Du Culte des Cabires chez les Irlandais*, et E. RENAN, *Mémoire sur Sanchoniathon*, p. 29.

propre scythe de *Okta-masa-dâs*, Génie de la contrée; cf. norr. *land-vættr*; lat. *lar*), et ils présidaient, en cette qualité, à tout ce qu'on considérait comme produisant le bien-être de la contrée, tels que les vents, les pluies, les rosées et tous les autres phénomènes météorologiques qui n'étaient pas attribués aux divinités adorées, telles que *Vrindus* (v. p. 236), *Pirkunis* (v. p. 155) ou *Vâtus* (v. p. 161). Ces attributions plus étendues de Protecteurs du *pays*, étaient données aux *Kvarkes* par les Scythes, sans doute en imitation de celles qu'avaient les *Kabires* chez les Kimméries. En effet ce qui, entre autres preuves, démontre l'influence mythologique des *Kabires* sur les *Kvarkes*, c'est que, d'abord, les Kimméries de la Tauride avaient, dans la Chersonèse, un sanctuaire renfermant deux *Kabires*, qui présidaient aux vents favorables à la navigation si pleine de dangers sur le Pont-Euxin, et que, ensuite les *Scythes* qui, au septième siècle avant notre ère, remplacèrent, dans la Chersonèse, les *Kimméries*, qu'ils avaient vaincus et en grande partie chassés de cette contrée, conservèrent ce sanctuaire avec les deux *Kabires*, auxquels ils donnèrent seulement le nom scythe de *Kvarkes*. Les Grecs, qui aimaient à rapporter à leur religion les cultes qu'ils voyaient établis chez les peuples étrangers, confondirent ensuite ces deux *Kvarkes* ou *Kabires* avec *Kastor* et *Pollux* et avec *Orestès* et *Pyladès* (v. *Lucien*, Toxaris) qui, eux aussi, présidaient aux vents favorables et à la navigation heureuse.

§ 168. Les Dvairgs chez les peuples de la branche gète. — Quelques dialectes de l'idiome *gète*, qui avaient subi l'influence des idiomes thrako-keltes (v. p. 137), aimaient à remplacer l'initiale *gutturale* par une *dentale* (cf. p. 155, note): c'est ainsi, par exemple, que *Kvaleis* s'est changé en *Thalès* (v. p. 197), et que *Vrandus* (vieux-all. *vranno*, étalon) s'est changé en *thrandus* (norr. *thrandr*, verrat, v. p. 190). De la même manière le nom scythe *Kvarkus* (Nain) s'est changé, dans quelques dialectes gètes, d'abord en *thvarichus* et puis en *dvairgs*. Dans la mythologie des peuples de la *branche gète*, les *Dvergs* étaient les continuateurs des *Kvarkes* scythes. Or, chez ces peuples gètes, c'est dans cette seconde période que les idées *cosmogoniques* commencèrent à se former et à se développer. Lorsque donc les *Dvergs*, de Génies ou d'Ames qu'ils avaient été dans l'origine, furent devenus peu à peu des Êtres *mythologiques*, et constituèrent une race à part, on songea aussi à

expliquer par un mythe leur origine, comme on avait imaginé des mythes théogoniques et anthropogoniques pour expliquer l'origine des Dieux et des hommes. Un ancien mythe hindou, formé dans la période *philosophique* ou dans la troisième période de la religion de l'Inde, énonçait que les Dieux, après avoir fait naître du corps de *Brahma* (Substance primitive), les Brahmanes, les Kchatryas, les Vaiçyas et les Çoudras, firent encore sortir des cuisses de ce Géant le nain *Nichadas* ou *Niçâdas*, dont le nom, suivant les grammairiens hindous, signifiait *Crépusculaire* (ou Ayant la *nuit* pour *commencement;* de *niça*, nuit, et *adi*, commencement), et lui fut donné, sans doute, parce que les Nains, issus de lui et nommés comme lui *Nichadas*, commençaient, comme on croyait, à agir et à s'agiter seulement au *crépuscule du soir* (cf. les *Nerves*, p. 34). Ce mythe hindou fut reproduit, sous une forme quelque peu modifiée, dans une légende née postérieurement et d'après laquelle les Brahmanes (substitués aux *Dieux*), en secouant les bras du roi *Vênas* (substitué à *Brahma*), qui était mort sans postérité, en ont fait sortir le grand roi *Prithous* (Le Large; cf. sansc. *Prithvî*, La Large, la Terre) et sa sœur *Artchis* (Flamme, Feu). De la cuisse de *Vênas* sortit encore un nain *Nichâdas*, dont proviennent les *Nichâdâs* (Crépusculaires) qui habitent les cavernes et les montagnes (v. *Bhagavat-Pouranam;* éd. Burnouf, chap. XV). Bien que ces mythes soient nés dans l'Inde et ne remontent nullement à l'époque primitive où les différentes branches de la race *iafétique* ne s'étaient pas encore différenciées les unes des autres, et bien que, d'un autre côté, on ne puisse supposer une influence historique exercée par les Hindous sur les peuples de la *branche gète*, on remarque cependant une analogie curieuse entre ces légendes hindoues sur l'origine des *Nichâdâs* et le mythe cosmogonique des peuples de la *branche gète* sur la naissance des *Dvergs*. En effet, ce mythe rapporte que les Ases ou les *Grandeurs* (norr. *Regin*) firent sortir des membres inférieurs ou des *Cuisses* du géant *Humis* (norr. *Ymir*, v. p. 252) deux Êtres (norr. *Modsognir* et *Durinn*) d'où proviennent les *Dvergs* de la *première* famille. Cette analogie est sans doute fortuite; mais il n'en est pas de même des ressemblances qu'on remarque entre les *Gobelins* des peuples keltiques et les *Dvergs* des peuples *germaniques*. Ces analogies ne sauraient être l'effet du hazard; elles proviennent d'une influence historique directe exercée par les peuples kimmé-

ries sur les peuples de la branche gète; et il faut admettre que cette influence s'est exercée déjà dans cette seconde période, dès l'époque où les *Gètes* furent entrés en rapport avec les Kimméro-thrâkes et les Kimméro-Keltes (v. p. 38).

§ 169. Les Nains chez les peuples germaniques et scandinaves. — Le nom scythe de *Kvàrkus* ayant produit dans les dialectes *gètes* les deux formes de *kraki* et de *dvairgs*, les langues germaniques et scandinaves, issues des dialectes *gètes*, adoptèrent également ces deux formes différentes. Les idiomes scandinaves employèrent la forme *kraki* pour désigner le nain en général, et réservèrent la forme *dvergr* pour désigner le Nain considéré comme Être *mythologique*. Le dialecte saxon préféra la forme *querch* (qvarchil), l'anglo-saxon la forme *dvarvh* (angl. *dwarf*) et le haut-allemand la forme *zverch*. Les traditions mythologiques sur les *Nains* passèrent des peuples de la *branche gète* aux peuples germaniques et scandinaves, qui les développèrent et les augmentèrent. C'est à la Critique d'abord à distinguer quel en a été le fonds primitif chez les peuples de la *branche gète*, et ce qu'y ont ajouté les Germains d'un côté, les Scandinaves de l'autre, et ensuite à déterminer ce qui en est dû à l'influence particulière ou spéciale soit des Keltes de la *Germanie*, soit des Keltes de la *Gaule*, soit des Keltes de la *Grande-Bretagne*.

Dans la Scandinavie, la distinction entre les *Dvergs*, qui présidaient aux phénomènes physiques et météorologiques attribués à la *terre*, et les *Alfes* qui présidaient aux phénomènes et objets météorologiques attribués au *ciel*, s'effaça de plus en plus, de sorte que plus tard, surtout en Islande, le nom même de *dverg* fut remplacé par celui de *alfe* (all. *elbe, elfe* [1]). Selon la nature des objets auxquels ils étaient censés présider originairement, les *Dvergs*, revêtus de différentes formes anthropomorphes et zoomorphes, habitaient soit les eaux, soit les plaines, soit les cavernes ou les montagnes. Il y avait bien parmi eux aussi des Génies *malfaisants* qui

[1] Le nom de *Alfr*, qui me semble correspondre au grec *alfos* et au latin *albus*, signifie *Blanc* et désignait, dans l'origine, un Génie qui, sous le plumage d'un *cygne*, présidait aux *eaux* (cf. *Albis*, l'Elbe). Plus tard ces Génies-cygnes devinrent aussi les Génies présidant aux nuages, et enfin leur nom devint une dénomination générale pour désigner les Génies *célestes* et *météorologiques*. J'ai des raisons historiques, philologiques et linguistiques pour mettre en doute le rapprochement qui a été fait du nom des *Alfes* avec celui des *Ribhavas* des Hindous.

se rapprochaient, par leur caractère, de la méchanceté des *Iotnes*, et ils se voyaient aussi obligés, quand on les persécutait, de recourir à la ruse et à l'astuce, pour suppléer par elles à ce qui leur manquait sous le rapport des forces physiques. Mais ils étaient généralement *bons*, serviables et bienveillants, et pour cela on les appelait le *bon peuple* (angl. *good-people;* norr. *huldu-folk;* dans le Poitou, *Holdes*). Ceux qui habitaient les cavernes et les souterrains passaient pour exceller dans la métallurgie et pour être d'habiles forgerons. En cette qualité ils étaient possesseurs et gardiens des *trésors* cachés dans la terre. Tels étaient, p. ex., chez les Hindous, les *Yakchas* (Respectables), les serviteurs de *Kouvéras*, le Dieu des richesses; chez les Perses, les *Arimaspes* (*Chevaux* du *Révérend* ou du *Soleil*); chez les Assurs, les *Grupes* (Griffons; cf. héb. *Keroub*); chez les Égyptiens, les Nains fils et serviteurs de *Phtha* (Vulcain); chez les Grecs, les *Pugmées* et les *Daktules*, fils et serviteurs d'*Héphaïstos;* chez les Kimméro-Thrâkes, les *Kabeires* (Protecteurs; cf. basse lat. *Gobelinus;* all. *Kobalt*, *Kobold;* gaël. *cabhair*) et les *Telchines* (Fascinateurs; cf. *thelgô*, enchanter). En leur qualité de forgerons, de mineurs, de gardiens de trésors ou de Génies protecteurs du pays, les *Nains* mythologiques se confondirent, dans la tradition populaire, avec les races primitives ou avec des peuples, des tribus, des familles historiques renommés comme mineurs, comme forgerons ou comme ayant excellé dans la métallurgie. C'est ainsi, p. ex., que, chez les Hindous, certaines classes de Génies-Nains furent appelées, les unes *Nichâdas* (Crépusculaires, v. p. 260) d'après le peuple des *Nichâdâs* (p. *ni-sâdâs*, Établis plus bas), fixés sur la Sarasvatî, les autres *Kirâtâs* (Arrh. *Kirrhadai*), d'après le peuple de ce nom établi sur la côte de Koromandel, d'autres encore *Prasies* (*Plin.*, 6, 22, 7), d'après le peuple qui portait anciennement ce nom ethnique. Les Kimméro-Kares confondaient les Pygmées ou Incubes (kimmér., *Tussyl*, Dormeur; gaël. *dusal;* cf. norr. *Dus-niâll*, Petit-Colin, *Dusil-menni*, Petit-Dormeur) avec les habitants de la ville de Tralles (Euanthia, Antiochia). Les Kimméro-Thrâkes rapportaient que les *Génies-Nains* (Tuzes), appelés par les Grecs *Pugmaïoï* (Gros comme le poing), habitaient autrefois la ville thrâke de *Kat-tuze* (Chat-Incube; cf. Steph. de Byz. s. v. *Kattouza*) ou l'ancienne *Géranie* (Ville aux Grues), d'où ils furent chassés par des Grues (*Plin.*, H. N., 4, 18, 6), c'est-à-dire par des Génies-Nains ayant la forme

de Grues (cf. Alfes, p. 261, note). Les Keltes d'Écosse donnaient à certains Génies le nom de *Peohtes* (angl. *pixies;* cf. *Grimm*, Mythol.), d'après le nom de leurs voisins et ennemis, les *Pictes*. Les Scandinaves aussi, surtout à l'époque où les idées évhéméristes avaient pénétré dans le Nord, confondaient non-seulement les *Géants* (Iotnes, p. 256), mais aussi les *Dvergs* avec les *Finnes*, leurs voisins qui avaient été les habitants primitifs de la Presqu'île (v. p. 51). C'est ainsi que plusieurs *Dvergs* portaient le nom de *Finnr*, d'après les anciens habitants d'origine *finne*, et que *Virvir* était à la fois le nom d'un *dverg* (v. *Poëmes islandais*, p. 193) et le nom d'une ancienne tribu *finne* (v. p. 57). Le *dverg* artiste *Völund* (Artificieux; all. *Wieland*) était fils du roi des *Finnes*, et habitait le fond de la Vallée-du-Loup. Comme les *Dvergs* s'étaient confondus avec les *Alfes* (v. p. 261), on désignait aussi le Pays des Finnes par le nom de *Séjour des Alfes* (norr. *Alf-heimr*); et *Völund* qui, selon la tradition, habitait le Pays des Finnes, au nord de la Suède, fut également appelé *Chef des Alfes* (norr. *Alfa-visi*).

Comme *Protecteurs* (sansc. *Pitaras*) des hommes, les Génies-Nains se rapprochaient de la nature des *Dieux*. Aussi quelques-uns d'entre eux furent-ils *adorés* comme des divinités. Tels étaient, par exemple, chez les Scythes, les deux *Kvarkes* qui furent substitués aux deux *Kabires* kimmériens (v. p. 259), et, chez les Germains, les deux *Halkes* (Vénérables; *Alci*, German. 43; norr. *haligir*), les Divinités des Nahar-Vales. Généralement les Génies-Nains étaient seulement *vénérés*, mais non *adorés;* on ne leur rendait pas un *culte* comme aux Dieux et ils n'avaient pas, comme ceux-ci, des *sanctuaires* ni des *prêtres*.

III. ÉLÉMENTS DU CULTE ET DE LA RELIGION.

CHAPITRE XVIII.

A. LES SANCTUAIRES.

a. *Les Lieux sacrés chez les Scythes.*

§ 170. L'Offertoir sur la Terrasse de l'assemblée. — L'*adoration*, qui était la partie principale du culte, exigeait qu'on

s'adressât *directement* aux Dieux qu'on invoquait; il fallait connaître, par conséquent, le lieu qu'on supposait être celui de leur *Séjour* habituel. Dans l'origine, lorsque les Dieux étaient encore *zoomorphes* et des objets toujours *visibles* de la Nature, tels que le ciel, la terre, le soleil, la lune, etc., on s'adressait directement à ces objets divinisés pour les invoquer ou les adorer, et il n'y avait pas lieu de donner à ces Divinités des *temples* pour demeures, ni de les représenter par des *images* quelconques, afin de les rendre *présentes* à la vue. Mais plus tard, lorsque les Dieux furent devenus *anthropomorphes*, ils étaient censés appartenir à une même race ou *famille* et avoir une seule et même demeure, savoir le ciel; de sorte que le nom le plus ancien pour désigner les Dieux comme race, genre ou famille divine, était celui de *Célestes* (v. p. 255). Étant donc devenus *anthropomorphes*, les Dieux n'étaient plus comme antérieurement des objets de la Nature divinisés et toujours *visibles;* ils présidaient seulement à ces objets, qui, autrefois, passaient pour être *eux-mêmes* des dieux, et ils devinrent des Génies anthropomorphes ou les Divinités, généralement *invisibles*, de ces objets toujours *visibles*. Dès lors on songea à rendre aussi ces Divinités *célestes* toujours visibles, en les supposant en quelque sorte *incarnées*, chacune, dans une *Image;* et pour mettre ensuite cette Image à l'abri dans une demeure, et pour la soustraire aux regards profanes et indiscrets, elle fut placée dans un *Sanctuaire*, où on venait l'adorer. Si les *Scythes* n'ont pas eu des *Images* de leurs Divinités, cela ne tenait pas à leur inexpérience dans l'art plastique (v. p. 125); car les peuples primitifs sont toujours assez habiles pour fabriquer quelque image informe et grossière de leur Dieu; mais cela provenait de ce que, habitués en toutes choses à s'en tenir au strict nécessaire, ils ne sentaient pas encore le besoin d'avoir des *Images* des dieux qu'ils adoraient, ni par suite des Temples pour les abriter. Aussi longtemps que les Scythes, encore nomades, n'avaient pas eux-mêmes des demeures *fixes*, ils ne songeaient pas non plus à construire des demeures à leurs Divinités (*Hérod.*, IV, 59). Ils n'avaient qu'un *offertoir* ou table de sacrifice (cf. goth. *biuds*; norr. *biodr*), dressée en plein air et en face du ciel; et c'est en dirigeant leurs regards au *ciel*, comme vers la demeure supposée des Dieux ou des *Célestes*, qu'ils pratiquaient l'*adoration* et faisaient l'*invocation*. Pour les Sacrifices de *famille*, la pierre focale ou le *foyer* de la

famille (v. p. 226) servait d'autel, et pour les Sacrifices *publics* l'autel c'était le foyer du chef de tribu ou le foyer de *Taviti* (v. p. 228). L'*offertoir* de *Taviti* était érigé sur le lieu de l'assemblée ou sur la terrasse publique (norr. *mâl-biörg*, *lög-biörg*; cf. *Hérod.*, IV, 62), et c'était une espèce de *support* (lat. *âra* p. *ansa*; sansc. *ansas*, épaule, soutien, v. p. 256), un échafaud ou une grande table faite en charpente ou de dalles en pierre, à l'instar des *tables-pierres* (kelt. *dôl-men*) des Keltes. Monté sur cet offertoir, auprès duquel se trouvait fiché en terre le *Glaive* ou le *Dard* (scyth. *Kaizus*, v. p. 158), le symbole du Dieu du Ciel, qui, comme Dieu *Suprême*, présidait aussi à la guerre (v. p. 157), le sacrificateur ou les *Femmes-Victimaires* (scyth. *vairo-pata*, v. p. 309) y immolaient les victimes destinées, soit aux sacrifices (v. p. 274), soit aux *consécrations* (v. p. 279). Quand la tribu nomade comptait séjourner longtemps au même endroit, cet *offertoir public* était entouré d'un fossé et d'une clôture à claire-voie (cf. *Gerrhes*, p. 281), faite de bâtons de coudrier (norr. *höslur*). La terrasse ainsi entourée était sacrée (scyth. *vaihus*; goth, *veihs*) et inviolable et formait une espèce de *Fort* (goth. *alhs*, temple; lat. *arcs*, fort; cf. gr. *alkè*, force). Dans ce Fort on gardait les armes et les enseignes et les objets sacrés composant le *trésor* du Dieu suprême. Chez les Scythes de la mer Noire ce trésor renfermait la charrue d'or, le joug d'or, la gourde d'or et la hache d'armes d'or, tous objets sacrés qu'on disait être tombés du *ciel* (*Hérod.*, IV, 5). La possession de ce trésor était attachée à la royauté, parce que le roi était également le *Pontife* suprême de la nation (v. p. 270). Aussi est-il dit, dans la traditon, que *Hleipo-skaïs* et *Arpo-skaïs* ont cédé à leur frère *Kola-skaïs* (v. p. 92) la royauté, lorsque celui-ci fut devenu possesseur de ce *trésor sacré*. Pour que les rois pussent disposer à leur gré de ce trésor, ils préposaient à sa garde des *esclaves*, qu'ils pouvaient mettre à mort quand ils jugeaient nécessaire d'employer ce moyen pour prévenir leur indiscrétion (cf. *Tacit.*, Germ., 44). Un certain jour de l'année, ces objets, comme pour en constater officiellement l'existence, étaient montrés au peuple, et ensuite un esclave faisait auprès d'eux la veillée de nuit. Ordinairement le gardien qu'on avait déterminé, par de grandes promesses, à faire cette veillée fatale, disparut dans la nuit d'une manière mystérieuse, comme ces serfs dont parle *Tacite* (Germ., 40) qui avaient fait partie du convoi de

la déesse *Nerthus* (cf. *Grimm*, Geschichte der deutschen Sprache, I, p. 194).

b. *Les Sanctuaires chez les peuples de la branche gète.*

§ **171. La Tente dans l'Enclos.** — Chez les peuples de la *branche gète* le culte était plus développé et plus perfectionné que chez leurs pères les *Scythes*. Non-seulement le Dieu du ciel *Tius* était représenté par une épée ou un dard, mais les autres Divinités étaient également représentées *symboliquement*, soit par quelque *arbre* dans un bois sacré, soit par quelque *image* anthropomorphe ou zoomorphe grossièrement faite. Comme, parmi les tribus gètes, celles qui étaient encore nomades vivaient, comme leurs pères les Scythes, sous des tentes placées sur des chars (scyth. *koli-maha*, p. 98), les images symboliques de leurs Divinités étaient aussi placées sous une *tente* (goth. *hleithra*, treillage; cf. gr. *kleithron*) faite de claies et de peaux. De même que, avant d'avoir des temples, les Israélites eurent un tabernacle *portatif*, et que les Arabes, avant *Mohammed*, avaient de petites tentes *carrées* (ar. *caabah*) qu'on pouvait transporter d'un endroit à l'autre, de même les tribus *gètes*, quand elles étaient en marche, portaient au devant des rangs une *tente* servant de *sanctuaire*. Cet usage fut observé encore plus tard chez les *Goths* chrétiens (*Hieronym*. Epistola ad Lætit., IV), toutes les fois qu'ils étaient en voyage; alors les prêtres précédaient le convoi, tandis que la foule qui suivait, chantait des psaumes (*Hieronym*. ad Heliod.).

Chez les tribus *gètes* qui n'étaient plus nomades, mais qui avaient des demeures *fixes*, le Sanctuaire de la Divinité était une imitation de la demeure du chef de tribu ou du roi. Les demeures des rois étaient des espèces de tentes assez solidement construites, mais encore recouvertes de peaux et placées au milieu d'une *enceinte* fermée (goth. *alhs*). Telle était, sans doute, la demeure ou la résidence (gr. *basileïon*) du roi gète *Dekeballus* (v. p. 40), laquelle était nommée *Skalmi-thakit-hus* (géto-gr. *Zarmi-zegeth-usa*) ou manoir (hus) couvert (thakit) de peaux (skalmus). Déjà les princes des Scythes de la mer Noire ont habité des *tentes* placées dans une *enceinte;* car la chambre *sépulcrale* qu'on leur préparait, après leur mort, pour leur sépulture, et qui était une imitation de la demeure que ces princes avaient occupée dans leur vie, ressemblait à une

espèce de tente ou de dais placé dans un enclos ou derrière un espace servant d'antichambre (v. p. 282).

L'*Offertoir* chez les *Gètes* était une table de sacrifice placée devant la tente qu'habitait la divinité (goth. *gud-hus*) et qui était entourée d'une *Enceinte* sacrée (goth. *alhs*). Tout cet enclos formait ce qu'on appelait le *Sanctuaire* (gr. *herkos ;* v.-all. *haruc;* norr. *hörgr*); mais, plus tard, on désignait, par ce nom, plus spécialement la partie *couverte* du sanctuaire (anglos. *kyric ;* angl. *church* ; all. *kirche*) ou la *tente*, par opposition à la *cour* découverte (norr. *hof*) qui entourait ou renfermait cette tente. Ces sanctuaires étaient placés quelquefois dans des espèces de *forteresses* où l'on renfermait aussi les trésors, et les armes et les enseignes de guerre. Telle était, par exemple, chez les *Gètes*, la forteresse nommée *Genukla* (v. p. 39).

c. Les Sanctuaires chez les Germains et les Scandinaves.

§ **172. Les Bois sacrés et les Temples.** — Les tribus germaniques et scandinaves, dans l'origine, étaient généralement plus pauvres et plus privées de ressources que leurs pères les peuples de la *branche gète.* Si, au commencement, elles n'ont pas eu des temples et des statues de leurs divinités, comme les autres peuples contemporains, cela ne provenait pas de ce que « emprisonner les « dieux dans des murailles, ou les représenter sous une forme hu- « maine, leur eût semblé trop peu digne de la grandeur céleste » (*Tacit.*, Germ., IX), cela provenait de ce qu'en toutes choses, ces tribus étaient réduites au strict nécessaire. Un arbre s'élevant dans un bois touffu au-dessus d'un lac ou près d'une fontaine ou d'une source thermale ou salée, était, la plupart du temps, l'Image symbolique de la Divinité (cf. p. 211), et le bois sacré tenait lieu de temple ou de sanctuaire. Tel était, par exemple, le Bois sacré qu'habitait la déesse *Nerthus* dans une île de la mer Baltique; tel était encore le Bois consacré sans doute à la déesse *Gefion*, dans l'île de *Séeland*, appelée antérieurement *Sœlundr* (Bois de la mer), précisément d'après ce Bois sacré. Quelquefois, au pied d'un arbre sacré, on construisait une cabane de branchage (lat. *casula*, v. *Indiculus superstit.*, etc., 4) pour y abriter l'Image de la Divinité. Plus tard cette cabane fut transformée en une *tente* (*hleithra*) plus ou moins ornée. De là le nom de *Leire* (p. *hlêdre*, tente) que portait,

en Fionie, le plus ancien sanctuaire des *Dânes*. Si *Adam*, de Brême, dit que le temple d'Upsal était *tout en or*, cela veut dire, qu'au lieu de la tente primitive en *peaux*, on voyait à Upsal les planches des parois tendues, comme une tente royale, de *tapis d'or*.

Chez les Scandinaves, et probablement aussi chez les Germains, les Temples renfermaient, ainsi que les Sanctuaires de leurs ancêtres les Scythes, et de leurs pères les Gètes, le *trésor public* composé d'objets précieux provenant, soit de dons volontaires, soit du produit de l'impôt sacré. Dans le Nord, cet impôt, le seul que les princes eussent le droit de lever au profit du culte et du temple, en leur qualité de *chefs religieux* (v. p. 273), était payé par toute âme *respirante* ou, comme on disait dans le pays, par tout *nez* (norr. *nef*, nez); et pour cette raison il était appelé l'*impôt du nez* (norr. *nef-giâld*). Le temple d'*Upsalir* renfermait un si grand trésor que la richesse en devint proverbiale (norr. *Upsala audr*, Trésor d'Upsal; cf. *aurum Tolosanum*, Trésor de Toulouse). Les trésors des temples scandinaves étaient gardés, comme chez les Scythes, par un esclave (*Tacit.*, Germ., 43). Aussi est-il dit dans le *Heimskringla* (Le Cercle du Monde), que le trésor du roi *On le vieux*, c'est-à-dire le trésor public, était sous la garde de l'esclave *Tunni*, le confident du roi. Dans l'Antiquité les *armes* comptaient parmi les objets précieux, et c'est pourquoi, chez les Grecs, les trésors (thèsauroï) privés ou publics étaient également des *dépôts d'armes*. Voilà pourquoi la tradition rapportait que *Hèraklès* a distribué, à ses compagnons, les armes qu'il avait enlevées au *trésor* d'un *temple*. Cet usage de faire du *trésor* d'un temple également un *dépôt d'armes*, subsistait aussi dans le Nord, et les rois des Sviônes (v. p. 60) le mirent à profit pour rendre leur puissance absolue, en désarmant ainsi les Nobles et les manants (v. *Tacit.*, Germ., 43). Car, sous prétexte de confier les armes à la garde de la Divinité, comme cela se faisait chez les Scythes et chez les Gètes, ils les enlevèrent à leurs sujets et les retinrent enfermées dans le Sanctuaire. Les temples scandinaves, germaniques et slaves devinrent ainsi en même temps des *arsenaux fortifiés* (norr. *vapn-hus*, maison d'armes; cf. *sal-hus*, dans *Atlakvida*, 17); et plus tard encore, du temps du christianisme, on donnait, en Suède, au porche de l'église, le nom de *dépôt d'armes* (vapn-hus)

CHAPITRE XIX.

B. LE SACERDOCE.

a. *Les Sacrificateurs chez les Scythes.*

§ **173. L'Origine des fonctions sacerdotales.** — L'Antiquité considérait comme hommes *divins* ceux auxquels leurs relations *généalogiques* ou leurs rapports extérieurs avec la Divinité donnaient un caractère religieux et sacré. L'idéal de l'homme *divin*, dans l'Antiquité, était le *sacerdote* ou le prêtre. Les fonctions de prêtre, à leur apogée et dans leur plus grande étendue, consistaient, chez les peuples anciens, à servir d'organe intermédiaire entre la Divinité *adorée* et le peuple *adorateur*. Pour le peuple, le prêtre était l'interprète de ses vœux, moyennant la *Prière*, et de sa gratitude ou de ses craintes, moyennant le *Sacrifice*. Par rapport à la Divinité, le prêtre était l'organe de la volonté céleste, moyennant l'*Oracle* et la *Divination*, et l'interprète de l'idée religieuse, par le *Dogme* et par les cérémonies du *Culte*. A l'époque où les différentes branches de la souche *iafétique* se sont séparées les unes des autres, le *sacerdoce* n'avait pas encore cette étendue, et il n'était pas même une fonction *spéciale*. Chez les *Scythes*, comme chez les Hindous primitifs, la civilisation de ces peuples, à l'état *patriarchal*, était encore trop peu avancée et développée pour comporter et nécessiter la division du travail ou des fonctions dans la société. Dans l'origine le père de famille et le chef de tribu présidaient seuls aux *sacrifices*, qui étaient toujours accompagnés de *prières*. On attribuait à ces prières une puissance *magique* et un pouvoir irrésistible jusque sur la Divinité (v. *Les Chants de Sôl*, p. 70). Lorsque les Divinités étaient encore *zoomorphes* (v. p. 257), on présentait les prières sous la forme de *conjurations*. Tels étaient, par exemple, les *Mantrani* (Monitions) qu'on trouve encore dans les parties les plus anciennes des Vêdas. Pour composer ces formules sacramentelles et magiques, et pour les prononcer chaque fois qu'il s'agissait d'attirer sur les hommes quelque faveur, ou de détourner d'eux quelque malheur imminent, le chef de la tribu n'avait pas toujours l'aptitude nécessaire; on choisit donc certains hommes [illegible] le don de la parole ou le génie de l'éloquence

et de la poésie religieuses. C'est ainsi que les fonctions sacerdotales du chef de tribu se dédoublèrent ; le prince resta, il est vrai, chef de la religion, mais d'autres, choisis parmi les guerriers ou les nobles et ayant l'aptitude voulue, furent préposés aux prières, et, de cette manière, parvinrent plus tard à présider aussi aux sacrifices, à la place du chef de tribu. Tels étaient chez les Hindous primitifs les Nobles appelés *Préposés* ou *Mis en avant* (sansc. *Pourohitâs*), parce qu'ils étaient *préposés* aux sacrifices qu'ils faisaient au nom du chef de tribu, et qu'ils étaient *mis en avant* pour prononcer les prières et les formules sacramentelles et magiques.

Comme, chez les Scythes, les rois passaient pour être les *fils* des Dieux (v. p. 157), on attribuait à leur intercession toutes les bénédictions du ciel ; mais, par la même raison, ils devenaient aussi responsables des malheurs publics, et quelquefois, en temps de détresse, ils étaient punis de mort pour avoir perdu ou détourné du pays la faveur et la protection de la Divinité. Comme pontife suprême du peuple, le roi était encore responsable des infractions à la religion et à la loi commises par ses sujets. C'est pourquoi la déesse *Taviti* punissait le roi par une maladie, quand quelqu'un de la tribu ou de la nation avait commis un parjure (v. p. 228). Le roi avait aussi à veiller sur l'observation des rites traditionnels du culte ; et voilà pourquoi le roi scythe *Saulius* (v. p. 175) se crut en droit de tuer son frère, l'illustre *Anacharsis*, qui avait essayé d'introduire dans le culte de la déesse *Apia* (Terre) quelques cérémonies empruntées au culte grec de la déesse *Kubelè* (*Hérod.*, IV, 76). Le roi *Skulès* (v. ib., IV, 80) fut chassé par son peuple et tué par son frère *Okta-masa-das* (v. p. 259) pour avoir secrètement pris part au culte grec de *Bacchus*, célébré à Olbie, et pour avoir introduit, sans doute dans le culte de *Targitavus*, surnommé *Pakus* (v. p. 183), des cérémonies empruntées à la religion de Bacchus.

b. *Le Sacerdoce chez les peuples de la branche gète.*

§ **174. Les Familles sacerdotales.** — Le sacerdoce ou la science sacerdotale, si elle est transmise de père en fils comme un *héritage*, produit les *familles sacerdotales* ; et les familles sacerdotales, si elles se constituent comme corps distinct, engendrent la *caste* sacerdotale. C'est ainsi que, dans l'origine, les *premiers-nés*, choisis indifféremment dans toutes les tribus d'*Israël*, furent

chargés des fonctions du culte (*Genès.*, 49, 3). Mais plus tard la tribu de *Lévi*, à laquelle appartenaient *Moïse* et *Aron*, se chargea, de préférence aux autres, de ces fonctions; et enfin cette tribu de *Lévi*, s'occupant exclusivement des fonctions du culte, se constitua comme caste sacerdotale dans la Judée. Dans l'Inde primitive les *Pouro-hitâs* (v. p. 270) étaient au commencement des *Kchatryâs* (guerriers, nobles, princes), chez lesquels on avait remarqué des dispositions pour l'éloquence et la poésie religieuses, et qui, pour cette raison, furent *préposés* au culte et aux sacrifices et chargés de prononcer les prières et les conjurations auxquelles on attribuait un pouvoir magique sur la Divinité. Plus tard les *Pouro-hitâs* laïques transmirent à leurs descendants leurs formules et leur science, qu'ils rendirent de la sorte *héréditaires* dans leurs familles. Ainsi se formèrent, dans l'Inde, des *familles sacerdotales*, qui bientôt se séparèrent des familles des Kchatryâs laïques, d'où elles étaient originairement sorties, et acquirent sur celles-ci, comme étant en possession du *Brahman* (La Prière énergique), une supériorité incontestée. Ces Familles sacerdotales, après avoir ensuite formé entre elles une association, se constituèrent en une *caste* supérieure à la caste des *Kchatryâs*, et prirent dès lors le nom général de *Brahmanâs* (Possédant le Brahman). La caste sacerdotale, chez les Kimméro-Thrâkes et les Kimméro-Keltes, eut une origine analogue.

Par l'influence des peuples *thrâkes* et *keltiques*, avec lesquels les *Gètes* étaient entrés en rapport, la Prêtrise prit chez ceux-ci, dès le premier siècle avant notre ère, un caractère plus *sacerdotal*. Cependant les prêtres, chez les peuples de la *branche gète*, ne formèrent jamais une *caste*, quoique les fonctions sacerdotales fussent devenues *héréditaires* dans plusieurs familles nobles. En effet, lorsque les Dieux qui, dans l'origine, étaient seulement *particuliers* aux *familles* nobles ou royales, furent dans la suite devenus aussi les Dieux de la *tribu* et de la *nation*, il était naturel que la prêtrise appartînt, non pas comme antérieurement, à la famille du roi considéré comme pontife suprême, mais aux familles nobles qui avaient institué le culte de ces Divinités, formées pour la plupart par le *dédoublement* des Divinités *primitives* (v. p. 254). Mais ces familles nobles, tout en devenant *sacerdotales*, gardèrent cependant leur caractère guerrier et *laïc*, au point que le sacerdoce, bien

qu'il fût devenu héréditaire dans elles, ne put engendrer la caste, et resta, en quelque sorte, une *fonction* civile ou laïque. Comme, d'après l'opinion généralement répandue dans l'Antiquité, ceux qui avaient fondé le culte de quelque Divinité étaient, non-seulement ses prêtres, mais passaient aussi pour être les *fils* ou les descendants de cette Divinité, ces familles *nobles* et sacerdotales furent encore considérées comme *divines* ou issues des Dieux, au même titre que les familles *royales*. Aussi les chefs de ces familles nobles prirent-ils le nom de *Divins* (lat. *divi*; norr. *dîar;* cf. goth. *gudia*[1]). Ils s'attribuèrent même le nom spécial ou épithétique du Dieu dont ils se disaient les descendants, et ce nom, par extension, fut aussi appliqué dans la suite à toute leur descendance, et quelquefois même à la tribu ou à la nation entière. C'est ainsi, par exemple, que chez les *Austro-Gotes*, *Amal* (L'Actif, v. p. 190), le nom épithétique du Dieu du *soleil*, après avoir été d'abord le nom de la famille princière qui avait institué le culte de ce dieu, devint ensuite encore celui de toute la tribu des *Amales*. Chez les *Gètes* de la Thrace (*Plin.*, 4, 11) il y avait la famille sacerdotale des *Diobesses* (Ours-de-Tius; norr. *Ty-bassi*, *Tys-biörn*) qui étaient probablement les prêtres de leur prétendu Aïeul le dieu *Tius* (scyth. *Tivus;* norr. *Tyr*). Le chapeau que portaient les Nobles chez les Scythes, et par lequel, sous le nom de *Porte-chapeaux* (Lucien, *Pilo-foroï;* norr. *hâtt-berandi*), ils se distinguaient des roturiers libres nommés *Octopodes* (v. p. 105), devint, chez les Gètes, presque un attribut de la prêtrise, et resta encore, dans la suite, le signe distinctif du dieu *Odinn* surnommé *Sidhöttr* (Chapeau-rabattu). D'après Dio Cassius et Petrus Patricius, les *Dâkes* et les *Gètes* se distinguaient en hommes libres laïcs nommés *Chevelus* (gr. *Komètai;* goth. *Hazdingôs;* norr. *Haddingiar*; v. *Grimm*, Mythol.), et en Nobles sacerdotaux nommés d'abord *Révérends* (gr. *Tarbusteoï* de *tarbuzeïn;* lat. *Tremendi*) et appelés plus tard *Porte-chapeaux* (v. *Jornandès*, De rebus get.).

c. *Le Sacerdoce chez les Germains et les Scandinaves.*

§ **175. Les Laïcs prêtres sacrificateurs.** — Les tribus germaniques et scandinaves, s'étant séparées de leurs pères les

[1] Dans *Iornandès* il faut lire *Dii* au lieu de *Pii*.

peuples de la *branche gète*, à une époque où l'influence sacerdotale des *Thrâkes* et des *Keltes* ne s'était pas encore fait sentir sur elles, le sacerdoce, dans la Germanie et dans la Scandinavie, a gardé son caractère traditionnel de simplicité *patriarchale*. Aussi *Jules César* a-t-il été frappé des grandes différences qu'il y avait entre les *Druides* des Keltes et les Prêtres-laïcs des peuples germaniques (De bello gall., VI, 21). Toutes ces différences se résument en ce que les Keltes étaient un peuple *sacerdotal*, dont les prêtres formaient une *caste*, tandis que les Germains étaient un peuple *laïc* qui considérait la prêtrise comme une *fonction* purement sociale ou politique. Chez les peuples germaniques et scandinaves, le Chef de tribu était ordinairement secondé par un ministre de la religion, qui était chargé à la fois des affaires du *culte*, de l'administration de la *justice* et de l'*exécution* des décisions judiciaires du peuple (*Tacit.*, Germ., c. 7, 11). Ce ministre était pour le chef germain ou scandinave ce qu'était le *brahmane* (v. *Lois de Manou*, liv. 8, 9-11) pour le roi hindou, savoir son confident, son conseiller, son assesseur au tribunal, et, en général, le soutien de son autorité; c'était, ordinairement, un homme d'un âge avancé, le plus souvent choisi dans les familles les plus anciennes et les plus nobles; aussi, chez les *Burgondes*, portait-il le titre de *Sinistus* (Le plus Ancien; goth. *sinista*, superlat. de *sins;* lat. *senis, senex; senior;* cf. *séné-chal*). Comme ministre issu de la Divinité, il portait le nom de *Divin* (*gudia;* norr. *godi*)*;* comme desservant du sanctuaire, il était appelé *Sanctuarien* (germ. *harugari*), et s'il desservait un temple avec une *enceinte* (hof), on le nommait le *Divin de l'Enceinte* (norr. *hofgodi*); enfin comme présidant aux sacrifices, il avait le nom de *Consécrateur* (germ. *pluostrari*) ou de *Homme de consécration* (norr. *blôt-madr*). Dans la république d'Islande, où le gouvernement avait été ramené à sa simplicité patriarchale, le Chef de district était à la fois *préfet* et *pontife;* mais il portait communément le titre de *Divin* (Godi), qui rappelait plutôt son caractère sacerdotal accessoire que son caractère principal d'administrateur civil. D'un autre côté, comme chez les peuples *laïques*, la loi *civile* se confondait avec la loi *religieuse*, le prêtre, comme *juge* et comme *divin*, était aussi le *gardien de la loi*, et c'est pourquoi, encore au Moyen âge, en Allemagne, il était quelquefois désigné sous le nom de *Garde-loi* (*êowart;* v. *Grimm*, Myth., p. 79).

CHAPITRE XX.

C. LES SACRIFICES.

a. *Origine des Sacrifices chez les Scythes.*

§ **176. Idée du Sacrifice**. — Dans l'origine le Sacrifice n'était autre chose qu'un *don* fait par l'homme à la divinité pour se la rendre favorable et pour obtenir d'elle des dons plus agréables en retour. Le *Sacrifice* étant un *don*, l'homme qui faisait un sacrifice se considérait comme *libéral*, *généreux;* et c'est pourquoi *sacrifier* était aussi synonyme de *être libéral* envers la Divinité. La libéralité étant un témoignage d'amour ou de faveur, être *libéral* était aussi synonyme de être *bienveillant*, *favorable*, *incliné* (norr. *lutr ;* de *lyt*, *laut*). Dans les langues scythes, *libéral*, *favorable*, *incliné* a donc été exprimé par *p-lautus* et *p-leitus* (goth. *bleiths;* norr. *blidr* et *blaudr*); de là l'*acte de libéralité* ou le *sacrifice* a dû se nommer *plaut* ou *pleit* (norr. *blót;* v.-all. *plôz*), dont s'est formé ensuite le verbe dérivé *plautan* (norr. *blóta ;* v.-all. *plózzan*) ou *pleitan* (cf. *pleistai* p. *pleittai*, consacrés, v. p. 47 ; *gebleistis* p. *gebleit-tis*, consécration, v. p. 139) qui signifiait *sacrifier*, *consacrer*, *bénir*.

Quelle que soit l'idée que l'homme se fasse de sa divinité, qu'elle soit pour lui, ou bien un fétiche ou bien l'Essence de l'Être, son devoir ou sa *moralité* consiste à tout *sacrifier*, à tout consacrer, sa personne y comprise, à ce qu'il croit être *Dieu*. Au point de vue moral, la vie de l'homme doit donc être une *consécration*, un *sacrifice* au *Divin*. Aussi, jusque dans les religions naturelles, le Sacrifice est-il l'acte religieux par excellence, et la plupart des autres actes n'en sont, au fond, que les différentes modifications.

Né à l'époque où les hommes vivaient encore à l'état *pastoral*, et n'avaient que leurs troupeaux à offrir à leur divinité, le sacrifice consistait dans l'*immolation* des victimes ; aussi l'immolation est-elle devenue le type du sacrifice, et c'est pourquoi les cérémonies de cette immolation ont été plus ou moins imitées dans le rit des autres modes du sacrifice usités dans les religions anciennes.

Dans l'état patriarchal, le chef de famille ou le chef de tribu étaient en même temps le prêtre de la famille ou le pontife de la tribu. Aussi, chez les Scythes, le *père* faisait-il les sacrifices au nom de

la *famille*, et le *roi*, dans l'origine, faisait, en personne, les sacrifices publics au nom de la *tribu*. Plus tard, lorsque la royauté sortit de sa simplicité patriarchale primitive et que les sacrifices publics se furent multipliés, les rois ne firent plus, eux-mêmes, les opérations du sacrifice ; ils s'en déchargèrent sur les *Femmes Victimaires* qui, à la place et au nom du pontife suprême ou du roi, immolèrent les victimes. C'est ainsi que les fonctions de *pontife* et de *sacrificateur*, qui originairement étaient cumulées par le *chef de tribu*, se dédoublèrent et devinrent deux fonctions spéciales, dont l'une seulement restait au roi et dont l'autre fut remplie par les *Femmes Victimaires*.

§ **177. La Tuerie d'hommes.** — Comme, chez les Scythes, les femmes avaient à préparer les repas, c'étaient aussi des femmes qui, de préférence aux hommes, furent chargées de tuer les victimes destinées aux *sacrifices* ou repas sacrés, et, par suite, les victimes humaines objets des *consécrations* (v. p. 278). Ces Femmes *Victimaires* portaient le nom de *Tueuses d'hommes*, parce que les victimes *consacrées* dans les grandes fêtes étaient généralement des *hommes* faits prisonniers à la guerre. Comme ces *Tueuses d'hommes*, ainsi que, plus tard, les *Conseillères du sanctuaire* (alhi-hrunâs), formaient une espèce de corps distinct, on les désignait aussi par le nom abstrait neutre de *Viro-pata* (*Hérod.*, *Oiro-pata ;* cf. sansc. *vîra-badhâs*), qui signifiait proprement *Tuerie d'hommes* ; pareillement, dans la suite, chez les Scandinaves, les poëtes, qui formaient également un Corps, furent désignés par le nom abstrait neutre de *Skald* (Sonnerie, v. p. 128). Lorsque les *Scythes* se furent établis dans la Chersonèse taurique, les Grecs, après avoir confondu l'*Artemis tauropolos* des Kimméries avec la déesse *Artin-paza* des Scythes (v. p. 209), confondirent également les prêtresses de l'Artémis kimmérienne, nommées *Mammelues* (gr. *Amazones*), avec les Femmes Victimaires ou la *Tuerie d'hommes* des Scythes, et donnèrent à celles-ci le nom qu'avaient celles-là ; et c'est ainsi que les traditions, moitié historiques, moitié fabuleuses, sur les Amazones kimmériennes et grecques, furent rattachées faussement par les Hellènes à l'histoire et à la religion des *Scythes*, aves lesquelles, cependant, elles n'ont eu originairement aucun rapport (v. *Les Amazones dans l'Histoire et dans la Fable*, p. 18).

§ **178. Les Sacrifices privés ou publics.** — Les Sacrifices

publics et les Consécrations que la *Tuerie d'hommes* était chargée de faire, avaient lieu aux grandes Fêtes religieuses, telles que la fête du Solstice d'hiver et celle de l'Équinoxe du printemps. Ces fêtes étaient ordinairement des jours *fixes* (cf. lat. *festus*; all. *fest*), consacrés à célébrer le souvenir de quelque Action mythologique de la Divinité, à lui en témoigner de la joie, de la gratitude, et à lui adresser, à cette occasion, les prières et les vœux publics. On croyait que, dans ces jours solennels, la Divinité entrait en contact plus direct avec les hommes, qu'elle se montrait à ses favoris et adorateurs, et qu'elle venait en *hôte* visiter ses protégés pour les bénir. Aussi ces jours de fête étaient-ils essentiellement des jours consacrés à la *réception* à faire à la Divinité, et c'est pour cette raison qu'on croyait devoir les célébrer par des *sacrifices*. Car de même qu'on honorait l'étranger ou l'hôte, non-seulement par les présents qu'on lui faisait, mais aussi par des *repas* qu'on donnait en son honneur, de même aussi on voulait honorer la visite du Dieu par des offrandes et par des sacrifices. Les *Sacrifices* différaient des Offrandes en ce qu'ils n'étaient pas, comme celles-ci, des présents d'objets utiles ou agréables à la Divinité, mais des oblations de *comestibles* destinés à *régaler* l'Hôte-dieu. Les Sacrifices *publics* étaient donc des *repas* offerts à la Divinité par la tribu entière, et tous les membres de la tribu avaient le droit d'y prendre part, tandis que les Sacrifices privés, faits en dehors des jours de fête, étaient des festins offerts à la Divinité, au nom de la *famille*, et il n'y avait que les membres de la famille et ceux qu'on considérait comme alliés à elle par le *sang*, qui pussent y prendre part (v. p. 117). Comme le sacrifice était un *festin*, auquel ceux qui le donnaient, aussi bien que le Dieu-hôte auquel on l'offrait, devaient participer, on ne sacrifiait que des victimes, ou l'on ne servait que des comestibles, dont on pouvait goûter soi-même.

La manière d'immoler les victimes et les cérémonies qui accompagnaient ces sacrifices sanglants, dépendaient, chez les différents peuples, du mode employé habituellement pour tuer les animaux et pour préparer les repas ou les festins. Les Scythes avaient la coutume de tuer les victimes en les *étouffant* ou en les faisant mourir par strangulation (cf. all. *würgen*, étouffer, tuer), afin que le sang ne se perdît pas, mais restât entièrement dans la victime offerte à la Divinité (*Hérod.*, IV, 60; cf. IV, 71, 72). Cependant dans

la suite, et déjà chez les Scythes, mais surtout chez leurs descendants, la victime était principalement immolée avec le glaive ou le *couteau* de sacrifice (cf. norr. *skera*, couper, immoler; all. *würgen*, étouffer, égorger). Le sang de la victime était ensuite recueilli soigneusement, par les *Femmes Victimaires*, dans un chaudron ou *bol de sacrifice* (norr. *hlaut-bollr*), et c'est d'après la couleur, les vapeurs et la coagulation du sang qu'on prédisait les événements et qu'on proclamait le Destin (v. § 191).

§ **179. Les Repas de sacrifice.** — Après que la victime eut été tuée et dépouillée de la peau, on la mit dans un chaudron pour la cuire, ou bien on la plaça, pour la rôtir, sur un feu qu'on alimentait avec les os qui avaient été extraits du corps de l'animal (*Hérod.*, IV, 61). Les viandes étant cuites ou rôties et préparées pour le repas, on choisit les meilleurs morceaux pour en faire la part du Dieu (*Hérod.*, IV, 61); et pour faire parvenir sa portion à la Divinité, on la déposait dans un endroit consacré, ou on la *suspendait* aux arbres, ou bien encore on la *brûlait* pour en faire monter le goût et l'odeur au ciel comme au Séjour des *Célestes* (Dieux), ou bien enfin on la livrait aux serviteurs et aux *Femmes Victimaires* qui en disposaient au nom de la Divinité. La part revenant à la Divinité étant livrée, le reste de la victime formait le *repas* des gens de la tribu, si c'était un Sacrifice *public*, ou des membres de la famille, si c'était un Sacrifice *privé*. Les peuples nomades et chasseurs, tels que les Scythes et leurs descendants, sacrifiaient comme victimes les animaux pris à la chasse ou choisis dans leurs troupeaux. A chaque divinité on sacrifiait de préférence les animaux qui lui étaient plus spécialement *consacrés*. Ainsi au Dieu du soleil on sacrifiait, dans les Grandes fêtes, des *chevaux blancs*. Voilà pourquoi, à Athènes aussi, on sacrifiait annuellement un cheval blanc à l'*Archer* scythe nommé le *Préservateur* (gr. *Alkôn*) ou l'*Hôte-Médecin* (c'est-à-dire au Dieu du soleil *Targitavus* ou *Skalmoskis*), devant la *stèle* qui lui était consacrée (v. p. 186). Les sacrifices de chevaux usités également dans l'Inde (sansc. *açva-mêdhâs*) furent aussi en usage chez les descendants des Scythes, les *Gètes*, les *Slaves* et les *Scandinaves* (norr. *hrossa-slâtr*). Chez les *Gètes*, cette sorte de sacrifice était réservée pour les grandes occasions, et c'est devant la victime immolée qu'on faisait les *vœux publics* les plus solennels. C'est ainsi, par exemple, que, dans la guerre avec

les Romains, les *Gètes* de la Mysie immolèrent un *cheval* devant leur armée et jurèrent de sacrifier à leurs dieux le général romain qu'ils espéraient faire prisonnier (*Florus*, 2, 26).

§ **180. Les Compotations.** — Les Scythes et leurs descendants faisaient toujours le plus grand cas des sacrifices *sanglants.* Cependant, comme tout festin consistait non-seulement dans le *manger* mais encore dans le *boire*, on faisait aussi des sacrifices de boissons ou des *libations* (v. *Lucien*, Toxaris, 45). Comme les Scythes et leurs descendants étaient de grands buveurs, au point que les Grecs, pour dire *boire beaucoup*, disaient *boire comme un Scythe* (*Arist.* Probl., III, 7; *Anakr.* Ode, 55), les festins ou *Repas de sacrifice* dégénérèrent facilement en banquets appelés *Compotations* (norr. *drykkior*). Ces Compotations avaient lieu principalement à la Grande fête de l'année, c'est-à-dire à la fête du Solstice d'hiver ou à la fête de la *Roue* ou du *Char* (cf. slav. *koli*, char; norr. *hiul, jul,* Noël). C'est à cette fête que les Nomarques scythes ou les Chefs de district donnaient des festins à leur Prince, comme le faisaient plus tard encore les *Iarles* et les *Herses* scandinaves. Dans ces festins on faisait une grande consommation de vin (*Hérod.*, IV, 66; VI, 84); et les femmes y prenaient part comme elles le faisaient plus tard encore chez les Scandinaves (*Strabon*, XI, c. 8; *Plat.*, De Legibus, I, c. 9). Dans les *Compotations* qui accompagnaient les Sacrifices aux grands jours de fête, les Nobles scythes, comme plus tard les Nobles scandinaves, avaient l'habitude de boire, à la mémoire de leurs pères, ce qu'on appelait la *Rasade commémorative* (norr. *minnisfull*) et de faire des *vœux* solennels, soit de subir telle ou telle aventure périlleuse, soit de vaincre ou de tuer quelque ennemi redoutable, soit enfin d'apporter au roi la tête ou le scalp (*Suidas*, s. v. *aposkuthizeïn*) de leur ennemi vaincu (cf. *Florus*, 2, 26), afin d'acquérir ainsi, selon l'usage des pères, le droit de participer au butin qu'on faisait dans l'année (*Hérod.*, IV, 64). Enfin pour que tout dans ces festins à la fois religieux et guerriers rappelât les combats et les exploits, on aimait surtout boire, à cette occasion, dans une tasse (norr. *skala*) faite du *crâne* (cf. all. hirn-*schale*) de l'ennemi qu'on avait vaincu et tué (v. p. 112).

§ **181. Les Consécrations.** — Les *Consécrations* différaient des *Sacrifices* en ce que dans celles-là les victimes immolées n'étaient pas des animaux mais des hommes, parce que ces victimes

humaines étaient immolées, non pour servir de repas *au Dieu-hôte* et aux gens de la tribu assistant au sacrifice, mais afin que ces hommes, ainsi *dévoués* ou *consacrés*, après avoir été mis à mort, pussent aller au ciel auprès de la Divinité pour entrer à son *service* ou pour lui *porter* quelque message. Ces *Consécrations* tenaient donc, d'un côté, de l'*Offrande*, en ce que la victime humaine était en quelque sorte un *don* fait à la Divinité dans la personne d'un nouveau *serviteur*, venant se joindre, au ciel, à ceux qui l'y avaient déjà précédé; d'un autre côté, elles ressemblaient, extérieurement du moins, à des *Sacrifices*, parce que l'homme qu'on *dévouait* ainsi à la Divinité pour être son serviteur dans l'autre monde, était *mis à mort* comme les victimes immolées dans un sacrifice. Ces *Consécrations* étaient usitées dans l'Antiquité chez tous les peuples qui croyaient à la continuation de l'existence après cette vie (cf. *Ezéchiel*, 39, 18; *Bhagavat-Pouranam*, éd. Burnouf, II, p. 281); elles étaient en usage chez les *Scythes*, et se maintinrent encore plus tard chez les *Gètes* et chez les *Scandinaves*. Comme elles étaient des actes *religieux*, elles eurent lieu ordinairement aux grandes Fêtes nationales (*Hérod.*, I, 216; *Mela*, 2, 1; *Solin*, 15, 2, 3). C'est probablement à la fête du Solstice d'hiver ou à la *Fête de la Roue* que les Scythes consacraient au Dieu du soleil ou au Dieu de la guerre (*Kaizus*, v. p. 157), quelque prisonnier désigné par le sort parmi ceux qu'on avait pris dans le cours de l'année, et dont ordinairement un sur cent (*Hérod.*, IV, 62) revenait au Dieu, ou devait lui être *consacré* comme sa part au butin, ou comme sa récompense pour la victoire qu'il avait accordée à la tribu dans le cours de l'année. Ce prisonnier de guerre ou l'esclave ainsi *consacré* au Dieu était considéré, chez les *Scythes*, non-seulement comme dévoué au *service* de cette divinité, mais aussi comme un *messager* envoyé au ciel pour y porter les vœux et les prières des hommes de sa tribu. La *consécration* ou la mise à mort de ce serviteur était donc regardée presque comme une faveur qui lui était faite; et comme il avait été jugé digne, par le Destin, d'aller *servir* dans le ciel la Divinité, on crut aussi devoir l'honorer d'avance en le traitant comme un Noble ou un Roi pendant les jours de fête qui précédaient sa consécration ou sa mise à mort. Les autres prisonniers de guerre, *réservés* (cf. lat. *servus*, réservé, v. p. 103) pour le service des hommes, se livraient également, dans cette fête, à toutes sortes de réjouissances.

Après avoir fait mourir, par *strangulation* (v. p. 276), la victime consacrée, on lui coupa le bras droit qui avait porté l'épée et qui était, par cela même, le membre honoré par excellence (cf. *Lucien*, Toxaris), et l'on jeta ce bras dans l'air, ce qui indiquait symboliquement que ce membre était une *offrande* livrée exclusivement au Dieu du ciel (*Tivus*, v. p. 154) ou de l'air (*Vâtans*, v. p. 162), lequel était aussi le Dieu de l'épée (*Kaizus*, v. p. 157) et des combats. Comme l'immolation de cette victime humaine était assimilée à un sacrifice, on mêlait aussi, selon l'usage généralement suivi dans les sacrifices, un peu de son sang à la viande de boucherie destinée au repas de sacrifice (cf. *Hérod.*, IV, 26). Cet usage de mêler du sang humain à la viande du repas fut cause que les historiens grecs ont été amenés à croire que les *Scythes* étaient *anthropophages* ou qu'ils avaient l'habitude de manger de la chair humaine dans les sacrifices (*Plin.*, H. N., VII, 2; *Florus*, 2, 26; *Lucien*, Toxaris).

§ **182. Les Sakéennes.** — Cyrus, en souvenir de la victoire qu'il avait remportée sur les *Scythes* ou les *Sakes*, et comme pour *consacrer*, à son tour, à sa Divinité[1], les prisonniers scythes qu'il avait faits à cette occasion, adopta des *Sakes* leurs fêtes de *consécration*, auxquelles on donna, pour cette raison, le nom de *Sakéennes* (gr. *Sakaïa*, v. *Hésych.*, s. v.) ou *Fêtes scythes* (*Ktesias*, éd. Bæhr, p. 95, 447). A Babylone cette fête durait *cinq* jours (*Athen.*, Deïpnosoph., 14, 44), à commencer du quinzième jour du mois macédonien *Lôos*. Durant cette fête, ainsi qu'aux *Saturnales* romaines, il était permis aux esclaves de se livrer entièrement aux plaisirs. Au lieu d'un prisonnier de guerre on prenait quelquefois, pour victime *consacrée*, quelqu'un qui avait été condamné à mort. Ce *consacré* avait le titre de *Prince* (pers. *schahhneh*; aram. *sagan*; gr. *zôganès*); et, après avoir joui de tous les plaisirs et prérogatives des Grands, il fut mis à mort le *cinquième* jour (v. p. 284), moyennant la *pendaison* (*Chrysost.*, De la royauté, 4e oraison) ou la strangulation, qui, pour la raison que nous avons indiquée (v. p. 276), ne passait pas, chez les *Scythes*, ni chez leurs descendants, pour un supplice *ignominieux*, mais était le mode ordinaire de la mise à mort des victimes.

[1] Cette divinité était, sans doute, la Déesse de la lune *Anahid* (gr. *Anaïtis*). Voy. Alf. Maury, *Histoire des Religions*, etc., III, p. 176.

Comme la *consécration* procurait, à ce qu'on croyait, l'avantage d'aller *servir* la Divinité dans le ciel, il y avait des Scythes qui, par une mort volontaire ou par le *suicide*, se *consacraient* à leurs dieux. C'est ainsi que *Spargavisis*, le fils de la reine *Tomyris*, se donna la mort (*Hérod.*, I, 213) ou se *consacra* au Dieu des combats, pour échapper à l'esclavage qui l'attendait après sa défaite (v. § 185).

§ **183. Les Funérailles.** — Les Scythes aimaient à assimiler la mort naturelle à une *dévotion* spontanée ou à une *consécration* volontaire. C'est pourquoi ils donnaient aussi aux funérailles, autant que possible, la forme extérieure d'une *consécration* et même d'un *sacrifice*. Les morts furent *suspendus* dans l'air aux arbres, c'est-à-dire *consacrés* à *Tivus* le Dieu du ciel et de l'air, ou *enfouis* dans la terre, c'est-à-dire consacrés à la déesse *Apia* (Terre), ou *brûlés* sur un bûcher, c'est-à-dire consacrés au Dieu du soleil *Targitavus* ou à la Déesse du feu *Taviti*. Le plus ancien mode de funérailles paraît avoir été la *suspension*. Cet usage, imité peut-être des *Kimméries*, se maintint assez longtemps dans les pays du Pont-Euxin, où étaient établis d'abord des peuples *kimméries*, et après eux des *Scythes*. Dans le cimetière ou bois sacré de *Aïa-Colchis*, on voyait attachés, par des chaînes, aux branches des arbres, et agités par les vents, les cadavres des trépassés, enveloppés dans des peaux de taureau non tannées (v. *Argonaut.*, 3, v. 202-209). Évidemment ces cadavres étaient censés *consacrés* au Dieu du ciel et de l'air ou au *Dieu des Suspendus* (norr. *Hanga-gud*), comme les victimes que, plus tard, en Scandinavie, à *Upsal* et à *Hleidra*, on avait l'habitude de suspendre aux arbres du Bois sacré.

Chez les *Scythes*, les Rois et les Nobles avaient un lieu de sépulture particulier, ainsi que l'avaient eu les rois *kimméries*, dont on montrait, du temps d'Hérodote (IV, 11), les tombeaux sur le Tyras. Pour les Scythes de la mer Noire, ce cimetière était à *Gerrhes* (Enceinte de claies), et il était ainsi nommé par les *Scytho-Grecs* parce qu'on y avait amassé beaucoup de claies qui servaient, soit pour construire le *dais* ou la chambre souterraine du défunt, soit pour faire une clôture (norr. *gardhi*) autour du cimetière. Le cadavre embaumé du *roi*, après avoir été promené, sur un char funèbre, par tout le pays, afin que tous ses sujets pussent encore le voir et faire ensuite le deuil, fut, à la fin, placé dans une grande fosse carrée et sous une claie ou natte d'osier, qui, sous forme de dais,

couvrait la moitié de la fosse et était soutenue par quatre lances (cf. norr. *geirom stydia*, v. p. 118). Dans la partie de la fosse qui n'était pas couverte par la claie et qui formait une espèce d'*antichambre* (cf. norr. *hôf*), devant la chambre sépulcrale (cf. norr. *hörgr*) du défunt, on plaça, après les avoir étranglés et *consacrés* au roi, pour le servir dans l'autre monde, une de ses concubines (norr. *fridla*), son échanson (norr. *skutil-sveinn*), son écuyer (langob. *mar-pahis;* cf. all. *marbach*, p. 251), son valet de pied (norr. *skô-sveinn*, garçon de chaussure) et son messager (norr. *sendi-mâdr*). On y plaça aussi son cheval, des vases d'or et d'autres objets précieux qui faisaient partie, non de la propriété de *famille* (norr. *adalsfê*), qui devait toujours rester intacte aux héritiers, mais de la propriété *privée* (norr. *lausa-fê*) ou individuelle du défunt. Puis on recouvrit de terre la fosse, et l'on éleva, au-dessus du sépulcre, une *butte* d'une hauteur proportionnée à l'honneur qu'on voulait ou qu'on devait rendre au mort[1]. Après une année révolue on *consacra* encore, en les égorgeant, *cinquante* des principaux serviteurs du roi, et l'on plaça leurs cadavres désséchés sur autant de chevaux empaillés, qu'on rangea tout autour du tertre tumulaire, afin qu'ils pussent ainsi à la fois servir de *garde d'honneur* (norr. *hirdsla*) au défunt, le protéger contre les attaques des *mauvais génies* (norr. *draugar;* cf. zend. *drudj*, tromperie), et inspirer, par leur présence, de la terreur à ceux qui voudraient violer le tombeau (*Hérod.*, IV, 71) pour en enlever les *trésors* (cf. *Chants de Sôl*, p. 180).

Les Scythes du commun, après leur décès, étaient conduits sur un char chez tous leurs parents et amis, lesquels, l'un après l'autre, donnaient aux gens du convoi un *repas funèbre* (*Hérod.*, IV, 9). Les tombeaux étaient probablement creûsés à l'endroit où le défunt avait expiré (v. *Lucien*, Dandamis et Amizokès). Après l'enterrement, les personnes qui avaient fait partie du convoi funèbre se *purifiaient* par des fumigations de graines de lin ou de chanvre (*Hérod.*, IV, 75), parce qu'elles croyaient avoir contracté des souillures par le maniement et le contact du corps du défunt. Ensuite commençaient les lamentations et le *deuil* qui consistait à se couper les cheveux et à se mutiler, soit la figure, soit les mains.

[1] Cf. LENORMANT, *Mém. sur les Antiquités du Bosph. cimmérien.*

b. *Les Sacrifices chez les Peuples de la branche gète.*

§ **184. Les Conseillères du Sanctuaire; les Fêtes quinquennales.** — Dans les choses intellectuelles et morales, comme dans les choses physiques, *se développer* c'est *se dédoubler* et *se spécialiser*. Plus une chose se développe, plus les parties, qui y sont renfermées virtuellement, se dédoublent et se spécialisent *extérieurement*. Chez les *Gètes* le Sacerdoce était, d'un degré, plus développé que chez les *Scythes*. En effet, tandis que, chez les Scythes, la *sacrificature* seule s'était séparée du *sacerdoce*, représenté par le Chef de tribu ou le roi, nous voyons chez les *Gètes*, d'un côté, le *sacerdoce* séparé de la *royauté* (v. p. 273), et, de l'autre, la *sacrificature* séparée du *sacerdoce*. A côté du roi grand pontife, il y a les *familles sacerdotales*, et ces familles sacerdotales laissent aux *Femmes Victimaires* les fonctions de la sacrificature. A la *Tuerie d'hommes*, établie chez les Scythes, succèdent, chez les Gètes, les *Conseillères du Sanctuaire* (*alhi-hrunas*, v. p. 217). Chez les Scythes la victime était ou *étouffée* ou frappée avec le *glaive* (v. p. 277); le même usage se retrouve chez les *Gètes;* et c'est probablement de cette époque que date, dans les langues gètes, l'emploi du terme de *étouffer* (all. *würgen*) pour dire *égorger*.

Les Fêtes majeures étaient, soit *triennales*, soit *quinquennales*. A l'époque où les différentes branches de la race *iafétique* se sont différenciées et séparées les unes des autres, elles avaient déjà l'habitude de *compter*, les unes par *trois*, les autres par *cinq*. L'habitude de compter par *trois* était la plus ancienne, et c'est pourquoi *trois* et les multiples de trois sont généralement usités dans les plus anciennes traditions et dans la plupart des mythes des peuples *iafétiques*. De la numération par *trois* est née celle par *douzaines*, qui fut préférée et maintenue principalement par les peuples *kimméro-keltiques*. La numération par *cinq* est dérivée naturellement des *cinq* doigts de la main; et comme les noms de nombre *primitifs* désignaient, dans l'origine, des *choses physiques* composées d'autant de parties qu'il y avait d'unités dans ces nombres, le mot *cinq* (*panka;* cf. all. *die fange*), dans les langues iafétiques, signifiait originairement *main*. De la numération par *cinq* est née ensuite celle par *dizaines*, qui était usitée chez la plupart des peuples de race *iafétique*. Les Scythes gardèrent longtemps une

prédilection pour les nombres *trois* et *cinq*, qui l'un et l'autre étaient pour eux les nombres par excellence. C'est ainsi que, d'après la tradition, le dieu *Targitavus* avait *trois* fils, *Hleipo-skaïs*, *Arpo-skaïs* et *Kola-skaïs*. Selon Anacharsis la vigne portait *trois* espèces de raisins : le raisin de l'ivresse, le raisin de la volupté et le raisin du repentir. Les rois des Scythes envoyèrent à Darius des présents consistant en *trois* animaux et *cinq* flèches. Mnésippe, discutant avec le scythe Toxaris (Skotaris) sur l'amitié, se contente de *cinq* exemples (v. *Lucien*, Toxaris). Selon la tradition, le roi *Skilourus* avait *cinq fois dix* fils, et l'on choisissait *cinquante* des principaux serviteurs du roi pour les sacrifier sur sa tombe (v. p. 282). Les Fêtes scythes à Babylone duraient *cinq* jours (v. p. 280). Le *Zoganès* ou la victime *consacrée* dans ces fêtes était mis à mort le *cinquième* jour. Les *Gètes*, continuant l'habitude de leurs pères les *Scythes*, avaient également une prédilection marquée pour le nombre *cinq*. Aussi Ménandre le Comique, dit-il dans son *Misogyne*, pour ridiculiser cet usage :

> « En un seul jour nous faisions *cinq* sacrifices.
> « *Cinq* esclaves dansant en chœur frappaient les cymbales, etc. »

Tous les *cinq* ans les *Gètes* célébraient les grandes Fêtes qui avaient de l'analogie avec les *Sakéennes* ou Fêtes scythes. C'est à ces fêtes qu'eurent lieu, comme chez les *Scythes*, non-seulement des *consécrations*, mais aussi de grands *sacrifices* accompagnés de *vœux publics* (cf. *Les sacrifices de chevaux*, p. 277).

§ **185. Les Consécrations ; les Funérailles ; la Renaissance.** — Chez les *Gètes*, les *Consécrations* étaient usitées et pratiquées de la même manière que chez les *Scythes*. Les guerriers, dans des moments critiques, se suicidaient, c'est-à-dire *se consacraient* eux-mêmes à leurs divinités. De même que, chez les Scythes, *Spargavisis*, le fils de *Tomyris*, se consacra au Dieu du soleil, son Aïeul, pour échapper à l'esclavage qui l'attendait après sa défaite (v. p. 281); de même nous voyons, chez les *Gètes*, les chefs *Dapugs* et *Tarsa* se donner la mort ou se *consacrer* à leurs dieux avec un grand nombre de leurs compagnons (*Tacit.*, Annal., 4, 50). Aux grandes Fêtes, célébrées tous les *cinq* ans, les Gètes *consacraient* un homme qui était censé être envoyé comme *messager* dans l'autre monde pour transmettre à *Skalmoskis* (v. p. 191) les vœux de la

nation. Les peuples de la *branche gète*, chez lesquels le culte du Dieu du soleil prédominait sur le culte de toute autre divinité, préféraient *consacrer* les morts au Dieu du *soleil* plutôt qu'à la Déesse de la *terre;* et c'est pourquoi sur l'ancien usage de les *enterrer* prévalut peu à peu celui de les *brûler*. Les *Goths brûlaient* les morts sur des chars, comme anciennement les *Scythes* avaient brûlé les *divins* consacrés au dieu Soleil (v. § 191), ou comme, plus tard, les *Scandinaves* brûlaient les corps des rois de mer sur des navires qu'on abondonnait aux flots de l'océan. Les *Gètes* conservèrent aussi généralement l'usage, déjà suivi par les *Scythes*, de *consacrer* la femme du défunt, en la brûlant avec le cadavre de son époux (*Mela*, II, c. 2; *Stephan.* de Byz., s. v., *Getia*).

Les Scythes croyaient, comme la plupart des peuples de l'Antiquité, que les défunts continueraient à vivre d'une existence à peu près semblable à celle qu'ils venaient de quitter, et que, pour cette raison, il fallait les pourvoir, dans leur tombe, de toutes les choses qui leur avaient été nécessaires ou agréables dans ce monde. Les *Gètes* partageaient cette croyance de leurs pères les Scythes. Mais étant entrés en rapport avec les Thrâkes et les Keltes, les Gètes apprirent de ces peuples la doctrine druidique de la métempsychose ou métasomatose, et c'est pourquoi quelque *divin* ou prêtre de *Skalmoskis* se prit à enseigner, au nom de ce dieu, que non-seulement les défunts continuaient à vivre dans l'autre monde, mais que leurs âmes, revêtues d'un nouveau corps, *reviendraient* dans cette vie, et que, moyennant certaines *incantations* (norr. *galdrur*), on pouvait faire revivre, ou, comme disaient les Grecs, *rendre immortels* (*athanatizeïn*) les trépassés. Comme les *Gètes* ne voulaient pas ajouter foi à cette nouvelle doctrine, le *divin* de *Skalmoskis* (que la tradition évhémériste a confondu avec ce dieu même), s'avisa d'un moyen singulier pour prouver à ses compatriotes le *retour* des défunts dans cette vie. Il se creusa secrètement une loge souterraine communiquant avec la fosse du tombeau qu'il s'était fait préparer. Puis, s'étant fait passer pour mort et ensevelir dans la fosse, il s'établit dans la loge et s'y tint caché aux regards des hommes pendant *trois* ans. Enfin il se montra à ses compatriotes étonnés, leur prouvant ainsi ostensiblement qu'après son décès il a non-seulement continué à vivre, mais qu'il a pu *revenir* dans cette vie. Prévoyant cependant qu'il ne pourrait pas toujours leur donner cette

preuve manifeste de son immortalité, il eut soin de leur dire que dorénavant il ne reviendrait plus dans cette vie, mais que, s'ils voulaient lui faire connaître leurs *vœux*, ils devaient, tous les *cinq* ans, lui envoyer un *messager* dans l'autre monde (*Hérod.*, IV, 94). Depuis cette époque, dit la tradition, les *Gètes* crurent au retour des défunts dans cette vie ou à la *renaissance*. Aussi *Eustathius* (*ad. Homer.* IX, 65) rapporte-t-il, qu'instruits par *Skalmoskis*, les Gètes *sacrifiaient* les morts, c'est-à-dire les dévouaient ou *consacraient* aux dieux, et qu'ils *banquetaient* (c'est-à-dire faisaient gaîment le *repas funèbre*) en l'honneur des trépassés, dans l'idée et dans la persuasion que les morts *renaîtraient* plus tard ou *reviendraient* de nouveau dans cette vie.

c. *Les Sacrifices chez les Germains et chez les Scandinaves.*

§ **186. Le Ministre sacrificateur.** — Les sacrifices, tels qu'ils étaient pratiqués chez les peuples germaniques et scandinaves, ne sont, en tout point, que la continuation de ceux qui étaient usités chez leurs pères, les peuples de la *branche gète*. Par suite de l'influence du temps ou du développement naturel, les *Sacrifices* proprement dits et les *Consécrations* se sont de plus en plus confondus ensemble; et les uns et les autres, au lieu d'être envisagés seulement comme des *dons* faits à la divinité, furent considérés comme exerçant une puissance *magique* sur la volonté des dieux. Mais si, d'un côté, les sacrifices, dans cette période, portent généralement des caractères plus *développés* que dans la période précédente, on retrouve, d'un autre côté, dans les sacrifices, tels qu'ils sont usités chez plusieurs tribus germaniques et scandinaves, la simplicité *patriarchale* primitive. Cette simplicité s'explique quand on se rappelle que la plupart de ces tribus se sont séparées de leur *souche gète*, à une époque où les Gètes n'avaient *pas encore* subi l'influence civilisatrice de la Grèce et de la Thrace, et avaient encore conservé la simplicité du culte de leurs pères les *Scythes*. La plupart des tribus germaniques et scandinaves maintinrent donc, en le continuant, cet état patriarchal primitif, et ne songèrent guère, dans les forêts de la Germanie ou dans les montagnes de la Scandinavie, à beaucoup modifier cet état traditionnel. Voilà pourquoi, tandis que, chez les peuples de la *branche gète*, les sacrifices étaient faits par des

Femmes Victimaires (*alhi-rûnas*), distinctes des *sacerdotes* ou des *familles sacerdotales*, les fonctions de la sacrificature, chez la plupart des tribus germaniques et scandinaves, étaient encore remplies par le ministre ou le *divin* (godi), assisté seulement de quelques esclaves. Les *Alhi-rûnes*, qui antérieurement faisaient les *sacrifices* et *prédisaient* l'avenir par l'inspection du sang et des entrailles des victimes, ne conservèrent plus que cette dernière partie de leurs attributions, et sous le nom de *Femmes de vision* (norr. *spâkonor*) présidaient aux différentes espèces de *divination* (v. § 193).

Les Germains et les Scandinaves célébraient, outre les fêtes particulières, *trois* grands sacrifices annuels : le premier au commencement de l'année, c'est-à-dire au commencement de l'hiver (norr. *iùl-blôt*, Sacrifice de la Roue), afin que l'année fût bonne et heureuse; le second au milieu de l'hiver (norr. *midsvetrar-blôt*), afin que la terre fût fertile; et le troisième au commencement de l'été (norr. *sigur-blôt*), pour obtenir la victoire dans les guerres et les combats. Comme les sacrifices, afin d'être de plus en plus efficaces, devinrent de plus en plus somptueux, on les rendait dans la suite d'autant moins fréquents. C'est ainsi que, chez les Norvégiens, le *Sacrifice principal* (norr. *höfud-blôt*) fut renouvelé seulement tous les *trois* ans. A la Grande Fête, célébrée tous les *neuf* ans, les Dânes immolaient, à *Hlethra*, en Séelande, 99 victimes humaines, avec autant de chevaux et avec des chiens de chasse et des faucons. Les *Sacrifices de chevaux* (norr. *hrossa-slâtr*) étaient usités et très-estimés chez les *Germains* et chez les *Scandinaves*, comme chez leurs pères les *Gètes*, et chez leurs ancêtres les *Scythes*. Dans ces immolations de victimes, les caractères du *sacrifice* proprement dit et de la *consécration* étaient généralement confondus ; car elles se faisaient indistinctement, pour donner des *repas* aux dieux, pour obtenir d'eux des *faveurs*, pour consacrer à leur *service* les hommes qui leur étaient chers, pour *sacrifier* à leur haine ceux qu'ils haïssaient, pour *forcer* les dieux, par la vertu *magique* des sacrifices, à se rendre aux vœux des hommes, enfin pour avoir une occasion solennelle où les tribus pussent faire des *vœux* d'accomplir tel ou tel acte de vengeance, de bravoure ou de conquête (cf. *Tacit.*, Annal., I, 15; XIII, 57).

§ **187. Les Consécrations.** — C'est un fait digne de remarque que, même chez les peuples les plus intelligents de l'An-

tiquité, les pratiques religieuses reposent rarement sur des idées *claires* et précises. Les idées religieuses, n'étant pas nettement déterminées, les pratiques religieuses qui en sont les expressions, se confondent souvent entre elles d'une manière singulière. C'est ce qui se voit, par exemple, dans les consécrations telles qu'elles se pratiquaient, dans cette période, chez les peuples *germaniques* et *scandinaves*. Bien que les *sacrifices* et les *consécrations* se soient confondus ensemble (v. p. 274), on peut cependant encore facilement reconnaître que tous les sacrifices de victimes *humaines* étaient imités des *consécrations* antérieurement usitées. Mais ces *consécrations* ont pris entièrement le caractère d'un *sacrifice*. C'est ainsi, par exemple, que, pour obtenir la victoire sur les *Iomsvikings*, Hakon, le comte (Iarl), sacrifia à *Thôrgerdur* et à *Irpa* son propre fils *Erling*, âgé de sept ans. Évidemment ce don ou sacrifice devait, dans la pensée de *Hakon*, avoir pour effet de déterminer le Destin ou ses divinités protectrices en faveur de ce qu'il leur demandait. L'enfant *Erling* était donc *sacrifié* comme une *victime*, il n'était pas simplement *consacré* au service de quelque divinité; et cependant ce sacrifice n'a pas été autre chose qu'une imitation des *consécrations* usitées chez les *Gètes* et chez les *Scythes*. Dans l'origine la consécration étant un *don* fait à la Divinité d'un être *humain* destiné à la *servir* dans l'autre monde, on ne consacrait aux dieux que des personnes qui pouvaient leur être *agréables* ou *utiles*. C'est ainsi, par exemple, que les esclaves qui avaient accompagné le convoi de la déesse *Nerthus* étaient précipités dans le lac qu'habitait cette déesse (v. p. 246), afin de continuer à la servir, dans sa demeure au fond du lac, comme ils l'avaient fait sur terre (*Germ.*, XL). Mais plus tard on consacrait aux Divinités aussi des individus qui leur étaient *odieux;* on sacrifia, en quelque sorte, à leur *haine* ceux qu'on soupçonnait de se l'être attirée. Déjà chez les *Scythes*, les *Vênvares* (Hérod., *Enares*), bien qu'ils fussent odieux à *Artin-paza*, étaient cependant *consacrés* à cette déesse (v. p. 208), de sorte que cette consécration n'avait pas le caractère d'une *bénédiction*, mais plutôt d'une *malédiction*. Voilà pourquoi, chez les peuples de la *branche gète*, et surtout chez les peuples *germaniques* et *scandinaves*, l'expression de *béni* prit aussi le sens de *maudit* (cf. *gavaihtaï*, p. 47). On *sacrifiait* aux divinités même les *criminels* qu'on devait regarder comme leur étant *odieux;* et ces sacrifices, qui, au point de

vue de la justice, auraient dû être des *exécutions*, étaient à la fois des *sacrifices*, des *consécrations* et des *expiations* (cf. *Wachter*, Hallische Encyclop., art. *Opfer*, p. 94). Cependant la mise à mort des criminels n'avait pas pour but la satisfaction *morale* à donner aux dieux par cette mort *expiatoire;* elle n'était que le moyen d'envoyer aux dieux, ou de *consacrer* à leur *service*, ces coupables, qui ne différaient des autres *Consacrés* qu'en ce qu'ils n'étaient pas appelés, comme ceux-ci, à devenir, dans l'autre monde, des serviteurs *libres*, mais qu'ils étaient condamnés à faire, dans le ciel, comme de vils *esclaves*, les travaux pénibles des *serfs*. Voilà pourquoi ces criminels qu'on sacrifiait aux dieux, avant d'être mis à mort, furent d'abord *mutilés* dans quelque partie de leur corps, afin qu'ils fussent de cette manière *assimilés* aux serfs, qui, chez les *Scythes* (v. p. 103), chez les *Gètes* et chez les *Scandinaves* (v. p. 104), étaient généralement forcés de subir ces mutilations corporelles (cf. *stufa*, *nufa*), indices de leur qualité d'esclaves [1]. Dans certains cas, les rois mêmes furent condamnés à servir comme *esclaves* dans l'autre vie. En effet, comme les chefs de tribus et les rois se faisaient passer pour des *fils* ou des amis des dieux (v. p. 272), on attribuait la fertilité de la terre et le bonheur du peuple, à la faveur dont ces chefs jouissaient auprès de ces divinités; et par conséquent, lorsque le peuple était affligé de disette ou de quelque malheur public, on s'en prenait, également, au roi et on l'en rendait responsable, parce qu'on supposait qu'il avait mérité la haine de la Divinité et attiré par là le malheur sur son peuple. Dans ces circonstances, les *Burgondes*, entre autres, se bornaient à *destituer* leur roi, qu'ils nommaient l'*Unique* (*Hendinus;* cf. russe *êdiny;* polon. *iedyny*), sans toucher à l'archiprêtre, appelé *Sinistus* (v. p. 273), qui était inviolable; mais les Scandinaves allaient, dans ces cas, jusqu'à *sacrifier* les rois aux dieux courroucés. C'est ainsi, par exemple, que, lors d'une disette qui

[1] Les sacrifices ou les consécrations de *criminels* étaient nommées, chez les Germains, *Nemidas*, sans doute parce qu'elles avaient lieu aux *fêtes* qui étaient appelées *Nemidas*, d'après les *députations* (norr. *nemndir*) des tribus du même sang, qui se réunissaient, à certaines époques, dans un but *religieux* et *judiciaire*. « Les Semnones ont une forêt, consacrée dès longtemps par les augures « de leurs pères et par une pieuse terreur; c'est là, qu'à des époques marquées, « tous les peuples du même sang se réunissent par *députations*, et ouvrent, en « *immolant un homme*, les horribles cérémonies d'un culte barbare. » (TACITE, *Germ.*, 39.)

avait longtemps duré, les *Svèdes* sacrifièrent à *Odinn* leur roi *Domaldi*, pour obtenir une bonne année. Dans des circonstances analogues, *Olaf* Coupe-troncs (norr. *Trê-telgia*), fut également *sacrifié* par ses sujets. Ces rois ainsi immolés étaient sans doute censés devenir les *esclaves* des dieux ; et en les sacrifiant on entendait proprement les consacrer comme *serfs* célestes.

Le caractère propre de la *consécration* se montrait, d'une manière plus évidente encore, dans le *suicide* ou dans la mort qu'on se donnait volontairement. En se tuant, on se *consacrait* au service de son dieu dans l'autre monde. Voilà pourquoi les héros, chez les *Scandinaves* et les *Germains*, ainsi que chez les *Scythes* (v. p. 281) et chez les *Gètes* (v. p. 284), se suicidaient, pour échapper aux suites d'une défaite. Lorsque *Haralld* aux beaux cheveux résolut d'incorporer à son royaume le *Naumdal*, *Herlaug*, le chef héroïque de cette contrée, entra, avec douze de ses compagnons, dans le tertre tumulaire qu'il avait fait préparer et le fit fermer derrière lui. Le héros *Hadding*, voulant se dévouer à *Odinn*, se pendit à un arbre, en présence de la foule, qui s'était assemblée comme pour assister à un *sacrifice* public. *Erik*, fils du roi *Ragnar* Braie-velue (norr. *Lodbrôk*), désirant aller chez *Odinn*, se fit lancer en l'air, comme c'était l'usage de le faire avec les victimes, ou avec les membres du corps consacrés à ce dieu (cf. le bras droit, p. 280), et recevoir, dans sa chute, sur des lances hérissées (norr. *geirom stydia*). La tradition, étant devenue évhémériste dans le Nord, rapporte même que *Odinn*, sentant sa fin approcher et voulant échapper à une mort naturelle, se fit percer ou marquer avec une lance, pour se consacrer à *lui-même*. A l'exemple de ces héros, les *malades* et les *vieillards* infirmes se *consacraient* aussi à leur Divinité, en se donnant ou en se faisant donner la mort. En Scandinavie, ils se précipitaient ordinairement dans un gouffre ou dans la mer, ou dans un lac, du haut de certains *rochers* élevés (*Plin.*, H. N., IV, 26, 11 ; *Mela*, III, 5), qu'on a appelés plus tard *les Rochers de famille* (norr. *œtternis-stupar;* v. *Gautrekssaga*, c. I, 2). Les vieillards, qui n'avaient plus la force de se donner la mort eux-mêmes, étaient tués par leurs parents, qui s'assemblaient, alors, comme pour un *sacrifice* religieux, et qui leur donnaient la mort avec une massue qu'on nommait la *massue de famille* (norr. *œtternis-klubba*). Chez les *Hérules* (v. p. 67), les malades, sur leur demande ou malgré

eux, furent consacrés aux divinités, c'est-à-dire qu'ils furent immolés et ensuite *brûlés* (*Procop.*, De bello goth., II, 14).

§ **188. Influence des compotations sur les mœurs.** — Chez les Germains et les Scandinaves, comme chez leurs pères les *Gètes* et chez leurs ancêtres les *Scythes*, les sacrifices étaient toujours suivis d'un banquet ou d'un *repas de sacrifice.* Comme ces peuples préféraient généralement le *boire* au manger (*Tacit.*, Germ., 4), ces banquets devinrent de véritables *compotations* (*drykkior;* v. p. 278). Tous les peuples barbares, et les individus qui leur ressemblent chez les nations civilisées, ont l'habitude de boire outre mesure, surtout des boissons capiteuses; et il n'y a, au fond, rien d'extraordinaire si nous voyons les *Scythes*, les *Thrâko-Gètes* et les *Thrâkes* faire des excès sous ce rapport. *Boire à la thrâke*, *à la scythe*, signifiait boire immodérément ou boire beaucoup d'un seul trait. Les *Thrâkes* se portaient mutuellement des défis à qui boirait le plus, sans reprendre haleine (cf. p. 112) : c'est ce qu'on appelait l'*amystide thrâke* (v. *Compl. du Dict. de l'Acad.*, s. v., *Thrace*). Mais si les *Germains*, les *Scandinaves* et les *Slaves*, à une époque où ils n'étaient pas plus *barbares* que d'autres peuples leurs voisins, ont conservé les mêmes habitudes, et si tous les peuples de race *scythe*, depuis les temps anciens *jusqu'à nos jours*, ont gardé cette intempérance, au point qu'il est devenu proverbial, chez les nations anciennes et modernes, de dire : boire comme un *Scythe*, comme un *Gète*, comme un *Polonais*, comme un *Allemand;* alors il n'est plus possible de considérer ces excès comme de simples *accidents;* il faut les considérer comme tenant aux mœurs des peuples de race *scythe*. Or, comme généralement ces peuples n'étaient pas plus *sensuels* que les autres nations de l'Antiquité, ces habitudes ne sont pas *innées* à cette race, mais elles sont, comme presque toujours, des habitudes *prises;* et si l'on examine ce qui a fait prendre à ces peuples ces habitudes, on reconnaît que c'est principalement le culte de leurs dieux ou leur *religion*. En effet, aucune fête n'étant célébrée sans sacrifices (v. p. 276), et nul sacrifice n'ayant lieu sans entraîner des *compotations* (v. p. 278), boire était l'accompagnement obligé de tout acte religieux, et, par conséquent, de tout acte important dans la vie familiale, sociale et politique (*Tacit.*, Germ., cap. 21, 22). Le dieu *Thôr* passait pour un *grand buveur* (v. p. 204); pourquoi ses adorateurs ne l'auraient-ils pas imité

sous ce rapport? La boisson et l'ivresse passaient pour exalter les facultés intellectuelles (v. p. 249); pourquoi n'aurait-on pas employé ce moyen lorsqu'on délibérait des nuits entières (v. *Germ.*, c. 22), en s'échauffant par la boisson? Ces occasions de boire se répétant fréquemment, engendrèrent l'habitude de s'enivrer, et l'habitude et l'occasion, se transmettant d'une génération à l'autre, ont engendré le penchant à l'ivresse; de sorte que, peu à peu, les peuples de *race scythe* se sont fait la réputation d'être de *grands buveurs*[1] (*Tacit.*, Germ., 23).

§ **189. Les Funérailles.** — Chez les *Germains* et les *Scandinaves*, comme chez leurs pères les *Gètes*, et leurs aïeux les *Scythes*, les Funérailles, ainsi que la mort elle-même (v. p. 281), étaient assimilées à une *consécration* ou à un *sacrifice*. Le mode de funérailles le plus généralement usité chez les *Scythes*, était l'*enterrement;* le *brûlement* était considéré comme une consécration faite au Dieu du soleil en particulier (v. p. 297). Chez les Gètes, le *brûlement* des morts, suivi d'*enterrement*, remplaça l'ancien mode de l'enterrement. C'est pourquoi, dans l'origine, les *Germains* (*Tacit.*, Germ., 27) et les *Scandinaves*, suivant l'usage de leurs pères, *brûlaient* les morts avant de les enterrer. Aussi les plus anciennes traditions mythologiques et épiques rapportent-elles que les Dieux (p. ex. *Baldur*), les Héros et les Princes étaient *brûlés* sur un bûcher, qui était érigé, soit sur un *char*, soit sur un *navire.* Cependant beaucoup d'exemples prouvent que, dans des circonstances ordinaires, on se contentait d'*enterrer* les morts *sans les brûler;* et cet usage-ci prit peu à peu le dessus sur le précédent, à mesure que l'agriculture, qui favorisait le mode de l'enterrement, se répandit de plus en plus dans le Nord, et que la mort fut assimilée moins à un *sacrifice* qu'à un *voyage* souterrain, que le défunt était censé faire pour aller dans l'autre monde, soit à cheval, soit en voiture, soit à bord d'un navire (cf. *Chants de Sól*, p. 100). Il n'est donc pas vrai, comme le prétend *Snorri*, qu'il y ait eu un

[1] M. Renan, dans ses belles pages sur *la Poésie des races celtiques* (*Essais de Morale*, p. 386), semble assigner une autre cause au penchant à l'ivresse qui se rencontre aussi chez les *Bretons.* Mais si l'on se rappelle certaines analogies religieuses qui existaient entre les races keltiques et les races germaines, on trouvera, qu'au fond, l'observation faite par le savant académicien à propos des Bretons, confirme en tout point ce que nous venons de dire au sujet des peuples de la race scythe.

âge de brûlement (norr. *bruna-ölld*) où l'on n'aurait fait que *brûler* les morts, et que cet âge ait été suivi de l'*âge des buttes* (norr. *haug-ölld*) où l'on aurait seulement *enterré* les cadavres dans des tertres.

Si l'on fait abstraction de certaines modifications, nécessitées par les circonstances de temps et de lieu, les tombeaux et les funérailles, chez les *Germains* et les *Scandinaves*, ressemblaient à ceux des *Gètes* et des *Scythes*. C'est ainsi, par exemple, que l'intérieur de la butte tumulaire à Jelling, en Jutlande, où fut enterrée la reine *Thyra*, surnommée l'*Amende des Danes* (norr. *Dana-bôt*), rappelle, par son arrangement, la chambre sépulcrale des rois scythes, telle que *Hérodote* l'a décrite (v. p. 281). Le commun des Scandinaves était enterré, sans être brûlé, à l'endroit même où ils étaient morts (v. *Weinhold*, Altnordisches Leben, p. 476), comme cela s'était pratiqué chez les *Scythes* (v. p. 282). Ce qui prouve que le brûlement des morts sur un bûcher était assimilé à un sacrifice, c'est que d'abord le bûcher était *consacré* par le prêtre ; et voilà pourquoi il est aussi dit, dans la tradition mythologique, que le dieu *Thôr* consacra, avec son Marteau, le bûcher sur lequel fut brûlé le dieu *Balldur*. Ensuite la *place*, où ce brûlement avait eu lieu, devint *sacrée* comme l'était celle où s'était fait un *sacrifice;* et afin qu'on ne la profanât pas, en la foulant du pied, on y éleva un tertre tumulaire qu'on entoura encore d'une enceinte de *pierres dressées*, semblable au *cromlech* des tombeaux keltiques. Ces pierres nommées les *Pierres repoussantes* (norr. *bauta-steinir*, pierres *rebutantes*) ou les *Gardiennes* (norr. *vördur*), remplaçaient les chevaux et les cavaliers empaillés, qu'on plaçait tout autour du tertre tumulaire des rois scythes, pour en défendre l'approche (v. p. 282). Les Scandinaves aimaient à donner quelquefois aux tombeaux des héros la forme d'un *Fort de boucliers* (norr. *skiald-borg*) ou d'un *Couvert de boucliers* (norr. *skiald-thak*), espèce de dôme formé, comme la *tortue* (testudo) romaine, avec des boucliers, que les guerriers, en combattant, tenaient au-dessus de leur tête et serraient les uns contre les autres pour être à couvert des traits ennemis lancés d'en haut. Ces tombeaux, semblables à un *Fort de boucliers*, eurent le nom de *Protège-cadavres* (norr. *hræ-borg*). On alla même jusqu'à planter au sommet d'un tertre tumulaire, ainsi couvert d'un dôme de boucliers, l'*enseigne* (norr. *merki*) du héros défunt (v. *Sigurdrîfu-mâl*, Introd.),

à l'instar de l'enseigne, qui, dans le combat, s'élevait au milieu d'un *Couvert de boucliers*, et qui était portée par le Chef de la troupe entouré de ses fils et de ses plus proches parents (v. *Ynglinga-saga*, chap. 25). Aussi la *Halle-des-Occis* (norr. *Val-höll*) fut-elle assimilée, par les *Skaldes* et par *Snorri* (v. *Gylfaginning*, c. 3), à un *Fort-de-boucliers* ou à un *Protège-cadavres*, non-seulement parce qu'elle était censée avoir un toit de boucliers, mais encore parce qu'elle était le Séjour des *Occis*, et ressemblait, par conséquent, à un de ces grands *tombeaux* où, comme on croyait, séjournaient les princes-héros après leur sanglant trépas.

§ **190. La Renaissance.** — La croyance à la renaissance ou au retour des trépassés dans cette vie, croyance qu'un *divin* de *Skalmoskis* avait prêchée à ses compatriotes (v. p. 285), passa des *Gètes* à leurs descendants les *Scandinaves*, et se maintint, chez eux, jusqu'à leur conversion au christianisme. Voilà pourquoi la tradition norraine rapporte que le fils héroïque de *Hiörvard*, *Helgi*, surnommé la *Perte des descendants de Hati* (norr. *Hatingia-Skadi*), après avoir été l'époux de la Valkyrie *Svava*, fille d'Eylimi, mourut, et revint plus tard au monde par une *nouvelle naissance*, dans la personne de *Helgi*, surnommé le *Tueur du fils de Hund* (norr. *Hundings-bani*), lequel épousa la Valkyrie *Sigrûne*, qui, elle aussi, était l'ancienne *Svava* revenue à la vie ou *née de nouveau* (norr. *endr-borin*). Ce *Helgi*, *Tueur du fils de Hund*, mourut à son tour, et, *renaissant* ensuite, il fut *Helgi*, surnommé la *Perte des fils de Haddr* (norr. *Haddingia-Skadi*), et il épousa *Kara*, fille de Halfdan, laquelle fut la même que *Sigrûne* et *Svava* (cf. *Les Chants de Sôl*, p. 93).

De même que les Gètes avaient eu l'habitude de *banqueter* en l'honneur des trépassés, dans la persuasion que les morts *renaîtraient* plus tard de nouveau et reviendraient dans cette vie (v. p. 286), de même leurs descendants, les *Scandinaves*, faisaient, après les funérailles, un *repas funèbre* (cf. gr. *nékusion;* lat. *parentale*). Dans ce repas se confondaient à la fois : 1° le *repas de sacrifice*, célébré anciennement à l'occasion des funérailles qui étaient assimilées à une consécration ou à un *sacrifice*; 2° le *repas funèbre*, célébré en l'honneur du défunt et en vue de son heureux *retour* dans cette vie; enfin 3° le *repas d'inauguration* de l'héritier du défunt, qu'on appelait la *compotation d'héritier* (norr. *erfi-dryck*), parce que c'est, dans ce festin, que l'héritier fut déclaré le successeur du défunt.

CHAPITRE XXI.

D. LA DIVINATION.

a. *La Divination chez les Scythes.*

§ **191. Les différentes espèces de divination.** — Lorsque les dieux, de zoomorphes qu'ils avaient été dans l'origine, furent devenus *anthropomorphes*, et que les phénomènes de la *nature* ou les événements de l'*histoire* furent considérés comme produits par leur *volonté*, les hommes tâchèrent de connaître d'avance cette volonté, dont ils croyaient que dépendrait leur bonheur ou leur malheur. Il n'y avait, comme on le supposait, que les hommes *divins* qui pussent être initiés aux conseils secrets des dieux, et auxquels ceux-ci voulussent faire connaître, par l'*Inspiration*, leurs volontés. Les *Inspirés* portaient, pour cette raison, un caractère sacerdotal et mystique; ils passaient pour des hommes chéris des dieux dont ils étaient les *Prophètes;* et le peuple, qui leur attribuait des inspirations surnaturelles, les écoutait et leur obéissait avec un saint respect. Les Scythes n'avaient pas des *Inspirés;* ils n'avaient encore que des *Divins* ou *Devins*, qui suppléaient à l'inspiration et à la prophétie par l'art de la *Divination* (v. p. 150). Les chefs de tribu et les rois, en leurs qualités de *fils* des dieux (v. p. 272) et de *pontifes* suprêmes (v. p. 273), étaient proprement des *Divins*; mais comme, pour pratiquer la divination, il fallait posséder un certain art ou certaines aptitudes, les rois se déchargèrent de cette fonction sur les prêtres ou Divins du Dieu du soleil, lequel, comme dieu de l'intelligence, présidait aussi à la *Divination* (v. p. 195).

Chez les *Scythes* on pratiquait principalement deux espèces de divination : la divination par le *chaudron* et la divination par les *flèches*. La divination par le chaudron était principalement usitée dans les sacrifices, comme l'*aruspicina* chez les Romains. La *Tuerie d'hommes* (v. p. 275) prédisait les événements d'après la couleur, l'évaporation et la coagulation du sang des victimes recueilli dans le chaudron (cf. norr. *hlautbollr*, bol de sacrifice). Ce chaudron, étant ainsi non-seulement un ustensile de sacrifice, mais aussi un instrument de divination, était considéré par cela même comme un

vase sacré, et comme tel, c'était un objet dont on faisait convenablement un présent honorifique aux dieux ou aux princes. De même que les Grecs plaçaient, comme *anathèmes*, dans les temples, de grands *trépieds*, qui, originairement, n'étaient que des *chaudrons* de sacrifice placés sur leur trépied (v. *Chants de Sôl*, p. 181), de même le roi scythe *Ariantas* fit ériger dans un carrefour, ou comme disaient les Scythes, dans une *rencontre de chemins* (scyth. *vek-saman;* norr. *veg-saman*), un grand chaudron d'airain, qu'il avait fait faire avec le métal provenant de la fonte des pointes de flèches de ses sujets. Ce carrefour était consacré au Dieu du soleil *Vaitu-skurus* (v. p. 180) ou *Targitavus* (v. p. 181), comme l'ont été plus tard, chez leurs descendants les Germains, certains carrefours consacrés au Dieu du soleil *Irmin* (v. p. 193). C'est aussi comme instrument de *divination* que ce chaudron était consacré au Dieu du soleil, qui, ainsi qu'Apollon chez les Grecs, présidait à la divination (v. p. 195); et il avait été fait avec le métal provenant de pointes de *flèches*, parce que la *flèche* était le symbole des *rayons* du soleil, et par suite le symbole du Dieu du soleil lui-même (v. p. 184). Ce chaudron étant sacré, rendit aussi *sacré* (scyth. *paihus, vaihus;* goth. *veihs*) tout ce qui l'entourait; et c'est pourquoi la *place* du carrefour, ainsi que la *source* qui s'y trouvait, étaient nommées, l'une et l'autre, *la Sacrée du Carrefour* (scyth. *Vek-saman-paihus;* Hérod. *Hek-sam-païos*).

La divination par les *flèches* ou la bélomancie se pratiquait au moyen de baguettes (norr. *stafir*) ou *flèches* faites de tamariske, de coudrier ou de *hêtre*, ces espèces d'arbres étant particulièrement consacrées au Dieu du *soleil* présidant à la *divination*. D'après les caractères *runiques* (v. p. 144), dont ces baguettes ou flèches jetées sur le sol retraçaient fortuitement la figure, on conjecturait ou on *lisait* (cf. lat. sorti-*legus*) l'avenir, et l'on donnait la réponse en conséquence.

Quand, chez les Scythes, le roi tomba malade, parce que, comme on le supposait, quelqu'un de ses sujets avait fait un faux serment (v. p. 228), on faisait venir, selon l'usage, trois devins qui devaient faire connaître, par la bélomancie, l'homme dont le parjure avait attiré au prince sa maladie. Si l'indication, faite par ces *trois* premiers devins, fut encore confirmée par la déclaration de *trois* autres, appelés en second lieu, l'individu ainsi dénoncé par eux

comme parjure, fut mis à mort, c'est-à-dire qu'il fut *consacré* (v. p. 289) et sacrifié à la déesse *Taviti*, la vengeresse de la justice publique (v. p. 282), et les devins se partageaient entre eux la fortune du coupable. Mais si la dénonciation, faite par les premiers devins, fut déclarée fausse par les trois autres, ceux-là furent *consacrés* ou sacrifiés, avec toute leur descendance mâle, au Dieu du soleil, dont ils avaient été les faux interprètes, et à la déesse *Taviti*, dont ils avaient violé la *justice;* ils furent *brûlés* sur un char attelé de bœufs et chargé de fagots, auxquels on avait mis le feu (*Hérodote*, IV, 69). D'après un mythe scandinave, les *Ases* percèrent de lances (norr. *geirum studdu*) la Devineresse ou la *Louve* (slave *Volchova;* norr. *Völva*) des Vanes (Slaves), et la *brûlèrent trois* fois, parce qu'ils croyaient qu'elle en avait menti trois fois (v. *Poëmes islandais*, p. 192).

Les Scythes paraissent aussi avoir tiré des pronostics du *hennissement* des chevaux consacrés, qui paissaient dans les paturages du Dieu du soleil (v. p. 179). Peut-être n'a-t-on pas entièrement tort de rapporter à ce vif intérêt religieux que prenaient les Scythes à ces hennissements significatifs et prophétiques, le mot que rapporte Plutarque (*Plutarch.*, Apophthegm., t. VI, p. 666) du roi scythe *Atéas*, qui, ayant entendu le célèbre joueur de flûte Isménias, pour lors son prisonnier, jouer de cet instrument, assura qu'il éprouvait un bien plus grand plaisir à entendre le hennissement (prophétique ?) de son cheval (cf. p. 126).

b. *La Divination chez les peuples de la branche gète.*

§ **192. Les Inspirés ascètes**. — Chez les *Gètes* se rencontre non-seulement la *Divination*, comme chez les Scythes, mais encore la *Prophétie* et l'*Inspiration*. Il y avait, chez eux, des hommes qui, à ce qu'ils prétendaient, vivaient en commerce intime avec la Divinité, et se faisaient passer pour *Prophètes* et *Inspirés*. Cette classe d'hommes ne s'était pas formée spontanément chez les *Gètes*, mais elle était née sous l'influence qu'exerçaient sur ce peuple les *Thrâkes* et les *Keltes*, dont la religion était à la fois sacerdotale, mystique et ascétique. L'*Ascétisme*, qui est originaire de l'Inde (v. *Les Chants de Sôl*, p. 141), s'était répandue, dès le septième siècle avant notre ère, parmi les peuples *kimméries* et

thrâkes, qui le communiquèrent à leurs voisins les *Gètes*. Suivant Posidonius (*Strabon*, VII, 3, 3), les *Myses*, peuple kimméro-thrâke, qui s'est mêlé plus tard avec les *Goths* dans la *Mœso-Gothie*, avaient parmi eux des Ascètes nommés les *Dieux* ou les *Divins* (cf. norr. *dîar*). Ils s'abstenaient de la viande et se nourrissaient seulement de lait, de fromage et de gâteaux secs (gr. *kapoura*); aussi portaient-ils le sobriquet de *Aime-gâteaux* (gr. *kapronles*) ou de *Tueurs-de-Gâteaux* (géto-grec *kaprobatai* [1]). Chez les *Dako-Gètes*, ces Inspirés vivaient dans la continence et étaient nommés les *Bénis* (get. *Pleistai*, *Bleistai*; Hérod. *Pleistoi*; *Josèphe*, Ant. jud., 18, 2); ils se disaient sans doute inspirés par le dieu *Gebleistis* (v. p. 195), qui, pour cette raison, portait encore, anciennement, le nom épithétique de *Pleist-varas* (Garde-les-Bénis; *Hérod.*, IX, 119, *Pleistóros*). L'ascétisme était plus mitigé chez ceux parmi les *Gètes*, qui vivaient plus en dehors des relations avec les *Thrâkes* et les *Keltes*. Néanmoins les *Inspirés* exerçaient encore un assez grand ascendant sur ce peuple. Aussi les rois se les attachaient-ils, pour fortifier, par eux, leur propre autorité (v. p. 273). Ces Inspirés devinrent ainsi les familiers, les *conseillers* (norr. *rûni*) et les ministres des princes. Tel était, p. ex., l'Inspiré gète *Skalmoskis* (géto-gr. *Zalmoxis*, Strabon, VII, 3, 5), ainsi nommé d'après le dieu *Skalmoskis* (v. p. 191), dont il se disait le Prêtre, l'Inspiré ou le *Divin*. Il habitait une contrée caverneuse et sauvage; la montagne et la rivière auprès desquelles ce saint personnage demeurait, et qui, l'une et l'autre, portaient communément le nom de *kó-gaviuni* (celle du *district* [*gavi*] *des vaches* [*kó*]; Strabon, *kogaïonon*), furent appelées les *saintes*, comme, en Scythie, la place du carrefour et la source qui s'y trouvait avaient été nommées, l'une et l'autre, *la sacrée du carrefour* (v. p. 296). L'Inspiré *Skalmoskis* n'eut de commerce avec personne, si ce n'est avec le roi et avec ses serviteurs. Un autre Inspiré de cette espèce était *Dekenaïos* (cf. goth. *diki-hnaivs*, bas-de-taille), le Conseiller et le Prophète du roi *Vairo-vistas* (géto-gr. *Boire-bistès*, v. p. 40). Il acquit sur les Gètes un ascendant tel qu'il parvint, bien qu'ils fussent très-adonnés au vin (v. p. 291), à leur persuader de détruire chez eux les vignes (*Strabon*, VII, 3, 11) et de rejeter le culte

[1] C'est ainsi que je crois devoir corriger, dans Strabon, le mot corrompu *kapno-batai*. Je n'hésite pas non plus à lire *pleistai* au lieu de *ktistai*, fausse leçon, qui s'est également glissée dans le texte.

de Bacchus (v. p. 194). Après lui se distingua le *Divin* nommé *Dekeballus* (cf. goth. *Dagi-valhus*, Faucon diurne; norr. *Dag-valr;* anglos. *däg-val*), et surnommé le *Triste* (géto-lat. *Diurpaneus;* cf. norr. *Drûpnir*). Après que son souverain, le roi des Gètes, lui eut cédé son trône, il inspira une telle confiance et un tel enthousiasme à sa nation, qu'il remporta plusieurs victoires sur les Romains et qu'il força l'empereur Domitien à lui payer un tribut annuel sous le nom de *gratification* (goth. *annô*, v. p. 105).

Les peuples thrâkes et keltes attribuaient le don de la Prophétie et de l'Inspiration principalement aux *femmes;* aussi leurs prêtresses ou druidesses avaient-elles, plus que les *Inspirés*, un caractère mystique et ascétique. Telles étaient, p. ex., en Gaule, les Druidesses qui vivaient, séparées des hommes, dans l'île de *Séna* (Sein), et qu'on nommait *Galli-cênes* (*Galli-gwenes*, Dames-Vierges). Les femmes *Namnètes*, que Strabon appelle des prêtresses de *Dionysos* (Dieu de l'inspiration), vivaient comme les Druidesses de *Séna*, dans une île à l'embouchure de la Loire, où elles ne voyaient les hommes qu'à des époques déterminées. Ce caractère mystique et ascétique distinguait aussi les prêtresses *thrâkes*, qui, pour cette raison, passaient, aux yeux du peuple, pour être en rapport avec la divinité et pour avoir le don de la *Vision* et de la *Prophétie*. Cette croyance des Thrâkes et des Keltes, en l'aptitude plus particulière des *femmes-vierges* pour la vision et la prophétie, fut transmise par eux à plusieurs peuples de la *branche gète*, qui, dès lors préféraient aussi les *femmes* aux hommes, même pour les pratiques de la *divination*.

La divination par le *chaudron*, usitée chez les *Scythes*, se transmit aussi à leurs descendants les peuples de la *branche gète*. Elle fut exercée, chez eux, par les Femmes Victimaires, nommées les *Conseillères du Sanctuaire* (*alhi-rûnas*), qui, par l'inspection du sang des victimes recueilli dans le *bol de sacrifice*, prédisaient le destin et les événements futurs. Telles étaient, p. ex., les *Devineresses* qui se trouvaient dans l'armée du roi *Filimer*, fils de Gandarik. Comme elles mêlaient la Magie à la Divination (v. p. 150) et que, d'ailleurs, elles menaient une vie dissolue, elles inspirèrent un tel dégoût pour leurs déréglements, et une telle horreur pour leurs opérations magiques, qu'elles furent expulsées de l'armée des Goths (*Jornandès*, De reb. getic., c. 24). A côté des Devineresses, il y avait aussi des *Devins* qui étaient principalement des Prêtres de

Skalmoskis (v. p. 195). Ils pratiquaient la divination, non-seulement au milieu de leurs compatriotes, mais plusieurs d'entre eux allèrent se produire, même en Grèce, comme *médecins* faisant des cures merveilleuses sous l'inspiration de leur dieu. Parmi ces derniers, il suffit de citer le médecin de *Skalmoskis*, dont il est question dans le *Charmidès* de Platon (v. p. 196), et surtout le divin *Skotaris* (gr. *Toksaris*, Archer) qui, après sa mort, fut honoré à Athènes d'un culte public (v. p. 186).

c. *La Divination chez les Peuples germaniques et scandinaves.*

§ **193. Les Femmes Prophétesses.** — Les tribus germaniques et scandinaves, lorsqu'elles ne furent plus, comme leurs pères les *Gètes*, en rapport avec des peuples thrâkes ou keltes, perdirent de nouveau les habitudes sacerdotales, mystiques et ascétiques (v. *Les Chants de Sôl*, p. 150), qu'elles avaient prises au contact avec ces peuples. Cependant elles gardèrent quelques usages religieux qui leur furent transmis par leurs pères, les peuples de la *branche gète*. Chez les *Gètes*, les rois s'étaient attaché les *Inspirés* et en avaient fait leurs *Conseillers* pour fortifier, par eux, leur propre autorité (v. p. 298). Cet usage religieux et politique ne disparut pas complétement en Scandinavie, comme le prouve entre autres, l'exemple de l'Inspiré *Bruni*, personnage mystérieux qui devint le Conseiller secret (norr. *rûni*) du roi *Haralld*, surnommé *Dent-de-guerre* (norr. *Hilldar-tönd*), et du roi *Sigurd* Ring.

L'idée que, dans les *Femmes-Vierges*, il y avait quelque chose de *divin* et de *prophétique*, engendra, dans le Nord, l'institution des *Femmes-de-vision* (norr. *Spâ-konur ;* v. *Poëmes isl.*, p. 152) laquelle se maintint surtout chez ceux, parmi les *Germains*, qui restèrent en contact avec les peuples keltes (*Germ.*, 8). Parmi ces *prophétesses* germaines on remarque surtout *Véléda*. Cette fille, de la nation des Bructères, jouissait au loin d'une grande autorité; et elle vit croître son influence pour avoir prédit les succès des Germains et la ruine des légions romaines (*Tacit.*, Hist., IV, 61). Mais ce qui prouve que les Prophétesses germaines ne faisaient qu'imiter, en grande partie, les Prophétesses *keltes*, c'est que *Véléda*, à l'exemple des Druidesses *Namnètes* et *Séniennes*, se dérobait aux regards des hommes et se cachait dans une *tour* élevée, qui lui servait de retraite : un de ses parents portait, comme un messager de l'Oracle, les con-

sultations et les réponses (*Hist.*, IV, 65). Or cette tour de *Véléda* rappelle les *tours* (kimméro-thrâke, *mossun*) où se renfermaient les prophètes *kimro-thrâkes* (cf. thrâko-gr. *mossun-oïkoï*); et cet usage paraît avoir été transmis, par les druides thrâkes, aux peuples *keltes*, et, par ceux-ci, aux tribus germaines.

§ **194. Les différentes espèces de Divination.** — Chez les Germains, les Auspices et la Divination étaient en grand crédit. Leur manière de consulter le Sort était analogue au mode usité chez leurs pères les *Gètes* et les *Scythes*. Ils coupaient une baguette à un arbre fruitier ou consacré au Dieu de la divination (v. p. 296), et la divisaient en plusieurs morceaux qu'ils marquaient de différents *signes* et qu'ensuite ils jetaient pêle-mêle sur une étoffe blanche. Le *Ministre* de la cité remplaçant le roi (v. p. 278), s'il s'agissait d'une affaire publique, ou le *Père* de famille, s'il s'agissait d'une affaire privée, invoquait les dieux, et, regardant le ciel, levait *trois* fois (v. p. 284) chaque morceau, et faisait son pronostic d'après le signe dont il était empreint. Si le sort voulait qu'on s'abstînt, on ne consultait plus, *ce jour*, sur la même affaire; s'il permettait d'agir, on exigeait encore que la réponse fût confirmée par les auspices, comme les Scythes avaient exigé que la réponse des *trois* premiers devins fût *confirmée* par la déclaration des devins appelés en second lieu (v. p. 296).

Les Germains savaient aussi interroger le *chant* et le *vol des oiseaux*; et, comme leurs pères les *Gètes* et les *Scythes*, ils tiraient des pronostics du *hennissement* des chevaux sacrés. La cité (germ. *gavi*) nourrissait, dans les bocages et les forêts, des chevaux *blancs* consacrés au soleil, et que n'avilissait jamais aucun travail profane. On les attelait au char sacré, et le *ministre* et le roi ou le *chef* de la cité les accompagnaient, en observant leurs *hennissements* et le bruit de leurs naseaux.

Les Germains employaient encore une autre espèce de Divination, quand ils voulaient connaître l'issue d'une grande guerre. Ils se procuraient un *prisonnier* de la nation ennemie, qu'ils mettaient aux prises avec un guerrier choisi parmi eux, et ils les faisaient combattre chacun avec les armes de son pays. La victoire de l'un ou de l'autre était regardée comme un *pronostic* (v. *Tacit.*, Germ., c. X), de même que, dans le *combat judiciaire* (v. p. 120), la victoire était la preuve de l'innocence de l'accusé.

Conclusion.

§ **195. Résultats généraux de cet ouvrage.** — Si, comme il y a lieu de l'affirmer, la démonstration, qui fait l'objet de cet ouvrage, est *péremptoire*, il est dorénavant prouvé que les *Scythes* sont les Pères des Peuples de la *branche gète*, et que ces Peuples de la *branche gète* sont les Pères des *Germains* et des *Scandinaves*. Les *Scythes* et les *Gètes* ne sont dônc plus à considérer, comme ils l'ont été jusqu'ici, comme des barbares sans importance et sans signification dans l'histoire ancienne; tout ce qui les concerne, présentera à l'avenir, un intérêt majeur, ne serait-ce que par rapport à leurs descendants, les Peuples germains et scandinaves qui comptent parmi les nations les plus intéressantes des temps modernes. L'histoire de ces Peuples, qui jusqu'ici n'avait pas de commencement *primitif*, et s'ouvrait, en quelque sorte, *ex abrupto*, pourra se compléter maintenant par celle de leurs pères, les *Scythes* et les Peuples de la *branche gète*, et elle embrassera ainsi, sans interruption, la longue période de *trois mille ans*, depuis l'origine de leur race jusqu'à nos jours.

L'état social, moral, intellectuel et religieux des *Germains* et des *Scandinaves*, tel qu'il se présentait jusqu'ici, au moment où ils commençaient à figurer dans l'histoire ancienne, n'est plus maintenant, pour la *science*, une énigme inintelligible; mais tous les phénomènes historiques qu'on y rencontre, s'expliquent par la connaissance nouvellement acquise de l'état antérieur dont ils procèdent, et dont ils ne sont que le développement successif et organique.

Le but de ce travail ayant été essentiellement *démonstratif*, nous avons dû négliger les faits qui, quelque intéressants qu'ils eussent été d'ailleurs au point de vue archéologique, n'auraient rien ajouté à la force de la démonstration *scientifique*. Maintenant, cette démonstration étant donnée péremptoirement, il sera opportun et utile de compléter les faits renfermés dans les cadres que nous avons tracés, en y ajoutant toutes les données curieuses qui ont échappé à nos recherches ou qui se trouvent encore disséminées dans les auteurs grecs, latins, perses, indiens et autres qui nous ont été inaccessibles. Ces documents ainsi complétés, il s'agira ensuite de reproduire notre

travail sous une autre forme, sous la forme *narrative*, en retraçant, dans leur succession chronologique, l'histoire des Scythes et celle de leurs descendants de la branche gète. Nous abandonnons, pour le moment, à d'autres le soin de reproduire notre ouvrage sous la forme historique; il nous importe d'abord de traiter la seconde partie de la thèse que nous avons à prouver, savoir que les *Scythes* sont également la souche des *Sarmates* qui ont été les Pères des Peuples *slaves*. Pour prouver cette seconde partie de la thèse, il faudra démontrer que les *Sarmates*, sous le rapport de la filiation généalogique, comme sous celui de leur état social, moral, intellectuel et religieux, forment l'intermédiaire entre les *Scythes* leurs Pères et les *Slaves* leurs descendants immédiats. Cette démonstration, nous comptons la donner bientôt dans un ouvrage spécial qui non-seulement fera suite, mais très-souvent servira aussi de confirmation au présent travail que nous soumettons aujourd'hui au jugement équitable des savants et à la curiosité érudite des lecteurs intelligents.

FIN.

LISTE ALPHABÉTIQUE

des noms propres et des noms communs qui se trouvent expliqués dans cet ouvrage.

(Le chiffre indique la page.)


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

KULTUR und SPRACHE

9

Hermann Güntert

Der Ursprung der Germanen

FH

HEIDELBERG
CARL WINTERS UNIVERSITÄTSBUCHHANDLG



KULTUR UND SPRACHE / 9. BAND

Hermann Güntert

Der Ursprung der Germanen

Zeit ist zu reden von der Toren Wahn:
„Gleich sind die Völker, so an Wert, an Amt."
Unwertere Weisheit rann aus Narren nie,
Unwürdiger ward nie ein Pfand vertan.

Zeit ist zu fragen: wollt ihr Toren wohl
Die Leiter Gottes brechen? Tausend Stufen
Schuf er zu sich hinauf in jedem Reich,
Ein jedes Volk trägt Siegel nach dem Rang.

Bertram, Nornenbuch

Verlags-Nr. 2409

Der Ursprung der Germanen

Von

Hermann Güntert

Mit 3 Karten

Bei Carl Winter / Heidelberg 1934

Herrn Ministerialrat Professor Dr.

Eugen Fehrle

Dem Vorkämpfer der wissenschaftlichen Volkskunde

in alter Freundschaft

Vorbemerkung

In diesem Buch baue ich vornehmlich auf die Forschungsergebnisse auf, die in drei Facharbeiten von mir erarbeitet wurden: „Die Ursache der germanischen Lautverschiebung" (Wörter und Sachen, Band 10, 1927, 1 ff.), „Zur Frage nach der Urheimat der Germanen" („Deutschkundliches", Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, hrsg. v. Waldberg, 16, Festschrift für Fr. Panzer, Heidelberg 1930, 1 ff.) und „Labyrinth. Eine sprachwissenschaftliche Untersuchung" (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, hist.-phil. Klasse, 1932). Auf diesem wissenschaftlichen Fundament und mit Verarbeitung der neuen, wichtigen prähistorischen Forschungen meines Heidelberger Kollegen E. Wahle (Sachwörterbuch der Deutschkunde, hrsg. v. Hofstaetter und Peters, I, 1929, 418 f. und Deutsche Vorzeit, Leipzig 1932), mit dem ich mündlich manche Fragen der Vorgeschichte durchzusprechen die Freude hatte, erwuchs ein in vieler Hinsicht neues Bild von der Ausbreitung der Indogermanen und Entstehung der Germanen, das hier, zunächst in groben Umrissen, der gebildeten Welt dargeboten werden soll. Die Indogermanenfrage ist und bleibt ein vorwiegend sprachwissenschaftliches Gebiet; daher ist das Buch vom Standpunkt eines Sprachforschers geschrieben, der freilich von der Notwendigkeit der Sachforschung für sprachwissenschaftliche Studien zu tiefst überzeugt ist: überall suche ich die lautlich-grammatischen Tatsachen geschichtlich zu fassen und damit wirklich zu erklären und zu verstehen. Erst mit der Berücksichtigung des megalithischen Bauernadels dalischer Rasse und seiner Weltanschauung wird nach meiner Ansicht die Entstehung und Wesensart des Germanentums ganz verstanden, wie sie bis zum heutigen Tag sich erhalten hat. Wo man seither in der germanischen Altertumskunde für die ältere Zeit tatsächlich alles gleichsam auf einer Ebene gesehen hat, wird es fürderhin nötig sein, von Anfang an Schichten zu unterscheiden, eine Forderung, deren Notwendigkeit grundsätzlich auch Karl Helm wiederholt betont hat; mindestens ein ganz neues Stockwerk wird dem Gebäude dieses Wissenszweiges damit hinzugefügt. Wie nämlich für das alte Griechenland eine kretisch-ägäische Schicht für immer wichtiger als Grundlage der hellenischen Kultur erkannt und anerkannt wird, so glaube ich auch für die Germanen neben der indogermanischen Herrenschicht die Bedeutung des nichtindogermanischen jungsteinzeitlichen Bau-

ernadels scharf hervorheben zu müssen. Dies ist namentlich auch für das Verständnis altgermanischer Religion der Fall, die man wegen dieser Nichtbeachtung dieses megalithischen Volksanteils nach meiner Ansicht seither unzulänglich und nicht befriedigend dargestellt und beurteilt hat. Somit möchte ich mir mit diesem Buch zugleich die Grundlage schaffen für eine neue Schilderung der germanischen Weltanschauung und Religion, die ich bald zu veröffentlichen gedenke. In meinem kleinen Buch „Deutscher Geist" (Bühl i. B. 1932), das gleichsam das Vorspiel zu diesen Untersuchungen darstellt, habe ich bereits in großen Zügen meine Auffassung vorläufig und zusammenfassend dargelegt.

Mögen meine Ausführungen, die das Bekennen nicht scheuen und dem Leben und der Gegenwart dienen wollen, zu immer eifrigerem und tieferem Eindringen und zu wirklich geschichtlichem Verständnis der Wurzeln unseres Volkstums neue Anregung bieten, damit immer deutlicher erkannt wird, von wannen unsere Art stammt. Mit Recht sagt bereits der alte Lykurgos von Sparta: „Ein Volk, das seine Vergangenheit nicht ehrt, hat keine Zukunft," und Goethe bestätigt die Bedeutung der Geschichtsforschung für das Leben:

> Wer nicht von dreitausend Jahren
> Sich weiß Rechenschaft zu geben,
> Bleib im Dunkeln, unerfahren,
> Mag von Tag zu Tage leben!

Nur wenn sich das deutsche Volk seines Wesens und seiner Eigenart bewußt ist und daher fremde Kultur und fremden Geist selbstsicher und artstolz betrachten und einzuschätzen lernt, wird es sich im unerbittlichen und rücksichtslosen Daseinskampf der Völker behaupten können. In diesem Sinne möchte mein Buch auch mithelfen an der Zielsetzung deutscher Kultur in der Gegenwart; es möchte klären und wecken und als ein Beitrag zu einem geistigen Neuaufbau, zur Grundlegung völkisch-deutscher Bildung, als bejahendes Bekenntnis zu kraftvollem Germanentum und wurzelstarker Deutschheit aufgefaßt sein. Denn aus der Erkenntnis seines geschichtsbedingten Wesens und seiner völkischen Eigenart muß das deutsche Volk für seine weitere Entwicklung, an die ich fest glaube, die nötigen Folgerungen ziehen.

Heidelberg, am 21. März 1933, dem Frühlings-Werdetag eines neuen, nationalen Deutschlands.

Hermann Güntert.

Inhalt

I. Die Verwandtschaft der indogermanischen Sprachen

„Die Germanen selber möchte ich für Ureinwohner halten, und keineswegs für Mischlinge infolge von Zuwanderung und gastlicher Aufnahme fremder Stämme. Denn ehemals kamen Völker, die ihre Wohnsitze wechselten, nicht zu Land, sondern auf Schiffen. Zudem wird der drüber hinaus ins Ungeheure sich dehnende und sozusagen feindliche Ozean nur selten von unserer Welt aus befahren, und schließlich, wer hätte, ganz abgesehen von der gefährlichen Fahrt in das schreckliche unbekannte Meer, Asien, Afrika oder Italien verlassen und nach Germanien ziehen sollen, nach dem ungestalten Land mit seinem rauhen Klima, traurig zum Leben und Anschauen für jeden, dem es nicht Vaterland ist!"

So löst der römische Schriftsteller Tacitus im 2. Kapitel seiner Germania unsere Frage nach dem Ursprung der Germanen. Im 4. Kapitel fügt er noch die Rassereinheit hinzu: „ich selbst trete der Meinung derer bei, die glauben, die Stämme Germaniens seien nicht durch irgendwelche Heiraten mit anderen Völkern verfälscht, sondern eine eigenartige, rassereine und nur sich selbst ähnliche Volkseinheit. Daher ist auch das Äußere ihrer Erscheinung, wenn das Volk noch so zahlreich ist, bei allen dieselbe: Die Augen trotzig und blau, die Haare rötlich-blond, die Körper hochgewachsen und nur zum Ansturm stark. Für mühselige Arbeit haben sie nicht dieselbe Ausdauer, am allerwenigsten haben sie sich daran gewöhnt, Durst und Hitze zu ertragen; an Kälte und Hunger sind sie durch Klima und Boden gewöhnt."

So unschätzbar das kleine Buch des römischen Schriftstellers über das alte Germanien ist, worin die Kultur unserer Vorfahren von einem feingebildeten Geschichtsschreiber eines damals schon überreifen und der Auflösung entgegeneilenden Volkes geschildert wird, so müssen doch alle seine Angaben auf ihren objektiven Wahrheitsgehalt nachgeprüft werden. Wir entnehmen den angeführten Stellen die Tatsache, daß die Germanen damals, also im ersten Jahrhundert n. Chr., den Römern durchaus den Eindruck eines rassereinen, eigenartigen, bodenständigen Volkes machten. Die Bemerkungen über die Unwahrscheinlichkeit einer Einwanderung in „das ungestalte Land" zeigen nur den Schauer des sonne-verwöhnten

Südländers vor den dunklen Wäldern des Nordens, aber irgendwelche Beweiskraft können sie nicht haben; die Wahl des Ausdrucks verrät, daß auch schon bei den damaligen Römern andere Ansichten geäußert waren.

Der erste Anfang einer Entwicklung, so auch die Herkunft eines Volkes, die Bildung einer Rasse, der Ursprung einer Sprache, ist stets eines der allerschwierigsten Probleme, und es fragt sich, ob wir überhaupt über wissenschaftliche Mittel verfügen, einer solchen Urfrage nach dem Woher beizukommen.

Die älteste unmittelbare Geschichtsquelle ist die Sprache, das wertvollste Erbgut eines Volkes. Von Geschlecht zu Geschlecht übermittelt, reicht dieses Band Jahrhunderte, Jahrtausende zurück in Zeiten jenseits jeder schriftlichen Überlieferung. Alle Fortschritte der Kultur und der Erkenntnis sind in der Sprache eines Volkes niedergelegt, und auch die geschichtlichen Schicksale und Erlebnisse eines Volkes hinterlassen ihre Spuren in der Sprache. Die Weisheit der Ahnen, ihre Art, die Welt zu sehen, wird in der Sprache den Nachfahren vererbt, nur die Muttersprache kennt die Herzenstöne des Volksgemüts und gestattet allein restlosen und erschöpfenden Ausdruck des jeweiligen Volksempfindens. Es ist ja einer der größten, wenn auch verbreitetsten Irrtümer, zu wähnen, der Geistesbesitz an Begriffen sei überall auf Erden derselbe; dann wäre die Sprache nur eine von anderen Möglichkeiten, den überall gleichen geistigen Besitz durch Zeichen und Symbole nach außen hin wiederzugeben. Aber dem ist nicht so.

Denn die Sprachbegriffe verschiedener Sprachen decken sich nach Inhalt, Umfang und in der Gefühlswirkung keineswegs, wie schon jedes gute Wörterbuch beweist, wo dem einen Wort der Fremdsprache eine ganze Menge Wörter der Muttersprache zugeordnet werden; wenn man dann beim Übersetzen sagt, hier „passe" die, dort jene Bedeutung, so sieht man deutlich, daß der Sprachbegriff des fremden Worts sich nicht im selben Umfang in der heimischen Sprache findet, von den Feinheiten der Gefühlswirkungen ganz zu schweigen. Es ist also keineswegs so, daß die Ergebnisse des zusammenfassenden Denkens, die Begriffe, überall auf Erden die gleichen wären an Umfang und Inhalt, und nur durch verschiedene Lautsymbole in den einzelnen Sprachen zum äußerlichen Ausdruck kämen, sondern diese Begriffe selbst, nicht nur das äußere Wortzeichen, sind durchaus verschieden. Die Sage von der babylonischen Sprachverwirrung beruht auf derselben völligen Verkennung der sprachlichen Leistung, wie umgekehrt die Versuche zu einer internationalen Weltsprache von dieser grundfalschen Vor-

aussetzung ausgehen. Auch ist es ein ebenso verbreiteter Irrtum zu glauben, das Denken verlaufe völlig unabhängig von den Wörtern nur nach eignen psychischen Gesetzen, und die Sprache habe lediglich die Aufgabe, den jeweilig gewonnenen geistigen Inhalt nach außen zeichenhaft kundzutun. Vielmehr denken wir mittels der Wörter selbst; unser Denken ist durchaus sprachgebunden und verläuft nicht völlig eigengesetzlich. Wir denken mit den Begriffszeichen der Wörter ähnlich, wie wir mit den Größenzeichen, den Zahlen, rechnen; und wir haben mit der Sprache und nur an ihrer Hand denken und Begriffe bilden gelernt. Während aber die starren Größenzeichen, die Zahlen, bestimmten, gleichbleibenden und allgemeingültigen Umfang haben, ist das bei den sich dauernd wandelnden, lebenserfüllten Begriffszeichen, den Wörtern, nicht der Fall, und in jeder Sprache ist die Auffassung der Welt in den Begriffen, die Aufteilung des Welterlebens in Begriffe eine andere.

Das empfindet unbewußt und triebhaft jedes Volk: wenn man ihm die heimische Sprache raubt, das engste Band seiner völkischen Zusammengehörigkeit und das heiligste Vermächtnis seiner Ahnen, dann ist es mit seiner völkischen Selbständigkeit und seiner Eigenart dahin. Mit der Sprache treten wir nicht nur an die Wurzeln alles Geisteslebens und jeder Denktätigkeit heran, sowenig sich die meisten Philosophen auch um die Sprache als Denkmittel zu kümmern pflegen, sondern wir stehen mit der Sprache auch an der Quelle völkischer Selbständigkeit und Sonderart. Sie ist nicht nur Urgrund aller Kultur und größte Leistung menschlicher Geistesbetätigung, sondern das stärkste völkische Band, das die Ringe der einzelnen Geschlechter mit den Ahnen verbindet, nicht im Sinne eines äußerlich-formalen, starren Zeichensystems, sondern als ererbtes, durch Jahrtausendarbeit für die besondere Volksart tauglich und passend gemachtes und stets weiter umgebildetes, geschmeidig-biegsames Werkzeug für jede höhere Geistestätigkeit. In der Begriffsprägung, dem Satzbau, dem Wortvorrat und der Lautauswahl unserer Sprache haben wir ein Denkmittel, an dessen Verfeinerung alle unsere Vorfahren gearbeitet haben, in dem ihre Weltanschauung, ihr Empfinden und Fühlen niedergelegt ist, und das seinerseits unsere Weltanschauung bestimmt und unser Handeln beeinflußt.

Zwei Sprachen sind verwandt: das ist nicht nur die Feststellung gewisser gemeinsamer äußerer Formen, deren Zeichencharakter im Grunde zufällig und gleichgültig ist, einem leeren Gehäuse gleich, sondern das ist die Bürgschaft für gemeinsames, in der Vorzeit verwurzeltes Fühlen und Denken, für den ursprünglich

gemeinsamen Herzschlag zweier Völker. Zwei Sprachen sind verwandt: das heißt nach ähnlichen Grundanschauungen die Außenwelt aufnehmen, ihre verwirrende Fülle begrifflich abteilen und mit den Mitteln der Sprache geistig verarbeiten. Zwei Sprachen sind verwandt: das heißt ähnlich empfinden, fühlen und denken, die Welt ähnlich ansehen und beurteilen. Denn Sprache ist kein bloß mechanisches, äußerliches Zeichensystem, sondern jedes Wort ist ein in Lautzeichen eingefangenes, lebensvolles Denkgebilde, der Wortschatz und sein Aufbau verkörpert den objektivierten geistigen Begriffsvorrat einer Gemeinschaft, mit dem sie denken und ihr Weltbild gestalten muß, der Satzbau und Stil verrät die übliche Art des Gedankenablaufs und ihre besondere, vom Gefühl abhängige Ausprägung, kurz eine Sprache ist der im Symbol von Lautzeichen geformte Geist einer Sprachgemeinschaft, eine Sprache verkörpert die in der Lautform gestaltete und festgehaltene Weltanschauung und Denkensart ihrer Sprecher, und in jeder Sprache kommt eine andere Art, die Welt zu sehen, zum Ausdruck.

Jetzt können wir erst voll ermessen, welche ungeheure Bedeutung die Entdeckung des indogermanischen Sprachstammes für die Geschichte der Menschheit besitzt; es war die größte Leistung des vergangenen Jahrhunderts auf dem Gebiet der Geisteswissenschaften. Zusammenhänge und Ausblicke ergaben sich, von denen Altertum, Mittelalter und bis vor etwas mehr als einem Jahrhundert die Neuzeit keine Ahnung gehabt haben. Franz Bopp aus Mainz hat mit seinem Buche „Über das Konjugationssystem des Sanskrit in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache", 1816, die vergleichende Sprachwissenschaft begründet. Hier wurden die blendenden Spielereien und eitlen Geistfunkeleien, wie sie Friedrich Schlegel in seinem Buch „Über die Sprache und Weisheit der Indier", 1808 wirkungsvoll aufflimmern ließ, ersetzt durch wissenschaftliche, objektive Wahrheitsbeweise; erst mit der kühlen, nüchternen, aber kristallklaren und besonnenen Untersuchung Bopps gibt es eine vergleichende Sprachwissenschaft. Jetzt war der Nachweis unwiderleglich erbracht, daß mit dem Indischen und Persischen Asiens fast alle wichtigen Kultursprachen Europas nahe verwandt sind, das Griechische, Lateinische, Germanische, Keltische, Baltische, Slawische und noch andere Sprachen. Diese Verwandtschaft läßt sich nur so verstehen, daß alle diese Sprachen einst einen gemeinsamen Ursprung hatten, ähnlich wie die romanischen Sprachen, Französisch, Italienisch, Spanisch, Portugiesisch, Rumänisch usw. ihren

gemeinsamen Ausgangspunkt im Volkslatein haben. Denn es handelt sich nicht nur um einen gemeinsamen Wortschatz, bei dem ja auch teilweise Entlehnungen vorliegen könnten, sondern um dasselbe Formensystem in Deklination, Konjugation, Pronomen usw. und um dieselben syntaktischen Grundverhältnisse.

Es muß also in alter Zeit einmal eine gemeinsame Sprache gegeben haben, von der die einzelnen Sprachen wie Germanisch, Indisch, Griechisch abzuleiten sind. Aber diese notwendig vorauszusetzende Grundsprache ist nicht mehr erhalten wie das Latein, die Grundsprache der romanischen Mundarten; kein Stein oder Pergament gibt uns, wie als Quelle der „Philologie" bei den Einzelsprachen, von ihr Kunde, und doch läßt sich ein ungefähres, skizzenhaftes Bild durch systematische Vergleichung der einzelnen Sprachen von ihr entwerfen in solchen Formen, in denen gleichsam die historisch belegten Sprachgebilde als ihrem gemeinsamen Ursprung sämtlich aufgehen. Wenn z. B. der Begriff „Mutter" im Latein māter, im Griechischen mātḗr, im Indischen mātár, im Neupersischen mādår, im Germanischen mōthar, neuhochdeutsch Mutter heißt, so weisen alle diese Formen auf die gemeinsame Grundlage mātḗr, weil uns diese einzelnen Lautübergänge auch aus vielen anderen Beispielen bekannt sind Folglich muß jener Grundsprache ein Wort, das etwa mātḗr lautete, mit der Bedeutung „Mutter" bekannt gewesen sein. In dieser Weise lassen sich viele Wörter und Formen systematisch erschließen und geben uns, mosaikartig zusammengesetzt, ein ungefähres Bild von der gemeinsamen Grundlage, also jener Ursprache. Dies Bild kann freilich nicht scharf sein, sondern bleibt nur ungefähre Skizze; aber die Erschließung solcher Grundformen hat praktischen Wert für die Ableitung der ältest belegten Formen der Einzelsprachen, die damit auf Grund der vergleichenden Methode jenseits der Sprachüberlieferung in vorhistorische Zeiten hinaufverfolgt und hier mit den verwandten Formen der anderen Sprachen verknüpft und damit selbst erklärt werden. Daraus ergibt sich zugleich der grundsätzliche Unterschied in der Betrachtungsweise zwischen der „vergleichenden" Sprachwissenschaft und den Einzelphilologien, ein Gegensatz, der niemals überbrückt oder angenähert werden kann, ohne das Wesen der vergleichenden Sprachwissenschaft zu schädigen. Aber eben dieser Gegensatz der philologischen und vergleichenden Methode ist als gegenseitige Ergänzung im Sinne eines verschiedenen Standpunkts der Forscher, gleichsam von innen und von außen des sprachlichen Untersuchungsgebiets, besonders wertvoll und förderlich.

Wenn es nun eine solche gemeinsame Grundsprache gegeben haben muß, von der sich die einzelnen verwandten Sprachen ableiten, dann muß es einst auch Leute gegeben haben, die diese Grundsprache redeten. Aber wie diese Sprachgemeinschaft hieß, wie sie sich nannte oder genannt wurde, wissen wir ebensowenig, wie wir ihre Wohnsitze irgendwo bezeugt finden; keine historische Quelle im eigentlichen Sinn ist dafür vorhanden. Es war ein vorhistorisches Volk. Der Sprachforscher wird also von seinem Forschungsobjekt in vorhistorische Zeiten geführt, wohin ihm der Geschichtsforscher und Philologe aus Mangel an Forschungsmaterial und Quellen nicht nachfolgen kann; daher muß auch die Methode des vergleichenden Sprachforschers eine ganz andere sein als die der Geschichte, wo man sich auf seine überlieferten Quellenzeugnisse und ihre Kritik stützen kann.

Aber nichtsdestoweniger hat der Sprachforscher sein festes Fundament in seinen Sprachen und ihrer Verwandtschaft, und darauf gestützt, kann er es wagen, in das Nebelland der Vorgeschichte einzudringen. Jene Grundsprache, auf welche die genannten Sprachen zurückgehen, mußte einen Namen erhalten. Man hat den künstlich gebildeten Ausdruck „indogermanisch" vorgeschlagen, der sich in Deutschland besonders eingebürgert hat. Im Ausland gebraucht man in demselben Sinn gern „indoeuropäisch", das gewiß nicht besser ist. Denn während Indisch und Germanisch tatsächlich die äußersten Sprachen, das Indische im Südosten und das Isländische im Nordwesten, zu der Benennung der Sprachfamilie darstellen, ist „indoeuropäisch" ganz unglücklich gewählt: Indien und Europa sind schon an sich keine Entsprechungen; außer der indischen Sprache gehören noch andere nichteuropäische Sprachen Asiens zu unserer Gruppe; drittens gibt es in Europa auch Sprachen, wie Ungarisch, Finnisch, Estnisch, Baskisch, die auszuschließen sind. Wir bleiben also bei dem zuerst von Klaproth in seiner Asia Polyglotta 1823 geprägten Namen „indogermanisch" und nennen demgemäß das Volk, das diese Grundsprache redete, „Indogermanen".

Naturwissenschaftler und Rassenforscher gebrauchen anstatt „indogermanisch" meist den Ausdruck „arisch". Es läßt sich aber nur nachweisen, daß sich Inder und Perser in alter Zeit Arier (Aryās) genannt haben, wie denn der Name Iran, älter Eran auf diesen Namen zurückgeht („Arierland"). Aber obwohl das Wort als Adjektiv auch sonst auf dem indogermanischen Sprachgebiet vorkommt, so läßt sich doch nicht beweisen, daß das gesamte Urvolk der Indogermanen sich einst Arier genannt habe. Somit behalten

wir den Namen „Arier" nur in der engeren Verwendung im Sinn von „Indo-iranier" bei und verstehen darunter die gemeinsamen Vorfahren der Inder und Perser, bzw. Iranier, die nachweislich noch verhältnismäßig lange eine engere Sprachgemeinschaft gebildet haben.

Wir dürfen nun niemals vergessen, daß die Ausdrücke „indogermanisch" und „Indogermanen" zunächst nur auf die Sprache gehen; die vergleichende Sprachwissenschaft sah sich genötigt, diese künstlichen Begriffe zu prägen; ob diese „Indogermanen" völkisch, politisch oder rassisch eine Einheit bildeten, wissen wir zunächst ebensowenig, wie uns ihre Herkunft, Wohnsitze und Ausbreitung bekannt oder irgendwie historisch bezeugt sind. Aber es gibt Mittel und Wege, diese Fragen zu beantworten und dem aus nebelferner Vorgeschichte beschworenen Schatten des vorgeschichtlichen Indogermanenvolks zu Fleisch und Bein und historischen Farben zu verhelfen. Soviel ist uns aber schon jetzt deutlich: wenn auch das Germanische eine „indogermanische" Sprache ist, dann muß das Volk der Germanen mit den „Indogermanen" irgendwie zusammenhängen.

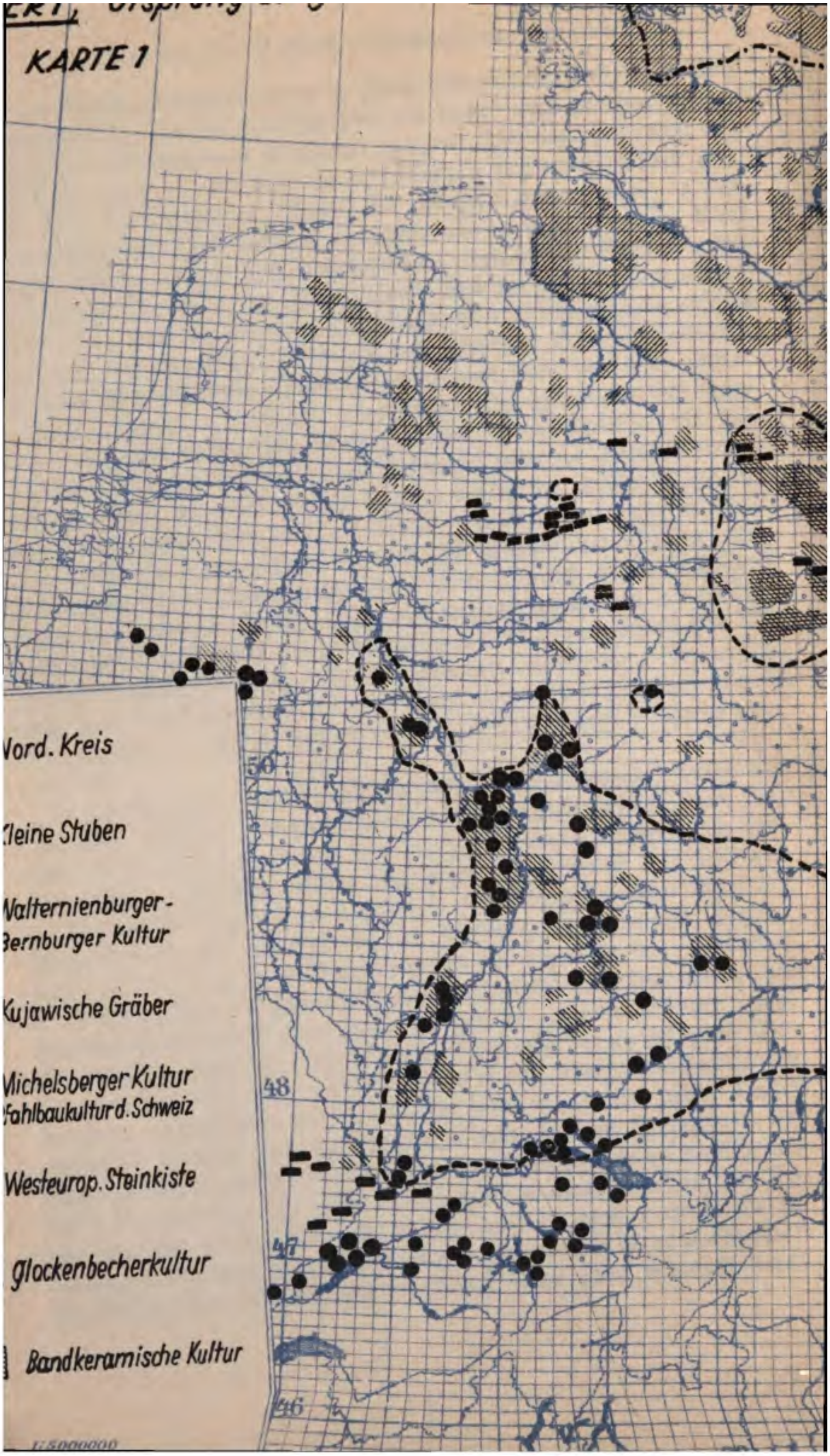
Zunächst müssen wir uns über die einzelnen indogermanischen Sprachen und ihre jeweils älteste Bezeugung in aller Kürze unterrichten.

Wir beginnen mit der Sprache der alten Inder und Iranier, die sich einst beide „Arier" nannten, ein Wort, das soviel wie „Verbündete", „Sippengenossen", „Freunde" bedeutete und die Herren im Gegensatz zu den außerhalb des Sippenverbandes stehenden Untergebenen, Sklaven und Volksfremden bezeichnete (vgl. altirisch aire, airech, aus altem *ar̯iakos entwickelt, „Herr, Edler", gallisch Ario-vistus, Ario-bindus).

Die Inder sind von Nordwesten her über die Pässe des Hindukusch und Pamir in ihrer späteren Heimat eingedrungen; ihr Name hängt mit dem Fluß Indus zusammen, der seit alters als Westgrenze des Landes galt. In einer sprachlich eigenartigen, sog. elliptischen Pluralverwendung nannte man die Umwohner des Flusses Sindhavas, d. h. „die zum Sindhufluß Gehörenden", also seine „Anwohner". In sehr alter Zeit entstand die iranisch-persische Aussprache des Flußnamens Hindu, da hier anlautendes s– zu h– sich wandelt, und als der Name den ionischen Griechen Kleinasiens bekannt wurde, machten sie Indoi daraus, da sie ein h– nicht aussprachen. So entstand über die römische Vermittlung der Name Indien und Inder, während wir in Hindu-stān „Hinduland" und Hindu die regelrechte persische Form gebrauchen.

Das Älteste, was uns vom Arischen bekannt ist, sind 1028 Götterhymnen in altindischer Sprache, die heute noch als hochheilige Gebete im Gottesdienst gebraucht werden, der sog. Rigveda. Die einzelnen Hymnen, die man in 10 Büchern zusammengefaßt hat, sind sehr verschiedenen Alters; die ältesten mögen weit in das 2. vorchristliche Jahrtausend hinaufreichen. Das indische Volk treffen wir in diesem Literaturdenkmal noch an der Schwelle des eigentlichen Indiens, im Indusgebiet, und die Kultur unterscheidet sich sehr von der späteren. Der Rigveda eröffnet ein sehr reiches indisches Schrifttum, das bis auf den heutigen Tag sich fortsetzt. Die klassische altindische Sprachform nennt man mit dem einheimischen Namen „Sanskrit", eigentlich „die (grammatisch) geregelte" Schriftsprache; die mittelindischen Volksdialekte, die sog. Prākrits, stellen eine schon weiter fortgeschrittene Entwicklungsstufe des Indischen dar. Heute werden zahlreiche arische Sprachen in Indien gesprochen, das Panǰābī, Sindhī, Guǰeratī, Bangalī usw. Besonders interessant ist, daß ein neuindischer Dialekt auch auf europäischem Boden gesprochen wird, nämlich von den Zigeunern, deren Mundart mit nordwest-indischen Dialekten im Hindukusch und in Kafiristān am nächsten verwandt ist; natürlich hat das unstäte Wandervölkchen, das über Persien, Armenien, Kleinasien nach dem Balkan, nach Ungarn usw. gekommen ist, auf seinen abenteuerlichen Zügen viel fremdes Lehngut seiner Sprache einverleibt.

Der zweite große Ast des arischen Sprachstammes wird durch das Iranische gebildet, das die Sprachen des Hochlands von Iran umfaßt. Aus alter Zeit haben wir Kenntnis vom Altpersischen und Awestischen: die altpersische Kanzleisprache kennen wir aus den in Keilschrift abgefaßten amtlichen Regierungserlassen der alten Perserkönige aus der Familie der Achämeniden von den Jahren 520—350 v. Chr. Das Awestische ist die Sprache des „Awesta" d. h. der Reste der heiligen Bücher der Zarathustra-Anhänger; besonders altertümlich sind darunter gewisse „Verspredigten", sog. Gāthās, die wohl vom Propheten selbst oder seiner nächsten Umgebung stammen, also allerspätestens dem 7. vorchristlichen Jahrhundert angehören, wahrscheinlich aber noch älter sind. Dieser gāthische Dialekt des Awesta steht dem ältesten Indischen, der Sprache des Rigveda, besonders nahe. Die mitteliranische Sprachform ist vertreten im Pahlavī, das wir aus Handschriften und Inschriften der Sassanidenzeit kennen, und in dem neuerdings bekannt gewordenen Sogdischen in der Gegend der alten Landschaft Sogdiana. In Chinesisch-Ostturkestan fand man nämlich Hand-



KARTE 1
Vord. Kreis
Kleine Stuben
Walternienburger-Bernburger Kultur
Kujawische Gräber
Michelsberger Kultur Pfahlbaukultur d. Schweiz
Westeurop. Steinkiste
Glockenbecherkultur
Bandkeramische Kultur
50
48
47
46



Die vorindogermanischen Bauernvölker d. jüng. Steinzeit
(nach Wahle, Deutsche Vorzeit. Karte 2)

schriften mit vielerlei Sprachen, namentlich in der Gegend von Khotan. Die deutsche Forschungsreise unter Grünwedel und Lecoq 1902/3 und 1904/5 hatte einen fast beispiellosen Erfolg: in Tempel- und Klosterruinen Turkestans fand sich eine Menge von Texten in seither unbekannten Sprachen und Mundarten, und wir wissen jetzt, daß Mittelasien bis an die chinesische Grenze von arischen Stämmen durchwandert worden war. Welches Ansehen das arische Element hier noch in nachchristlicher Zeit besaß, sieht man aus der Einzelheit, daß wir auf einer dreisprachigen Steininschrift von Qara Balgassun in der nördlichen Mongolei diesen sogdischen Dialekt neben Türkisch und Chinesisch gebraucht finden. Er war offenbar die Umgangssprache arischer Stämme Mittelasiens, zunächst von Buddhisten, dann von Manichäern und Christen. Die Mongolenzüge erst haben diese arischen Völker zersprengt und ihre Heiligtümer zerstört; aber der Wüstensand hat hier in Mittelasien wie in Ägypten viele Manuskripte gut erhalten. Sogdisch scheint von Samarkand bis zur chinesischen Grenze gesprochen worden zu sein.

Eben durch diese wichtigen Funde lernte man auch eine seither ganz unbekannte arische Sprache kennen, in Handschriften aus dem Südwesten Ostturkestans; es stellte sich heraus, daß wir in dieser zunächst „Nordarisch" genannten Mundart die Sprache der Sakās vor uns haben; das sog. „Nordarische" dürfte ein mittelsakischer Dialekt sein.

Heute stehen die iranischen Sprachen in voller Blüte; außer dem Neupersischen, dessen reiche und wertvolle Literatur weithin nach Asien hinein und bei den Türken vorbildlich war, seien hier nur genannt das Afghanische, die Sprache der Balutschen, das Kurdische, die Pamirdialekte und das Ossetische im mittleren Kaukasusgebiet. Die Sprache der Kafiren südlich des Hindukusch scheint eine indisch-iranische Mischsprache zu sein.

Aus den Funden in Khotan in Ostturkestan ist uns aber auch eine neue, seither ganz unbekannte Sprache bekannt geworden, das Tocharische, die Sprache eines an der chinesischen Grenze lebenden Indogermanenvolks, das auch antike Schriftsteller unter den Eroberern des griechisch-baktrischen Reiches im 2. vorchristlichen Jahrhundert erwähnen. Tocharistān war einst der Name für die Gegend des heutigen Khotan, die ja auch einmal zum baktrischen Reich gehört hat. Eine zweite Form des Tocharischen wurde einst am Nordrand des innerasiatischen Beckens gesprochen, im heutigen Gebiet von Kutscha. Alte Schriftsteller rechnen die Tocharer zu den Indoskythen, die nach dem Sturz des griechisch-baktrischen Reiches eine neue Herrschaft gegründet haben. Schon hier

muß hervorgehoben werden, daß das Tocharische den indogermanischen Sprachen Europas viel näher steht als den arischen, wie gewisse lautliche Eigentümlichkeiten zeigen.

Skythen war im Altertum ein Sammelname für Reitervölker in Osteuropa in der Gegend nördlich vom Schwarzen Meer bis zu den Gebieten am Kaspischen Meer und Aralsee. Die spärlichen Sprachreste, meist Personen- und Ortsnamen, oft noch entstellt oder ungenau überliefert, genügen zur Feststellung, daß viele Namen der Könige oder Fürsten der ältest bezeugten Skythen iranisches Gepräge haben. Diese ältesten Anwohner der Gegend nördlich des Schwarzen Meers sind die Kimmerier, wie sie die Griechen, Gimirrai, wie sie die Assyrer nennen. Dieses Volk wird dann um 700 v. Chr. in Südrußland durch die eigentlichen Skythen verdrängt, über die uns Herodot wertvolle Angaben im 4. Buch seines Geschichtswerks macht. Von den Skythen trennt er die Sarmaten, wobei er den Don (Tanais IV, 117) die Grenze bilden läßt. Aber schon bald verschiebt sich diese Grenze westwärts, und zu Strabons Zeit (VII, 3, 13) sind die Sarmaten nach der unteren Donau vorgestoßen. Doch als geographischer Ausdruck sprach man noch immer vom „Skythenland", und Völker, die aus dem einstigen skythischen Land kommen oder es besiedeln, werden dann ohne Unterschied Skythen genannt. Diese Verschwommenheit des Begriffs „Skythen" erschwert natürlich auch ihre sprachliche Zuordnung; aber es ist doch der Nachweis erbracht, daß wie bei den Kimmeriern so auch bei den Skythen die Sprache der Herrenschicht mit der iranischen Sprachfamilie enger verbunden werden muß, und zwar scheint das Skythische dem Awestischen näher zu stehen als dem Altpersischen. Das Sarmatische hat mit dem Ossetischen merkwürdige Ähnlichkeiten; unter den sarmatischen Stämmen sind die Alanen besonders bemerkenswert, deren Name aus dem der Arier entwickelt ist (awestisch airyānām, neupersisch ērān, īrān zu alan). Diese iranischen Stämme, die also bis nach Südrußland und in die untere Donaugegend vorgestoßen waren, wurden durch die Goten zurückgedrängt (seit dem 2. Jahrhundert n. Chr.), und der Hunnensturm des 4. nachchristlichen Jahrhunderts zersprengte sie vollends. Alanen treten zum Teil in hunnischen Dienst und ziehen weit nach Westen, bis nach Gallien sind Alanenscharen, die sich Vandalen angeschlossen hatten, gekommen; andere Reste der Alanen blieben in Untermösien, und noch viel länger hielten sich Skythenreste auf der Halbinsel Krim.

Wir schließen an das Skythische das Thrakische an, die Sprache eines mächtigen Volkes, das in der Gegend des heutigen Rumä-

niens wohnte, aber auch bis nach Griechenland und Kleinasien gekommen war. So hatte die Gegend um den Olymp nördlich der Penaiosmündung thrakische Bewohner (Strabon X, 471), in Phokis und Boiotien gab es thrakische Siedlungen ebenso wie im mittleren Euboia („Abanten" Thukydides II, 29). Thrakisch war das Strymongebiet und die Haimosgegend, und die Sprache der indogermanisch-kleinasiatischen Stämme der Phryger, Myser und Bithynier waren enge mit dem Thrakischen verwandt. Vom Nordabhang der Karpathen über untere Donau und Balkan bis nach Kleinasien war also thrakisches Siedlungsgebiet.

Eine weitere selbständige indogermanische Sprache ist das Armenische, das wir erst aus nachchristlicher Zeit seit dem 5. Jahrhundert kennen. Diese Sprache hat so viel iranische Lehnwörter angenommen, daß man sie früher als iranischen Dialekt ansah, bis Heinrich Hübschmann ihre Selbständigkeit nachgewiesen hat. Auch die Armenier sind aus Europa gegen Ende des 7. vorchristlichen Jahrhunderts in ihre heutigen Wohnsitze am Kaukasus von Europa aus eingedrungen und haben hier ein Reich der Chalder vernichtet.

Auch die Makedonen sprachen eine eigene indogermanische Sprache, die begreiflicherweise dem Thrakischen und Illyrischen recht nahe stand. Der Adel scheint stark unter Einfluß der hellenischen Kultur gestanden zu haben.

Das Illyrische, dessen Fortsetzung man z. T. im heutigen Albanischen sieht, wurde einst nicht nur im eigentlichen Illyrien, also der Gegend des heutigen Albanien, Bosnien, Dalmatien gesprochen, sondern reichte weit nach Norden hinauf. Das Albanische, das durch eine Unmenge von Lehnwörtern bezeichnet ist und auf dem Wege war, eine romanische Sprache zu werden, kennen wir erst aus dem 17. Jahrhundert.

Das Altgriechische zerfiel in eine Reihe von Mundarten, unter denen das Attische hervortrat und sich zur „klassischen" Sprache Griechenlands entwickelte. Die Sprache Homers ist eine künstliche Mischung des jonischen Grunddialekts mit aiolischen und attischen Elementen. Die anderen Dialekte starben aus, bzw. gingen in der hellenischen Gemeinsprache, der Koine, unter, die auf der attischen Mundart vorzugsweise ruht; aus dieser Gemeinsprache entwickelte sich das Mittel- und Neugriechische; nur hat sich bezeichnenderweise der alte dorische Dialekt Lakoniens, also die Sprache der Spartaner, im sog. Zakonischen bis heute erhalten.

Durch einige Inschriften kennen wir die Sprache der Veneter im Norden des adriatischen Meeres, und die dürftigen Reste rei-

chen aus, auch diese Sprache als indogermanisch zu bezeichnen. Dieses Venetische leitet uns über zu den Sprachen der Italiker und Kelten, die in alter Zeit eine gewisse nähere Verwandtschaft zeigen, so daß man geradezu von einer italo-keltischen Spracheinheit geredet hat. Tatsächlich ist das Latein grammatisch-formal enger mit dem Keltischen als dem Griechischen verwandt, mit dem es erst kulturell Beziehungen anknüpfte. In mindestens zwei ganz getrennten Wellen sind Italiker nach der Apenninhalbinsel vorgedrungen: den Stämmen, die ihre Toten verbrannten, folgten Jahrhunderte später die „begrabenden" Italiker. Das Latein ist aus einer ganz engen Lokalmundart hervorgegangen, aus der Mundart Roms und seiner nächsten Umgebung; schon im nahen Praeneste herrschte ein anderer Dialekt. Zum Latein gehört enger das Faliskische, eine jenseits des Tibers auf etruskischem Boden gesprochene Mundart, die wir aus Inschriften kennen. Dieser lateinischen-faliskischen Sprachgruppe steht scharf die oskisch-umbrische Mundart gegenüber. Oskisch war die Sprache der Bewohner Kampaniens, die zu den sabellischen Stämmen Mittelitaliens gehörten; man fand oskische Inschriften in Samnium, Kampanien, Nordapulien, Lukanien und Bruttium, sogar in Messana auf Sizilien, aber die Hauptgruppe der oskischen Inschriften gehört Kampanien an, vor allem den Städten Capua und Pompei. Die Inschriften reichen vom Ende des 5. Jahrhunderts v. Chr. bis zu den graffiti von Pompei, 63. n. Chr. Das Umbrische, also die Mundart der Landschaft östlich von Etrurien zwischen oberem Tiber und Adria, kennt man vor allem aus den Bronzetafeln von Iguvium, dem heutigen Gubbio, mitten im Umbrerland.

Wir kommen zu den Kelten, denen einst ganz West- und Süddeutschland gehörte, und die sich in einem Gürtel von Spanien („Keltiberer") durch Mitteleuropa bis nach Kleinasien („Galater") ausdehnten. Vom Gallischen haben wir durch Inschriften, Glossen und sehr zahlreiche Eigennamen Kunde. Die heutigen keltischen Sprachen zerfallen in das Irische, Schottische und das Manx auf der Insel Man in der irischen See einerseits und das Britische andrerseits, zu dem das Cymrische in Wales, das im 18. Jahrhundert ausgestorbene Cornische und das Bretonische in Frankreich gehören.

Eine Gruppe für sich bilden die baltischen und slawischen Sprachen; zu den baltischen Sprachen gehören Litauisch, Lettisch und das im 17. Jahrhundert ausgestorbene Altpreußische. Die älteste slawische Sprachform ist das Altbulgarische, worin die Bibelübersetzung der beiden Slawenapostel Kyrillos und Methodios abge-

faßt ist. Das Ostslawische wird durch das Russische vertreten; zu den südöstlichen Slawinen gehört Bulgarisch, Serbo-kroatisch und Slowenisch, die westslawischen Dialekte sind Polnisch, Tschechisch und Sorbisch in der Lausitz; das Polabische, das einst am Unterlauf der Elbe gesprochen wurde, ist schon im 18. Jahrhundert ausgestorben.

Damit wäre unser Überblick über die sprachlichen Verwandten des Germanischen abgeschlossen, wäre nicht in neuester Zeit eine weitere indogermanische Sprache zutag gekommen, die besonderes Interesse erregt, das sog. Hethitische. Durch Ausgrabungen Hugo Winklers in einer Gruppe von Ruinenhügeln bei dem Dorf Boghazköi in Kleinasien entdeckte man im Jahre 1905/07 eine große Bibliothek von Tontafeln, die aus einem Tempelarchiv von etwa 1300 v. Chr. stammen. Das Land gehörte damals den Hethitern, die eine große Weltmacht bildeten. Aber schon 1200 ist ihr Reich vernichtet worden, und die Kunde von ihnen war verhallt. Allerdings werden Hethiter im Alten Testament erwähnt; von dem Hethiter Ephron z. B. kaufte Abraham eine Grabstätte für Sara (Gen. 23), und dem Hethiter Uria raubt David dessen Frau, die Bathseba (2 Sam. 11). Luther schreibt Hethiter, in alter Zeit hieß das Volk Chatti. In ihrem Reich wurde eine ganze Reihe verschiedener Sprachen gesprochen; eine darunter, die Hauptsprache des Landes, zeigt unbestreitbar indogermanischen Formenbau, während der Wortschatz größtenteils ganz fremd anmutet. Wir haben es also mit einer Mischsprache zu tun; andere Sprachen scheinen zu dem kaukasischen Stamm zu gehören und dürften für die Geschichte dieser Sprachgruppe noch von großer Bedeutung werden. Für die indogermanische Sprachwissenschaft brachte das Hethitische wenig Neues, da es mehr durch den Vergleich mit anderen indogermanischen Sprachen selbst erhellt werden muß, als daß es seinerseits für die indogermanische Sprachentwicklung trotz des Alters der Bezeugung Wesentliches bisher beigetragen hätte.

Als selbständiges Glied fügt sich nun das Germanische diesem Kreis verwandter Sprachen ein. Die älteste germanische Inschrift ist die auf dem Bronzehelm von Negau, die man spätestens Anfang des 1. Jahrhunderts v. Chr. datiert (etwa 100 v. Chr.).

Auch hier übertreffen die sprachlichen Zeugnisse an Bedeutung weit die unmittelbaren philologischen Quellen: es gibt sehr altertümliche germanische Lehnwörter in Nachbarsprachen, besonders dem Finnischen; auch Eigennamen und Ortsnamen, die antike Schriftsteller und römische Inschriften bieten, können von großem

Wert sein. Die eigentliche schriftliche Überlieferung setzt nämlich erst in nachchristlicher Zeit ein; noch 100 Jahre älter als die bekannte gotische Bibel des Ulfilas (311—382 n. Chr.) sind die ältesten Runeninschriften, die der gemeingermanischen Sprachgestalt noch sehr nahestehen.

Die einzelnen germanischen Sprachen zerfallen in drei Gruppen, Ost-, Nord- und Westgermanisch, unter denen Ost- und Nordgermanisch sich näher stehen. Folgende Übersicht veranschaulicht diese Einteilung:

I. Ostgermanisch:

Sprache der Völker östlich der Oder, vor allem Gotisch; dazu Burgundisch, Vandalisch.

II. Nordgermanisch:

a) Ostnordisch: Schwedisch, Dänisch.
b) Westnordisch: Norwegisch, Isländisch.

III. Westgermanisch:

a) Ingaevonisch:
1. Englisch, seit etwa 600 n. Chr. bekannt;
2. Friesisch, seit dem 13. Jahrhundert bezeugt;
3. Langobardisch, nur in dürftigen Sprachresten erhalten.

b) Deutsch:
1. Niederdeutsch, von 800—1100 altsächsisch, bis gegen 1600 mittelniederdeutsch, heute plattdeutsch genannt;
2. Niederländisch, von 800—1200 altniederfränkisch, bis etwa 1500 mittelniederländisch, dann neuniederländisch (Holländisch, Vlämisch).
3. Hochdeutsch, von 740—1100 Althochdeutsch, bis 1500 Mittelhochdeutsch, von da an Neuhochdeutsch.

Die indogermanischen Sprachen wurden und werden also auf einem riesigen Ländergebiet gesprochen: von Island im Nordwesten über Europa und Mittelasien nach Vorderindien und bis an die Westgrenze von China, und in neuer Zeit sind das Englische

in Amerika und Australien, romanische Sprachen in Mittel- und Südamerika weithin herrschend geworden, und auch in Afrika erklingen infolge der neuzeitlichen Kolonisation allerorten indogermanische Sprachen. Somit hat sich die indogermanische Sprache alle Weltteile erobert; kein anderer Sprachzweig kann sich auch nur entfernt mit dem indogermanischen Sprachstamm an Größe, Ausdehnung und Bedeutung bis zum heutigen Tag messen. Es muß ein begnadetes, unvergleichbar begabtes Volk gewesen sein, das diese Sprache sich einstens schuf; denn Indogermanen haben seither die Weltgeschichte, insbesondere die Europas und Westasiens, bestimmt, seit ihrem Auftreten ist es mit der kulturellen Vorherrschaft des semitischen Orients vorbei. Zur Zeit, da wir ein indogermanisches Volk im ersten Dämmer der Geschichte auftauchen sehen, treffen wir es auf dauernden Wanderungen und Eroberungszügen an, im Begriff, sich nach allen Seiten mit Waffengewalt auszudehnen. Als wehrhafte Wanderstämme von ungeheurer, organisierender Begabung erscheinen uns alle Völker indogermanischer Zunge am Anfang ihrer Geschichte, Inder und Perser so gut wie Hellenen, Italiker und Kelten, wie Germanen, Skythen oder Hethiter. Aber wie sich ihre Sprachen von der anfänglichen Gleichheit bis zur Unkenntlichkeit auseinanderentwickelt haben, so ist auch die Wesensart der einzelnen Völker sehr verschieden; welcher Unterschied waltet zwischen Griechen und Römern, zwischen Kelten und Germanen, und nur zu oft haben indogermanische Völker, ohne die einstige eigene Verwandtschaft noch zu ahnen, sich gegenseitig zerfleischt und bekämpft, Griechen und Perser, Römer und Kelten, Römer und Germanen, Germanen und Slawen.

Wie ist das geschehen? Woher stammt dies schnelle Auseinanderwachsen und diese Entfremdung der sprachverwandten Völker? Woher kam jenes „Urvolk" selbst, das noch die gemeinsame Grundsprache redete? Haben wir überhaupt Mittel, diese Frage zu beantworten, die den Schlüssel liefert zum letzten Verständnis der europäischen Geschichte, weil sie den gemeinsamen Ausgangspunkt bestimmen würde, die für die Vorgeschichte jedes indogermanischen Einzelvolks, der Griechen und Römer, der Kelten und Germanen, der Inder und Slawen, von grundlegender Wichtigkeit ist, für deren Beantwortung es aber keine philologischen Quellen gibt? Dürfen wir hoffen, den Trieb nach Erkenntnis der ältesten Zusammenhänge der europäischen Völker und ihres letzten Ursprungs mit wissenschaftlichen Mitteln zufriedenzustellen? Können wir auf die Urfrage nach dem Woher, nach der Herkunft unserer ältesten Ahnen überhaupt eine wissenschaftliche Antwort geben?

II. Die Erschließung der indogermanischen Kultur

Da „Indogermanen“ und „indogermanisch“ ein von der Sprache her begründeter Begriff ist, so müssen wir zunächst auf Grund der Wortgleichheit uns ein Bild von den Begriffen und Sachen zu machen suchen, die wir als gemeinsames Erbe ansehen dürfen. Wenn wir feststellen, daß das Wort mit dem Begriff „Joch“ in den meisten indogermanischen Sprachen mit derselben Form und Bedeutung wiederkehrt (Deutsch Joch, gotisch juk, lateinisch iugum, griechisch zügón, cymrisch iou, litauisch jungas, altslawisch igo, armenisch luc, neupersisch jug, altindisch yugám), dann ist der Schluß unabweisbar, daß die gemeinsame Sprache, also das „Indogermanische“, ein Wort von der Form jugóm mit dem Sinn „Joch“ gekannt haben muß; das aber bedeutet, daß die „Indogermanen“ selbst die Zugvorrichtung des Joches gekannt haben. Da auch ein Zeitwort formal dazu gehört (in lateinisch iungo, griechisch zeúgnymi, altindisch yunákti) mit dem Sinn „verbinden“, ergibt sich für dieses indogermanische Wort jugóm „Joch“ der ältere Sinn „Bindung, Anschirrung“; der Begriff ist also mit eigenen Sprachmitteln ausgedrückt, nicht entlehnt. Nun ist aber in derselben Weise auch ein Wort mit dem Sinn „Wagen“, „Achse“, „Deichsel“ nebst zugehörigem Zeitwort „ziehen“ und „Nabe“ erschließbar; daraus folgt, daß der Begriff jugóm „Joch“ nicht allein steht, sondern sich in einen ganzen weiteren sachlichen Zusammenhang, in ein ganzes Begriffsfeld einfügt: die „Indogermanen“ haben also den Wagen mit den einzelnen Teilen gekannt. Da sich in dieser Weise auch nachweisen läßt, daß sie das Pferd, den Stier und die Kuh besaßen, haben wir eine sachlich geschlossene Gruppe, die wir dem noch nicht aufgelösten Urvolk als Kulturbesitz zuerkennen müssen. Ob ein solches Wort im indogermanischen Sprachbereich selbst vielleicht schon Lehn- oder Wanderwort war, daher also auch in nichtindogermanischen Sprachen nachweisbar ist, oder ob es die Indogermanen mit eignen Sprachmitteln erst gebildet haben, ist für diese Erschließung ihrer Kultur gleichgültig, genug, daß sie das Wort mit dieser Bedeutung, also auch die Sache gehabt haben. In dieser Weise kann man in mühsamer Einzelarbeit mosaikartig wesentliche Züge der gemein-indogermanischen Kulturverhältnisse erschließen, und in Otto Schraders bewundernswertem „Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde“ (2. Aufl. bearbeitet von A. Nehring) haben wir unter den einzelnen Kenn-

worten die Zusammenfassung unseres heutigen Wissens auf diesem Gebiet. Natürlich kann man auf diesem Weg nur ein ungefähres, sehr skizzenhaftes Bild der indogermanischen Verhältnisse gewinnen, und es gilt, mögliche Fehlerquellen in den Schlüssen auszuschalten. Da kommen vor allem drei Schwierigkeiten in Betracht, die stets erwogen werden müssen: Zunächst ist eine der üblichsten Erscheinungen im Sprachleben, daß ein Wort ungewöhnlich wird, außer Mode kommt und schließlich ausstirbt. Mit Schlüssen ex silentio (d. h. wenn Gleichungen für einen Begriff fehlen) muß man also hier wie auch auf anderen Gebieten sehr vorsichtig sein; nur wenn sie sich auf ganze Begriffsfelder und -gruppen erstrecken, sind sie zulässig. Zweitens ändert sich, wie ebenso bekannt ist, der Begriffsinhalt eines Worts sehr häufig langsam im Laufe der Entwicklung; es gilt also, besonders sorgfältig die Grundbedeutung verwandter Worte in ältester Zeit erst festzustellen, ehe sie zu Schlüssen über die Kultur gebraucht werden. Drittens ist ein Wort gelegentlich später von Volk zu Volk entlehnt worden, also in Zeiten nach der Auflösung der indogermanischen Sprachgemeinschaft, und es wäre in diesem Fall natürlich ein arger Trugschluß, dies jüngere „Wanderwort" dem Urbesitz wegen der ähnlichen Form zuzuschreiben; indessen ist es auch hier dem Sprachforscher oft sehr leicht, aus sprachlichen und sachlichen Erwägungen den Fehler zu vermeiden: aus sprachlichen Gründen deshalb, weil ein solches Wanderwort im Sprachgefüge isoliert steht und meist schon an der äußeren Form als späterer Eindringling entlarvt werden kann, aus sachlichen Gründen, weil es oft möglich ist, den betreffenden späteren Kulturstrom historisch oder prähistorisch nachzuweisen. Denn mit dem Augenblick, wo die sprachlichen Aussagen kulturhistorische Ergebnisse behaupten, stehen andere Wissenschaften je nach dem Gegenstand zur Verfügung, um die Sicherheit oder Wahrscheinlichkeit dieser sprachwissenschaftlichen Schlüsse nachzuprüfen; hier wird die überfachliche „Synthese", die Zusammenfassung der Ergebnisse verschiedener Forschungsgebiete, zur wissenschaftlichen Pflicht. Endlich läßt sich ein erschlossenes indogermanisches Wort auch öfters noch historisch nachweisen, wenn es nämlich in „indogermanischer Zeit" in andere Sprachen entlehnt worden ist, wie denn überhaupt die Frage erwogen werden muß, wie denn diese gemeinsame „indogermanische Grundsprache" ihrerseits entstanden ist, und insbesondere, ob sie mit anderen Sprachstämmen der Menschheit irgendwelche Beziehungen besitzt.

Der Hauptsinn der annähernden Erschließung indogermanischer Kulturverhältnisse liegt aber überhaupt nicht etwa in dem Re-

konstruieren eines vermuteten Urvolks mit erschlossener Kultur an sich, sondern dies kann nur die Vorarbeit dazu sein, um das Indogermanenvolk mit den vorgeschichtlich durch Bodenfunde bezeugten Völkern in engere Beziehung zu bringen und es in Bodenfunden historisch nachzuweisen. Dann nur, wenn man bestimmte vorgeschichtliche Funde und Gräber als „indogermanisch“ nachweisen könnte, erlangte das von der Sprache her gewonnene, künstlich gefügte Mosaikbild erst wirklich historisches Leben. Und das halte ich, wie wir sehen werden, für möglich und wissenschaftlich nachweisbar.

Das auf Grund der Wortgleichungen zusammengesetzte Mosaikbild der indogermanischen Kultur zeigt uns ein Volk von Viehzüchtern, deren eigentlicher Reichtum in den großen Herden bestand. Auch den Ackerbau kannte man; aber die Wortgleichungen für dieses Gebiet reichen, im Gegensatz zu den Ausdrücken für Viehzucht, nur selten zu den Indogermanen Asiens hinüber. Dieser Ackerbau wird in dem System der sog. wilden „Feldgraswirtschaft“ betrieben, so wie es Tacitus von den Germanen bezeugt, daß sie die Saatfelder von Jahr zu Jahr wechseln (Germ. c. 26). Bei den dauernden Wanderungen der indogermanischen Völker ist ja eine gründlichere Bodenausnützung nicht wohl denkbar. Einigkeit herrscht weiter über die Tatsache, daß wir das Indogermanenvolk in den Ausgang der jüngeren Steinzeit und Beginn der Metallzeit zu setzen haben. Die Indogermanen kannten Werkzeuge aus Stein (vgl. z. B. german. sahs „Messer“ = latein. saxum „Stein, Fels“,), kannten aber auch schon ein Metall (gotisch aiz „Erz“, latein. aes, altindisch ayas, awestisch ayō „Metall“). Man wohnte in Sippendörfern und Gehöften, oft auch in Wohngruben, und wußte Verteidigungsanlagen auf Hügeln mit Wällen, Gräben und Pallisaden anzulegen. Daß man Handel trieb, beweisen Ausdrücke für „kaufen“ und für „Maße“. Der völkische Zusammenhalt gründete sich durchaus auf den Sippenverband und die Vaterfamilie; von „mutterrechtlichen“ Zuständen läßt sich nichts für die Urzeit der Indogermanen nachweisen. Aus den Rechtsverhältnissen ist die Blutrache mit ihren Pflichten als grundlegendes Gebot hervorzuheben, die vom Werte des Mannes und seiner Ehre zeugt.

Wenden wir uns nun der Frage nach den ältesten Wohnsitzen der Indogermanen zu, so stoßen wir auf ein heiß umstrittenes Gebiet; Einigkeit herrscht darin, daß Indien, Kleinasien, Balkan-, Apennin- und Pyrenäenhalbinsel sowie Westfrankreich ausschei-

den müssen, weil hier nachweislich erst eine späte Einwanderung indogermanischer Stämme erfolgte. Wir finden im Dämmer der Frühgeschichte die indogermanischen Stämme in Mitteleuropa bis weit nach Asien hinein siedeln; Westeuropa kommt nicht als Ausgangspunkt der indogermanischen Bewegung in Betracht, weil hier bis weit in die geschichtliche Zeit hinein nichtindogermanische Stämme (Iberer, Aquitanier) wohnten und wir erst in geschichtlicher Zeit die Kelten von Osten her in dieses Gebiet vordringen sehen. Am dünnsten ist das Band indogermanischer Völker in Kleinasien, nach beiden Seiten breitet es sich fächerförmig aus: im Westen Griechen, Illyrier, Italiker, Kelten, Germanen, Balten, Slawen, Thraker, nach Osten Skythen, Saken, Iranier, Inder, Tocharer. Früher hielt man Asien, etwa die Hindukusch- und Pamirgegend, für die Wiege des Indogermanenvolks. Dann kam ein Rückschlag, und eine Reihe namhafter Forscher vertritt heute die Ansicht, die Ostseegegend und norddeutsche Tiefebene sei der Ursitz der Indogermanen gewesen, während Otto Schrader in mehr vermittelnder Weise die Gebiete der südrussischen Steppen bis in die Gegend des Kaspi- und Aralsees als indogermanische Urheimat angab (s. seine endgültige Zusammenfassung im Reallex. d. idg. Altert. 2. Aufl. II, 1929, S. 575 ff.).

Es ist nun deutlich, daß Schraders Ansicht sich mit der Annahme asiatischer Herkunft des Urvolks leicht verbinden läßt, und so drängt unsere Grundfrage alsbald zu der Entscheidung: ist die Ostseegegend bzw. Mitteldeutschland die indogermanische Urheimat oder nicht? Ist es nicht der Fall, so muß das mittlere Westasien als die dann allein erwägenswerte Gegend indogermanischer Urkultur angesehen werden.

Nun sind aber die Ostseegegend, Südschweden und die dänischen Inseln unbestreitbar der älteste Ausgangspunkt der Germanen gewesen, wie von allen Seiten zugegeben wird. Soll hier oder doch in der nächsten Nähe auch die Heimat der Indogermanen sein, dann wären also die Germanen am längsten von allen indogermanischen Völkern seßhaft an ihrem Ursprungsgebiet geblieben oder doch nur unbedeutend gewandert, während alle anderen sprachverwandten Stämme weit abgezogen seien. Die Germanen wären dann die letzten Reste unvermischtester Indogermanen, die einzigen Indogermanen, die bis in historische Zeit keine nennenswerten Wanderungen unternommen hätten; alle für die Kultur, Sitte und Lebensweise der Indogermanen erschlossenen Ergebnisse müßten sich dann für die Ostseegegend in erster Linie bewähren.

Wie die Dinge liegen, heißt also die Frage nach der Herkunft der Germanen, die wir uns stellten, in die Frage umformen: kann die Ostseegegend, das älteste Wohnungsgebiet der Germanen, zugleich die Urheimat der Indogermanen gewesen sein oder nicht? Lassen sich die nach dieser Annahme seßhaft gebliebenen Germanen als den letzten Rest der sonst weithin abgewanderten Indogermanenstämme, demnach als die unvermischtesten und ursprünglichsten Indogermanen, nachweisen? Muß dies bejaht werden, ist unsere Frage nach dem Ursprung der Germanen damit ohne weiteres gelöst; ist sie zu verneinen, dann müßte die Geschichte der Entstehung des Germanenvolks mit den Schicksalen eines von Südosten kommenden Indogermanenstammes zusammenhängen, oder die zurückgebliebenen Indogermanen könnten sich in der Ostseeheimat selbst mit einem anderen Volk vermischt haben; anderes kommt nicht in Frage, weil der Westen, Nordosten und Süden Europas für die indogermanische Urheimat von vornherein ausscheiden. Da manche Forscher auch Mitteldeutschland bis zum Thüringer Wald als indogermanische Urheimat ansehen wollen, ein Gebiet, in dem von indogermanischen Völkern vor allem Kelten in älterer Zeit saßen, so werden wir auch diese Hypothese dauernd prüfen und berücksichtigen, obwohl es sich hier nicht, wie in der Ostseegegend, um einen rein „nordischen" Kulturkreis handeln würde. Denn bei der „Ostsee-Theorie" ist doch das eigentliche Hauptbeweisstück, daß die Indogermanen mit der sog. „nordischen Rasse", ihre ältesten Wohnsitze mit dem „nordischen Kulturkreis" gleichzusetzen seien, während sich bei der Annahme einer mitteldeutschen indogermanischen Urheimat für die Germanen von vornherein Mischung mit anderen Völkern ergäbe. Bei der Schwierigkeit und Wichtigkeit unserer Frage müssen wir sie von den verschiedensten Seiten her betrachten. Wir beginnen zunächst mit sprachwissenschaftlichen Erwägungen, um dann alle anderen in Betracht kommenden Wissenschaften zur Hilfeleistung heranzuziehen.

III. Die Eigenart der germanischen Sprache

Wäre die Ostseegegend oder auch Mitteldeutschland die indogermanische Urheimat, dann säßen die Germanen, deren älteste Siedlungen unbestritten in der westlichen Ostseegegend zu suchen sind, den Ursitzen am nächsten und hätten in vorhistorischer Zeit kaum nennenswerte Wanderungen hinter sich. Weil ihre Sprache

indogermanisch ist, so hätten nichtindogermanische Völker, falls sie in ihr Gebiet eingefallen wären, sich ihnen fügen und unterwerfen müssen. Da zugleich diese ihre Ursitze, die Ostseegegend, den uralten Kulturmittelpunkten im Süden am Mittelländischen Meer weit entrückt waren, jedenfalls weiter als bei irgendeinem anderen indogermanischen Stamm, also auch Kulturströmungen des Südens am spätesten und am abgeschwächtesten zu ihnen gekommen wären, so sollte man billig erwarten, daß ihre Sprache recht altertümlich sein müsse und dem indogermanischen Formenbestand noch ziemlich nahe stehe. Das Gegenteil ist der Fall: in der als gemeingermanisch zu erschließenden Zeit hatte das Germanische besonders im Zeitwort, aber auch im Hauptwort im Vergleich mit dem indogermanischen Zustand sehr starke Einbußen erlitten. Man hat demgegenüber bemerkt, daß das Germanische verhältnismäßig spät belegt sei gegenüber dem Indischen, Iranischen und Griechischen; aber dieser Einwand ist nicht stichhaltig; eine Sprache wie das Litauische, die wir erst seit Mitte des 16. Jahrhunderts kennen, ist selbst in dem heutigen Zustand viel altertümlicher als das alte Germanische; auch die slawischen Sprachen haben weniger geneuert als die germanischen. Man könnte ferner einwenden, dies sei eine innersprachliche, selbständige Entwicklung, zwar schwer im einzelnen zu begründen, aber eben doch nicht undenkbar: zu manchen Zeiten änderten sich Sprachen eben schneller als gewöhnlich.

Daß auch dieses höchst bequeme Sichberufen auf die Unerklärbarkeit innersprachlicher Umwandlungen irrig und unfruchtbar ist, geht aus der Erwägung hervor, daß bereits das Urgermanische sehr deutlich den ganzen indogermanischen Sprachcharakter umgebildet hat und dabei eine Richtung einschlägt, die in der späteren Entwicklung bis zur Gegenwart beibehalten und weiter verfolgt worden ist. Wir dürfen nämlich in dem Formenverlust, den das Germanische im Vergleich zu seiner indogermanischen Grundlage erlitten hat, keineswegs einen bloßen Verfall oder eine Entartung erblicken, sondern ganz im Gegenteil sind hier neuschöpferische Kräfte mit bestimmtem Willen am Werk, die ererbte Sprache bewußt in anderer und neuer Richtung umzubilden.

Im Indogermanischen wurde insbesondere durch den Wortausgang die Funktion eines Worts im Satzganzen zum Ausdruck gebracht; wechselnde Endungen gaben an, in welcher Weise das Wort mit den anderen Satzgliedern in Beziehung zu bringen sei. Dies gilt für Haupt- und Zeitwort in gleicher Weise. Diese Endungen waren sehr zahlreich und verliehen der Grundbedeutung des Stammes eine Unmenge feiner und verschiedenster Färbungen. Nament-

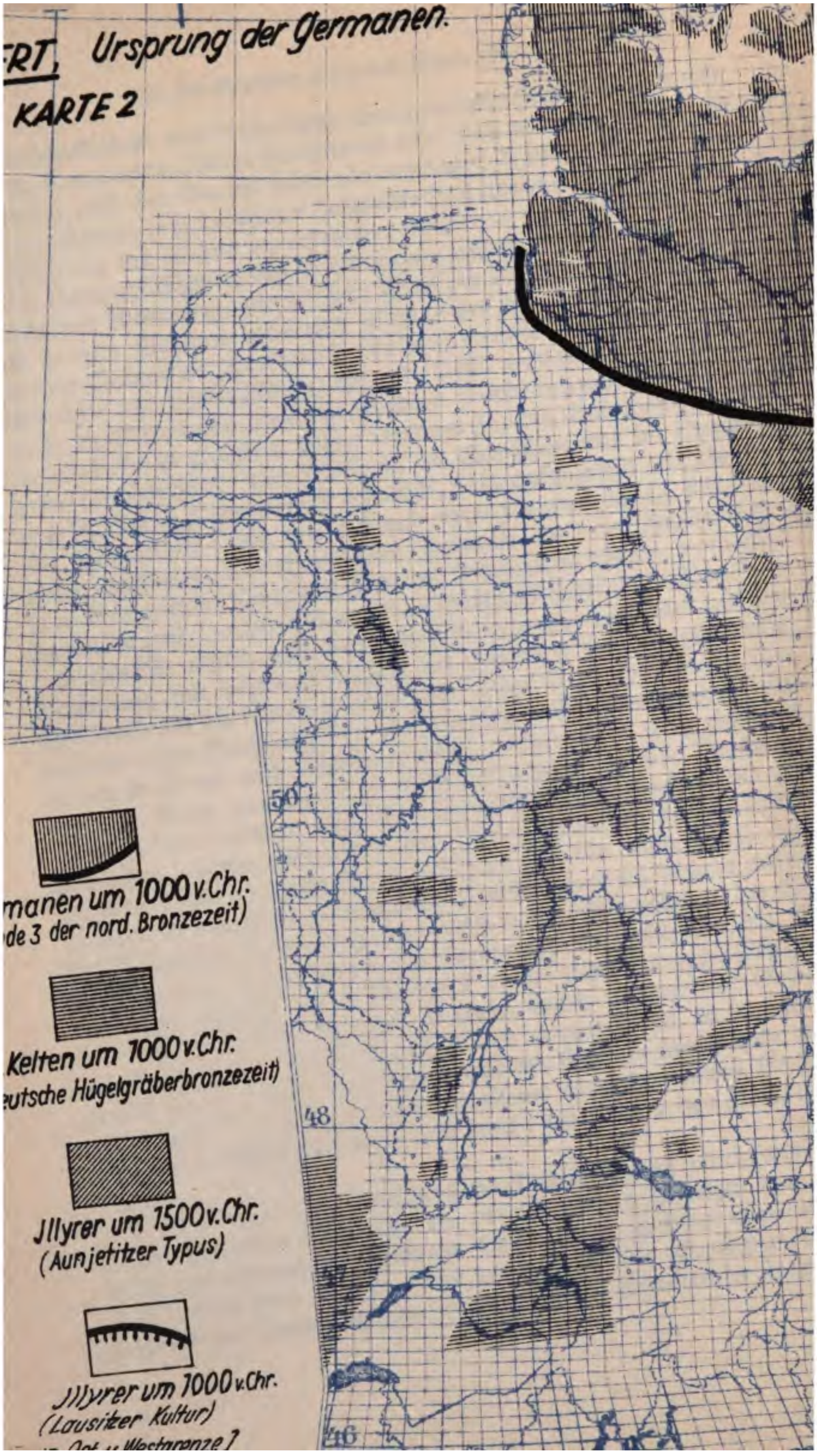
lich das Zeitwort war reich entwickelt; es gab eine Fülle von klar unterschiedenen Formen, die vor allem durch den wechselnden Ausgang, durch die Endungen und Suffixe, bezeichnet und voneinander geschieden waren. Jede Abtönung in Bedeutung und Funktion wurde durch besondere Veränderungen vorzugsweise am Wortende ausgedrückt. Diese Variation des Wortausgangs brachte dem Satze einen geschlossenen Verband; über die Funktion seiner Teile konnte kein Zweifel bleiben, weil das Wortende gleich einem festen Steuer die Leistung des einzelnen Satzgliedes klar festlegte. Diesem straffen System der Endflexion ist jedes Wort unterworfen, jedes Satzglied erhält sein deutliches Kennzeichen angehängt, das seine Leistung und Aufgabe im Ganzen des Wortgefüges auf das bestimmteste angibt. Man sparte nicht mit diesen Mitteln der Funktionsangabe, und so haben wir ein äußerst reiches, verwickeltes, aber leistungsfähiges Ausdruckssystem, das um so reicher wird, je mehr wir uns dem zu erschließenden Stand der indogermanischen Gemeinsprache nähern. „Suppletivwesen", d. h. Stamm-, Form- und Suffixvariation war besonders ausgeprägt und deutet auf eine noch wenig abstrahierende, scharf die Tatsachen beobachtende Geistesart. Denn je naturgebundener, urwüchsiger das Denken, um so verschwenderischer geht es mit den Sprachmitteln um; allzu großer Formenreichtum beweist stets eine primitive, naturnahe Denkungsart, die noch wenig durch Abstraktionen zusammenzufassen gelernt hat. Besonders wichtig ist die durchgehende aktivische Betrachtungsweise, die auch Einwirkungen von außen stets als Tätigkeiten und Handlungen des Subjektes auffaßt und dabei zwei besondere Formengruppen sich schafft, um anzugeben, ob diese Handlungen und Tätigkeiten einfach nach außen und auf die Außenwelt wirken (Aktivum), oder ob sie dabei in den Interessenkreis des Subjekts fallen (Medium); ein eigentliches Formensystem zum Ausdruck der Einwirkungen von außen auf das Subjekt, also ein Passivum, hatte die Grundsprache nicht. Das bedeutet, daß man sich ein erduldendes, leidendes, sich fügendes Subjekt überhaupt nicht denken konnte, daß man vielmehr nur ein tätiges, handelndes, die Außenwelt gestaltendes und beherrschendes Subjekt anerkannte, dem selbst Unterliegen und Tod noch eigene Handlungen sind (z. B. ich sterbe, ich leide, also als Handlung, als aktive Tätigkeit des Subjekts hingestellt). Die Betonung wechselte in einem Wort und sprang oft auf verschiedene Silben und Ausgänge, weil diese offenbar noch besonders durch diese Akzentbetonung hervorgehoben werden sollten; wie durch einen beweglichen Scheinwerfer konnten nach Bedarf alle Silben eines Wortes in das hell-

ste Licht durch diesen Akzent gesetzt werden. Im übrigen war das einzelne Wort ein selbständiges Glied; man liebte es nicht, im Satz die Wortgrenze allzusehr zu verwischen und die einzelnen Wörter etwa in ein größeres Satzwort einzuschmelzen: bei aller Unterordnung im Satzganzen wird doch die Selbständigkeit des Einzelworts gewahrt.

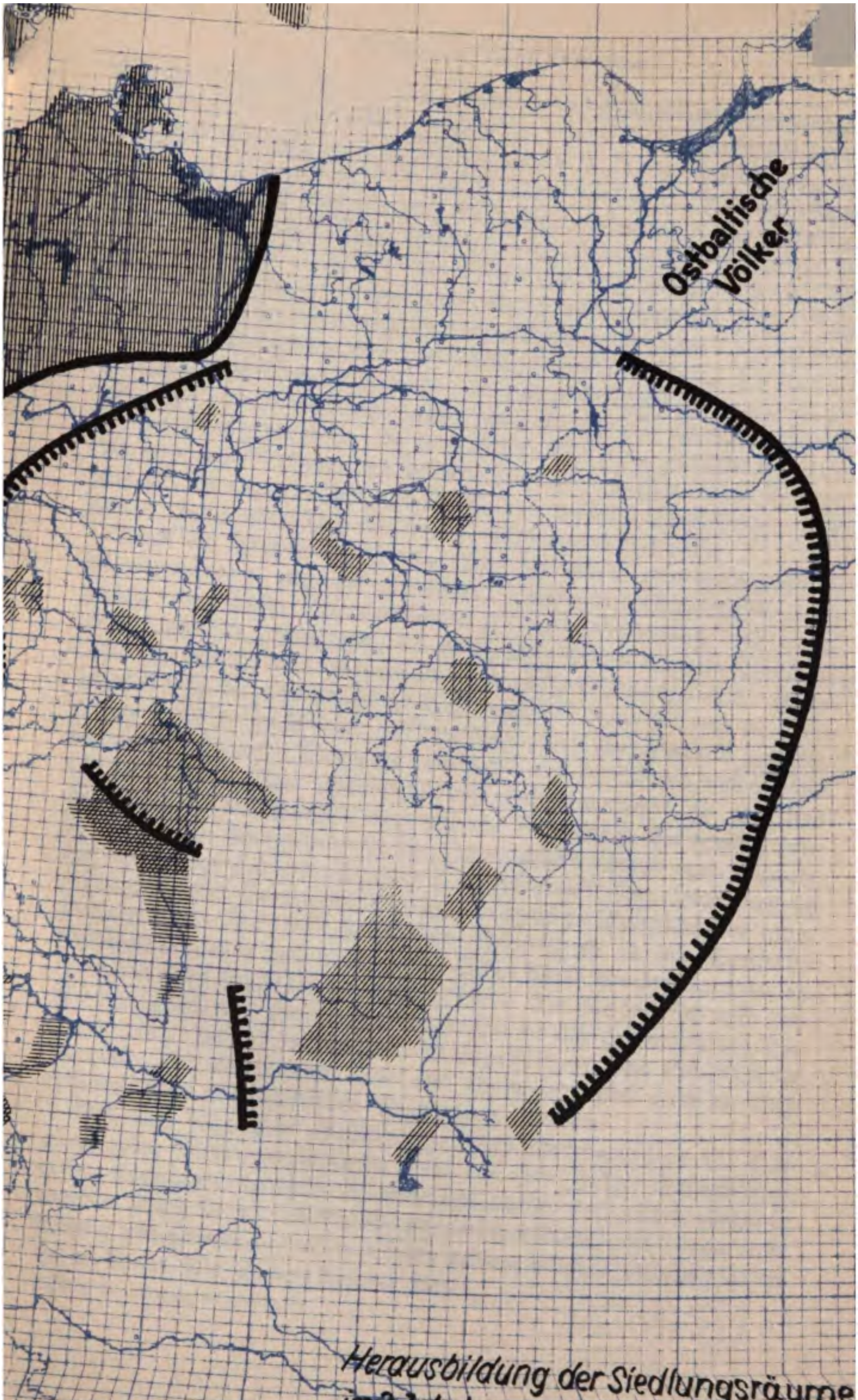
Vergleichen wir das Gemeingermanische mit diesem Zustand der Grundsprache, von der es stammt, so finden wir das ganze Sprachsystem von Grund aus geändert: es ist nicht etwa nur eine Vereinfachung weitgehendster Art, eine Auflockerung und eine sehr starke Rückbildung des Formenbestands eingetreten, sondern vielmehr ein prinzipieller Wechsel der Sprachmittel selbst. Der Wortausgang, der eigentliche Funktionsträger in indogermanischer Zeit, wird vernachlässigt, so daß hier Ausfall und Kürzungen der einst so wichtigen Endungen eintreten. Der alte freie, schwebende Akzent legt sich noch in gemeingermanischer Zeit starr und schwer auf die Stammsilbe, den eigentlichen Sinnträger, und statt jener straff organisierten Funktionsverteilung an jedes Wort, die seine Unterordnung unter den einheitlichen Satzsinn bedingte, finden wir locker aneinandergereihte, viel selbständiger behandelte Einzelwörter, und ihre Funktion wird ausgedrückt durch eine immer mehr aufkommende Wörtergruppe, die keine selbständige, in sich geschlossene Bedeutung besitzt, sondern die Funktion der anderen Wörter und ihre Form anzugeben hat, also durch „Formwörter". Die Deklination wird im Laufe der Zeit durch den Artikel, die Verbalflexion durch das Subjektpronomen, die Verbalgruppen durch Umschreibung, d. h. durch Auflösung in Form- und Hilfswörter gelockert. Je funktionsloser die Endungen, um so unentbehrlicher werden diese neuen Formwörter. Die einst gleichwertigen Wörter gliedern sich in Rangstufen, und sie brauchen zum Ausdruck ihrer Satzfunktion die Dienste und Hilfe anderer Wörter, deren Aufgabe immer mehr nicht eine selbständige Sinnwiedergabe, sondern der Hinweis auf die syntaktische Verwendung der wichtigen Sinnwörter im Satzgefüge wird. Zugleich liegt darin eine Vereinfachung, ein früher nicht gekanntes Gefühl der zweckmäßigen Sparsamkeit mit Sprachmitteln, die aber allmählich den gesamten Sprachbau unter diesem Gesichtspunkt grundsätzlich umgestaltet. Die straff unterordnende Gliederung an sich gleichwertiger Wörter unter die Bedürfnisse des Satzganzen lockert sich zu einer sinnvollen Aneinanderreihung von herrschenden Sinnwörtern und ihnen beigegebenen dienenden Formwörtern. Man wird haushälterisch und prüft kühl und nüchtern das Spracherbe auf seine praktische

Zweckmäßigkeit, und dieser neue Gesichtspunkt führt zu einer völligen Revolution. Beim Hauptwort gibt man manche Kasus und Klassen auf, der Dualis wird als unnützer Ballast abgeworfen. Man wähnte, rein lautlicher Zusammenfall genüge, um diese Vereinfachung der Kasus zu erklären; aber man vergißt dabei, daß diese Vernachlässigung des in indogermanischer Zeit so bedeutungswichtigen Wortausgangs selbst ja schon ein Wechsel der Mittel und des ganzen Systems bedeutet; solange der Wortausgang der besondere Träger der Funktion ist, kann er auch lautlich niemals verkümmern und vernachlässigt werden. Man wechselte vielmehr bewußt die Mittel und hielt den ererbten Funktionsausdruck für ungeeignet und unpraktisch. Beim Verbum sind die Umbildungen vollends revolutionär. Das Medium, im Gotischen nur im Präsens noch in Resten trümmerhaft erhalten, wird aufgegeben, ebenso der alte Konjunktiv; von den anderen Formgruppen erhielt sich von vielen Bildungen nur ein einziger Imperativ und ein Partizipium. Von dem reichen Tempussystem des Indogermanischen, vom Futurum, Aorist, Imperfektum, Plusquamperfektum blieb Praesens und Perfekt allein, und damit wurde bewußt verzichtet auf die Beziehung des Zeitverhältnisses der einzelnen Handlungen unter sich. Auch auf die feinen Abtönungen in den Verbalbildungen, insbesondere im Präsenssystem, ist verzichtet, ebenso auf alte Feinheiten in Form- und Suffixvariation; selbst wenn noch ein paar erstarrte Reste vorliegen, so sind das bedeutungslose Versteinerungen, keine noch in lebendiger Bewußtheit gebrauchte und angewandte lebendige Sprachmittel. Und noch in den beibehaltenen Formen wird weitgehend vereinfacht: für den Unterschied von Präsens und starkem Perfekt sucht man den ererbten Ablaut grundsätzlich durchzuführen, weil man nach der Funktionsarmut der Endungen eine Veränderung des Stammes begreiflicherweise für besonders geeignet zum Ausdruck einer Bedeutungsverschiedenheit halten mußte; das alte Prinzip, durch verschiedene Gestalt der Endung die verschiedene Funktion auszudrücken, ist hier sinngemäß bei der neuen Einstellung auf den Stamm übertragen, wobei einzelne Erbstücke Muster zu einem neuausgebauten System abgegeben haben (ich binde : ich band : die Binde : das Band : der Bund).

Ebenso führte die entschlossene Durchführung eines ererbten Bildungsmittels weit über die ursprünglichen Grenzen zur Bildung des schwachen Adjektivs. Denn schon in indogermanischer Zeit konnte man mittels eines n-Suffixes eine Einzelperson bezeichnen im Gegensatz zum gewöhnlichen, allgemeinen Beiwort.



RT, Ursprung der Germanen.
KARTE 2
manen um 1000 v.Chr.
de 3 der nord. Bronzezeit)
Kelten um 1000 v.Chr.
utsche Hügelgräberbronzezeit)
Jllyrer um 1500 v.Chr.
(Aunjetitzer Typus)
Jllyrer um 1000 v.Chr.
(Lausitzer Kultur)
50
48
46


Ostbaltische Völker
Herausbildung der Siedlungsräume
im 2. Jahrtausend v. Chr. (Nach Wahle, Deutsche

Dieser Unterschied muß den Germanen also so wichtig gewesen sein, daß sie eine doppelte Flexion des ganzen Adjektivs durchführten; so entstand eine geschlossene Gruppe zur Bezeichnung der mit einer Eigenschaft behafteten Einzelpersonen. Ähnlich schafft man sich unter Ausnutzung des alten to-Partizips oder -Verbaladjektivs ein neues Verbalsystem im sog. schwachem Präteritum. Zu „Formwörtern" dienten alte Adverbia und Präpositionen, die aber durch Neubildungen wesentlich erweitert wurden. Diese Neuerungen sind sehr folgerichtig durchgeführt und zeigen sämtlich denselben Geist nüchtern-klarer Zweckmäßigkeit ebenso wie die äußerst weitgehenden Vereinfachungen des alten Erbgutes. Daraus folgt, daß man das Germanische nicht als allmähliches Verfallsprodukt des Indogermanischen, als eine Erscheinung der sprachlichen Abnutzung, des Verfalls und der Entartung auffassen kann, sondern hier ist ein neuer Geist am Werk, mit vollem Bewußtsein nach neuen Gesichtspunkten die ererbte Sprache umzubilden.

Auch die Akzentverschiebung von der freien indogermanischen Wortbetonung zur germanischen wuchtigen Stammbetonung hängt mit dieser systematischen Richtungsänderung bei allen Sprachmitteln zusammen; da man das Mittel der Funktionsandeutung durch Veränderungen am Wortausgang nicht mehr schätzte und für unvorteilhaft hielt, verlegte man ihn auf die sinntragende Silbe im Worte, auf den auch allen Ableitungen gemeinsamen Wortstamm. Wenn man bedenkt, daß der Akzent und die Betonung einem Wort überhaupt erst Leben verleiht, so war das eine ganz außerordentlich eingreifende Neuerung. Es kommt hinzu, daß diese Hervorhebung der Stammsilbe schwer und wuchtig mit besonders starkem Atemdruck erfolgte (mit sog. „vorwiegend exspiratorischer Betonung"), während man zu Ausgang der indogermanischen Zeit viel mehr den Unterschied in der Tonhöhe zwischen betonter und unbetonter Silbe hatte hervortreten lassen („vorwiegend musikalische Betonung"). Es handelt sich also tatsächlich gleich um zwei Neuordnungen in der germanischen Betonungsart, die für die lautliche Wortgestaltung, das Schicksal der schwach- oder unbetonten Vor- und Endsilben, und auch die Mittelsilben von grundlegender Wichtigkeit wurden.

Von den lautlichen Umbildungen des Germanischen im Vergleich zum Indogermanischen muß die seit Jakob Grimm sog. erste, gemeingermanische Lautverschiebung vor allem genannt werden. Auch sie veränderte den altererbten Konsonantismus vollständig und soweit gehend wie keine andere indogermanische Sprache es kennt. Die Gesetze lauten so:

1. Die indogermanischen stimmlosen einfachen und behauchten Verschlußlaute werden zu stimmlosen Reibelauten, die nur bei unmittelbar vorhergehendem idg. Akzent und im Anlaut blieben, sonst aber zu stimmhaften Reibelauten erweicht wurden.

2. Die seitherigen indogermanischen stimmhaften Verschlußlaute wurden stimmlos.

3. Die alten behauchten stimmhaften Verschlußlaute werden zu stimmhaften Reibelauten, die sich dann in historischer Zeit mehr oder weniger früh zu einfachen stimmhaften Verschlußlauten weiterentwickelten.

Setzen wir dafür die betroffenen Laute ein, so erhalten wir folgende Lautformeln:

1. indogerm. p, t, k und ph, th, kh werden zu
   a) german. ´ f, þ, h und im Anlaut, bei anderer Betonung zu
   b) german. ƀ, đ, ʒ im Wortinlaut.
2. indogerm. b, d, g werden zu
   german. p, t, k.
3. indogerm. bh, dh, gh werden zu
   german. ƀ, đ, ʒ, die schließlich wie die nach 1 b entstandenen zu b, d, g sich wandeln.

Beispiele: zu 1 a) Statt vorgerman. patér spricht der Germane fáđar „Vater“, statt peku: german. fehu „Vieh“, statt tréi̯es: german. þrīs „drei“, statt phal– (in lat. fallo, altind. sphal–): fall– in deutsch fallen.

zu 1 b) Da der indogermanische Akzent bald auf dem Stamm, bald auf dem Wortende lag, entsteht „grammatischer Wechsel“ von german. f:b (gotisch þarf „ich bedarf“: got. þarba „der Arme“), h:g (deutsch Reihe: Riege), þ:đ, woraus deutsch d:t (Tod:tot).

zu 2) Statt indogerman. pōd– spricht der Germane fōt– (in gotisch fotus, altsächs., angelsächs. fōt) „Fuß“, statt egó: german. ek „ich“.

zu 3) Statt indogerman. bhrā́tēr spricht der Germane bróþar „Bruder“, statt *medhi̯os: german. midjis „mitten“, statt weghō: german. wega „bewege“.

Es sind tief einschneidende Änderungen in Betonung und Lauten; jene älteste germanische Inschrift vom Negauer Helm (spätestens 100 v. Chr.) Harigasti Teiva würde in indogermanischer Lautung etwa Korighostis Deivō(i) geklungen haben!

Prüfen wir die drei Gruppen von Lautübergängen kritisch, so ergeben sich unmittelbar eine Reihe wichtiger Schlüsse:

a) Es ist deshalb unwahrscheinlich, daß wir hier eine innersprachliche, selbständig-ungestörte Entwicklung seit indogermanischer Zeit vor uns haben, weil wir die widersprechendsten Lauttendenzen wahrnehmen. Wenn man z. B. aus irgendeinem Grunde nicht mehr die Laute p, t, k liebte, wie sie ererbt waren, mochte man sie umbilden, wie das — phonetisch als Lockerung des Verschlusses gut begreiflich — auch sonst vorkommt, z. B. im Toskanischen, im Madagassischen, in Negersprachen usw.; warum aber schuf man sie sich dann (nach Gesetz 2) wieder neu? Warum dreht man sich gleichsam im Kreise, so daß nach Abschluß der ganzen Änderungen die Sprache nicht an Lautzahl gewonnen hat? Alle Gruppen haben untereinander die Artikulationsart, nicht aber die Artikulationsstelle vertauscht, als hätte man ein Wagenrad um ein Viertel des Umfanges gedreht, so daß die Speichen anders stehen.

b) Als neuartige Laute sind infolge der Lautverschiebung die Reibelaute entstanden, in stimmloser und stimmhafter Aussprache, also f, þ, h, ƀ, đ, ʒ; diese Laute aber kannte die indogermanische Grundsprache überhaupt nicht! Man muß dabei erwägen, daß zur Erlernung neuartiger Laute stets eine längere Übung gehört, sowohl beim Sprechenden in der besonderen Stellung der Sprachwerkzeuge bei der Aussprache, als auch beim Hörenden in der Schärfung des Ohrs für das bezeichnende Lautgeräusch. Mit diesen Reibelauten hat das Germanische also eine grundsätzliche Erweiterung, die Einführung einer seither unbekannten Lautgruppe gegenüber dem Indogermanischen durchgeführt, an welche sich die Sprachorgane und das Gehör als an völlig neuartige, ungewohnte Laute erst gewöhnen mußten: das ererbte Lautsystem wurde angetastet, umgebildet und erweitert.

c) Dabei muß beachtet werden, daß zwei unmittelbar aufeinanderfolgende Reibelaute nicht ertragen wurden; in diesem Fall wurde der alte Verschlußlaut beibehalten und nicht verschoben, z. B. St̲ern: latein. st̲ella aus sterlā, Haft̲: latein. capt̲us. In der Stellung nach s und an zweiter Stelle einer Doppelkonsonanz blieben die alten p, t, k unverschoben, ein Zeichen, daß die Spirantisierung nicht überwuchern durfte, aber zugleich auch Beweis dafür, daß man in diesem Sonderfall die alten p, t, k beibehielt, sie also sehr wohl weiter duldete und nicht überall aufgab und grundsätzlich ablehnte.

d) Besonders auffallend vom Standpunkt der modernen Dialektgeographie ist die fast völlige Ausnahmslosigkeit der germani-

schen Lautverschiebung: sie erstreckt sich allgemein und ohne Abstufung über das gemeingermanische Gebiet. Dies deutet auf einen scharf umgrenzten, geschlossenen und in dieser Geschlossenheit lange Zeit bestehenden Kulturkreis der Sprachgemeinschaft.

Die einzelnen Übergänge der Lautverschiebung sind an sich und für sich allein betrachtet phonetisch durchaus verständlich und haben daher natürlich Entsprechungen und Parallelen in anderen indogermanischen und nichtindogermanischen Sprachen. Aber keine andere Sprache kennt ein so geschlossenes System, eine solche Revolution ohne Unordnung, wie es die Gesetze der germanischen Lautverschiebung als Ganzes darstellen. Es bleibt deshalb ganz an der Oberfläche, wenn man zu einzelnen der beschriebenen Lautübergänge anderssprachige Parallelen beibringt, um darzutun, daß diese einzelnen Übergänge nicht alleinstehen, sondern auch anderswo vorkommen. Das erklärt noch lange nicht das Wesen der Übergänge als geschlossenes System und übersieht die systematische Neuerung der ganzen Bewegungen in ihrem Verhältnis untereinander und die Einführung ganz neuer Laute, der Spiranten, in den ererbten Lautvorrat. Die einzelnen Übergänge, für sich betrachtet, sind gewiß kein „unerhörtes Meerwunder"; daß aber eine indogermanische Sprache so systematisch die Aussprache geändert hat, wobei alle einzelnen Konsonantengruppen sich ändern und sich doch nicht chaotisch verwirren, sondern im wesentlichen geschieden und noch in derselben Artikulationsstelle bleiben, das ist allerdings etwas sehr Auffallendes und Bezeichnendes: Das ist eine besonders germanische Revolution, eine Neuerung und Umwälzung in aller Ordnung und Folgerichtigkeit. Das ist nichts, was sich ohne weiteres von selbst versteht und als alltägliche Erscheinung im Sprachleben angesehen werden darf, sondern heischt eine besondere Erklärung. Auf jeden Fall aber hat auch auf diesem Gebiet des Lautbestandes das Germanische weitgehende Neuerungen und Änderungen im Vergleich zum Indogermanischen vorgenommen, mag man ihr Zustandekommen erklären, wie man will.

Fassen wir unsere erste kritische Prüfung der germanischen Sprache in ihrem Verhältnis zu der indogermanischen Vorform zusammen, so ergibt sich, daß das Germanische äußerst weitgehende Neuerungen durchgeführt hat, in den Lauten ebenso wie in den formalen Mitteln und der Wortbetonung. Aber überall ist diese Neuerung nicht als ein Verfall oder eine Abnutzung des Spracherbes anzusehen, sondern als eine bewußte Abkehr von der überlieferten Sprachform und ihren Mitteln; der ganze Sprachbau wird von der „synthetischen" Unterordnung in gemeinindo-

germanischer Zeit durch Vereinfachung, weitgehende Abstoßung von überflüssig erscheinenden Formgruppen und zielklare Neuschöpfungen deutlich einem ganz anderen, mehr anreihend „analytischen" Sprachtypus genähert, und diese Richtung ist bis zur Gegenwart beibehalten worden. Die Gesichtspunkte sparsamen Haushaltens und der Zweckmäßigkeit treten hervor, man bricht mit der Vergangenheit und ihrer Ausdrucksweise in voller Absicht. In der Sprachform schafft sich die Sprachgemeinschaft die ihr wesensgemäße Ausdrucksform; Sprachgeschichte ist also in dem Sinn Geistesgeschichte, als die Veränderungen in der Sprache nur beruhen können auf Veränderungen der geistigen Haltung in der Sprachgemeinschaft, auf deren Lippen sie allein wirklich lebt, die sie schöpferisch immer neu gestaltet und umformt. Die Geistesart einer Sprachgemeinschaft ihrerseits ist bedingt durch Týchē und Anánkē, d. h. durch ihre geschichtlichen Erlebnisse von außen und die biologisch zu erklärende Erbanlage im Innern. Ändert sich eine Sprache schnell oder wechselt sie gar grundsätzlich die Sprachmittel, dann müssen also die Sprecher selbst in ihrem Wesen und Denken sich stark geändert haben. Denn die Sprache ist kein selbständiger Organismus, der physiologischen Gesetzen unterliegt, sondern ihre Änderungen können nur von den Sprechern aus erklärt werden, die aus irgend welchen Gründen von dem ererbten Sprachbild abweichen; nicht in der Sprache selbst, sondern bei den Menschen, welche die Sprache vererben und beim Sprechen stets neu schöpferisch gestalten, sind die Gründe für die Sprachveränderungen zu suchen.

Es ergibt sich demnach aus unserer allgemeinen Prüfung der Eigenart germanischer Sprechweise im Vergleich zur indogermanischen Grundsprache, daß die Geistesart der Sprecher sich sehr gewandelt haben muß, und das wäre nicht verständlich, wenn bereits die Indogermanen an der Ostsee oder in Mitteldeutschland gesessen hätten, wenn also die Germanen den Ursitzen am nächsten geblieben wären als die letzten Reste nicht abgewanderter Indogermanen und hier ohne weitere Völkervermischung seit alters gesiedelt hätten: die germanische Spracheigenart ist also für die Theorie von der Urheimat der Indogermanen in der Ostseegegend oder in Mitteldeutschland bzw. für die unvermischte indogermanische Stammesart der Germanen keine Stütze; von ihrem Standpunkt aus bleiben diese Neuerungen und der grundsätzliche Wechsel der Sprachmittel unverständlich, unerklärbar und rätselhaft.

Anders ist es, wenn wir annehmen dürften, daß die Indogermanen von Südosten nach Mitteleuropa vordrangen; denn dann

tritt das Germanische an die Seite des Italischen und Keltischen, und es ist sehr beachtenswert, daß auch diese Sprachen im Vergleich zu den östlicheren indogermanischen Dialekten recht weitgehend geneuert haben. Daß das Keltische, insbesondere sein westlichster Zweig, das Gälische, den indogermanischen Sprachtypus stark umgebildet hat, ist allgemein zugegeben, und nach dem Vorgang H. Zimmers hat Pokorny es sehr wahrscheinlich gemacht, daß namentlich das Gälische starken Einfluß einer nicht-indogermanischen Sprache erfahren hat, und zwar einer Sprache eines ganz anderen Typus, wie er z. B. in den Berbersprachen Nordafrikas vorzuliegen scheint. Das Italische aber, Latein sowohl wie andere altitalische Dialekte, hat gleichfalls sehr auffallende und weitgehende Neuerungen im Vergleich zum indogermanischen Sprachzustand durchgeführt und andrerseits sehr viel Altes aufgegeben. Namentlich im Verbalsystem ist im Italischen etwas ganz eigenartig Neues entstanden, indem mit ererbten Mitteln ein Neubau errichtet wurde. Gegenüber diesen westlichsten indogermanischen Sprachen erscheinen die östlicheren, Griechisch, Litauisch, Slawisch, Indo-iranisch viel konservativer und altertümlicher: eine leichtverständliche Tatsache, wenn wir uns die Indogermanen von Osten her in Europa einziehen denken, ein Rätsel, wenn diese drei Völker, Germanen, Kelten und Italiker, der indogermanischen Urheimat am nächsten gesiedelt hätten!

Man darf auch nicht etwa an den altertümlicheren Sprachzustand von Kolonialstämmen denken (z. B. an das Siebenbürgische, das viel Altertümliches bietet); denn wir wissen, daß die indogermanischen Einzelstämme nicht isoliert blieben, gleichsam auf einer Sprachinsel — wie die Siebenbürgen inmitten anderssprachiger Umgebung —, sondern sie vermischten sich überall mehr oder weniger mit den fremdsprachigen Urbewohnern der Länder, die sie überfluteten. Der Grad der Vermischung ist allerdings überall verschieden: Die Ariermassen, die lange zusammenblieben, sind in Vorderasien von sumerischer und babylonischer Kultur, die sie ablehnten, wenig beeinflußt worden, die Hethiter verfielen im Gegenteil früh der Überfremdung durch kaukasische Sprachen im Wortschatz. Die Behauptung, die unursprünglichste von allen indogermanischen Sprachen müsse die in der Urheimat gebliebene sein (Kretschmer, Wiener Prähistor. Zeitschr. 19, 1932, 271), weisen wir um so mehr ab, als das Ostseegebiet verhältnismäßig weit von den großen Kulturmittelpunkten des Südens am mittelländischen Meer entfernt ist. Zudem verwechselt man bei solchen Behauptungen die Veränderung des äußeren Sprachtypus und der

inneren Sprachform. Infolge von andauernden Vermischungen ist auch bei anderen indogermanischen Völkern bis zur Gegenwart der alte indogermanische Sprachtypus verändert worden, aber nicht in so geschlossener Art und früher Zeit: erst das Neupersische nähert sich z. B. dem Englischen in seinem Sprachbau. Aber für uns entsteht die Frage, warum heute das dem Germanischen benachbarte Litauische bei weitem die altertümlichste der gegenwärtig lebenden Sprachen ist. Die Antwort gewinnt man, wie wir sehen werden, leicht aus historischen Überlegungen, aber gewiß nicht aus rein sprachwissenschaftlichen Betrachtungen. Schließlich ist mit der Behauptung, eine Sprachänderung sei „innersprachlich", gar nichts erklärt. Denn auch die sog. „inneren" Sprachänderungen — also ohne Einfluß eines sogenannten „Substrats" von außen — wollen erklärt sein! Die Sprache ändert sich doch nicht in Wahrheit von selbst, wie man so oft sagen hört, es „geht nicht ein Laut in einen anderen über", die Betonung verlegt sich nicht, es „fallen keine Endungen ab" usw.: nur die Sprachgemeinschaft ändert, auf deren Lippen allein die Sprache lebt. Es bleibt also stets die Frage nach dem Grunde einer Sprachänderung, und dieser ist nie in der Sprache an sich, sondern bei der Sprachgemeinschaft zu suchen. Wenn die Sprecher von dem überkommenen Erbe ihres sprachlichen Besitzes abweichen und Änderungen vornehmen, so muß sie dazu ein Grund veranlassen, der in einer Änderung des Gemeinschaftsgeistes der Sprechenden zu suchen ist. Denn im Sprachleben herrscht dieselbe Dynamik, die wir auch sonst in der Geistes- und Kulturgeschichte wahrnehmen, Kampf des einzelnen oder einzelner Gruppen mit der bequemen, am Ererbten hängenden Masse. Umschichtung in dem sozialen Aufbau der Sprachgemeinschaft, Auftauchen neuer oder Machtgewinnung anderer Stände, neue Geistesströmungen, Kultureinflüsse der verschiedensten Art: all das ändert die geistige und soziale Beschaffenheit einer Sprachgemeinschaft, und das alles spiegelt sich in der Sprache. So deutet eine solche Revolution wie Einführung des Anfangsakzents, Lautverschiebung, Änderung des Sprachtypus mit der Vernachlässigung der einst so wesentlichen Flexionssilben, Einführung ganz neuer Lautarten wie Reibelaute und stimmlose Lenes auf eine mächtige Änderung, ja Erschütterung der Sprachgemeinschaft, die mit der Behauptung, sie sei ein „innersprachlicher Vorgang", gewiß nicht erklärt ist. Ob man den Anstoß zur Änderung von einem anderen Volk („Substrat") oder von einer anderen sozialen Schicht des eigenen Volks („innersprachlich") ausgehen läßt, das ist eine geschichtliche, keine grammatisch-formale oder

phonetische Frage, die also auch mit geschichtlichen Mitteln gelöst werden muß. Es hat aber noch keiner der Gegner der „Substrattheorie" auch nur daran gedacht oder es für nötig gehalten, eine innervölkische Umschichtung geschichtlich nachzuweisen, welche diese Behauptung, die Lautverschiebung sei ein „innersprachlicher Vorgang", überhaupt erst erörterungsfähig erscheinen ließe.

Es lohnt sich, wenigstens andeutungsweise auf einige der keltischen und italischen Neuerungen kurz einzugehen, weil dann auch die germanischen Verhältnisse verständlicher werden, und vor allem ist es nötig, uns die Gliederung dieser Sprachen klarzumachen. Denn es kann nicht genug davor gewarnt werden, die der Übersicht willen oben gegebene Gliederung der einzelnen indogermanischen Sprachen allzu wörtlich zu nehmen und sich also vorzustellen, daß das Italische erst eine gemeinsame Zeit („Uritalisch") durchgemacht hätte nach Trennung von den anderen indogermanischen Sprachen, und sich dann in Lateinisch-faliskisch einerseits, in Sabellisch (Oskisch-umbrisch) andrerseits gegabelt hätte, als hätte sich ein einheitlicher Heerhaufen wie bei einer Polonäse in einem Augenblick nach rechts und links auseinanderbewegt. Vielmehr sind viele zeitlich weit auseinanderliegende Wellen nacheinander und übereinander mit verschiedener Stärke nach Italien hereingeflutet; denn allerorten setzte sich den einzelnen Indogermanenstämmen verschiedener Widerstand entgegen. Da waren die nicht-indogermanischen Etrusker, die Ligurer und eine mit den Sikulern verwandte Urbevölkerung zu bewältigen, und auch an Rückflutungen und Gegenstößen kann es nicht gefehlt haben, so daß der linguistische Begriff „uritalisch" sich vom geschichtlichen Standpunkt nicht halten läßt.

Auch das Keltische war schon in alter Zeit nicht einheitlich; namentlich zerriß die verschiedene Behandlung des indogermanischen q-Lautes das Gebiet in zwei Teile, in dem gälischen Dialekt ist der Laut durch q, c, in den britischen Sprachen aber durch p vertreten; derselbe Gegensatz waltet in diesem Punkt auch zwischen Lateinisch (qu) und Sabellisch (p), und dies kann kein Zufall sein. Das Gallische schon war hier nicht einheitlich; geht es meistens mit dem Britischen, so haben wir doch in den Fällen Sequana oder Equabona, Equos die q-Form des Gälischen bezeugt. Lateinisch und Irisch zeigen ferner eine neue Futurbildung mittels b (z. B. lat. amābo, irisch -rannub aus -ābō) bei abgeleiteten Zeitwörtern, die Britisch und Sabellisch nicht kennen. Wie sich das historisch erklärt, werden wir später zu erörtern haben.

Im übrigen gibt es noch weitere auffallende Übereinstimmungen zwischen Keltisch und Italisch, wie der Genetiv Singularis auf -ī von o-Stämmen, Ersatz des Ausgangs -ōs im Nominativus Pluralis der o-Stämme, an dem aber Sabellisch nicht teilnimmt, und anderes. Unter diesen Umständen kann es auch kein Zufall sein, daß später im Irisch-Gälischen ein ausgesprochener Anfangsakzent sich durchsetzt, den in viel älterer Zeit Lateinisch (und Germanisch) eingeführt haben: hier muß ein — freilich mittelbarer — gemeinsamer Grund vorliegen.

Andrerseits zeigen Westkeltisch und Germanisch eine sehr beachtenswerte gemeinsame Tendenz in Neuentwicklungen, z. B. in den sog. Vokalbrechungen (altirisch i und u > e und o, wenn ein dunkler Vokal in der nächsten Silbe stand, umgekehrt e und o > i und u, wenn ein i oder u folgte). Langes ē und ō werden im Irischen wie im Althochdeutschen diphthongisiert; p und k werden vor Dental zu Spiranten: altirisch und germanisch recht: lateinisch rectus. Unter gewissen Verhältnissen, die hier genauer anzuführen nicht möglich ist, werden indogermanisch t, k > th, ch, und diese unter Umständen weiter zu stimmhaften đ und ʒ. Es fällt dabei auf, daß es besonders der „gälische" Zweig des Keltischen ist, der solche Ähnlichkeiten bietet.

Aus diesen Tatsachen gewinnt man den Eindruck, daß Kelten, Italiker und nördlich von ihnen Germanen einmal in Süd- und Mitteldeutschland eine gewisse engere Berührung gehabt haben müssen; diese westlichsten Indogermanenstämme rückten wohl eine Weile Schulter an Schulter nach Mitteleuropa vor und erfuhren besonderen Widerstand eingeborener Völker, in deren Gebiete sie einrückten. Der Trupp der Kelten, der später das Gälische ausbildete, scheint dabei am weitesten westwärts gekommen zu sein, die Germanen siedelten anschließend nordwärts; die Italiker rückten aber in mehreren, mindestens in zwei zeitlich ganz verschiedenen Wellen von Nordwesten und Nordosten südwärts in die Apenninhalbinsel ein: bei Annahme solcher Lagerungsverhältnisse werden die eigenartig italo-keltischen Beziehungen verständlicher, zugleich erscheint uns als richtiger Kern jener Hypothese von der Indogermanenheimat in Mitteldeutschland die Annahme, daß die Westindogermanen, also insbesondere Kelten, Italiker, Germanen und Veneter-Illyrier, sich allerdings in Mitteleuropa, also in Mitteldeutschland und den oberen Donaugebieten, eine Weile gestaut und zusammengeballt haben, ehe sie in ihre spätere Heimat abrückten und sich damit trennten.

So kommen wir zusammenfassend zu dem Ergebnis: auch das Keltische und Italische ist also wegen der starken Neuerungen und Umbildungen im Vergleich zu dem indogermanischen Sprachzustand, dem vielmehr die östlichen Sprachen nahestehen, der Theorie von der indogermanischen Ostseeheimat keineswegs günstig.

IV. Schlüsse aus der indogermanischen Pflanzen- und Tierwelt

Unter den Mitteln, mit denen man die Ursitze der Indogermanen enger zu umgrenzen suchte, stehen im Vordergrund Schlüsse aus den Namen von Bäumen, die in alter Zeit nur ein beschränktes Verbreitungsgebiet besaßen. Vor allem hat man die Buche den Indogermanen zuerkannt, und da in alter Zeit dieser Baum in Dänemark und Südschweden erst in der Bronzezeit bekannt wurde und nach Osten hin durch eine Linie Gothenburg—Kalmar—Königsberg—Krim—Kaukasus begrenzt sein soll, wäre in der Tat der Schluß zwingend, daß die Indogermanen diesseits dieser Buchengrenze gewohnt haben müßten. Aber es läßt sich nicht beweisen, daß die Indogermanen die Buche (fagus silvatica L.) wirklich gekannt haben; die tatsächlichen Verhältnisse, die wir bei der Wichtigkeit dieses Punktes nicht nur allgemein andeuten können, liegen so: Althochdeutsch buohha, angelsächsisch bóc-tréo, altnordisch bók „Buche" ist lautlich dasselbe Wort wie lateinisch fāgus, griechisch phēgós „Eichenart mit eßbaren Früchten" (‚quercus Aegilops' L.); dazu gehören weiter als urverwandte Wörter kurdisch (Mukrī-Dialekt) būz „Ulme" und russisch buzina, boz „Holunder".

Das slawische buk „Buche" ist nicht urverwandt, sondern aus dem Germanischen entlehnt (russisch, polnisch, sorbisch, tschechisch, serbo-kroatisch, bulgarisch buk, polabisch bäuk „Buche" aus einem gotischen *bōks „Buche" neben boka „Buchenstab"). Das kurdische Wort buz weist auf einen u-Stamm, den wir auch in neuisländisch beyki „Buchenwald, Buche" (ey durch i-Umlaut aus au), und in mittelhochdeutsch būchen, niederdeutsch büken, neuhochdeutsch (dialektisch) bauchen, schwedisch byka, dänisch byge, bøge, englisch buck „(mit Buchenlauge) waschen" (ins Romanische entlehnt ist als italienisch bucare „waschen", französisch buer „bauchen") belegt haben; der Stamm hatte also einst einen Langdiphthongen (bhāug-: bhug-), und gerade dieser Ablaut deutet auf hohes Alter des Worts.

Wie man sieht, ist aber seine Bedeutung in den einzelnen Sprachen stets verschieden: das germanische Wort bedeutet „Buche", das lateinische und griechische „eine Eichenart", das kurdische

„eine Art Ulme ohne Früchte", das slawische „Holunder". Woher nimmt man bei diesen starken Bedeutungsunterschieden den Beweis, daß die alte Bedeutung des gemeinsamen indogermanischen Wortes *bhā(u)ĝ– botanisch eindeutig „Rotbuche", fagus silvatica, gewesen ist? Man hat gemeint, auch das kurdische und slawische Wort hätte einmal „Buche" bedeutet, aber beim Überschreiten der Buchengrenze im Osten sei das alte Wort auf andere Bäume übertragen worden. Die Slawen aber seien infolge späterer Rückwanderung in die Buchenzone wieder eingerückt und hätten dabei das germanische Wort entlehnt. Allein zum mindesten setzt diese Annahme doch voraus, daß wenigstens die westindogermanischen (d. h. westlich der „Buchengrenze" siedelnden) Stämme, Germanen und Italiker (und Griechen) eine einheitliche Bedeutung für das Wort besäßen, und das ist nicht der Fall. Daß Baumwörter ihre Bedeutung ändern, ist in vielen Fällen sicher beobachtet, z. B. entspricht unser neuhochdeutsches Föhre, althochdeutsch forha „Kiefer" lautlich dem lateinischen quercus „Eiche", unser Linde dem griechischen Wort elátē „Fichte", und um bei unserer Wortsippe zu bleiben, ist weißrussisch buk „Buche" ins Litauische entlehnt, hat aber hier eine andere Bedeutung: lit. bukas „Holunder"! Zu alledem ist das Kaukasusgebiet noch innerhalb der Buchengrenze, so daß die Kurden sachlich zu einer Umbenennung gar keinen Anlaß hatten. Selbst im Germanischen scheint die Bedeutung „Buche" nicht über allen Zweifel für die älteste Zeit sicher zu stehen; denn der Harz heißt bei Cäsar (bell. Gallic. VI, 10) silva Bācenis; dieses bāc– ist die Vorform der germanischen Wörter für „Buche". Allein der düstere Harz mit seinen Nadelhölzern ist mindestens heute kein „Buchenwald". Wir wollen daher gar kein weiteres Gewicht darauf legen, daß die angebliche Ostgrenze der Rotbuche noch prähistorisch keineswegs genau untersucht ist, daß hier also gegenüber dem heutigen Zustand sehr erhebliche Verschiebungen stattgefunden haben können: Die Schlüsse, die man aus dem germanischen Buchennamen hat ziehen wollen, sind unhaltbar; von hier aus läßt sich keinerlei Anhaltspunkt über die Wohnsitze der Indogermanen gewinnen, weil wir die einheitliche Bedeutung des Baumnamens in indogermanischer Zeit nicht mehr feststellen können.

Wohl ist dies aber in anderen Fällen möglich. So ist ein Baumname, der von Europa bis nach Asien in derselben Bedeutung mit dem gleichen Wort benannt wurde, die Birke[1]. Altertümliche Ab-

[1] Altindisch bhūrja– „eine Art Birke", ossetisch bärz „Birke", litauisch beržas,

lautsverhältnisse bezeugen wieder das hohe Alter und die Möglichkeit der Anknüpfung an einen einheimischen Wortstamm (indogermanisch bherēĝ „weiß, hell“ in gotisch baírhts, althochdeutsch beraht „hell, leuchtend“, kymrisch berth „glänzend“, altindisch bhrājá- „glänzend“ usw.), die Bildung mit eigenen Sprachmitteln: nach der weißen Rinde wurde der Baum benannt. Die Weißbirke kommt nur in einem nördlichen Klima vor, von Osteuropa bis zum südlichen Sibirien, aber nur östlich der Weichsel in größeren Waldungen. Auch ein Harzbaum war den Indogermanen nach dem Zeugnis urverwandter Wörter bekannt: Fichten oder Rottannen aber sind in der Urheimat der Germanen, also in Mecklenburg, Schleswig-Holstein, Westpreußen und auf den dänischen Inseln, nicht urwüchsig. (Schrader-Nehring, Reallex.[2] 311.)

Das folgt aus den Formen altindisch jatu- „Lack“, angelsächsisch cwidu, althochdeutsch chuti „Leim, Kitt“, lateinisch bitūmen „Erdpech“, gallisch betulla „Birke“; dazu mit Ablaut altisländisch kvađā „Harz“, schwedisch kada „Harz“, und zweitens aus griechisch pissa, attisch pitta, lateinisch pix „Pech, Teer“, litauisch pikis, altbulgarisch pĭklŭ „Pech“; vom selben Stamm pi-, nur mit anderer Ableitung, kommt auch lateinisch pituita „reiche Feuchtigkeit, Schnupfen“ und altindisch pitu-dāru- „eine Fichtenart“, wörtlich „Harz-Baum“, dazu pamirdialektisch (iranisch) pit „Fichte“ und griechisch pítüs „Fichte“, während latein. pinus „Fichte, Föhre, Kiefer“ wohl aus *pi-sno-s, also mit anderem Suffix vom selben Stamm abgeleitet ist; vgl. auch albanisch pišë „Fichte, Kien-(fackel)“. Daneben aber bedeutet pi- überhaupt eine fettige Flüssigkeit (vgl. altindisch pitu-, awestisch pitu- „Saft“, altindisch piccha „Schleim von Reisfrüchten“, mitteliriſch ith „Talg“ usw.), so daß man den Eindruck hat, die noch ungetrennten Indogermanen hätten diese Harzbäume vielleicht erst auf ihren Wanderungen kennengelernt und neu benannt: die Bildung pitu-dāru- sieht verhältnismäßig jung aus, muß aber doch noch gemeinindogermanisch sein, weil griechisch pítüs eine sog. „Kurzform“ zu dem Kompositum ist und das Wort pitü- in der Bedeutung „Harz, Baumsaft“ in dieser Sprache nicht mehr vorkommt. Ferner muß man mit pitudaru-, griech. pítüs, lat. pīnus „Fichte“ auch finnisch petäjä, estnisch pedaja, liwisch pedag „Waldfichte“, sowie georgisch p̂ičvi „Fichte“, armenisch piči „Fichtenart“ verbinden, s. Verf., „Deutschkundliches“, 1930, S. 5 Fußnote 3.

Daß die Eiche bekannt war, läßt sich aus dem verbreiteten, alten Namen der „Eichel“ folgern; auch die Eiche kommt von Europa bis in das asiatische Steppengebiet hinein vor. Die Baumnamen für die „Eiche“ selbst aber weisen darauf hin, daß besonders den Westindogermanen die Eiche bekannt war.[1] Nun gehört der

---

lettisch ber̉s, preußisch berse, russisch berëza, serbo-kroatisch breza, alttschechisch břieza „Birke“, althochdeutsch birihha, angelsächsisch beorc, birce, altnordisch biǫrk „Birke.

[1]) Vgl. lateinisch quercus „Eiche“, althochdeutsch verch-eih, langobardisch fereha „Eichenart“, venetisch Querquetulani, neuhochdeutsch Föhre, neuindisch pargāi „Steineiche“, während altindisch parkaṭı eine „Art Feigenbaum“ bedeutet.

litauische alte Nationalgott Perkunas als „Eichengott" zu unserem Wortstamm; wir haben aus dem Jahr 1657 einen amtlichen Bericht, daß die Litauer einen Eichbaum mit vielen Geschenken behängt hätten, um den in dem Baum wirkenden Gott zu verehren. Man erinnere sich an die berühmte Donarseiche bei Geismar, die Bonifatius fällte, und an die Eichen des Zeus in Dodona; wie Zeus phēgōnaĩos ein alter Eichengott der Griechen war, so ist der Litauergott Perkunas nach seinem Namen und den geschichtlichen Quellen der „in der Eiche" wohnende Gott gewesen. Mit diesem Götternamen ist aber weiter die nordische Göttin Fiǫrgyn zusammenzustellen, die nach einer Angabe der Edda (Hárb. 56) die Mutter Thors war. Daraus ergibt sich, daß man die Eiche besonders beachtete und sogar als Sitz des Donnergottes betrachtete; soll doch der Blitz besonders gern in Eichen einschlagen. Außerdem aber galt die Eiche schon den Indogermanen als Sinnbild der Stärke und kernhaften Festigkeit: denn von dem Namen des Eichbaums wurden Ableitungen geschaffen mit dem Sinn „fest, hart, beständig, treu." Wenn dann dieser indogermanische Stamm dereu- auch „Baum" allgemein bedeutet (z. B. altindisch dru- „Baum, Ast", gotisch triu „Holz, Baum", u. a.), so ist dies eine Verallgemeinerung; die Eiche war „der" Waldbaum schlechthin, und auch bis heute ist der Eichbaum gerade in der deutschen Volksüberlieferung ein besonderes Sinnbild der Treue und Standhaftigkeit geblieben.

Es gibt zudem noch eine Anzahl weiterer Eichennamen, die sich aber nur auf europäische Völker erstrecken.[1]

Werden wir auf Grund dieser Tatsachen nicht leugnen, daß die Eiche und ihre Frucht den Indogermanen bekannt war, so ist doch für die Urheimatfrage damit wenig gewonnen, weil der Baum weit in nördlichen Gegenden verbreitet ist, von Europa bis nach Asien hinein.

Man wollte auch die Eibe, die eine ähnliche Ostgrenze hat wie die Buche zur Bestimmung der Sitze wenigstens der Westindogermanen heranziehen; allein das ist ganz unmöglich, weil das Wort für „Eibe" auf einer älteren Bedeutung „Beere bzw. Beerenbaum" zurückgeht. Daher ist es aussichtslos, den Wörtern einen Hinweis auf eine ganz bestimmte Beerenfrucht für die Urzeit abgewinnen zu wollen.

Was aber immerhin beachtenswert bleibt, ist eben die Tatsache selbst, daß die Baumnamen so stark ihre Bedeutung gewechselt

---

[1] Unser Eiche gehört zu latein. aesculus „Wintereiche", griechisch aigilops „Eichenart mit süßen Früchten".

haben.[1] Es scheint daraus zu folgen, daß die Indogermanen nicht in einer Waldgegend wohnten, sonst müßten ihnen doch die einzelnen Bäume genauer bekannt gewesen sein. Dazu stimmt, daß der Begriff „Wald" überhaupt noch nicht bekannt war; es gibt keine weiter verbreitete Wortgruppe dafür. Vielmehr ist der Wald oft als „die Grenze" des bewohnten Gebietes bezeichnet worden, oder die Grenze zwischen verschiedenen Stämmen.[2] Die Heiligtümer der Götter lagen im Walde, der wie ein heiliger Ring die Götterstätte vom Menschenland abtrennte, im düsteren Wald hausen unheimliche Wesen, Geister und Dämonen. Der „Dunkelwald" (altnordisch Myrkviþr) bildet noch in der Edda die Südgrenze des Germanenlandes, wie einst der Hercynische Wald die Grenze zwischen Kelten und Germanen war (Cäsar, bell. Gallic. VI 24). „Über den Bergen bei den sieben Zwergen" ist eine bedeutungsvolle Märchenformel, die auch den Namen der Hyperboraier (zu griechisch *bore „Wald" in bóreas „Nordwind", eigentlich „Bergwind"), der Seligen „über dem Berg drüben", erklärt.

Derartige Beobachtungen sprechen aufs bestimmteste gegen die Annahme, daß die Indogermanen in den alten Waldgebieten Mitteldeutschlands ihren Ursprung gehabt hätten, was auch schon an und für sich wenig glaubhaft ist; denn wie sollte ein solch mächtiger Völkerherd in damaligen Urwäldern denkbar sein? Die Begriffe für „Wald", die Kenntnis einzelner Bäume müßten ihnen dann viel vertrauter gewesen und die ganze innere Einstellung zum Wald müßte dann völlig anders sein: der Schauer vor dem unheimlichen Waldesdunkel sitzt zu tief in ihrer Seele. Denken wir uns dagegen die Indogermanen aus einem östlichen Steppengebiet westwärts vorgedrungen, dann versteht man nicht nur die Bedeutungsverschiebungen bei Baumnamen und den oben besprochenen, allgemeinen Begriff „Waldbaum" (ohne botanische Be-

---

[1] Zu den schon angeführten Belegen vergleiche man noch litauisch derva „Kienholz", altnordisch tyrr „Föhre", tyrve „Kienholz" zu dereu- „Baum", griechisch drūs „Eiche"; althochdeutsch felawa, hochdeutsch Felber „Weidenbaum" zu ossetisch farwe, färw „Erle"; gallisch verno-, irisch fern „Erle" zu albanisch verē „Weißpappel".

[2] Z. B. altnordisch mork „Wald" zu gotisch marka, awest. mərəzu-, latein. margo „Grenze, Rand" oder lettisch meschs „Wald", lit. medis „Baum" zu slavisch medža „Grenze". Unser Wald ist sehr wahrscheinlich die „Wildnis", das Wort gehört zu althochdeutsch wildi „wild, öde, unbebaut", gotisch wilþeis „wild", cymrisch gwyllt „wild, unbebaut, öde". Lateinisch lūcus „Hain", althochdeutsch loh „bewachsene Lichtung" ist die „Lichtung" (zu lateinisch luceo „leuchte"), und die deutschen Ortsnamen auf -rode oder -reut (wie Wernigerode, Bayreuth) erzählen noch von der Rodung des Urwalds.

stimmtheit), sondern auch die recht zahlreichen, nur den europäischen und westlichen Stämmen gemeinsamen Baumnamen.

Solche sind z. B. griechisch peúkē, althochdeutsch fiohta, litauisch pusis, preußisch peuse „Fichte", griechisch ákastos (Hesych), lateinisch acer, deutsch Ahorn, althochdeutsch aspa, lettisch apsa, russisch osina „Espe", lateinisch corulus, irisch coll, althochdeutsch hasal „Hasel", latein. ornus, cymrisch onnen, althochdeutsch ask, litauisch uosis, preußisch woasis, altslawisch jasenı „Esche", latein. alnus, althochdeutsch elira, erila, litauisch alksnis, altbulgarisch jelıcha, „Erle", lateinisch ulmus, gallisch lemo–, althochdeutsch elmbaum, angelsächsisch ulmtréow „Ulme", griechisch kléthrē, neuhochdeutsch (dial.) Ludere „Erle", russisch klen, altnordisch hlynnr, althochdeutsch lenne, litauisch klevas, makedonisch klino– „Ahorn" u. a.

Daß die ostindogermanischen, indoiranischen Stämme alle diese Namen aufgegeben haben sollten, was man bei der Annahme einer nordeuropäischen Urheimat annehmen müßte, ist doch sehr unwahrscheinlich: erst mit dem Einrücken in bewaldetere Gegenden Mittel- und Osteuropas wurden vielmehr diese Baumnamen von den westlichen Indogermanen teils neu geprägt, zum Teil auch entlehnt. Die Baumnamen gestatten mithin keine genaue Begrenzung der ältesten indogermanischen Wohnsitze, aber sie sprechen gegen die Ostseegegend, ja gegen das nordeuropäische Waldland im allgemeinen.

Wenden wir uns den Kulturpflanzen zu, so werden wir die Namen für Getreidearten später bei der Besprechung des indogermanischen Ackerbaus behandeln. Seltsam ist es, daß die Indogermanen eine Kürbisart gekannt haben.[1] Nun sind vorgeschichtliche, neolithische Gefäße teilweise nach dem Vorbild des Flaschenkürbis geformt; also sind offenbar durch den Handel früh Kürbisarten schon den ungetrennten Indogermanen bekannt geworden. Für die Urheimat läßt sich aus dieser Gleichung nichts Bestimmteres folgern.

Der Fall liegt ähnlich wie bei den Wörtern für Hanf, Lein, Mohn, Linse, Erbse, wo mehrsprachliche Gleichungen teils auf einem Wanderwort von Stamm zu Stamm, teils auf Entlehnungen aus nichtindogermanischem Sprachgut beruhen: es lohnt sich nicht für uns darauf einzugehen, weil sie keinerlei Beweiskraft für die Frage der Urheimat haben.

Sind somit die Anhaltspunkte für einen bestimmten Ausbreitungsherd der Indogermanen, soweit man sie aus Baumnamen oder Benennungen von Kulturpflanzen zu gewinnen suchte, recht

[1] Vgl. die Gleichungen lateinisch cucurbita „Kürbis" zu altindisch carbhaṭacirbhaṭı „Gurke" und angelsächsisch hwerhwette „Kürbis" zu altindisch karkaṭı „Kürbisart".

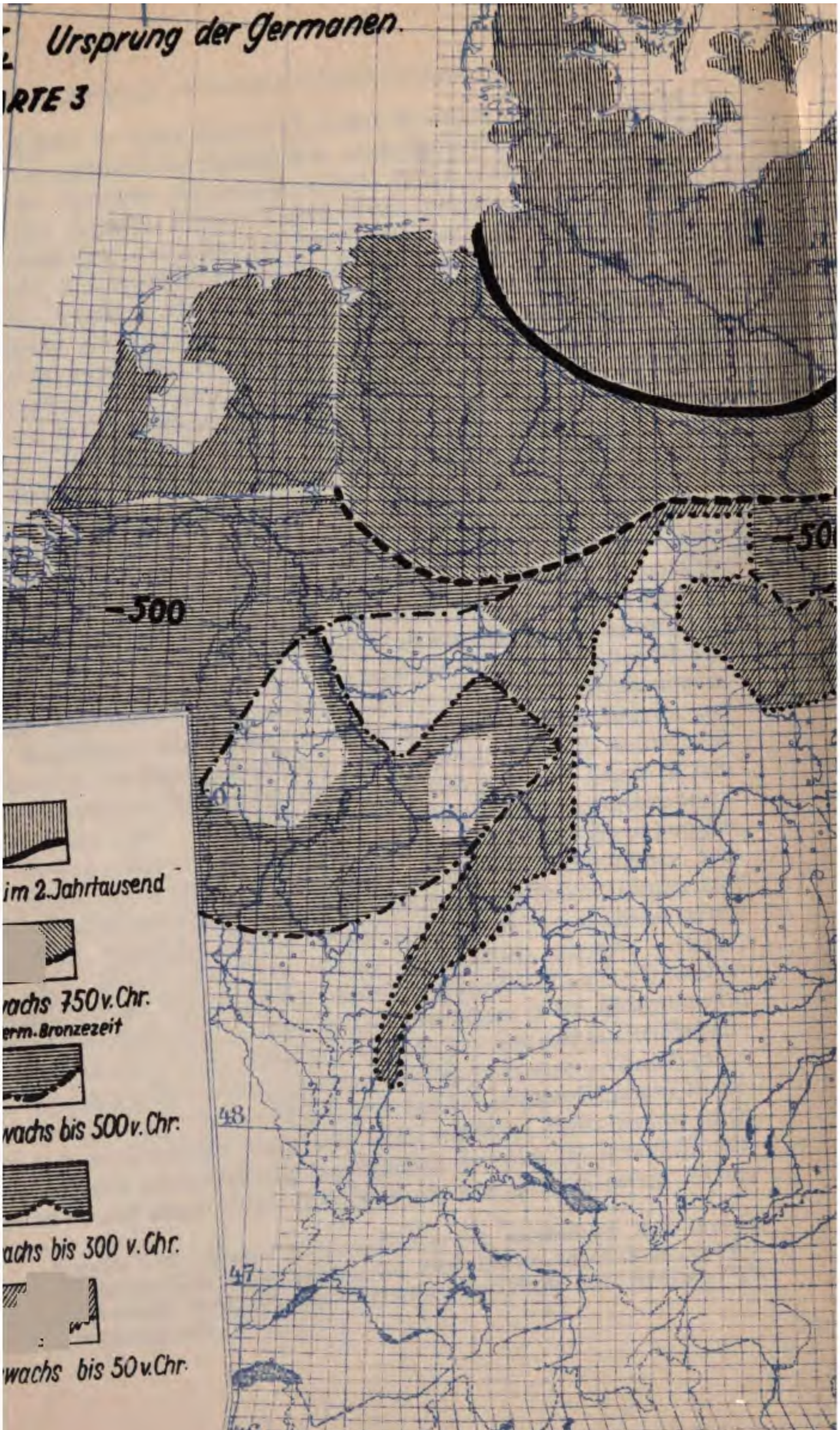
wenig sicher, so kann man viel weiter kommen mit Tiernamen. Hier muß zunächst die Honigbiene angeführt werden. Die Indogermanen kannten ein Honiggetränk, dessen alter Name in unserem Met fortlebt. Neben diesem Wort kommt eine sehr anklingende Form mit –l– in der Bedeutung „Honig" vor (griechisch méli, lateinisch mel, gotisch miliþ usw.) Wir kommen so auf zwei als *medhu– „Honig" und „Honigtrank" und *melit– „Honig" zu erschließende Formen der Ursprache. Kein Zweifel also, die Indogermanen haben den Honig gekannt und aus Honig sich einen berauschenden Trank hergestellt. Es ist nun von höchster Wichtigkeit, daß das erste Wort auch in den fenno-ugrischen Sprachen vorkommt.[1] Folglich haben die beiden Sprachstämme, das Indogermanische und Fenno-ugrische dieses Wort gemeinsam.

Da in dem zweiten Worte mel-it– die Laute i und t offenbar besondere Endung ist, die auch sonst als Bildungselement nachweisbar ist, möchte man bei der völligen Bedeutungsgleichheit von medh– und mel– „Honig" gern eine Verwandtschaft der lautlich so ähnlichen Wortstämme selbst annehmen. Allein trotz der phonetischen Verwandtschaft von dh und l ist ein solcher Lautübergang in altindogermanischer Zeit kaum nachzuweisen, wohl aber scheint er auf dem Gebiet der finnisch-ugrischen Sprachen vorzukommen. Es liegt daher der Verdacht nahe, daß diese beiden Wörter ursprünglich im finnisch-ugrischen Sprachgebiet heimisch waren und von da erst ins Indogermanische entlehnt wurden; sogar in das Chinesische (mī[4] „Honig") ist das Wort später eingedrungen. Mindestens aber ergeben sich bei diesem Wort uralte Beziehungen des indogermanischen und finnisch-ugrischen Sprachstammes, wie man sie sich im einzelnen auch denken mag. Es kommt hinzu, daß auch ein finnisch-ugrisches Wort für „Biene"[2] in einem alten arischen Wort (altindisch makṣa–, awestisch maχši– „Fliege, Mücke"; vgl. auch korean. mokui „Schnake, Moskito") wiedererkannt werden muß, aber mit vor-arischem e im Stammvokal anstatt des arischen a; auch hier also stoßen wir auf uralte Sprachbeziehungen. Die Bedeutung des arischen Wortes „Fliege" (nicht Biene"!) dürfte sich daraus erklären, daß die arischen Stämme in Gebiete kamen, wo die Honigbiene nicht vorkam; dafür spricht auch, daß sie den alten heiligen Honigtrank, den Met, in ihrem Götterkultus durch einen neuen Rauschtrank, den Sauma, ersetzt haben,

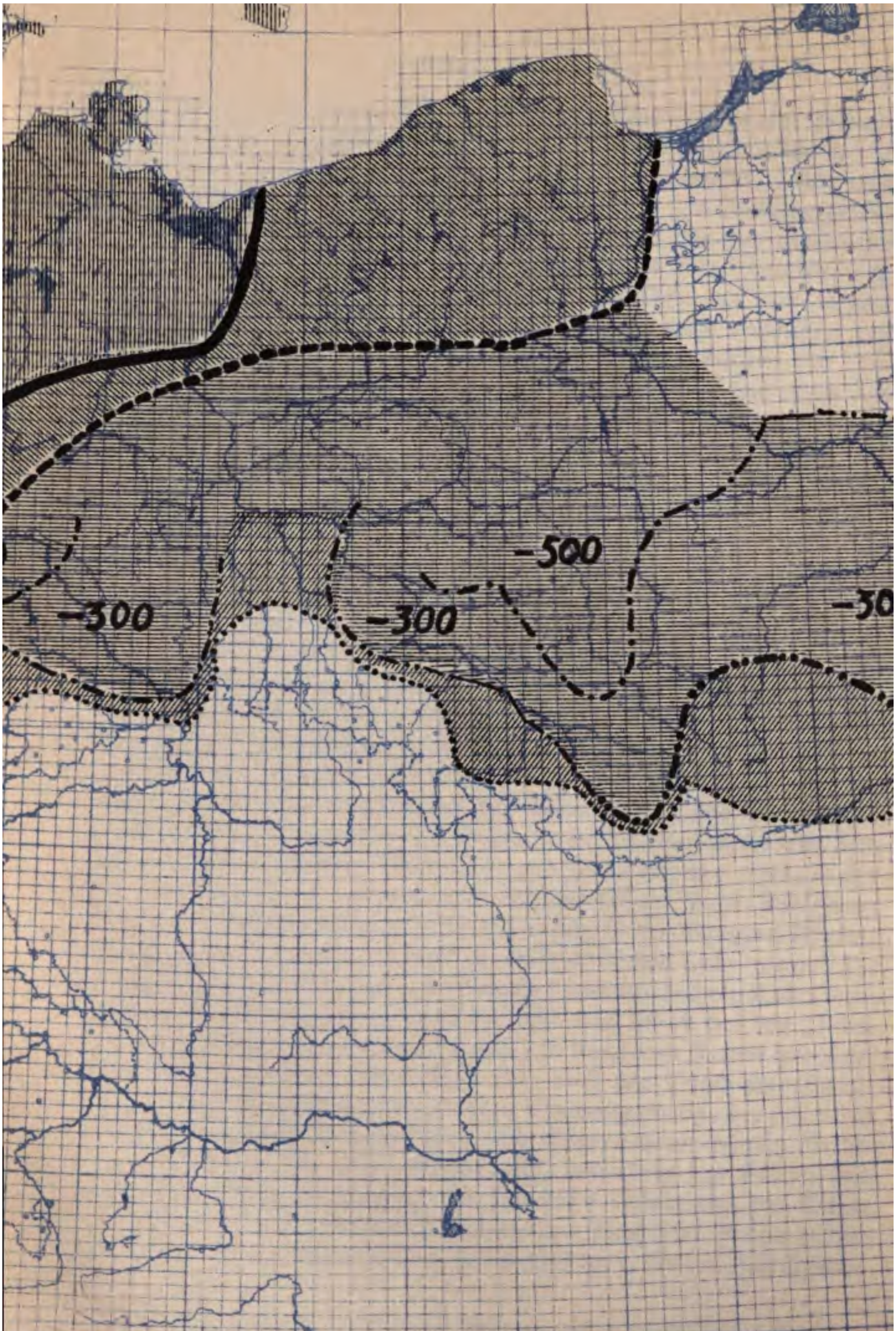
---

[1] Finnisch mesi (Stamm mete), ungarisch méz, mordvinisch med, lappisch mietta, tscheremissisch my, wogulisch mau, syrjänisch ma, ostjakisch ma „Honig",

[2] Mordwinisch mekš, tscheremissisch müks, wotjakisch muš, finnisch mehiläinen, ungarisch méh.



Ursprung der Germanen.
RTE 3
-500
-50
im 2. Jahrtausend
achs 750 v. Chr.
erm. Bronzezeit
wachs bis 500 v. Chr.
achs bis 300 v. Chr.
wachs bis 50 v. Chr.
48
47
46



Die Ausbreitung der Germanen vom 2. Jahrtausend v. Chr. bis
(nach Wahle, Deutsche Vorzeit. Karte 3-6)

ein Gemisch aus einem Pflanzensaft mit Milch. Aber eine genaue Begrenzung des Verbreitungsgebiets der Honigbiene in Westasien ist eine schwierige Sache; im Himalayagebiet, in Persien, Tibet und China kommt sie vor, während sie im Oxus- und Jaxartesgebiet zu fehlen scheint. Aber die Natur dieser Länder, wie vor allem auch die Turkestans, hat sich im Verlauf der Zeiten sehr verändert, so daß hier kaum irgendwelche bindenden Schlüsse auf eine engere indogermanische Heimat gestattet sind, insbesondere angesichts des finnisch-ugrischen Worts. In einer Honiggegend müssen sich freilich Indogermanen und Fenno-ugrier nahegetreten sein: daß das die Ostseegegend oder Mitteldeutschland gewesen sei, ist eben wegen dieser finnisch-ugrischen Beziehungen gewiß nicht glaubhaft.

Während indogermanische Namen für „Aal" und „Schildkröte" viel zu unsicher bezeugt sind, um darauf irgendwelche Schlüsse zu ziehen, bringt uns die Tatsache weiter, daß das Pferd das für die Indogermanen besonders bezeichnende Haustier gewesen ist. Denn es herrscht Einigkeit darüber, daß es das Pferd als gezähmtes Haustier erst mit dem Auftreten der Indogermanen in Europa und Vorderasien gibt. In Babylonien und Ägypten wird das Pferd erst bekannt, seitdem die Indogermanen erschienen waren. Das Gesetz Hammurabis aus dem zwanzigsten Jahrhundert v. Chr., das alle möglichen Tiere erwähnt, kennt das Pferd nicht. Bei Semiten war der Esel das Lasttier, und es ist daher sehr bezeichnend, daß die Babylonier das Pferd „Esel des Berglands" nennen, als indogermanische Stämme in Kleinasien sie mit dem Pferd bekannt machen. Wildpferde gab es in Europa schon in der älteren Steinzeit; aber das war ein andersrassiges Jagd-, kein Haustier. Die Zähmung unseres Pferdes erfolgte in den Steppen Asiens; neben den Indogermanen sind es turkotatarische und mongolische Stämme, die das edle Tier zum Haustier gemacht haben. Dabei muß besonders hervorgehoben werden, daß das Pferd bei den Indogermanen noch nicht Arbeitstier war; es dient zum Reiten und zieht den Wagen, aber nie den Pflug! Wie hoch das Pferd eingeschätzt wurde, zeigt seine Bedeutung bei der Namengebung: bei fast allen indogermanischen Einzelvölkern sind Eigennamen häufig, in denen das Wort für Pferd vorkommt[1], besonders bei Ariern und Griechen. Noch beweisender für die hohe Schätzung des Tieres ist seine Bedeutung für die Religion: das Roßopfer ist das größte Opferfest der vedischen Inder (aśva-medha–), ferner sind Pferde-

[1] Altindisch Aśvasena-, altpersisch Vištaspa-, griechisch Philippos, Hippōnax, Hipparchos, gallisch Epo-pennus, angelsächsisch Eomœr usw.

ein Gemisch aus einem Pflanzensaft mit Milch. Aber eine genaue Begrenzung des Verbreitungsgebiets der Honigbiene in Westasien ist eine schwierige Sache; im Himalayagebiet, in Persien, Tibet und China kommt sie vor, während sie im Oxus- und Jaxartesgebiet zu fehlen scheint. Aber die Natur dieser Länder, wie vor allem auch die Turkestans, hat sich im Verlauf der Zeiten sehr verändert, so daß hier kaum irgendwelche bindenden Schlüsse auf eine engere indogermanische Heimat gestattet sind, insbesondere angesichts des finnisch-ugrischen Worts. In einer Honiggegend müssen sich freilich Indogermanen und Fenno-ugrier nahegetreten sein: daß das die Ostseegegend oder Mitteldeutschland gewesen sei, ist eben wegen dieser finnisch-ugrischen Beziehungen gewiß nicht glaubhaft.

Während indogermanische Namen für „Aal" und „Schildkröte" viel zu unsicher bezeugt sind, um darauf irgendwelche Schlüsse zu ziehen, bringt uns die Tatsache weiter, daß das Pferd das für die Indogermanen besonders bezeichnende Haustier gewesen ist. Denn es herrscht Einigkeit darüber, daß es das Pferd als gezähmtes Haustier erst mit dem Auftreten der Indogermanen in Europa und Vorderasien gibt. In Babylonien und Ägypten wird das Pferd erst bekannt, seitdem die Indogermanen erschienen waren. Das Gesetz Hammurabis aus dem zwanzigsten Jahrhundert v. Chr., das alle möglichen Tiere erwähnt, kennt das Pferd nicht. Bei Semiten war der Esel das Lasttier, und es ist daher sehr bezeichnend, daß die Babylonier das Pferd „Esel des Berglands" nennen, als indogermanische Stämme in Kleinasien sie mit dem Pferd bekannt machen. Wildpferde gab es in Europa schon in der älteren Steinzeit; aber das war ein andersrassiges Jagd-, kein Haustier. Die Zähmung unseres Pferdes erfolgte in den Steppen Asiens; neben den Indogermanen sind es turkotatarische und mongolische Stämme, die das edle Tier zum Haustier gemacht haben. Dabei muß besonders hervorgehoben werden, daß das Pferd bei den Indogermanen noch nicht Arbeitstier war; es dient zum Reiten und zieht den Wagen, aber nie den Pflug! Wie hoch das Pferd eingeschätzt wurde, zeigt seine Bedeutung bei der Namengebung: bei fast allen indogermanischen Einzelvölkern sind Eigennamen häufig, in denen das Wort für Pferd vorkommt[1], besonders bei Ariern und Griechen. Noch beweisender für die hohe Schätzung des Tieres ist seine Bedeutung für die Religion: das Roßopfer ist das größte Opferfest der vedischen Inder (aśva-medha–), ferner sind Pferde-

[1] Altindisch Aśvasena-, altpersisch Viŝtaspa-, griechisch Philippos, Hippōnax, Hipparchos, gallisch Epo-pennus, angelsächsisch Eomœr usw.

opfer bezeugt für Iranier, Griechen, Römer, Illyrier, Germanen, Balten und Slawen; auch als Orakeltier wurde das wiehernde Pferd bei Persern (Herod. III, 85), Germanen (Tac. Germ. 10) und Westslawen gebraucht. Auf den germanischen Runenschriften wird das Pferd als heiliges Tier genannt. Von den Namen des Pferdes geht das mit lateinisch equus verwandte Wort fast durch alle indogermanischen Sprachen; ebenso sind Wörter für „Stute" und „Füllen" bereits indogermanisch. Aber größte Bedeutung hat ein Wort für „Pferd", das nur im Germanischen und Keltischen bezeugt ist: althochdeutsch marah, angelsächsisch mearh, englisch mare, altnordisch marr, gallisch marka, irisch marc, cymrisch, kornisch, bretonisch march „Pferd"; dazu althochdeutsch marha, angelsächsisch myre, altnordisch merr „Stute", neuhochdeutsch Mähre (neben Mar-schall). Dieses Wort führt auf *markos zurück. Bei der Prüfung seiner Bildungsweise muß als eigentlicher Stamm mar– abgelöst werden, weil –k– ein für Tiernamen bezeichnendes Suffix ist, dessen Geschichte erst kürzlich aufgeklärt wurde (Th. Baader, Die identifizierende Funktion der Ich-Deixis 1929). Zuerst hat der Sinologe A. Conrady (Verhandl. d. Sächs. Ak. d. Wissensch., Leipzig 77, 1925) auf chinesisch mā³ „Pferd" hingewiesen, das nach ihm auf *mar beruht. Aber man hielt ihm das –k– in *marko– entgegen, so daß Conrady unsicher blieb. Demgegenüber ist mir gerade dieses erweiternde k-Suffix von höchstem Wert; denn es beweist, daß die ungetrennten Indogermanen in sehr alter Zeit das Wort übernommen haben müssen. Denn es ist hier nicht das Chinesische allein heranzuziehen, sondern, wie ich (Festschrift f. Fr. Panzer, „Deutschkundliches", Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, hrsg. v. Waldberg, Heidelberg 1930, 8, § 10) zeigen konnte, ist das Wort mar–, mor– „Pferd" in zahlreichen ostasiatischen Sprachen verbreitet (mongolisch, kalmükisch morin, burjätisch morin, tungusisch, mandschu morin „Pferd", koreanisch mal, Stamm mar– „Pferd"; dazu Ableitungen wie mongolisch, mandschu morila „reiten", moritśi „Pferdeknecht"). Durch Annahme von Handelsverkehr, also als altes Lehnwort, kann man das keltisch-germanische *markos unmöglich mit diesen ostasiatischen Entsprechungen erklären; andrerseits beweist das bezeichnende k-Suffix, daß schon die Indogermanen eine Form mar– vorgefunden haben, die sie nach ihrer Art erweitert haben. Das muß deshalb in sehr alter Zeit geschehen sein, weil das k ja vor dem flektierenden Ausgang –os steht. Ist doch das grundsätzlich wichtige an Baaders Ausführungen über das k-Suffix, daß wir hier in Zeiten vor voll ausgebildeten, flektierenden Ausgängen im Indogermanischen geführt werden.

Da nun sachlich das Pferd ein Steppentier ist und in den Steppen Asiens gezähmt wurde, und da die Mongolen uralte Reitervölker sind, kann man hier nicht von Zufall reden, um so weniger als auch andere unserer Tiernamen in asiatischen Sprachen in sehr alter Lautform wiederkehren, wie z. B. Gans (indogermanisch ghan-s— in lateinisch (h)anser, germanisch gans usw. zu altchinesisch gan, tibetisch ngang-bha, siamesisch han, japanisch gan, birmanisch ngan „Gans"). Somit haben wir hier einen wichtigen Beweis dafür, daß die Indogermanen aus den Steppen Asiens gekommen und schon in sehr alter Zeit Nachbarn mongolischer Völker gewesen sind. Die Freude am Wettrennen ist gerade bei den ältesten Indogermanen ein ganz besonders auffälliger Zug; indische Sportwörter für Pferderennen sind in den Tafeln von Boghazköi bezeugt (z. B. varttanam „Runde"), zur Zeit des Rigveda ist dieser Sport ebenso beliebt wie bei den Griechen, Skythen, Thrakern, Kelten. Die Germanen aber sind kein Reitervolk gewesen, und in der historischen Zeit hören wir von Wettrennen mit Pferden nichts; bezeichnenderweise hat sich die Indogermanensitte des Wettrennens nur als kultischer Brauch bei den Germanen erhalten (s. Neckel, Germanien I, 1933, 7ff.). Daß die Heimat unseres Pferdes an der Ostsee oder in Mitteldeutschland zu suchen sei und insbesondere, daß hier das Wildpferd zum Haustier gezähmt worden sei, ist eine unhaltbare Annahme, gegen die jedes Wissen um die Zähmung des Pferdes und seine Verwendung als Haustier spricht. Damit haben wir ein weiteres, sehr wichtiges Beweisstück gegen die Lehre von der Heimat der Indogermanen an der Ostsee gewonnen.

V. Sprachliche Beziehungen der Indogermanen zu anderen Völkergruppen

Die Tatsache, daß indogermanische Tiernamen wie mar-k— „Pferd" und ghan-s— „Gans" in ostasiatischen Sprachen Entsprechungen haben, leitet über zu der schwierigen Frage, ob überhaupt die indogermanische Sprachgruppe völlig isoliert für sich dasteht, oder ob sich, von Entlehnung späterer „Wander"- oder Kulturwörter natürlich abgesehen, alte Verwandtschaftsverhältnisse oder engere Beziehungen der gesamten indogermanischen Spracheinheit zu anderen Sprachfamilien der Erde nachweisen lassen. Leider ist die Wissenschaft heute noch nicht so weit, eine bündige Antwort in dieser Frage geben zu können, vor allem des-

wegen, weil die Geschichte anderer Sprachgruppen innerhalb ihrer eigenen Entwicklung meistens noch nicht so weit erforscht ist, wie das für die indogermanischen Sprachen gelungen ist. Insbesondere ist uns die Geschichte der mongolischen, kaukasischen und ostasiatischen Sprachen noch sehr wenig bekannt; aber es ist natürlich eine Forderung der Methode, diese Sprachgruppen zunächst geschichtlich und vergleichend unter sich und für sich zu untersuchen, ehe man sich nach Beziehungen zu anderen Sprachfamilien umsieht. Aber andrerseits ist doch auch jetzt schon mancherlei ermittelt und festgestellt, das wir für unsere besondere Aufgabe nicht übersehen können; ist doch auch an sich schon der Gedanke wenig wahrscheinlich, ja geradezu unhaltbar, daß die indogermanischen Sprachen völlig beziehungslos und isoliert dastehen sollten. Freilich solche Studien werden zur Zeit sehr mit Mißtrauen verfolgt, weil in der Tat bei den ganz ungeheuren Schwierigkeiten sich sehr leicht Irrtümer und Trugschlüsse einstellen können; trotzdem sind solche Untersuchungen, mag sie der auf seine Texte sich breitspurig hinstellende Einzelphilologe auch immerhin „glottogonische Spekulationen" schelten, unbedingt nötige Aufgaben der vergleichenden Sprachwissenschaft, und hätte nicht ein Franz Bopp mit eben solchen „glottogonischen Spekulationen" begonnen, so wüßten wir über Sprachverwandtschaft heute noch genau so wenig wie die ganze Antike und das Mittelalter trotz seinem Humanismus!

Folgende vier grundsätzlichen Vorbehalte müssen für alle derartigen Untersuchungen gelten: Der gefährlichste Feind ist auf diesem Forschungsgebiet der Wortanklang. Zweifellos gibt es in Sprachen, die sicher völlig unverwandt sind, ähnlich klingende Wörter mit ähnlicher oder derselben Bedeutung. Zufall täuscht da also einen Zusammenhang vor, der tatsächlich nicht besteht. Es muß also, um diesen Sirenenklängen nicht zum Opfer zu fallen, einerseits der lautliche Anklang durch Vergleichung der mit dem Wort sicher zusammenhängenden engersprachlichen Formen geprüft und andrerseits die sachliche Bedeutung historisch auf irgendwelche Kulturbeziehungen zurückgeführt werden. Stehen dann solche Beziehungen sowohl hinsichtlich des Wortkörpers als auch in der geschichtlich zu erklärenden Bedeutung nicht allein, dann genügt die billige Bemühung des Zufalls oder die berechtigte Berufung auf die überall gleiche menschliche Geistesbeschaffenheit mit seinen „Konvergenzen" nicht mehr, die ermittelten Beziehungen wissenschaftlich zu deuten. Sprachwissenschaft ist Geistes- und Kulturwissenschaft; sie darf nie beim bloß Formalen des äußeren Lautgewands und seiner Geschichte stehen bleiben, sondern erst wenn

lautlich-formale Beziehungen sachlich verständlich werden, wenn die durch ähnliche Laute bezeichnenden Sinnbegriffe sich geschichtlich erklären lassen, ist der Beweis geliefert. Für jede rein formale Lautbeziehung ist also durch Sachforschung der geschichtliche Hintergrund für die Wortbedeutungen und ihr Verhältnis zu geben: Bloße Grammatik, auch vergleichende Grammatik, ist keine Sprachwissenschaft.

Zweitens finden sich besondere Wortgruppen, bei denen lautliche Ähnlichkeit bei gleicher Bedeutung nicht auf Verwandtschaft und Entlehnung zu beruhen braucht, nämlich die lautmalenden Wörter, wozu ich auch kosende Kinderwörter wie Mama, Papa, Tata usw. rechne. Es ist klar, daß hier tatsächlich ein allgemein menschlicher Trieb auf verschiedensten, völlig unzusammenhängenden Sprachgebieten dieselben Lautschöpfungen veranlaßt. Außer solchen kosenden Verwandtschaftsnamen, die aus der Kindersprache stammen, gehören alle eigentlich lautmalenden Bildungen hierher, Tiernamen wie Kuckuck, Uhu, Zeitwörter wie murmeln, klatschen, und Bezeichnungen für Gefühlseindrücke (beben, zucken, zappeln usw.) Ja darüber hinaus gibt es wohl manche Elementarsprachwurzeln der Menschheit; ohne in strengem Sinne lautmalend zu sein, gehören sie doch einer Art lautlichen Ursymbolik an; sie sind gleichsam allgemeine Gebilde der menschlichen, lautlichen Ausdrucksgebärde.

Als Beispiel nenne ich das Lautgebilde kap– „greifen, packen" indogermanisch: lateinisch capio und Verwandte, türkisch ḳap-mak „ergreifen", arabisch ḳabaḍa „ergreift", finnisch kappān „greifen", chinesisch kiap „festhalten", khmer kap „haben", Maori kapo „nehmen", altägyptisch kf „nehmen", papua hapo dso „greifen", südamerikanisch (ketchua) k'apiy „mit der Hand fassen" usw. (s. W. Oehl, Innsbrucker Jahrbuch für Völkerkunde und Sprachwissenschaft I, 1926, 50 ff.). Ähnlich gibt tap–, tup– das Klopfen wieder (z.B. griechisch týptō „schlage", tympanon „Trommel", typás „Schlägel", mordwinisch tapan „schlage", estnisch tapma „schlagen, töten") und daneben ebenso tak– (griechisch týkos „Meißel", finnisch tako „hämmern, schmieden", hebräisch tāqa' „schlagen"). ker–, kar– malt das krachende Geräusch des Sägens, Hackens, Schneidens (vgl. griechisch keiro „scheere", litauisch kirwis „Axt", mordwinisch keret „Pflugmesser", estnisch-finnisch kirwes „Axt", tungusisch čerkan „Messer", georgisch χerχeri „Säge", tabaristanisch karkar „Messer", aramäisch qardum „Axt" usw.).

Drittens aber gibt es seit ältester, vorgeschichtlicher Zeit Wanderwörter (s. o. S. 25), die natürlich leicht den Trugschein der Urverwandtschaft erwecken können, z. B. das Wort für „Wein". Trotz der „Gleichungen" griechisch oĩnos, lateinisch vīnum, irisch fín, albanisch vēnë, armenisch gini, germanisch Wein, slawisch vino liegt kein altindogermanisches Wort für „Wein" zugrunde, das man mit lateinisch vieo „winde", vītis „Rebe" verbinden dürfte, auch

ist wegen der semitischen Entsprechungen (arabisch, äthiopisch wain, hebräisch jajin „Wein") keine indogermanisch-semitische Urverwandtschaft anzunehmen; denn auch in kaukasischen Sprachen kommt das Wort vor (georgisch gvino, mingrelisch gvini), sondern hier haben wir ein altes Kultur- und Wanderwort, über dessen Geschicke nur die Geschichte des Weinbaus, also Sachforschung, Aufschluß geben kann. Es stellt sich heraus, daß Kleinasien der Ausgangspunkt ist; von hier ist das Wort zu indogermanischen und westsemitischen Völkern mit dem Handel und der Kenntnis des Weinbaus gekommen.

Viertens müssen sog. „Substratwörter" beachtet werden, worauf ich in meiner Abhandlung „Labyrinth" (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften 1932/33, I. Abhandlung) aufmerksam gemacht habe. Vor der Indogermanisierung Europas herrschten im heutigen Süddeutschland und in Westeuropa Sprachen, die offenbar teilweise und in gewissem Grad miteinander verwandt waren, und auch Lehnwörter hatten sich damals im Gefolge von Kulturströmen schon verbreitet; so brachte das Bergwerkwesen und der Steinbau schon manche Fachwörter auf, die sich weit verbreiteten. Wenn nun indogermanische Völker solche Wörter aus ihnen fremden Kulturgebieten aus der Sprache der Unterworfenen später entlehnten, entsteht der Trugschein der Urverwandtschaft. So könnte man z. B. schließen, lateinisch carcer „Umfriedigung, Kerker", griechisch kárkaron „Gefängnis" sei mit irisch carn „Steinhaufe", altnordisch hǫrgr „Steinhaufe", althochdeutsch harug „Opferstätte" stammverwandt als indogermanischem Spracherbe. Aber sachlich wußten die Indogermanen (und Germanen) nichts vom Steinbau, und sprachlich kommt der Wortstamm auch vor bei nichtindogermanischen Völkern (baskisch harri „Stein", kaukasisch kark(h)a „Stein", vorgriechisch kar– „Stein", s. Genaueres „Labyrinth" S. 31 § 42). Es ist eben völlig irrig gewesen, wenn man glaubte, die Indogermanen seien gleichsam in menschenarme Gebiete gekommen; vielmehr trafen sie bei ihrem Eindringen in Europa überall auf dicht siedelnde Völker, die teilweise eine sehr hohe Kultur besaßen.

Außer dem Wortschatz kommt natürlich der Formenbau der Sprache vor allem für Feststellung von Verwandtschaftsbeziehungen in Betracht. Freilich darf man hier nicht zu einseitig sein. Zwischen „anreihenden, isolierenden und flektierenden" Sprachen gibt es viele Übergänge, und es ist nicht so, daß eine Sprachform sich nicht grundsätzlich ändern könnte. Das haben wir schon oben für das Germanische festgestellt. Mancherlei deutet darauf hin, daß

auch die ausgebildete Flexion des Indogermanischen sich erst entwickelte und nicht von Anfang an als starres System vorhanden war. Erscheinungen wie die drei grammatischen Geschlechter, die Heteroklisie, Suffixvariation usw. weisen auf primitivere Vorstufen, und insbesondere dürften Einzeluntersuchungen der Suffixe, wie sie Th. Baader für das k-Suffix lieferte, noch weitere Einsichten bringen. Hermann Hirt hat zum Entsetzen vieler überängstlicher Forscher in seiner Indogermanischen Grammatik Band III eine Unmenge neuer, ebenso geistvoller wie kühner Hypothesen über die Entstehung des Formenbaus in den indogermanischen Sprachen vorgelegt. Bedarf hier gewiß vieles, sehr, sehr vieles noch weiterer genauerer Untersuchungen, so sehen wir doch schon jetzt in eine Entwicklung des Indogermanischen selbst hinein, und damit erst wird wieder die Bahn für Vergleichungen mit anderen Sprachstämmen frei.

Nach dieser allgemeinen Erörterung haben wir die bis jetzt untersuchten Beziehungen des Indogermanischen zu anderen Sprachgruppen im Hinblick auf die Urheimatfrage kurz zu prüfen. Da bieten sich zunächst die semitischen Sprachen dar, deren Geschichte und gegenseitiges Verhältnis wohl bekannt ist. Auch nach den Einzeluntersuchungen Hermann Möllers scheint eine Urverwandtschaft zwischen Indogermanisch und Semitisch trotz manchen auffallenden Einzelheiten nicht nachgewiesen. Möller führt die semitischen Formen auf recht farblose, nur durch Konsonanten (wegen des semitischen dreikonsonantischen Wurzelbaus) vertretene Gebilde zurück, und bei dem außerordentlichen Wortreichtum einer Sprache wie des Arabischen können dann mehr oder weniger starke Anklänge bei bedeutungsähnlichen Formen nicht fehlen. Mir scheint auch der semitische Formenbau sich schwer mit der indogermanischen (und erschließbaren vorindogermanischen) Flexion verbinden zu lassen. Muß somit eine Urverwandtschaft nach dem heutigen Stand der Forschung abgelehnt werden, so sind andrerseits uralte Entlehnungen aus dem Semitischen im Indogermanischen unbedingt erwiesen. So hat Johannes Schmidt (Die Urheimat der Indogermanen und das europäische Zahlensystem 1890) den überzeugenden Nachweis erbracht, daß das indogermanische Zehnersystem bereits in gemeinindogermanischer Zeit durch das babylonische Zwölfersystem durchkreuzt worden ist: ein Einschnitt in der Bildungsweise der Zahlwörter nach 12 und 60, ebenso die Bedeutung von 100 als Großhundert (d. h. 120) im Germanischen ist so zu erklären. Starke Handelsbeziehungen in sehr alter Zeit müssen diese Bildungseigenheiten des indogermanischen Zahlworts

erklären. Den Anklang der indogermanischen Zahlwörter für 6 und 7 an die entsprechenden semitischen,[1] der unmöglich Zufall sein kann, möchte ich mit der Annahme alter Entlehnung erklären, weil die indogermanischen Zahlwörter für 6 und 7 selbst rein lautlich allerlei Auffälligkeiten aufweisen. Dazu kommen Lehnwörter, wie indogermanisch *ster, əster „Stern"[2] (aus akkadisch istar „Venus") oder *tauros „Stier",[3] das mit assyrisch šūru, aramäisch tōra', hebräisch šōr „Stier" zusammenhängt.

Altindisch paraśu–, griechisch pélekys „Axt" sind nicht urverwandt, sondern gehen beide unabhängig auf akkadisch pilakku– „Beil" zurück. Auffällig ist auch der Anklang des indogermanischen Worts für „Horn" (lateinisch cornu, griechisch kéras, deutsch Horn, irisch corn usw.) mit assyrisch qarn-ati, hebräisch qərān-ōđ „Hörner"; aber auch in anderen Sprachstämmen kommen ähnliche Formen vor (ungarisch sarv, finnisch sarve „Horn", georgisch surna „Kriegshorn", lesghisch karc „Horn" u. a.), so daß dieses doch wohl ein uraltes Wanderwort ist.

Damit wird man sehr alte Lehnwortbeziehungen aus dem Semitischen in das Indogermanische nicht leugnen können, so daß sich jener Einfluß in den Zahlwörtern verstärkt. Aber diese Beziehungen lassen sich hinlänglich aus dem alten Handelsverkehr semitischer Stämme mit den Indogermanen verstehen; denkt man sich freilich die Indogermanenheimat an der Ostsee, dann sind so weitgehende Einflüsse schwer begreiflich, mag man dem semitischen Händler seit ältesten Zeiten auch noch so weite Reisen zutrauen.

Während aus dem Ägyptischen und Baskischen sich keinerlei Beziehungen zu dem Gemeinindogermanischen nachweisen lassen, bestehen dagegen sicher sehr alte Nachbarbeziehungen zu dem finnisch-ugrischen Sprachstamm. Es gibt eine Reihe von Wörtern, die Indogermanen und Fenno-Ugrier gemeinsam haben, wie z. B. das Wort für „Honig" (finnisch mete– usw., s. o. S. 48), für „Name",[4] für „Wasser",[5] für „Salz",[6] für „führen"[7] und

---

[1] Assyrisch šišši, hebräisch šeš, äthiopisch sessu „sechs" und assyrisch siba, hebräisch šeba', äthiopisch sab'u „sieben".

[2] In lateinischen stella aus *ster-la, griechisch astér, germanisch ster– in got. stairnō usw.

[3] In griechisch taũros, lateinisch taurus, gotisch stiur, altbulgarisch turŭ, zigeunerisch šturnō „Stier", awestisch staora– „Großvieh").

[4] Finnisch nime–, lappisch namma, wotjakisch ńim, wogulisch näm: indogermanisch lat. nomen, griechisch ónoma, altindisch naman, deutsch Namen usw.

[5] Finnisch vete–, ungarisch víz: phrygisch bédü d. h. védu, griechisch hydor, gotisch wato usw.

[6] Finnisch suola, syrjänisch sol: lateinisch sal, griechisch hals usw.

[7] Finnisch vetä– „ziehen", ungarisch väzät– „führen", väzér „Führer": litauisch vedù, altbulgarisch vedą „ich führe", irisch fedim dass. usw.

andere mehr. Es sind keine Kulturbegriffe, bei denen von vornherein die Annahme von Entlehnung und Wanderung wahrscheinlich ist. Dazu kommen auch seltsame Übereinstimmungen in Suffixen (z. B. Akkusativendung –m, Ablativendung –t, –ta), was ganz an das Indogermanische erinnert. Von hervorragenden Forschern ist daher behauptet worden, die fenno-ugrischen und indogermanischen Sprachen seien urverwandt. Aber selbst wenn wir dies noch als vorläufig nicht völlig sicher dahingestellt sein lassen, uralte Lehnbeziehungen zwischen den beiden Sprachstämmen können nicht geleugnet werden. Nun ist die Heimat der finnisch-ugrischen Völker im heutigen Rußland am Ural zu suchen, jedenfalls sicher nicht an der Ostsee, wohin Finnen, Esten, Liven nachweisbar erst später einwanderten: wieder steht das mit der Annahme der indogermanischen Urheimat an der Ostsee oder in Mitteldeutschland in unvereinbarem Widerspruch.

Noch fast ganz unerforscht sind Beziehungen des Indogermanischen zum Mongolischen und zu den Türksprachen. Von Urverwandtschaft wird kaum gesprochen werden dürfen, aber manche alten Lehnwort-Beziehungen lassen sich schwerlich bestreiten. Und zwar sind es vor allem einige Tiernamen, die sich aufdrängen. Mit der Sippe von neuhochdeutsch Ochse (gotisch usw. auhsa, altindisch ukṣan usw.) hängt zweifellos zusammen: mongolisch khalkha üχer „Kuh", kalmükisch ükür „Kuh", altmongolisch ok'ar, osmanisch öküz „Kuh", jakutisch oγus „Ochs", kirgisisch ögüz. Ferner stellt sich ein indogermanisches Wort neuhochdeutsch Bock, altnordisch bukkr, awestisch būza– „Ziegenbock", zigeunerisch buzni „Ziege" an die Seite von mandschu buka „Hammel", mongolisch buχa „Bulle", kalmükisch buγa, tungusisch būka, türkisch boγa „Stier". Der Wechsel der Bedeutung in diesen Worten steht der Vergleichung nicht im Wege: armenisch buc bedeutet „Lamm"! Litauisch kùmė „Stute", baluči khumēd dass., altrussisch komonĭ „Pferd" findet sich in kirgisisch qumai „zahmes Pferd" wieder. Auch wird man schwer einen Zusammenklang von mandschu mini „meiner" (Genetiv), sini „deiner", finnisch minä „ich", sinä „du", mongolisch mini, mino (Gen. sing.) „meiner", chini „deiner", usw. (s. Grunzel, Vgl. Gr. d. altaischen Sprachen 1895, 56) als „Zufall" abtun können; ferner vgl. man beispielsweise ostmongolisch, kalmükisch ide „essen": indogermanisch ed– (in lateinisch edo usw.) „essen", mongolisch tokśi „schlagen", mandschu toksi „klopfen": indogermanisch tekþ– (in griechisch τέκτων, altindisch takṣan– „Schmied", s. Verf., Kalypso 1919 S. 45 Fußnote 4, Deutschkundliches 1930 passim, s. Wortverzeichnis).

Von indogermanischen Wörtern, die im Chinesischen und anderen ostasiatischen Sprachen begegnen, fügen wir zu mā^3 „Pferd" und altchinesisch ngan, g'an „Gans" (s. o. S. 50 f.) noch die Wörter für „Hund" und „Rind": dem indogermanischen Stamm *ku̯en–, kun– „Hund" (in griechisch kyōn, lat. canis, altind. śvā usw.) antwortet chinesisch k'üan^3 „Hund", wie dem Wort *gōus „Rind" (in lateinisch bōs, griechisch būs, deutsch Kuh, arisch gauš usw.) altchinesisch (n)gu, siamesisch wu, annamitisch bo „Ochs", tibetisch g(o)-lang „Stier". Hier handelt es sich offenbar um sehr alte Lehnsbeziehungen mit dem Chinesischen; von Urverwandtschaft kann keine Rede sein.

Besonders überraschend sind nun aber seltsame indogermanische Einschläge im Koreanischen. Zuerst hat Koppelmann (Anthropos 23, 1928, 199) eine Verwandtschaft des Indogermanischen mit dem Koreanischen behauptet, und eine genauere Nachprüfung und Weiterführung seiner Ergebnisse hat mich selbst in der Überzeugung gefestigt, daß tatsächlich im Koreanischen indogermanische Einschläge anzuerkennen sind. Die Sprache steht bisher völlig isoliert; sie ist ziemlich konservativ, so daß das Fehlen älterer Texte, die bisher nicht zutage kamen, nicht allzuschwer ins Gewicht fällt. Jedenfalls ist methodisch gar nichts anderes möglich, als das Koreanische für sich allein mit indogermanischen Formen zu vergleichen, trotz des großen zeitlichen Abstandes der Formen auf beiden Seiten. An anderer Stelle (Deutschkundliches, Festschrift für Fr. Panzer, Heidelberg 1930, 14 ff.) habe ich versucht, die Entsprechungen lautgesetzlich zu ordnen und die koreanische Deklination als Fortsetzung der indogermanischen Pronominalflexion zu verstehen, was auch Koppelmann bereits behauptet hat. Es ist unmöglich, an dieser Stelle auf Einzelheiten zurückzukommen, und so kann ich nur das Ergebnis dieser Arbeit dahin zusammenfassen, daß im Koreanischen ein sehr altertümlicher indogermanischer Einschlag meiner Ansicht anzuerkennen ist; er kann nicht etwa durch jüngere Lehnsbeziehungen, etwa aus dem Arischen, erklärt werden, sondern setzt indogermanische, teilweise vorindogermanische (d. h. als Vorform des Indogermanischen zu erschließende) Bildungen voraus. (Einige Belege für diese sehr wichtige, seither unbekannte Tatsache s. im Anhang). So gewiß diese Beziehungen weiter erforscht und im einzelnen gesichert werden müssen, mir scheinen sie als solche schon jetzt Tatsache. Wie aber könnte dies der Fall sein, wenn die Indogermanen an der Ostsee zu Hause wären? Wie könnten bei dieser Annahme sich die Beziehungen zu jenen anderen ostasiatischen Sprachen, zu dem Mongolischen und Chinesischen, er-

klären, da ja auch hier nicht etwa die besonders arischen oder tocharischen Sonderformen, sondern die gemeinindogermanische Grundform allein bei der Entlehnung in Betracht kommt? Daß andrerseits solche Berührungen indogermanischer Sprachen mit dem Chinesischen und Koreanischen nicht mehr an sich und vom historischen Standpunkt aus überraschen können, wo wir durch die Turfanfunde, durch Auffindung indogermanischer Sprachtexte an der chinesischen Mauer wissen, wie weit ostwärts indogermanische Sprachen in Asien einst erklangen, ist vielleicht nicht unnötig, noch besonders hervorzuheben; darüber ist ein Zweifel gar nicht mehr möglich. Für die Annahme, daß im Koreanischen, das begreiflicherweise sehr viel chinesische Einflüsse erfuhr und namentlich im Verbum ganz eigene Wege geht, nur ein indogermanischer starker Einschlag vorliege, ohne daß es geradezu eine selbständige indogermanische Sprache zu sein braucht, sprechen zur Vorsicht mahnende Erfahrungen, die uns namentlich das Hethitische lehrte.

Sogar mit den Eskimosprachen scheinen entfernte indogermanische Beziehungen zu bestehen; dies überrascht kaum, weil es erst recht uralische Anklänge im Eskimo gibt (s. Uhlenbeck ZDMG 59, 1905, 757 ff.; 60, 1906, 112 ff.; 61, 1907, 435 ff.).

So wird grönländisch nägga „nein", nāma „auch nicht", alaskisch -na- im Prohibitiv, labradorisch -na- „nicht" schwerlich von indogermanisch nĕ „nicht" zu trennen sein; das Pronomen ta- „dieser" erinnert an indogermanisch to dass., grönländisch ki- „wer" an indogermanisch qᵘi- (in lateinisch quis, quid, griechisch tís, tí usw.). Auch an seltsamen Wortgleichungen fehlt es nicht, wie z. B. grönländisch i(n)gneq „Feuer": altindisch ágni-, lateinisch ignis, litauisch ugnis „Feuer"; grönländisch sermeq „Eis, Reif": litauisch šarmà „Reif", armenisch sařn „Eis"; grönländisch kaupā „behämmert", kautaq „Hammer": deutsch hauen, altbulgarisch kovati „schmieden"; grönländisch anore „Wind", anerneq „Atem", anerpoq „atmet": lat. animus, griechisch ánemos, altindisch ánila- „Wind",ániti „atmet" u. a. mehr (s. Uhlenbeck ZDMG 61, 1907, 436 f.).

Endlich sei mit besonderem Nachdruck auf solche Wortgleichungen hingewiesen, die sich über indogermanisch-fenno-ugrisch-koreanisches Sprachgebiet erstrecken, wie z. B. indogermanisch k̂el- (in Höhle, verhüllen, lateinisch celāre, griechisch kalýptein „verbergen" usw.): lappisch kālme „Grab", finnisch kalma, mordwinisch kalmo „Grab" usw.: koreanisch kul „Höhle", oder Wels, Wal, altnordisch hvalr „Walfisch": lappisch kuöllē „Fisch", finnisch kala, ungarisch hal, tungusisch kala „Fisch", samojedisch (koibalisch) kola, jurakisch hālea „Fisch": koreanisch korai „Walfisch" oder griechisch géranos, litauisch gervè „Kranich" usw.: finnisch kurki „Kranich", mordwinisch karga dass., samojedisch hařo, hařu „Kranich"; alt-

Von indogermanischen Wörtern, die im Chinesischen und anderen ostasiatischen Sprachen begegnen, fügen wir zu mā³ „Pferd" und altchinesisch ngan, g'an „Gans" (s. o. S. 50 f.) noch die Wörter für „Hund" und „Rind": dem indogermanischen Stamm *kuen–, kun– „Hund" (in griechisch kyōn, lat. canis, altind. śvā usw.) antwortet chinesisch k'üan³ „Hund", wie dem Wort *gōus „Rind" (in lateinisch bōs, griechisch būs, deutsch Kuh, arisch gauš usw.) altchinesisch (n)gu, siamesisch wu, annamitisch bo „Ochs", tibetisch g(o)-lang „Stier". Hier handelt es sich offenbar um sehr alte Lehnsbeziehungen mit dem Chinesischen; von Urverwandtschaft kann keine Rede sein.

Besonders überraschend sind nun aber seltsame indogermanische Einschläge im Koreanischen. Zuerst hat Koppelmann (Anthropos 23, 1928, 199) eine Verwandtschaft des Indogermanischen mit dem Koreanischen behauptet, und eine genauere Nachprüfung und Weiterführung seiner Ergebnisse hat mich selbst in der Überzeugung gefestigt, daß tatsächlich im Koreanischen indogermanische Einschläge anzuerkennen sind. Die Sprache steht bisher völlig isoliert; sie ist ziemlich konservativ, so daß das Fehlen älterer Texte, die bisher nicht zutage kamen, nicht allzuschwer ins Gewicht fällt. Jedenfalls ist methodisch gar nichts anderes möglich, als das Koreanische für sich allein mit indogermanischen Formen zu vergleichen, trotz des großen zeitlichen Abstandes der Formen auf beiden Seiten. An anderer Stelle (Deutschkundliches, Festschrift für Fr. Panzer, Heidelberg 1930, 14 ff.) habe ich versucht, die Entsprechungen lautgesetzlich zu ordnen und die koreanische Deklination als Fortsetzung der indogermanischen Pronominalflexion zu verstehen, was auch Koppelmann bereits behauptet hat. Es ist unmöglich, an dieser Stelle auf Einzelheiten zurückzukommen, und so kann ich nur das Ergebnis dieser Arbeit dahin zusammenfassen, daß im Koreanischen ein sehr altertümlicher indogermanischer Einschlag meiner Ansicht anzuerkennen ist; er kann nicht etwa durch jüngere Lehnsbeziehungen, etwa aus dem Arischen, erklärt werden, sondern setzt indogermanische, teilweise vorindogermanische (d. h. als Vorform des Indogermanischen zu erschließende) Bildungen voraus. (Einige Belege für diese sehr wichtige, seither unbekannte Tatsache s. im Anhang). So gewiß diese Beziehungen weiter erforscht und im einzelnen gesichert werden müssen, mir scheinen sie als solche schon jetzt Tatsache. Wie aber könnte dies der Fall sein, wenn die Indogermanen an der Ostsee zu Hause wären? Wie könnten bei dieser Annahme sich die Beziehungen zu jenen anderen ostasiatischen Sprachen, zu dem Mongolischen und Chinesischen, er-

klären, da ja auch hier nicht etwa die besonders arischen oder tocharischen Sonderformen, sondern die gemeinindogermanische Grundform allein bei der Entlehnung in Betracht kommt? Daß andrerseits solche Berührungen indogermanischer Sprachen mit dem Chinesischen und Koreanischen nicht mehr an sich und vom historischen Standpunkt aus überraschen können, wo wir durch die Turfanfunde, durch Auffindung indogermanischer Sprachtexte an der chinesischen Mauer wissen, wie weit ostwärts indogermanische Sprachen in Asien einst erklangen, ist vielleicht nicht unnötig, noch besonders hervorzuheben; darüber ist ein Zweifel gar nicht mehr möglich. Für die Annahme, daß im Koreanischen, das begreiflicherweise sehr viel chinesische Einflüsse erfuhr und namentlich im Verbum ganz eigene Wege geht, nur ein indogermanischer starker Einschlag vorliege, ohne daß es geradezu eine selbständige indogermanische Sprache zu sein braucht, sprechen zur Vorsicht mahnende Erfahrungen, die uns namentlich das Hethitische lehrte.

Sogar mit den Eskimosprachen scheinen entfernte indogermanische Beziehungen zu bestehen; dies überrascht kaum, weil es erst recht uralische Anklänge im Eskimo gibt (s. Uhlenbeck ZDMG 59, 1905, 757 ff.; 60, 1906, 112 ff.; 61, 1907, 435 ff.).

So wird grönländisch nāgga „nein", nāma „auch nicht", alaskisch -na- im Prohibitiv, labradorisch -na- „nicht" schwerlich von indogermanisch nĕ „nicht" zu trennen sein; das Pronomen ta- „dieser" erinnert an indogermanisch to dass., grönländisch ki- „wer" an indogermanisch qu̯i- (in lateinisch quis, quid, griechisch tís, tí usw.). Auch an seltsamen Wortgleichungen fehlt es nicht, wie z. B. grönländisch i(n)gneq „Feuer": altindisch ágni-, lateinisch ignis, litauisch ugnis „Feuer"; grönländisch sermeq „Eis, Reif": litauisch šarmà „Reif", armenisch sarn „Eis"; grönländisch kaupä „behämmert", kautaq „Hammer": deutsch hauen, altbulgarisch kovati „schmieden"; grönländisch anore „Wind", anerneq „Atem", anerpoq „atmet": lat. animus, griechisch ánemos, altindisch ánila- „Wind", āniti „atmet" u. a. mehr (s. Uhlenbeck ZDMG 61, 1907, 436 f.).

Endlich sei mit besonderem Nachdruck auf solche Wortgleichungen hingewiesen, die sich über indogermanisch-fenno-ugrisch-koreanisches Sprachgebiet erstrecken, wie z. B. indogermanisch kel- (in Höhle, verhüllen, lateinisch celāre, griechisch kalýptein „verbergen" usw.): lappisch kālme „Grab", finnisch kalma, mordwinisch kalmo „Grab" usw.: koreanisch kul „Höhle", oder Wels, Wal, altnordisch hvalr „Walfisch": lappisch kuöllē „Fisch", finnisch kala, ungarisch hal, tungusisch kala „Fisch", samojedisch (koibalisch) kola, jurakisch hālea „Fisch": koreanisch korai „Walfisch" oder griechisch géranos, litauisch gervė „Kranich" usw.: finnisch kurki „Kranich", mordwinisch karga dass., samojedisch haro, haru „Kranich"; alt-

japanisch kari „Wildgans": koreanisch kiroiki „Wildgans" (vgl. Verf., Deutschkundliches S. 22 f.). Auf sie möchte ich ganz besonderen Wert legen; man hat diese Beziehungen für die Indogermanenfrage seither längst nicht genügend beachtet.

Es stellte sich uns also heraus, daß Berührungen und Lehnsbeziehungen des Gesamtindogermanischen (nicht etwa einzelner indogermanischer Sprachen!) sehr weit nach Osten reichen, während in der Nordsüdrichtung sich solche Beziehungen nicht nachweisen lassen. Mit dem Baskischen, Ägyptischen, den Berber- und Kaukasussprachen sowie dem Sumerischen scheint, soweit wir heute sehen, das Indogermanische keinerlei Berührungspunkte zu besitzen. Auch das viel umstrittene Etruskische steht abseits, und einzelne Anklänge können sehr wohl aus der späteren Nachbarschaft von Etruskern mit indogermanischen Stämmen entstanden sein; oder weshalb sollten die Etrusker, deren Sprache später dem indogermanischen Latein wich, nicht auch schon früh einzelne Wörter aus der Sprache ihrer indogermanischen Nachbarn entlehnt haben? Da nun in den Alpenländern dem Etruskischen nahestehende Sprachen gesprochen wurden, was schon Livius V 33, 11 bezeugt und Ortsnamenforschung bestätigt,[1] wäre dies um so auffallender, wenn wirklich die Indogermanen ursprünglich in Mitteldeutschland und an der Ostsee gesessen hätten. Denn bei den allerersten Wanderungen wären sie auf solche, dem Etruskischen vergleichbare Sprachen gestoßen, die in ihrer weiteren Nachbarschaft gesprochen wurden. Auch diese Überlegung spricht gegen die Ostsee-Theorie.

Nun aber will auf das schärfste beachtet sein, daß zwar nicht das Indogermanische, wohl aber das Germanische mit dem etruskischen Sprachcharakter in Akzent und phonologischer Hinsicht gewisse Ähnlichkeiten zeigt. Wir sahen, daß das Germanische, das einst nach Ausweis des Vernerschen Gesetzes (das den sog. „grammatischen Wechsel" bewirkte) selbst noch in ältester Zeit den freien Akzent des Indogermanischen hatte, dann zur starren Stammesbetonung überging (s. o. S. 33). Nun hat das Etruskische (wie auch das Finnische) ausgeprägten Stammakzent, genau wie das Germanische. Wer sich klarmacht, welche ungeheure Bedeutung der Akzent für eine Sprache besitzt, der ihr erst wahrhaftes Leben gibt, kann diese Tatsache nicht für bedeutungslos halten. Es kommen lautliche Eigenheiten dazu: genau wie im Germanischen im

[1] Seltsame Tiroler Ortsnamen, soweit sie nicht deutsch oder romanisch sind, haben eine dem etruskischen Sprachcharakter verwandte Form.

Vergleich zu den ererbten indogermanischen Wörtern, so ersetzt das Etruskische in Lehnwörtern aus dem Griechischen oft p, t, k durch f, ϑ, ch (z. B. Persephoneia > etruskisch fersipna, Perseus > ferse; Atropos > aϑrpa, Orestes > urusϑe, Arkas > archaze, Hektor > echtur, Herakles > herchle). Und ebenso ersetzt der Etrusker, wie der Germane im Vergleich zu ererbten indogermanischen Formen, die d, b, g der entlehnten Wörter durch t, p, k (z. B. Leda > latva, Tydeus > tute, Admetos > atmite, Ganymedes > Catmite). Das Etruskische kennt keine bh, dh, gh, keine aspirierten Verschlußlaute, wohl aber dafür Reibelaute f, ϑ, ch, wie das Germanische, im Gegensatz zum Indogermanischen, und wir haben uns oben (S. 35) klargemacht, was es grundsätzlich bedeutet, ganz neu zu artikulierende Laute in eine Sprache aufzunehmen! Alles zusammengenommen mit besonderer Hervorhebung des etruskischen Stammesakzents ergibt eine solche Ähnlichkeit des germanischen phonologischen Systems mit dem des Etruskischen im Gegensatz zu dem indogermanischen Zustand, daß hier Zusammenhänge walten müssen. Es ist interessant, daß auch das Altlatein einmal eine Anfangsbetonung gehabt hat, und daß das Irisch-gälische sie ebenfalls besitzt gegenüber der gallischen und britischen Akzentuation (s. o. S. 41); trotz zeitlicher Verschiedenheit in dem Aufkommen der Stammbetonung im Germanischen, Altlatein und Irisch-Gälischen ist der gemeinsame tiefere Grund derselbe: Beeinflussung durch Sprachen, die phonologisch dem Etruskischen nahestehen.

Aber damit sind wir bereits bis zur letzten Grenze der nur lautgeschichtlichen Betrachtungen gekommen; sollen diese Beobachtungen wirklich Leben und damit durchschlagende Beweiskraft bekommen, so müssen sie jetzt aus der nebelhaften, gleichsam zeitlosen Sphäre befreit und auf den Boden geschichtlicher Vorgänge gestellt werden; mit anderen Worten: die rein lautlichen Erwägungen wollen durch Sachforschung verstanden, gefestigt und erklärt sein. Dazu brauchen wir in erster Linie die Hilfe der Vorgeschichte und haben zu prüfen, ob sich sowohl die Indogermanen als ganzes Volk wie ihre europäischen Einzelstämme, die uns besonders interessieren, in vorgeschichtlichen Denkmälern nachweisen lassen. Ohne diese erdhaften Beziehungen müßten die meisten der bisher vorgebrachten, nur sprachlichen Ergebnisse in leerer Luft schweben bleiben: das Geistervolk der Indogermanen, zunächst nur aus sprachlichen Tatsachen und Beziehungen hypothetisch erschlossen, muß nun Körper, Knochen und Blut erhalten.

VI. Deutschland vor viertausend Jahren

Es ist nötig, sich von vornherein klarzumachen, daß die Frage nach der Herkunft der „Indogermanen" nicht das mindeste zu tun hat mit der Frage nach der Entstehung und ältesten Ausbreitung der Menschheit überhaupt. Denn es handelt sich hier um verhältnismäßig junge Zeiten vom Standpunkt der Anthropologie und Geologie: die Indogermanen haben mit „Urmenschen" nichts zu schaffen. Vielmehr herrscht Einigkeit unter den Forschern darüber, daß die Auflösung der indogermanischen Sprachgemeinschaft in die ausgehende jüngere Steinzeit zu setzen ist; denn Sonderarten der Metalle werden mit Fremdwörtern aus südöstlichen Kulturgebieten bezeichnet; Fachwörter für Bronzeguß waren noch nicht vorhanden (s. o. S. 26). Damit ist die Aufgabe gestellt, uns über die Zustände in Nordeuropa, insbesondere in Deutschland, nach den letzten Ergebnissen der Vorgeschichte um diese Zeit zu unterrichten, um dann den Versuch zu machen, sprachwissenschaftliche und vorgeschichtlich-typologische Ergebnisse zu einem wirklich geschichtlichen Bild zu verschmelzen. Wir dürfen hoffen, hier über die seitherigen Forschungen hinauszukommen, da der Heidelberger Prähistoriker Ernst Wahle (in seinen Artikeln „Germanen III" im Sachwörterbuch der Deutschkunde, hrsg. v. Hofstaetter und Peters, I 1929, 418 ff. und seinem Buch „Deutsche Vorzeit", Leipzig 1932) zu viel schärferen, vorgeschichtlichen Ergebnissen gekommen ist, als das seither gelungen war. Auf Einzelfragen kann es uns dabei nicht ankommen, und die vorgeschichtlichen Tatsachen werden hier, was ausdrücklich betont sei, nur insoweit von uns herangezogen, als es für unsere Frage nach der Herkunft der Germanen und damit der Indogermanen unbedingt nötig ist. Indem ich also nachdrücklichst auf Wahles prähistorische Forschungsergebnisse hinweise und in seinem Buch die genaueren Beweise und Belege für die einzelnen, neuen Ergebnisse vom vorgeschichtlichen Standpunkt aus nachzusehen bitte, ist es jetzt unsere Aufgabe, diese vorgeschichtlichen Tatsachen für unsere Frage auszuwerten.

Noch in der Zeit zwischen älterer und jüngerer Steinzeit, im sog. „Mesolithikum", finden wir im Norden eine Kultur von Jäger- und Fischervölkern, von denen u. a. auch die Muschelhaufen, die „Kokkenmöddinger", Zeugnis ablegen. Diese Völker, die auf der Stufe „höherer Sammler" standen, haben eine sehr

lange Geschichte, die bereits mit den Leuten des sog. „Aurignacien“ beginnt. Aber ihre Entwicklung, Gliederung und Rassenmischung ist hier für unsere Frage ohne jeden Belang; sie werden wohl, mindestens teilweise, von Asien gekommen sein, mögen sogar nach Amerika reichen, wo Eskimos und viele Indianer auf derselben Kulturstufe standen und sehr lange verharrten. Auch rassisch waren diese Stämme, von denen man drei Gruppen unterscheiden kann, verschieden. Dann kam der Ackerbau, die „Pflugkultur“, nach dem Norden und schob die höheren Sammler immer mehr nach Norden und Nordosten hinweg. Diese „Pflugkultur“, gekennzeichnet durch den vom Rind gezogenen Pflug, durch den Wagen und durch das Halten von Schwein, Schaf und Ziege, stammt letztlich von Vorderasien. Von da dehnte sie sich zunächst im östlichen Südeuropa, dann in Mittelmeergebieten, aber auch nach dem nordöstlichen Asien aus. Pflug und Wagen ist eine einmalige Erfindung gewesen. Um 4000 v. Chr. ist die Pflugkultur im Mittelmeergebiet, um 3000 v. Chr. in Frankreich durchgedrungen, um 2000 kommt sie nach dem heutigen Deutschland, und zwar auf zwei Wegen, nicht als Kulturwelle von Volk zu Volk, sondern von kolonisierenden Bauernvölkern gebracht:

erstens längs der Küsten des mittelländischen Meeres über Spanien, Portugal, Frankreich und die britischen Inseln durch seefahrende Volksstämme von ausgesprochen aristokratischer Art;

zweitens im Binnenland die Donau aufwärts, durch ein mehr demokratisches Bauernvolk, das besonders fruchtbare Lößgebiete sich für seine Niederlassungen aussuchte.

Soweit die eingesessenen Sammlerstämme bleiben, werden sie zu Untergebenen dieser Ackerbau-Völker und verrichten unter den neuen Herrn die Feldarbeit. Vorgeschichtlich sind nun die ersten, seefahrenden Stämme bezeichnet durch ihre mächtigen Steinbauten, die sie für ihre Toten errichteten: es sind die Träger der westeuropäischen „Megalithkultur“; die Ackerbauern im Donaugebiet aber sind die sog. „Bandkeramiker“.

Die europäische Megalithkultur erreichte in Spanien und Westfrankreich eine besondere Blüte, wahrscheinlich, weil einmal die Fruchtbarkeit des Landes außerordentlich günstig war, dann weil hier schon in der älteren Steinzeit eine durch ihre Höhlenmalereien besonders bekannte, eigenartige Kultur vorhanden war; hier ließ sich offenbar gut anknüpfen und weiterbauen. Auch wurde seit alters in Spanien und Portugal Bergbau betrieben, schon auf Feuerstein, später auf Metalle. Von Spanien und Westfrankreich wurde diese Kultur nach der Bretagne getragen und den britischen

Inseln. Runde Steinbauten, Türme und Kuppelgräber mit überkragenden Decksteinen sind kennzeichnend für diese europäische Megalithkultur, ganz gleich, ob wir solche Denkmäler in Tiryns, Mykene und Midea, in Malta oder Sardinien (sog. „Nuragen") oder in den „Carnacs" der Bretagne und den Steingräbern (Cairns) oder Steinmälern in England und Irland (New Grange) vorfinden. Diese Steingrab-Anlagen zeugen von einem ausgeprägten Totenkult; denn man errichtete den Gestorbenen ein viel festeres Haus, als es damals die Lebenden hatten. Zugleich beweisen diese Steingräber, daß wir ein stark aristokratisches Volk hier antreffen, da es sich um Mausoleen für ganze Familien und Geschlechter handelt. Zu den Grabanlagen gehören auch öfter Steinsäulen, sog. „Menhirs", die als Seelensitze aufzufassen sind: man dachte sich, die Seele nehme bei religiösen Feiern, insbesondere in Vogelgestalt, hier Platz, wie uns u. a. das Sarkophagbild von Hagia Triada in Kreta zeigt. Aber es gab auch Feststraßen und Festplätze zu den Mausoleen: lange von Steinen flankierte Straßen führen zu runden oder halbrunden Kultbühnen („Cromlechs"), die von Steinzäunen umgeben waren. Hier wurden Tänze und Wettspiele aller Art aufgeführt zu Ehren der Verstorbenen. Man ist sich heute wohl kaum noch völlig klar über die weltgeschichtliche Bedeutung dieser europäischen Megalithkultur. Aber es ist gar kein Zweifel, daß ägyptische Obelisken und griechische Grabstelen von den Menhirs stammen, daß mit jenen Steinstraßen zum Grabplatz die ägyptischen Prozessionsstraßen, und daß mit dem runden oder halbrunden Festplatz das griechische Theater und Stadion geschichtlich zusammenhängen. Ebenso läuft von Megalithanlagen eine unmittelbare Verbindungslinie zu den antiken Kuppelgräbern und sogar zu den christlichen Kirchen!

Man versteht aber diese mächtigen steinernen Grabbauten dann erst, wenn man beachtet, daß ihre Erbauer die ersten Träger und Verbreiter der Pflugkultur und des Ackerbaus gewesen sind; das betonen Wahle und Rydbeck mit Recht; bei einem solchen Volke steht die Vegetation und ihr Wechsel im Mittelpunkt des Interesses, und die Ahnen werden deshalb so besonders verehrt, weil aus ihrem Reich unter der Erde der Segen und die Fruchtbarkeit erwartet wird. Somit handelt es sich hier keineswegs um bloße Totenbräuche und Bestattungsriten, sondern die megalithische Religion hing als Ganzes engstens mit der Ahnenverehrung zusammen: daher wurden ihre Grabstätten zu allgemeinen Heiligtümern, zu der geweihten Stätte, wo alle religiösen Handlungen vorgenommen wurden. Die Ahnen müssen dauernd ihren leben-

den Nachkommen helfen und werden deshalb verehrt. Es ist nicht zu bezweifeln, daß von hier der antike Heroenkultus und die Reliquienverehrung stammen. Und wenn bis zum heutigen Tag die Kirchen sich oft über dem Heiligtum einer Krypta erheben, wenn in ihr sich viele Gräber bedeutender, vornehmer oder geweihter Menschen finden und um die Kirche draußen der „Gottesacker", der Friedhof, liegt, so finden wir hier volkstümliche Vorstellungen in veredelter Form wieder, die schon in der jüngeren Steinzeit die Megalithvölker zum Auftürmen ihrer mächtigen Grabsteinbauten veranlaßt haben: Tempel und Kirche haben sich aus steinernen Gruft- und Grabbauten entwickelt, die zunächst nicht zu einer Götterverehrung, sondern zum Ahnenkultus dienten. Erst nachträglich wandelten sich diese Ahnengrüfte zu der Behausung von Göttern. Ebenso ist der Glaube an Seelenwanderung und Wiedergeburt, wie ihn die gallischen Druiden lehrten, der aber auch bei Germanen und Thrakern bekannt war, aus der megalithischen Vegetationsreligion verständlich und ableitbar. Und in den kleinasiatisch-griechischen Mysterienkulten, die ebenfalls gerne Gewölbe und unterirdische Räume als Kultstätten benutzten, sind volkstümliche Fortbildungen dieser Megalithkultur das Entscheidende; aus den Tiefen unterworfener Volksschichten drängten solche Urgedanken immer wieder nach oben. Da aus diesen Mysterien wieder der christliche Kultus sehr vieles übernahm, finden wir Gedanken und Vorstellungen dieser megalithischen Vegetationsreligion, natürlich vertieft und umgebildet, bis zum heutigen Tag: nichts ist zäher als Volksbrauch und bäuerliches Denken; durch Jahrtausende beharrt es bei seinen grundlegenden Vorstellungen, unbeirrt durch die sich wandelnden religiösen Gedanken einer Herrenschicht. Weil aber die Megalithleute Pflugkultur und Ackerbau brachten und dieser früher in Kleinasien als in Nordeuropa bekannt war, ist die Ansicht unhaltbar, die Megalithbauern kämen vom Norden oder Nordwesten nach Süden und Südosten.

Von Nordfrankreich und den britischen Inseln gelangten nun aber Träger dieser westeuropäischen Megalithkultur auch nach dem südlichen Skandinavien; ihre Anwesenheit ist hier vorgeschichtlich bezeugt durch die sog. „kleinen Stuben" mit Deckstein. In Schonen, Bohuslän, aber auch an der Ostküste von Jütland und dem dänischen Inselgebiet finden wir sie vor: so entsteht die Keimzelle des nordischen Kulturkreises. Nicht um Kulturwellen von Volk zu Volk handelt es sich, sondern um echte Kolonisation einzelner Stämme. Es bildet sich ein Bauernadel als Herrenschicht über den

höheren Sammlerstämmen, und dieser nordische Bauernadel entstand aus Kolonisten Westeuropas.

Die kleine „Stube" erweitert sich mit bald wachsendem Wohlstand zu den sog. „Riesenstuben" und „Hünengräbern"; von der Keimzelle in Südschweden und Dänemark aus wird das norddeutsche Tiefland von einem megalithischen Bauernadel kolonisiert. Mächtige steinerne Mausoleen finden sich von der Zuidersee bis zur Oder, besonders in der Lüneburger Heide und auf Rügen.

Nach diesen Tatsachen ist es völlig ausgeschlossen, in den Trägern der europäischen Megalithkultur Indogermanen zu sehen: wurde doch Westfrankreich und Spanien nachweislich erst spät von indogermanischen Stämmen betreten; an den vorgeschichtlichen Zusammenhang der kleinen Stuben mit den Hünengräbern, und von beiden mit der Megalithkultur Westeuropas ist nicht zu deuteln und zu rütteln. Damit ergibt sich uns eine Grundauffassung für die Entstehung des nordischen Kulturkreises und des germanischen Volkes, die in ihren weiteren Folgerungen zu völlig neuen und umstürzenden Ergebnissen führt. Denn dem Einfluß und Anteil des megalithischen Bauernadels ursprünglich westeuropäischer Herkunft hat die germanische Altertumskunde tatsächlich seither so gut wie keine Beachtung geschenkt.

Vom westeuropäischen jungsteinzeitlichen Kulturkreis sind aber auch zu Lande nach der Rheingegend zu Angriffe gerichtet worden; in Kurhessen und an der Saale, andererseits längs des nördlichen Alpenrands führt dieser Vorstoß von Westen zu dem sog. „Michelsberger Kreis". Auch Belgien hatten die Megalithleute von Nordwesten her gewonnen.

Noch auf einem anderen Weg, nämlich von Osten her, die Donau aufwärts, hatte sich eine Bauernkultur bis nach Süddeutschland ausgebreitet: Die sog. „Bandkeramiker", deren Kerngebiet in der mittleren Donaugegend zu suchen ist. Sie reicht nach Schlesien und Polen, stößt vor über Baiern, Süddeutschland bis zum Rhein, macht aber an Hunsrück, Eifel, Hardt und Vogesen halt. Hier gibt es überall guten Lößboden, auf den es diese Leute der Donaukultur abgesehen haben. Der Nordrand der Alpen wird von ihnen gemieden. Natürlich stießen diese „Bandkeramiker" bei ihrem Vordringen nach Westen auf die Vortruppen des westeuropäischen Kulturkreises, so auf die „Michelsberger" Leute, die sich trotz ihrer umwallten Fluchtburgen nicht halten konnten und sich nach dem Alpenrand zu zurückzogen: von diesen zurückgedrängten Michelsberger Leuten stammen die Pfahlbauten in Oberschwaben und der Schweiz.

Auch mit dem nordischen Kulturkreis, der im Süden bis in heute Anhaltisches Gebiet und den Unterlauf der Saale reichte, mußte die Donaukultur zusammenstoßen. Das Ergebnis ist eine Mischkultur, der „Rössener Stil" am Harz. Im Saalegebiet aber bildet sich der sog. „Walternienburger" und daraus der „Bernburger" Kreis. Die Donauleute verhindern eine weitere Ausdehnung der nordischen Kultur nach Süden hin. Auch von Westen her erfolgten noch neue, mannigfache Einstrahlungen; so in Lothringen, der Moselgegend und der Schweiz von einem westeuropäischen Bauernstamm, für den Steinringe bezeichnend sind. Wichtiger für unsere Zwecke ist ein Andrängen der adligen „Steinkistenleute", die von Belgien sich in die Fuge zwischen Nord- und Donaukreis einzwängen und die Lippe entlang bis zum Harz und der Saalegegend kamen; sie kannten Steinsäulen, die dem Norden unbekannt blieben und eine runde Öffnung in der Grababschlußplatte, das sog. „Seelenloch". Diese westeuropäischen Stämme setzen sich mit dem „Walternienburg-Bernburger" Kreis auseinander; ihre Neigung zu megalithischen Bauten ist besonders beachtenswert. Als offenbar zwischen nordischem Kreis und der Donaukultur schon eine gewisse Gleichgewichtslage entstanden war und der Siedlungsdrang zur Ruhe kam, drangen am Ausgang der jüngeren Steinzeit aus dem westeuropäischen Kulturherd neue Stämme über Mittel- und Süddeutschland vor nach Schlesien, Böhmen, Mähren bis nach Ungarn: es sind die „Glockenbecherleute", so benannt nach einer für sie bezeichnenden Gefäßform, die sich überall in ihren Hockergräbern unter ebener Erde findet. Bemerkenswert ist, daß dieser westliche Stamm im Gegensatz zu den Michelsberger und Steinkisten-Stämmen kurzköpfig gewesen ist. Die Glockenbecherleute sind nicht über den Niederrhein und in das norddeutsche Megalithgebiet gekommen.

Mit der Ausbreitung über weite Flächen mußte sich der Verband der Bauernvölker in Nord- und Süddeutschland immer mehr lokkern, mit der Ergreifung des Bodens ließen die kriegerischen Tugenden nach; es kam zu einer gewissen Müdigkeit und einem friedlichen Ausgleich. Schon der schnelle Vorstoß der „Glockenbecherleute" nach Osten scheint ein Anzeichen für die sinkende Wehrkraft der Donaukultur. Das Ergebnis war eine Lösung und Zerbrökkelung in einzelne Teile und im ganzen eine ziemlich ausgeglichene Bauernkultur. Nur im Baltengebiet hielten sich noch die höheren Sammler, da weder vom nordischen, noch vom Donaukreis her jemand in diese Gebiete vorstieß: sie bleiben kulturell zurück und bewahren länger als sonst die Kulturstufe einer älteren Zeit.

Jetzt zu Ausgang der jüngeren Steinzeit, wo die Bauernvölker verschiedener Herkunft immer mehr mit ihrer Scholle verwuchsen, ändert sich plötzlich das Bild: Eine neue Bestattungsweise kommt auf, nämlich einfaches Grab, mit der steinernen Streitaxt und dem geschweiften Tonbecher! Die Dolmen, die Megalithgrabstätten, erscheinen„ wie hinweggefegt". An Stelle der erreichten Gleichförmigkeit tritt plötzlich in den Bodenfunden eine große Mannigfaltigkeit auf, Sonderkulturen entstehen. Aber überall tauchen von Osten her diese „Streitaxtleute" auf, für die teilweise die schnurverzierte Keramik bezeichnend ist: nicht nur an der Ostsee, sondern auch in großen Gebieten Mittel- und Osteuropas, auch in England. Dann wird die Poebene und die Balkanhalbinsel besetzt. Überall verbreiten die Streitaxtleute das gezähmte Pferd. Und gerade dem Pferd in seiner neuen Verwendung vor dem Streitwagen und als Reittier werden die Streitaxtleute ihren schnellen Sieg zum guten Teil zu danken haben.

Es kann nicht bezweifelt werden, daß wir hier die Indogermanen vor uns haben, die wie ein Sturm von Osten sich über die müde gewordene Bauernkultur in Mitteleuropa ergossen hat: die „Streitaxtleute", von denen die „Schnurkeramiker" der Vorgeschichte nur einen Teil bilden, sind die von der Sprachwissenschaft erschlossenen Indogermanen. Oder welches andere Volk sollte hier von Osten her plötzlich so siegreich hereingeströmt sein? So treten wir auf festen, geschichtlichen Boden. Auch scheidet damit die Möglichkeit aus, die Germanen seien erst nach dem Abzug der anderen Indogermanen von einem anderen Volk stark umgebildet worden: denn die Megalithkultur im nordischen Kreis ist älter als das Auftreten der „Streitaxtleute". Das große Rätsel, weshalb die einzelnen indogermanischen Völker so schnell auseinanderfielen und sich selbst bald ganz entfremdet wurden, löst sich damit wie mit einem Schlag. Denn dieser Volksstrom ergießt sich gleichsam in eine Gußform, aus der dann die einzelnen Volksstämme indogermanischer Zunge hervorgehen: In den nordischen Kulturkreis, in dem seither ein megalithischer Bauernadel über älteren Jäger- und Fischerstämmen herrschte, dringt ein indogermanischer Nordstamm ein und macht sich zum Herrn. Es kommt zu einer engen Verschmelzung, und so ist das Volk der „Germanen" entstanden. Im Gebiet der oberen Donau, also in Süddeutschland, verschmelzen Westindogermanen mit den „Bandkeramikern": es entstehen die „Kelten", die durch die burgundische Pforte nach dem östlichen Frankreich drängen. Zwischen Böhmerwald und Oder bis zur Wiener Gegend bilden sich aus schnell zur Einheit gezwunge-

nen Nord- und Donauleuten die „Illyrier" heraus. Im Baltikum müssen Indogermanen den Ackerbau bei der dünnen Bevölkerung von höheren Sammlern, die von der Megalithkultur Westeuropas nicht erreicht worden waren, erst neu einführen: dies Volk der „Balten" hinkt daher kulturell den andern um eine ganze Kulturepoche nach.

Der Ausbreitung der „Schnurkeramiker", die nur einen Teil der „Streitaxtleute" darstellen, entspricht sprachlich die Auflösung westindogermanischer Völker, insbesondere Kelten, Italiker, Germanen, Illyrier. Diese Stämme waren noch in Zusammenhang geblieben, als im Osten längst sich Arier, Skythen, Hethiter abgetrennt hatten. Man muß auch beachten, daß es nicht an Rückflutungen infolge der gewaltigen Menschenstauung gefehlt haben kann; Analogien aus der späteren Völkerwanderung legen das ebenso nahe, wie die Tatsache, daß im Abstand von vielen hundert Jahren in Italien (verbrennende und bestattende Italiker), Griechenland (achäische und dorische Wanderung), Kleinasien (Hethiter, Arier, andrerseits Phryger, Armenier) zweimal große indogermanische Einfälle erfolgten. So läßt sich auch tatsächlich an vorgeschichtlichem Material eine solche Rückströmung von Mitteldeutschland über Schlesien, Galizien bis nach Südrußland typologisch aufzeigen. Mit der Grundbewegungsrichtung Südost-Nordwest der „Streitaxtleute" hat aber eine solche teilweise und örtlich beschränkte Rückflutung nichts zu tun, die eben auch aus den wiederholten, durch starke zeitliche Zwischenräume getrennten Indogermaneneinfällen in Italien, Griechenland und Vorderasien erschlossen werden muß. Übrigens mag gern eingeräumt sein, daß die Verhältnisse in Wirklichkeit sicher noch viel verwickelter waren, als sie hier dargestellt werden können, wie die einzelnen typologischen Unterschiede der Funde zeigen; aber hier kann es sich für uns nur um die großen Linien der Entwicklung handeln, denen gegenüber kleinere Rück- und Gegenströmungen für unser Ziel unwesentlich bleiben müssen.

In der Schweiz finden die Indogermanen an den Pfahlbauern Widerstand, denen die Landesnatur beisteht. Doch schließlich kommt es auch hier zu einer Verschmelzung. Aber das Gebiet wird zu eng, denn die Kelten versperren die Ausdehnung nach Norden und Nordwesten. So wandern diese Stämme, also indogermanisierte Pfahlbauern, über die Alpen und bringen ihre bezeichnende Siedlungsart, den Pfahlbau, mit, der in den Terremaren Oberitaliens fortgesetzt ist: die ältesten „Italiker". Die „Glockenbecherleute" werden bei diesen Volksneubildungen völlig aufgesaugt.

Überall werden die Indogermanen die Herren und nötigen den unterworfenen Stämmen ihre Sprache auf; überall aber bildet sich diese Sprache im Munde der neuen Sprachgenossen anders um und beeinflußt bei der enger werdenden Verschmelzung ihrerseits wieder die altererbte Sprechweise der Herrenschicht: So sind die europäischen indogermanischen Völker und Sprachen entstanden.

Wie man sieht, erweist auch die vorgeschichtliche Sachlage die Unmöglichkeit, sich die Heimat der Indogermanen an der Ostsee oder in Mitteldeutschland zu denken, so sehr auf diesem Gebiet bedeutende Prähistoriker geirrt haben.

Die Prähistoriker sind sich immer noch nicht einig in der geschichtlichen Deutung ihrer typologischen Feststellungen. Kossinna hat stark geschwankt, ein Zeichen, daß ihn seine Theorien selbst nicht ganz befriedigten. Der Historiker Kern erkennt richtig in den Streitaxtleuten der ausgehenden Steinzeit Indogermanen; aber er irrt, wenn er sie von Jütland kommen läßt, was ja schon wegen des geringen Raums unwahrscheinlich und auch typologisch unhaltbar ist. Schuchhardt und Sprockhoff glauben in Thüringen die indogermanische Keimzelle erkennen zu können; aber diese thüringischen Schnurkeramiker sind nur ein Teil der Westindogermanen, nämlich die Gruppe, aus der dann Germanen, Kelten, Italiker und vielleicht Illyrier hervorgehen. Gegenüber allen diesen und ähnlichen Ansichten, z. B. Menghins, hat m. A. n. E. Wahle jetzt die richtige Lösung gegeben; ich verweise auch auf seine treffende Kritik der genannten Ansichten (Deutsche Vorzeit 1932, 248 ff., Fußnote 61.): Seine Beweisstücke erfahren durch unsere sprachwissenschaftlichen und kulturhistorischen Beobachtungen ihre volle Bestätigung.

Denn prähistorisch ist das Indogermanenproblem allein, d. h. nur auf Grund typologischer Feststellungen, gar nicht zu lösen, da es natürlich bald zu örtlich verschiedenen Sonderkulturen gekommen ist. So ist das wichtigste Ergebnis der prähistorischen Beobachtungen, daß die Streitaxtleute die Indogermanen waren, die der nordischen Megalithkultur ein jähes Ende bereitet haben. Aber auch rein typologisch ist der Unterschied der nordischen Megalithkultur einerseits und der Kultur der Streitaxtleute und Schnurkeramiker andrerseits nicht zu verkennen und zu verwischen; daher muß selbst derjenige, der über die letzte Herkunft dieser beiden Bestandteile des nordischen Kulturkreises anders urteilt als wir, zugestehen, daß die Germanen völkisch eine enge Vermischung zwischen Megalithbauern und Streitaxtleuten sein müssen. Denn das historische Volk der Germanen siedelt genau auf demselben Gebiet, wo einst die nordischen Megalithleute wohnten! Die Keramik dieser nordischen Hünengräberleute ist zwar verschieden von derjenigen in Westeuropa, was bei der örtlichen Sonderentwicklung selbstverständlich erscheint; aber die nordische Megalithkeramik ist erst recht verschieden von derjenigen, welche

die Einzelgräber der Streitaxtleute bieten: kurz, die verbreitete Lehre, die Germanen seien völlig unvermischte Indogermanen, ist wissenschaftlich unhaltbar, ganz gleich, wo man die letzte Urheimat der Indogermanen selbst ansetzt.

Das muß der zur Zeit herrschenden Ansicht mit aller Schärfe entgegengehalten werden; insbesondere unhaltbar ist es, sich Megalithleute, den jungsteinzeitlichen Bauernadel, der den nordischen Kulturkreis erst geschaffen hat, bereits als Indogermanen zu denken! Das kann nicht nachdrücklich genug betont werden, weil diese Tatsache für die Geschichte der Germanen die größten, seither völlig übersehenen Folgen hat. Andrerseits ist man sich einig, daß die „Schnurkeramiker", in deren Kultur das gezähmte Pferd auftritt, Indogermanen sind. Diese machen aber nur einen Teil der „Streitaxtleute" aus. Nur besteht noch Meinungsverschiedenheit, woher diese Schnurkeramiker gekommen sind. Wir glauben an ihre östliche Herkunft, sie sind nur ein Teil der „Streitaxtleute", aber jedenfalls sind sie schon deshalb nicht an der Ostsee entstanden, weil hier die „Streitaxtleute" keine prähistorische nachweisbare Vergangenheit haben. Damit halten wir den Nachweis für erbracht, daß die Indogermanen nicht an der Ostsee sich gebildet haben, sondern in zahlreichen Wellen von Süden und Osten her, letztlich aus den Steppen Asiens, gekommen sind. Hier haben sie das Pferd gezähmt und sind in Berührung mit fenno-ugrischen und mongolischen Hirtenkulturen gekommen; hier in den weiten Steppen des Ostens haben sie ihre Herden gezüchtet, auf denen ihr Wohlstand beruhte. Nur ihre westliche Abteilung lernte beim Vordringen nach Europa den Ackerbau gründlicher kennen, aber richtige Bauern sind auch die Westindogermanen niemals gewesen. Sie lassen lieber die Unterworfenen ihre Äcker weiter bestellen und verstehen dabei doch soviel von Landwirtschaft, um die richtige Bebauung und die Abgaben nachprüfen zu können. Ihre Herden aber, die weit über den Fleischbedarf gehalten wurden, gaben ihnen Reichtum und Mittel zum Tauschhandel. In den Steppen hatte die Indogermanen ein gefahrvolles Leben zum willenstarken Kämpfervolk gemacht. Hier tummelte man das Pferd, die steten Wanderungen waren ein dauernder Kriegszustand. Den Indogermanen band keine Scholle; er streifte beweglich umher und war gewohnt, sich zu nehmen, was ihm gefiel. Hohe Kulturen, besseres, fruchtbareres Land lockte im Westen, wovon man durch Kaufleute gehört hatte; so drängte man nach Westen, und fast alle alten Kulturen wurden dort indogermanisiert. Das Hethiterreich Kleinasiens, das Meder- und Perserreich beruhte auf Auseinander-

setzung indogermanischer Stämme mit vorderasiatischen Kulturen, die vedischen Inder stießen auf Sumerer, in Griechenland machten die Indogermanen der kretisch-ägäischen Kultur ein Ende, und auch in Italien siegten in dem langen Ringen mit den Etruskern schließlich die indogermanischen Stämme. Dasselbe Bild treffen wir nun auch in Nordeuropa, und für die germanische Kultur ist die Indogermanisierung eines neolithischen Bauernadels ursprünglich westeuropäischer Herkunft nördlich des deutschen Mittelgebirges der grundlegende Vorgang. Und selbst wer an die Heimat der „Streitaxtleute" in Mitteldeutschland glaubt, müßte einräumen, daß die Germanen aus Vermischung der nördlich vordringenden „Schnurkeramiker" mit dem steinzeitlichen Bauernadel entstanden sind.

Wenn so nach dem Ausweis der vorgeschichtlichen Funde in Nord- und Mitteldeutschland die stärksten Völker- und Rassenmischungen stattgefunden haben, dann muß sich dies auch in der germanischen Sprache äußern, so gut wir im Griechischen oder Lateinischen schon längst solche Wirkungen vorindogermanischer Sprechgewohnheiten erkennen. Das mögen diejenigen Sprachforscher beachten, die von ihrer einseitig theoretischen Formalbetrachtung nicht loskommen und die Frage nach der Ursache der Lautverschiebung anstatt auf historischem Hintergrund nur vom einseitigen Standpunkt einer rein phonetischen oder phonologischen Angelegenheit aburteilen. Denn unsere Ausführungen dürften das hinreichend erwiesen haben: Die sog. „Substrattheorie" ist vorgeschichtlich gestützt, ja sie wird von der Vorgeschichte gefordert.

Nun sei am Ende dieses Abschnittes noch ein weiteres wichtiges Beweisstück gegen die nördliche Herkunft der Indogermanen gleich angefügt. Nach dem Zeugnis der Vorgeschichte sind die „Streitaxtleute", von denen die „Schnurkeramiker" nur ein Teil sind, die Indogermanen; diese sind im Norden gegen Ende der jüngeren Steinzeit mit einem mal nachweisbar und bringen einen Riß in das seitherige prähistorische Bild. Dies war frühestens um 2000 v. Chr. Bezeichnend für die Kultur dieses Streitaxtvolkes ist das gezähmte Pferd, dessen Verwendung im Krieg ihren schnellen Sieg und ihre Beweglichkeit und Ausdehnung über weite Länderstrecken vor allem erklärt. Nun zeigt aber neueste Forschung, daß das gezähmte Pferd am Rand des vorderen Orients schon um 2300 v. Chr. auftritt (s. Oppenheim, der Tell Halaf, 1931, 139). Das wäre zeitlich unmöglich, wenn eben die Indogermanen, d. h. die prähistorischen Streitaxtleute, vom Norden des Ostseegebiets sich nach Südosten ausgedehnt hätten: man sieht, diese Theorie ist

unhaltbar, von welchem Standpunkt man sie auch kritisch prüft und in ihrer Folgerung ernstlich und folgerichtig ganz zu Ende denkt!

VII. Rasse und Sprache

Neuerdings hat die wissenschaftliche Erforschung der menschlichen Rassen einen großen Aufschwung genommen, und auch weitere Kreise legen großen Anteil an solchen Forschungen zutage. Aber für unsere Frage nach dem Ursprung der Germanen müssen wir sehr vorsichtig sein, wenn wir solche Ergebnisse neuer Rassenforschung verwerten wollen. Zunächst weisen wir die häufig gebrauchten Ausdrücke, wie „indogermanische", „arische", „germanische" Rasse ganz ab; denn die Wörter „indogermanisch", „arisch", „germanisch" usw. sind sprachwissenschaftliche Ausdrücke und bezeichnen die Angehörigen einer Sprachgemeinschaft. „Rasse" dagegen, ein naturwissenschaftlicher Ausdruck, geht zunächst auf körperliche Eigenschaften des Menschen. Sprach- und Rassengemeinschaft decken sich aber ganz und garnicht, und man kann bestimmt sagen: eine völlig einheitliche germanische Rasse hat es niemals gegeben. Man braucht nur das in Umrissen gegebene Bild von den Völkerbewegungen um 2000 v. Chr. zu prüfen, das wir im vorigen Abschnitt kennenlernten, um den geschichtlichen Grund dafür einzusehen. Dabei haben wir die „höheren Sammler" in ihrer vielseitigen, auch rassischen Zusammensetzung gar nicht weiter zerlegt! Und auch die Indogermanen selbst können, schon weil sie dauernd wanderten und sich mit anderen Völkern durchsetzten, nicht reinrassig gewesen sein. Wie vorsichtig man mit Werturteilen über Rassen sein muß, beweisen Kelten und Germanen. Diese beiden Völker sahen in ihrer körperlichen Erscheinung so ähnlich aus, daß erst Cäsar sie unterschied: beide waren groß, blauäugig, blond: und doch welch ein Unterschied klafft in der Sprache und Geistesart zwischen diesen Völkern, obwohl doch beide Indogermanen waren! Ein Vergleich der mitteliríschen mit germanischen Heldensagen muß jedem den Unterschied klarmachen. Das genügt, um zu begründen, weshalb ich es für ausgeschlossen halte, die Indogermanen- oder Germanenfrage vom Standpunkt der sog. Reinrassigkeit aus zu lösen. Man bedenke, wie oft ein Volk seine Sprache im Lauf der Geschichte aufgegeben hat: Iberer und Etrusker, ebenso die Gallier in Frankreich lernten Latein

statt ihrer ererbten Sprache, die Herrenschicht der Bulgaren redete einst eine türkische Sprache, die Lappen übernahmen eine finnische Sprache, viele Neger Amerikas sprechen englisch usw.: Sprachgemeinschaft und Rasseneinheit decken sich nicht: „Indogermanen" und „Germanen" aber bezeichnen zunächst Sprachgemeinschaften, wie immer wieder eingeschärft werden muß.

Auch ein andres Vorurteil mag gleich berichtigt werden: man meint öfter, Rassenmischung müsse stets unheilvoll sein und den Niedergang der Mischlinge bewirken. Das ist so ohne weiteres sicher nicht richtig. Es gibt freilich Rassen, die sich abstoßen und nicht legieren lassen. Aber andrerseits ist schon oft durch günstige Blutmischung ein Volk wie eine Einzelpersönlichkeit sogar besonders gefördert worden. Was die „Indogermanen" anlangt, so scheint mir ihre weltgeschichtliche Machtstellung gerade auf solchen günstigen Mischungen und anderer Blutzufuhr zu beruhen: Bei demjenigen Volksstamm der Griechen, der am frühsten kleinasiatisch-orientalischen Einflüssen ausgesetzt war, den Joniern, ist zuerst und nachhaltigst die hellenische Geistesart entstanden, während die „reinrassigeren" Dorer zurückstanden. Eine günstige Rassenmischung ist wie eine Neuzeugung und kann sehr förderlich sein.

So sind alle indogermanischen Einzelvölker durch Besiegung sprachfremder Völker, d. h. aus solchen Neuzeugungen durch Rassenmischung hervorgegangen: das väterliche Erbe ist bei den „indogermanischen" Völkern im großen und ganzen dasselbe, aber der mütterliche Anteil überall sehr verschieden.

So steht es übrigens auch mit den Einzelpersönlichkeiten bis zum heutigen Tag. Es ist bekannt, daß Friesen verhältnismäßig „rein germanisch" sind, wie man gern sagt: haben aber Friesen die bedeutenden Persönlichkeiten Deutschlands hervorgebracht? Im Gegenteil, man wird gerade bei „deutschesten" Männern, die Hervorragendes auf irgendeinem Gebiet geleistet haben, oft keine typischen, „rein nordischen" Rassenzüge finden, sondern Einschläge aus anderen Rassen: gerade die Spannung infolge der Blutmischung kann zu besonderen Leistungen begaben. Man muß also in der Verwertung der Rassenforschung für unsere Frage sehr vorsichtig und zurückhaltend sein.

Es ist vielleicht nicht überflüssig, daran ein Wort über sog. „Reinrassigkeit" zu reihen, weil auch mit diesem Begriff sich viel Unklarheit verbindet. Wie schon beim Einzelwesen väterliche und mütterliche Anlagen im Kind sich mischen, so ist auch bei geschlossenen Völkern eine gewisse Rassemischung naturnotwendig, soll das Volk lebensfähig bleiben. Man weiß, daß Inzucht zur Ent-

artung führt. Der Mensch ist als Naturgeschöpf, mag er sich dagegen noch so sträuben, den Naturgesetzen unterworfen. Jeder Tierzüchter weiß, daß allzustarke Inzucht degeneriert, „überzüchtete" Geschöpfe zeitigt. Man kann z. B. weiße Mäuse oder edle Rassehunde nicht unbegrenzt aus demselben Blut fortzeugen lassen. Dasselbe zeigt sich bei Fürstenhäusern oder Adelsfamilien, wo zu nahestehende Blutmischung zur Entartung führt; so hat es seinen guten Grund, daß Geschwisterehen verboten sind. Die „Rassereinheit" im Sinne von Inzucht ist also nicht nur historisch unhaltbar, sondern auch naturwissenschaftlich keineswegs ein Ideal; sie würde, wenn sie tatsächlich vorkäme, ein Volk sehr schnell schwächen und im Lebenskampf widerstandslos machen. Das pflegen solche zu übersehen, die von „unbedingter Rassereinheit" schwärmen. Aber gewiß soll andererseits der Rassegegensatz auch nicht zu weit gehen; wenn die elterlichen Anlagen sich nicht verschmelzen lassen, so tritt ebenfalls Degeneration ein: es ist eine bekannte Tatsache, daß Mischlinge von Weißen und Negern oder Indianern meist die schlechten Eigenschaften der Eltern erben! Folglich kommt es nicht auf absolute Unvermischtheit (im Sinne von Inzucht), sondern auf relative Reinrassigkeit an (im Sinn von guter Verschmelzung nahestehender Arten). Vom Standpunkt der Rassenfrage ergibt sich aber auch die Unhaltbarkeit des sog. „allgemeinmenschlichen Ideals"; denn jedes rassisch starke Volk entwickelt eigene, blutbedingte Eigenschaften, und diese Verschiedenheit in der Psychologie der Völker, die ganz verschiedenen Zielen nachleben, bedeutet einen Reichtum, der erhalten werden muß. Denn er ist ebenso naturbedingt und naturgewollt wie der Artunterschied im Tier- und Pflanzenreich. Allgemeine Menschengleichheit ist ein volks- und naturfeindliches Pöbelideal, geboren aus dem Widergefühl der Knechtsgesinnung und bestimmt vom Haß gegen persönlichkeitsbewußtes Führer- und Herrentum.

Also nicht auf unbedingte Reinrassigkeit, sondern auf den Grad und die Art sich gut bindender elterlicher Blutbeschaffenheit, auf günstige Mischung kommt es an; ihre Gesetze und Bedingungen sucht eine eigene Wissenschaft, die Eugenik, zu ermitteln. Vielleicht wird man später auch die sehr beachtenswerten Ergebnisse der Blutgruppenforschung für die Verhältnisse der indogermanischen Rassenmischungen heranziehen können; für die Ursprungsfrage aber, die uns hier beschäftigt, wäre es verfrüht, aus dieser Wissenschaft schon jetzt Hinweise zu entnehmen. (Vgl. für das Germanische T. E. Karsten, Die Germanen, 1928, S. 68 ff. mit der Abbildung 4 im Anhang.)

Die Ansicht, die Germanen seien eine „ungemischte Urrasse“, ist ebenso romantisch naiv und unhaltbar wie die frühere Anschauung, das Indogermanische sei eine Ursprache, die Indogermanen Urmenschen, oder wie die Behauptung der Zigeuner, das „älteste“ Volk mit der „ältesten“ Sprache zu sein.

Im übrigen ist über jeden Zweifel erhaben, daß sich die menschlichen Rasseeigenschaften unter dem Einfluß der Umwelt, des Klimas und der Landesnatur ändern: wie schnell nehmen z. B. Deutsche, die in Amerika leben, den bezeichnenden, amerikanischen Gesichtstypus an.

So soll keineswegs das Kind mit dem Bade ausgeschüttet und die Bedeutung der Rassenkunde für unsere Frage völlig geleugnet werden. Es läßt sich immerhin vertreten, daß die Indogermanen bei Vergleichung ihrer äußeren, körperlichen Erscheinung hochgewachsen, blauäugig, blond und langschädlig gewesen sind, wie die übereinstimmende Schilderung der ältesten Einzelvölker indogermanischer Sprache beweist. Nun ist wesentlich, daß auch die nichtindogermanischen Megalithbauern Norddeutschlands extrem langschädlig gewesen sind: Das mag eine gute Völkerehe gegeben haben.

Die neuere Wissenschaft pflegt für Deutschland folgende sechs Hauptrassen zu unterscheiden:

1. Die nordische Rasse, hochgewachsen, langköpfig, helles Haar, ausgebildetes Kinn, schmale Nase, helle Augen. Ausgeprägte Unternehmungslust, Gefühl für Abstand, Herrenart, Pflichtbewußtsein, Organisationsgabe.

2. Die dinarische Rasse, hochgewachsen, kurzköpfig, braunes oder dunkles Haar, steiles Hinterhaupt, starke Adlernase, braune Augen. Mischung von Leistungs- und Erlösertypus, sehr musikalisch, Gemüt, Derbheit, Urwüchsigkeit, Tapferkeit, Selbstbewußtsein.

3. Die westische Rasse, kleingewachsen, langköpfig, braunes oder schwarzes Haar, schmale Nase, dunkle Augen. Darbietungstypus, die Welt ist die Bühne, um anmutig darauf Theater zu spielen. Leidenschaftlichkeit, Genießerfreude.

4. Die dalische (oder fälische) Rasse, sehr hochgewachsen, breitgesichtig, breiter Unterkiefer, mittelbreite Nase, helles Haar, helle Augen. Beharrungstypus.

5. Die ostische Rasse, kurzgewachsen, kurzköpfig, breitgesichtig, kurze stumpfe Nase, hartes dunkles Haar, braune Augen. Nähebedürfnis, geborene Diener, Vertraulichkeit, innere Unsicherheit, Erwerbsamkeit, Kleinlichkeit.

6. Davon mag man noch die ostbaltische Rasse abtrennen, mit hellem Haar, etwas schiefen hellen Augen und heller Haut, sonst wie die ostische Rasse. Gefügigkeit, Verschlossenheit, Mißtrauen, Neigung zum Nihilismus, wechselnde, ins Gegenteil umschlagende Stimmungen.

Man wird zugeben dürfen, daß die körperliche Schilderung der Indogermanen den Eigenschaften der nordischen Rasse am nächsten kommen; denn in Schädeln, Bildnereien und Schilderungen der adligen Herrenschichten der indogermanischen Einzelvölker tritt uns ein der nordischen Rasse mehr oder weniger ähnliches Bild entgegen. Wird doch selbst Indra, der Hauptgott der vedischen Inder, mit einem rötlichen Bart, ähnlich dem nordischen Thor, geschildert. Nicht nur Germanen und Kelten, sondern auch Thraker und Skythen schildern uns die alten Schriftsteller bis weit in die historische Zeit sehr ähnlich; und sogar die Tocharer in Ostasien fallen inmitten einer mongolischen Bevölkerung durch ihre blauen Augen und hellere Haarfarbe auf.

Wo und wie die nordische Rasse freilich — naturwissenschaftlich betrachtet — entstanden ist, darüber gehen die Ansichten noch weit auseinander; für unsere Zwecke brauchen wir darauf hier nicht einzugehen. Wohl aber ist von großer Bedeutung, daß für das alte Germanengebiet im engeren eine zweite Rasse sehr große Bedeutung hatte, die dalische (oder fälische). Diese Rasse hat sich in der Hauptsache aus der vorgeschichtlichen Crômagnon-Rasse entwickelt. Wie die obige Schilderung zeigt, sind auch die Leute dalischer Rasse hochgewachsen, noch größer als die nordischen Typen. Breitknochig, quadrat-schädlig, wuchtig, breitgesichtig, vierschrötig, massig und breit wirkt dieser dalische Menschenschlag. Im Gegensatz zum Unternehmungsgeist nordischer Menschen ist diese biedere und schwerfällige Menschenart schwerblütig, beharrend, gediegen, zuverlässig, gutmütig, herzlich, wenn auch äußerlich rauh, starrköpfig und verschlossen.

Es mag sein, daß Crômagnon- und Chanceladerasse, auf die in der Hauptsache die dalischen und nordischen Menschen zurückgehen, anthropologisch im allerletzten Grunde verwandt sind; aber wie dem auch sein mag, die dalischen und nordrassischen Menschen sind dann geradezu Gegensätze geworden: hier schwerfällige, derbe, beharrende Leute und dort gewandte, unternehmungslustige, zierliche Menschen, hier ein konservativer Menschenschlag, dort ein ausgesprochener Bewegungstypus. Es ist ferner unbestreitbar, daß die nordische Rasse vorwiegend aus Binnenländern bestand, die dalische dagegen größtenteils aus Seeanwohnern (s. Günther,

Rassenkunde des deutschen Volks[12] 1928, 295). Die dalische Rasse kommt von Westen, findet sich in Südschweden, namentlich aber in Westmitteldeutschland. Das mag genügen, um die Behauptung zu rechtfertigen, daß ich die Crômagnon-Rasse mit nordisch-westeuropäischen Megalithleuten zusammenbringe, die ja nicht nur zur See, in weiten Bogen von Norden her, sondern auch von Westen her ihre Vorstöße nach Mitteldeutschland unternommen haben (s. o. S. 67 über die Steinkistenleute). Denn die Crômagnon-Rasse bildete sich im Westen und Südwesten Europas. Hier haben wir einen neuen Hinweis auf die westliche Herkunft des steinzeitlichen Bauernadels, der trefflich zu den anderen Erwägungen stimmt: Das Bild von der Entstehung der Germanen aus einer engen Vermischung megalithischen Bauernadels mit einem indogermanischen, von Südosten kommenden Nordstamm findet also, vom Standpunkt der Rasse gesehen, seine Entsprechung in der Verschmelzung der Angehörigen von dalischer und nordischer Rasse. Denn daß die dalische Rasse für weite Gebiete noch heute bezeichnend ist für deutsches Wesen, ist unbestreitbar: beide Rassen, die nordische und dalische, sind hochgewachsen und langschädlig. Damit ist auch rassengeschichtlich die Germanenfrage im großen und ganzen befriedigend beantwortet.

Die „westische" (oder mediterrane) Rasse, kleinwüchsige, dunkelhaarige Leute, wird vertreten durch Bewohner Westfrankreichs, Spaniens, Italiens, westhamitische Völker, durch Angehörige ägäisch-kretischer Kultur, ja sie reicht ostwärts bis nach Ungarn und Galizien: es ist der Typus, den man volkstümlich gern als „romanisch", „südländisch" bezeichnet.

Die „dinarische" Rasse hat heute besonders im Balkan ihr Hauptausbreitungsgebiet; da sie aber in vorrömischer Zeit sich hier kaum noch nachweisen läßt, scheint es sich um eine verhältnismäßig junge Mischrasse zu handeln. Körperlich hängen die Dinarier mit den Vorderasiaten zusammen; aber ihre Körperformen scheinen diesen gegenüber verfeinert und veredelt. Sie sind sehr hochgewachsen, die Nase ist viel schärfer gezeichnet, nicht so fleischig wie bei den Vorderasiaten. Denken wir an die Hethiter, die nach bildlichen Darstellungen typische Vorderasiaten sind, und ihre sprachlichen Verhältnisse, so ergibt sich eine gewisse Wahrscheinlichkeit für die Behauptung, daß die Dinarier eine junge Mischrasse darstellen aus Angehörigen der vorderasiatischen und der nordischen Rasse: Vorderasiatische Stämme hatten sich offenbar dem indogermanischen Wanderstrom angeschlossen und sind daher bis nach Süddeutschland gekommen. Denn es ist wohl

anzunehmen, daß die Dinarier vorwiegend von Südosten her in Deutschland eindrangen. Wir werden später sehen, daß es wohl hauptsächlich die illyrischen Wanderungen gewesen sind, die das dinarische Element nach Deutschland brachten. Über die Herkunft der ostischen Rasse wissen wir wenig; sie hat für unsere Fragen kaum Bedeutung. Es sind die Rundköpfe mit plumper, breitwurzliger Nase, braunen Augen und mittelgroßer Körpergestalt, wie wir sie vornehmlich in der Westschweiz und in Frankreich finden; man hat daher gern von „alpiner" Bevölkerung gesprochen: indogermanisch war sie gewiß nicht.

Daß bereits die Megalithkultur Westeuropas von rassisch gemischten Völkern getragen wurde, ist an sich von vornherein anzunehmen, wird auch durch den oben S. 67 erwähnten Vorstoß der rundköpfigen „Glockenbecherleute" noch besonders bestätigt. Aber da die Megalithleute vom Mittelmeer kamen, werden ihre ersten Grundträger Völker der westischen, der mediterranen Rasse gewesen sein. Aber auch die Angehörigen der dalischen Rasse standen unter dem Einfluß der Megalithkultur in Westeuropa und führten diese dem Norden zu. Somit tragen westische und dalische Völker unter der Herrenschicht nordrassischer Indogermanenstämme zur Gesittung und Kultur der Germanen wesentlich bei. Sehr unschöpferisch ist offenbar die ostische Rasse gewesen und hat wenig für die europäische alte Kultur beigesteuert.

Als Süddeutschland germanische Kolonie wurde, mischten sich erst recht neue Rassen; daher ist völlig begreiflich, daß der „nordische" Typus in Süddeutschland und am Rhein einem brünetteren weicht, bei dem sich wieder einzelne Spielarten unterscheiden lassen.[1] Muß man also von „Reinrassigkeit" schon für die Germanen in alter Zeit absehen, so trifft das in viel gesteigertem Grad für die Deutschen zu.

Auf weitere Einzelheiten rassenkundlicher Art hier einzugehen, ist nicht geboten; nur mag noch die ernste Wahrheit betont sein, daß überall, wo die — vorwiegend nordrassische — Herrenschicht bei den einzelnen Völkern indogermanischer Sprache durch starkes Hochkommen andersrassiger Volksschichten ausstarb oder zurückgedrängt wurde, die Blütezeit und Machtstellung des Volkes vorbei ist: dem Nieder- oder Untergang indogermanischer Stämme geht in sehr vielen Fällen Entnordung der Führer- und Herrenschicht voran. In diesem Sinne, als kostbarstes Ferment, als wert-

[1] Vgl. dazu auch die physiognomischen Studien W. Hellpachs, zuletzt Forsch. u. Fortschr., 1933, Nr. 20/21, 299 ff.

vollster Blutbestandteil, aber nicht als Ideal ausschließlicher Reinzucht, ist das nordrassische Blut für indogermanische Völker von größter, schicksalhafter Bedeutung. Auch scheint es, daß die nordische Rasse auf die Dauer südlich warmem oder gar heißem Klima nicht gewachsen ist: indogermanische Stämme sind in solchen Zonen nur zu bald völkisch verwelkt, abgestorben und schließlich entartet. Die Geschichte beweist eindeutig die Richtigkeit dieser Behauptung.

Aber die Rasse hat für uns noch eine ganz andere Bedeutung: es fragt sich, ob es Zusammenhänge zwischen Rasseeigenschaften und dem sog. „inneren Sprachbau" gibt. Diese Frage ist nach meiner Ansicht grundsätzlich zu bejahen; denn da eine Sprachgemeinschaft sich die Sprache im Verlauf ihrer Geschichte formt und umbildet, müssen sich Volksart und Sprachbau in Beziehung bringen lassen. Daß aber ein Angehöriger beispielsweise westischer Rasse anders fühlt, anderes schätzt und die ganze Welt anders auffaßt und empfindet als ein nordischer Mensch, ist unbestreitbar: trotz aller Gegenbehauptungen gibt es eine „Völkerpsychologie"! Die Völker sind durchaus verschieden veranlagt, und deshalb sind auch ihre Sprachen, an denen ihr Geist formt, so ganz verschieden geartet. Gäbe es nur „einen" menschlichen Geist, dann gäbe es auch nur eine einzige Sprache, die sich dieses einheitliche Sprachdenken geschaffen hätte!

Wir sahen früher, bei der Betrachtung der germanischen Sprache im Vergleich zu der indogermanischen Grundlage, daß es sich bei den Umbildungen zum Germanischen keineswegs um eine Verfallserscheinung handelt, sondern um bewußte Änderung sprachlicher Ausdrucksmittel. Statt des straffen Einordnungsprinzips der Wörter in den Satzzusammenhang durch reichste Flexionsendungen finden wir die Richtung zu lockerer Anreihung eingeschlagen. Bedienende Formwörter kommen immer zahlreicher auf, und vor allem tritt unter dem Gesichtspunkt praktisch-kühler Zweckmäßigkeit und Nützlichkeit eine große Vereinfachung des Formenbestands ein. Wir stellten den Geist nüchtern klarer Zweckmäßigkeit fest, der der besonders germanischen Entwicklung eine besondere, neue Richtung gab.

Wir sind jetzt imstande, diese früheren rein sprachwissenschaftlichen Beobachtungen und Feststellungen soziologisch zu begründen. Es ist, kurz gesagt, die Geistesart der dalischen Rasse, die hier sich geltend macht, und die geradezu im Gegensatz zu der nordisch-indogermanischen Art steht. Die dalische Rasse ist behäbig, schwerfällig, schwerblütig; jede Angriffslust und Neigung zu Führerleistungen fehlen ihr. Ihr eignet unbedingte Zuverlässigkeit, aber

fast starrköpfig beharrend und unbeweglich, so ganz im Gegensatz zu dem abenteuerlustigen, beweglichen, unrastigen, unternehmenden, dem Neuen und Fremden viel zugänglicheren nordischen Menschen. Nach dem Charakter ist der Dale als ein „Gemütstypus" zu bezeichnen, der nordische Mensch aber gehört dem „Bewegungstypus an". Der dalische Mensch ist geborener Bauer, insbesondere Großgrundbesitzer, in der nordischen Rasse aber wirkt immer noch die Unrast des Wanderhirten nach. Somit ist die Umgestaltung der indogermanischen Sprache unter dem Gesichtspunkt der Lockerung allzu straffer Gliederung und nüchterner Zweckmäßigkeit, wie wir das oben ausführten, auf den Anteil des megalithischen, dalischen Bauernadels zu setzen, dessen Rassenanlage sich hier durchsetzen konnte.

Aber noch nach einer anderen Seite hin äußert sich der Anteil der verschiedenen Rassen auf die Sprache. Der Mensch verwendet für sprachliche Ausdrucksmittel verhältnismäßig nur ganz wenig Laute aus der Unmenge an sich möglicher Sprechsymbole. Es werden also in einer Sprache nur wenig Laute ausgewählt zur Wortbildung, und die Art dieser Lautauswahl bleibt bezeichnend für eine Sprachgemeinschaft; sie zu beschreiben ist die Aufgabe der Phonologie. Dabei ist das Wesentliche, daß nur auf diese ausgewählten Laute die Sprachwerkzeuge für die Hervorbringung und das Ohr für die Aufnahme eingeübt sind. Also weniger, weil die Biologie hier (etwa im besonderen Bau der Sprachwerkzeuge, der breite oder schmale Kiefer usw.) vieles erklärt, sondern wegen der Einübung der Sprachwerkzeuge auf besonders ausgewählte Laute und wegen der darauf bezogenen Gehörseinstellung ist die Lautauswahl in den einzelnen Sprachen von grundlegender Bedeutung. Während z. B. die gemischten Vokale ö und ü in asiatischen und südamerikanischen Sprachen fest und alteingebürgert sind, kannten ursprünglich weder Indogermanen noch Semiten und Hamiten diese Vokale; und es ist sehr bezeichnend, daß die neuhochdeutschen Dialekte wieder dazu neigen, diese ö und ü zu e und i zu entrunden. Es macht dem Anfänger im Englischen stets Mühe, ein th richtig und mühelos auszusprechen, nur weil die Sprachwerkzeuge dafür nicht eingeübt sind. Das Irokesische kennt keine Labialen, also kein b, p, m; das Altindische, das Sanskrit, kennt den Laut nicht, der im Deutschen am häufigsten vorkommt, das kurze e. Mit Recht wendet man in letzter Zeit der Prüfung des ausgewählten Lautsystems einer Sprache, also der sog. „Phonologie", besondere Aufmerksamkeit zu.

Bei Völkermischungen ist häufig auch ein Sprachwechsel oder doch eine Änderung seitheriger Sprechweise zu beobachten; wenn

ein Volk die Sprache eines anderen übernimmt, so spricht es die neuen Wörter und Formen zunächst notwendigerweise mit seiner gewohnten Aussprachsweise aus, so wie jeder Anfänger Englisch, Französisch oder irgendeine andere Fremdsprache zunächst unwillkürlich so ausspricht, wie seine Muttersprache. Daher verrät sich so leicht der Ausländer, auch wenn er rein grammatisch fehlerlos redet; er hat, wie man sagt, noch „fremden Akzent". Ist nun ein Teil der Unterworfenen selbst seither Herrenschicht über einer größeren Masse dienenden Standes gewesen, wie das für den megalithischen Bauernadel zutrifft, so wird sein Anteil an einer langsamen, allgemeinen Sprachumformung größer sein.

Eine auf Grund solcher Tatsachen leicht erklärbare Erscheinung ist es, daß gewisse Lautwandlungen an geographisch begrenzbaren Räumen haften: einerlei welche Sprache auch geredet wird, die Eigentümlichkeit dringt durch. So tritt in den westlichen Alpenländern und in gewissen süddeutschen Gebieten ein dauernder Wechsel von stimmhaften und stimmlosen Verschlußlauten ein; t und d, p und b, k und g können nicht scharf geschieden werden, wobei wohlgemerkt die d, b, g ohne Stimmton (also als stimmlose Lenes) gesprochen werden: dialektisch Babbe für Papa, Dag für Tag, Grans für Kranz usw. Diese Eigenheit findet man schon in früheren Jahrhunderten; z. B. wechseln in lateinischen Urkunden rätoromanisch ibidem: ipidem, tubla = dubla (s. Kauffmann, ZfdPh. 46, 355 ff.). Ob hier Keltisch, Lateinisch oder Deutsch gesprochen wird, ist ganz gleichgültig: verschiedene Herren kamen und gingen, die Urbewohner blieben und beharrten zäh bei ihrer Aussprachgewohnheit, wie es der Chor in Schillers „Braut von Messina" ausspricht (I 3):

> „Die fremden Eroberer kommen und gehen;
> Wir gehorchen, aber wir bleiben stehen!"

Solche Lauteigentümlichkeiten lassen sich geradezu in Karten aufzeichnen, und so kam man zu dem grundlegenden Begriff der Sprachlandschaft. So gibt es z. B. einen südöstlichen Raum in Deutschland, wo man a verdumpft, nach offenem o hin, ausspricht; und alle a werden so ausgesprochen, ob es sich um Wörter der deutschen, slawischen, ungarischen oder rumänischen Sprache handelt (vgl. bairisch-österreichisch Vota „Vater", ungar. szambat, gróf „Graf", rumänisch ă). Umgekehrt nähert sich oi̯ dem ai, z. B. dai̯tš „deutsch" statt doi̯tš.

Solche Sprachlandschaften gab es schon im Altertum, und es ist eine dringende Aufgabe sprachwissenschaftlicher Forschung, sie

genauer zu untersuchen und zu beschreiben, insbesondere auch für ältere Zeiten. So wandelt sich im Lykischen ā zu ä; wenn derselbe Wandel auch im Jonischen vorkommt, wo man statt altem mātēr mētēr „Mutter" spricht, so dürfte diese überoffene Aussprache des ā als ä kleinasiatische Gewohnheit sein (Kretschmer, Glotta I 32, Einl. in die Altertumsw. 1923, 76). Dagegen scheint ē in Osteuropa enge (d. h. nach ī hinneigend) gesprochen worden zu sein. Ein anderes Beispiel ist eine Westlandschaft, in der man u als ü zu sprechen neigt, im Französischen, Cymrischen, Holländischen und in oberitalienischen Mundarten.

In Osteuropa gibt es Gebiete, wo ein stimmloses dentales s sich nicht halten kann; es wird entweder erweicht wie im Thrakischen oder Jllyrischen oder geradezu zum Hauchlaut, zu h, verflüchtigt: so im Iranischen, Armenischen und Griechischen; wenn auch das Cymrische in viel späterer Zeit s > h wandelt, so scheint hier nach Jahrhunderten sich eine Erbneigung der Unterschicht Durchbruch verschafft, „durchgemendelt" zu haben, um einen biologischen Fachausdruck zu gebrauchen. Ebenfalls in gewissen Gebieten Osteuropas scheint die zweitletzte Silbe für den Akzent wichtig gewesen zu sein, eine Eigenart, die im Griechischen, Albanischen, Latein, Britischen, Vor-Armenischen Einfluß gewann.

Kleinasiatisch-ägäisch-etruskisch-iberische Sprachen haben die Neigung, ein p zu lockern zu f oder gar zu h: das Lydische kennt kein p (persisch Išparda: lydisch śfard: Sárdis), armenisch wird p > h (hair „Vater" aus patér); im Etruskischen wird p > f (Perseus: etruskisch φerse), und es wechseln f und h (Hercle : Fercle); auch im Latein finden wir diesen gelegentlichen Wechsel von f und h, der sicherlich nichtindogermanischen Ursprungs ist. Das Iberische kennt kein p, f, v in einheimischen Wörtern, und im Spanischen (und Gaskognischen) wird aus lateinisch f seit dem 6. Jahrh. n. Chr. h: hacer „facere". Sogar im Punischen wird p durch f ersetzt (z. B. ägyptisch pešt, assyrisch pištu: aber punisch foist in zepha-phoist „Flachs".) Im Keltischen fällt ein altes p– im Anlaut ab (irisch athir „Vater" aus patér); die Zwischenstufe h scheint in Namen wie Hercynia silva (aus perk-un– zu lat. quercus „Eiche" aus *perquos, althochdeutsch feraha „Föhre") bewahrt zu sein. Selbst in einer so spät in diese Sprachlandschaft eingetretenen Sprache wie dem Ungarischen wird p zu f verschoben, wobei das Ostjakische die Zwischenstufe bewahrt hat.

Angesichts solcher Tatsachen wird man kaum leugnen können, daß auch das Germanische mit seinem oben S. 34 beschriebenen Wechsel von p > f (lateinisch pater : germanisch fadar) hier einzureihen ist.

Damit kommen wir zu dem Grunde der germanischen Lautverschiebung, der meiner Ansicht in der Einwirkung der Sprachgewohnheiten nichtindogermanischer Stämme zu sehen ist. Nur eine rein grammatisch und formal gerichtete Sprachwissenschaft konnte sich mit allgemeinen Analogien und rein phonetischen Entsprechungen begnügen angesichts dieser tiefgreifenden, aber geschlossenen Veränderungen des germanischen Lautsystems im Vergleich zum indogermanischen Erbe. Nur das unhaltbare Trugbild von der Heimat der Indogermanen an der Ostsee und der Auffassung der Germanen als der übriggebliebenen, „urrassigen", nichtabgewanderten Reste der alten Indogermanen gestattete kaum, diese Beziehungen in wirklich geschichtlichem Zusammenhang zu sehen. Das blieb eine gleichsam isolierte, rein sprachwissenschaftlich-phonetische Angelegenheit, unerklärbar und einfach hinzunehmen!

Wir halten diese grammatische Isolierung der Lautverschiebung als bloß phonetische und formale Angelegenheit für einen schweren Fehler, und hier wie überhaupt bringt erst die Sachforschung Blut und Leben in die rein formalen grammatischen Probleme. Damit aber erhalten auch die „trockensten", rein grammatischen Arbeiten erst ihre allgemein geistesgeschichtliche Bedeutung und machen sie aus lautschieberischen, theoretischen Fachsimpeleien zu Dingen von allgemein wissenschaftlichem Wert und sichern zugleich ihre tiefere Berechtigung; solange die Ergebnisse nicht über bloße Feststellung lautlicher Übergänge hinausreichten, mußte die Sprachwissenschaft sich selbst isolieren und büßte allmählich die grundlegende Bedeutung ein, die ihr in Wahrheit bei ihrer Bedeutung für das ganze Geistesleben der Menschheit zukommt. Aber daß einmal ein p zu einem f oder ein ē zu einem ā geworden ist, kann wirklich der allgemeinen Geistesgeschichte solange höchst gleichgültig sein, als solche Dinge nicht tiefer erklärt und nicht in ihren geschichtlichen Zusammenhang eingefügt sind! Denn diese Änderungen gehen von den sprechenden Menschen aus, die aus irgendeinem Grund das seitherige Vorbild verlassen, nicht von „der Sprache" selbst!

In den lautlichen Tatsachen der germanischen Lautverschiebung und ihrer Durchführung spiegelt sich die Umbildung und Beeinflussung nordisch-germanischer Art durch den steinzeitlichen Megalith-Adel; zugleich aber berichtet sie von dem Wandern der Nordindogermanen von Südosten her nach dem Norden und bildet geradezu ein neues Beweisstück für unsere Auffassung von der Entstehung des germanischen Volkes. Wir müssen daher trotz

der Schwierigkeit des Gegenstands hier genauer auf die Ursachen dieser für die germanische Sprache so bezeichnenden Lautvorgänge eingehen und können dem Leser diesen sprachwissenschaftlichen Dornenpfad leider nicht ersparen. Denn eine vergleichende phonologische Betrachtung der germanischen Lautverschiebung muß beachten 1. die inneren Zusammenhänge der einzelnen Lautverschiebungsvorgänge, 2. ähnliche Erscheinungen in anderen altindogermanischen Sprachen, und 3. ähnliche Erscheinungen bei Nachbarsprachen des Germanischen in Alteuropa.

Dagegen sind rein phonetische Erwägungen oder allgemeine Parallelen zu einzelnen Lautübergängen aus ganz abgelegenen Sprachen (wie etwa dem Japanischen oder in Negersprachen) für unsere Zwecke wertlos, weil wir in der rein lautphysiologischen Seite und der phonetischen Möglichkeit der einzelnen, für sich betrachteten Lautwandlungen von vornherein gar kein Problem sehen: da die einzelnen Akte der germanischen Lautverschiebung, jeder für sich genommen, phonetisch leicht begreiflich sind, können, ja müssen sie an sich selbstverständlich auch anderwärts begegnen; die Frage ist aber, wie das ganze System von Lautveränderungen, das sonst nirgends in dieser Geschlossenheit vorkommt, nicht phonetisch, sondern geschichtlich zu verstehen ist. Es handelt sich also darum, den geschichtlichen Hintergrund für diese Lautveränderungen zu finden, und nicht um ein rein lautphysiologisches, theoretisch-grammatisches Problem, nicht um eine nur sprachwissenschaftlich-lautgeschichtliche Angelegenheit.

Das ist jedenfalls durch die geschilderten vorgeschichtlichen Verhältnisse für uns von vornherein feststehend, daß in den Ursitzen der Germanen, also im Ostseegebiet, deshalb eine nichtindogermanische Bevölkerung angenommen werden muß, weil dieses selbe Gebiet der Germanenheimat sich deckt mit der Verbreitung der Megalithgräber des nordischen Kreises. Diese Megalithgräber aber weisen auf eine nordische Keimzelle, die von dem westlichen, nichtindogermanischen Mittelpunkt der Megalithkultur über Britannien und Nordfrankreich zusammenhängt. Da aber die Megalithleute zugleich den Ackerbau im Norden eingeführt haben, kann es sich hier nicht um eine Kulturwelle handeln, die von Volk zu Volk weitergetragen wurde, sondern um echte Kolonisation. Gewiß ist im Norden eine eigene Sonderentwicklung als letzter Ableger westeuropäischer Megalithkultur anzuerkennen, weshalb sich ja auch die Keramik der nordischen steinzeitlichen Bauernkultur unterscheidet von der westlichen, soweit uns diese bisher überhaupt bekannt ist. Aber der Einschnitt zwischen Hünengrab und Einzel-

grab der Streitaxtleute klafft, und die Keramik der Streitaxtleute ist ja erst recht verschieden von der der nordischen Megalithkultur. Es ist mir unbegreiflich, wie man bei dieser Sachlage behaupten kann, eine nichtindogermanische Vorbevölkerung, also ein sog. „ethnisches Substrat", sei für die Germanen in ihren ältesten Sitzen nicht greifbar (so Kretschmer, Wiener Prähist. Zeitschrift 19, 1932, 271); das Gegenteil ist, wie wir sahen, der Fall! Auch vom Standpunkt der Phonologie aus, welche den Lautvorrat einer Sprache als innerlich zusammenhängendes Ganze zu betrachten sucht, ist für die Entstehung der germanischen Lautverschiebung ein Einfluß von außen sehr wahrscheinlich. Denn die Sprachgemeinschaft ist auf ihr Lautsystem eingeübt, und um ganz neuartige Laute zu artikulieren, bedarf es stets längerer Einübung der Sprachwerkzeuge. Nun gab es im ererbten indogermanischen Lautvorrat keine Reibelaute, wie wir oben S. 35 scharf betonten; die Germanen aber führten sie ein. Wenn man sieht, welche Mühe einem deutschen Kind die Erlernung etwa eines englischen th macht, versteht man, was es heißt, solche ungewohnten, neuartigen Laute in ein überkommenes Lautgebilde aufzunehmen. Man hat kürzlich die sehr gewagte Hypothese aufgestellt (Kretschmer, Wiener Prähist. Zeitschrift 19, 1932, 273), die Germanen hätten den Zusammenfall zweier Lautgruppen dadurch vermeiden wollen, daß sie ihm immer noch durch rechtzeitige Veränderung der seither üblichen Laute entgegengewirkt hätten; also ehe z. B. bh, dh, gh zu b, d, g geworden und daher fast mit den alten b, d, g zusammengefallen wären, hätte man schleunigst diese b, d, g ihrerseits zu p, t, k verhärtet; aber da dadurch ein erneuter Zusammenfall mit den ererbten p, t, k drohte, seien diese noch rechtzeitig, um Zusammenfall zu verhüten, behaucht, also zu ph, th, kh geworden, die sich dann weiter zu f, þ, h, also zu Reibelauten, entwickelt hätten. Aber ein solches phonetisches Nachlaufspiel, dieses „Staffel-Laufen" von Lautgruppen, das man nur annimmt, um die erste Lautverschiebung als innergermanische Entwicklung hinzustellen, ist höchst unglaubhaft. Denn jeder wird fragen: warum trieb nur das Germanische solches Laut-Haschen, während die anderen indogermanischen Sprachen keine phonologische Scheu hatten, die bh, dh, gh mit den alten b, d, g zu vermengen, das Balto-Slawische, Illyrisch-Albanische, Thrakisch-Phrygische, Armenische und Iranische? Die Ausnahmestellung des Germanischen mit dieser angeblichen Neigung zu lautlichem Haschenspielen wäre also auffallend genug und müßte erklärt werden. Zudem wurden die bh, dh, gh im Germanischen nicht unmittelbar zu den Medien

b, d, g, sondern zunächst zu Spiranten ƀ, đ, ʒ, die nur in besonderer Stellung sich weiter zur Media entwickelten, wie man mit Recht allgemein annimmt, und wie es die Tatsache des Vernerschen Gesetzes beweist.[1] Folglich ist zwischen der germanischen Behandlung von bh, dh, gh und der in jenen anderen Sprachen ein großer Unterschied. Ferner ist ganz unklar, zu welchen Lauten die bh, dh, gh geworden sein sollen, so daß sich die b, d, g noch rechtzeitig einem Zusammenfall hätten entziehen können. Und viertens müßte man vergeblich fragen, warum man überhaupt die bh, dh, gh verändert hätte, wenn diese Veränderung doch zu einem, angeblich so gefürchteten Zusammenfall geführt hätte: da stoßen wir auf einen inneren Widerspruch, den man mit der Annahme „zweier sich kreuzender" Lauttendenzen nur noch unterstreicht.

Wäre es denn, anstatt aus diesem Anlaß das ganze Konsonantensystem in Erschütterung zu bringen, nicht viel natürlicher gewesen, diese bh, dh, gh, auch wenn sie irgendwie unliebsam geworden waren, wieder herzustellen, falls man schon keine Vermischung mit den anderen Gruppen wünschte? Und schließlich: wenn bh, dh, gh nicht beliebt blieben, so muß auch das seinen Grund gehabt haben, und der dürfte kein „innersprachlicher" gewesen sein, sondern keines der Völker, über deren Land der Indogermanensturm brauste, kannte diese Lautart nach allem, was wir von vorindogermanischen Sprachen wissen. Also wäre dieses Aufgeben einer alten, ererbten Lautgruppe doch im Grunde nur Folge von Einflüssen nichtindogermanischer Lautsysteme, auch es setzte die „Substrattheorie" voraus. Fünftens übersieht diese Theorie die völlig parallele Behandlung der stimmlosen und stimmhaften behauchten Verschlußlaute; denn

ph, th, kh wurden zu f, þ, h, wie
bh, dh, gh zu ƀ, đ, ʒ sich wandelten.

Somit stellt sich diese Annahme als unhaltbar heraus, und sie wiese trotz allem dem Germanischen immer noch eine einzigartige, von den verwandten indogermanischen Sprachen verschiedene Stellung ein, die eine Erklärung verlangt.

Im übrigen scheint mir hier sowenig wie einzelphonetische Beobachtungen auch die das Lautsystem als ganzes in seinen Beziehungen und seinem Aufbau betrachtende „Phonologie" das entscheidende Wort zu haben; nur die geschlossene Durchführung der umwälzenden Lautrevolution kann die Phonologie feststellen

---

[1] Deshalb ist auch dieser Wandel von idg. bh, dh, gh zu den Spiranten ƀ, đ, ʒ nicht der erste Akt der Lautvorgänge.

und beschreiben, aber nicht deren Veranlassung und Grund! Wir brauchen den geschichtlichen Hintergrund, wenn wir die germanische Lautverschiebung wirklich verstehen wollen.

Beweisend scheinen mir vielmehr ähnliche Lautveränderungen in verwandten und nachbarlichen Sprachen sowie die Tatsachen der vorhistorischen Völkermischung auf dem Boden der ältesten Germanenheimat. In aller Kürze seien diese Beziehungen und Zusammenhänge hier angedeutet.

Vorauszuschicken sind Beobachtungen über die zeitliche Aufeinanderfolge und den inneren Zusammenhang der einzelnen Lautübergänge.

a) Weil indogermanisch b, d, g zu p, t, k wurden, ohne daß sich diese neuen Tenues mit den alten p, t, k vermischten, ist zu schließen, daß dieser Lautvorgang erst erfolgte, nachdem die alten p, t, k schon verändert waren.

b) Weil mit den indogermanischen p, t, k auch die ererbten stimmlosen behauchten Verschlußlaute ph, th, kh dasselbe Schicksal einer Verwandlung zu den stimmlosen Reibelauten f, þ, h teilten, ist zu folgern, daß zunächst p, t, k behaucht wurden, also mit den alten ph, th, kh zusammenfielen.

c) Weil die so entstandenen stimmlosen Laute mit den entsprechenden stimmhaften Hauchlauten dieselbe Verwandlung zu Reibelauten erlitten, ist zu folgern, daß dieser Übergang zu Spiranten gleichzeitig erfolgte; denn wie ph (aus indogermanisch p und ph) zu f wurden, so wandelte sich bh zu w (ƀ).

d) Nachdem die alten p, t, k behaucht und also emphatisch gesprochen waren, sprach man die alten Medien b, d, g stimmlos als p, t, k. Diese beiden Wandlungen stehen in einem deutlichen Zusammenhang: es handelt sich beidemals um eine energischere, emphatische Aussprache der (stimmlosen und stimmhaften) Verschlußlaute.

Aus diesen vier Erwägungen ergibt sich folgende relative Aufeinanderfolge der einzelnen Verschiebungsakte:

I. Indogermanisch p, t, k wurden behaucht, also zu ph, th, kh.

II. Die Medien indogermanisch b, d, g werden zu p, t, k.

III. Die neuentstandenen und die altererbten ph, th, kh wurden zu stimmlosen Spiranten, also zu f, þ, h, wie bh, dh, gh genau entsprechend zu stimmhaften Spiranten, also zu ƀ, đ, ʒ sich verwandelten.

IV. Durch das Vernersche Gesetz werden diejenigen f, þ, h, denen nicht der noch freie Akzent vorausging, im Inlaut zu ƀ, đ, ʒ, vermehren also die nach III entstandenen stimmhaften Reibelaute.

V. Der Stammakzent ersetzt den indogermanischen freien Akzent, und die ƀ, đ, ʒ wandeln sich unter verschiedenen Bedingungen und zu verschiedener Zeit zu b, d, g.

Diese zeitliche Aufeinanderfolge ergibt sich auf Grund der genannten vier, aus den Lautveränderungen des Germanischen selbst gefolgerten Schlüsse. Es folgt weiter, daß nicht die Stammesbetonung an den Lautverschiebungen schuld sein kann, wie man öfters behauptet hat, weil sie zur Zeit der unter IV genannten Veränderungen noch gar nicht vorhanden war; dazu stimmt, daß die Übergänge von I, II und III ganz unabhängig von einer angeblichen Stammbetonung in allen Stellungen im Wort durchgeführt sind. Das alles scheinen mir feste, unzweideutige Tatsachen.

Übersichtlich zusammengefaßt stellt sich uns also die germanische Lautverschiebung, wenn wir von Verners Gesetz absehen, so dar:

A. Periode emphatischerer, energischerer Aussprache der ererbten Verschlußlaute: es werden

a) indogermanisch p, t, k zu germanisch ph, th, kh und

b) indogermanisch b, d, g zu p, t, k (Zwischenstufe stimmlose Lenes).

B. Periode des Übergangs behauchter Laute in Reibelaute: es werden

a) indogermanisch ph, th, kh zu germanisch f, þ, h und

b) indogermanisch bh, dh, gh zu germanisch ƀ, đ, ʒ.

Diese zwei Hauptgruppen, in denen stimmlose und stimmhafte Laute deutlich in ähnlicher Weise behandelt werden, hat man seither noch nicht in ihrem inneren Zusammenhang erkannt. Die Gruppe A hat ihre phonologische Entsprechung noch heute im Süddeutschen, wo anlautende Tenues behaucht (thal „Tal"), die Medien aber stimmlos gesprochen werden.

Wir müssen nun zu den einzelnen Lautübergängen nach Entsprechungen sehen, zunächst in anderen indogermanischen Schwestersprachen, dann aber auch in nichtindogermanischen Sprachen.

a) Die unter I genannte Behauchung von indogermanisch p, t, k > ph, th, kh findet sich im Armenischen, wo indogermanisch p > h (offenbar über f), und t und k in der Stellung vor und zwischen Vokalen zu th und kh geworden ist. Auch im Phrygischen, das ja mit dem Armenischen Beziehungen aufweist, ist Tenuis zur Tenuis aspirata geworden (vgl. Jokl, Ebert, Reallex. s. v. Phryger 144; Kretschmer, Wiener Prähist. Zeitschrift 1932, 276); z. B.

altphrygisch δαχετ: neuphrygisch addaket. Dann aber hat das Thrakische und Illyrische diese Verschiebung von p, t, k > ph, th, kh: thrakisch Πίτταχος : Φίτταχος (auf Münzen) Dizacentus: Bithicenthus, Sarmizegetusa : –zegethusa. Illyrisch Gentius : Γένθιος, Βουτρωτός : Βουθρωτός, Πεθάλα : Petale u. a. (s. Jokl, Ebert, Reallex. 13, 289; 6, 48). Sogar das Makedonische scheint in ἀρφύς · ἱμάς einen Beleg für Behauchung zu bieten, da dies Wort wohl zu ἀρπεδόνη „Strick" gehört (s. Kretschmer a. a. O. 277). Das Oskisch-Umbrische wandelt im Wortinnern –kt– und –pt– zu –ht– und –ft– (z. B. Uhtavis = Octavius, scriftas: scriptae). Ebenso das Keltische (s. o. S. 41). An nichtindogermanischen Sprachen ist das Etruskische wichtig mit seinen wechselnden Schreibungen, z. B. leti : leϑial, veltne : velϑe. Auch in der vorindogermanischen Sprache Griechenlands begegnete dieser Wechsel (s. Schrijnen, MSL 23, 1927, 66); ebenso bei etruskischen Lehnwörtern im Latein. Noch heute wird im Albanischen die Tenuis p, t, k leicht behaucht — genau, wie wir im Süddeutschen behauchte Tenuis sprechen, z. B. Tal als thāl. Da das Illyrische weit nach Norden hin einst gesprochen wurde, Thrakisch und Armeno-Phrygisch aber auch einmal nachbarlich sich berührten, haben wir hier eine indogermanische Sprachgruppe, der das Germanische in diesem Punkt anzureihen ist: es ist eine südosteuropäische Sprachlandschaft.

b) Nachdem die alten p, t, k behaucht waren, erfuhren auch die alten Medien b, d, g eine Änderung und wandelten sich zu p, t, k. Daß diese Aufeinanderfolge so zu denken ist — und nicht, wie ich früher WuS 10, 12 ff. annahm, erst nach den von uns unter III und IV behandelten Erscheinungen — ergibt sich notwendig daraus, daß die schon unter I genannten Sprachen diesen Wandel kennen. Das Armenische verwandelt nämlich genau wie das Germanische, und zwar diesmal ohne Einschränkung alte indogermanische b, d, g zu p, t, k. Auch das Phrygische kannte sehr wahrscheinlich diesen Wandel. Desgleichen bietet das Thrakische in denselben Wörtern den Wechsel von b, d, g mit p, t, k, z. B. Briantikē: Priantae u. a. (s. Jokl Ebert, 13, 289); ebenso das Illyrische (Dasus : Tastus) und das Makedonische kánadoi = gnáthoi, krábatos = lateinisch grabatus „Bett" usw.) sowie Neuumbrische (Crabonie : Grabonie) (s. Kretschmer, Prähist. Zeitschrift 1932, 276). Diesmal geht diese Lauttendenz in einem Ausläufer sogar nach dem Skythisch-Iranischen hinüber in dem Fall Tánais: awestisch dānuš, ossetisch don „Fluß".[1]

---

[1] Auch das Keltische bzw. Irische hat Vergleichbares, doch sind diese Verhältnisse zu verwickelt, als daß sie hier behandelt werden könnten.

Auch die vorindogermanische Sprache kannte ihn, wie Lehnwörter aus ihr im Griechischen zeigen (Schrijnen, MSL 1927, 23, 66). Bekannt ist, daß das Etruskische wieder diesen Wechsel hat (Durdenius : turte, Lēda : latva, Pegasos : pecse usw.), wie wir schon oben S. 61 hervorhoben. Längst hat man als phonetischen Grund für diese Erscheinung festgestellt, daß dieser Wechsel von b, d, g : p, t, k auf sog. „stimmlose Lenes" deutet, und damit dürfte engstens zusammenhängen, daß die Behauchung der alten Tenues auf einer emphatischeren Druckverstärkung beruht: die Lautveränderungen I und II sind also voneinander abhängig, sie haben denselben phonetischen Grund. Dieser aber kann nur in einem dem Indogermanischen fremden Lautsystem gesucht werden, das keine reinen Medien kannte: der Unterschied zwischen den indogermanischen stimmlosen und stimmhaften Verschlußlauten ging nicht verloren, aber nachdem b, d, g als stimmlose „Lenes" gesprochen wurden, behauchte man emphatisch die alten p, t, k. Es ist ebenso sicher, daß für nichtindogermanische, „alteuropäisch-ägäische" Sprachen, mit denen das Etruskische zusammenhängt, diese „stimmlosen Lenes" bezeichnend sind. Andrerseits darf man das Germanische nicht von dem Armeno-Phrygischen, Thrakischen und Illyrischen in diesem Punkt losreißen, wenn es auch sichtlich am folgerichtigsten die Lautveränderungen durchführte; die germanische Lautverschiebung ist also damit geschichtlich aus ihrer Isolierung gelöst. Für alle diese Sprachen aber dieselbe Tendenz einer „phonologischen Ausweichung" anzunehmen, wie Kretschmer will (s. o. S. 86), ist an sich schon sehr unwahrscheinlich, wird aber deswegen als ganz unmöglich erwiesen, weil im Germanischen bh, dh, gh eben nicht zu b, d, g nach Ausweis des Vernerschen Gesetzes, sondern zu den stimmhaften Reibelauten ƀ, đ, ʒ geworden ist (s. dazu auch E. Hermann, Götting. gel. Anz. 1928, 194 f.). Hängt aber die germanische Lautverschiebung offenbar mit diesen anderen Sprachen bei den Veränderungen I und II zusammen, dann ist zu schließen, daß bei dieser ganzen Sprachgruppe — also Armeno-Phrygisch, Thrakisch, Illyrisch, Makedonisch (Keltisch) und Germanisch — ein und derselbe Anstoß zu diesem Wandel gesucht werden muß. Und das ist eben die Einwirkung des Lautsystems vorindogermanischer, alteuropäischer Sprachen, für deren Lautsystem „emphatische" p, t, k, zweitens „stimmlose Lenes" b̥, d̥, g̊, und drittens exspiratorische Betonung bezeichnend waren. Das Germanische hat hier nur geschlossener, straffer und folgerichtiger durchgeführt, was auch andere osteuropäische Sprachen in mehr oder weniger starken Ansätzen aufweisen. Damit aber

ergibt sich weiter, daß die Germanen bzw. ihre indogermanische Herrenschicht einmal in Osteuropa in der Nachbarschaft des Illyrischen, Armenischen, Thrakischen und Makedonischen gewesen sein müssen, als sie den Anstoß für ihre Verschiebungsakte I und II erhielten: denn es handelt sich um eine südosteuropäische Sprachlandschaft. Dasselbe wird auch durch den Vokalismus erwiesen; denn bekanntlich wandelt das Germanische kurzes altes o zu a (vgl. lateinisch octo : acht, rota : Rad usw.). Auch diesen Wandel darf man nicht isolierend für sich hinnehmen, sondern er kommt im Arischen, im Albanischen und im Baltischen vor. In solchen gemeinsamen Lautübergängen spiegelt sich der Vormarsch der Indogermanen, die nach Nordwesten vordrangen; sie deuten auf gemeinsames Durchwandern, Seite an Seite, in einer gewissen Zeit der Ausbreitung. Es leuchtet also ein, wie trefflich sich diese Folgerungen mit unseren Ergebnissen vereinigen lassen, während die Ansicht von der Urheimat der Germanen an der Ostsee auch hier wieder vor lauter Rätseln steht und Zusammenhänge leugnen müßte, die klar zu Tag liegen. Man überlege doch: zu sämtlichen Lautveränderungen des germanischen Konsonantismus finden sich Ansätze und Analogien in anderen indogermanischen und in nichtindogermanischen Sprachen Ost- und Südeuropas; wir erkennen alte Sprachlandschaften und die Tatsache der Völkermischungen: wie sollen da die Germanen, wenn sie als Reste unvermischter Indogermanen an der Ostsee zurückgeblieben wären, eben diese bezeichnenden Konsonantenverschiebungen und die Veränderung der Betonung wie im Etruskischen „zufällig", unabhängig d. h. „innersprachlich" durchgeführt haben! Das ist unmöglich. Das Bezeichnende und Einzigartige an der germanischen Lautverschiebung ist die folgerichtige Durchführung. Hier äußert sich der straffe Ordnungssinn der indogermanischen Herrenschicht bei den Germanen, die auch bei einer Revolution strenge Ordnung halten: die stimmlose Lenis drang nicht dauernd durch, wenn auch neuere Forschungen ergaben, daß die norddeutsche Media sich von der Tenuis weniger durch Stimmton als durch schwächeren Druck unterscheidet (s. Alfr. Schmitt, Teuthonista 7, 294 ff.); hinter Reibelaut war ja die reine, alte Tenuis auch erhalten geblieben. Ebenso ergab genauere experimentelle Forschung, daß der Schritt von reiner Tenuis zu behauchter Tenuis viel weiter ist als der von Aspirate zur Affrikata (Schmitt a. a. O. 2, 93). Daß die behauchten ph, th, kh weiter zu reinen Reibelauten wurden (III. Gesetz), ist phonetisch leicht begreiflich und hat in den alteuropäischen Sprachen, wie schon oben S. 61 erwähnt, die genausten Paral-

lelen, z. B. germanisch k > h wie in etruskisch echtur aus griechisch Héktōr, etruskisch archaze aus griechisch Arkás, germanisch p > f, wie in etruskisch ferse aus griechisch Perseus, t > þ, wie in etruskisch arthem aus griechisch Artemis, cluthumsta < griechisch Klytaiméstra usw. Aber es dürfte eine eigenartige Neuerung des Germanischen gewesen sein, entsprechend auch die stimmhaften behauchten Verschlußlaute, die bh, dh, gh, in stimmhafte Reibelaute verschoben zu haben. Zwar war auch sonst in den nordindogermanischen Sprachen diese Lautgruppe unbeliebt geworden; aber im Germanischen sind sie nicht wie in den Schwestersprachen ihres Hauchs verlustig gegangen, sondern unter den Einfluß der stimmlosen Reihe getreten: wieder ein Beweis für den folgerichtigen Ausbau des neuen Lautsystems! Ansätze dazu finden sich auch im Keltischen. Die Veränderungen der Periode A spielten sich also in einer südöstlichen Sprachlandschaft ab, die darauf folgenden der Periode B dagegen weisen auf bereits stärkere Loslösung der germanischen Sprache im Nordwesten.

Weitere sprachwissenschaftliche Einzelheiten erübrigen sich hier, wo es nur zu zeigen gilt, daß die germanische Lautverschiebung für Einwanderung der Indogermanen nach dem Norden spricht. Wir haben es mit Absicht vermieden, dies umstrittene Problem als ein eigentliches Beweisstück für unser Ergebnis zu verwenden. Denn es liegt ja auf der Hand, daß selbst, wenn die Erscheinungen der Lautverschiebung „innersprachlich" entstanden wären, dies nicht gegen eine Einwanderung der Indogermanen aus dem Osten sprechen würde. Wohl aber zeugt umgekehrt der Zusammenhang des I., II. und III. Aktes der Lautverschiebung mit ähnlichen Lautentwicklungen in osteuropäischen indogermanischen und in alteuropäischen vorindogermanischen Sprachen gegen eine indogermanische Urheimat an der Ostsee.

Auf die schwierige Frage nach der absoluten Chronologie der ersten Lautverschiebung kann und braucht hier nicht eingegangen zu werden; Lehnwörter aus dem Keltischen ins Germanische und aus dem Germanischen ins Finnische geben hier einige Anhaltspunkte. Aber man muß dabei zweierlei beachten, was meistens übersehen wird:

1. Bis sich das völlig einheitliche Neubild des germanischen Konsonantismus überall durchgesetzt hat, brauchte es lange Zeit und völlig einheitlichen, in sich geschlossenen Kulturraum.

2. Bei Entlehnungen von Sprache zu Sprache muß weitgehend mit der Möglichkeit von Lautsubstitution gerechnet werden, abgesehen von dem im einzelnen oft mehrdeutigen Schriftbild; für stimmlose Lenes z. B. gibt es bis heute keine besonderen Buchstaben! Auch bei behauchten Verschlußlauten und wirklichen Reibelauten (also z. B. kh und ach oder ich-Lauten) ist oft aus der Schreibung schwer zu klarer Trennung zu kommen.

Dazu kommt weiter die Verlegung des freien Akzents auf die Stammsilbe im Germanischen, eine Betonungsart, die auch im Irischen, Altlatein, wie im Etruskischen und Finnischen herrscht. Auch das Tschechische und Sorbische zeigt sie, aber das ist, weil das Urslawische freien Akzent hatte, jüngerem deutschen Einfluß zuzuschreiben. Erst seit dieser grundlegenden Betonungsverschiebung sind die Indogermanen ganz nach dem Norden gekommen und hatten damit einen neuen sehr starken Einfluß alteuropäischer Sprachen erfahren. Denn man mache sich klar, was es heißt, statt seither wechselnder Betonung in einem und demselben Wort auf einmal den starren Akzent auf der Wurzelsilbe durchzuführen, also z. B. statt patḗr : patrí auf einmal fáþar : fáþr zu betonen! Die Betonung schafft erst den Lauten eines Worts Leben und Rhythmus; wie will man diese radikalste Neuerung des Germanischen begreifen vom Standpunkt der Theorie, sie seien als letzte unvermischte Germanen in der Urheimat an der Ostsee geblieben? Was soll sie da veranlaßt haben, plötzlich ihre schwebende, mehr musikalische Wortbetonung zum starren exspiratorischen Anfangsakzent umzuwandeln? Das bliebe ein unlösbares Rätsel! Nun hat aber auch das Latein sehr wahrscheinlich in vorhistorischer Zeit einen solchen Anfangsakzent durchgeführt, wie die Verkümmerung der Mittelsilben zeigt, und auch der Teil des Keltischen, der mit dem Lateinisch-Faliskischen auch sonst engere Beziehungen hat, das sog. Goidelische, kennt Anfangsbetonung (s. o. S. 41). Es ist die allgemeine Ansicht, daß diese vorhistorische Anfangsbetonung im Latein auf etruskischen bzw. voritalischen, vorindogermanischen Einfluß zurückgeht, und so müssen diese Tatsachen zusammengenommen werden: Mit Italikern und einem Teil der Kelten erfuhren diejenigen Indogermanenstämme, die später Germanen wurden, neuen Einfluß alteuropäischer Sprachen, für die exspiratorischer, starrer Anfangsakzent sowie die Lautgruppen der Spiranten und stimmlosen Lenes bezeichnend waren. Der alte musikalische Akzent ist zuerst exspiratorisch geworden, ehe er auf der Stammsilbe sich festsetzte. Neue Art der Betonung, die sich grundsätzlich von der ererbten indogermanischen Akzentuation in zweierlei Hinsicht (s. o. S. 33) unterschied, und Erweiterung des Lautsystems um die zwei dem Indogermanischen fremden Lautgruppen, die (stimmhaften und stimmlosen) Reibelaute und die stimmlosen Lenes: das ist die wichtige Umgestaltung der indogermanischen zur germanischen Sprachform, wozu dann eine ganz neue Verwendung der formalen Mittel hinzukommt, die auf einer kritischen Neueinstellung zum überlieferten Spracherbe beruht

(s. o. S. 31): all das bliebe völlig unerklärt, wenn die Germanen stets in der indogermanischen Urheimat geblieben wären.

Wenn sich nun aber diese drei Eigenheiten, Anfangsakzent, Spiranten und „stimmlose Lenes" sämtlich in alten nichtindogermanischen Nachbarsprachen des Germanischen vereint finden, im Etruskischen und im Finnischen, so kann jeder historisch Denkende nur folgern, daß diese germanischen Neuerungen gegenüber dem indogermanischen Sprachzustand durch Beeinflussung seitens solcher alteuropäischen Sprachen vom Typus des Etruskischen erfolgt sind. Wir wissen nun, daß dazu alle historischen bzw. vorgeschichtlichen Voraussetzungen gegeben sind. Die Pflugkultur mit dem Ackerbau kam, wie wir früher sahen (S. 63), letztlich auf zwei Wegen aus Kleinasien nordwärts; solche Völker wie „Bandkeramiker" oder Megalithbauern müssen nichtindogermanische Sprachen geredet haben, die mindestens teilweise mit den ägäisch-kleinasiatischen Mittelmeersprachen ursprünglich zusammenhingen, wenn sich ihnen auch anderssprachige Stämme auf ihrer Kolonisierung des Nordens angeschlossen und gemischt haben mögen. Daß im Irischen solche Einflüsse vorindogermanischer Sprachen sich greifen lassen, wurde bereits erwähnt (oben S. 38). Sollte das nicht auch für das vorindogermanische Mitteleuropa zutreffen?

Die Sprachen der Bandkeramiker und Megalithleute sind verklungen, die indogermanische Sprache hat sie verdrängt. Aber es ist möglich, daß aus den Sprachen steinzeitlicher Ackerbauvölker in Mittel- und Westeuropa einige Lehnwörter in die Sprache ihrer indogermanischen Herrn übernommen wurden. Namentlich wird dies für Wörter mit Bedeutungsfeldern aus solchen Kulturgebieten zu erwarten sein, welche den Indogermanenstämmen seither unbekannt waren; auch Ortsnamen können solch vorindogermanisches Sprachgut bewahren. Für das Gebiet des Steinbaus, der für die Megalithkultur so bezeichnend ist, habe ich in der Abhandlung „Labyrinth" (Sitzungsberichte d. Heidelberger Akademie d. Wiss. 1932/3, I. Abhandl.) den Beweis zu liefern gesucht, daß tatsächlich solche „alteuropäische" Lehnwörter im Germanischen vorkommen, z. B. Flint „Stein", Felsen, Halle, Burg u. a. Es ergab sich aus solchen Beobachtungen, daß die Megalithvölker — vielleicht auch z. T. die „Bandkeramiker" — eine Sprache redeten, die mit Iberisch (Baskisch), Etruskisch, Ägäisch und alten (nichtindogermanischen, nichtsemitisch-hamitischen) Sprachen eine mehr oder weniger engere Beziehung hatte (a. a. O. 43). Haben sich die indogermanischen Sprachen in der Ost-Westrichtung ausgedehnt,

so weisen die Sprachen der vorindogermanischen Bauernvölker die Süd-Nordrichtung auf.

Für die Kultur dieser Völker erkennen wir als bezeichnend, daß sie Verbreiter der Pflugkultur waren und die Seefahrt auf weite Strecken betrieben. Ihre Religion war ein Vegetations- und Ahnenkult. Hier und da zeigen sich mutterrechtliche Züge; in ihrer Zählweise herrschte die „vigesimale Rechnungsweise" im Gegensatz zum indogermanischen Zehner- und dem babylonischen Zwölfersystem; d. h. die 20 bildet eine Einheit; man zählt $20 + 10 = 30$, $2 \cdot 20 = 40$, $2 \cdot 20 + 10 = 50$, $3 \cdot 20 = 60$ usw. So bei den Basken; in Resten aber auch im Französischen (quatrevingts), im Cymrischen, Bretonischen (20 = cymr. ugain, 30 deg ar ugain, 60 trigain usw.) und Irischen, im Albanischen und im Dänischen (s. Pott, Die quinare und vigesimale Zählmethode bei Völkern aller Weltteile, Halle 1847). Auch dürfte die Männertracht der Röcke — nicht Beinkleider —, die im Schotten- und Griechenröckchen vorliegt für diese Völker bezeichnend gewesen sein.

Damit ist unsere obige Beurteilung der ersten Lautverschiebung und des ganzen germanischen Sprachcharakters geschichtlich wohl begründet, und alles fügt sich zum geschlossenen, einheitlichen Bild. Wenn die germanische Lautverschiebung so einheitlich und fast ausnahmslos durchgeführt ist im Gegensatz zu den Schwestersprachen, wo wir nur Ansätze und Schwankungen haben, so ist der wahre Grund dafür nicht in phonetisch-sprachformalen Umständen, sondern in der geschichtlichen Entstehung des Germanentums zu sehen. Der megalithische Bauernadel und der Indogermanenstamm, der in ihr Land eindrang, verschmolzen organisch, langsam und von außen ungestört in einem einheitlich geschlossenen Lebensraum zu einem neuartigen Volkskörper, der sich von den Lebensbedingungen und der Geistesart der alten Wander-Indogermanen immer mehr unterschied; so ist eine neue Volkheit, eine geänderte Sprachgemeinschaft entstanden. Jetzt haben wir den geschichtlichen Grund für die Änderung der Sprachgemeinschaft an der Ostsee, und diese historischen Verhältnisse erklären zugleich die Änderungen, die man mit der ererbten Sprachform vornahm: geschichtlich lassen sich Durchsetzungen der Megalithbauern mit neuen Eindringlingen, den „Streitaxtleuten", nachweisen, also Indogermanisierung des jungsteinzeitlichen Bauernadels westlicher Herkunft; das erklärt das Anderswerden auch der seitherigen Indogermanen in Kultur und Geistesart, und dies wieder spiegelt sich in der sprachlichen Umgestaltung. Aus einer Abteilung Indogermanen wuchs so ein neuartiges, geschlossenes Volk, das sich

unterscheidet von der indogermanischen Art, und es entstand eine neue Sprache als Folge dieses Anderswerdens, das Germanische, das sich vom Indogermanischen deutlich durch Eigenheiten unterscheidet, zu denen die Laut- und Betonungsverhältnisse in der Sprache der Besiegten angeregt haben: solche Einflüsse hatten die Sieger zu einer Änderung und zielbewußten Umbildung ihrer seitherigen Sprechweise veranlaßt.

VIII. Bauern- und Kriegeradel

Der Hauptbeweis für diese Entstehung der Germanen aus der Unterwerfung des megalithischen Bauernadels durch Indogermanenstämme wird von prähistorischer Seite stets in der Tatsache zu sehen sein, daß das Verbreitungsgebiet der großen Steingräber, die mit der Megalithkultur Westeuropas zusammenhängen, und die Gegend, wo am frühsten vorgeschichtlich Germanen nachweisbar sind, sich vollkommen decken. Da die indogermanische Sprache gesiegt hat, so wurden die steinzeitlichen Bauern völlig von den Indogermanen unterworfen, und nicht umgekehrt, was auch aus chronologischen Gründen bei dem höheren Alter der Megalithkultur im Vergleich zum Auftreten der „Streitaxtleute" unmöglich ist; in den beiden Rassen, die für Germanen besonders bezeichnend sind, der nordischen und der dalischen, erkannten wir sogar körperlich die beiden Komponenten, die zur Herausbildung des germanischen Volkes geführt haben.

Es muß nun, nachdem uns die Entstehung der germanischen Sprache im vorigen Abschnitt in ihrem geschichtlichen Grund klar wurde, weiter versucht werden, die Eigenart der beiden, gleichsam elterlichen Anteile des Germanenvolks in einigen Hauptzügen uns klarzumachen und daraus dessen Wesensart zu verstehen. Da ist zu betonen, daß beide Ahnenstämme der Germanen die Adelsschichten bildeten über der dienstbaren Volksschicht der Fischer- und Jägervölker, der „höheren Sammler". Die Kulturströme, in die die beiden Stämme eingeordnet werden müssen, sind ganz verschieden; gehören die Indogermanen zu den wandernden Hirtenstämmen, wie sie in den Steppen Asiens entstanden und groß geworden sind, so stehen die steinzeitlichen Bauern des nordischen Kulturkreises am äußersten Ende einer Pflugkultur, die zunächst in Westeuropa ihre Blütezeit hatte, von da aber nach den Gebieten des mittelländischen Meeres bis nach Kleinasien als dem Ausgangs-

punkt zurückweist: dort die Ost-West-Richtung, hier eine nach Westen gekrümmte Süd-Nord-Bewegung, und wir sahen, daß diese Richtungen sich auch sprachlich nachweisen ließen. Dort nomadisierende Hirten, hier seetüchtige Bauern, die gutes Ackerland als Kolonien suchen.

Zuerst waren die Megalithleute erobernd ins Land gekommen, ein seekundiges Volk mit starkem Herrenbewußtsein. Sie bringen den Ackerbau, und zwar wurden von Anfang an Weizen, Gerste und Hirse gebaut. Man hat unter diesen drei Getreidearten die Bedeutung der Gerste mit Recht betont; sie ist auch im europäischen Norden wie im Süden die Hauptbrotfrucht gewesen und im Norden bis heute geblieben, weil sie schneller reift, also ertragssicherer ist als der Weizen. Aber der Schluß, daß deshalb die ersten Indogermanen, welche die Gerste gekannt hätten, in Norddeutschland oder Nordeuropa zu suchen seien, ist unhaltbar. Denn diese Getreideart wird seit ältesten Zeiten in südöstlichen Kulturländern angebaut, in Babylonien (sumerisch še, akkad. šeu), Indien, Persien, Ägypten, Palästina, Griechenland usw.; sie ließ sich vorgeschichtlich in Phrygien und am Dnjepr und vielen anderen steinzeitlichen Siedelungen Süd- und Mitteleuropas nachweisen.

Ja es läßt sich ein sprachlicher Beweis erbringen, daß die Gerste aus dem Süden durch die Megalithvölker dem Norden zugeführt wurde. Unser Gerste, althochdeutsch gersta verglich man längst mit lateinisch hordeum und griechisch κρῖ, κριθή „Gerste". Schon homerisch κρῖ aus *κρῖθ sieht ganz unindogermanisch aus, und keine Ablautkonstruktionen können das widerlegen. Nun ist auch armenisch gari „Weizen", garagar „Gerste" nicht zu übersehen; dies aber hängt unverkennbar mit georgisch qeri „Gerste", baskisch gari „Weizen" zusammen: die georgische Form aber ist nun wieder mit der homerischen engstens verwandt; das θ aber ist aus dem kaukasischen Pluralsuffix -ti entstanden, das an Nomina mit stammauslautender Liquida antritt (vgl. H. Schuchhardt, Rev. intern. des Etudes Basques 1913, 18; Braun, Urbevölkerung Europas und die Herkunft der Germanen 1922, 61; und zum Pluralsuffix Karst, Grundzüge einer vgl. Grammatik des Ibero-Kaukasischen, 1932, 158 f.). Damit ist klar, daß diese Wörter Gerste, hordeum, κρῖ, gari gar nicht urverwandt sind, weshalb sie sich auch lautlich den bekannten indogermanischen Regeln nicht fügen, sondern Lehnwörter aus dem Gebiet der Mittelmeersprachen. Auch versteht sich so, weshalb κρῖ bei Homer nur Singular, κριθαί nur Plural ist (s. Debrunner bei Ebert, Reallex. 4, I, 524). Aber das fremde Wort wurde eingekleidet und mit einem indogermanischen Wortstamm, der „Spitze" bedeutet (gheres- in lateinisch horreo, altindisch hr̥syati) und mit dem ähnlichen bheres- „Spitze" (in Borste, altindisch bhr̥ṣṭi- „Spitze" usw.) reimt (s. Verf., Reimwortbildungen 195), zusammengebracht wegen der Gerstengrannen: Der Fall ist ein lehrreiches Beispiel für den Trugschein einer Urverwandtschaft. Mit diesem Stamm bheres- „Spitze" hängt die Sippe von lateinisch bar „Spelt", got. bariz-eins „gersten-", angelsächsisch bere „Gerste" zusammen, während die Sippe von

griechisch ζεά „Spelt", litauisch jawaĩ „Getreide", altindisch yava– „Getreide", später „Gerste" usw. ein allgemeines Wort für „Getreide, Getreidekorn" darstellt, ohne genauere Einschränkung auf eine besondere Art.

Der Pflug war lange aus Holz, was auch die indogermanischen Bezeichnungen dafür aussagen.[1] In der Donaukultur dagegen hatte man die technische Verbesserung erfunden, einen Steinkeil, einen sog. „Pflugkeil" an einem Holzgestell anzubringen. Ebenfalls vom Süden, von gallisch-rätischem Gebiet, stammt die späte Erfindung des Räderpflugs, der eine spatenähnliche Pflugschar trägt, und den Plinius nat. hist. 18, 172 beschreibt. Er hat auch den Namen plaumorati überliefert; mag das Wort wohl auch verderbt überliefert sein, im ersten Teil steckt jedenfalls die Form *plo-(v)u–, die in altisländisch plógr, althochdeutsch pfluog fortgesetzt ist. Dieses Wort ist nicht indogermanisch, erstens weil Plinius bezeugt, der Räderpflug sei noch nicht lange erfunden, zweitens weil Wörter mit germanisch pl– (aus indogermanisch bl–) ganz spärlich sind; denn b– war ein seltener Anlaut in der indogermanischen Sprache.

Vor den Pflug wurde das Rind gespannt, das für die Pflugkultur bezeichnende Haustier; der vom Rind gezogene Pflug ist das ausgeprägteste Kennzeichen eigentlicher, bäuerlicher Ackerbaukultur. Denn vor ihr hatte man schon eine bescheidenere Art der Bodenbehandlung gekannt, den sog. Hackbau, der in den unteren Bevölkerungsschichten sich lange weiter erhalten hat. Auch das Rind als Zugtier vor Pflug und Wagen stammt aus Vorderasien; dies beweist auch die Sprache, insofern das gemeinindogermanische Wort für „Rind" (deutsch Kuh, lateinisch bos, griechisch bȗs, altindisch gaus– aus vorderasiatischem Sprachgebiet entlehnt ist (vgl. schon sumerisch gu(d) „Rind").

Auch Haustiere mit Ausnahme des Pferdes wurden gehalten, Schwein, Schaf und Ziege; man will ihr Fleisch und hält daher nur geringere Mengen dieser Tiere. Es ist unrichtig, das Schwein als ein für die Indogermanen bezeichnendes Tier anzusehen; es war im Norden längst vor der Indogermanisierung bekannt, ebenso wie der Hund, der ja wohl das älteste Haustier überhaupt ist, während sich z. B. die Katze erst recht spät im Norden und auch in Italien und Griechenland verbreitet hat.

Sehr alt ist die Bekanntschaft mit dem Apfel, den schon die höheren Sammelvölker als Wintervorrat dörrten; ich mache auf

[1] Gotisch hoha „Pflug", althochdeutsch huohili „Ackerfurche" zu litauisch šakà „Ast"; russisch sochá „Pflug": tschechisch socha „Gabelstange", litauisch žãgrė „Pflug": žagaras „dürrer Ast". Dazu kommt das früh, schon „vorgermanisch" entlehnte finnische kuokka „Erdhacke".

das auffallende Geschlecht aufmerksam: der Apfel gegenüber den weiblichen anderen Früchtenamen: die Nuß, Birne, Kirsche, Pflaume, Zwetschge, Quitte usw. Da dies gegen eine indogermanische Sprachgewohnheit verstößt, scheint hier ein nichtindogermanischer Einfluß durchgedrungen zu sein.

Man wohnte in schlichten, einräumigen Häusern, die man mit Zäunen umgab. Auch gab es wohl Fluchtburgen mit Wällen an geeigneten Orten, wo sich die Bewohner einer Gegend in Gefahr sammelten.[1] Die Männer besorgten den Acker und gingen auch auf die Jagd, die Frauen bestellten den Garten, mahlten das Getreide und verarbeiteten den Flachs, der von Süden her über die Donaukultur auch in Mittel- und Norddeutschland bekannt geworden war; aber in den skandinavischen Ländern fehlt der Flachs zur Steinzeit (s. Ebert, Reallex. d. Vorgesch. s. v., Schrader-Nehring, Reallex. 324, Hoops, Waldbäume u. Kulturpfl. 301); das ist immerhin auffällig und spricht wieder entschieden gegen die Annahme einer indogermanischen Urheimat im Norden, da Ausdrücke für Weben und Spinnen im indogermanischen Sprachgebiet seit alters und von Anfang an weit verbreitet sind. Das Wort für „Flachs" im besonderen ist unter den westindogermanischen Stämmen verbreitet.[2]

Die religiösen Anschauungen der jungsteinzeitlichen Bauern sind durch den ausgeprägtesten Ahnenkultus gekennzeichnet: man errichtet den Toten viel dauerhaftere Wohnungen aus Stein, wie sie Lebende nicht kannten. Das hängt enge mit dem Bauerndenken zusammen; aus dem Erdboden, in den man die Toten bettet, sprießen im Frühling die Saaten; ohne Erdreich verdorrt und stirbt jede Pflanze. Somit kommt man zum Glauben, die verstorbenen Sippenmitglieder, die Ahnen, spenden Segen und wirken weiter von ihrem Grabesaufenthalt in der Erde. Dieser Segen erstreckt sich aber nur auf die Sippe und ihren Grundbesitz; er ist schollengebunden, örtlich begrenzt. Somit werden die Ahnengrabstätten zu Mittelpunkten des religiösen Kultus allgemein, zu örtlichen Heiligtümern einer Gegend. Dem Bauern ist der Wechsel der Vegetation das wichtigste Erlebnis, der Wechsel von Saat und Ernte, von Blühen und Welken, von Sommer und Winter. Seine Kulturtat war es, die Gaben der Natur nicht einfach einzuheim-

---

[1] Vgl. die Gleichung griechisch pólis „Stadt", litauisch pilis „Schloß, Burg" altindisch pur- „Burg". Es ist dabei zu beachten, daß Wallburgen im Ostseegebiet kaum in alter Zeit nachweisbar sind.

[2] Griechisch linon, lateinisch linum, keltisch lin, althochdeutsch, altnordisch usw. lin(a).

sen, wie es die höheren Sammelvölker taten und tun, sondern selbst einzugreifen und die Fruchtbarkeit der Erde durch Pflügen, Säen und überhaupt durch planvollen Ackerbau zu beeinflussen, zu steigern und seinem Bedürfnis dienstbar zu machen. Das erste Pflügen im Frühjahr ist ein religiöser Akt, geradezu eine gottesdienstliche Handlung, und primitiv-urwüchsige Denkungsart bringt das Aufreißen der Furche und das Säen mit dem menschlichen Zeugungsakt zusammen: es gilt den Mutterschoß der Erde fruchtbar zu machen. Dazu bedarf es besonderer Bräuche, fördernder und abwehrender Handlungen. Die Frühlingssonne ist zum Gedeihen und Wachsen der Saaten so unbedingt nötig wie der befruchtende Regen. So kommt man zu der Vorstellung von der heiligen Ehe zwischen einem jugendlich-sonnigen Frühlingsgott und der Mutter Erde, die im Frühjahr geschlossen wird, und von deren heiliger Werdekraft alle Fruchtbarkeit in Pflanzen-, Tier- und Menschenwelt abhängt. Aber im Sommer und Herbst lockert sich dieses Ehebündnis, die Gatten trennen sich, wozu man die verschiedensten Gründe ersinnt; mit diesem Ende der heiligen Götterehe stirbt dann alles Leben dahin, der Winter kommt mit seinem Frost, seiner Starre, seiner Unfruchtbarkeit. Die Sonnenwendfeste haben daher große Bedeutung und werden feierlichst begangen: im Sommer sucht man noch möglichst viel heilige Sonnenkraft für Herbst und Winter einzusammeln und aufzuspeichern; bei der Wintersonnenwende gilt es, das Wiederkommen der Werdekraft, den Sieg der Sonnenmacht durch magische Zauberhandlungen zu fördern und zu steigern.

Man sieht, diese Bauernreligion ist ganz auf den Wechsel der Vegetation gegründet und stark erdgebunden; der Gesichtskreis ist eng, örtlich beschränkt, schollengefesselt. Die Seßhaftigkeit brachte Einengung, lockerte das völkische Gefüge und zog den Sinn auf die Erdscholle und ihr Gedeihen nieder. Menschen- und Pflanzenleben sieht man von demselben Gesichtspunkt; auch für die lebenden Sippengenossen bleibt der tiefste Halt die wurzelhaft gedachte Ahnenreihe unter der Erde, durch deren Kraft auch die Familie immer neue Sprossen treibt. Es haben sich gewisse Symbole entwickelt, die in Zeichnungen auf Grabplatten und anderen megalithischen Denkmälern sich finden und wieder den Zusammenhang des „nordischen" Jungsteinzeitkreises mit dem westeuropäischen Mittelpunkt der Megalithkultur beweisen. Diese religiöse Kultsymbolik der ausgehenden jüngeren Steinzeit zu vergleichen, in ihren örtlichen Sonderformen zu beobachten, ihren Ausgangspunkt, Zusammenhang und ihre Ausbreitung zu verfolgen, ist

eine der dringendsten Aufgaben der Vorgeschichte. Darauf hingewiesen und ein reiches Material dafür gesammelt zu haben, ist ein großes Verdienst Herman Wirths, der dann freilich in der Deutung und geschichtlichen Bewertung dieser Denkmäler n. m. A. einen Irrweg eingeschlagen hat. Hier ist es unmöglich, auf Einzelheiten einzugehen, ohne die sich über dieses neue, erst angebrochene Forschungsgebiet noch nichts darstellen läßt; an anderer Stelle werde ich auf diese sehr schwierigen Fragen zurückkommen. Hier mag nur noch erwähnt sein, daß die jungsteinzeitlichen Bauern noch keine eigentliche Schrift gekannt haben, wohl aber Zeichen teils symbolischer, teils magischer Art, Eigentumsmarken, Kerbbilder, Schutzamulette; die Erfindung einer richtigen Schrift, die über die Rebusdarstellung und Silbenschrift ging, ist im Südosten des Mittelmeergebiets erfolgt.

Die germanische Runenschrift als geschlossenes System ist nicht sehr alt; die bisher älteste Runeninschrift befindet sich auf der Speerspitze von Kovel (in Wolhynien) und gehört etwa der Zeit um 250 n. Chr. an. Die Runenschrift ist bei Südgermanen entstanden, wahrscheinlich indem man die Buchstaben eines im Voralpengebiet ansässigen keltisch-nordetruskischen Alphabets zum Muster nahm. Sie diente zunächst lediglich magisch-religiösen und nicht praktischen Zwecken. Daher ist es zu verstehen, daß auch manche uralte magische Zeichen, wie sie bis in die ältere Steinzeit hinaufreichen, in das Alphabet eingereiht wurden. Finden wir doch auch auf den Runendenkmälern selbst neben der eigentlichen Inschrift öfters solche magische Zeichen, die auch Tacitus mit seinem Ausdruck „notae" meint (Germania c. 10), und neben dem geschriebenen Wort sehen wir gelegentlich eine bildliche Darstellung, die jenes ergänzt und verstärkt. Buchstabenzauber, Geheimschreibungen und dunkle Zauberworte, wie alu oder tuwatuwa beweisen weiter den durchaus magischen Charakter der ältesten Runendenkmäler.

Unter den magischen Zeichen finden wir das Kreuz und auch das weit verbreitete Hakenkreuz, das im Norden das Symbol der Götter aus dem Asengeschlecht, also Odins und vor allem Thors, geworden ist; seine ursprüngliche Bedeutung war der Hinweis auf das rollende Sonnenrad, es war das Symbol des ewig wechselnden Jahreslaufs.

Unter den Formen des Fruchtbarkeitszaubers mag die Umfahrt auf einem von Rindern gezogenen Wagen als heilige Prozession durch das Ackerland besonders erwähnt sein; oft steht ein Thronsessel auf dem Kultwagen, auf dem man sich die fruchtbarkeit-

bringende, weibliche Gottheit sitzend denkt; doch hat man wohl auch gestorbene Häuptlinge in dieser Weise durchs Land gefahren, um die Fluren zu segnen. Eigentliche Götterbilder haben die steinzeitlichen Bauern nicht gehabt, und darin unterscheidet sich die westeuropäisch-nordische Pflugkultur von ihrem kleinasiatisch-orientalischen Ausgangspunkt; sie wird, je mehr sie dem Norden sich nähert, enger und erdgebundener.

Ganz anders ist das Bild, das wir uns von den nordwest-indogermanischen Völkerstämmen machen müssen, welche diese gelockerten Bauern Norddeutschlands sich schnell und mühelos unterworfen haben: sie sind fast auf allen Gebieten ihnen entgegengesetzt.

Nicht gelockert und seßhaft geworden, wie der megalithische Bauernadel, sondern dichtgeballt, in sich verstärkenden Wellen fluten sie von Osten herein; ein ernstlicher Widerstand war da aussichtslos. In ihrer Heimat, den Steppen Eurasiens, lebten sie gleichsam in dauerndem Kriegszustand. Ihr Stolz sind die großen Viehherden, die man weit über den Fleischbedarf hielt, und auf denen der Reichtum beruht (lateinisch pecunia „Geld": pecus, gotisch skatts „Geldstück", altfriesisch sket „Geld, Vieh": alt-slawisch skotŭ „Vieh, Geld"); namentlich Rinder und Schafe. Dagegen ist im Veda und Awesta nicht von Schweinezucht die Rede, und schon Ktesias bezeugt, in Indien komme das Tier nicht vor. Erst als bei ihren Wanderungen die westlichen Indogermanenstämme auch den Ackerbau kennen und ausüben lernten, als wälderreichere Gegenden mit Eichen die Schweinezucht begünstigten, haben sie auch die Zucht dieses Tieres betrieben. Auch die Ziege war kaum von Anfang an indogermanisches Tier; erst in gebirgigeren Gegenden ist es gezähmt worden, wozu auch die dürftigeren Wortgleichungen für dieses Tier passen.

Die großen Tierherden gestatteten den indogermanischen Stämmen schon früh einen ausgedehnten Handel, und Kaufleute werden es gewesen sein, die von fruchtbarern, besseren Gegenden im Westen erste Kunde brachten.

Das bezeichnende Haustier der Indogermanen war, wie wir schon früher betont haben (oben S. 49), das Pferd, das aber noch nicht als Zugtier zu niedriger Dienstleistung gebraucht wurde; es diente nur zum Ziehen des Streitwagens und zum Reiten; es wurde schon früh ein richtiger Pferdesport bei den Indogermanen getrieben. Das Pferd wurde als feierliche Gabe den Göttern geopfert, nach dem Pferd werden gern Eigennamen geprägt.

Den Ackerbau, den sie beim Wandern nach Westen kennen lernten, haben die Indogermanen nie geliebt; sie ließen, wo irgendmöglich, diese lästige, aber nötige Arbeit den Unterworfenen. Auch wechselten sie dauernd die Gegend; sie waren noch keineswegs mit der Scholle verwachsen. Voll Eroberungsdrang beim Leben inmitten feindlicher Völker blieben sie stets kampfbereit, wehrlustig und gefahren-gestählt. Sie wurden überall Herren, Adelsschicht und wählten aus ihrer Mitte sich Führer und Häuptlinge. Tatsächlich lassen sich seit dem Auftreten von Indogermanen Fürstengräber nachweisen, die in deutlichem Gegensatz zu den Ahnengrabstätten des neolithischen Bauernadels stehen. Man opferte dem gestorbenen Fürsten Gefolgsleute, Knechte, Tiere und gab ihm viel Gerät mit. So sind z. B. die Gräber von Leubingen a. d. Unstrut und von Göhlitzsch bei Merseburg zu beurteilen.

Ein seefahrendes Volk sind die Indogermanen nicht gewesen, obwohl einzelne Stämme von ihnen, als sie ans Meer kamen, die Schiffahrt schnell erlernten. Das Wort für „Meer" (lateinisch mare, gotisch marei usw.) hat man in seiner Bedeutung für die Urheimat der Indogermanen weit überschätzt, indem man es ganz unbegründet auf die Ostsee deuten wollte, ein ganz irriger Fehlschuß. Denn einmal könnte man ebenso gut Schwarzes Meer, Aral- und Kaspische See darunter verstehen, und gerade im Deutschen wird Meer, das ja mit Moor ablautet, auch von ganz kleinen, stillen Gewässern gebraucht, z. B. „Steinhuder Meer", vgl. auch Marsch „Sumpfniederung". Die indogermanischen Sprachen, die uns am ältesten literarisch bezeugt sind, Griechen und vedische Inder, kennen das Wort nicht, wohl aber begegnet es im Koreanischen (mod, wo d aus r entstanden ist); die Griechen haben das ungriechische thálatta (vgl. Hesychs dalánchan Acc. „Meer"). Homer redet von den „feuchten Pfaden" der See, oder man überträgt einem alten Wort für „Fläche", pélagos, den neuen Sondersinn „Wasserfläche, Meer". Auch die vedischen Inder sprechen mit deutlichem Schauer von dem Meer, „wo es keinen Halt und keine Schranke gibt". Natürlich haben die Indogermanen Wasserläufe, Flüsse, Seen gekannt, und auch der Begriff des Ruderboots ist ihnen geläufig; aber ein Seefahrervolk sind sie gewiß nicht gewesen, was man aber bei der Annahme einer Urheimat an der Ostsee erwarten müßte. Man sieht, diese Hypothese ist kulturgeschichtlich ganz unhaltbar: weder sind Germanen — was sie als Reste gebliebener Indogermanen nach der Ostsee-Hypothese sein müßten — ein Reitervolk, und nicht an der Ostsee ist das Pferd gezähmt worden aus einem streifenden Wildtier, noch sind umgekehrt die Indogermanen ein See-

fahrervolk. Auch ist es längst aufgefallen, daß das ganze germanische Sinnfeld für „Seewesen" mit einer Menge von Wörtern besetzt ist, die sich aus dem indogermanischen Sprachschatz nicht ableiten lassen, darunter das Wort „See" (gotisch saiws) selbst, das bis zum heutigen Tag gerade bei der Küstenbevölkerung — im Gegensatz zum binnenländischen „Meer" — in Gebrauch ist.

Für die Indogermanen, welche vorgeschichtlich die „Streitaxtleute" sind, ist bezeichnend die Bestattung im flachen Grab mit der Steinaxt und dem geschweiften Becher als Beigaben. Diese Art der Bestattung ist in ganz anderen religiösen Vorstellungen begründet und auch kulturgeschichtlich leicht verständlich. Steinerne mächtige Erbbegräbnisse konnten die stets langsam den Wohnort wechselnden Indogermanen nicht anlegen. Aber sie waren auch nicht von einer örtlich beschränkten, segenspendenden Wirkung der Toten überzeugt. Im Gegensatz zu den schollengebundenen Ahnenstätten der Megalithbauern glaubten die Indogermanen vielmehr an einen gemeinsamen Aufenthalt der Toten in einer abgelegenen, menschenfernen Gegend; dunkle Felsschlünde führten da hinab, und ein Gewässer, ein Fluß oder Teich schied das Land der Abgeschiedenen ab. Man glaubte nicht an ein mehr oder weniger körperhaftes Weiterleben im Grab, an „lebende" und „lebenspendende Leichen", sondern man stellte sich die „Väter" als schattenartige, schwebende Gebilde vor, als „Hauchseelen". Man verehrte sie wohl mit gewissen Speiseopfern, aber nur um sie zufriedenzustellen, abzufinden und nicht zu reizen. Nach der Darbringung der Gaben wies man sie entschieden in ihr Reich zurück mit der Feststellung, jetzt sei das Opferfest aus. Daraus ergibt sich deutlich der Schauer und die Angst vor den Toten, vor denen man Ruhe haben will.

Nicht die Erscheinungen des Vegetationswechsels, nicht die mütterliche Erde sind bei den Indogermanen für die Religion grundlegende Erlebnisse und Eindrücke, sondern Licht und Feuer. Wohin sie auch wanderten, stets wölbte sich über ihnen der gleiche Himmel, wo man sich die den Menschen wohlwollenden Götter wohnen dachte. Und von diesen Lichtgöttern leiteten die Vornehmsten ihr Geschlecht ab, und man nannte den mächtigen Himmelsherrn den „Vater": in griechisch Zeus patēr, lateinisch Juppiter, altindisch Dyauṣ pitar liegt die sicherste indogermanische Gleichung eines Gottesnamens vor. Daneben verehrte man den kriegerischen Götterhelden, der die Unholde der Nacht bekämpft, zwei rossetummelnde Götterzwillinge, die sternverbundenen Dios-

kuren, und einen göttlichen Schützer der Herden, dessen Name in den urverwandten Wörtern griechisch Pān = vedisch-indisch Pūṣan vorliegt. Das Feuer war der besondere Menschenfreund, und alte Sagen erklärten, wie es vom Himmel zu den Menschen gekommen war. Der Feuergott war der Freund im Hause, der „liebe Gast", und nachts verscheuchte sein Schein die Feinde der Herden, die Unholde der Finsternis. Ins Feuer legte man Opfergaben, die es im Rauchwirbel zu den Göttern brachte; Feuer wirkt auch in der Sonne, die als Weltenfeuer galt, Feuer schafft Licht, aber Feuer wirkt auch im Menschenleib und erzeugt die Lebenswärme.

Damit versteht man, wie schließlich ganze Indogermanenstämme, die sog. „Urnenfelderleute" zur Leichenverbrennung übergingen. Es war nicht, wie man meistens annimmt, ein Bestreben zur Unschädlichmachung und Vernichtung des Toten, was diese umwälzende Bestattungsart herbeigeführt hat, sondern im Gegenteil eine besondere Ehrung, die zunächst nur den Fürsten zukam. Jener Glaube an ein düster-graues allgemeines Schattenreich als den gewöhnlichen Aufenthaltsort der Toten erfuhr insofern eine Erweiterung, als man auch bei fast allen altindogermanischen Völkern die Vorstellung von einem lichten, glanzerfüllten Totenparadies kennt, in das freilich nur Auserwählte gelangen können, nur besondere Götterlieblinge.

Wenn nun der Fürst von den Göttern des Lichtes stammt, wenn Leben mit der Feuerwärme im Körper zusammenhängt, wenn man die für das Lichtreich bestimmten Gaben ins Opferfeuer legte, mußte man bald auch zu der Sitte übergehen, besonders vornehme Tote zu verbrennen, um ihnen die Einkehr ins ewige Lichtland zu sichern. Allmählich hat sich diese Sitte dann auch bei weiteren Volksschichten unter indogermanischer Herrschaft verbreitet, um längere Zeit üblich zu werden, bis der Totenglaube der Bauernbevölkerung durchdrang und die Erdbestattung wieder bewirkte. Die Götter dachte sich, wie schon aus dem Angeführten hervorgeht, der Indogermane in menschlicher Gestalt; eine ganz scharfe Grenze zwischen Gott und Mensch gibt es nicht: die Menschen stammen ja in ihrem Adel von den Göttern, und Menschen mit besonderen Verdiensten können wieder ins Götterland eingehen. Mischwesen aus Menschen- und Tierleib haben die Indogermanen nicht gekannt. Die Sonne wird als Scheibenrad eines Wagens gedacht, das Pferde ziehen; man könnte dies als indogermanisches Gegenstück zum neolithischen Rinderwagen der Erdgöttin bezeichnen. Es gab einen reichlichen Sonnen-, Licht- und

Feuerkultus, obwohl die Sonnenwenden selbst geringere Bedeutung hatten.

Aus der langsamen Vermischung dieser beiden, in vielem entgegengesetzten Adelsschichten über der dienenden Bevölkerung der einstigen höheren Sammler hat sich das germanische Volk gebildet, in dem sich die Anlagen und Anschauungen des elterlichen Erbes seltsam vermengen. Das Ergebnis ist manches Widerspruchsvolle und Auffällige germanischen Wesens, in dem je länger je mehr die bäuerlichen Elemente sich durchsetzen, ohne je die indogermanische Lebensanschauung völlig zu verdrängen.[1] Natürlich hing das auch mit der Landesnatur zusammen: in fruchtbareren Gegenden, wo der Ackerbau besonders blüht, z. B. in Dänemark und Südschweden, mußte von selbst das bäuerliche, mütterliche Erbe sich leichter durchsetzen als bei Bewohnern von felsigen Gegenden, wie in Norwegen oder unmittelbar an der Küste und in der Heide. So entsteht das seltsame Bild von Bauern, die es doch stets unruhig zu Kriegen und Wanderungen drängt, von Bauern, die im Grund den Beruf verachten, von dem sie leben, von Bauern, die lieber auswandern und sich mit dem Nachbar herumschlagen, als etwa den reichen Urwald roden. Wirklichkeitssinn und Unendlichkeitssehnsucht sind gerade in ihrem Widerspruch das Kennzeichen der germanischen faustischen Seele. Das hat man oft beobachtet, aber noch nie erklärt; wir kennen jetzt den Ursprung dieser germanischen Sinnesart. Geben sich die Germanen mit recht wenig Liebe dem Ackerbau hin, was Cäsar und Tacitus ausdrücklich bezeugen (Caesar, bell. Gallic. VI 22 u. 29), so steht die Viehzucht sehr in Blüte; von Milch und Fleisch lebten die Germanen vorzugsweise (Caesar VI 1). Pferde und Rinder sind Fürstengabe, Hochzeitsgeschenke und Wergeldbuße. Das ist indogermanisches Erbe. Noch zu Tacitus' Zeiten leben die freien Germanen von der Arbeit ihrer unfreien Knechte; sehr unbäuerlich liebt man Waffenhandwerk, Raubzüge und, wie schon die Indogermanen, Spiele. Die Jagd wird besonders gern betrieben. Wären die Germanen unvermischte Indogermanen, so bliebe ein Rätsel, daß dieses Volk nicht ebenfalls abgewandert wäre, denn Wanderlust ist eine indogermanische Eigenschaft seit ältester Zeit, die ja auch bei der germanischen Herrenschicht dann wieder durchbricht. So aber hemmten die schwerfälligen und bedächtigen Megalithbauern dalischer Rasse den alten unrastigen Wandertrieb ihrer indogermanischen Herrn. Auch alkoholische Getränke haben die Germanen,

[1] Siehe dazu Verf., Deutscher Geist, 1932, zweiter Vortrag.

wie schon die Indogermanen, sehr geliebt; man muß freilich wissen, daß der Rauschtrank bei den Indogermanen ein wichtiger Bestandteil des religiösen Kultus gewesen ist: in der Anregung und Beschwingung des Lebensgefühls, die sein Genuß brachte, sah man das Wirken göttlicher Kraft; der Rauschtrank hatte eine Art sakramentale Bedeutung, und es wurden Sagen erzählt von Göttern, die den Wundermet zuerst herstellten.

An der Küste lernte die neue Herrenschicht bald die Schiffahrt und Seemannstüchtigkeit dem seitherigen Adel ab, und auf der Wasserfläche ließen sich besonders kühne Raub- und Streifzüge unternehmen. An der Küste, wo die Fesseln der Scholle, die bebaut sein will, weniger spürbar sind, hat sich denn im Wikingergeist länger als im Binnenland der kühne Wagemut und Eroberungsdrang erhalten.

In aller Ruhe und Abgeschlossenheit von anderen Kulturkreisen bildete sich das germanische Volk heraus, durch das deutsche Mittelgebirge südlich begrenzt. Äußerlich siegte im großen und ganzen zunächst die Lebensform des Bauernadels, vermehrt durch eine besonders gepflegte Viehzucht. Aber innerlich hatte der müde, erdgebunden und schwerfällig gewordene jungsteinzeitliche Adel durch die Indogermanisierung und langsame Verschmelzung mit den neuen Herren eine wertvolle Blutauffrischung erfahren. Die Gegensätze väterlicher und mütterlicher Erbanlage brachten eine gesteigerte innere Spannung, und die Herrenschicht indogermanischer Herkunft war stark genug, sich geistig nicht durch längere Seßhaftigkeit kleinlich und abenteuermüde machen zu lassen; im mütterlichen Erbe aber wirkt bis heute der Typus des starken, oft starren, beharrenden Grundherrn und Gutsbesitzers nach. Eine unerschöpfliche Volkskraft bildete sich neu heraus, um den Germanen, wenn ihre Stunde kam, die Führung der europäischen Geschichte zu sichern, um sie die Erben und Nachfolger anderer Kulturen werden zu lassen, deren Blüte mittlerweile die sprachverwandten Volksstämme derselben indogermanischen Herkunft heraufgeführt hatten. Zur indogermanischen Organisationsgabe und Tatkraft war die bäuerliche Ursprünglichkeit und Erdverbundenheit gekommen, und dieser Bund erzeugte die wuchtige Urkraft des Germanentums.

IX. Die indogermanische Völkerwanderung

Um dem Bild von der Entstehung des germanischen Volkes den weiteren Rahmen zu geben, ist es nötig, ganz kurz auch einen Blick auf die Herausbildung der übrigen indogermanischen Völker zu werfen; dies wird zugleich lehren, daß auch diese ähnlich wie die Germanen entstanden sind durch Unterwerfung anderer Völker und Übernahme und Umbildung anderer Kulturen; denn es ist eine grundsätzlich verfehlte Anschauung, zu glauben, die Indogermanen seien gleichsam nur auseinandergefallen und in kulturlose, fast menschenleere Gebiete gekommen, in denen sie erst eine Kultur begründet hätten. Zugleich gilt es die Übergänge aus der vorgeschichtlichen in die frühgeschichtliche Zeit zu finden, um unser Bild von der Ausbreitung der Indogermanen geschichtlich genauer festzulegen.

Südlich des deutschen Mittelgebirges, das noch in nordischen Sagen der Edda als Myrkviðr „Dunkelwald" erwähnt wird, stießen westliche Indogermanenstämme auf die Bandkeramiker der Donaukultur. Aus der Vermischung mit ihnen gehen die Kelten hervor, die sich in Mitteleuropa stark ausdehnten; durch die burgundische Pforte stoßen sie auf Ligurer und dann in das Bereich der westeuropäischen Kultur Frankreichs und haben hier schwere Kämpfe, die ihnen aber den Weg bahnen sowohl zur Besiedlung der britischen Inseln als auch zur Überschreitung der Pyrenäen. Der Name „Keltiberer" bezeugt noch die Vermischung indogermanischen Adels mit den westeuropäischen, iberischen und aquitanischen Völker, die weit bis in die historische Zeit Südwestfrankreich innehatten.

Nun spalten sich die keltischen Mundarten heute in zwei große Gruppen, in den irisch-gälischen und den britannischen Zweig:

I. Irisch-gälisch oder Goidelisch zerfällt in
   a) Irisch in Irland.
   b) Schottisch im schottischen Hochland und den westlich ihm vorgelagerten Inseln.
   c) Manx, die Mundart der Insel Man.

II. Britannisch zerfällt in
   a) Cymrisch in Wales.
   b) Kornisch, jetzt ausgestorbene, aber aus dem Mittelalter bezeugte Mundart von Cornwall.

c) Bretonisch, die keltische Mundart in der Bretagne, die nicht etwa ein Rest des Gallischen in Frankreich darstellt, sondern von England aus seit dem 5. Jahrhundert durch Auswanderer eingeführt ist.

Diese Einteilung gründet sich auf lautliche Eigenarten, namentlich auf die Behandlung der alten qu-Laute, die im Irisch-Gälischen als k, im Britannischen aber als p erscheinen; da nun derselbe Lautgegensatz auch in den italischen Dialekten besteht, nämlich einerseits zwischen Lateinisch-Faliskisch, andrerseits Oskisch-Umbrisch, so hat Walde hier Zusammenhänge angenommen, und gewiß mit Recht. Freilich zwingen diese Tatsachen, gegen die Begriffe „Urkeltisch“, „Uritalisch“ usw. sehr mißtrauisch zu werden. Die Einheit eines Sprachgebiets braucht nicht auf eine gemeinsame Vorstufe zurückzugehen, sondern kann auch aus einer Zusammenzwingung und Ausgleichung ursprünglich verschiedener und mundartlich abgetönter Sprachen entstanden sein. Wir müssen viel mehr mit der Dynamik im Sprachleben rechnen, Völker- und Sprachwellen fluten hin und wider, und meistens ist die Entstehung der indogermanischen Einzelvölker ein viel verwickelterer Vorgang gewesen, als man rein sprachlich infolge übersichtlicher Schematisierung glauben mochte.

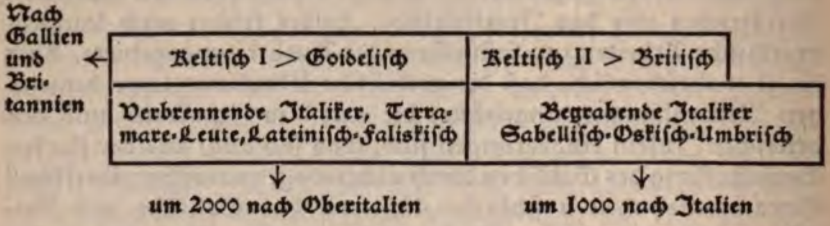
Wenn man in Süd- und Westdeutschland auch zweifellos das keltische Kerngebiet sehen muß, so wissen wir doch bereits, wie vor dem Einbruch indogermanischer Stämme hier Völker sich befehdeten, wie die „Glockenbecherleute“ kurz vor den Indogermanen ostwärts stießen (s. o. S. 67). So mögen auch unter der Indogermanenherrschaft noch viele Völkerverschiebungen im einzelnen vor sich gegangen sein, besonders wichtig ist der illyrische Einfall von Osten her (s. u. S. 138). Sehr im Gegensatz zu der Entstehung des germanischen Kulturkreises war das Keltengebiet weder örtlich so deutlich abgegrenzt und südlichen Kultureinflüssen entrückt, noch konnte so lange Zeit hindurch eine wirklich organische Durchdringung und Verschmelzung der neuen mit den seitherigen Herren eintreten, wie das im Norden mit dem Megalithadel geschah. Die Donau-Bandkeramiker waren von vornherein viel gelockerter, demokratischer, und so war hier anderen Völkern viel eher selbständiges Nebeneinanderwohnen möglich als im Norden.

Nun läßt sich der erwähnte Dialektgegensatz von p- und q-Mundarten des Inselkeltischen auch im Festlandkeltischen beobachten (s. o. S. 40). Für das Britannische ist weiter bezeichnend, daß die alten silbischen $\mathring{m}$, $\mathring{n}$ zu am, an wurden, und das Gallische geht meistens mit dem Britannischen (z. B. cant „100“ = cymrisch cant,

riisch cét aus *kent–). Aber es heißt gegenüber cymrisch ban „Horn“, das gallisch als *bannon– wegen romanischer Formen anzusetzen ist, lacus Benācus „gehörnter See“, oder *Canto-bennon wie irisch benn (s. L. Weisgerber, Die Sprache der Festlandkelten, 20. Ber. d. röm.-german. Kommission, 1931, 185 f.). Also war auch das Gallische mundartlich gespalten nach eben den lautlichen Kennzeichen wie das Inselkeltische. Leider fehlen noch lautgeographische Arbeiten zur Feststellung der Ausbreitungsgebiete. Aber es ist wahrscheinlich, daß die goidelische Mundartgruppe denjenigen Keltenstämmen angehörte, die zuerst in Frankreich und den britischen Inseln eingedrungen sind, was sich auch aus der starken Beeinflussung des Gälischen durch nichtindogermanische, „iberische“ Sprachgewohnheiten schließen läßt, die das Gallische und Britische wohl nie in diesem Maße erfahren haben. Außerdem lassen sich auch archäologisch zwei verschiedene Wellen keltischer Einwanderung in die britischen Inseln im Abstand etwa eines Jahrhunderts nachweisen: die erste Flut erfolgte vom Kanal her um 300, ein zweiter Stoß um 200 v. Chr. Nehmen wir dies nun zusammen mit jener Dialektspaltung des Italischen, so kann kaum der Schluß vermieden werden, daß die q-Kelten und q-Italiker einstmals nördlich der Alpen benachbart waren und westlicher als die ebenfalls benachbarten p-Kelten und p-Italiker saßen. Beim Vordringen der Indogermanen in die bandkeramische Donaukultur stießen einige Stämme auf die Pfahlbauern der späten Steinzeit und unterwarfen sie; dieses Volk, das nicht genügend Wohnraum nördlich der Alpen hat, zieht über die Alpen und siedelt in den Terramaren Oberitaliens. Daß damit die Römer und Latiner zusammenhängen, läßt sich u. a. aus dem seltsamen, rechteckigen Grundriß folgern, der in den oberitalischen Terramaren und — in der Roma quadrata wiederkehrt (s. E. Täubler, Sitzungsberichte d. Heidelberger Akademie d. Wiss. 1931/32, 2. Abh.). Aber dann kam es viel später zu einem zweiten indogermanischen Einfall in Oberitalien, offenbar über die Ostalpen, der die später sabellischen Stämme brachte. Diese aber hatten sich offenbar von den mehr im östlichen Süddeutschland wandernden p-Kelten abgespalten. Diese Auffassung der Sachlage erfährt dadurch eine Bestätigung, daß sich die zunächst sprachlich getrennten zwei italischen Einwandrergruppen offenbar auch prähistorisch trennen lassen, nämlich als „verbrennende“ und „bestattende“ Italiker. Der Pfahlbauperiode gehören die verbrennenden Italiker an, die sprachlich Latiner sind und die fruchtbaren westlichen Küstengebiete besetzen. Die bestattenden Umbro-Sabeller kommen erst Jahrhunderte später, halten sich

gar nicht in der Poebene auf und strömen gleich nach Süden; aber es blieben ihnen nur noch die Gebirgsgegenden übrig, da die Küste von dem früher gekommenen Bruderstamm bereits besetzt war; erst in Apulien und in Campanien kamen sie endlich an die See.[1]

Schematisch dargestellt:



Um 1000 v. Chr. war so Mittelitalien von Indogermanenstämmen besetzt, als die seefahrenden und seeräubernden Tyrrhener sich in Etrurien festsetzten und hier einen sehr aufblühenden Staat begründeten, der zeitweilig bekanntlich Rom beherrschte. Diese Etrusker wurden aber schließlich von den Römern unterworfen.

Schwierig ist die Geschichte der Illyrier zu überschauen; sie entstanden östlich des Keltengebiets in dem Land zwischen Oder und Böhmerwald und vom Harz her bis zur Wiener Gegend, in einer nordöstlichen Längsrichtung. Es ist vorderhand nicht erklärbar, weshalb hier so schnell über geographisch keineswegs geschlossenes und einheitliches Gebiet und bei einer ganz zusammengewürfelten Bevölkerung von Nordleuten, bandkeramischen Donaubauern und noch vielen anderen Volkselementen ein neues Volkstum mit deutlich abgrenzbarer Sprache entstanden ist. Aber dieses allzuschnelle, gewaltsame Zusammenraffen verschiedenster Elemente mag erklären, weshalb sich die Illyrier in Mitteleuropa nicht lange halten konnten und sich vielmehr in Osteuropa, stark durchsetzt mit anderen indogermanischen und nicht-indogermanischen Elementen, festsetzten. Nach einem kühnen Vorstoß illyrischer Stämme ins Keltengebiet Süddeutschlands verschwanden sie aus den Gebieten nördlich der Donau und kamen dann im östlichen Alpengebiet, in

---

[1] Durch diese geschichtlichen Tatsachen wird auch der Grund für die oben S. 41 angedeutete Tatsache gegeben, weshalb das Germanische gerade mit dem Irisch-Goidelischen — also Keltisch I — besondere Beziehungen hat. Auch die Ansätze zu der Lautverschiebung im Irischen, auf die wir hinweisen, aber wegen der Schwierigkeit und Kompliziertheit der Verhältnisse in unserem Zusammenhang nicht näher eingehen konnten, verstehen sich bei unserem Standpunkt aufs beste. (Vgl. Verf. WuS 10, 6 ff.)

der nordwestlichen Balkanhalbinsel und an der nördlichen und östlichen Adriaküste zur Ruhe und Seßhaftigkeit, wo sie sich in weitere Einzelstämme zersplitterten; in den Albanern leben sie heute noch fort.

In mindestens drei großen Völkerwellen strömten Indogermanen in Griechenland und der griechischen Inselwelt ein: die Vorhut bildeten die Jonier, denen dann als Haupttrupp um 2000 v. Chr. die Achaier nachfolgten; zuletzt und im Frühlicht der Geschichte folgten schließlich die Dorer. Gerade für Griechenland ist die Übernahme und Umbildung einer älteren Kultur, der „ägäischen", durch Indogermanen, die Unterwerfung der Landesbevölkerung, die Mischung mit ihr, das Fluten und Zurückfluten der einzelnen, miteinander in Kampf geratenden indogermanischen Stämme besonders lehrreich zu verfolgen, so daß uns die Entstehung des Griechentums als grundsätzlich wichtiges Musterbeispiel einer Indogermanisierung erscheinen kann. Sowenig wie Germanen und Römer sind auch die alten Griechen unvermischte, „reine" Ureinwohner ihres Landes, erst der Zwang der indogermanischen Herrenschicht, sich durchzusetzen und von fremder Kultur zu nehmen, was brauchbar ist, und dies Gut artgemäß umzubilden, hat zu der Wunderleistung althellenischer Kultur geführt. Um 2000 wurden auf dem griechischen Festland die seitherigen Dorfsiedlungen niedergebrannt, die einer ägäisch-kleinasiatischen Bevölkerung nach Ausweis der Ortsnamen angehörten. Mit diesem Indogermaneneinfall wird die Keramik anders, statt der ehemaligen Rundbauten herrscht jetzt der viereckige Grundriß. In Steinburgen, wie Mykene, Tiryns, wohnt der zur Herrschaft gekommene neue Adel; kretische Handwerker haben den neuen Herren diese Burgen gebaut, kretischer Einfluß wächst zusehends, jetzt werden auch die Inseln und die Küste Kleinasiens kolonisiert. Die sog. „dorische Wanderung" ist der dritte Indogermaneneinfall; die Ritterburgen wurden zerstört, auch die kretische Kultur wurde (von 1400 v. Chr. ab) vernichtet.

Besonders wichtig ist für uns die Entstehung der baltischen Völker, weil die baltischen Sprachen, insbesondere das Litauische, ganz auffallend altertümlich bis zum heutigen Tag geblieben ist. Man hat auch aus dieser Tatsache, die erklärt sein will (s. o. S. 39), irrige Schlüsse auf eine Urheimat der Indogermanen in Nordeuropa gezogen. Das ist ganz verfehlt; vielmehr erklärt sich die Altertümlichkeit der baltischen Sprache nur kulturhistorisch. Hier hatten sich nämlich die höheren Sammler, wie E. Wahle mit Recht betont, besonders lange gehalten und sich durch abgedrängte Stäm-

me aus Deutschland noch verstärkt: weder der nordische Bauernadel noch die Bandkeramiker der Donaukultur waren in dieses Gebiet gekommen! So fanden die indogermanischen Eroberer hier ein Volk vor, das den eigentlichen Ackerbau im Sinne der Pflugkultur noch nicht kannte, und sie mußten erst diese Kulturerrungenschaft neu einführen. Um einen ganzen Kulturabschnitt war also das Baltenland hinter den anderen Gegenden Mitteleuropas zurückgeblieben und vermochte niemals den Vorsprung der anderen Völker einzuholen. Natürlich konnte unter diesen Umständen sich die indogermanische Herrenschicht viel reiner und ungemischter erhalten, eine eigenartige, höhere Kultur trat ihnen hier nicht entgegen, und auch Kulturwellen in späterer Zeit aus dem Süden, Südosten und Westen kamen nur spät und schon sehr abgeebbt ins Baltenland. Diese allgemeine Rückständigkeit aber erklärt aufs beste die Altertümlichkeit der litauischen Sprache und wird für denjenigen wertvoll, der möglichst unbeeinflußte, seßhaft gewordene, schollengebundene Indogermanen kennen lernen will. Trotz der Nachbarschaft zu dem Germanischen mußten die baltischen Sprachen daher verhältnismäßig konservativ sein; das, was wir für Germanen vom Standpunkt der indogermanischen Ostseehypothese erwarten sollten, zeigt das Baltische und beweist uns damit die Richtigkeit unserer Schlüsse. Nicht weil die Balten der „Urheimat" am nächsten blieben, sondern weil die indogermanischen Herren eine viel primitivere Urbevölkerung vorfanden, die den Ackerbau nicht kannte, ist das Baltische altertümlich geblieben.

Ähnlich erklärt sich die verhältnismäßige Altertümlichkeit des mit dem Baltischen ja enger verwandten Slawischen. Denn die Slawen siedelten in der Gegend um die heutigen Rokitnosümpfe und des mittleren Dnjeprgebiets, woran im Südosten iranische oder iranisierte Stämme, im Nordosten aber finnisch-ugrische Stämme grenzten. Übrigens scheinen die Slawen besonders lange gebraucht zu haben, um ein einheitliches Volk zu werden; jedenfalls wissen wir nichts über ihre älteste Geschichte.

Wir können hier nicht das Entstehen der anderen indogermanischen Völker im einzelnen schildern; aber man hat unbedingt den Eindruck, daß die Indogermanen sich bereits vor 2000 v. Chr. in der Gegend nördlich des Schwarzen und Kaspischen Meeres stark ballen und teils nach Westen zum Donaugebiet, teils nach Süden in das Gebiet des Kaukasus und Zagros vorstoßen: unmöglich, wenn die „Streitaxtleute", d. h. die vorgeschichtlichen Indogermanen von der Ostsee gekommen wären! Vielmehr ist um und vor 2000 v. Chr. die Gegend nördlich der genannten Seen der Aus-

gangspunkt von Völkerbewegungen, die die Verhältnisse in Vorderasien bis nach Indien von Grund auf umgestalten. Wir stellen kurz folgendes zusammen:

1. Etwa gleichzeitig mit der „achäischen" Einwanderung um 2000 v. Chr. in Griechenland dringt ein indogermanischer Stamm über den Bosporos nach Kleinasien und zerstört die Burg von Troia II; er unterwirft sich die kleinasiatische Landesbevölkerung der Chatti und verschmilzt dann stark mit ihr; so entstehen die Pseudo-Hethiter, so ihre indogermanisch-kleinasiatische Mischsprache mit dem Mittelpunkt von Boghazköi.

2. Indogermanenstämme zwischen Kaspischem und Schwarzem Meer schieben Kaukasische Völker und drängen sie vor sich her. Das assyrische Großreich wird zerstört und Nordsyrien bedroht, ein Reich der Churri-Mitanni entsteht, wo arische Stämme die Führung haben. Denn es werden die arischen Götter Mitra, Varuna, Indra und die Nāsatyā als Schwurzeugen in einem Vertrag genannt zwischen dem Hethiterkönig Suppiluliuma und dem Mitannikönig Mattinaza. Ferner haben wir Zeugnisse über den Pferdesport in einem von Kikkuli aus Mitanni abgefaßten Text. Als marijannu ist mit arischem Namen eine Kriegerkaste im Land der Churri, in Syrien und Kleinasien bezeugt, die allerlei gesetzliche Vorrechte hatte.

3. Im 18. Jahrhundert (1764) fallen die arischen Manda, die späteren Meder, von Osten ins Zagrosgebiet ein; ein kaukasisches Einzelvolk, die Kassiten, mit Indogermanen vermischt, gewinnt das babylonische Tiefland und herrscht hier bis ins 12. vorchristliche Jahrhundert.

4. Ausgang des 13. Jahrhunderts — mit der dorischen Wanderung in Griechenland einigermaßen parallel — erfolgt der Einfall phrygisch-thrakischer Indogermanenstämme von Nordwesten her in Kleinasien; im 7. Jahrhundert wandern die Vorfahren der Armenier ein, und um dieselbe Zeit dringen iranische Skythen vom Ostufer des Schwarzen Meeres, Meder und dann Perser, vom Kaukasus vor: seit dem Auftauchen der Indogermanen bleibt der Orient nicht mehr in Ruhe.

5. Indisch-arische Stämme dringen in das Indusgebiet und zerstören eine hier blühende hohe Kultur, deren Herkunft noch unklar ist, wie neuere Ausgrabungen im Indusgebiet bei Mohenjo-Daro und Harappa gezeigt haben. (s. W. Wüst, ZDMG N. F. 6, 1927, 259 ff.).

Überall Mischungen von gelockerten Indogermanenstämmen mit anderen Völkern, überall die Notwendigkeit, sich mit hohen,

andersartigen Kulturen auseinanderzusetzen, überall Umbildung übernommener, andersvölkischer Kulturwerte, überall die ausgesprochene Führerstellung der Sieger!

Der Art verhältnismäßig ursprünglicher Indogermanen kommen meiner Ansicht nach die Skythen am nächsten, deren Freude am Pferd und Kriegslust bekannt sind, obwohl sich auch schon bei ihnen die südlichen Einflüsse und ein Gegensatz von Adel und Untertanen nachweisen lassen. Schon Herodot unterscheidet ackerbautreibende und viehzüchtende Stämme. Auch Skythen drängen immer weiter westwärts, um etwa 500 v. Chr. sowohl an der Oder wie an den Ostalpen aufzutauchen (skythisches Häuptlingsgrab von Vettersfelde).

Fassen wir zusammen, so kann nach unseren Darlegungen die Indogermanisierung Europas nur von Osten ausgegangen sein; der weite Gesichtskreis, die Kampfeslust, die Organisationskraft, die Beweglichkeit, die innere Unruhe — es sind Gaben, welche sich bei dem Urvolk in den endlosen Steppen des Ostens entwickelt haben. Hier ist das Pferd zu Hause, hier ist der geeignete Raum zum Halten großer Herden, zu deren Fütterung langsame Wanderungen, stetige Veränderung der Weideplätze notwendig waren. Die Gegenden nördlich des Kaspischen Meeres und Aralsees, die Kirgisensteppe, das Gebiet westlich zur Wolga hin, östlich bis zum Nordrand des Tianschan-Gebirges dürften als älteste Ausbreitungszone der indogermanischen Kriegerhirten in Betracht kommen. Von hier drängte der größere Haufen westwärts; einige Völker überschritten den Kaukasus, andere drängten breit in Südrußland sich ein. In Südeuropa, etwa in der ungarischen Tiefebene, Böhmen und Mähren, ballten sich die Stämme, hier war ein Zentrum der Westindogermanen, welche die Herrenschichten der Germanen, Kelten, Italiker und Illyriker abgeben sollten. Nördlich und nordöstlich der Karpathen streiften Stämme, die später zu Balten und Slawen wurden, am Nordrand des Balkans waren Stämme vereint, aus denen Illyrier, Griechen und Thrako-Phryger hervorgingen. Aber auch ostwärts sind einzelne Stämme gedrungen, sie kamen nach Turkestan und schließlich eine abebbende Welle bis nach Korea.

Im Wolgagebiet berührten sich die Indogermanen, später die Arier mit den Fenno-Ugriern, östlich mit Mongolen, südöstlich mit Türkstämmen, südlich und südwestlich mit Kaukasiern und Semiten.

Auch die archäologischen Befunde von Südrußland lassen sich mit dieser Ansicht sehr wohl verbinden. Denn die sog. „Tripolje-

kultur" in Südrußland, die durch eine bemalte Keramik bezeichnet ist und der Steinzeit angehört, bricht plötzlich in ihrem Höhepunkt ab, während in der damit zusammenhängenden „ägäischen" Kultur erst Anfänge einer ähnlichen Keramik auftreten. Die Bronzezeit, die hier etwas vor 2000 v. Chr. einsetzt, ist das Ende der „Tripoljekultur", deren Träger seßhaft waren und Ackerbau trieben, und ein Kenner wie Ebert (Südrußland im Altertum, 1921, 27) hat dargelegt, daß sie von einer aus Osten kommenden nomadischen Bevölkerung, den sog. Ockergräberleuten, überrannt worden ist (s. auch Tallgreen bei Ebert, Reallex. d. Vorgesch. 13, 1929, 49 f.). Hier können diese Fragen nicht weiter behandelt werden; nur mußte gezeigt werden, daß selbst in Südrußland gegen Ausgang der Steinzeit ein Einschnitt in den Funden nachweisbar ist, daß sich hier Steppenkultur der Ockergräberleute und Ackerbau der Tripoljekultur berühren, und daß ein von Osten kommendes Nomadenvolk schon etwa um die Mitte des dritten Jahrtausends auftritt, in dem wir Indogermanenstämme sehen. Das ist mit der Annahme einer indogermanischen Urheimat an der Ostsee unvereinbar, weil die „Streitaxtleute" erst später im Norden auftreten. Es mag ferner erwähnt sein, daß die südrussischen Streitäxte der in Rede stehenden Zeit abhängig sind in ihrer Form von Kupferäxten in Mesopotamien; so scheint der Ursprung der indogermanischen Streitaxt deutlicher zu werden: hier in Südrußland bildete man in Stein Formen von mesopotamischen Metalläxten nach; damit würde sich auch das Verhältnis von griechisch pélekys „Axt", altindisch paraśu– dass. zu akkadisch pilakku– „Beil, Axt" (s. o. S. 56) geschichtlich näher bestimmen lassen. Die Tätowierung und der Gebrauch von Rötel und Ocker war den Indogermanen wohl vertraut (s. Schrader-Nehring, Reallex. II, 510 ff.); Ockergräber gibt es auch in Südschweden, sie hängen mit Streitaxtstämmen zusammen. Auch beachte man, daß hier in Vorderasien schon früh Einzelstämme der Indogermanen im Licht der Geschichte auftreten, und daß namentlich die Arier an ihrer Spracheigentümlichkeit zu erkennen sind; folglich muß die Auflösung und Lockerung des „Urvolks" weit in das dritte vorchristliche Jahrtausend gesetzt werden, was sich mit der zeitlichen Aufeinanderfolge der Megalith- und Streitaxtkultur in Norddeutschland und dem Ostseegebiet nicht vereinigen läßt.

Das ist in allergröbsten Umrissen das Bild, das wir uns von der Ausdehnung der Indogermanen machen. Mit ihrer weiten Ausbreitung mußten sie bald zerfallen, und infolge der Durchsetzung mit anderen Völkern und Kulturen wurden sich die einmal ge-

lockerten Stämme sehr schnell fremd und traten sich selbst feindlich entgegen. Überall organisieren sie, gründen Reiche, überfluten und durchbluten absterbende Völker und werden so zur gestaltenden Kraft der europäischen Geschichte. Keine Kultur kann sich in Europa ihrer erwehren, keine sich ihnen gegenüber selbständig behaupten. Die Indogermanenbewegung ist der gewaltige Einschnitt in der vorderasiatischen Geschichte; sie schafft die Grundlagen der europäischen Volkheiten. Ihr Verständnis liefert den Schlüssel der abendländischen Geschichte überhaupt.

Europa und vollends Nordeuropa ist geographisch gesehen ein Winkel des mächtigen eurasischen Festlandes; aus dessen Mittelpunkt stammen die Indogermanen. Schon für die höheren Sammelvölker Nordeuropas steht fest, daß sie z. T. aus Asien gekommen sind; von Osten kam auch die Pflugkultur schließlich nach dem Norden, und von Osten sind auch die Indogermanen gekommen. Auch später im vollen Licht der Geschichte blieb Europa nicht vor Völkerstürmen aus dem Osten bewahrt; ich erinnere an die Hunnen, an die Türken und die Mongolen, und auch das Wandervolk der Zigeuner ist von seiner Heimat am westlichen Hindukusch diesen Westzug gewandert. Die umgekehrte Wanderrichtung stände ohne Gegenstück da; wie sollte auch der russisch-sibirische Steppengürtel den locken, der bereits in Europa war?

Die langgezogene Querlage der Indogermanenausdehnung erklärt sich geographisch aus dem „eurasischen Gleise“, wie man die mächtigen, gelegentlich doppelsträngigen Faltengebirge genannt hat, die gleich einem Rückgrat das eurasische Festland durchziehen. Am westlichen Mittelmeer beginnt es, Alpen, Karpathen, Balkan, Kaukasus sind wichtigste Kettenglieder, dann zerfällt es in zwei Stränge: südostwärts die iranischen Randberge und das Solimangebirge, andrerseits die Kette über den Alburs zum Zentralknoten des Pamir. Von hier biegen Himalaya, Tienschan und Kuenlün ab. Diese mächtigen Gebirgsketten zwingen die Völkerbewegungen in ihre Richtung und erklären daher die gürtelartige Ausbreitung der Indogermanen quer durch Eurasien.

Eine wichtige Quelle für geschichtliche Tatsachen können geographische Namen bieten. Da ist für uns zu sagen, daß uralte, also „indogermanische“ Namen in der Germanenheimat am Ostseegebiet sich nicht nachweisen lassen. Das Wort für „Rhein“, althochdeutsch Rīn ist keltisch (Rhēnos, vgl. das oberitalienische Flüßchen Reno in der Emilia, altirisch rian „Meer“, in Glossen auch der „Rhein“) und bedeutet „Gewässer“. Dies als einen bereits indogermanischen Eigennamen anzusehen, ist sprachgeschichtlich un-

haltbar (s. Thurneysen, KZ 59, 15). Auch prähistorisch läßt sich zeigen, daß die Germanen den Rhein erst später erreicht haben (s. o. S. 137.) Ebensowenig kann man aus gallisch Hercynia silva und mittelhochdeutsch Virgund, mittellateinisch Virgundia waldus, auf einen schon indogermanischen Ortsnamen schließen, sondern hier herrscht nur Wortverwandtschaft, vgl. gotisch fairguni „Berg", angelsächsisch fyrзen „Bergwald".

Muß man für die Frage nach den indogermanischen Ursitzen auch mit der Verwendung von geographischen Namen sehr vorsichtig sein, so mögen doch immerhin zwei Fälle kurz behandelt sein, die wohl Beachtung verdienen. Der größte Fluß Osteuropas, die Wolga, heißt bei Ptolemaios Rhā, ein Name, der in einer fenno-ugrischen Sprache, nämlich in mordwinisch Rawa, vorkommt. Nun kann dieses Wort nicht getrennt werden von einer arischen Strombezeichnung, von vedisch Rasā, awestisch Ranhā. In der arischen Überlieferung ist dies ein fast sagenhafter Strom am Ende der Welt. Aus dem iranischen Rahā ist mordwinisch Rawā umgebildet, da diese Sprache kein h kennt. Arisch rasā aber, ein mit lateinisch rōs „Tau" urverwandtes Wort, bedeutet „Gewässer, Strom". Zweitens fällt das Wortelement danu, dana– auf, das in Danapris „Dnjepr", Danastrus „Dnjestr", thrakisch San-danus, in Donau (Danuvius), wohl auch in dem sagenhaften Ēri-danós vorliegt; awestisch dānu– aber bedeutet „Fluß", ossetisch don „Wasser". Auch der thrakische Strymon, wozu im Dnjeprgebiet mehrere Flüßchen mit dem Namen Strumenj gehören, heißt „Strom" und ist von einem bekannten indogermanischen Stamm mit der Bedeutung „fließen" abgeleitet. In Südosteuropa und am Wolgagebiet haften also recht altertümliche, indogermanische Flußnamen. Aber Genaueres wird man aus diesen und ähnlichen Namen nicht schließen können. Denn wohin die einzelnen indogermanischen Stämme auch kamen, so konnten sie doch stets mit eigenen Sprachmitteln Flüsse, Berge und Örtlichkeiten benennen. Auch die an sich bemerkenswerte Tatsache, daß die alten germanischen Flußnamen weiblich sind — im Gegensatz zu den männlichen der Kelten —, ist für unsere Zwecke kaum zu verwerten.

Nur angedeutet sei, daß die Abwanderung der Indogermanenstämme nach Westen vielleicht zum Teil durch Veränderungen der Bodengestalt nördlich des Schwarzen Meeres im letzten Grund mitveranlaßt sein könnte. Denn die starken Völkerbewegungen in Westasien, die Wanderungen kaukasischer, fenno-ugrischer und indogermanischer Völker können ihrerseits schon lange durch solche Naturereignisse vorbereitet worden sein.

Anthropogeographisch scheint es höchst unglaublich, sich in Norddeutschland oder dem urwälderreichen Mitteldeutschland den Ausgangspunkt einer so volkreichen Völkerbewegung zu denken, wie es die Indogermanenwanderung war, während Asien einen unerschöpflichen Menschenvorrat seit jeher besaß. Auch wäre bei Annahme nordischer Urheimat der Indogermanen ganz unverständlich, weshalb zwar Stämme bis nach Mittel- und Südasien kamen, aber das naheliegende Frankreich bis in historische Zeit soviel nichtindogermanische Völker (Aquitanier und Iberer) aufweist. Es ist also begreiflich, daß Geographen und Anthropogeographen sich gegen die norddeutsche Indogermanenheimat aussprachen.[1]

Sehr beweisend dafür, daß nicht die Ostsee der Ursitz der Germanen sein kann, sind schließlich Erwägungen rein geschichtlicher Art. Schon ganz allgemein betrachtet wird diese Theorie dem Historiker wenig glaubhaft sein, und zwar gleich aus zwei Gründen: einmal kennen wir viele Züge von asiatischen Völkern nach Westen im hellen Licht der Geschichte. Die Hunnen, die Mongolen, die Türken und unter den indogermanischen Stämmen Skythen und in jüngerer Zeit noch die Zigeuner, sie sind alle von Osten nach Westen und nicht umgekehrt vorgedrungen. Wer einmal den Westen, also Europa, kennen gelernt hat, wird nicht gern wieder freiwillig nach Asien abwandern. Man halte nicht entgegen, daß die Arier von Nordwesten nach Südosten gewandert seien; denn hier handelt es sich um Südbewegungen und Abdrängungen. Bei der ungeheuren Völkerstauung am Schwarzen Meer mußten sich Stämme südwärts wenden, die dann auf altem Kulturland sich weiter ausbreiteten. Außerdem muß man stets mit kleineren Rückflutungen rechnen.

Nehmen wir einmal an, die Indogermanen seien nicht aus Asiens Völkerkammer, sondern von der Ostsee gekommen oder aus Mitteldeutschland, so wird man zunächst bezweifeln, daß hier ein solcher Volksüberfluß überhaupt Raum hatte, wie er als Ausgangspunkt und Voraussetzung für all diese Abwanderungen angenommen werden müßte. Vor allem aber bliebe es ein Rätsel, warum man Westeuropa — also Frankreich und Spanien — soviel später besiedelt hätte als Vorderasien und Osteuropa! Was sollte das zusammengeballte „Urvolk" so einseitig und ausschließlich nach Südosten und den russisch-sibirischen Steppen Asiens

---

[1] J. B. Hettner, Der Gang der Kultur über die Erde oder Peake und Fleure, the steppe and the sown, 1928, 36 ff.

locken, wo ganz andere und gewiß ungünstigere Lebensbedingungen herrschten? Von den Kaufleuten hatte man doch gehört, wie reich der Westen und Süden sei, Frankreich, Spanien hätte man da gewiß nicht so lange gemieden! Schon aus solchen allgemeinen Gründen wird ein vorurteilfreies geschichtliches Denken die Hypothese von Ostsee oder Mitteldeutschland als dem ältesten Ursprungsherd der Indogermanen ablehnen; und so haben denn in der Tat hervorragende Historiker, wie z. B. Eduard Meyer, niemals an die nördliche Herkunft der Indogermanen geglaubt, um so weniger, als Sprache, Kultur, Religion und Geistesart der Germanen sich, wie wir sahen, deutlich von der indogermanischen Grundform unterscheiden.

Aber es lassen sich auch mehrerer Beweise im einzelnen bringen, daß die Indogermanen von Osteuropa erst nach dem Norden und Westen kamen:

I. In altchinesischen literarischen Quellen sind indogermanische Einzelstämme bezeugt: Sak-ke und Si-ki werden im Jükung, dem sechsten Buch des Su-king, erwähnt, und das sind sehr wahrscheinlich die späteren Saken und Skythen. Damit sind indogermanische Einzelstämme bereits für die Zeit um 2200 v. Chr. weit im Osten Asiens nachgewiesen. Bei den oben S. 58 behandelten, sehr alten Beziehungen zwischen gemeinindogermanischen Formen und dem Koreanischen ist dies verständlich; bei der Hypothese von der indogermanischen Ostseeheimat ist das unmöglich, weil um 2200 v. Chr. im Norden an der Ostsee vorgeschichtlich noch keine „Streitaxtleute“ vorhanden waren. Zudem sehen wir die Skythen, in denen wir ein Kernvolk der Indogermanen vermuten, noch in historischer Zeit immer weiter westwärts drängen und die Illyrier an ihrer Ostseite in breiter Front bedrohen.

II. Das gezähmte Pferd ist das für die Indogermanen bezeichnende Haustier, wie wir oben S. 49 zeigten. Nun taucht es aber in Vorderasien bereits um 2300 vor Christus auf; um diese Zeit treten also schon Indogermanen hier auf — eine Unmöglichkeit, wenn sie von Nordosten aus Deutschland kämen; hier gibt es damals noch keine „Streitaxtleute“.

III. Um 2000 v. Chr. macht sich auf einem breiten Gebiet von Nordgriechenland bis weit zum vorderen Orient hin eine Völkerbewegung geltend, die eine Änderung der seitherigen Verhältnisse mit sich brachte: es sind die Indogermanen, die in breiter Front vom mittleren und unteren Donaugebiet über das Schwarze Meer bis zum Kaspischen Meer nach Süden dringen. Hier ist nun besonders der Ansturm auf die kaukasischen Volksstämme im Kau-

kasus und nördlichen Zagros wichtig; denn kurz vor 2000 v. Chr. drängen diese, von den Indogermanen vor sich hergeschoben, durch das östliche Kleinasien, stoßen auf das altassyrische Reich am Euphrat und zerstören es vollständig. Dann kommen diese „Churri" auch nach Nordsyrien und Palästina, wobei sie sich mit arischen Volksteilen vermengen, wie Personennamen beweisen. Ja „Churi"-stämme sind wohl auch die „Hyksos", die 1788 in Ägypten einfallen und das Mittlere Reich zerstören helfen. Alle diese und noch weitere Völkerverschiebungen im damaligen vorderen Orient sind unmittelbare oder mittelbare Folgen der indogermanischen Völkerwanderung.[1] Wenn aber um 2000 v. Chr. schon aufgelöste Einzelstämme in Nordgriechenland, Vorderasien und um das Kaspische Meer herum geschichtlich nachweisbar sind, so kann die indogermanische Heimat nicht an der Ostsee gesucht werden, weil die „Streitaxtleute" da erst auftreten! Schon gegen das Ende des dritten Jahrtausends haben wir im Raum Schwarzes-Kaspisches Meer unterschiedliche und gelockerte indogermanische Einzelstämme, aber als „Streitaxtleute" tauchen sie erst um 2000 v. Chr. im Norden auf. Daraus kann nur gefolgert werden, daß sie früher und länger am Kaspischen Meer als in Mitteleuropa waren, d. h. eben, daß sie aus Westasiens Steppen gekommen sind. Sind doch die „Ockergräberleute" Südrußlands, in denen wir Indogermanen sehen müssen, schon um die Mitte des 3. vorchristlichen Jahrhunderts anzusetzen (s. o. S. 117.).

IV. Endlich mag noch an die sumerischen und akkadischen Lehnwörter im Gesamtindogermanischen (sumer. gu(d) „Rind") und die Beeinflussung des gemein-indogermanischen Zehnersystems durch das babylonische Dutzendsystem hingewiesen werden (Schmidt, Urheimat der Indogermanen und das europäische Zahlsystem, 1890). Eine so tiefgehende Beeinflussung der noch ungetrennten Grundsprache in der Zahlwortbildung und solch alte Lehnwörter sind mindestens sehr unwahrscheinlich, wenn das Urvolk an der Ostsee gewohnt hätte.

So führen auch rein historische Überlegungen immer wieder zu demselben Ergebnis; sie zeigen zugleich, daß die Indogermanenbewegung die gewaltigste und folgenreichste Völkerwanderung war, die aus der Geschichte bekannt ist; sie bewirkte den gewaltigen Einschnitt, der vorderasiatisch-ägäisch-orientalische Kultur von

---

[1] Vgl. dazu F. Bilabel, Neue Heidelberger Jahrbücher 1932, 1 ff.; Christian im Reallex. d. Assyriologie I, 1932, 76 ff.; H. Peake und H. J. Fleure, Merchant Venturers in Bronze, 1931, 96 ff.

der abendländisch-europäischen scheidet; die indogermanischen Völker übernehmen nun eines nach dem anderen die Führung der europäischen Geschichte, die südlichen Völker, Babylonier, Assyrer, Ägypter sinken zur Bedeutungslosigkeit herab.

Ferner sei noch auf eine weitere Tatsache hingewiesen. Wilhelm von Hevesy hat kürzlich in seinem Buch „Finnisch-ugrisches aus Indien" (Wien 1932) den, wie mir scheint, durchschlagenden Beweis erbracht, daß die sog. „Munda-Sprachen", die von etwa 3 Millionen in den Zentralprovinzen Vorderindiens um Nagpur bis nach der Gegend von Madras hin gesprochen werden, aber auch in südlichen Himalayadialekten nahe Verwandte haben, mit den finnisch-ugrischen Sprachen eine recht enge Beziehung besitzen, woher sich auch die von Schrader aufgezeigten Zusammenhänge zwischen Dravidasprachen und der finnisch-ugrischen Sprachgruppe sich gut erklären. Auch vorgeschichtlich scheint sich das hohe Alter der Mundas feststellen zu lassen (Menghin, Weltgeschichte d. Steinzeit 563). Diese wichtigen neuen Forschungsergebnisse dürften sich historisch mit der Indogermanenwanderung zusammenbringen lassen; denn offenbar wurde durch sie die finnisch-ugrische Völkergruppe auseinandergesprengt, und die Vorfahren der Mundavölker, von dem Hauptstamm losgerissen, wanderten in Vorderindien ein, fanden hier sumerische Kultur vor und bildeten sie um, bis dann Arier denselben Weg fanden und sie zurückschoben: die Loslösung dieser fenno-ugrischen Stämme in Indien von der Hauptmasse der finnisch-ugrisch-samojedischen Völker des Nordens scheint mir auf einer Durchstoßung ihrer Einheit durch die Indogermanen zu beruhen.

Da wir bereits indogermanische Lehnsbeziehungen mit dem gesamtfinnisch-ugrischen Sprachgebiet nicht leugnen können (s. o. S. 56), ist nur die Ost-West-Richtung des Indogermanenstoßes möglich. Zugleich versteht man die indogermanischen Einflüsse im Ungarischen.

Nur andeuten kann ich hier, daß auch die vergleichende Musikwissenschaft noch sehr wichtige Beiträge zu dem Indogermanenproblem nach meiner Überzeugung wird liefern können; leider stehen diese Forschungen zur Zeit noch ganz im Anfang. Aber es stellt sich schon heraus, daß es ein ganz eigenes rhythmisches Gefühl bei den Indogermanen gab nach Ausweis der vergleichenden Metrik. Die Germanen hatten ein ganz eigenes rhythmisches Gefühl, das zu dem ruhigen Auf- und Abwogen welscher Metrik den schärfsten Gegensatz bildete, und die Geschichte der deutschen Verskunst zeigt, wie sich das germanische, dynamische Versempfinden

stets gegen die Gefahr der Verwelschung behauptet hat. Dasselbe Bild dauernder Abwehr gegen südländisches Tonempfinden bietet die Geschichte der germanischen Musik. Schon der ausgehenden Bronzezeit gehören die „Luren" an, Naturhörner, die in norddeutschen und skandinavischen Mooren gefunden sind, und auf den schwedischen Felsenzeichnungen aus der Bronzezeit sind Lurenbläser dargestellt. Da diese Instrumente, die beim religiösen Kultus verwendet wurden, stets paarweise gefunden wurden und die Lurenbläser stets zu zweien oder vieren dargestellt sind, hat man zu schließen, daß sie zweistimmig geblasen wurden. Nun sind die Luren Naturhörner, und daraus ergibt sich als Hauptakkord Grundton und Quinte. Dieser Übergang und diese Bindung Grundton—Quinte ist bis heute für uns der typische Signalruf; auch die heutige isländische Volksmusik bewegt sich ebenfalls gern in einem Zwiegesang mit anschwellender Quinte, worauf Jón Leiß, Volk und Rasse 7, 1932, 163 f. aufmerksam macht. Das Lurensignal mag also folgendermaßen gelautet haben:



Schon so früh haben wir also die Harmonik, und es läßt sich nachweisen, daß bei der nordischen Melodik die harmonische Denkweise sich mit der rhythmischen verbindet, d. h. die Tonreihe einer Melodie, auch wo sie nicht mehrstimmig ist, untersteht harmonischen Gesetzen, sie wird vom Standpunkt eines zugrundeliegenden Dreiklangs aufgenommen, also in einem straff gefügten Rahmen. Das bedeutet, daß die Melodie feste innere Logik hat. Man halte dagegen (ganz abgesehen von dem anderen rhythmischen Gefühl) das Fließende, Unabgeschlossene, Ungestrafft-Formlose südländischer, z. B. altgriechischer Musik und endlich das sog. Herumschleifen um einen Ton im engsten Kreis, wie es für viele Naturvölker bezeichnend ist. Man versteht da plötzlich, welch ein primitiver, deutschfeindlicher Geist dem modernsten Bestreben harmonisch beziehungsloser „Atonalität" zugrunde liegt: statt volksgemäßer Ordnung und Bindung der rhythmisch gefesteten Melodie ein urbrei-gärendes, womöglich durch Dritteltöne noch völlig aufgelöstes Zurücksinken in das primitive Herumschleifen um einen Ton (s. dazu R. Eichenauer, Volk u. Rasse 5, 1930, 30 ff., Moser, Geschichte d. deutschen Musik I Einl.); damit soll das völkische, musi-

kalische Gefühl zersetzt und zerstört werden. Mit Entrüstung sollte man die Verfechter solcher zersetzender, volksfeindlicher Musik zu den Negern und anderen Primitiven weisen, wo sie gewiß völliges Verständnis für ihren Molluskenbrei finden werden!

Endlich mag noch auf die ethnologische Seite der Indogermanenfrage kurz eingegangen werden. Die Ethnologie ist heute zur Aufstellung geschichtlich zusammenhängender, prähistorischer Kulturkreise gelangt, deren Ansetzung nach dem Kennzeichen von Form und Quantität vorgenommen wurde. Man sieht immer deutlicher, daß das Schicksal der Völker aus ihren ehemaligen Wanderungen verstanden werden kann und muß, aus Kulturbewegungen und Kulturmischungen. Prüfen wir vom Standpunkt dieser völkerkundlichen Kulturkreislehre mit ihrer sog. „chorologischen Methode", wie sie von Gräbner, Ankermann, Koppers, Wilhelm Schmidt, Foy u. a. ausgebildet ist und auch von Menghin in seiner „Weltgeschichte der Steinzeit" angenommen wird, das Indogermanenproblem, so spricht auch hier alles zugunsten der asiatischen Heimat der Indogermanen trotz Menghins andersartigem, aber höchst anfechtbarem Ergebnis. Die Völkerkunde kommt, abgesehen von der primitiven Pygmäenkultur, zur Annahme von hauptsächlich drei Lebens- und Kulturkreisen, von Totemismus, Hirtenkultur und Pflanzertum, die auf eine tasmanoide, australoide und eskimoide Form jeweils zurückgehen sollen. Um 3500 v. Chr. sei in Westturkestan von Sumerern eine höhere Pflug- und Bauernkultur begründet und dann im Zweistromland eingeführt worden.

Wir enthalten uns einer Kritik dieser Aufstellungen, die m. A. n. wohl allzu schematisch sind, und betonen nur nachdrücklichst, daß die ältesten Indogermanen kulturgeschichtlich zu den asiatischen Hirtenkriegerstämmen gehörten, ehe sie beim Vordringen nach Westen in bäuerliche Kulturkreise eindrangen. Zwei bezeichnende Einzelheiten haben Indogermanen mit altaischen Kulturen Asiens gemein, wie Koppers überzeugend nachgewiesen hat (Anthropos 24, 1929, 1093 ff.): den Glauben an einen Himmelsgott und das Pferdeopfer. Wir kennen bereits diese Dinge und ihren Wert für die indogermanische Kultur und wissen, daß gerade im nordisch-megalithischen Kreis ganz andere Vorstellungen, nämlich die Vegetationsreligion und der Kultus der Erdmutter, im Mittelpunkt des Denkens standen, und daß das Rind das bezeichnende Haustier war. Der Glaube an den Himmelsgott aber läßt sich in Inner- und Nordasien bei den verschiedensten Stämmen ebenso nachweisen wie die Sitte des Roßopfers, das bei Mongolen und Türkvölkern

ganz überraschende Einzelheiten und ältere Formen zeigt. Mit Pferden bespannte Wagen finden wir auch bei Mongolen (vgl. die Fig. 4 eines solchen bedeckten Wagens aus einem Wei-Grab bei Peake und Fleure, the steppe and the sown, Oxford 1928, S. 17).

Erwägenswert bleibt, ob nicht auch die Hosentracht, die für die indogermanischen Nordvölker so bezeichnend ist, von den Reitervölkern Asiens stammt; bei Medern, Persern, Kelten, Germanen, Slawen, Skythen und Dakern ist die Hose als Kleidungsstück der Männer bezeugt, und obwohl kein indogermanisches Wort dafür aus Wortgleichungen vorliegt, so glaube ich doch, daß schon die Indogermanen Hosen trugen, weil die genannten Völker den Kern der Indogermanen ausmachen. Griechen und Römer haben die Tracht der ägäischen Völker übernommen, was ja bei dem Klima leicht verständlich ist. Ein Rest dieser Tracht ist heute noch das Röckchen, die Fustanella, der Griechen und der Rock der Schotten. Wenn in den Moorfunden der Bronzezeit keine Hosen bis jetzt gefunden sind, so braucht das nicht gegen die Annahme einer indogermanischen Hosentracht zu sprechen, weil die Megalithbauern diese Tracht wohl nicht gekannt haben. Die Reitervölker Asiens aber kennen die Hose, die sich wohl aus einem Lendenschurz besonders für die Zwecke des Reitens herausgebildet hat.

Auch zu den durchaus vaterrechtlichen Zuständen patriarchalischer Art und dem Sippenstaat, wie er für die Indogermanen so sehr bezeichnend ist, finden wir bei mongolischen Reiterstämmen Asiens die beste Übereinstimmung, während für verschiedene alteuropäische Völker Mutterrecht oder mutterrechtliche Einflüsse nachgewiesen sind. Auch auf dem Gebiet der Religion und des Kultus gibt es zwischen Indogermanen und asiatischen Völkern mancherlei Übereinstimmungen. Z. B. ist die Sitte, bemalte Eier sich im Frühling zu schenken, wie das bei Germanen und Slawen üblich ist, auch in China recht alt (vgl. G. Schlegel, Chinesische Bräuche und Spiele in Europa, Jena 1869, 5 ff.).

Aber derartige Gebräuche, Vorstellungen und Sitten können natürlich auch weit wandern, und so verzichte ich hier darauf, sie näher zu behandeln und wenn nicht als Beweisstück, so doch als beachtenswerte Stützen zu verwenden. Alles in allem kann man behaupten, daß von allen Völkern der Erde den alten Indogermanen — nicht Germanen! — die Reitervölker Mittel- und Ostasiens in Sprache, Sitte, Religion und Kultur am nächsten stehen.

Diese Beziehungen zwingen, West- und Innerasien als die Heimat der Indogermanen anzusetzen, wohin auch die sprachlichen Beziehungen weisen. Zu geradezu unannehmbaren Folgerungen

würde vom Standpunkt der ethnologischen Kulturkreislehre die Hypothese nordischer Urheimat des Indogermanentums führen. Dann müßte das bäuerliche Indogermanentum das älteste sein, obwohl uns die Abneigung der Germanen gegen den Ackerbau bekannt ist und das Pferd bezeichnendes indogermanisches Haustier ist, dessen Zähmung gewiß nicht an der Ostsee vor sich ging, sondern in der Nähe der mittelasiatischen Viehzüchterkultur! Aber weiter: dann müßten vom Norden kommende Bauernvölker auf südliche Halbnomaden und Hirtenkrieger gestoßen sein, d. h. sie wären kulturell und wirtschaftlich herabgesunken und damit natürlich auch geistig degeneriert. Statt fruchtbares europäisches Ackerland in der Heimat und im nahen Westeuropa hätten sie die Steppen Mittelasiens vorgezogen, wo ja nun einmal Indogermanen bis weit in historische Zeit hinein streifen. Daß die gemeinsamen Züge zwischen indogermanischer und mittelasiatischer Kultur, also namentlich Pferdezucht und Pferdeopfer, erst aus späteren Berührungen, wie Menghin will, sich erklären sollen, ist schon wegen des Alters von *markos „Pferd" unmöglich und führt auch an und für sich zu den geschilderten, ungeheuerlichen Folgerungen, obwohl auch selbst da die Mischung von Bauern- und Kriegerhirtenkultur nicht geleugnet werden kann. Bauern können wohl einmal Viehzüchter und Nomaden werden (wie Tungusen, Jennisejer), aber niemals freiwillig, sondern in Zwangslage und unter dem Druck kriegerischer Verhältnisse oder den Notwendigkeiten des Bodens und Klimas. Die Kultur der Indogermanen aber ist nicht gesunken, sondern im Gegenteil stets gestiegen, ihre Tatkraft und Kriegslust ist nicht die Art einstiger Bauern, die an die Scholle gebunden sind, sondern eine Gabe der endlosen Steppen; die Notwendigkeit, Bauernkulturen zu unterwerfen, stählte nur Tatkraft und Organisationstalent, von Herabsinken und Nachlassen geistiger Spannung ist bei den Indogermanen nichts zu merken, sondern umgekehrt entsprang gerade aus der Berührung mit höheren und sehr hohen Kulturen, auf die sie stießen, der schöpferische Funke; denn hier galt es, sich zu behaupten, sich das Fremde artgemäß umzubilden und fremde Art am eigenen Wert abzumessen.

Somit bestätigt auch der Ausblick vom Standpunkt der „Kulturkreislehre" eindeutig und bestimmt unsere Ansicht von der asiatischen Heimat der Indogermanen; wie man sieht, ist dieses Ergebnis stets dasselbe, von welchem Standpunkt wir die Frage immer, ins Auge fassen mögen. Hier bleibt kein Zweifeln und kein Schwanken: alles fügt sich widerspruchslos zu unserer Ansicht,

alles spricht ausnahmslos gegen die nordische Urheimat, mag man sie sich an der Ostsee oder in Mitteldeutschland denken.

Unsere Betrachtung der Indogermanenwanderungen lieferte aber auch eine Anzahl allgemeiner Gesichtspunkte, die hier angedeutet sein mögen, um verbreiteten Irrtümern entgegenzutreten.

Es ist irrig, einen grundsätzlichen Unterschied zwischen Vorgeschichte und Geschichte zu machen, als ob menschliche Geschichte erst beginne mit ihrer literarischen Niederschrift; hier waltet lediglich ein äußerer Unterschied in den Quellen für unsere Erkenntnis, der vielleicht praktische Arbeitsteilung nahelegen mag, aber niemals einen Wesensunterschied selbst bedingt. Die Geschichte der Menschheit beginnt keineswegs mit Sumerern, Babyloniern, Chinesen oder Ägyptern, sondern mit den ältesten Spuren des Menschen und der Menschenwerdung, von denen Bodenfunde Zeugnis ablegen. Deutsche Vorgeschichte ist daher eine im höchsten Grad nationale Wissenschaft, die an keiner deutschen Universität fehlen sollte.

Es ist irrig, eine längst vergangene Kulturepoche zu Maßstab und Werturteil der Gegenwart zu machen, seien es Ägypter, Griechen oder Römer. Das ist an sich schon nicht möglich, weil unseren geschichtlichen Deutungen, wie Goethe so oft betont hat, immer etwas Subjektives anhaftet und der Geist der Zeiten oft nur der persönliche Forschergeist ist, in dem die Zeiten sich bespiegeln: es ist stets viel rein persönliche Auffassung, Deutung und Auslese von Kulturwerten dabei im Spiel. Wir können und sollen sowenig alte Griechen oder Ägypter wie alte Germanen werden; das Rad des Werdens steht niemals still und läßt sich nicht zurückdrehen oder zum Stehen bringen. Jede wahrhafte Kultur ist lebenerfüllt, leben aber heißt dauernd sich umbilden, ändern und wandeln.

Es ist irrig, geschichtsphilosophische Spekulationen ohne Rücksicht auf die einzelnen geschichtlichen Tatsachen auf Grund einer sogenannten „Idee" aufzustellen; sowenig wir sagen können, warum ein Tier oder eine Pflanze vorhanden ist und gerade so und nicht anders aussieht, kann man das bunte Menschenleben und seine Entwicklung auf eine Formel bringen, um den „Sinn" von allem zu erschauen. Dazu müßten wir die Fesseln des Menschentums sprengen können und über allem Werdenden stehn: „ins Innere der Natur dringt kein erschaffener Geist"!

Es ist eine Torheit, mit ästhetischen Einseitigkeiten und Werturteilen die Geschichte zu beurteilen, als käme es im Völkerleben

nur auf Kunst, ästhetische Bildung und sogenannte „Schönheit" an, worunter sich jede Zeit und jedes Volk etwas anderes denkt.

Geschichte zeigt organisches Werden, Wachsen, Blühen und Verwelken der Völker, zeigt den Ablauf menschlichen Kräftekampfes und das dauernde Ringen um die Macht, und zwar sowohl zwischen verschiedenen Völkern als auch innerhalb einer Volksgemeinschaft zwischen Führern und führenden Schichten und der beharrenden Masse, und daraus ergibt sich weiter der verhängnisvolle Irrtum, wenn man alle Völker in Rang, Begabung und Leistung gleichstellen oder für alle Völker ein und dasselbe Ideal aufstellen will. Große Kulturwerte sind noch nie von außen her durch gemeinsame Völkerberatungen entstanden, sondern aus Wurzeltiefen eines starken, blühenden Volkstums organisch, naturhaft und von innen heraus entwickelt und erzeugt worden.

Irrig ist, an die Unvermischtheit, Isoliertheit und sog. Reinrassigkeit der höheren Kulturvölker zu glauben; gerade in der Art der Völkermischung, die einer Neuzeugung ähnlich ist, liegt die Voraussetzung höherer Leistungen. Babylon ist aus der Mischung von Sumerern und Semiten, Ägypten aus der von hamitischen Afrikanern und Semiten entstanden, und selbst die chinesische Mauer konnte China nicht vor starken westlichen, namentlich hellenistischen Einflüssen schützen. Wenn fremde Kulturen von neuen, anderen Herren übernommen wurden, so geht es nie ohne Umbildungen ab, bis die fremden Kulturgüter artentsprechend umgeformt sind. Es ist folglich irrig, Kulturen und Kulturvölker isolierend und isoliert betrachten und studieren zu wollen, wem es um die allgemeine Geistesgeschichte zu tun ist; denn die Strömungen und Einflüsse herüber und hinüber verbinden seit ältesten Zeiten die einzelnen Kulturgebiete. Wenn die Volkskraft nachläßt, dann sinkt eine Kultur und kann ganz vergehen und erlöschen, falls nicht ein neues, jugendfrisches Volk sie erbt und weiterbildet. In diesem Sinn mag man das Bild vom Wachsen, Blühen und Verwelken der Kulturen schon anerkennen, ja in gewisser Weise ist diese Ausdrucksweise sogar mehr als Bild; denn Menschen- und Völkerleben ist erdgebunden und unterliegt den Gesetzen der ewigen Allnatur. Von hier aus ergeben sich wohl auch manche Einwände gegen die Kulturkreislehre.

Daraus mag ein Volk die Lehre ziehen, daß es stark und widerstandsfähig bleiben muß, wenn es nicht entwurzelt und von kräftigeren Nachbarn unterworfen sein will. Dies Ringen um die Macht ist Lebensinhalt und verläuft nach unerbittlichen, eisernen Gesetzen. Alles, was die Lebens- und Tatkraft schwächt, nament-

lich ästhetisches Genießen und Schönheitsschlürfen, Erschlaffen in behaglichem Wohlleben, ist in diesem Sinne Todeskeim für ein Volk. Auch kann es kein Stillstehen geben, sondern das von den Vätern Errungene muß immer neu lebendig erhalten, erworben werden, um es wirklich zu besitzen.

Das sind Erkenntnisse und Mahnungen, die sich uns unmittelbar aus unseren Ergebnissen aufdrängen. Kein Volk, keine Ägypter, Babylonier und Chinesen, können sich an Bedeutung für die europäische Geschichte mit den Indogermanen messen, die heute die Welt beherrschen. Aber es zeigte sich, wie schnell das Volk zerspaltete, und wie und warum die indogermanischen Einzelvölker sich selbst so früh fremd wurden. Der große Unterschied in der Begabung und weltgeschichtlichen Bedeutung zwischen diesen Einzelstämmen erklärte sich uns leicht als Ergebnis verschiedenartiger Mischungsverhältnisse und verschiedener Auseinandersetzung mit ganz verschiedenen Völkern und Kulturen. Die besondere Entwicklung der einzelnen indogermanischen Sprachen, ihre Abzweigung von der gemeinsamen Ausgangsform hängt in der Hauptsache äußerlich mit dem immer stärker durchdringenden Einfluß der Unterworfenen-Sprachen, innerlich mit dem infolge der Mischung sich umwandelnden Volksgeist zusammen.

Entsprechend dem Vordringen der Indogermanen von Osten nach Westen sind ihre höchsten Kulturleistungen nacheinander in dieser Richtung von Osten nach Westen entstanden. Zuerst beginnt die arische Kultur ihre Früchte zu tragen und hat für Asien ähnlich vorbildliche Bedeutung gehabt wie später Griechenland für Europa. Denn wie Griechenland zu Rom, so verhält sich in mancher Hinsicht altindische und iranische Kultur. Zu einer schier unglaublichen Höhe steigt sehr früh und steil das altindische Denken; Jahrhunderte vor Christus erklingt das Liebes- und Mitleidswort „Das bist Du!" in Indiens Wäldern. Der Buddhismus sollte die anhängerreichste Weltreligion werden, und in der Tat, viele Gedanken Buddhas, 400 Jahre vor dem Wirken Christi gedacht, haben heute unverminderte Kraft. Im übrigen erliegt die alte Tatkraft der Arier bald dem entnervenden Tropenklima Indiens; aus der Tiefe der unterworfenen Völker dringt zu viel Fremdes ein. In Iran entstand das erste Weltreich eines indogermanischen Volkes, das Perserreich, das von einer erstaunlichen Höhe war, über die wir uns durch einseitig griechische Quellen nicht täuschen dürfen. Der zweite große arische Religionsstifter, Zarathustra, hat mindestens 600 Jahre vor Christus Lehren vorgetragen, deren weltgeschichtliche Wirkung wir erst allmählich zu ahnen beginnen. Vorstellun-

gen wie die vom jüngsten Gericht, vom Teufel, von einer Art Fegefeuer und viele andere hat Zarathustra geschaffen. Es ist die Folge der Auseinandersetzung indogermanischer Denkungsart mit den alten Kulturen des Zweistromlands, das diese frühen religiösen Werte reifen ließ. Die Bedeutung Griechenlands und Roms ist zu allgemein bekannt, als daß hier noch ein Wort darüber nötig wäre; nur tut man den Römern schwer Unrecht, sie immer rein ästhetisch und geistesgeschichtlich zu werten und daher den politisch unbegabten Griechen unterzuordnen. Die Vorzüge des bauernkräftigen Römervolks liegen auf ganz anderen Gebieten; an Organisationskraft und staatsmännischer Begabung können die Griechen sich auch nicht entfernt mit den Römern messen, noch an zäher Selbstbehauptung. Daher hatte das Römervolk eine viel stärkere Lebenskraft, und die Nachwirkungen seines Weltreichs reichen bis in unsere Zeit. Wie schnell verblüht die griechische Kultur, die zudem auch örtlich fast ausschließlich auf den jonisch-attischen Stamm beschränkt war, solange sie wirklich schaffenslebendig blieb. Wie unerfreulich ist die athenische Demokratie, die es fertig brachte, jeden bedeutenden Führer ins Unglück zu bringen und mit Schmutz zu bewerfen; Aristophanes' Spott in den „Rittern" ist nur zu berechtigt. Den Römern brachte die griechische Verfeinerung und ästhetische Verweichlichung keinen Segen, und wir fühlen, wie recht alte, echte Römer vom Schlag eines Cato hatten, vor der Bildung der „Griechlein" ihr Volk zu warnen. Griechische Kultur entstand aus der Berührung und Spannung zwischen indogermanischer Herren- und Geistesart mit der „minoisch-kleinasiatischen", für die Römer sind die Beziehungen zu den Etruskern grundlegend gewesen.

Schnell zerfielen die Kelten, deren Wohnsitze einmal von Spanien durch Mitteleuropa und das Balkangebiet bis nach Kleinasien reichten; ebenso vergingen Illyrier und Skythen; Slawen mußten Wache halten gegen neue Einfälle asiatischer Völker und gerieten immer wieder selbst unter asiatischen Einfluß.

Spät und zögernd greifen die Germanen ein in die Weltgeschichte, aber dann um so entscheidender und dauernder, wie die Natur im Norden überhaupt später und unwilliger ihre Gaben spendet als im frühtreibenden, aber auch schnellwelkenden Süden. Ruhig konnte sich das germanische Volk entwickeln; die Verschmelzung der Indogermanenschicht mit dem jungsteinzeitlichen Bauernadel konnte ohne Eile, organisch, naturgemäß vor sich gehen, die Gewöhnung an Land und Klima war nicht übereilt. Einflüsse der südlichen Kulturen kamen trotz frühen Handels nur stark abgeschwächt nach dem Norden; hier wuchs ein neues, starkes Volk

heran, spätgereift, aber wurzelfest. Die beinahe entgegengesetzten elterlichen Erbanlagen gewährten eine zunächst verhaltene, aber tiefe innerliche Spannung; sie schufen die Art des „faustischen Menschen", die nicht den abendländischen Völkern überhaupt eignet, wie Spengler behauptet, sondern nur den Germanen infolge der geschilderten Mischung von kriegerischen und bäuerlichen Erbanlagen. Sie wurden auch zu treuesten Hütern des indogermanischen Wesens, einmal, weil sie so langsam und naturhaft wuchsen ohne weitere starke Beeinflussung andrer Kulturen, und außerdem, weil allein das nordische Klima dem Indogermanentum günstig ist; indogermanische Art vergeht nun einmal schnell unter der heißen Sonne des Südens, und es ist kein Zweifel darüber möglich, daß alle indogermanischen Völker nur solange lebensfähig und leistungsfreudig bleiben, als die indogermanische Führerschicht noch wirksam ist. Wird diese aufgesaugt, dann ist der Untergang da. Ursache des Nieder- und Untergangs aller indogermanischen Stämme ist die Entnordung der Führerschicht; das ist ein unerschütterliches, indogermanisches Kulturgesetz: nicht schlechthin Reinrassigkeit, wohl aber Erhaltung der indogermanisch-nordischen Herrenschicht ist die wichtigste Voraussetzung zu indogermanischen Kulturleistungen!

Bei den anderen indogermanischen Völkern bildete sich eine ausgeglichenere, aber auch einseitigere Geistesart heraus. Bei den Griechen wird uns der Einfluß der lebenslustigen, diesseitsgerichteten Ägäer immer deutlicher spürbar; diese Geistesart bekommt durch die Indogermanisierung das Streben nach Grenzensetzung, nach maßbewußter Klarheit: so entsteht der „Apollinische" Zug, dem dann in Unterschichten der „Dionysische" Gegentrieb entgegenwaltet. Der griechische Schönheitsbegriff ist unnordisch und läßt sich leicht aus der ägäischen Kulturart ableiten, die durch indogermanische Straffheit geklärt und umgebildet wurde. Fast alle griechischen Götter wie Apollon, Athena, Aphrodite, Hephaistos, Artemis sind nicht indogermanisches Erbe, sondern von den indogermanischen Eroberern übernommen und umgebildet, manchmal auch an ererbte Gottheiten angeglichen worden. Das ist auch der Grund, weshalb die sog. „vergleichende Mythologie" scheitern mußte, weil sie die Religionen der Unterworfenen gar nicht beachtete und glaubte, alles sei Erbe aus der Urzeit der Indogermanen. Die Italiker, durchsetzt mit etruskischen und anderen Volkselementen, entwickeln ein mehr erdgebundenes, aber zielbewußtes Organisationstalent, das nach Herrschermacht strebt. Die Inder erliegen der magischen „vorderasiatischen" Kultur, ver-

lieren sich unter dem Einfluß eines erschlaffenden Klimas in erdfliehendes Spielen und Träumen, das die Tatkraft zersetzt und den Willen lähmt. Die Kelten, zu früh und vorschnell der nur schädigenden Wirkung südländischer Kultur ausgeliefert und allzustark von Völkern westischer Rasse durchsetzt, steigern sich zu fieberhaften Machtträumen, zerfallen aber und zerfließen bald aus Mangel an staatenbildender Kraft. Thraker, Skythen und Slawen erliegen teils einem asiatischen Schicksalsglauben, teils einem dionysischen Genußdrang, ohne daß es zu einer Lösung dieser entgegengesetzten Richtungen kommt, weil man sie mehr an sich herankommen läßt, anstatt sie formend und bändigend zu bezwingen; zuviel fremdes Blut ist hier schon früh eingeflossen, zuviel Asiatisches durch immer neue Mischungen mit Ostvölkern durchgedrungen.

Die Germanen haben die Unendlichkeitssehnsucht, den schaffenden Willen und die Organisationskraft der Indogermanen bewahrt, aber dem wirkt der bäuerliche Trieb nach Freiheit und Unabhängigkeit entgegen. Es kommt zu keinem vollen Sieg einer einseitigen Elternanlage, sondern beide Richtungen, die jenseitig-geistige, unternehmungslustige und die erdgebundene, praktische und beharrende halten sich das Gleichgewicht und erzwingen in jedem Sonderfall immer neuen Ausgleich. So entstand die germanische faustische Seele. Gegenüber den anderen indogermanischen Völkern erscheinen sie seelisch zerrissen, von Gegensätzen gespannt und daher nicht abgeklärt, widerspruchsvoll und rätselhaft. Das ewige Spannungsverhältnis zwischen tätigem Wirklichkeitssinn und träumerischer Jenseitssehnsucht macht den persönlichkeitstolzen Germanen unsicher und schwächt sein Selbstvertrauen; aber er läßt sich doch nie von den vorwiegend düsteren und ernsten Empfindungen ganz unterjochen, sondern kämpft dagegen in wildem Trotz, wie ein Krieger, der trotz überwältigender Übermacht um seiner Ehre willen kämpft, solange es möglich ist. Mit tiefem Ernst strebt er viel mehr nach gedanklicher Deutung als nach sinnlichem, genießerischem Hinnehmen der Welt, über deren Wesen ihn ewige Zweifel plagen, und haßt jede Form, jede Regel und jeden Zwang; gesellschaftliche Bindungen, soziale einheitliche Regelungen lehnt sein trotziges Freiheitsgefühl ab. Unbekannt sind ihm die Künste der Verstellung; in schlichtem Wahrheitsgefühl traut er auch dem andern und wird dabei dauernd übertölpelt. Alles Rauschartige, Fanatische, die flammende Begeisterung, die leidenschaftliche Geste bleibt ihm wesensfremd. Seine Freiheit soll aus Notwendigkeit und in selbstgewählter Bindung hervorgehen; der Freie, der auch

stets das Bewußtsein ursprünglicher Selbständigkeit behält, hat sich freiwillig gebunden, aber diese Verpflichtung hält er, gerade weil selbst gewählt, bis zum äußersten: so entwickelt sich der Treuebegriff, wie ihn kein anderes Volk kennt. Trotz innigster Überzeugung von überirdischen Mächten sind für den Germanen selbst seine Götter vergänglich, ein geradezu erschütterndes Zeichen seiner düsteren Weltanschauung! Jede Form, Abgewogenheit, Regelmäßigkeit, Ausgeglichenheit ist dem Germanen im tiefsten verhaßt, aber keineswegs aus Formlosigkeit und Chaosfreude als Grundsatz, wie Fremde verständnislos zu urteilen pflegen, sondern aus tiefster Einsicht in das wahre Wesen des Lebens. Was anderen, einseitiger veranlagten Völkern bei den Germanen als unbeherrscht, „barbarisch“, unbegreiflich, widerspruchsvoll erscheint, ist in Wahrheit äußerst gesteigerte Lebensspannung, die ganz von dem gewaltigen Kräftekampf erfüllt ist, den man Leben nennt. Der Germane ist nie befriedigt, nie berauscht er sich an seinem eignen Volkstum; bei seinem ewigen Streben und Sehnen achtet er leicht das Eigene gering und bestaunt das Fremde, das er in seiner Sehnsucht nach der Ferne überschätzt und seinen Wunschträumen gemäß ganz gegen die tatsächliche Wirklichkeit umdeutet und idealisiert. Diese die Wirklichkeit maßlos verklärende Wunsch-Sehnsucht insbesondere nach dem Süden ist geradezu zum Fluch der Germanen geworden; sie hat der Heimat zahllose Stämme und viel Volkskraft entführt, aber kein Germanenreich hatte unter der Sonne des Südens dauernden Bestand! Ob Goten, Langobarden, Vandalen und Normannen: sie wurden von den südlichen Sonnenflammen vernichtet, wie der Falter, der ins Licht fliegt. Der Heimat verloren, dienten diese Stämme nur zur Blutauffrischung fremder Völker. Freilich wurde andrerseits dadurch fast ganz Europa von germanischem Blut durchsetzt, was man viel zu wenig zu beachten pflegt. Germanen haben in Norditalien Reiche gegründet, die Lombardei erzählt heute noch im Namen von den Langobarden; in Süditalien und Sizilien herrschten die Normannen; Frankreich, la France, ist von dem Frankenstamm begründet; die Normandie, d. h. Nordfrankreich, ist eine nordische Wikingerkolonie gewesen; in Südfrankreich, der Bourgogne, siedelten die Burgunder, in Westfrankreich und Spanien die Goten. England ist von Westgermanen den Kelten abgerungen, und die Normannenherrschaft brachte im Grunde nur neues Germanenblut hinzu. Nordgermanen haben das russische Reich begründet, und germanische Leibwachen waren die letzte Zuflucht der west- und oströmischen Kaiser. Germanen haben das stolze Römerreich zer-

brochen, Germanen Mauren im Westen und Türken im Osten von Europa ferngehalten!

Welch ein Wahnsinn, ein solch tätiges, kraftvolles, unvergleichliches Volk einseitig ästhetisch mit dem Maßstab der sogenannten „klassischen" Kultur und ihres Schönheits- und Bildungsideals messen und aburteilen zu wollen, wie es bis in die Gegenwart, dazu von eigenen Volksgenossen, geschieht! Wie kann ein Volk, das in dieser stolzen Weise Geschichte gemacht hat, sich dem klassizistischen ebenmäßigen Schönheitsgesetz beugen! Wie kann äußere Begrenzung, Ausgeglichenheit und Formengebundenheit einem Volk höchstes künstlerisches Gesetz sein, das von einer solchen aktiven Stoßkraft durchdrungen ist! Mußte es nicht auch in seiner Kunst wirkliches Leben d. h. Bewegung sehen wollen und keinen wohl-ausgeglichenen Kräftestillstand? Mußte einem Volk, das seelisch zu tiefst vom Walten jenseitiger Mächte überzeugt ist, z. B. die griechische Herabziehung der Gottheit in der bildnerischen Darstellung zum „schönen Menschen" nicht als eine Entwürdigung und ein Frevel erscheinen? Mußte harmonische Form und schöne Oberfläche es nicht als nichtssagend, ja oberflächlich und äußerlich, abstoßen, weil der Germane weiß, daß die äußeren Erscheinungen und Formen der Dinge keineswegs ihr Wesen sind, sondern nur Wirkungen viel tieferer, unsichtbarer Kräfte? Und das Walten dieser Kräfte will er gerade in seinem Kunstwerk spüren!

Und doch gründet sich das ungerechte, weitverbreitete Urteil über den „germanischen Barbaren" fast einzig auf diese völlige Verkennung seines Verhältnisses zur Kunst! Statt die Tiefen der germanischen Seele zu verstehen, legte man für ein noch heute weitverbreitetes Werturteil über Germanen den Maßstab einer südländischen Bevölkerung an, die selbst, wie auch die Römer, kein anderes Volk als sich ebenbürtig anerkannt hat! Für den Athener war ja jedes nichtgriechische Volk ohne weiteres „Barbar", der römische Bürger erkannte kein anderes Volk dem seinen auch nur als gleichberechtigt an! Warum lernt man nicht von Griechen und Römern, wenn man sie trotz ihrer südländischen Heimat unbedingt als Vorbild hinstellen muß, und aus dem von ihnen geprägten Barbarenbegriff auch Vaterlandsliebe und Vaterlandsstolz? Warum lernt man nicht von ihnen, wie man von fremder Kultur nur das Brauchbare und Wesensgemäße annimmt und es der eigenen Volksart anpaßt? Der Franzose, der nicht einmal seine alte indogermanische Sprache mehr besitzt und sie mit dem Latein seiner römischen Herrn tauschen mußte, liebt glühend sein Vaterland und seine Kultur; mit welch höherem Recht kann

der Germane auf sein Volkstum stolz sein, das sich in Heldentaten und weltweiten Kriegsfahrten ohne gleichen bewährt hat seit ältesten Zeiten bis zu den Wundern an Tapferkeit im letzten Weltkrieg? Wann wird man endlich erkennen, daß die Sehnsucht nach dem Süden für den Germanen schädlich und ein törichtes Wunschbild ist? Wann endlich wird man das fremde, untaugliche Wertmaß endgültig aus der Hand legen und den Germanen aus sich heraus zu verstehen imstande sein? Wann endlich wird man Ehrfurcht haben vor den einzigartigen Leistungen des eigenen Volkes? Noch einmal: die Sehnsucht nach dem Süden, die Überschätzung der Antike ist der Fluch des Germanentums bis zum heutigen Tag! Denn sie hat den Blick getrübt für die gewaltigen Leistungen des Germanentums. Sie neigt dazu, das Germanische mit dem ungerechten und unberechtigten Maßstab der Antike zu messen, das heißt der Kultur, die gerade Germanen überwunden haben. Sie ist wiederholt das Hindernis gewesen, daß die Germanen sich frei von innen heraus, ungestört, eigengesetzlich und ihrer Volksart entsprechend, voll entwickeln konnten. Sie entfremdet dem eigenen Volkstum und macht ihm gegenüber voreingenommen und ungerecht. Diese Überschätzung der Antike ist dazu selbst so unantik wie nur denkbar, denn die Grundeinstellung des griechischen und römischen Volkes war ausgeprägtes Nationalgefühl und eine oft unberechtigte Geringschätzung anderer Kulturen und Völker, ähnlich dem französischen Chauvinismus. Der Athener und Römer würde des nordischen „Barbaren" spotten, der seine eigene Kultur und Geschichte gering schätzt und Grieche werden will, was er seiner Stammesart nach niemals werden kann. Gewiß haben die antiken Völker die größten Werte geschaffen und die germanische Kultur dauernd beeinflußt; aber diese Werte sind zeitgebunden, und man soll von den Griechen und Römern gerade lernen, wie man fremde Anregungen artgemäß umbildet, nicht aber in ihnen ewige, bleibende, stets gültige, also auch für die Gegenwart verbindliche Vorbilder und Maßstäbe sehen und sie nachäffen; denn das ist lebenswidrige Unnatur, das ist knechtische Barbarei! Es gibt noch andere Gesichtspunkte zu gerechter Würdigung eines Volkes als den ästhetischen, und auch auf dem Gebiet der Kunst haben Germanen Werke geschaffen, die den antiken mindestens gleichstehen, ja sie haben eine Kunst gepflegt, in der die antiken Völker es nie über die bescheidensten Anfänge gebracht haben: die Musik! In dieser Kunst wird der Wesensunterschied zwischen nordischem und südländischen Empfinden viel mehr verstanden und allgemeiner anerkannt als auf dem Gebiet der bildenden Kunst, obwohl die Dinge da genau ebenso liegen.

X. Die Ausbreitung der Germanen

Daß die Germanen so gut ihre Volkskraft und Wesensart ausreifen lassen konnten, war ihr Glück und die tiefste Ursache ihres Siegeszugs; sie hatten Zeit, ruhig und naturgemäß zu wachsen und ihre Volkseigenart auszubilden. Ausgang der jüngeren Steinzeit und Anfang der Bronzezeit fließen für den nordischen Kulturkreis, mindestens nach dem heutigen Stand unserer Kenntnisse ineinander. Aber mit dem zweiten Abschnitt der nordischen Bronzezeit treten uns die Germanen als selbständiges Volk entgegen in genau demselben Gebiet, für das früher die nordischen Steingräber bezeichnend waren. Dänemark, Südschweden, Norwegen bis nach Drontheim hin, und Norddeutschland von der Ostsee bis zum Harz, von der Ems bis zur Odermündung: das ist die „Urheimat" der Germanen gewesen. Während der Bronzezeit breitet sich dieses „urgermanische" Gebiet nur wenig aus; längs der Ostseeküste dringt man bis zur Weichsel vor, im Westen wird ein Landstreifen längs der Ems gewonnen, und im Süden stößt man bis zum Nordrand des deutschen Mittelgebirges vor, zum „Dunkelwald" (Myrkviđr), über den noch nach späterer nordischer Überlieferung die Feuerriesen beim Weltkampf unter Surts Führung einbrechen. Erst nach 1000 v. Chr. überschreiten sie den Rhein in der Gegend der Lippe-Mündung, am linken Ufer dehnen sie sich dann bis etwa 500 v. Chr. aus.

Nach Mitteldeutschland erfolgt die Ausbreitung deswegen langsam und spät, weil hier andere, indogermanische Schwesterstämme sich festgesetzt haben: Illyrier und Kelten.

Die Illyrier hatten, wie wir bereits wissen, schnell und über verschiedenartige Länderstrecken und Kulturkreise hin ein eigenes Volkstum gebildet, von der Gegend von Wien an nach Norden und Nordwesten; sogar mit finnischen Völkern und etwas südlicher mit den Balten gibt es sprachliche Berührungen: in Ostdeutschland und im Sudetengebiet, also nördlich der Donau, bildete sich der Kern des illyrischen Stammes. Auch archäologisch läßt sich dies nachweisen; es ist der sog. „Lausitzer Typus", der mit diesem osteuropäischen Illyriertum verbunden werden muß. Aber illyrisch ist auch schon der sog. „Aunjetitzer Kreis". Diese illyrische Kultur reicht in der Bronzezeit von den Alpen bis nach dem östlichen Norddeutschland und scheint sogar in einer gewissen

Zeit die Ostsee berührt zu haben, die „Venetischer Meerbusen" (Venedikòs kólpos bei Ptolemaios) genannt wird. War anfangs das illyrische Gebiet zum Beginn der Bronzezeit weit westwärts vorgeschoben, bis zur Werra hin, so wird um die Mitte des zweiten Jahrtausends dies mitteldeutsche Gebiet in Thüringen und Sachsen und das südwestliche Böhmen wieder geräumt: hier rücken überall Kelten ein, die in Süddeutschland entstanden waren. Vermutlich wurden die Illyrier abgedrängt; denn es waren sehr fruchtbare Gebiete, die sie räumten; vielleicht strebten sie selbst mehr nach dem Süden, von dessen Reichtum und Wohlstand sie durch Handelsbeziehungen Kunde erhalten hatten. Das wissen wir nicht; jedenfalls sitzen Illyrier noch tausend Jahre in dem Länderstreifen längs der Saale durch Böhmen bis nach den Alpen; im Norden ihres Kulturgebiets grenzen sie also westlich an die Germanen, östlich an die Balten. Nach der „Aunjetitzer" Zeit wird die Leichenverbrennung herrschend, und die Urnengräber treten uns in Massen entgegen. In Süddeutschland aber sind die Kelten die westlichen Nachbarn der Illyrier, und gegen diese erfolgt nun ein mächtiger illyrischer Vorstoß: längs der Donau und des Mains, am Neckar, an Mosel und Saar, sogar bei Köln, in der Schweiz bis nach Ostfrankreich hin sind diese illyrischen „Urnengräberleute" nachweisbar, die von Osten her, von Mähren, Böhmen, Niederösterreich in süddeutsches Keltenland einfluten. Ein Seitenzweig überschwemmt das Saalegebiet und erreicht in Ausläufern sogar Hessen. Auch dringen sie in die Ostalpen ein, wo eine den Ligurern ähnliche Bevölkerung spärlich siedelte; auch im Inngebiet sieht man das Vordringen der Urnenfelderkultur. Die Illyrier legen Befestigungen im Feindesland an, um sich als Herrn zu halten. Doch verrieseln und zerbröckeln die illyrischen Scharen allmählich und werden bis gegen die Hallstattzeit aufgesaugt; die Urnengräber halten sich nicht dauernd, und es siegt wieder die alte Bestattungsart, wie sie in der keltischen Bronzezeit üblich gewesen war. Die Illyrier brachten den Kelten das Eisen und auch das Wort dafür (isarno–), das nun für die Hallstattzeit wichtig wurde. Die Hallstattkultur ist von Illyriern geschaffen und im Westen von Kelten aufgenommen worden, sie ist ihrerseits abhängig von Oberitalien und der hier mittlerweile entstandenen, auch sozial neuartigen Kultur.

Nun aber, wo sie in der Schaffung der Hallstattkultur ihre Kulturtat geleistet haben, wenden sich die Illyrier erneut südwärts; Germanen und Kelten folgen ihnen auf dem Fuße, vom Osten her dringen um 500 Skythen in breiter Front herein donauaufwärts und sind mit ihren Pfeilspitzen in Schlesien und der Lausitz nach-

weisbar. Um Beginn des fünften Jahrhunderts räumen wie in einer einheitlichen Aufbruchsbewegung die Illyrier ihre nördlich der Donau gelegenen Heimatsitze und halten sich bloß noch in Resten. Nur die Alpenillyrier verlieren den Zusammenhang im Südosten nicht mit dem Hauptstamm; sie waren bis zum Bodensee, der lacus Venetus hieß, und in das schweizerische Rheingebiet vorgestoßen.

Die Illyrier sitzen dann an der Ostküste der Adria und reichen ins Innere der Balkanhalbinsel, wo sie freilich sehr stark mit Thrakern sich mischen; einzelne Stämme sind auch über das Adriatische Meer an die Ostküste Unteritaliens gekommen: die Messapier. Der bekannteste illyrische Stamm, vielleicht ursprünglich der Name des ganzen Volks, waren die Veneter, von denen Venedig seinen Namen hat; dieser Name (Venedi, Venadi) ist das althochdeutsche Winida (angels. Winedas, altnordisch Vindr), womit die östlichen Nachbarn der Germanen bezeichnet werden: Wenden, Windische. Hier wurde der Name, der einst auf die Illyrier ging, später auf die neuen Nachbarn der deutschen Stämme, auf slawische Völker übertragen; schon Tacitus erwähnt die Veneti (Germ. c. 46) zwischen Bastarnen und Finnen. Daß Veneter Illyrier waren, bestätigt ihre älteste Erwähnung bei Herodot (I 196) und die sprachlichen Beziehungen. Der Bodensee heißt bei dem Schriftsteller Pomponius Mela (II 2, 24) lacus Venetus. Es ist weiter sehr interessant, daß es auch einen Keltenstamm Veneti in der heutigen Bretagne gab: dies erklärt sich daraus, daß Illyrier ins Keltenland eingedrungen und an manchen Stellen, wie in der Wetterau, in Teilen Thüringens, in der oberrheinischen Tiefebene, es zu geschlossenen Siedlungen gebracht haben. Bei der späteren Keltenbewegung nach Westen ist also an einem Stamm, der besondere illyrische Einschläge einst erfahren hatte, der Name haften geblieben.

Fraglicher ist, ob auch die Enetoi bei Homer (B 852), die in Paphlagonien wohnten, mit den europäischen Venetern Beziehungen haben. Unmöglich scheint es mir durchaus nicht bei der Nachbarschaft von Illyriern und Thrakern. Auch wäre zu erwägen, ob mit dieser Illyrierbewegung Leute vorzugsweise dinarischer Rasse nach Süddeutschland und ins Ostalpengebiet gekommen sind.

Es spricht vieles dafür, daß einmal durch das Illyriergebiet ein großer, prähistorischer Handel getrieben wurde; Bernstein, Felle usw. gelangten vom Norden nach Süden, Bronzewaffen und -geräte und Goldschmuck kam vom Süden nach Norden. Denn diese Metalle, Kupfer, Zinn und Gold, sind nicht im Norden selbst

gewonnen worden. Es kommen neben Spanien, wo besonders früh Kupfer und Bronze hergestellt wurden, vor allem für unsere Frage die Bergwerke in den Ostalpen und in Siebenbürgen in Betracht. Auch der berühmte Goldfund von Eberswalde scheint mit Illyriern zusammenzuhängen, weil gewisse Ähnlichkeiten mit dem Hallstatt-Stil vorliegen. Gegenüber dem Goldreichtum der germanischen Bronzezeit, der also zum guten Teil auf illyrischem Handelsverkehr beruhen dürfte, geht die Fundqualität in der älteren Eisenzeit sehr zurück, namentlich in Skandinavien; das dürfte mit dem Abwandern der Illyrier nach Süden und der damit zusammenhängenden Ausdehnung der Kelten zusammenhängen; dadurch trat eine Umschichtung und Verschiebung ein, die den alten Handel nach Norden unterband und in andere Bahnen lenkte.

Bei dieser großen Bedeutung der Illyrier für Ostdeutschland in alter Zeit, die wir immer mehr anerkennen müssen, ist es sehr bedauernswert, daß wir keine genauere Kenntnis der alt-illyrischen Dialekte haben. Eine heutige Fortsetzung des illyrischen Sprachzweigs ist das Albanische, das jung bezeugt ist und hart vor der Romanisierung steht. Die wenigen Inschriften altillyrischer Sprachen, des Venetischen und Messapischen sind allzu dürftig, und auch die Verwertung illyrischer Eigennamen, Personen- und Ortsnamen, ist nur mit aller Vorsicht und Zurückhaltung geboten. Das Wenige, was mit einiger Sicherheit sprachlich bekannt ist, läßt das Bedauern über diesen Quellenmangel, der ja aus der geschilderten Geschichte des Illyriertums nördlich der Donau begreiflich ist, noch sich steigern. Denn wir finden da sehr auffällige Anklänge an das Germanische: so sind venetisch eχo und meχo (in Grabinschriften) mit germanisch ik „ich", mik „mich" zu vergleichen, und venetisch sselboi-sselboi (auf der Inschrift von Canevoi) entspricht offenbar dem althochdeutschen selb-selbo „ebenderselbe", einer Pronominalform, die sonst auf indogermanischem Sprachboden nicht ihresgleichen hat! (s. Sommer I § 42, 131, weiteres auch aus dem Messapischen bei H. Krahe I § 47, 321 ff.)

Durch die einstige Nachbarschaft der Illyrier östlich der Germanen erklärt sich auch die Kluft, die sprachlich zwischen Germanen und Balten besteht und stets bestand; es gibt im Baltischen nicht, wie im Finnischen, altgermanische Lehnwörter, erst durch die späte Kolonisierung des slavischen Nordostens wurden die deutschen Nachbarn der Litauer.

Die ältesten Wohnsitze der Slawen sind in der Gegend der Rokitnosümpfe zu suchen an beiden Ufern des mittleren Pripjet. Nach Abzug der Illyrier kamen die Germanen mit den Slawen in Be-

rührung. Aber diese waren die Nehmenden, wie viele ostgermanischen Lehnwörter im Slawischen beweisen. Als die Ostgermanen nach Süden drängten, öffnete sich ihr dünnbevölkertes seitheriges Land dem Slaweneinfall.

Das dritte Nachbarvolk der Germanen, mit dem sie dauernd benachbart bleiben sollten im Gegensatz zu den abziehenden Illyriern, waren die Kelten. Ihre Stammlande waren in Süddeutschland und den angrenzenden Gebieten Ostfrankreichs und Niederösterreichs. Nachdem sie in der Bronzezeit zunächst wenig geschlossen und tatenlustig gewesen waren und dem Illyriereinfall um die Jahrtausendwende keinen erfolgreichen Widerstand hatten entgegensetzen können, lernen sie offenbar aus diesem Schicksal, übernehmen die illyrische Hallstattkultur, um dann ihre Glanzzeit als Träger der kraftvollen Latène-Kultur zu erreichen.

Wir sahen, daß schon in der Bronzezeit den weichenden Illyriern Kelten auf dem Fuße gefolgt waren; sie stießen zur Saalegegend und im westlichen Böhmen vor und besiedelten die Donau abwärts Oberösterreich. Im Hallstattstil dringen eigenartig keltische Motive durch, und mit dem Latènestil (um 400 v. Chr.) beginnen ihre mächtigen Züge. Sie brechen in Ostfrankreich weiter vor, um 300 v. Chr. wird der Kanal überschritten und ganz Britannien besiedelt, 100 Jahre später folgt ein zweiter Stoß, in dem wir die p-Kelten vermuten. Kelten strömen nach Spanien und nach Oberitalien, das ja in der Römerzeit stets das „diesseitige Gallien" hieß. 390 wurde Rom in Schutt gelegt. Dann folgen die mächtigen Züge nach der Balkanhalbinsel, 279 erscheinen sie vor Delphi, dann wird ein Keltenreich in Dakien gegründet und um 250 das Galaterreich in Kleinasien errichtet.

In einem halbkreisförmigen Ringwall umgaben Kelten das Germanengebiet, von Britannien, Frankreich, durch Süddeutschland bis zu den Karpathen. Aber bei der ungeheuren Ausdehnung, infolge der überstürzten Berührung mit der südlichen Kultur und einem schnellen Zusammenraffen von Reichtum und Gold erschöpfte sich die Kraft der Kelten, und gerade ihr Kerngebiet, Süddeutschland, wird bald Eigentum der sich ausdehnenden und den Keltenring sprengenden Germanen.

Nach 1000 v. Chr. waren diese bis an den Niederrhein gekommen und um 500 v. Chr. hatten sie sich bereits links des Flusses beträchtlich ausgebreitet von Belgien bis zur Moselgegend; diese Stämme erlagen freilich einer starken Keltisierung; aber Cäsar und Tacitus bezeugen ihre germanische Herkunft. In Mitteldeutschland setzten einer Ausbreitung Illyrier und Kelten starken

Widerstand entgegen; nachdem jene abgerückt waren, verteidigten die Kelten noch lang und zähe ihr Gebiet, wie Befestigungsanlagen in Thüringen und Hessen zeigen. Aber im Osten gab es Raum, östlich der Oder; von Skandinavien strömen Stämme über die Ostsee, und so bilden sich die Ostgermanen heraus, die sich von den anderen lösen, und in südöstlicher Richtung weiterdrängen in bisher illyrischem Land. Um 200 v. Chr. sind die Bastarnen am Schwarzen Meer angelangt; immer neue Stämme fluten aus Skandinavien herüber, Goten, Burgunder, Vandalen.

Aber im eigentlichen Mitteldeutschland trotzt immer noch der keltische Widerstand, bis gegen 150 v. Chr. hält er sich in Thüringen und Hessen fest; nur an der Unstrut erringen die Germanen um 500 neues Land. Aber dann folgt Stoß auf Stoß und drängt die Kelten zurück; um 100 v. Chr. fluten die Sueben vom Saalegebiet nach dem unteren Main, dann weiter bis zum Rhein und nach Ostfrankreich, wo ihnen Cäsar entgegentritt. Ariovists Suebenzug brachte die Oberrheinische Tiefebene größtenteils unter germanische Botmäßigkeit. Der keltische Stamm der Boier war aus Böhmen gewichen, und hier traten zu Beginn unserer Zeitrechnung die Markomannen auf, und die Quaden erscheinen an der March, zwei Suebenstämme, die vom Oberrhein infolge des westlichen Widerstands sich ostwärts gewandt hatten. In Süddeutschland treffen wir dann seit Beginn des ersten nachchristlichen Jahrhunderts germanische Einzelstämme, die sich mit zurückgebliebenen Kelten ohne ernstlichere Kämpfe vermischt hatten und mancherlei von ihnen annahmen.

So kamen jetzt erst die Westgermanen in unmittelbare Nachbarschaft mit den Römern, von denen sie durch den Keltengürtel so lange abgeschnürt worden waren, während die Ostgermanen schon beträchtliche Zeit vorher mit hellenistischer Kultur Berührung gewonnen hatten.

Was sich vor allem aus dieser kurzen Übersicht über die Ausbreitung der Germanen ergibt, ist die Tatsache, daß Süddeutschland germanisches Kolonialland darstellt; hier wohnten die verschiedensten Volksstämme, und zuletzt waren Kelten und Illyrier die Herren gewesen. Die illyrischen Bevölkerungsteile, die auch nach dem westlichen Teil Süddeutschlands geflutet waren, waren abgezogen, zerrieben und aufgesaugt; so sind es Kelten, denen das Land von den Germanen abgenommen wurde. Man sieht also, daß der Gegensatz von nord- und süddeutscher Art seine tiefe geschichtliche Erklärung findet: schon die demokratischeren „Bandkeramiker" unterschieden sich einst von dem aristokratischen Herren-

volk der Megalithbauern, und dieser uralte Unterschied wirkt auch unter den neuen Herrn nach. Zugleich ist die Rassenmischung in Süddeutschland viel stärker gewesen als im alten Heimatland der Germanen im Norden.

Die Kelten mit ihrer Latènekultur entwickelten selbständig Anregungen aus Oberitalien; es kommt zur Ausbildung neuer Gewerbe, z. B. der Glasindustrie. Die Germanen nahmen daran nicht teil, und so bildete sich ein großer Gegensatz zwischen keltisch-verfeinerter und primitiv-germanischer Kultur heraus: diejenigen Germanen, welche den Kelten benachbart waren, erfahren natürlich zuerst von dieser höheren Zivilisation (z. B. die Ubier), und diese war es, welche überhaupt die Germanen über den Rhein gelockt hat: schon seit der Latènezeit waren die Bewohner Frankreichs „feiner" als die Deutschlands!

Wir sind damit bereits bei allgemein bekannten, rein geschichtlichen Zeiten angelangt, aus denen wir literarische Quellen haben.

Der Völkername Germanen ist verhältnismäßig spät in Aufnahme gekommen und eine Übertragung der Benennung einer kleineren Volksgruppe germanischer Herkunft auf das Gesamtvolk durch die Kelten. Die grundlegende Stelle ist Tacitus, Germania 2: „Das Wort ‚Germanen' sei nämlich neu und erst vor kurzem aufgekommen. Die nämlich, welche zuerst den Rhein überschritten und die Gallier vertrieben hätten, die jetzt Tungrer heißen, seien damals Germanen genannt worden: so sei der Name eines einzelnen Stammes, nicht der eines Volks allmählich durchgedrungen; so wäre also die Gesamtbezeichnung ‚Germanen', zuerst durch den Sieger (a victore) aufgekommen, um Furcht zu erregen (ob metum); nachdem aber der Name einmal erfunden war, hätte ihn auch die Gesamtheit des Volks für sich gebraucht." Die Forschung zeigte, daß Tacitus hier auf älteren Quellen fußte (Livius, Timagenes). Das Gesamtvolk der Germanen wurde benannt nach dem in Gallien zuerst eingefallenen Volksstamm; der Sondername der linksrheinischen Stämme übertrug sich also auf das ganze Volk rechts des Rheins.

Die Deutung des Worts Germani ist strittig; aber sicher ist für mich, daß es echt germanischer Herkunft ist. Denn in dem Ortsnamen Germana (so Germana vel ad Monte, 769), in den Personennamen Germanus, Germenberga, Germenhildis, althochdeutsch Germening, Germenulf, altsächsisch Girminburg, in dem Götternamen Garman-gabis, sowie namentlich in angelsächsisch ʒeorman-leaf ‚eine Malvenart, malva neglecta' liegt dasselbe

Wort vor, wie im Namen Germani, der in heimischer Sprachform etwa Gérmanōz gelautet haben muß. Alle Versuche, den Namen als keltisch zu deuten oder mit dem lateinischen Adjektiv germānus „verschwistert" zusammenzubringen, sind unhaltbar. (Vgl. die zusammenfassende Arbeit von W. Krogmann, Der Name der Germanen, Wismar 1933.) Was der germanische Stamm germen–, german– bedeutete, ist nicht ganz sicher; Krogmann deutet ihn als „hervorragend". Jedenfalls ist *Germanōz ein echt germanisches Wort, das an heimisches Sprachgut anzuknüpfen ist, während im Keltischen sich kein entsprechender Wortstamm nachweisen läßt. Daß die Römer dann das fremde Wort an ihr germānus in Betonung und Endung angeglichen haben, ist selbstverständlich. Bemerkenswert ist, daß die Germanen selbst ursprünglich keinen zusammenfassenden Namen für ihr Gesamtvolk besessen haben.

Die ältesten Germanen, die literarisch erwähnt werden, sind wohl die Oretani in Spanien (an der Sierra Morena), die bei Plinius (nat. hist. 3, 25) und Ptolemaeus (2, 6, 58) bezeugt sind: Oretani, qui et Germani cognominantur. Denn ich pflichte Schulten unbedingt bei, wenn er glaubt, den in Spanien um 600 v. Chr. einflutenden Kelten hätten sich auch Germanen angeschlossen (Forsch. u. Fortschr. 8, Nr. 10, 122). Dafür spricht auch der Name des Volkes der Poemani, die inschriftlich für Spanien bezeugt sind, aber mit dem von Cäsar erwähnten belgischen Germanenstamm Poemani zusammenhängen. Drittens sind Cempsi im 6. Jahrhundert für Westspanien bezeugt, die mit den Campsianoi an der Nordsee verkettet sind. Daraus ergibt sich, daß sich den keltischen Wanderungen auch einzelne Germanenstämme aus der Nachbarschaft angeschlossen haben; schon am Keltenzug nach Spanien um 600 v. Chr. sind Germanen beteiligt. Wenn es auch unter den Galatern Kleinasiens Poemaneni gibt, so scheint auch dies sich aus der Teilnahme von Germanen an den Keltenzügen im Osten leicht zu verstehen; wir fanden ja auch den illyrischen Veneternamen in der Bretagne, offenbar, weil keltisierte Illyrier bis dahin an der Keltenbesetzung von Frankreich mitbeteiligt waren. Auch bei der Besiedlung der britischen Inseln durch Kelten haben einige Germanenstämme an der Nordseeküste sich beteiligt. Denn an der Ostküste Irlands sind von Ptolemaios Kaukoi bezeugt (irisch Ui Cúaich), die mit dem germanischen Stamme der Chauken zusammenhängen; neben ihnen siedelten Manapioi, die mit den belgischen Menapiern zu verbinden sind. Auch der irische Stamm der Gāiling dürfte germanischer Herkunft sein, so daß selbst bei der keltischen Besiedlung Irlands die Germanen betei-

ligt waren. Zur Zeit, da der bekannte Pytheas von Massilia seine berühmte Nordfahrt machte, also etwa um 300 v. Chr., fand er in der Nordseegegend die Teutonen und die Ingävonenstämme (Plin. nat. hist. 37, 35).

Daß Germanen sich Keltenzügen anschlossen, ist um so weniger auffallend, als wir auch sonst von ihren Söldnerdiensten wissen. Der kriegerische Sinn der germanischen Jugend fand zunächst im Anschluß an fremde Unternehmungen seine Befriedigung. So sind für 236 v. Chr. die Gaisaten als Söldner in Diensten der Bojer für die schweizerische Alpengegend bezeugt (Polyb. 2, 28 f.): Gaisaten heißt „Speerleute", dann „Söldner"; denn Polybios erklärt den Namen daher, weil sie „für Sold Kriegsdienste leistete n"; wir erfahren auch Namen ihrer Einzelstämme, wie Daliterni (d. h. „Talbewohner"), Tulingi („Höhenbewohner") u. a. Diese Gaisaten sind wahrscheinlich jene Germani, welche die Triumphalfasten von Clastidium im Jahre 222 v. Chr. erwähnen.

Sodann sind um 200 v. Chr. die Bastarnen (d. h. die „Mischlinge") und Skiren („die reinen, unvermischten") am Schwarzen Meer gesichert. Wir sehen zugleich an diesen, seit 600 v. Chr. urkundlich und literarisch bezeugten Germanenstämmen ihre Abenteuerlust und ihren Wandertrieb.

Namentlich von Südschweden und Dänemark zogen infolge von Übervölkerung und Lust an Abenteuern eine ganze Reihe von Stämmen aus; wir können hier nur das Wichtigste kurz erwähnen.

Zwischen 120 und 115 v. Chr. wanderte von Jütland, das im ganzen Altertum die „kimbrische Halbinsel" (Chersonesus Cimbrica) hieß, der erste große Germanenstamm ab, der den Römern Entsetzen einflößte, die Kimbern (germanisch *Himbrōs, vgl. den dänischen Bezirk Himmerland bei Aalborg). Der Marsch ging zuerst südwärts ins Bojerland und ins Gebiet der Save, wo ebenfalls Kelten, die Skordisker, wohnten. Dann bogen sie nach Westen, und im Kärtnerland, bei Noreia, schlugen sie 113 vernichtend das römische Heer. Sie schweiften dann nach Gallien und Spanien, dann zogen sie über die Alpen und wurden in Oberitalien von Marius 101 v. Chr. bei Vercellä vernichtend geschlagen. Diese Niederlage hatten sie nur ihrem trotzigen Eigensinn zuzuschreiben, der sie sich von ihren Stammesgenossen, den Teutonen und Ambronen, hatte trennen lassen. An die Teutonen erinnert heute noch der Name der jütischen Landschaft Thy nordwestlich vom Limfjord (altnordisch þiod, altdänisch Thythe-sysal; auch die Insel Thyholm hat den Namen bewahrt.) Dieser Stamm kam in die Maingegend und geriet unter keltischen Einfluß, ein römischer

Grenzstein bei Miltenberg, der heute im Burghof steht, trägt die Inschrift: inter Toutonos. Die Ambrones haben der Insel Amrum, älter Ambrum, den Namen gegeben. Bei Aquae Sextiae sind 102 v. Chr. in der Provence die Teutonen von Marius geschlagen worden.

Aus der schwedischen Landschaft Ostgötland zwischen dem Wettersee und der Ostseeküste kamen die Goten; über die Inseln Gotland und Öland setzten sie nach der Danziger Bucht über, die bereits von anderen Germanen besiedelt war. Zunächst bildet sich am Gebiet der unteren Weichsel ein besonderes Gotenreich; aber dann wanderte der größte Teil des Stammes seit der Mitte des dritten, nachchristlichen Jahrhunderts südwärts nach Südrußland, so daß ein gewaltiges Gotenreich zwischen Ostsee und dem Schwarzen Meer entstand. Aber die Hunnen, die von Osten her einfielen, machten diesem Reich ein Ende; es kam zur Wisigotenherrschaft in Südfrankreich und Spanien und zum Ostgotenreich in Italien.

An den Namen der Vandalen erinnert die schwedische Landschaft Vendel in Uppland, nördlich von Stockholm zwischen Mälar und Dalelf; dieser Stamm siedelte westlich der oberen Weichsel und in der oberen Odergegend bis nach Böhmen und Mähren zu; wurde doch das Riesengebirge eine Weile das „vandalische Gebirge" genannt. Ein Einzelstamm, der sich den ferneren Wanderungen nicht anschloß, hieß Silingai: aus Silingia ist dann später in slawischem Munde Slęzi geworden und daraus wieder der Name Schlesien entstanden. In kühnem Zuge brachen sie zu Anfang des 5. Jahrhunderts westwärts ins Frankenland ein, zogen nach Frankreich und Spanien und nisteten sich endlich auf dem Boden des alten Karthago in Nordafrika ein.

Auf den dänischen Inseln waren auch die Erulen zu Hause, mußten aber vor dänischen Stämmen, die aus Südschweden kamen, weichen. Sie wanderten nun in Mitteleuropa herum, waren eine Weile den Hunnen untertan, machten sich wieder frei und stießen über die Karpathen nach der Theißgegend vor in Gebiete, in denen Langobarden saßen. Auch sie scheinen, entsprechend ihrer Stammessage, aus Skandinavien gekommen zu sein, siedeln dann aber an der unteren Elbe in der Lüneburger Heide, wo noch im Mittelalter vom Bardengau gesprochen wurde; Bardowiek bei Lüneburg bewahrt ebenfalls ihren Namen, wie auch die Gräber von ihnen erzählen. Sie zogen dann später in die Ostseegegend, um den Wanderweg der Ostgermanen nachzugehen, bis sie schließlich in die Theißebene gelangt waren. Ein Teil der Erulen zog weiter nach Siebenbürgen und in serbisches Gebiet, andere kehrten wieder zur Heimat zurück, um sich mit dem Stamm der Gauten in

Schweden zu vereinigen. Die Langobarden aber rückten in das verlassene Gotenland, kämpfen erfolgreich im Bunde mit den Avaren gegen die Gepiden und ziehen dann 568 nach Italien. Hier wurden sie schließlich romanisiert.

Wenn der Name Rugier in Ryfylke im Südwesten Norwegens wiederkehrt, so haben wir hier wohl ein Zeugnis für eine Besiedlung ostgermanischer Stämme in Norwegen; denn die Rugier sind Ostgermanen; sie heißen angelsächsisch Holmrygiae „Inselrugier", wohl nach den Weichselinseln; doch hängt vielleicht auch Rügens Name mit ihnen zusammen.

Zuletzt nennen wir die Burgunden, die von Bornholm kommen; im 13. Jahrhundert heißt die Insel Burgundarholm, und in einem angelsächsischen Text (Alfreds Orosius) werden die Bewohner Bornholms burgendas genannt. Burgundarholm scheint etwa „Steilklippeninsel" zu bedeuten. Auf dem Festland wehren die Gepiden ihren Angriff ab, und sie wandern in die obere Maingegend; Anfang des 5. Jahrhunderts n. Chr. sind sie in Worms und Mainz am linken Rheinufer; 435 wurden sie von Aëtius geschlagen, 437 fiel König Gundahari, der Gunther des Nibelungenlieds, im Kampf gegen die Hunnen. Darauf wanderten die Burgunder nach Savoyen und begründeten ein mächtiges Reich von den Cevennen bis zum Mittelmeer. Aber 534 wird dieses Burgunderreich von Franken zerstört; es ging nun im großen fränkischen Reiche auf.

So sehen wir, wie die Ostgermanen ihre eigenen Wege gingen und bei ihrem maßlosen Drang in die Ferne das uralt-germanische Ostland dem Slaweneinfall auslieferten; auch ging durch diese ostgermanischen Züge viel wertvolles Blut der Heimat verloren. Im Süden tauchten diese Germanen in anderen Völkern unter, nicht ohne diesen wertvollstes Blut zuzuführen.

Die Westgermanen zerfielen in drei große Verbände, die Tacitus (German. 2) aufzählt, die Ingaevonen, Erminonen und Istaevonen. Zu den Ingävonen gehören die Völker, die an der See saßen, die Cimbern, Teutonen, Chauken, Angeln usw. Bei ihnen trat das Element des seetüchtig gebliebenen, Ackerbau treibenden Megalithadels stärker hervor als im Binnenland, und in Dänemark und Südschweden, die fruchtbares Land am Meer bieten, finden wir dessen engste Zusammenhänge mit den Ingävonen. Diese sind benannt nach einem Gotte Ing, der im angelsächsischen Runenlied bezeugt ist, und im Yngvi-Freyr, Ingunar-Freyr der Nordgermanen wiederkehrt. Diesen Ing halte ich für eine dem Freyr sehr nahe stehende Fruchtbarkeitsgottheit; die Schwedenkönige der

Ynglingar leiteten von ihm ihr Geschlecht ab. Altgermanisch *aiwō, fortgesetzt in ahd. ēwa „Gesetz", angelsächsisch aéw dass., bedeutete „heiliges Recht"; nun war es im Germanischen üblich, ein Gebiet nach dem Rechtsbann zu bezeichnen, z. B. angelsächsisch in Engla, in Dena lage „im Rechtsbezirk der Angeln, der Dänen", altnorwegisch Njarđar-log „Bereich, in dem das Recht des Njörd gilt". Wie nun im Sachsenspiegel von Suav-ēe die Rede ist und wir Frisaevo inschriftlich kennen (CIL 6, 3260), so sind die Ing-aev-ones die Stämme, wo „das heilige Recht (aev–) des Ing galt". Hierher gehören auch die Stämme, welche die Nerthus verehren: der kultische Umzug ist bezeichnend für den Bauernadel. Mit dieser Nerthus aber ist der nordische Gott Njǫrđr lautlich gleich, der mit Freyr und Freyja, auch mit Baldr, ursprünglich zur Gruppe der Vanen gehörte. Dies war ein mildes, gütiges Göttergeschlecht, von dessen Kampf mit den kriegerischen Asen noch späte nordische Sagen erzählen. Manche Einzelzüge dieser Vanengottheiten erinnern an südländische, namentlich kleinasiatische Gottheiten, so daß man in ihnen eine jüngere Entlehnung durch thrakisch-gotische Vermittlung aus hellenistischem Gebiet sehen wollte. Diese Lehre halte ich für ganz verfehlt: die Vanen sind nach der Sage und in Wahrheit älter als die Asen; denn in ihnen sind nach meiner Überzeugung die Gottheiten des Bauernadels zu erkennen, während in den Asen sich vorzugsweise religiöse Vorstellungen der indogermanischen Herrenschicht durchgesetzt haben. Hier liegt das schwierigste Problem der germanischen Religionsgeschichte, und ich werde meine eben vorgetragene Behauptung an andrer Stelle im einzelnen zu beweisen versuchen. In unserem Zusammenhang muß nur betont werden, daß bei den Ingävonen am Meer begreiflicherweise besonders stark religiöse Vorstellungen des vorindogermanischen Adels sich Durchbruch verschafft haben; hier war er auf dem Gebiet der Schiffahrt Lehrmeister seiner neuen Herren, hier rings um die Ostsee war sehr fruchtbarer Boden, weshalb die Gedanken der Vegetationsreligion sich besonders vordrängen konnten.

Die Istävonen, zu denen Bataver, Ubier, Chamaven, Sicambern usw. gehören, waren die rheinischen Germanen, bei denen Berührung mit Kelten früh eine etwas fortgeschrittenere Kultur bewirkt hatte. Die Bildung Ist(r)-aev-ones ist in dem ersten Bestandteil schwierig: von einem Gott oder Heros *Istvi wissen wir jedenfalls gar nichts. Das Wort mag vermutlich zu einem germanischen Stamm *ais– in gotisch aistan „sich scheuen", althochdeutsch ēra „Ehre" usw. gehören, so daß wir es mit den Stämmen zu tun hätten, wo „heiliges" Recht gilt.

Die Erminonen wohnten im Binnenland; der Hauptstamm waren die Sueben, dazu weiter Chatten, Ermunduren (= „Alle Thüringer"), Cherusker, Semnonen. Da hier das bezeichnende Wort aev– fehlt, sehe ich in Erminones ein Wort für die „Allverbündeten" etwa desselben Sinnes wie Ala-mannen. Denn ermin, irmin bedeutet „allumfassend, insgesamt" (vgl. Irmensäule). Diese Erminonen haben vorwiegend eine indogermanisch ererbte Gottheit verehrt: der „regnator omnium", d. h. der mächtige Himmelsherr, wurde bei ihnen verehrt; es ist Wodan, dessen Kult sich später auch bei den Ingävonen durchsetzte, nicht etwa Tyr, wie man gemeint hat; denn dieser Gott, der dem Saxnöt sehr nahe steht, war im Germanischen stets Kriegsgott; die Lehre, er sei einmal germanischer Himmelsgott gewesen, ist unhaltbar.

Wir sehen also in den Ingävonen, Istävonen und Erminonen sich drei Sondergruppen herausbilden, die in dem Götterkultus und der sozial-kulturellen Zusammensetzung sich unterschieden: bei den Ingävonen an der See dringt der Bauernadel stärker durch, die Istävonen am Rhein erfahren durch die Kelten (und Römer) starke Beeinflussung, während bei den binnenländischen Erminonen sich die indogermanische Herrenschicht am wenigsten umgestalten ließ; es sind zunächst Kultverbände; da aber bei den Germanen auch Vertrag und Eid Dinge religiöser Art sind, so stellen sie zugleich rechtliche Völkerbünde dar.

Unmittelbar auf diese drei alten, westgermanischen Verbände geht auch trotz aller Wirren der Völkerwanderung im großen und ganzen die spätere Stammesverteilung zurück: die Ingävonen führen zu den Sachsen, nachdem Angeln und andere Stämme dieser Kult- und Rechtsgemeinschaft England besiedelt hatten und deshalb ausgeschieden und die westlichen Nordseestämme etwas abseits gerückt waren. Saxnôt, eine dem Tyr ähnliche Gestalt, der Gott des Kriegs nicht nur, sondern auch des Rechtes, wird ihr Hauptgott. Aus den rheinischen Istävonen geht der Frankenstamm hervor, der infolge Berührung mit den Romanen besonders beweglich bleibt. Die Erminonen aber entwickelten sich infolge ihrer Ausbreitung im süddeutschen Kolonialland zu den oberdeutschen Stämmen, zu Alemannen und Baiern. So lassen sich die alten westgermanischen Kult- und Rechtsgemeinschaften bis zu ihrer Fortbildung zu Einzelstämmen verfolgen, die in althochdeutscher Zeit dann miteinander um die Macht rangen.

Im Norden siedelten viele Einzelstämme, die sich gegenseitig befehdeten. In Schweden treten zwei Volksgruppen besonders hervor, die Suien (altnordisch Suíar, lateinisch Suiones) und die

Gauten (altnordisch Gautar). Den Mittelpunkt des alten Schwedengebiets bildete die Gegend um den Mälarsee, wo schon zu Tacitus' Zeiten ein mächtiges Königreich bestand. Nördlich des Mälar, bei Altuppsala, etwa eine Stunde Wegs nördlich des heutigen Uppsala, war die bekannteste Kultstätte im heiligen Wald. In Südschweden, im fruchtbaren Schonen, wohnten die Gauten, neuschwedisch Götar. Im Anfang des sechsten Jahrhunderts n. Chr. entstand zwischen diesen beiden Hauptstämmen des alten Schwedens ein mächtiger Kampf um die Oberherrschaft, der sich im angelsächsischen Epos „Beowulf" widerspiegelt. Diese Kriege führten schließlich zu einer Verschmelzung; das Gautenreich ging im Swiengebiet allmählich auf. Aber noch heute ist der Gegensatz nicht nur der Landschaft, sondern auch der Bewohner in Süd- und Mittelschweden, also im fruchtbaren Schonen und etwa dem wälderdunklen Småland, deutlich zu erkennen.

Aus Schonen kamen auch die Dänen, ein ursprünglich südschwedischer Volksstamm, der sich seit dem Abzug der Angeln und Jüten nach England auch in Jütland ausbreitete. Nach vielen Kämpfen entstand im Anfang des sechsten Jahrhunderts ein einheitliches Dänenreich. Am spätesten wurden die norwegischen Einzelstämme zu einem Reich geeint; Harald Schönhaar besiegte 872 in einer Schlacht bei Stavanger die vielen Kleinfürsten und schuf einen einheitlichen norwegischen Staat. Aber viele vornehme, freie Bauernfamilien wollten sich seiner Macht nicht beugen und wanderten aus; so entstanden in England, Irland, auf den Orkneys und Faröern, schließlich auch auf dem entlegenen Island norwegische Kolonien. Die „Zeit der Landnahme", nordisch Landnāmatīd, begann (872—930). Auf Island erwuchs dann die artechteste, ursprünglichste aller germanischen Literaturen mit ihren drei Hauptarten: Eddalieder, Sagaschreibung und Skaldengesänge. Hier sprechen nordische Menschen in ihrer Sprache, in ihrem Stil und in ihrer Kunst zu uns, und so danken wir dieser Eisinsel mit dem heißpochenden Herzen das kostbarste Vermächtnis des germanischen Nordens an die Gegenwart. Das ist die nordisch-germanische Literatur, die wir für unsere Gegenwart nützen und sie allem Volk wieder erschließen müssen!

Auch die Nordgermanen duldete es nicht in der Heimat; zwar kam es zu keiner geschlossenen Kolonisation, aber in einzelnen Scharen unternahmen sie ihre weltweiten Wikingsfahrten. Grönland und Nordamerika haben sie — längst vor Kolumbus — erreicht; Nordfrankreich ist als „Normandie" eine Kolonie von Wikingern gewesen, längs der Küsten Westeuropas entlang se-

gelten sie durch die Straße von Gibraltar nach Italien und Sizilien, dessen Normannenreich ja berühmt ist, und bekanntlich ist der russische Staat von Nordgermanen begründet worden; in isländischen Quellen wird Rußland Sviþjóð hin mikla „Groß-schweden“ genannt. In Byzanz hielten sich die Kaiser eine Leibwache aus Nordleuten, die Varanger, altnordisch væringjar, die bis zum Untergang des byzantinischen Reiches bestand (1453). Runen künden von diesen Leistungen; so liest man auf einem Runenstein aus Ed in Uppland (nordwestlich von Stockholm) die Inschrift: Runa rista lit Rahnvalder hvar a Kriklandi vas lisforunki „Runen ließ ritzen Ragnvald, der in Griechenland Anführer der Leibwache war“ (etwa 1070). Besonders denkwürdig ist das Runenband auf dem Marmorlöwen von Venedig. Dieses 3 Meter hohe Bildwerk griechischer Kunst stand einst im Piräus, dem Hafen von Athen, weshalb dieser früher auch Porto leone „Löwenhafen“ genannt wurde. Nach der Besiegung Athens durch die Venezianer wurde 1688 dieser Löwe als Kriegsbeute nach Venedig gebracht, wo er vor dem Arsenal noch heute steht. Auf beiden Seiten des Tierleibs sind Runenbänder eingemeißelt, deren Zeichen leider stark verwittert sind. Es steht da von einem Horse zu lesen, der auf seiner Fahrt mit Klugheit Gold gewonnen habe: „Schweden brachten dies auf dem Löwen an . . . Kämpfer ritzten Runen und meißelten sie.“

Die Wikingerzüge der Nordgermanen bieten ein beispielloses Bild wildester Abenteuerlust, tollkühnsten Wagemuts und überschüssiger, unverbrauchter Kraft. Das waren Herrenmenschen, die das Fürchten nicht kannten! Man tut den Wikingern schwer Unrecht, wenn man in ihnen wilde Barbaren sieht; gewiß haben sie viel Blut vergossen, geplündert und gewütet, aber sie gaben auch Vorbilder großartigen Heldentums und zeigten überall ihre staatenbildende Organisationskraft. England rechnet erst seit der Normannenherrschaft seine engere Geschichte, insofern sich erst seit diesem Volkseinschlag das Englische — gegenüber dem früheren Angelsachsentum — entwickelte und einen mächtigen Aufstieg nahm. Das russische Reich ist von Wikingern begründet worden. Sizilien haben Nordleute von der Araberherrschaft befreit; aus dem ohnmächtigen Unteritalien haben Nordgermanen einen festen Staat geschaffen. Wikinger besaßen einen mächtigen Forschersinn, der sie aus Wissensluft zu gewaltigen Entdeckungsfahrten trieb; Grönland und die Ostküste von Nordamerika haben sie entdeckt, ins nördliche Eismeer sind sie vorgedrungen, und sogar an der Mündung des Dnjepr ins „Schwarze Meer“ (bei Berezanj) fand

sich ein nordischer Runenstein. Wladimir berief Künstler und Gelehrte an seinen Hof in Kiew, und Robert Guiscard gründete in Salerno die im Mittelalter hochberühmte Universität.

Diese Wikingzüge entsprangen dem uralten indogermanischen Wandertrieb; genau so sind einst die Achäer plündernd über die griechische Inselwelt gefahren: zur See wurde hier weitergeführt, was zu Lande die indogermanischen und germanischen Völkerwanderungen begonnen hatten. Die Wikingerzüge versteht man nur, wenn man sie als letzten Ausklang altgermanischer, kraftgeschwellter, heldischer Jugendzeit auffaßt.

Überschauen wir noch einmal kurz das Bild, das sich aus unseren Betrachtungen ergab. Die innige Verschmelzung eines kräftigen, seßhaft gewordenen Bauernadels mit kriegstüchtigen Indogermanenstämmen, die von Südosten nach dem Ostseegebiet gekommen waren, hatte zur Geburt des bäuerlich urwüchsigen Germanenvolks geführt. Daraus erklärt sich die neue, eigene Wesensart der Germanen gegenüber anderen indogermanischen Völkern, die ihrerseits auf fremde Kulturen stießen und sich mit anderen Stämmen vermischten. Bei den Germanen verlief der Vermischungsprozeß besonders günstig, weil Indogermanen und nordischer Bauernadel rassisch sehr ähnlich waren, und weil das Zusammenwachsen zu einem neuen einheitlichen Volkstum nicht nur sehr langsam und in einem vollgeschlossenen Gebiet, sondern auch ungestört von fremden Einflüssen und begünstigt durch ein der Nordrasse günstiges Klima vor sich ging. So entstand aus einem Teil der Indogermanen das Volk der Germanen.

Zunächst langsam und bedächtig dehnten sie die Grenzen aus, nach Westen zum Rhein und nach Süden; mit indogermanischen Nachbarn, den Illyriern und namentlich den Kelten kommt es zu Kämpfen, aus denen überall die Germanen siegreich hervorgehen. Die Kelten werden westwärts abgeschoben und soweit sie blieben, germanisiert. So wird das keltische Süddeutschland germanisches Koloniallland. Es scheint nun geradezu ein kulturhistorisches Gesetz zu sein, daß in einem gut und nicht übereilt gewonnenen Kolonialgebiet infolge der geistigen Spannungen zwischen neuen Herren und alten Bewohnern eine besonders anregende Kultur entsteht. So gewinnen diejenigen Germanen, die mit Kelten, Griechen, Römern in Berührung kommen, einen kulturellen Vorsprung über die in der alten Heimat gebliebenen Volksteile. Das Rheinland wird somit zu einem besonders rührigen germanischen Kulturgebiet. Hier entsteht denn auch das Frankenreich, das für

die deutsche Geschichte grundlegend geworden ist. Viel später wurden Österreich und Preußen solche Kolonialgebiete, wo besonders rege Tätigkeit entfaltet wird, so daß sie die Führung über das Mutterland erhielten.

Früh zieht es die Germanen nach dem Süden, von dessen sonnigem Klima und Reichtum schon in sehr alter Zeit Händler und Kaufleute berichtet hatten. Zuerst nehmen einzelne Söldnerdienst bei anderen Völkern; dann wandern ganze Stämme ab. Fast alle gehen sie der Heimat dauernd verloren und bringen fremden Völkern das wertvollste Blut. In Oberitalien entsteht so Goten- und Langobardenreich, in Frankreich, in Spanien, in Nordafrika, in Osteuropa, in Rußland: überall haben Germanen gewirkt, deutlich das Schicksal dieser Völker mitbestimmt und ihre staatenbildende Organisationskraft bewährt.

War allein die unselige Uneinigkeit der Kimbern und Teutonen daran schuld, daß Rom dank der Entschlossenheit des Marius einer Germanenherrschaft schon im ersten vorchristlichen Jahrhundert entging, so haben Germanen später das morsche Römerreich eingerannt; umgekehrt ist dem Römer, dem sonst die ganze Welt zu Füßen lag, niemals gelungen, das eigentliche Germanien zu erobern: die Schlacht im Teutoburger Wald, die ruhmreiche Tat Armins, hat den an Machtmitteln so weit überlegenen Römern jede weitere Lust benommen, sich an die Germanen zu wagen. Ihren Treubegriff aber nutzten sie, um sich in entarteter Zeit eine wirklich gute Leibwache zu halten, im kaiserlichen Rom so gut wie in Byzanz! Zwar schalt man in verweichlichter Zeit gesunde Germanenkraft „Barbarentum“, aber man hatte eine ungeheure, innere Achtung vor ihr, und auf ihre Eide und ihre Treue war sicherer Verlaß, wo sonst nur Verrat und Lüge herrschte.

Der Name „Frankreich“, la France, zeigt schon, welcher Germanenstamm den unruhigen, romanisierten Kelten dieses Landes die staatliche Grundlage gegeben hat, und nur mit Lächeln wird man „Charlemagne“ als „französischen“ König in Anspruch genommen sehen von einem Volk, das seine alte indogermanische Sprache in der Verknechtung Roms hat ganz aufgeben müssen. Die „Normandie“ berichtet ebensogut wie „Burgund“ davon, wieviel Germanenblut nach Frankreich abgegeben wurde. England erwuchs in romanisiertem Keltenland aus der Kolonie westgermanischer Stämme, denen dann romanisierte Normannen die letzte Prägung gaben.

Überblickt man diese unbestreitbaren Tatsachen, so ergibt sich als der tatsächlich größte und gefährlichste Gegner des Germanentums — Rom und die römischen Kolonien seit den Tagen des

römischen Weltreichs, dem das Germanenland niemals eingefügt war. Auch diese Wahrheit gilt es deutlich und in ihrer ganzen Tragweite zu erkennen. Die Römer hatten von allen anderen indogermanischen Stämmen große Tatkraft und staatbildendes Organisationstalent voraus, ebenso wie die Germanen; auch bei ihnen ist in der Zeit ihrer eigentlichen Jugendkraft ein stark bäuerliches Element deutlich wahrzunehmen. Aber sie waren früher reif geworden und den Germanen zuvorgekommen; denn sie wohnten in einem südlichen, günstigeren Klima und konnten sich früh an den Kulturwerten Griechenlands bereichern. Damit aber wurden sie sich selber langsam entfremdet: je weiter sich die Grenzen ihres Weltreichs dehnten, um so dünner rieselte echtes Römerblut in den Adern der römischen Bürger. Und so mußte die Stunde kommen, wo infolge Überfremdung das mächtige Weltreich auseinanderbarst, und Germanen sind bei seiner Zerstörung besonders am Werk gewesen.

Aber der Gedanke des römischen Reichs als eines Weltreichs der Kultur und feiner Bildung, wogegen alles, was ihm nicht einverleibt worden war, als kulturloses Barbarentum angesehen wurde, verschwand nicht mit der tatsächlichen Auflösung des politischen Gebildes und wirkt bis zur Gegenwart weiter. Denn das Christentum ergoß sich in diese Form, und das römische Weltreich wird dadurch gleichgesetzt dem christlichen Weltreich. Als auch die Germanen Christen wurden, drohte ihnen auf geistigem Gebiet die Romanisierung, deren sie sich auf staatlich politischem Gebiet so stolz erwehrt hatten. Denn nicht in einer übervölkischen Form als Lehre reiner Menschenliebe trat das Christentum zu den Germanen, sondern in der besonderen Bindung an die Antike, gefärbt durch starke Einflüsse des antiken Mysterienwesens und den Gedanken der römischen Weltherrschaft. Mit derselben Gehässigkeit, Ungerechtigkeit und Hoffart, wie einst der Bewohner einer römischen Provinz trotz seiner Ketten auf die freigebliebenen Germanen blickte, wurde nun, wo der alte Kampf vom Politisch-Staatlichen ins Geistige und Religiöse umbog, heimisches Volkstum, germanischer Glauben und germanische Religion als „heidnisch“ verächtlich gemacht, obwohl die Künder der neuen Lehre das antike „Heidentum“ auch als Christen ehrten, pflegten und sich für die Erhaltung dieser doch auch „heidnischen“ Literatur die größten Verdienste erwarben! Hätten so auch die Christen, Bischöfe und Geistlichen auf Island empfunden, so wüßten wir von der alten Herrlichkeit und dem Heldentum der Germanen so gut wie nichts! Hätte nicht in Luthers gewaltiger Reformationstat,

in welcher die Empörung des deutschen Geistes gegen welsche Art zum mächtigsten Durchbruch gekommen ist, sich Germanentum auf sein innerstes Wesen besonnen, so wäre die geistige Romanisierung, die innere Überfremdung so gut wie unaufhaltsam gewesen!

Aber immer wieder besinnt sich der Germane auf sein eignes Wesen und seinen eignen Wert; übernimmt er fremde Werte, Anregungen und Stoffe, so formt er sie sich artgemäß um. So auch in der Religion. Und als Luthers Werk eines germanischen Christentums mit der Freiheit eines Christenmenschen und seinem starken Kämpfergott vor dem allzumächtigen Ansturm der Gegner bedroht war, landete der König des germanischen Nachbarvolks, der Schwede Gustav Adolf, an der deutschen Ostseeküste, um zu verteidigen, was er als besonders volksecht und artentsprechend erkannt, nein empfunden hatte. Deshalb fand das Luthertum gerade in germanisch-nordischen Ländern dauernde Heimat. Ein zweiter Angriff auf die mysterien-düstere, mittelalterlich-römische Kirche ging dann vom deutschen Idealismus aus, der ein Protest ist gegen die Lehre von der Sündhaftigkeit alles Irdischen und gegen einen lähmenden Pessimismus und die Weltverneinung, wie sie das christliche deutsche Mittelalter beschattete (s. Korff, Geist der Goethezeit I, 1923, Einleitung). Es ist ganz verfehlt, in dem deutschen Idealismus eine „grandiose Versöhnung von Antike, Christentum und ‚modernem‘ Denken“ sehen zu wollen, was Werner Jäger in seinem programmatischen Aufsatz ‚Die geistige Gegenwart der Antike‘ 1929, S. 19 behauptet, sondern er ist eine Umgestaltung, Weiterbildung, Vertiefung und Ausdeutung antiker Stoffe, Kunst und Weltanschauung durch den deutschen Geist, eine wirkliche Neugeburt und Neuschöpfung antiker Werte aus dem besonders deutschen Geist heraus und zugleich eine Absage an mittelalterliche Sündendepression! Und selbst Nietzsches „Umwertung aller Werte“ und seine — gewiß krampfhaft übersteigerte und ungerechte — Feindschaft gegen das Christentum ist ähnlich zu beurteilen: sein Ideal vom Herrenmenschen und seine Moral der Kraft hatte längst in manchen Männern der nordischen Wikingerzeit einst eine viel kraftvollere, lebensnähere Verwirklichung gefunden, als sie die verschwommenen Sehnsuchtsträume des krankhaften Dichter-Philosophen zu gestalten vermochten.

Der Humanismus hat dem Deutschtum deshalb viel Schaden zugefügt, weil er immer wieder Fremdes aufdringen, ja oft das Germanisch-Völkische als „barbarisch“ verdrängen wollte; insbesondere ist der Einfluß der Renaissance der selbständigen völkischen Entwicklung schädlich und hemmend gewesen: fremde, Form-

mittel, fremde Zielsetzung, fremde Kunstideale wurden plump entlehnt und unverändert übernommen, statt volksgemäß umgebildet zu werden. Das Unheilvollste an ihm war aber die Kluft zwischen Gebildeten, welche der Humanismus zu internationalen, allgemein menschlichen Weltbürgern zu machen drohte, und der großen Masse des Volkes, die natürlich nicht das geringste Verständnis haben konnte für griechische und römische Bildungswerte. Zum Glaubensgegensatz der Protestanten und Katholiken kam so noch der Standesgegensatz von „Gebildeten" und „ungebildeter" Volksmasse. Statt einer einheitlichen völkischen Erziehung und Kultur in Wahrheit neue Spaltung und Zerklüftung! Immer fühlt sich mit Kennermiene als letzter Kunstrichter der fremdgebildete Humanist; noch Goethe merkt man öfters den Respekt an, den er vor den „Kennern" des Altertums als letzten Richtern in Sachen des Geschmacks hat. Welch ein Wahnsinn, wenn deutsche Männer in kläglichster Weise ihren Namen ins Griechische oder Lateinische übersetzen, wie Melanchthon, Öcolampadius, und wenn dann ein Schneider sich Sartorius, ein Becker Pistorius, ein Müller Molitor, ein Schulze Praetorius, ein Weber Textor nennt! Solche Narrenmoden beleuchten blitzartig das Volksfremde und Volksentwurzelnde der Renaissance und eines entwurzelnden, mißverstandenen Humanismus. Denn Antike und Christentum sind nur Edelreiser, die man dem germanischen Wurzelstamm aufokuliert hat, sie sind nicht selbst Wurzeln des Deutschtums. Auch diese eingepflanzten, fremden Reiser müssen Nahrung und Säfte erhalten von der germanischen Wurzel und dürfen nicht wie zerstörendes Schmarotzergeschlinge dem Wurzelstamm die Kraft aussaugen.

Die Antike wird man stets in Deutschland studieren müssen, nicht nur wegen ihrer bewundernswerten Kultur- und Geisteswerte selbst, sondern auch weil sie mit ihren jahrhundertlangen Wirkungen auf die germanische Welt an der Bildung des Deutschtums und deutschen Geistes besonders beteiligt ist. Aber mit Entschiedenheit ist die von ihm stets drohende, innere Vergewaltigung des deutschen Geistes abzuwehren, und nur durch Umschmelzung und lebendige Neugestaltung, nicht durch plumpe Übernahme ihrer Gaben ist die Lösung einer deutschen, umfassenden Nationalerziehung möglich, für die das Unmittelbare und Wichtigere stets die germanische Vergangenheit, die deutsche Geschichte, Kultur und Volkskunde sind, nicht der fremde aufgepfropfte Humanismus: die einheitliche Grundlage deutscher Bildung kann nur das Germanentum sein, aber nicht die Antike.

Alle Künste hat der Humanismus in Deutschland mit seiner Bevormundung und seinem fremden Maßstab in der volksgemäßen, naturhaften Eigenentwicklung gehemmt und gestört, nur eine nicht, weil er da selbst wenig zu bieten hatte: die Musik. Hier konnte, obwohl in der Kirchenmusik starke südliche Einflüsse vorliegen, sich die deutsche Seele unbelästigt durch die Renaissance den artgemäßen Ausdruck schaffen, und so entstand die große, stolze deutsche Musik. Aber es ist zweifellos, daß auch in allen anderen Künsten der deutsche Geist ähnlich Selbständiges und Wesenechtes geleistet hätte, wäre nicht immer wieder die Störung aus dem fremden Süden gekommen, die selbst bei unseren besten Klassikern nicht zu verkennen ist. Hier liegen die großen Verdienste Herders und der Romantik, eine Gegenbewegung geschaffen zu haben, die dem Wesen des deutschen Geistes entgegenkam. Statt ewiger, allgemeinmenschlicher, stillstehender Ideale betonte er bei mächtiger Erweiterung des Gesichtskreises das lebendige Werden und Entwickeln; in dieser Zeit entstand die deutsche Volksschule, nicht schon in den Tagen der Reformation, die vielmehr nur die höhere Gelehrtenschule, das Gymnasium, geschaffen hat. So kann für die Zukunft nur ein deutscher, historisch empfundener Humanismus in Betracht kommen, für den schon ein Ulrich von Hutten gekämpft hat, und jene eingepflanzten fremden Reiser müssen von der germanischen Wurzel genährt werden, damit sich an den Früchten dieses im Germanentum wurzelnden Baumes nicht nur eine kleine Fachgruppe von Gelehrten, Ästheten und „Intellektuellen", sondern das ganze Volk geistig ernähren kann.

Der Ausblick zeigte, daß nordisch-germanische und südländisch-antike Kultur die größten Gegensätze sind. Bei der schweren, durch die Lage des Landes bedingten Aufgabe, sich bei diesen ewig feindlichen Gewalten zu behaupten und sich mit ihnen auseinanderzusetzen, waren auf dem Festland aus Westgermanen — Deutsche geworden. Bei ihrer Heimat im Herzen Europas, wo fremde Kultureinflüsse von allen Seiten zusammenstoßen und Übergänge schaffen, hatten sie es besonders schwer, sich völkisch in ihrem Bluterbe und ihrer germanischen Grundlage zu behaupten. Die alte faustische Spannung der Germanenseele verstärkte sich in Deutschland noch ganz bedeutend, erhöhte und stählte aber auch die Tatkraft und geistige Lebendigkeit, weil stets von neuem der Kampf zwischen Norden und Süden, zwischen eignem Volkstum und der bedrohlichen Gefahr der Überfremdung bis zum heutigen Tag sehr im Gegensatz zu anderen Völkern ausgefochten werden muß: im deutschen Volk finden wir daher die alte faustische Spannung der Germanenseele in erhöhtem und gesteigertem Maß vor.

Ausklang: Das deutsche Volk und die deutsche Sprache

Die unruhige Blut- und Eisenzeit der germanischen Völkerwanderung, die germanische Stämme bunt durcheinanderwürfelte und mit anderen Völkern und anderen Kulturen zusammenbrachte, fand ihren Abschluß in der Begründung des Frankenreichs durch Chlodwech (481—511). Die Keimzelle dieses Reichs war das Land der salischen Franken, die Gegend von der Somme bis zu den Rheinmündungen. Hier war Merowechs Sohn Childerich um die Mitte des fünften Jahrhunderts König gewesen. Chlodwech besiegte den Syagrius und schlug damit den südlich-romanischen Einfluß ab; dann ging sein Kampf gegen Nachbarstämme, zunächst gegen die Alamannen. Diese waren nach dem Sturz der Römerherrschaft westwärts nach den Vogesen und nordwärts nach der heutigen Pfalz zu vorgestoßen. 496 besiegt sie Chlodwech, bringt sie in Abhängigkeitsverhältnis und drängt sie zurück, im nördlichen Boden, in der Pfalz und nach dem Elsaß zu, in den Maingegenden erlangen Franken die Führung. Daß die Alamannen nicht ganz untertan und ins Frankenreich einverleibt wurden, ist Theoderich dem Großen zu danken, der die Alamannen schützte und damit süddeutsche Eigenart rettete.

Am Weihnachtsfest 496 nach seinem Alamannensieg ließ sich Chlodwech nach längerem Schwanken zum römisch-katholischen Christentum taufen, wobei der Einfluß seiner Gattin Hrodehilde aus Burgund wesentlich war. Er sah in echt germanischem Denken in Christus den stärkeren Gott; denn es war bei den Germanen üblich geworden, sich einen Gott, den man für den mächtigsten hielt, zu seinem Schützer zu wählen (altnordisch fulltrúi). Natürlich folgten viele seiner Gefolgs- und Hofleute; aber niemals ist Chlodwech dem alten „Heidenglauben" entgegengetreten. Christlicher und germanischer Glaube gingen noch ein Jahrhundert lang nebeneinander her. Keine Spur davon, daß christliche Lehren vom Liebesgebot nun irgendeine Bedeutung gewonnen hätten! Im Gegenteil, die Greuel im Merovingerreich beweisen einen viel tieferen sittlichen Zustand, trotz der christlichen Staatsreligion, als er je im „heidnischen" Germanien geherrscht hatte! Chlodwechs Politik ging zunächst darauf aus, andere Kleinkönige, die ihm ebenbürtig hätten gefährlich werden können, niederzuwerfen und

ihre Familien auszurotten. Dann wandte er sich gegen das Westgotenreich, wo König Alarich II. herrschte; bei Poitiers wurde der Westgotenkönig 507 besiegt und getötet. Nun fluten die Franken bis an die Pyrenäen und wenden sich von da nach dem Südosten; aber Theoderich griff ein und verteidigte dies Gebiet. 511 starb, 45 jährig, Chlodwech in Paris; er hatte dem Frankenstamm die Vorherrschaft im Westen gesichert, Germanen zu Herren des heutigen „Frankreichs" (la France) gemacht.

Unter seinen Nachfolgern breitet sich der Einfluß des Frankenreichs über Thüringen, über Alemannien und die Provence. Um 540 fügt sich auch Bayern, wo die Agilofinger Herzöge waren, dem Reiche an. Aber im fränkischen Königshaus toben die fürchterlichsten Bruderkriege und beweisen, wie das Christentum und der starke romanische Einfluß auf die Franken zunächst von einer geradezu zersetzenden Folge gewesen ist: man wird aus der gesamten „heidnisch"-germanischen Geschichte keine entfernt so grausamen, sittlich haltlosen Menschen nachweisen können, wie sie jetzt in Masse im christlichen Merowingerreich auftreten. Brunihildens Gestalt ragt daraus hervor wie eine letzte Verkörperung schwindender germanischer Kraftnaturen. Ihre Besiegung war 613 Lothar II. nur geglückt, indem er dem emporgekommenen Amtsadel starke Zugeständnisse gemacht hatte; er verlangt immer mehr Anteil an der Herrschaft, und die Folge ist der Auseinanderfall des Reichs in den romanischen Westen (Neustrien), den deutschen Osten (Austrasien) und den halbgermanischen Süden (Burgund); eigene Reichstage, eigene Reichsbeamte („Hausmeier"), eigene Verwaltung besitzen diese Teile, auch als Dagobert I. (629—39) noch einmal als Herrscher dem gemeinsamem Reich vorsteht. Die Folge ist, daß auch die Herzogtümer Thüringen, Alemannien, Bayern wieder selbständiger werden. Da gelingt es Pipin von Austrasien die Einheit wieder zu erzwingen (Sieg bei Tertry 687), unter Karl Martell (714—41) wird die Herrschergewalt weiter befestigt; er und seine Nachfolger machen Alemannien und Bayern wieder abhängig, 747 wird Pipin Machthaber und 751 König. 788 ist der Bayernherzog Tassilo endgültig unterworfen. Karl der Große wendet sich nach Italien und empfängt von dem dankbaren Papst am Weihnachtsfest die Krone als „römischer Kaiser deutscher Nation". Damit wird ein äußerst bedenkliches Ideal aufgestellt. Die Gefahr einer Entwurzelung deutscher Stammesart und der geistigen inneren Romanisierung, der Abwendung vom heimischen Norden zum fremden Süden verläßt von da nicht mehr die deutsche Geschichte! Italienfahrten deutscher Kaiser, weltlicher Einfluß des Papstes,

später die humanistischen Geistesströmungen: all das zeigt die ungünstige, ja oft gefährliche Überschätzung der südländischen, antikromanischen Kulturbestrebungen, die sich mit dem Christentum enge verbunden hatten und sich einem volksgemäßen, eigenartigen Wachsen und Reifen der wurzelhaften deutschen Volkskraft bevormundend, hemmend und störend in den Weg stellten.

Karl der Große war gewiß ein bedeutender Fürst und hat sehr viele Verdienste um die politische Gestaltung des Frankenreichs und um die Förderung der Bildung und des Geisteslebens. Aber dem stehen schwere Fehler in seinem Charakter gegenüber, und es muß beachtet werden, daß seine Bestrebungen in vielem undeutsch und gegenvölkisch waren: er war der Wegbereiter romanischer Bildungsideale, die er unverändert mit plumper Gewalt den Deutschen aufzwang, anstatt sie artgemäß deutschem Wesen anzupassen. Latein ist für ihn die Kirchensprache, er will klassisches Altertum mit biblischen Vorstellungen verbinden und dies der als minderwertig und tief geltenden Volksüberlieferung in heimisch deutscher Sprache bewußt entgegenstellen. Die karolingische „Renaissance" war gegendeutsch nicht, weil sie christliche Bildungswerte an sich einführte, sondern weil sie diese in der fremden, romanisierten Form unverändert aufpfropfen wollte und Germanisches für minderwertig ansah, weil Christliches mit antikem Heidentum unlösbar verbündet war und man versäumte, das Ausländische artgemäß umzubilden. So ist die Möglichkeit, ein deutsches, artentsprechendes Christentum aus dem Wesen der deutschen Seele heraus zu gestalten, wozu in Ulfilas, gotischer Bibelübersetzung und vor allem in der Helianddichtung so verheißungsvolle Ansätze vorhanden waren, durch Karl den Großen zerstört worden. Und unter seinen Nachfolgern wurde sogar einheimisch deutsche Dichtung und Sagenüberlieferung vernichtet; den einzigen Rest altdeutscher Dichtung, das Hildebrandslied, verdanken wir einem bloßen Zufall! Wie wenig aber dieses Christentum den wahren Lehren Jesu entsprach, zeigt, von manch anderem abgesehen, Karls Sachsenbekehrung mit dem fluchwürdigen Blutbad von Verden; wer so handeln konnte, war vielleicht wohl ein Schützer der damaligen Kirche, niemals aber ein innerlicher, wirklicher Christ! Und sittlich waren diese Sachsen mit ihrem volkstreuen Herzog Widukind bei ihrer Treue gegen ihr Volkstum dem damaligen kaiserlichen Freund der Kirche weit überlegen. Leider ist auch im Norden die Bekehrung des Volks zum Christentum mit roher Gewalt und grausamen Bluttaten erzwungen worden. Als dann später in St. Gallen sich die wackeren Mönche wieder auf ihr Deutschtum besonnen hatten

und namentlich der treffliche Notker in deutscher Sprache die ausländischen Werte wirklich einpflanzen wollte, wurde auch dieser neue verheißungsvolle Ansatz zu einer volksgemäßeren Bildung jäh abgebrochen durch die Clugny-Bewegung, über die wir Ekkehardt IV. von St. Gallen klagen sehen.

Neben dem merowingischen Frankreich hatte es nämlich noch ein anderes, wichtiges Bildungsgebiet gegeben, das Langobardenreich, das auf Bayern und Alemannien einwirkte. Seit dem 6. Jahrhundert war das langobardische und bayerische Fürstenhaus verwandtschaftlich verbunden; der Bayernherzog Garibald hatte Waldrade geheiratet, die Tochter des Langobardenkönigs Wacho. Die Gebiete der Bayern und Langobarden berührten sich auch nach deren Abwanderung nach Italien, weil bayerisches Land über den Brenner südwärts reichte. Auch in der Folgezeit kam es zu ehelichen Verbindungen der beiden Fürstenhäuser und zu einem langobardisch-bayerischen Bündnis. Als Tassilo von Bayern sich 763 von Pipin trennte, fand er daher natürlich bei den Langobarden Hilfe und Unterstützung.

Die Alemannen hatte der Frankensieg von 496 schwer getroffen, sie konnten lange nicht so zäh sich des fränkischen Einflusses erwehren wie die Bayern. Mitte des 8. Jahrhunderts wurde nach einer mißlungenen Empörung das alemannische Herzogtum ganz eingezogen. So war Alemannien ein Übergangsland, hier hatten die Bayern keine Hilfe. Im Langobardenreich befand sich das berühmte Kloster Bobbio, das Columban gegründet hat. Theutelinde, die Tochter Garibalds und Waldrades, die einen Langobardenkönig geheiratet hatte, beschenkte dieses Kloster aufs reichste, so daß es der Hauptsitz des damaligen katholischen Christentums wurde. Von hier ging ein mächtiger Bildungsstrom auch über die Alpen, der die süddeutschen Klöster, namentlich St. Gallen und Reichenau, mächtig berührt hat. Die ältesten Glossen sind hier nach dem Muster angefertigt, wie sie in Bobbio vorlagen. Der Mann, der eine geradezu weltgeschichtliche Bedeutung im Zusammenhang mit diesen Kulturströmungen gehabt hat, war Cassiodorus († 575), der am Gotenhof unter Theoderich und seinen Nachfolgern eine führende Rolle gespielt hat. Nach dem Sturz der Gotenherrschaft zog er sich auf seine Güter nach Calabrien zu mönchischer Einsamkeit zurück. Hier verfaßte er seine zahlreichen theologischen und grammatischen Schriften, die zum Vorbild und zur Richtschnur der deutschen Klosterbildung geworden sind. Nach 600 kam seine reiche Bibliothek, wohl infolge Theutelindens Bemühungen, ins Langobardenreich, meistens nach Bobbio, manches auch nach Verona.

Cassiodors Bedeutung liegt darin, daß er den drohenden Riß zwischen antikem Heidentum und dem Christentum in Italien zu verhindern wußte. Er rettet die bedrohte heidnische Antike mit der Forderung, die Kirche müsse die antike Bildung bewahren und weiter fortbilden, was in der Lehre der Kirchenväter ebenfalls gefordert wurde. Weit entfernt, hier von „Heidentum" zu reden und die antike Religion und entartete Kultur schroff der neuen christlichen Lehre entgegenzustellen — was eigentlich natürlich gewesen wäre —, vermied er den Riß und Bruch und stellte die heidnisch-antike Kultur als organische Vorläuferin der christlichen Zeit hin, wozu nicht Jesu Lehre, wohl aber die sehr starke Abhängigkeit der späteren Christengemeinde von antik-hellenistischen Mysterien und die Abfassung des neuen Testaments in hellenistisch-griechischer Sprache freilich eine gewisse Berechtigung gab, und so erleben wir das Seltsame, daß Mönche die antike, „heidnische" Literatur, statt zu vernichten und zu befehden, gepflegt und gerettet haben; heidnische Gottheiten werden als dichterische Bilder und Allegorien angesehen, kurz Kirche und Antike schließen einen festen Bund, und man erreicht damit, daß die Kirche sich die antiken Werte, soweit das irgend möglich ist, aneignet und lebendig weiterentwickelt. Mit Aristoteles werden in der Scholastik christliche Lehren verteidigt; lehrten doch schon die Kirchenväter, daß der tiefste Kern der antiken Philosophie mit der christlichen Wahrheit übereinstimme! Auch das hat seine tieferen Gründe, denn das Christentum ist erst mit dem Augenblick zur Weltreligion des Abendlands geworden, als die Lehre Jesu aus der aramäischen Sprachform der ersten Gemeinden in die griechische Denkform durch Paulus und seine Nachfolger übernommen war, d. h. nachdem sie indogermanisches Gebiet betreten hatte und sich schließlich das Weltreich Roms hatte erobern können. Mit griechischer Sprache, in griechischem Geist geformt, beeinflußt vom Hellenismus und seinen alten Mysteriengedanken, erwuchs aus Jesu Lehre eine Kirche, die möglichst viel antikes Kulturgut zu beerben wußte; so entstand die gewaltige Religion der neueren indogermanischen Völker. Ohne die Verarbeitung und Umprägung der christlichen Lehre in griechischer Sprachform und in griechischem Geist hätte das semitisch verwurzelte Christentum schwerlich das Abendland erobert. Aber so wurde seine orientalische Urform umgeschmolzen und dem indogermanischen Denken erst faßbar.

So sehr wir uns über die Rettung der Werte des klassischen Altertums durch Mönche und Geistliche freuen, so sehr wird jeder wirklich deutsch fühlende Mann und Freund des germanischen

Altertums es bedauern, daß die alten deutschen Lieder und Sagen dem Fanatismus der Geistlichen zum Opfer fielen und vernichtet worden sind. Was in Rom, in Irland und Island möglich gewesen ist, war auch in Deutschland zu erreichen. Nicht die irischen Glaubensboten, nicht das Christentum ist daran schuld, das lehrt: „Liebet eure Feinde", sondern das Schicksal, daß das Christentum hellenistische Färbung annahm und von Rom bei den Deutschen organisiert wurde, daß man Deutschland als eine Art geistige Provinz für die römische Zentrale ansah.

Was hier in Italien möglich war, nämlich „Heidentum" (d. h. römisches Volkstum und römischen Volksglauben) und Christentum zu verbinden und eine organische, zusammenhängende Entwicklung auf volksgemäßer Grundlage zu erreichen: — warum ist es den Germanen verwehrt worden? Warum hat man nicht auch hier einen Riß vermieden und sie gezwungen, gewaltsam zu verbrennen, was sie seither angebetet, und anzubeten, was sie seither verbrannt hatten?

Das ist es, was man Karl dem Großen und seinen Vorgängern vorzuwerfen hat: statt die neuen großen und edlen Werte der Volksart gemäß anzupassen, weiterzubilden und als förderndste Anregungen zu übernehmen, statt das christliche Edelreis behutsam in deutscher heimischer Erde einzupflanzen und Wurzel schlagen zu lassen, wurde ein schroffer Riß aufgetan, alles Volksgemäße wurde hier als „heidnisch" gewaltsam verfolgt, erdrückt, ausgerottet; dagegen das Heidentum der Antike, das mit der Kirche seinen unlösbaren Bund geschlossen hatte, wurde äußerlich aufgezwungen und mit Gewalt und Grausamkeit dem Norden aufgenötigt. Man redet vom Christentum, aber tatsächlich war damit weitgehendst antik-römische Kultur verkoppelt. Spreche man nicht von den unvergleichlich höheren Werten des antiken Heidentums gegenüber dem germanischen! Was damals mit der Kirche seinen Bund geschlossen hatte, war ausgehendes, sittlich verkommenes Heidentum gewesen; aber mit südländischem, romanischem Fanatismus wurde diese Kultur dem Norden, der eine ganz andere Art und Sittlichkeit hatte, aufgedrückt, in der Absicht, ihn geistig nicht so sehr zum Christentum zu bekehren, als ihn zu romanisieren. Alle Mittel südländischer Beredsamkeit und Haßverblendung stellten ein Zerrbild auf von dem germanischen Barbaren und Heiden, eine Verunglimpfung, die bis zur Gegenwart andauert. Man hat diesen grundlegenden Bund zwischen Christentum und Antike, zwischen römischem Weltreich und christlichem Kulturbereich m. A. n. längst nicht gebührend hervorgehoben; man sieht nicht, daß die

Welschen das Christentum nur vorhielten, um hinter diesem mächtigen Schild ihre politischen Romanisierungspläne in einer neuen Form zu verwirklichen. Wer sich gegen das Römische wandte, den stellte man heuchlerisch als Feind des Christentums hin, das mit Rom und römischem Reich von Haus aus gar nichts zu tun hat.

Freilich zu stark und fest war germanische Kraft im Deutschtum, als daß sie der geistigen Romanisierung verfallen wäre. Denn die deutsche Art hat sich noch nie fremden Einflüssen verwehrt; aber solange sie lebendig ist, bildet sie die fremden Anregungen wesensgemäß um. Man mißverstehe uns ja nicht, als redeten wir einer unbedingten Ablehnung fremder Kulturleistungen und der Abweisung fremder Stoffe das Wort! Das hieße deutsches Wesen völlig verkennen! Bei innerer Überfremdung soll aber fremde Weltanschauung, Kunst und Kultur in der fremden Form aufgezwungen werden, und dagegen ist unbedingter Widerstand nötig. Was hat deutscher Geist aus fremden Anregungen gemacht! Mag die Gotik in Frankreich entstanden sein, die besondere Vollendung erfuhr sie auf germanischem Boden. Die Stoffe der mittelalterlichen Dichtung stammen aus Frankreich, aber welch ein Unterschied zwischen Chretien von Troyes und den Werken eines Hartmann von Aue und gar Wolframs von Eschenbach! Was machen Goethe oder Kleist aus antiken Stoffen! Wie deutsch ist der „Faust", auch in seinem „zweiten Teil", Hölderlins „Hyperion" ist nur fremder Rohstoff, aber innerlich in echt deutscher Sehnsucht gestaltet. So wird der deutsche Geist auch das Christentum anders erleben als romanische Völker. Und in der Tat, nach einer Zeit begreiflicher innerer Haltlosigkeit suchte sich gerade die deutsche Seele mit besonderer Innerlichkeit des tiefen, inneren Gehalts der Lehre zu bemächtigen, die man in zeitbedingter Form ihr aufgenötigt hatte. Es hat etwas unendlich Ergreifendes, zu sehen, wie sich die deutsche Seele mit tiefstem Ernst bald bemüht, den christlichen Lehren innerlichst zu genügen, und darum ringt, den Pflichten der Welt und den jenseitigen Zielrichtungen zu genügen: Das Problem des mittelalterlichen Denkens. Davon hat der Süden nie eine Ahnung gehabt, weil er sich ohne weiteres äußerlich mit den Gnadenmitteln und Riten seiner Kirche begnügt. Sie empfiehlt man auch dem Deutschen. Mit solcher Oberflächlichkeit war aber der grüblerische Deutsche nicht auf die Dauer abzufinden, und so empört sich in Luthers Reformation der germanische Geist gegen die fremde Bevormundung: Das Christentum will und muß der Deutsche wie alle Kulturmächte in einer seiner völkischen Eigenart entsprechenden Weise erleben.

Dieser kurze Ausblick zeigt die grundlegende Bedeutung Cassiodors, die weit bedeutungsvoller war, wie etwa die Alkuins, des Lehrers des Frankenreichs. Er ist der Vermittler der verbündeten, antik-christlichen Wissenschaft und Geisteskultur an den Norden geworden; seine Art, Antikes christlich weiterzuführen, seine Bearbeitungen in römischer Gesinnung, gab die Grundlage für Mönchskultur und mittelalterliches Wissen. Erst der Humanismus hat ein unparteiischeres, reineres Bild der Antike wieder zu gewinnen versucht, da die Griechen größeren Einfluß gewinnen, und die Reformation erst sprengte den alten Bund zwischen christlicher römischer Kirche und der Antike. Im Gegensatz zu politisch uninteressierten innerlich schwankenden Gelehrten wie Erasmus von Rotterdam haben dann Reuchlin, Melanchthon, vor allem aber der temperamentvolle Ulrich von Hutten den Typus des deutschen Humanisten geprägt. Aber ganz war der Bund zwischen antikem Heidentum und katholischer Kirche niemals zu sprengen, so innerlich widerspruchsvoll er an sich auch ist. Das zeigt schon das Latein als Kirchensprache.

Jetzt wird deutlich, daß für die Germanenart nicht das Christentum an sich eine Überfremdung brachte, wohl aber die mit der damaligen Einführung des Christentums unzertrennliche Fesselung an die Antike und römisch-antike Kultur und Weltauffassung, die den deutschen Geist in seinem Wesen umbiegen wollte. Die erhabenen Lehren des Christentums sind keiner Volksart gefährlich; das besprochene Bündnis der römisch-christlichen Kirche mit der Antike dagegen brachten die große Gefahr, den germanischen Volksgeist in seiner tiefsten Eigenart innerlich zu überfremden, zu knicken und zu entwurzeln, kurz zu romanisieren. Es dürfte daher kein Zufall sein, daß Luthers Lehre sich gerade in Norddeutschland und den skandinavischen Ländern ausbreitete, und auch England hat sich in einer gewissen Selbständigkeit gehalten. Denn es ist keine Frage, daß in der Zeit der Reformation der germanische Geist im deutschen Menschen durchgebrochen ist: man empörte sich gegen die Verwelschung, gegen den Machthunger der Kirche und ihre Mißstände, die kein Konzil hatte beseitigen können, aber auch gegen die volksfremde Politik eines Karl V. Leider kam es nicht zu einer Versöhnung mit der römischen Kirche, die ehrwürdig ist durch ihre alte Tradition, und so brachte diese Zeit auch die Spaltung der Deutschen in religiöser Hinsicht. Dies wäre schwerlich eingetreten, wenn wir ein deutsches Christentum, wie es vor Bonifatius' Wirken in schönen Ansätzen sich entwickelt hatte, behalten und weitergebildet hätten.

Es muß beachtet werden, daß abgesehen von christlichen Gründungen vor der Völkerwanderungszeit und von den Goten Ulfilas das Christentum von Irländern in Südwestdeutschland zunächst verbreitet worden war: Columban und sein Schüler St. Gallus wirkten am Bodensee; Fridolin in Säckingen; Trudpert ist der Apostel des Breisgaus, Pirmin stiftet 724 das Kloster Reichenau, 727 Murbach im Oberelsaß. Kilian schafft mit Würzburg einen kirchlichen Mittelpunkt für Ostfranken, St. Emmeran aus Poitiers gründet um 750 Regensburg. Rudpert hatte schon 696 Salzburg gestiftet, Corbinian 717 Freising. So wurde in Süddeutschland im 7. und 8. Jahrhundert durch irische Mönche und ihre Schüler das Christentum gepredigt. In Irland hatte nämlich während der unruhigen Völkerwanderungszeit in aller Ruhe und gutem Frieden das Christentum beste Pflege gefunden. Aber diese irischen Mönche suchten keinen Riß zwischen „Heidentum" und Christentum bei ihrem Volk aufzutun, sondern neben den christlichen und antiken Literaturwerken erhielten sie liebevoll auch die heimische Überlieferung ihres Volkes, ähnlich, wie später im Norden, auf Island, die Geistlichen noch weiter ihre Freude an der vorchristlichen Überlieferung der germanischen Zeit hatten. Man sieht, wie beklagenswert der Fanatismus artfremder Priester nur in Deutschland gehaust hat!

Dann aber werden die Iren, die sog. „Schottenmönche", durch angelsächsische Missionare abgelöst, die namentlich in Hessen und Thüringen wirken. Aber im Gegensatz zu den irischen Glaubensboten, die nur für eigne Hand ohne weiteren, weltlichen Ziele die neue Heilswahrheit verkündet hatten, sichert sich Winfrid, der Ausländer aus Wessex, den Beistand des Papstes und wird Werkzeug römischer Kirchenpolitik: 722 wird er als Bonifatius zum Bischof geweiht; die Bekehrten werden dem päpstlichen Stuhl unterstellt, und die römische Kirchenordnung wird eingeführt. Dann zieht er auch die christlichen Gründungen der Iren in seine großzügige Organisation hinein und gründet neue Bistümer. Mainz wird sein Hauptsitz, 732 ist er Erzbischof von Mainz; zehn Jahre später ist Bonifatius der Führer und Leiter der deutschen Kirche, 744 wird Fulda gegründet, 754 wird Bonifatius bei einem Bekehrungszug von Friesen erschlagen; Lullus von Hersfeld, sein Lieblingsschüler, wird sein Nachfolger als Bischof, seit 780 als Erzbischof von Mainz. Latein bleibt die Kirchensprache, lateinisch sind Glaubensbekenntnis und heilige Texte, ein sinnlos Zaubergemurmel für das Volk! In lateinischer Sprache gibt es eine altdeutsche Dichtung! Man muß des Bonifatius Briefe lesen, um

zu sehen, wie diesem Ausländer deutsches Volkstum wenig bedeutete.

Der Kreis um Bonifatius war es, der den Namen „deutsch" aufbrachte. Zunächst in latinisierter Form als theodiscus belegt, ging dieses Wort auf die Sprache: altdeutsch diutisk, eine adjektivische Ableitung von diota „Volk", bedeutet „volkstümlich" und wurde zunächst auf die Sprache bezogen. Diese Ausländer merkten, daß trotz aller mundartlichen Verschiedenheit des Fränkischen, Alemannischen, Bayerischen usw. doch in der Hauptsache eine einheitliche Sprache vorhanden war, die sich von ihrem angelsächsischen Germanisch unterschied. Da es an einem einheimischen Wort für diese Sprache fehlte, weil man sich nur als Einzelstamm benannte, nicht als Volk, prägten die fremden Missionare dies Wort; Ausländer mußten den Stämmen und ihren Mundarten einen einheitlichen Namen geben, ein trauriges Zeugnis für die völkische Zerrissenheit der Deutschen!

In diesem Kampf der Stämme hatten die Franken, wie wir sahen, die Führung; aber von Süddeutschland aus, von Bayern her und dem mehr vermittelnden Alemannien her wirkte gegen diese fränkische Macht eine starke Gegenströmung. Die Franken haben engste Verbindung mit den Romanen des heutigen Frankreichs, die Bayern haben Hilfe in den, stark römischen Einflüssen ausgesetzten Langobarden Oberitaliens: hier wie dort also ungermanische Kraftergänzungen! Unberührt blieben zunächst Sachsen und Friesen in Norddeutschland, der deutsche Osten war nach Abzug der Ostgermanen den Slawen geöffnet.

Das ist der geschichtliche Hintergrund, von dem aus die Entwicklung und mundartliche Zerspaltung der althochdeutschen Sprache verständlich wird.

Bekanntlich sind es hinsichtlich des Konsonantismus die Tatsachen der sog. zweiten Lautverschiebung, die für den althochdeutschen Lautstand im Gegensatz zu den anderen westgermanischen Sprachen, also auch zum Niederdeutschen, bezeichnend sind. Je weiter nach Süden, um so vollständiger ist diese Konsonantenveränderung durchgeführt. Ihr Ausgangspunkt ist also im Süden, und sie verebbt, je mehr wir uns Mittel- und Norddeutschland nähern. Dasselbe läßt sich für die Zeit nachweisen: Der Wandel der stimmlosen Verschlußlaute, der Tenues, hat im Bayerischen, Alemannischen und Langobardischen noch im sechsten Jahrhundert begonnen und ist im siebten durchgeführt; vom Süddeutschen verbreitete sich dieser Konsonantenübergang im siebten und achten Jahrhundert im Fränkischen, ohne aber selbst da noch ganz durchgeführt zu sein.

Der Wandel von d > t (z. B. dohtar zu Tochter) fällt ins achte Jahrhundert, und zwar setzte er im Bayerischen etwas früher ein als im Alemannischen, das in dieser Zeit t noch nicht so allgemein kennt wie das Bayerische. Dann folgt das Fränkische mit vielen Restfällen; das Ostfränkische hat den Wandel geschlossener durchgeführt als das Rheinfränkische.

Den Lautwandel þ > d können wir an unseren Texten selbst noch gut verfolgen; die einzelnen Übergänge sind th > dh > d > t. In Bayern setzt die Umbildung zuerst ein, Mitte des 8. Jahrhunderts wird statt altem th nun d geschrieben; dies d wird im zehnten Jahrhundert im Ausland zu t. Im Alemannischen beginnt die Umbildung später: zunächst treffen wir anlautend th–, inlautend –dh–; dann dh–: –d–. Bedeutend später als das Alemannische folgt das Ostfränkische dem bayerischen Vorbild, im 9. Jahrhundert. Tatian hat th–: –d–. Im Rheinfränkischen begegnet im ganzen neunten Jahrhundert noch der Reibelaut, der erst im 10. Jahrhundert als d auftritt. Isidor hat an- und inlautend dh, nur nach Vokalen kommt auch –d– vor; auslautend hat er meistens –d; bei Otfried ist anlautend th–, in- und auslautend d üblich. Noch viel später wird dann im Niederdeutschen und Niederfränkischen th aufgegeben, so daß wir hier einen gesamtdeutschen, auch das Niederdeutsche ergreifenden Lautwandel antreffen, der von Süden nach Norden sich ausdehnt. Auch der Schwund von w vor r und l (z. B. (W)recke) und von h vor w, r, l, n, sowie der Abfall von inlautendem j nach Konsonanz tritt im Bayerischen eher auf als im Alemannischen.

Im Vokalismus ist der Wandel von ē¹ zu ā ebenfalls vom Oberdeutschen ausgegangen; denn noch im 6. Jahrhundert finden wir ē im Fränkischen. Aber von diesem Wandel abgesehen, sind alle anderen vokalischen Neuerungen im Fränkischen ursprünglich und von da zum Oberdeutschen gekommen; so die Erscheinung des Umlauts. Es ist eine Neigung des West- und Nordgermanischen, dem Oberdeutschen aber ursprünglich fremd. Dieser Umlaut hängt mit der Stammbetonung zusammen: haupttoniges a wird viel eher dem Umlaut ausgesetzt als nebentoniges. Erst im achten Jahrhundert dringt der a-Umlaut ins Oberdeutsche ein, das Langobardische hat er aber nicht mehr erreicht. Auch bei der Schwächung der Präfixvokale können wir die Nord-Südrichtung feststellen: das alte ga– z. B. kommt fränkisch nicht mehr vor, hier herrscht von Anfang an gi–, später ge; far– hat oberdeutsch den alten a-Vokalismus, fir– aber, die rheinfränkische Form, dringt Ende des 9. Jahrhunderts vor, und zwar hat das Alemannische

fir– eher als das Bayerische, natürlich, weil es an das Rheinfränkische angrenzt. Die Umbildung von eu > io ist im Fränkischen zuerst da und erst im 10. Jahrhundert vor Labial und Guttural im Oberdeutschen eingeführt. Die Monophthongisierung von au > ō vor h und Dentalen, der Übergang von au > ou, von ai > e vor h, w und r sowie in unbetonter Silbe: alles geht vom Fränkischen aus.

Besonders wichtig sind die Diphthongisierungen: altes ō wird uo im Fränkischen seit Anfang des achten Jahrhunderts. In St. Gallen herrscht bis 762 ausschließlich ō, in der Zeit 763—88 ist o immer noch üblicher als neu aufkommendes oa, ua, uo, dann bis 800 ist ua üblicher als ō und erst nach 800 hat ua sich durchgesetzt. Im Bayerischen herrscht ō gar bis Mitte des neunten Jahrhunderts. Ähnlich steht es mit $\bar{e}^2$, wofür Isidor ea hat, sonst rheinfränkisch ie; im Bayerischen bleibt $\bar{e}^2$ am längsten fest.

Es ergibt sich also das Bild, daß die konsonantischen Neuerungen des Althochdeutschen vom Süden nach Norden, die vokalischen aber — mit Ausnahme des frühen Wandels $\bar{e}^1$ > ā — von Norden nach Süden vorgedrungen sind. Wir sehen hier in der Sprachentwicklung die beiden sich befehdenden Machtmittelpunkte sich durchdringen: das Frankenreich im Norden und die bayerisch-langobardische Gegenwirkung im Süden. Die Sprachgeschichte ist nur Folge der allgemeinen Geistes- und Kulturgeschichte und verrät das Kräftespiel der Kulturströmungen. Besonders wichtig ist dabei das Langobardische; obwohl es zu den Ingäwonen gehörte, macht es alle oberdeutschen Eigenheiten sprachlich mit; im Vokalismus alt, kennt es nicht die fränkischen Vokalneuerungen, dagegen alle oberdeutschen Konsonantenänderungen, wie Tenuisverschiebung, Schwund des w– und h–, Veränderungen der Reibelaute usw. Also weniger auf die alte Stammeszugehörigkeit kam es hier an, sondern auf die neuen Erlebnisse und Kultureinflüsse.

Erinnern wir uns an das alte Germanenland, dann ist deutlich, daß das Althochdeutsche eine Kolonialmundart war: das fränkische Reich hat seinen Schwerpunkt in einst keltischem Gebiet, wo starker Einfluß der Römerkultur wirkte; und wir wissen, daß auch ganz Süddeutschland einst den Kelten gehörte, und daß nach den Alpen zu auch Reste von nichtindogermanischen Alpenvölkern siedelten. Wenn also die zweite Lautverschiebung gerade im südlichsten Deutschland am völligsten durchgeführt ist, so ist darin der Einfluß der vorgermanischen Bevölkerung zu sehen. Grundsätzlich hat die zweite Lautverschiebung dieselbe Ursache wie die gemein-

germanische: die Sprechweise der Sieger wird umgebildet durch die auch nach der Sprachübernahme weiterwirkende Aussprachseigenart der Unterworfenen. Diese dringt auch zu den Herren und wird hier nur in gewisse Ordnung und Grenzen gebracht: der Wandel von p > f, k > h ist uns schon von unserer Betrachtung der ersten Lautverschiebung her als Eigenheit nichtindogermanischer europäischer Sprachen bekannt.[1] Deren Abneigung gegen reine stimmhafte Verschlußlaute kennen wir ebenfalls, sowie ihre Neigung zur Behauchung. Sprechen wir doch noch heute im Süddeutschen statt wirklicher stimmhafter Medien nur stimmlose lenes (d. h. b, d, g ohne Stimmton) und behauchen anlautende p, t, k. Eine Erscheinung wie das Notker'sche Anlautsgesetz zeigt eineVerwischung der Wortfuge, die ganz unindogermanisch ist.

Andrerseits aber zeigen die fränkischen Vokaländerungen, insbesondere die Diphthongierungen, die engste Berührung mit der französisch-romanischen, wohl auch der goidelisch-irischen Diphthongisierung, kein Wunder, da Wallonen und Nordfranzosen ja im Merowingischen Reich vereint waren. Das Niederdeutsche aber blieb auf der älteren Stufe stehen, so daß ein großer Riß zwischen Deutschgermanisch in Norddeutschland und den beiden Kolonialdialekten Fränkisch und Oberdeutsch aufzubrechen drohte. Es ist der politischen Macht des Frankenreichs zu danken, daß Deutschland damals nicht auseinanderbrach. Dies wurde verhütet, weil im Frankenreich selbst hoch- und niederdeutsch Sprechende politisch vereint waren, und darin müssen wir eine seiner größten Leistungen anerkennen. Bis es eine einheitliche deutsche Sprache gab, sollte es noch lange währen, und dabei ist das Niederdeutsche zu einer Mundart herabgesunken.

Wir sehen auch an der hochdeutschen Sprache, wie stark sich die germanischen Stämme zersplittert hatten; war einst Germanenland ein einheitlich geschlossenes Gebiet, in dem indogermanische Herrenschicht und steinzeitlicher Bauernadel sich lange, friedlich und verhältnismäßig unberührt von den südlichen Hochkulturen hatten verschmelzen, organisch wachsen und reifen können, so wurde Deutschland das Land der Mitte, das Land der Übergänge und Vermittlungen, der Schauplatz verschiedenster Kulturströmungen, und die deutschen Stämme waren zu eigenartig veranlagt und hatten zu verschiedene Schicksale gehabt, als daß sie

---

[1] Es ist sehr beachtenswert, daß auch ein armenischer Dialekt, das Ostarmenische, eine zweite Lautverschiebung durchmachte.

ohne weiteres sich einem gemeinsamen Oberhaupt gebeugt hätten. Daher bietet auch die althochdeutsche Sprache das Bild starker dialektischer Zersplitterung; die zweite Lautverschiebung hat kein so einheitliches Ländergebiet erfassen können, wie in alter Zeit die erste Lautverschiebung. Viel zu wenig empfanden die Deutschen bei all dem Neuen und Fremden, das über sie hereinbrach, das gemeinsame germanische Grundelement ihres Wesens, und das erklärt den Gang der deutschen Geschichte. Trotz allen Einwirkungen aus der Fremde aber zogen sie Kraft aus dieser germanischen Stammesart, und es gelang nicht, die Deutschen dem germanischen Wesen dauernd zu entfremden, sie wurzellos zu machen und zu verwelschen. Das scheinbar Widersprechende der germanischen, faustischen Seele, die Spannung zwischen Wirklichkeitssinn und Jenseits- und Unendlichkeitssehnsucht erfuhr sogar damit im deutschen Geist noch eine bedeutende Verstärkung gegenüber der altgermanischen Zeit und erzeugte eine mächtige Spann- und Schöpferkraft. In einen Mittelpunkt sich befehdender Geistesströmungen wie in einen Strudel hineingeschleudert, mußte das deutsche Volk stets eine neue Lösung der sein Land durchtobenden Gegensätze suchen und finden, wenn es sich nicht selbst aufgeben wollte. Dieses Kämpfen und Sichwehrenmüssen, um sich zu behaupten, hält frisch und stark und schützt vor einseitiger Eigenliebe; freilich ermöglicht es keinen sorglos heiteren Genuß und dämpft die Lebensfreude. Zugleich liegt hier der tiefe Grund für die leidige Zwietracht und Uneinigkeit der Deutschen, die Kehrseite ihrer trotzigen Freiheitsliebe.

Die starken südländischen Kultureinflüsse seit der Berührung mit Kelten und Römern am Rhein und in Süddeutschland, die Auseinandersetzung mit dem römischen Christentum, das sich mit den antiken Kulturwerten zu verbünden wußte, die Vermischung mit Nachbarvölkern, mit Kelten im Westen und Süden, mit Slawen im Osten: alles das hat in Deutschland aus Germanen Deutsche gemacht. Damit ging auch sozial eine mächtige Umwälzung Hand in Hand, der alte Volksstaat war zum Lehnstaat geworden. Stolz ist noch bis zum heutigen Tag jeder Stamm auf seine Eigenart, nichts ist verhaßter als Vereinheitlichung und Zentralisation, wie sie für Frankreich so bezeichnend ist; der alte Gegensatz zwischen Nord- und Süddeutschland ist uns geschichtlich verständlich geworden.

Da ist der ernste, zähe, schwerfällig-steife, beharrende Niedersachse, der überaus kühl und nüchtern die Welt betrachtet und gern den Nützlichkeitswert betont; in mancher Beziehung ihm ähnlich

doch dynamisch gespannter der Alemanne, schwerblütige, verschlossene, verhaltene Naturen, die das Leben schwer nehmen und starrköpfig ihre Art hochhalten. Ganz anders der draufgängerische, kampflustige Bayer mit seiner behäbigen Lässigkeit, der besondere Freude an Kunst, Theater und Musik hat, oder der betriebsame, etwas unrastige, aber unternehmungslustige, ostfränkische Sachse, der seinen Vorteil kennt, und dann die regsamen, lebenslustigen, redefreudigen Franken, die Geselligkeit lieben und den Erfolg wahrzunehmen wissen. Welch verschiedene Stammeseigenschaften, welch ein Reichtum an Einzelbegabungen, die sich in der Vermischung, namentlich auch im ostdeutschen Koloniałland noch vielgestaltiger auswirkt. Freilich birgt der Stolz jeden Stammes auf seine Eigenart auch die ewige Gefahr der Zwietracht und Meinungsverschiedenheit, der durch ein festes Staatsgefüge begegnet werden muß. Liegt so in dem trotzigen Selbständigkeits- und Freiheitsgefühl der einzelnen deutschen Stämme eine große Gefahr für die dauernde, feste, deutsche Volkseinheit, so ist es doch andrerseits die Voraussetzung ganz besonderer Leistungen und sicherlich auch eine alte, echt germanische Eigenschaft.

Wir stehen am Ende unserer Untersuchung; widerspruchslos und eindeutig hat sich die Frage nach der Herkunft der Germanen und dem Ursprung des deutschen Volkstums beantworten lassen. Damit glauben wir zugleich einen tiefen Einblick in die Eigenart und schicksalhafte Notwendigkeit germanisch-nordischen Wesens getan und das Widerspruchsvolle der germanischen Seele als erbbedingte Polarität zum erstenmal aufgezeigt zu haben; wir wissen jetzt, wie der germanische, faustische Mensch entstanden ist, und hörten von seiner heldischen Jugendzeit.

Alle Vorzüge der Veranlagung des germanischen Menschen, die beim Deutschen infolge erneuter Gegensatzspannungen noch gesteigert sind, scheinen durch zwei Untugenden bedroht zu werden: die Uneinigkeit und die mangelnde Liebe zum eigenen Volk und seinen Leistungen in Vergangenheit und Gegenwart. Selbst das ist nur die Kehrseite von strahlenden Tugenden. Die Uneinigkeit beruht auf dem starken Freiheitsgefühl selbstsicherer Herrennaturen, das Anerkennung der eigenen Persönlichkeit verlangt. Die mangelnde Liebe zum eigenen Volk aber beruht auf einer unrastigen Sehnsucht in die Weite und Ferne, wo man sich das Glück erträumt.

Der erste Schritt, Fehler zu überwinden, ist ihre klare Erkenntnis. So muß das deutsche Volk, will es sich behaupten, den inneren Hader lassen, an dem sich nur seine Feinde seit der Römerzeit erfreuen, und sich zur Erreichung großer, gemeinsamer Ziele zusammentun. Die Art dieser Ziele aber kann nur aus der eigengesetzlichen Veranlagung des Volks, durch Besinnung auf den eignen Wert und die völkische Kraft bestimmt werden. Frei von knechtischer Nachahmung fremder Kulturleistungen, unbeirrt durch fremde Vorbilder muß das deutsche Volk aus den Tiefen seiner eigenen Kraft die ihm allein möglichen Kulturleistungen und geistigen Werte gestalten. Denn nur äußere Zivilisation kann einfach entliehen werden, wahre Kultur aber will aus völkischen Wurzeltiefen lebensnotwendig emporwachsen. Und mit solcher volksechter Kultur wird dann auch der ganzen Menschheit ein Dienst geleistet. Kraft schlummert noch genug im deutschen Volk; das hat der Weltkrieg gezeigt, wo sich Deutschland in ehrenvollster Weise gegen eine Welt in Waffen behauptet hat und keinen Feind die deutsche Erde betreten ließ. Aber es muß an seine Kraft glauben und sich selber helfen; von anderen Völkern oder gar einem Völkerbund wird ihm niemals wirkliche Hilfe werden.

Die größte Gefahr für das deutsche Geistesleben ist Überfremdung, weil sie das eigengesetzliche Wachstum stört. Daher sind alle Lockungen undeutscher Gruppen mit „internationaler", weltbürgerlicher oder bolschewistisch-nihilistischer Gesinnung die natürlichen Feinde des Deutschtums, die am Mark seines Lebens nagen und es vernichten. Besonders gefährlich ist aber auch, nach Ausweis der germanischen und deutschen Geschichte, die übergroße Anziehungskraft des Südens und die allzuwillige Anerkennung seines Schönheitsideals. Bereits die Jugend muß vor diesem volks- und wesensfremden Götzenbild gewarnt werden. Es gilt die Lüge von sogenannten „ewigen" Vorbildern der antiken Kultur zu durchschauen. Denn alles, was Leben hat, verändert und wandelt sich. Was im alten Griechenland in einer bestimmten Zeit und in wenig Städten artgemäß entstanden ist, kann man nicht ohne starke Umbildung in den ganz anderen Norden verpflanzen. Nachahmung und Epigonentum kann nicht unser Ziel sein; denn das wäre die unwürdige Art eines Emporkömmlings, der sich seiner Herkunft und seiner Vergangenheit schämt.

Wie schlimm steht es auch bei unseren Gebildeten mit der Kenntnis des deutschen Mittelalters und gar des germanischen Alter-

tums, während man in griechischer oder römischer Literatur, Kunst und Religion viel mehr Kenntnisse besitzt! Hier muß in den Schulen eingesetzt werden, und in viel weiterem Maße als seither muß das Heimische, Volkstümliche, Deutsche und Germanische gepflegt werden, damit man fremde Werte mit eignem Maßstab bemessen lernt und Hohles, Morsches und Faules vom Echten, Gesunden und Edlen unterscheiden kann. Die Gefahr eines engen und einseitigen Chauvinismus — ein deutsches Wort gibt es nicht für diesen Begriff — ist bei dem deutschen Charakter dabei gewiß nicht zu befürchten. Aber der Wahn, nur das sei wertvoll, was „weit her" ist, muß zerstört und Nationalgefühl, Vaterlandsliebe und Stolz auf die deutsche Vergangenheit muß geweckt werden, ohne daß man deshalb fremde Art gering zu schätzen braucht. Die antike Kultur soll dabei nicht um ihrer selbst willen studiert werden, sondern in ihren Wirkungen auf das deutsche Geistesleben. Dann wird man endlich sehen, daß sie dem Deutschen gar nicht ohne starke Vorbehalte und Umbildungen verständlich ist. Eine blinde, kriechende Griechelei, womöglich noch in ästhetischer Aufmachung und als schöngeistiges, blutleeres und schwindsüchtiges Weltbürgertum geschminkt, zum Religionsersatz mit dem Anspruch ewig starrer Wertmaße gesteigert, in Literaten-Sekten kultisch gepflegt, dient unserer Zeit geradezu zum Schaden. Denn ästhetisch-blasses Schönheitsschwelgen macht weichlich und schlaff und untergräbt die gesunde Volkskraft; unsere Jugend braucht herbere Kost! Außerdem werden sich nördliche und südliche Völker nicht so schnell darüber einigen, was „schön" ist. Ist diese große Gefahr der geistigen Überfremdung nach allen Seiten in ihrer vielformigen Gestalt gebannt, ist Deutschland wieder stolz auf seine Art, seine Geschichte und Vergangenheit, blüht die Vaterlandsliebe und der Heimatsinn wieder, dann braucht uns vor der Zukunft des Deutschtums nicht bange zu sein! Dann werden die alten Ahnen ihre Nachfahren segnen, und am wurzelstarken, deutschen, heiligen Eichbaum wird bald frisches, gesundes Grün ausschlagen. Und dieser wurzelfeste knorrige Eichbaum wird mehr Kraft und Schönheit haben und weit mehr vor versengender, entnervender Sonnenglut Schatten spenden als irgendeine Palme des Südens!

So mögen denn unsere Betrachtungen ausklingen in die Warnung, die Bertram in seinem „Nornenbuch" die Seherin solchen zurufen läßt, die es haltlos nach den versengenden Sonnenflammen des Südens treibt, nach diesem Volksgrab der Goten, Langobarden, Vandalen und so manchen deutschen Kaisers

und seines Heeres, nach diesem Venusberg für so manchen deutschen Künstler:

Süden ist Tod. Vergeßt nicht:
Ihr seid Kinder des Eises.
Sonne tötet euch schön
Auf Klippe seidigen Meers —
Zieht hin, zieht hin!

Denn Schönheit ist beginnliche Gefahr
Und Lauerung des Tods.
Ist goldner Pfeil ins Herz:
„Es ist vollbracht —"
Zieht hin, zieht hin!

Zeittafel

I. Bis zur Indogermanisierung

Zeit	Archäologischer Abschnitt	Kulturform	Mitteleuropa	Westliches Ostseegebiet
Bis etwa 9000 v. Chr.	Jungpaläolithikum	Höhere Sammler	Ende des Magdalénien	Lyngbykultur
Bis etwa 3000 v. Chr.	Mesolithikum	Höhere Sammler	Tardenoisien	Maglemose- und Ertebøllekultur
Bis etwa 2600 v. Chr.	Beginn der jüngeren Steinzeit	Bauern	Beginn der Donaukultur	Ertebøllekultur
Bis etwa 2300 v. Chr.	Jüngere Steinzeit	Bauern	Donaukultur	Kleine Stuben
Bis etwa 2000 v. Chr.	Jüngere Steinzeit	Bauern	Donaukultur	Ganggräber
Von 2000 bis 1800 v. Chr.	Ende der jüngeren Steinzeit	Indogermanisierung der Bauern	Streitaxtleute (Schnurkeramiker)	Streitaxtleute (Schnurkeramiker)

II. Die Germanen und ihre Nachbarn

Zeit (annähernd)	Germanen	Kelten	Illyrier
1750 v. Chr.	Streitaxtleute	Streitaxtleute	Aunjetitzer Kultur
1500 v. Chr.	Nord. Bronzezeit	Süddeutsche Hügelgräber-Bronzezeit	Aunjetitzer Kultur
1000 v. Chr.	Nord. Bronzezeit	Hügelgräber-Bronzezeit	Lausitzer Kultur
800 v. Chr.	Nord. Bronzezeit	Hügelgräber-Bronzezeit	Urnenfelderkultur
750 v. Chr.	Späteste Bronzezeit	Hallstattkultur	Hallstattkultur
500 v. Chr.	Frühe Eisenzeit	Späte Hallstattkult., Erste Latènestufe	Späte Hallstattkultur
300 v. Chr.	Eisenzeit	Latènekultur	Alpenillyrier
um Chr. Geburt	Eisenzeit	Späte Latènekultur	Alpenillyrier

Schriftennachweise

a) Indogermanen

Herman Hirt, Die Indogermanen, 2 Bde, 1905. 1907. — Sigmund Feist, Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen, 1913. — De Michelis, Origine degli Indoeuropaei, 1903. — Schrader, Die Indogermanen, 3. Aufl. (Wissenschaft und Bildung). — Johannsson, Nordisk Tidskrift f. Filol. 1911. — Kretschmer, Die indogermanische Sprachwissenschaft, 1925. — Kossinna, Die Indogermanen, Ein Abriß, 1921. — Paudler, Die hellfarbigen Rassen und ihre Sprachstämme, Kulturen und Urheimaten, 1924. — Schuchhardt, Alteuropa in seiner Kultur und Stilentwicklung, 1919; 2. Aufl. 1926. Ders., Vorgeschichte von Deutschland, 1928. — Kern, Stammbaum und Artbild der Deutschen, 1927. — Bender, The Original Home of the Indo-Europeans, 1923. — H. F. K. Günther, Rassenkunde des deutschen Volkes, 16. Aufl. 1933. — Childe, The Dawn of European Civilization, 1925. — Peake and Fleure, The Corridors of Time, 7 Bändchen, 1931. — Wahle, Deutsche Vorzeit, 1932. — Verf., Zeitschrift f. deutsche Bildung 1932, S. 1 ff.

b) Germanen

Kossinna, Ursprung und Verbreitung der Germanen, 2 Bde, 1926/27. — Kauffmann, Deutsche Altertumskunde, 2 Bde, 1923. — Karsten, Die Germanen (Pauls Grundriß d. germ. Philol. 9) 1928. — Much, Deutsche Stammeskunde, 3. Aufl. 1920 (Sammlung Göschen). — Hoops, Reallexikon der germanischen Altertumskunde, 1911 ff. — Neckel, Altgermanische Kultur, 1925 (Wissenschaft und Bildung).

c) Abkürzungen von Zeitschriften

Glotta = Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache.
IF = Indogermanische Forschungen.
KZ = Kuhns Zeitschrift für vergleichende Sprachwissenschaft.
MSL = Mémoires de la Société Linguistique, Paris.
WuS = Wörter und Sachen, Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach- und Sachforschung.
ZfdA = Zeitschrift für deutsches Altertum.
ZDMG = Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft.
NF. = Neue Folge.

Anmerkungen

Seite 10: Leistung der Sprache: Vgl. Leo Weisgerber, Muttersprache und Geistesbildung, Göttingen 1929; Verf., Grundfragen der Sprachwissenschaft, 1925; Verf., Deutscher Geist, Bühl i. B. 1932, S. 79 ff. Das viel beachtete und sicher verdienstliche Buch von Schmidt-Rohr, Die Sprache als Bildnerin der Völker, Jena 1932, schätzt die auf der Rasse und dem Blut beruhenden Eigenschaften eines Volks zu gering an und übersieht, daß die Sprache nicht nur Volkstum bildet, sondern auch ihrerseits stets von der Sprachgemeinschaft umgebildet wird. Vgl. zu dieser Doppelstellung der Sprache als Schöpferin und Geschöpf Friedrich Panzer, Nationalität und Sprache (Deutsche Hefte für Volks- und Kulturbodenforschung, hrsg. von W. Volz und H. Schwalm, Jahrg. 2, S. 1 ff.) und Eugen Fehrle, Oberd. Zeitschr. f. Volkskunde, 6. Jahrg. 1932, S. 89 ff.

Seite 19: **Illyrisch:** Es ist möglich, daß für das Albanische neben dem alten Illyrischen auch das Thrakische von Einfluß war, s. Jokl bei Ebert, Reallex. d. Vorgeschichte s. v. „Albaner".

Seite 20: **Italiker:** vgl. von Duhn, Italische Gräberkunde I, 1924, und bei Ebert, Reallex. d. Vorgesch. s. v. „Italiker".

Seite 21: Über die **Hethiter** vgl. A. Götze, Kulturgeschichte des alten Orients (Iwan v. Müllers Handbuch d. Altertumswissenschaft III, 1, 3), 1933.

Seite 21: **Bronzehelm von Negau:** vgl. Kretschmer, ZfdA 66, S. 1 ff. Specht, KZ 60, S. 130 ff., Neckel, ebenda 1933, S. 282 ff.

Seite 22: **Einteilung des Germanischen:** Es sei betont, daß die hier gegebene übliche Einteilung des Westgermanischen nicht ohne Bedenken ist, weil sie das Friesische zu sehr vom Deutschen trennt und dem Angelsächsischen allzusehr nähert, s. Th. Siebs, Die Friesen und die nächstverwandten Stämme, 1931; Berchling und Muuß, Die Friesen, 1931, S. 6 ff. Jedenfalls beachte man, daß Englisch hier als Angelsächsisch — also vor dem Normanneneinfall — zu verstehen ist. Vgl. auch Th. Frings, Germania Romana, 1932, S. 3 ff.

Seite 37: **Physiologisches in der Sprache.** Es ist völlig klar, daß jede sprachliche Änderung nicht „aus der Sprache" selbst hervorgeht, sondern auf die Sprecher zurückzuführen ist. Auch das physiologische Moment ist auf die Sprechenden, nicht auf die Sprache anzuwenden.

Seite 41: **Der Genetiv Singul. auf** ī ist umbro-sabellisch nicht bezeugt, wohl aber im Venetischen und vielleicht im Lepontischen und Messapischen.

Seite 41: Der Wandel p, k vor t zur Spirans ist auch sabellisch und sogar thrakisch-albanisch (s. Jokl bei Ebert, Reallex. I, S. 90).

Seite 42: **Buchenfrage:** vgl. Hoops, Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum, 1905, Schrader-Nehring, Reallex., S. 170 ff.

Seite 45: **Eichengott:** Verf., Über Reimwortbildungen, 1914, S. 206 ff.; **Eiche und Treue:** Osthoff, Etymologische Parerga, 1901, S. 98 ff.

Seite 49: Das alteuropäische Wildpferd gehört einer ganz anderen Rasse an, die nicht mit dem späteren Haustier in Beziehung gebracht werden kann.

Dies sei bemerkt gegen Th. H. Engelbrecht, Die Urheimat der Indogermanen, Glückstadt 1933, S. 15.

Seite 55: Vgl. Hermann Möller, Indogermanisch-semitisches Wörterbuch, 1911, und G. Ipsen, Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft, 1924, S. 200 ff.

Seite 56: Fenno-ugrisch: Ganz irrig wäre ein Einwand von der sog. „Typologie“ her, wie sie etwa Trubetzkoi und seine Richtung vertritt; denn hier handelt es sich um geschichtliche Entwicklung. Auch die indogermanischen Sprachen haben selbst ihren Typus im Lauf der Zeit verändert (vgl. Alt- und Neuenglisch oder Altpersisch und Neupersisch, die typologisch verschieden sind).

Seite 58: Indogermanisch-Koreanisch.

Als Beispiele und Hinweise möge folgendes hier kurz erwähnt sein:

a) Lautlehre: Ablaut z. B. korean. katjok „Haut“: kâtjuk „Außenseite“, paľkta „feuerrot sein“: puľkta „rot sein“, koruta „auswählen: karita dsſ., sâi „Gras“: ssi „Same“, simŭta „pflanzen“ usw. Es gibt tenues aspiratae, die sonst verhältnismäßig selten sind.

b) Flexionslehre: Die korean. Nominalflexion entspricht der indogermanischen Pronominalflexion: Nom. singul. -i (vgl. alatein. quo-i), Ablativ -eså = idg. -eso (in slaw. česo), Akkusat. -ül aus -d, wie in istud usw. — Pronomen i- „dieser“ (:lat. is, id), tyâ „jener“ (:altind. tya), kŭ „dieser, jener“ (:altind. ku-tra), kö „jener“ (:lat. ci-tra). — Im Verbum: Kausativbildung mit -i- (:indog. ei̯o-), n-Partizip (:indog. -no-), l-Partizip aus -t (:indogerm. -to-).

c) Wortbildungslehre: Weitgehende Kompositionsbildungen. — Reduplikation im Verbum, z. B. pu-phurŭta „aufschwellen“.

d) Zahlwörter: oi „allein“ (idg. *oinos), tu „zwei“ (idg. duu̯ō), se „drei“ (idg. trei̯es), -hún (= dem z. B. griech. -konta „Dekade“ entsprechenden alten Wort).

e) Wortschatz, z. B. pal „Fuß“ < pad: lat. pes usw. — pul „Feuer“: griech. pür usw. — pori „Gerste“: griech. pürós „Weizen“ usw. — toupta „heiß sein“: lat. tepesco usw. — talta „süß sein“: lat. dulcis usw. — ta-ko „gib“: lat. dare usw. — kup „Huf“: deutsch Huf usw. — kulta, kurŭta „rollen, fahren“: lat. curro usw. — kupta „backen“: litauisch kèpti „backen“ usw. — sen „altersgrau“: lat. senex usw. — simŭta „pflanzen: lat. semen usw. — madta „in die Mitte treffen“: lat. medius usw. — myŏng „Person“: deutsch Mann, altind. manu-. — multa „beißen“: lat. mordeo usw. — mod „See“: lat. mare usw. — yokta „aneinanderbinden“: lat. iugum usw. — eal „Ei“: deutsch Ei usw. — idta „sein“: lat. es-se. — tam „Hofmauer“: lat. domus und viele andere. Daß die Entsprechung lautgesetzlich ist, dazu vgl. Koppelmann und Verf. aaO.

f) Partikeln: ye „ja“: deutsch ja usw. — ani „nicht“: lat. ne — mod „nicht sein“: griech. mē, altind. mā beim Imperativ. — man (enklit.) „nur“: altind. manāk „ein wenig“, griech. manós „selten“.

g) Wortstellung: Das Verbum steht stets am Ende des Satzes, das Adjektiv und der attributive Genetiv steht vor dem Substantiv. Die Figura etymologica und die Alliteration ist beliebt.

[Nach Abschluß des Satzes erschien Koppelmann, Die eurasische Sprachfamilie, Heidelberg 1933.]

Seite 60: Etruskisch: Da wir einen so frühen Einfluß von alteuropäischen, dem Etruskischen ähnlichen Sprachen annehmen, mag hier

unsere Ansicht über die Etruskerfrage angedeutet sein. Wir geben Kretschmer, Glotta 20, S. 219 ff., recht, wenn er glaubt, daß beide Angaben der Alten über dies Volk zutreffen: die Etrusker, d. h. die Tyrsener kamen, wie Herodot (I, 94) angibt, von Kleinasien zur See ins Umbrerland, nachdem sie weit im Mittelländischen Meer herumgefahren waren und ähnlich wie die Phönizier Kolonien angelegt hatten (z. B. in Spanien, s. A. Schulten, Klio 23, 1930, S. 365 f.); in der Sprache der Grabstele von Kaminia auf Lemnos sehen wir das eigentlich Tyrrhenische. Aber in Italien fanden sie außer indogermanischen Stämmen eine ihnen sprachverwandte Bevölkerung vor, die Rasennen (Dionysios von Halikarnaß), deren Sprache mit dem „Pelasgischen" und anderen vorindogermanischen Mittelmeersprachen weitgehende Ähnlichkeiten, namentlich im Lautsystem, besaß. Diese rasennische Bevölkerung dürfte recht früh sich nordwärts ins Alpengebiet ausgedehnt haben; sie ist es, an die wir vorzugsweise als alte Nachbarsprache des indogermanischen Gebiets in Mitteleuropa denken. Eine Probe dieser „rätischen" Sprache liegt vor in den Inschriften von Magrè (bei Vicenza), die eine rasennisch-umbrische Mischsprache zu bieten scheinen (s. Kretschmer, Symbolae Philol. Danielsson octogenario dicatae, Upsala 1932, S. 134 ff.). Auch die archäologischen Verhältnisse scheinen für diese Lösung der Etruskerfrage zu sprechen, s. Pareti, Origini Etrusche I, S. 201 ff., gegen F. Schachermeyr, Etrusk. Frühgeschichte, 1929. Rasennisch und Tyrsenisch verschmelzen dann zum Etruskischen (im engeren Sinn); da aber die Rasennen von den eingewanderten indogermanischen Stämmen bereits unterworfen und überflutet waren, konnte manch indogermanisches Wort in ihre Sprache eindringen. So erklären sich leicht einige indogermanische Anklänge im etruskischen Wortschatz. Daß aber das Etruskische eine indogermanische Sprache sei oder an sich irgendwie „indogermanischen Charakter" habe, halte ich für irrig.

Seite 62: Höhere Sammler: Diese Jäger- und Fischervölker haben zur Zeit, als die Pflugkultur kam, schon fast hunderttausend Jahre in Mitteleuropa gelebt.

Seite 65: Megalithkultur: Es ist möglich, daß die bäuerlichen Besiedler des Nordens z. T. auch über Schwemmland der Nordsee nach Dänemark kamen, da solches Schwemmland damals noch in Resten vielleicht erhalten war, s. Th. H. Engelbrecht, Die Urheimat der Indogermanen, 1933, S. 8.

Seite 71: Ackerbau der Indogermanen: Man beachte, daß das Wort Acker (lateinisch ager, griechisch agrós usw.) eigentlich „Trift" (für das Vieh) bedeutet; daß die Indogermanen kein (seßhaftes) Bauernvolk waren, ergibt sich ohne weiteres aus der Tatsache ihrer Wanderungen; in den Ostseegebieten (d. h. der Urheimat der Germanen) dagegen wurde Ackerbau schon lange vor den Zeiten getrieben, wo man prähistorisch von „Germanen" sprechen kann. Die Ansicht, die Germanen seien „Wanderhirten" gewesen, ist längst widerlegt und veraltet. [Vgl. jetzt auch E. Wahle, Der Ackerbau der Germanen, Deutsches Bildungswesen, 1933, I ff.]

Seite 79: Rassen der Megalithbauern. Als erste Grundträger der Megalithkultur, die den Ackerbau von Kleinasien zur See längs der Küsten des Mittelmeers zum Westen brachte, möchte ich Leute westischer Rasse ansehen (s. S. 79). Aber im Westen, wo die Megalithkultur ihre große Blütezeit erlebte, übernahmen offenbar Leute der uralten (schon altsteinzeitlichen) Crômagnon-Rasse bald die Führung. Auf diese Rasse gehen u. a. die dalischen (oder fälischen) Leute zurück. Die Seeanwohner sind nämlich meistens fälisch, wäh-

rend die nordrassische Leute gänzlich aus Binnenländern stammen, was wieder trefflich zu unserer Grundanschauung, aber sehr schlecht zur „Ostseetheorie" stimmt. Im nordischen Megalithkreis fehlt die westische Rasse fast völlig; die bei den Dolmen und Steinsetzungen gefundenen Schädel zeigen nordisch-fälische, nicht westische Eigenschaften (s. Günther, Rassenkunde des deutschen Volkes, unter „Dolmen"). Ferner sind die blonden Berber und Kabylen mit dieser westeuropäischen Crômagnonrasse zusammenzubringen, welche um die Mitte des dritten Jahrtausends Steinbauten und Dolmen bis nach Afrika, Palästina und Abessinien auf ihren weiten Seefahrten anlegten. Auch auf den Kanarischen Inseln und den Azoren sind Abkömmlinge der Crômagnonrasse alt. So wurde diese, die schon Träger der altsteinzeitlichen Kultur in Westeuropa gewesen waren, der Hauptvertreter und Verbreiter der westlichen megalithischen Ackerbaukultur im Norden und Süden. Leider wissen wir vor der Hand über ihre Sprache wenig, es sei denn, daß man auf Pokornys Versuch hinweisen darf, auf das Irische habe ein Sprache von der Art der heutigen Berbermundarten eingewirkt. Mit den Indogermanen, ihrer Rasse und ihrer Sprache hat ursprünglich die Crômagnonrasse so wenig zu tun gehabt wie die westische; für die Germanen aber sollte ein Ableger von ihr den mütterlichen Teil abgeben. Aus diesen kurz andeutenden Bemerkungen ergibt sich deutlich unsere Stellung sowohl zu Schuchhardt (Alteuropa, 2. Aufl. 1926) wie auch zu den Behauptungen Hermann Wirths (Der Aufgang der Menschheit, 1928, Was heißt Deutsch?, 1931, Die heilige Urschrift der Menschheit, 1933), s. auch oben S. 102. An Schuchhardts und Wirths Behauptung von der nord-südlichen Ausbreitung westlicher Völker scheint mir richtig zu sein, daß Leute der Crômagnonrasse tatsächlich vom Westen nach Afrika und dem Osten des mittelländischen Meeres die Küsten entlang gekommen sind, und daß Steinmäler und Dolmen die Marken und Meilensteine ihres Weges waren. Aber angeregt zu solchen Fahrten wurden sie durch den entgegengesetzten ost-westlichen Kulturstrom der Pflugkultur, der ursprünglich von Leuten der westlichen Rasse bewirkt worden ist. Mit der eigentlichen Indogermanenfrage aber haben alle diese Dinge nichts zu tun.

Seite 91: Lautsystem alteuropäischer Sprachen. Sehr wahrscheinlich ist auch das Zäpfchen-r gegenüber dem indogermanischen Zungen-r anzuführen. Auch sei hier betont, daß das Etruskische Umlaut kennt, z. B. clan „Sohn": Genet. singul. clens „des Sohnes": Nom. plur. clenar „Söhne".

Seite 99: Schwein. Die Behauptungen von Darré, Volk und Rasse, 1927, 2, S. 138 ff., halte ich nicht für richtig. Die Indogermanen konnten bei ihren Wanderungen das Schwein ursprünglich nicht halten.

Seite 102: Runenschrift. Die Frage nach der Herkunft der gemeingermanischen Runenschrift ist heute lebhaft umstritten. Ablehnen muß ich die Ansicht Neckels, die Runenschrift sei mit den antiken Alphabeten urverwandt, die mir während des Drucks bekannt wird. Vgl. Neckel, Erstes nordisches Thing, Bremen, I, 1933, S. 60 ff., Forschungen und Fortschritte, 9. Jahrgang, Nr. 20/21, S. 293 f. Außerdem vgl. man die Darstellung von v. Friesen und anderen nordischen Gelehrten in dem Sammelwerk Nordisk Kultur 6 (de germanska, anglofrisiska och tyska runorna), 1933. Bei der Frage muß man scharf unterscheiden zwischen einzelnen buchstabenähnlichen Zeichen, die uralt sind und bis in die ältere Steinzeit hinaufreichen, und dem geschlossenen, vollständigen Alphabet. Ich selbst bin überzeugt, daß ein richtiges Alphabet bei den Germanen recht jungen Ursprungs ist, daß aber in dieses Alphabet einzelne, uralte Zeichen auf-

genommen worden sind, und hoffe diese Auffassung bald an anderem Ort genauer begründen zu können. [Korrektur-Note.]

Seite 104: Meer. Ganz verfehlt sind die Ausführungen Löwenthals, Wörter und Sachen, 10, 1927, über griechisch thálatta, auf die Günther in der Rassenk. d. deutschen Volkes viel zuviel Wert legt. thálatta ist, wie die Hesychglosse zeigt, nicht indogermanisch; ich möchte nebenbei auf türkisch, altaisch talai, tungusisch dalai, ostmongolisch burjätisch dalai „Meer" hinweisen.

Seite 112: Italo-keltische Beziehungen. Die schematische Übersicht soll auch hier die Dinge im gröbsten veranschaulichen; sie möchte nur versuchen, einerseits das „Urkeltische" und „Uritalische" zu seinem Recht kommen zu lassen, aber andererseits die Beziehungen von Keltisch I (= Goidelisch) zu Germanisch (s. o. S. 41 und 112 Fußnote) und Lateinisch zu veranschaulichen. Den Raum für die begrabenden Italiker habe ich deshalb länger angegeben, weil die Beziehungen Keltisch II (= Britisch) und Sabellisch offenbar viel unsicherer sind.

Seite 115: Iranier. Vgl. A. Christensen, Kulturgeschichte des alten Orients (Iwan v. Müllers Handbuch der Altertumswissenschaft III, 1, 3), 1933, S. 203 ff.

Seite 116: Mit Absicht verzichtete ich, die Spaltung des Indogermanischen in Kentum- und Satemsprachen für die Urheimatfrage zu verwerten, weil die Tatsache dieser Erscheinung als mundartliche Spaltung neuerdings angefochten wurde (von Herbig und E. Hermann). Wenn aber das Tocharische zur „Kentumgruppe" gehört (s. o. S. 18), so ist diese Tatsache für östliche Urheimat der Indogermanen in den Steppen Asiens um so günstiger, als auch in den koreanischen indogermanischen Bestandteilen die k-Reihen noch nicht auseinandergefallen sind. Auch müssen die fenno-ugrischen Sprachen in dieser Frage gehört werden.

Seite 118: „Eurasisches Gleise". Siehe G. Ipsen, Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft (Streitberg-Festschrift), 1924, S. 200 ff.

Seite 121: Eduard Meyer, Geschichte des Altertums I, 2, 3. Aufl. 1913, S. 546 ff.

Seite 144: Vgl. Arnold Nördling, De Första Germanerna, Finskt Museum, Uppsala 1929, S. 61 ff.

Seite 153: Rom. Wenn ich Rom den gefährlichsten Gegner des Germanentums nenne, so meine ich selbstverständlich das alte Rom und die von ihm romanisierten Völker, nicht etwa die gegenwärtigen Verhältnisse!

Seite 161: Auch im Arianismus hatten die Germanen verheißungsvolle Ansätze zu einem völkischen Christentum.

Seite 167: Zweite Lautverschiebung. Siehe die Zusammenfassung von Hennig Brinkmann, Sprachwandel und Sprachbewegungen in althochdeutscher Zeit, 1931.

Seite 172 f.: Längst waren diese Sätze gedruckt, als Adolf Hitler in Nürnberg im September 1933 seine große, kulturpolitische Rede hielt. Ich wüßte mein Buch nicht besser abzuschließen, als aus dieser gewaltigen Zielsetzung unserer deutschen Kulturentwicklung zwei Stellen anzuführen: „In eben dem Maß, in dem der nordische Geist seine bewußte Wiederauferstehung erlebt, wird er die kulturellen Aufgaben der heutigen Zeit mit nicht minder großer Klarheit und damit in ästhetischer Schönheit zu lösen haben, wie seine rassischen Vorfahren die ihnen gestellten Probleme meisterten. . . . umgekehrt wird aber

eine schöpferische Rasse die Gesamtsumme der Leistungen ihrer Vorfahren als Stil nicht zu einem tyrannischen Gesetz erheben dürfen, das jede weitere eigene Leistung begrenzt oder gar vergewaltigt. Nur aus Vergangenem und Gegenwärtigem zugleich baut sich die Zukunft auf." Deutlicher kann ein einseitig humanistischer Klassizismus mit „ewig" gültigen Wertmaßen nicht abgelehnt werden. Über die Entstehung des deutschen Volkes aber sagte der Führer: „Das deutsche Volk ist nicht anders entstanden wie fast alle der uns bekannten wirklich schöpferischen Kulturvölker der Welt. Eine kleine organisationsfähige und kulturell schöpferisch begabte Rasse hat im Lauf vieler Jahrhunderte andere Völker überlagert und zum Teil aufgesaugt, zum Teil sich angepaßt. Alle einzelnen Bestandteile unseres Volkes haben selbstverständlich ihre besonderen Fähigkeiten in diesen Bund mitgebracht, geschaffen aber wurde er nur von einem einzigen volk- und staatbildenden Kern. Aus Siegern und Besiegten ist unterdes längst eine Gemeinschaft geworden. Es ist unser heutiges Volk. Und so wie es ist, lieben wir es und hängen an ihm."

Schlußbemerkung

Nach Abschluß des sich über längere Zeit hinziehenden Satzes gehen mir bei der Korrektur dieses letzten Bogens die ersten Lieferungen des ausgezeichneten und grundlegenden Werkes von Egon Frhr. v. Eickstedt, Rassenkunde und Rassengeschichte der Menschheit, Stuttgart 1933, zu. Da ich oben S. 77 als Sprachforscher die Frage nach der Herkunft der nordischen Rasse offen ließ, freue ich mich, hier noch auf die Ausführungen dieses Forschers nachdrücklichst hinweisen zu können, nach dem das ursprüngliche Gebiet der nordischen Rasse in den turanischen Steppen Asiens zu suchen ist (S. 272 ff.). Auch meine Ansicht von dem nordischen Charakter der Schnurkeramiker und dem cromagnoiden Ursprung der Megalithleute (oben S. 180) finde ich hier bestätigt (S. 458). So darf ich es als besten Beweis für die Richtigkeit meiner Ansichten über den Ursprung der Indogermanen betrachten, daß drei Wissenschaften völlig unabhängig voneinander, nämlich Vorgeschichte (Wahle), Anthropologie (v. Eickstedt) und Sprach- und Kulturgeschichte (meine Darlegung) in ihren neuesten Forschungen genau zu demselben Endergebnis gelangt sind. [Korrektur-Note, 11. Nov. 1933.]

Die beigegebenen Karten hat mein Assistent am Sprachwissenschaftlichen Seminar der Universität Heidelberg, Herr Dr. Richard von Kienle, nach den Karten in dem Buch von E. Wahle Deutsche Vorzeit, 1932 (Verlag von Kabitzsch, Leipzig) gezeichnet; auch hat er eine Korrektur meines Buchs mitgelesen, wofür ich ihm hier meinen besten Dank ausspreche.

Der Verfasser.

Erklärung einiger sprachwissenschaftlichen Sachausdrücke

Affrikata: Die Verbindung eines Verschlußlautes mit dem entsprechenden Reibelaut, z. B. für die Lippenlaute pf.

Akzentuation: Hervorhebung einer Silbe vor den andern im Wort und Satz. Dies geschieht entweder vorwiegend durch Verstärkung des Atemdrucks („exspiratorische A.“) oder vorwiegend dadurch, daß die betonte Silbe musikalisch höher gesprochen wird als die anderen („musikalische A.“).

arisch: Nur sprachwissenschaftlicher (kein rassekundlicher) Begriff, soviel wie indisch-arisch, d. h. die gemeinsame sprachliche Vorstufe der geschichtlichen indischen und iranischen Sprache.

Artikulationsart: Die Art, wie ein Laut ausgesprochen wird, ob stimmlos, stimmhaft oder behaucht usw.

Artikulationsstelle: Die Stelle in den Sprachwerkzeugen, die bei der Bildung eines Lautes vorwiegend in Betracht kommt, z. B. Lippen (bei p, b, m), Zähne (bei t, d, th, þ, n) usw.

Aspirata: Behauchter Laut, z. B. ph, bh, th usw.

Aspiration: Behauchung, wenn z. B. ein p zu ph sich wandelt.

Behauchung: s. Aspirata.

Dental: Zahnlaut, z. B. t, d, th, þ (= engl. th), ð (= englisch weiches th), n.

Diphthongisierung: Verwandlung eines Vokals zum Diphthongen (d. h. der Verbindung zweier Vokale unter einem Silbenakzent), z. B. ō zu uo, ī zu ei.

Druck: Die Stärke der Atemgebung beim Sprechen.

Dualis: Die alte besondere Form für die Zweizahl.

emphatisch: besonders verstärkte und deutliche Aussprache mit stärkerem Atemdruck.

freier Akzent: Die Betonung ist nicht an eine besondere Stelle in Wort (oder Satz) gebunden, sondern wechselt in den einzelnen Formen.

Grammatischer Wechsel: Der Wechsel zwischen t : d (z. B. Tod : tot), f : b z. B. dürfen : darben), h : g (z. B. ziehen : gezogen), s : r (z. B. ge-wesen : war) im Deutschen. Er beruht auf alten Akzentunterschieden, s. Verners Gesetz.

Guttural: Kehllaut, z. B. k, g, ch.

Heteroklisie: Wechsel verschiedener Stämme bei einer Beugungsform, z. B. Feuer : Fun-ke.

Innere Sprachform: Von W. v. Humboldt geprägtes Fachwort, worunter man die Art versteht, wie in den Wortinhalten die Erscheinungswelt begrifflich aufgeteilt ist, und wie sich in Wortstellung und Satzbau der Gedankenablauf der Sprachgemeinschaft abspielt.

Labial: Lippenlaut, z. B. p, b, m, f, w.

Lenis stimmlose: Ein Verschlußlaut ohne Stimmton (d. h. ohne Schwingen der Stimmbänder ausgesprochen), der sich von der Tenuis (s. d.) nur durch schwächere, lässigere Aussprache (schwächere Verschlußbildung) unterscheidet, z. B. süddeutsch -s- in Rose gegen Roß.

Media: Stimmhafter Verschlußlaut, z. B. b, d, g.

Media aspirata: Behauchter, stimmhafter Verschlußlaut, z. B. bh, dh, gh.

Murmelvokal: Undeutlich ausgesprochener Vokal, z. B. e in bitte (bezeichnet mit ə).

Phonetik: Lehre von der Lautbildung.

Phonologie: Die Lehre von der Lautauswahl in einer Sprache und die Schilderung des Lautvorrats einer Sprache als geschlossenes Ganze.

Reibelaut: Ein Laut, bei dessen Erzeugung eine solche Enge an einer Stelle der Sprachwerkzeuge gebildet wird, so daß sich der aus der Lunge kommende Luftstrom daran reibt und ein Geräusch verursacht, z. B. f, w, englisch th (= þ), ch.

Spirant: dasselbe wie Reibelaut (s. d.).

Spirantisierung: Verwandlung in einen Reibelaut, wenn z. B. ein p zu f sich wandelt.

Stammakzent: Die Betonung ruht stets auf der Stammsilbe des Worts.

Stimmhaft: Bei der Hervorbringung des Lautes schwingen die Stimmbänder, z. B. b, w, d, g (s. Media).

Stimmlos: Die Stimmbänder schwingen nicht bei der Lauterzeugung (z. B. p, f, t, k) (s. Tenuis und stimmlose Lenis).

Substrat: Die ursprünglich artfremde sprachliche Unterschicht in einer Sprachgemeinschaft, z. B. die alpine Bevölkerung, deren besondere Spracheigentümlichkeiten auch nach Übernahme indogermanischer Sprachen nachwirken (s. o. S. 81 ff.).

Suffix: Wortbildende Anhängsel, z. B. isch und lich in kind-isch, kind-lich.

Suppletivwesen: Die Verbindung verschiedener Stämme zu einer Formengruppe, z. B. ich bin : ich war oder gut : besser.

Tenuis: Stimmloser Verschlußlaut, z. B. p, t, k.

Tenuis aspirata: Behauchter stimmloser Verschlußlaut, z. B. ph, th, kh.

Verners Gesetz: „Die aus vorgermanischen stimmlosen, unbehauchten und behauchten Verschlußlauten (also indogermanisch –p–, –t–, –k–, –ph–, –th–, –kh–) im Gemeingermanischen zunächst entwickelten stimmlosen Reibelaute des Inlauts (also gemeingerman. –f–, –þ–, –h– des Wortinlauts) sowie der ererbte dentale Reibelaut (–s–) werden stimmhaft, wenn nach der altindogermanischen freien Betonung der Akzent nicht unmittelbar vorherging." Also im Wortinnern bleiben f, þ, h, s nur, wenn der indogermanische freie Akzent unmittelbar vorherging. War das nicht der Fall (d. h. folgte er nach oder ging er mehr als eine Silbe vorher), dann werden diese stimmlosen Reibelaute des Inlauts stimmhaft (d. h. zu ƀ, đ, ʒ, z.) Da der indogermanische Akzent frei war (d. h. in einer Wortgruppe dauernd wechselte), so muß im Germanischen sich dieser einstige Akzentwechsel im Wechsel von stimmhaftem und stimmlosem Reibelaut widerspiegeln; das ist der sog. „grammatische Wechsel". Musterbeispiel:

altindisch	bhrátar– „Bruder"	: pitár– „Vater".
gotisch	broþar	: fadar
neuhochdeutsch	Bruder	: Vater

Verschlußlaut: Ein Laut, bei dessen Erzeugung an einer Stelle der Sprachwerkzeuge einen Augenblick der Luftstrom völlig abgesperrt wird, um ihn dann mit einem Geräusch weiterpuffen zu lassen, also z. B. „Lippenverschluß" bei p, „Zahnverschluß" bei t. Verschlußlaute können stimmlos (p, t, k), stimmhaft (b, d, g) und behaucht (ph, th, kh, bh, dh, gh) sein. Der Gegensatz ist der Reibelaut (s. d.).

Zungen-r: Der r-Laut entsteht, indem die Zungenspitze schnell hintereinander hin- und herschlägt, im Gegensatz zum Zäpfchen-r, wo das Zäpfchen im Kehlkopf (die uvula) schnell nacheinander in Schwingungen versetzt wird.

Seitenweiser

a) Sachverzeichnis

b) Namenverzeichnis

c) Wörterverzeichnis

(Die Sprachen sind alphabetisch geordnet)